

GINGÈNES

OU

LYON EN 1793

PAR

EDMOND BADON.

TOME I.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE.

LEIPZIG.

MÊME MAISON.

J. P. MELINE.

1847

PREMIÈRE PARTIE.

I

A l'extrémité occidentale de la longue et stérile plaine de Bièvre , qui étend ses maigres champs de blé noir au milieu du luxe de végétation du reste du Dauphiné, se trouve la jolie vallée de Virieu; cette vallée fait partie du pays des *Terres froides* , large et inégal plateau dont les dernières pentes viennent mourir sur les bords du Rhône, tandis que les plus élevées se rattachent aux montagnes de la Grande-Chartreuse et de la Savoie. Sur la colline qui sépare la vallée de la plaine, non loin de l'embranchement du chemin communal et de la

route de Lyon , on voit encore une antique hôtellerie.

Ce fut là qu'au commencement de février 1793 vint s'arrêter une troupe composée d'une douzaine d'artilleurs et de quelques réquisitionnaires. Partie le matin de Grenoble, elle se dirigeait sur Lyon. Les artilleurs, tous montés, arrivèrent les premiers à la porte de l'auberge ; les réquisitionnaires, fatigués d'une longue étape et dispersés sur la route, s'avançaient plus lentement.

— Si la république compte sur de pareils clampins, elle comptera deux fois ! s'écria un cavalier, sorte d'être amphibie portant le costume de chasseur à pied de la garde nationale lyonnaise. On ouvre le compas, mille dieux ! quand il s'agit de sauver la patrie.

Et prenant une trompette à l'arçon de sa selle, il sonna le débotté avec une vigueur de poumon et une justesse remarquables.

— Bravo, père Quinquinet ! crièrent les artilleurs.

Quinquinet, se rengorgeant, fit entendre encore quelques notes : c'était l'air de *la Carmagnole*.

— Eh ! vive le son du canon ! s'écria-t-il ; en avant la république ! Maintenant, mes amis,

allez soigner vos poulets d'Inde et le mien ; moi , je vais occuper du dîner du commandant. Hé ! la bourgeoise, un tablier, et de la première blancheur !

Quinquinet attacha sans façon la bride de son cheval aux soldats, ceignit le tablier demandé, et, substituant à son chapeau monté un bonnet de coton, il offrit à tous les regards l'image du cuisinier modèle.

— Citoyenne, dit-il à l'hôtesse, fais-moi l'inventaire de tes provisions en nature. Le commandant mange, boit et paye en franc patriote qu'il est.

L'inventaire fut bientôt terminé, et ne satisfit que médiocrement Quinquinet, qui fronça le sourcil en apprenant qu'un officier arrivé avant le détachement venait de s'emparer de ce qu'il y avait de mieux.

— Quelque blanc-bec d'aristocrate, sans doute ; ça va se gâter ! Heureusement que j'aperçois un supplément là-bas.

Traversant alors la route, il s'approcha de deux jeunes réquisitionnaires qui filaient à pas de loup le long des haies. L'un d'eux portait une besace sur l'épaule. Quinquinet y fourra la main, et exhiba au grand jour un canard et deux poules.

— Sapristi! camarades, vous avez vite appris le métier de la guerre! Savez-vous qu'il est bien heureux pour vous que je vous aie rencontrés?

Les conscrits le regardèrent, ils ne comprenaient pas.

Quinquinet, tirant son couteau, saigna les deux volatiles, et décapita le troisième avec une dextérité singulière.

— Le commandant, continua-t-il, ne veut pas qu'on maraude chez le citoyen, et ce rôti vous serait revenu au moins à quinze jours de salle de police. Allez-vous rester là à la position du soldat sans armes? Eh! tonnerre de Dieu! aidez-moi donc à plumer la chose, pendant qu'elle est chaude, et un peu plus vite que ça.

Quinquinet entra à la cuisine, demandant à la bourgeoise un feu d'enfer, lorsqu'il aperçut dans le jardin l'officier dont on lui avait parlé, et qui se promenait en attendant son dîner; c'était un jeune homme d'une charmante figure, portant à ravir l'uniforme d'un régiment de lanciers, l'ex-royal de Pologne. Quinquinet s'approcha de lui, son bonnet de coton à la main. N'oublions pas de dire qu'il avait soigneusement refermé la porte.

— M. le vicomte, dit-il, ne reconnaît pas son très-humble serviteur ?

— Eh ! parbleu ! maître Quinquinet, répondit le jeune homme, j'ai trop souvent soupé chez toi pour t'avoir oublié.

— Ah ! M. le vicomte, c'était le bon temps ! dit le soldat républicain en soupirant.

— Mais que fais-tu ici, toi le premier cuisinier de Lyon ? Viens-tu par hasard installer tes fourneaux dans cette sale bicoque ?

— Hélas ! M. le vicomte, de pauvres gens comme moi ne peuvent que céder au torrent révolutionnaire. On a décidé à mon club que j'accompagnerais à Grenoble le commandant Chamarande, à l'effet d'y choisir de l'artillerie pour mettre à la raison ces enragés de modérés qui ne veulent pas se laisser guillotiner, et il m'a fallu reprendre mon premier métier, celui de trompette ; maintenant que la commission est bâclée, je retourne soigner mes casseroles ; si ça continue, il ne restera bientôt personne pour y faire honneur, hormis les jacobins, qui ne payent qu'en monnaie longue. Ah ! M. le vicomte, la bonne compagnie valait mieux.

— M. de Chamarande est donc ici ? demanda l'officier, qui vit presque au même instant entrer dans le jardin celui dont il parlait.

—Et vive la république! citoyen, s'écria Quinquinet en tournant prestement sur ses talons.

Le commandant Chamarande était un homme d'une quarantaine d'années, d'une mine martiale, sévère, presque dure. Son uniforme, d'une grande simplicité, était celui de l'artillerie, et ses épaulettes à grosses torsades indiquaient le grade de commandant, qui correspondait alors à celui de colonel. Chamarande appartenait à la meilleure noblesse du Dauphiné; mais de graves ressentiments, d'accord avec une ambition profonde, l'avaient jeté depuis longtemps dans le parti révolutionnaire.

Le vicomte de Lowitz, c'est le nom de l'autre officier, fils d'un ambassadeur de Pologne et d'une Française de haute maison, avait fait partie de la cour de Louis XVI. Comme beaucoup de royalistes, au lieu d'émigrer, il se rendait à Lyon. Son régiment s'y trouvait, et Lowitz comptait chercher, avec ses amis, à tirer parti pour la cause royale du mécontentement qui régnait en cette ville.

Chamarande et Lowitz s'étaient connus ou plutôt rencontrés dans diverses garnisons; aussi, malgré la différence d'opinion et de position, l'abord de part et d'autre fut-il assez cordial. Quinquinet se hâta de servir le di-

ner, qui était l'affaire importante du moment.

— Que fais-tu donc, malheureux? s'écria Lowitz en voyant Quinquinet dresser les plats dans une petite salle contiguë à la cuisine; veux-tu nous empoisonner par l'ignoble odeur de toutes ces fricassées? Eh! parbleu, si le colonel n'y voit pas d'inconvénient, nous dînerons en plein air.

De tous les pays de France, le Dauphiné est peut-être celui où la température est le plus variable; le thermomètre, en hiver surtout, y fait quelquefois des bonds de douze degrés. Le jour dont nous parlons, grâce au vent du sud, on se serait cru en Provence; aussi Quinquinet s'empressa-t-il de transporter la table sous une tonnelle sise à l'entrée du jardin. De leurs places nos convives découvraient le village du Grand-Lemps et le vaste château gothique qui le commande; derrière ces constructions, on voyait la vallée s'étendre au loin, puis se perdre dans les vapeurs du soir; de distance en distance, plusieurs autres habitations féodales se dressaient, comme des sentinelles, sur les points les plus élevés.

Chamarande contemplait ce spectacle d'un air sombre, tandis que Lowitz, au lieu de s'absorber dans l'admiration du paysage, dé-

coupait le rôti en homme peu disposé à sacrifier son appétit à des jouissances immatérielles.

— Vous offrirai-je une aile, Chamarande? Vous ne mangez pas; je vais être obligé de vous quitter; il est déjà tard. Je tiendrais à arriver ce soir à Lyon.

— On est toujours à temps de faire une sottise, répondit sèchement le commandant.

— Mais non de remplir un devoir ! s'écria Lowitz avec chaleur.

— Comme vous voudrez; on ne discute pas avec les convictions, on les écrase.

— Si vous m'en croyez, colonel, reprit Lowitz, nous laisserons la politique de côté, nous ne gâterons pas les moments qui nous restent à passer ensemble.

— Tenez, Lowitz; s'écria le commandant, voyez-vous ce château à quatre tourelles, le premier de tous, là-bas, au milieu du village, au-dessous de ces noyers? C'est là que s'est passée ma première jeunesse. Je ne me doutais pas alors qu'un jour je reviendrais en étranger dans ces lieux qui devaient m'appartenir.

La voix de Chamarande s'était altérée; il appuya sa tête sur ses mains et resta quelque temps immobile et pensif.

C'est que les plus fières natures faiblissent

parfois devant les souvenirs de l'enfance. Ce rapprochement entre ce qu'on a été et ce qu'on est, pareil au regard que l'exilé jette en arrière du navire, est toujours douloureux. Tout en nous retrouvant, nous sentons que nous nous échappons à nous-mêmes, que le présent glisse autour de nous pour rejoindre le passé, et que la vie tout entière s'évapore comme un songe.

— Mais n'est-ce pas ici qu'est située la terre du marquis de Rivieux? demanda enfin Lowitz.

— Je suis son seul neveu; à mon retour de la guerre d'Amérique, que j'avais faite, il est vrai, sans sa permission, j'appris qu'il m'avait déshérité. Il ne me trouvait pas assez royaliste; il a dû voir depuis qu'on pouvait l'être encore moins. Les desseins de la Providence sont impénétrables; il était écrit que je serais non pas marquis, mais sans-culotte; il ne me reste plus qu'à dire, comme les Turcs : Allah Kerim.

— Je ne suis pas assez admirateur de la révolution pour en faire l'éloge à propos du dernier titre qu'elle vous a donné.

— J'ai du malheur avec vous, Lowitz; on me reproche souvent de ne croire ni à Dieu ni à diable, et au moment où je fais ma profession de foi sur la toute-puissance divine, vous remuez la tête en homme non satisfait.

— Puis-je me réjouir en apprenant le coup qui vous a frappé ?

— Et ce n'est pas le seul. On m'avait enlevé ma dernière ressource, mon grade de mestre de camp ; mes plaintes irritèrent ; une lettre de cachet dictée par Maurepas m'envoya sous les verrous de la Bastille. J'y restai trois ans. Pendant que l'on dansait encore à la cour, que Calonne insultait par des fêtes à la misère publique, moi j'attendais que le peuple vînt me délivrer ; il vint enfin , et la liberté sortit tout armée des ruines de ma prison. Les chances ont tourné dès lors ; la nation m'a rendu mon épée ; elle a déshérité à leur tour le clergé et la noblesse. Nous ne nous arrêterons pas en si beau chemin, et l'avenir...

Lowitz se leva.

— Colonel , dit-il froidement , je vous demande la permission de vous quitter.

— Un moment, s'écria Chamarande ; buvons le coup de l'étrier ; c'est moi qui ai tort, Lowitz. A votre santé, morbleu !

On entendit en ce moment le bruit d'un coup double, sur le bord d'un petit marais situé dans le creux de la vallée, entre l'auberge et le village.

— Pardieu ! continua Chamarande , j'aper-

çois le chasseur ; il marche moins vite dans cette boue que je ne le faisais il y a quinze ans. Le voilà qui se rapproche de nous, et ses chiens lui apportent les deux pièces qu'il vient d'abattre.

L'attention du colonel sembla devenir excessive, puis il se leva de table et donna quelques ordres. Un instant après, un garde-chasse à cheveux gris, mais d'une vieillesse verte et vigoureuse, faisait son entrée dans l'auberge, entre deux artilleurs. Son costume, quoique terni par le temps, ne manquait pas de richesse ; il y avait dans sa physionomie une expression remarquable de calme et de probité, mais en même temps de prudence et de pénétration.

— Bonjour, Jacques, dit le commandant.

Jacques tressaillit ; il porta militairement la main à son front, puis il leva lentement les yeux sur Chamarande ; mais celui-ci avait quitté depuis trop de temps la vallée de Virieu pour que le garde pût le reconnaître.

— Il paraît, mon vieux, que tu tires toujours droit, et que les bécassines abondent comme autrefois au champ de Madame et au pré Maudit. Comment se porte-t-on au château ?

Le garde réfléchit un instant ; puis, acceptant le verre que lui tendait Lowitz :

— A la santé de qui vais-je avoir l'honneur de boire, mon colonel ?

— Jacques ! s'écria Chamarande, tu es encore ce que je t'ai connu, c'est-à-dire un rusé compère ; mais va toujours, tu ne sauras mon nom que trop tôt ; je te demande comment se porte l'ex-marquis de Rivieux, je crois que vous êtes du même âge.

— J'avais l'honneur d'être le frère de lait de M. le marquis.

— Comment, *j'avais* ! Est-ce que par hasard...

— M. le marquis est mort depuis un mois ; il n'a pu supporter le malheur de la famille royale.

Ces mots rappelèrent à Lowitz le but qu'il se proposait à Lyon ; il se leva brusquement et fit demander son cheval.

— Et il faut que je vienne ici pour l'apprendre, cette mort ! continua Chamarande après un instant de silence.

— Madame la comtesse, reprit le garde, est tellement abîmée dans sa douleur, qu'elle n'a rempli aucune des formalités d'usage.

— Madame la comtesse ! qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est la fille de M. le marquis.

— Tu mens, vieux radoteur ; ce n'est pas à moi qu'il faut faire de pareils contes ; le citoyen Rivieux n'a point laissé d'enfants.

— C'est vrai, mon colonel, reprit le garde intimidé, mais le citoyen avait quasiment adopté une de ses parentes ; il lui a laissé toute sa fortune et l'appelait sa fille ; le pays dit de même.

— Oui, oui, grommela Chamarande, j'ai entendu parler de ce bel arrangement ; une veuve qui sort de je ne sais où, une intrigante ; ça lui fait grand honneur à ton maître.

— Est-elle jolie ? demanda Lowitz.

Le garde hésita.

— Je vous croyais parti, reprit Chamarande. Commencez donc par demander si elle est jeune ; ne voyez-vous pas que, pour arriver à ses fins comme elle l'a fait, il faut toute l'expérience, ou, pour mieux dire, la rouerie que l'âge seul peut donner ?

— Tant pis, dit Lowitz en se levant de table ; je n'ai encore vu aujourd'hui que des bergères crottées, je n'aurais pas été fâché de me reposer les yeux sur quelque chose de passable.

— Vous voilà bien ! vous voudriez trouver partout des aventures de roman. Je vous

avertis, moi, que le marquis a toujours eu fort mauvais goût ; et, vieille ou non, je crois voir d'ici sa protégée : un air revêche, un nez en bec de corbin, de vilaines dents, la taille tournée peut-être, enfin tout ce qu'il faut pour être vieille fille dès vingt ans. Ça vous va-t-il ?

— Morbleu ! vous êtes libéral, dit Lowitz en prenant sa cravache ; ajoutez alors qu'elle est grêlée de petite vérole et qu'elle porte un faux tour.

— Ces messieurs connaissent-ils madame ? demanda timidement le garde.

— J'en étais sûr, dit Chamarande en éclatant de rire. Allons, mon cher, c'est un beau parti, vous pouvez vous mettre sur les rangs.

— Je préfère me remettre en selle, répondit Lowitz.

— Si notre maîtresse n'est pas belle, continua le garde, elle est bien mieux que ça : elle est si bonne que c'est la providence du pays ; grâce à elle, les pauvres ne se sont pas aperçus de la mort de M. le marquis.

— Ah ! elle est ici ? fit Chamarande ; dites donc, Lowitz, si vous alliez faire un tour au château !

— Raison de plus pour que je parte vite.

Et Lowitz se versa un dernier verre de vin.

— Pardon, mon colonel, ajouta le garde, si je parle ainsi, c'est que madame a trouvé le moyen de faire du bien, même lorsqu'elle n'y est pas. Quelques jours après l'enterrement de M. le marquis, madame a fait comme tout le monde, elle a passé la frontière.

— Jusqu'aux femmes qui s'en mêlent! En sorte que le château est désert?

— Et fermé avec force verrous et cadenas, ce qui ne permet pas de...

— Sois tranquille, bonhomme, reprit Chamarande, je n'ai pas envie d'aller compter les toiles d'araignées et les lézardes des plafonds. Mes hommes sont reposés maintenant; nous allons repartir. Si jamais ta maîtresse revient, tu lui diras que tu as vu dans cette auberge le commandant des volontaires du Mont-Blanc, le neveu du marquis, celui qu'elle a dépouillé.

— Comment! c'est vous, M. Gustave? s'écria le garde; ah! si madame savait...

— Je la tiens quitte de toute grimace : que sa fortune lui soit légère; mais le bien mal acquis ne se conserve pas, mon vieux; la nation, qui a déjà réparé tant d'injustices, pourrait bien encore venger celle-ci; et là-dessus, bonsoir.

Le garde ne répondit pas ; il avait fait quelques pas en avant, et restait immobile, les yeux fixés sur le fond de la vallée ; ses traits s'étaient couverts subitement d'une pâleur effrayante. Les regards des officiers prirent la même direction que les siens, et tous deux aperçurent alors plusieurs épaisses colonnes de fumée, qui s'élevaient en noirs tourbillons le long des coteaux ; trois des châteaux dont nous avons parlé tout à l'heure étaient en feu : bientôt le plus éloigné de ceux qui restaient encore s'enflamma à son tour avec une épouvantable rapidité, et l'on entendit au loin une clameur confuse entremêlée de coups de fusil.

— Miséricorde ! s'écria le garde en joignant les mains ; ce sont les brûleurs de Lyon. Ils étaient déjà venus il y a six mois, mais on les avait repoussés ; aujourd'hui tous les jeunes gens du district sont partis pour la frontière. Oh ! M. Gustave, vous ne nous quitterez pas, vous nous défendrez : c'est bien facile, voyez-vous ; ces brigands sont aussi lâches que cruels ; vous ne laisserez pas brûler devant vos yeux le château où vous avez été élevé.

— Sergent, dit Chamarande en appelant un artilleur, fais sonner le boute-selle.

— Pour venir à notre secours ? dit le garde avec joie.

— Eh ! non, mordieu ! pour continuer notre route !

— Mon général, dit le garde en se jetant à genoux, ah ! sauvez-la ! sauvez-la ! Elle est au château ; je vous trompais tout à l'heure ; vous comprenez bien pourquoi ; vous savez ce que c'est que les militaires.

— Eh ! que diable veux-tu qu'un laideron pareil ait à craindre ? dit Chamarande en se levant ; tu n'as qu'à la mettre sur la porte, je te réponds que personne n'entrera...

— Ah ! madame la comtesse est laide ! dit le garde avec exaltation ; eh bien ! venez la voir ; elle doit être à l'église maintenant, à deux pas d'ici ; c'est jour de dimanche et j'entends sonner la bénédiction. Venez.

En dépit de la constitution civile du clergé, la plupart des villages, en Dauphiné surtout, étaient encore desservis à cette époque par les anciens pasteurs.

— Un prêtre réfractaire, à coup sûr, dit Chamarande entre ses dents ; et l'on s'étonne ensuite au club de ce que ça ne marche pas !

— Si vous ne venez pas, dit Lowitz, j'y vais tout seul ; mon cheval attendra. Laisser brûler

une jolie femme, ce ne serait pas français.

Chamarande se décida enfin à suivre le garde ; tous trois descendirent rapidement la colline, et arrivèrent en peu d'instants à l'entrée du Grand-Lemps. L'église était appuyée contre la masse du vieux château, dont elle formait la chapelle. Pour y entrer, il fallait traverser le cimetière, et Chamarande tressaillit en passant devant la tombe fraîche et neuve de son oncle. La population réunie dans le saint lieu, ignorante encore de l'approche des brûleurs, était agenouillée pour recevoir la bénédiction du prêtre, debout devant l'autel. Au fond de l'église s'élevait une tribune en bois sculpté ; les rayons du soleil couchant la doraienr en ce moment. C'était là que se trouvait, au milieu de ses femmes, la maîtresse du château.

Toutes les têtes se relevèrent au chant du *Pange, lingua* ; Lowitz ne put retenir alors un cri de joie et de surprise.

— Vive Dieu ! s'écria-t-il, c'est la comtesse de Lafaye.

Presque au même moment, une sourde agitation se manifesta dans l'église ; de violentes clameurs éclatèrent sur le parvis, la porte s'ouvrit, et une troupe forcenée se pré-

cipita dans l'enceinte aux cris de : « *A bas les calotins et les aristocrates!* » La foule, épouvantée, se dispersa aussitôt ; en un clin d'œil, l'autel fut renversé, les chaises, les bancs, les tableaux, tout ce qui composait le mobilier de l'église, brisé, déchiré, mis en pièces ; le prêtre, violemment frappé, resta sans connaissance étendu sur les dalles ; et une fois cette dévastation consommée, les incendiaires, ivres de vin et de fureur, se prenant par la main, et réalisant sans le savoir la ronde du sabbat, dansèrent *la Carmagnole* et le *Ça ira* autour de ces débris.

II

La première chose qu'avait faite le garde-chasse en voyant les brigands envahir l'église, avait été de se précipiter dans la tribune réservée, et de faire rentrer dans le château madame de Lafaye et ses femmes. Puis, après avoir verrouillé en dedans la porte de communication, il parcourut à la hâte les terrasses qui entouraient l'édifice : personne n'y avait encore pénétré. En arrivant en face de la place où était située l'église, le garde put reconnaître la force de la troupe des incendiaires, composée d'une centaine d'hommes armés de piques, de coutelas et de fusils de chasse. Jac-

ques n'était séparé d'eux que par la hauteur du terre-plein. Plusieurs, la torche à la main, s'étaient déjà mis en devoir d'escalader les murs ; mais leur chef, qui voulait probablement faire précéder l'incendie du pillage, les retenait par ses ordres et ses menaces, comme après le hallali le piqueur retient les plus pressés des chiens de sa meute.

Déjà l'on apportait des leviers pour enfoncer les portes du château, lorsqu'un clairon se fit entendre, et Chamarande déboucha sur la place, suivi de Lowitz et des artilleurs ; cet événement inattendu fit diversion. En reconnaissant le petit nombre des nouveaux arrivants, les brigands, qui avaient commencé par lâcher pied, se mettaient sur la défensive lorsque le chef intervint.

— Eh ! pardieu ! s'écria-t-il , c'est le commandant Chamarande, allons , il n'y a pas de mal. Vive la Convention ! à bas les aristocrates !

— Bonjour , citoyen Lamballe , dit le commandant , en acceptant la poignée de main qu'on lui offrait.

Membre forcené du club central de Lyon, le citoyen Lamballe était aussi un des émissaires des jacobins de Paris, où il avait figuré

dans plusieurs émeutes, et surtout aux journées de septembre. Au massacre de la prison de la Force, il avait été, dit-on, le bourreau de la malheureuse princesse de Lamballe; et depuis lors, se faisant un titre de gloire de ce lâche assassinat, il avait pris le nom sous lequel il était généralement connu. Comme dans les professions les plus estimables il se trouve souvent des scélérats, et que le déshonneur ne rejaillit, après tout, que sur celui qui le mérite, nous pouvons présenter ici, sans blesser personne, le citoyen Lamballe comme un des plus mauvais acteurs du Grand-Théâtre de Lyon. On le sifflait souvent, ce qui ajoutait encore à son exaspération révolutionnaire. Le seul agrément de ses rôles, c'était de pouvoir conserver ses moustaches et sa barbe. Chamarande, par le fait de la ligne qu'il avait adoptée, était exposé chaque jour à se trouver en contact avec des êtres de cette espèce; il n'en éprouva pas moins, en sentant la main de cet homme dans la sienne, un sentiment de répugnance qu'il sut dissimuler.

— Tonnerre de Dieu ! commandant, charmé de te voir ; tu arrives au moment le plus dramatique de la chose, dit le citoyen Lamballe en prenant un air aimable ; il n'y a plus qu'un

nid d'aristocrates à brûler pour aujourd'hui, mais c'est le plus beau de tous. Ce sera un plaisir pour nous que de nous chauffer de compagnie avec de vrais patriotes comme ceux que tu amènes ; n'est-ce pas, camarade ? ajouta-t-il en voulant prendre la main de Lowitz, qui la retira avec dégoût.

Lamballe fronça le sourcil, mais Chamarande ne laissa pas à cette impression de mécontentement le temps de se communiquer.

— Vivent les patriotes ! à bas les feuillants, les modérés, les aristocrates et les calotins ! s'écria-t-il d'une voix de stentor, en mettant son chapeau sur la pointe de son épée.

La troupe répondit par une acclamation formidable :

— Vive le citoyen Chamarande !

Le commandant voulut profiter de ce moment d'enthousiasme.

— Mes amis, leur dit-il, les flammes qui s'élèvent des châteaux des tyrans allument dans tous les cœurs français le feu sacré de l'amour de la patrie ; mais il ne faut pas confondre les demeures des purs patriotes avec celles des oppresseurs du peuple. Ce château m'appartient, ce qui fait que je trouve par fai-

tement inutile que vous l'éclairiez pour le quart d'heure.

Était-ce un sentiment d'intérêt personnel ou de générosité? Voulait-il sauver madame de Lafaye, ou conserver une propriété qu'il ne regardait pas encore comme complètement perdue pour lui? ou bien avait-il à la fois ces deux buts différents? Nous laissons à la sagacité du lecteur le soin de le déterminer.

L'allocution du commandant fut accueillie diversement par la troupe : les uns trouvèrent qu'il avait raison; les autres entendirent avec une défaveur marquée des paroles qui tendaient à les priver du plaisir qu'ils se promettaient encore; Lamballe fut du nombre de ces derniers. Il jeta un coup d'œil sur la troupe de Chamarande et sur la sienne, et après s'être bien assuré de l'énorme différence numérique qui existait entre elles, il releva fièrement la tête, fit saillir sa large poitrine, et s'approchant du commandant presque à le toucher :

— Sais-tu bien, camarade, que tu nous proposes là un pitoyable dénoûment? Notre cinquième acte serait raté, tonnerre de Dieu!... Ça ne se peut pas; tu viens de tenir un singulier langage pour un patriote. La nation con-

naît le véritable maître de ce château, et n'est pas obligée de te croire sur parole.

Une fois Chamarande irrité, le danger, quel qu'il fût, n'était plus rien pour lui. Ce défaut ou cette qualité, comme l'on voudra, entraînait pour beaucoup dans une réputation de bravoure du reste parfaitement méritée.

— Citoyen, dit-il à demi-voix, prends garde à ce que tu vas faire ; si tu me donnes un démenti, je te le cloue sur la bouche avec la lame de ce sabre.

Le citoyen Lamballe recula négligemment de deux ou trois pas.

— Il ne s'agit que de s'entendre, commandant ; je ne dis pas que nous ne soyons tous de bons enfants et de francs sans-culottes... tu as fait tes preuves, citoyen, et moi aussi.

— Merci du rapprochement, dit Lowitz entre ses dents.

— Mais, citoyen commandant, toi qui es un des malins du comité, tu comprendras facilement que nous ne nous sommes pas mis en campagne comme une volée d'étourneaux. Les matadors, tes amis de là-bas, nous ont donné nos instructions : nous les suivons de point en point ; on peut te montrer ça, à toi, c'est une vraie feuille de route.

Le brigand , tirant de sa poche un portefeuille armorié, provenant sans doute de quelque pillage, déploya sous les yeux de Chamarrande une manière d'état, divisé par colonnes, et d'une très-belle écriture.

— C'est un notaire du pays qui nous a envoyé ça, un bon patriote qui n'a pas osé se montrer encore, de peur des aristocrates, mais qui paraîtra plus tard... Voyons... château de Poleymieux , demeure d'aristocrates. M. de Gaillac, qui l'habite, a pris part à la conspiration de calotins et de royalistes de l'année dernière. A brûler ; c'est fait. Labastie à brûler ; le propriétaire est un feuillant. Ce n'est pas ça. Veyrel à laisser : le nouvel acquéreur est un patriote. Ah ! nous approchons ; Virieux à laisser provisoirement. Panissage à brûler partout, mais par le vent de bise seulement, vu que la ferme qui est au nord m'appartient. Tu vois que le donneur de renseignements est un homme de précautions. Ah ! nous y voici ; le Grand-Lemps, château appartenant au ci-devant marquis de Rivieux , l'aristocrate le plus dangereux des Terres froides... mort depuis quelque temps. Son héritière ne vaut pas mieux que lui, et répand dans les campagnes les principes contre-révolutionnaires.

A brûler partout sans ménagement, et...

Le citoyen Lamballe se mit à rire.

— Il paraît que ceux-ci sont soignés d'une façon toute particulière. Regarde, citoyen, ce petit signe rouge, c'est pour nous qui sommes dans le secret ; ça veut dire...

Avec un geste hideux, le brigand passa circulairement la main autour de son cou.

— Ne pas oublier le curé... Parbleu ! son compte est déjà réglé. Oh ! nous travaillons en conscience ; rien de plus, rien de moins.

Le commandant n'avait pu retenir un mouvement d'horreur, qui n'échappa pas à Lamballe.

— Ah ça ! dis donc, commandant, il paraît que nous ne nous chauffons plus du même bois ! mais tant pis pour toi ; si tu viens chercher querelle aux travailleurs de la nation, tu n'en seras pas le bon marchand. Attention, vous autres !

— Artilleurs, à vos rangs ! s'écria Chamarande.

Les artilleurs obéirent et armèrent leurs mousquetons. Le bruit sec des batteries, avertissement laconique, mais éloquent, fit reculer les brûleurs.

Une idée subite illumina alors l'esprit de Lowitz.

— Misérable ! s'écria-t-il en se précipitant entre les deux partis et en s'adressant au citoyen Lamballe, comment veux-tu que le commandant laisse tuer sa femme ?

Chamarande comprit tout de suite la portée de cet heureux mensonge.

— Eh ! peut-on raisonner, s'écria-t-il, avec un animal pareil ? Nous verrons si les arguments qui sont dans les mousquetons de mes hommes lui conviennent mieux.

En ce moment on aperçut Quinquinet, qui, ayant attelé son cheval blanc à une toute petite pièce de campagne que les artilleurs avaient amenée avec eux de Grenoble, descendait la côte au grand galop et en sonnant la charge.

— Un instant, mes amis, l'on ne s'extermine pas ainsi entre frères ! s'écria le citoyen Lamballe, qui reparut tout à coup en avant de sa troupe, position qu'il avait quittée au premier mouvement des artilleurs ; nous sommes tous des braves, et le premier qui oserait dire le contraire, c'est moi qui me charge de son affaire ; je conviens que si la particulière qui est là-haut est l'épouse du commandant, c'est tout à fait différent.

— Si tu avais voulu m'écouter, citoyen, re-

prit Chamarande un peu calmé, tu saurais que je ne suis rien moins que le propre neveu de cet aristocrate, de ce talon rouge qu'on appelait le marquis de Rivieux.

— Mauvaise parenté que tu as là, mon cher.

— Oui, mais quand on a fait la guerre de l'indépendance et pourri comme moi dans les cachots de la Bastille, on peut avouer cela.

— Je le crois bien, nom de nom !

— Pendant que le roi m'emprisonnait, mon oncle me déshéritait.

— Quelle paire de scélérats !

— Puis la liberté est venue, le peuple a montré les dents. Alors mon oncle a compris que le seul moyen de conserver ses biens à une jeune parente qu'il avait adoptée, c'était de me marier avec elle.

Fameuse idée qu'il a eue là, ce vieil aristocrate ; sans cela, il pouvait dire que sa propriété et sa fille allaient la danser. Citoyen, tu es sous la protection de la nation... ainsi que tes biens, ta femme et tes enfants, si tu en as.

— Pas encore, dit Chamarande,

— Ça viendra, tonnerre de Dieu ! un vrai

sans-culotte comme toi les élèvera dans les bons principes. Je voudrais bien voir que quelqu'un s'avisât de toucher à toi ou à ce qui t'appartient ; la nation ne le manquerait pas, ni moi non plus. Ah ça ! mes enfants, la journée est finie pour le quart d'heure ; vivent les sans-culottes et le commandant Chamarande !

Les brigands répétèrent cette acclamation.

— Les enfants ont la voix bonne, reprit le citoyen Lamballe, et la main dure aussi, je t'en réponds. Mille tonnerres ! ce sont des lions ; heureusement que tu n'as pas été à même d'en juger.

— Je n'aurais pas été fâché de voir ce que vos hommes savent faire, répondit négligemment Chamarande.

— Du tout, du tout, des braves comme nous sont faits pour s'estimer, s'embrasser et boire ensemble à la santé de la république. Ah ça ! citoyen, à quelle heure soupçons-nous ?

Chamarande sut dissimuler l'effet que ces paroles produisirent sur lui.

— C'est juste, dit-il ; pardieu ! je n'y pensais pas.

— Commandant, dit Lowitz, vous oubliez que nous sortons de table.

— Je te conseille de te méfier de ce petit monsieur tout doré et qui fait tant le dégoûté, dit à demi-voix la grande barbe à Chamarande ; c'est un aristocrate ; il m'a traité de misérable tout à l'heure, et avec un air....

— Bah ! dit Chamarande, il ne faut pas faire attention à ce qui échappe dans la chaleur de l'improvisation.

— Entre patriotes, rien de mieux ; ainsi tout à l'heure, commandant, tu m'as appelé animal, et je ne m'en suis pas formalisé ; mais, quant à ton muscadin d'officier, tôt ou tard il me le payera.

— Vous parliez de souper tout à l'heure, dit Chamarande, désireux de changer la conversation ; je connais à quelques pas d'ici une auberge où l'on n'est pas trop mal.

— Une auberge ! s'écria Lamballe ; fi donc ! c'est bon quand on n'a rien de mieux. Et ton château, tonnerre de Dieu ! que veux-tu en faire ? La présence de bons sans-culottes comme nous en chassera pour dix ans la mauvaise odeur de la tyrannie.

La longue barbe appela son tambour.

— Citoyen, lui dit-il, tu vas te rendre chez le portier ; tu frapperas décemment, et tu lui parleras avec cette politesse qui est le partage

de tout citoyen français. Surtout pas de coups de fusil ni de coups de sabre. Tu lui diras que le propriétaire ici présent m'invite à dîner avec mon état-major; que par conséquent il ouvre toutes les portes et mette les petits plats dans les grands.

— Et quant à vos hommes, ajouta Chamarande, ils bivaqueront dans l'église; la cave de mon oncle doit être bien garnie; je veux leur envoyer le vin vieux, non pas en bouteilles, mais en tonneaux.

— Vive le commandant Chamarande! s'écrièrent les brûleurs.

Quelques instants après, Chamarande, Lowitz, le citoyen Lamballe et quelques autres firent leur entrée dans le château.

Si ce n'eût été le costume et le langage de la plupart de ces personnages, on ne se serait pas douté, à l'aspect que présentait l'intérieur de l'édifice, des scènes qui venaient de se passer. Toutes les pièces, brillamment éclairées, resplendissaient de cette ancienne magnificence féodale qui passait déjà pour un crime de lèse-nation.

— Sacrédié! le bon feu que tout cela aurait fait! ne put s'empêcher de s'écrier le citoyen Lamballe; j'espère, commandant, que tu vas

nous mettre la réforme partout; la nation n'aime pas le luxe. Rien qu'avec ces brocarts rouges, il y aurait de quoi habiller tous les Suisses du *Veto*, s'il vivait encore; et ces tas de bougies, regarde donc, quel brigandage! Il faut mettre tout ça à l'huile de quinquet; un bec par salle, c'est bien assez.

— J'ai voulu profiter de ce qui avait existé jusqu'à ce jour et vous en faire honneur avant de le changer; mais nous voici au salon : entrez donc, citoyens.

Faisant passer l'égorgeur devant lui, Chamarande se tourna vers le jeune officier de Royal-Pologne.

— Eh bien ! colonel, dit celui-ci en prévenant Chamarande, avais-je tort quand je vous disais de venir ? Si nous eussions agi autrement, je ne m'en serais consolé de ma vie. C'est que madame de Lafaye est à la fois un trésor de mérite et de beauté; et quand vous la connaîtrez comme moi...

— M. de Lowitz, interrompit Chamarande, vous étiez si pressé de continuer votre route sur Lyon; qu'attendez-vous ?

— Mais il me semble, colonel, que ceci ne regarde que moi. Cependant, s'il s'agit d'aller chercher du secours et de revenir ici en force

afin de mieux protéger madame de Lafaye, je m'empresserai...

— Gardez-vous-en bien, s'écria Chamarande, vous ébruiteriez cette affaire. Je me charge de l'arranger moi-même plus tard au comité; j'ai assez de mes artilleurs pour mettre à la raison tous ces coquins-là, s'ils n'étaient pas trop lâches pour m'y forcer.

— S'il en est ainsi, monsieur, reprit le vicomte avec une certaine irritation, permettez-moi de vous dire que moi aussi j'ai changé d'avis; il se fait tard, et je préfère comme vous attendre à demain.

— Non, monsieur.

— Et pourquoi partirais-je ?

— Parce que je suis votre supérieur, que je vous l'ordonne, et que vous devez m'obéir, répondit impétueusement Chamarande.

— Je comprends, colonel, je comprends; vous préférez rester seul, et c'est pour cela que vous me renvoyez à l'entrée de la nuit d'un lieu où vous êtes censé le maître, et où j'avais au moins le droit de réclamer votre hospitalité.

— Monsieur, s'écria Chamarande brusquement, les rivalités s'étouffent dès qu'elles commencent.

— C'est-à-dire que vous me trouvez trop séduisant, trop irrésistible pour rester ici : très-flatté de votre compliment. Je compte pouvoir y répondre un jour comme il le mérite.

Et tournant sur ses talons, Lowitz s'éloigna la rage dans le cœur.

Tout à coup, il sentit une main sur son épaule. C'était le citoyen Lamballe qui, l'ayant vu quitter Chamarande, l'avait aussitôt suivi.

— Jeune homme, dit l'égorgeur en ouvrant sa large poitrine et en tourmentant ses moustaches, tu me fais tout l'effet d'un garde du corps du *Veto*, et j'en ai déjà tué une douzaine qui pesaient plus que toi.

— Dis que tu les as assassinés, vil scélérat ! s'écria Lowitz en mettant le sabre à la main ; venge-toi donc, puisque je t'ai insulté !

Au lieu de répondre à ce défi, l'égorgeur se recula.

— Jeune homme, on voit bien que tu ne connais pas ce que vaut le sang des véritables patriotes ; nous réservons le nôtre pour servir la nation.

Honteux de s'être arrêté à un pareil misérable, Lowitz lui tourna le dos et continua son chemin.

Le citoyen Lamballe rentra dans le salon d'un air irrité, mais l'aspect d'une table brillamment servie vint dissiper sa mauvaise humeur. Il s'empessa de se placer à la droite de Chamarande ; le commandant faisait seul les honneurs du souper.

— Nom de nom ! dit le citoyen Lamballe au moment où l'on enlevait le premier service, je commence à croire que le commandant fera de cette maison quelque chose de très-bien et de très-patriotique. Il n'y a qu'une sorte de luxe que je tolère, c'est celui de la table : il présente au guerrier et au citoyen un honnête délassement ; il entretient la fraternité, la sincérité, la cordialité et toutes les autres vertus républicaines.

Par une mesure de précaution que l'on comprendra facilement, Chamarande avait fait mettre à table Quinquinet et quelques autres artilleurs sur lesquels il pouvait compter. Absorbé dans ses pensées, il laissait les autres faire les frais de la conversation, lorsqu'une interpellation de Lamballe le tira de sa rêverie.

— Ah ça ! commandant, et ta femme, tonnerre de Dieu ! est-ce que nous ne la verrons pas ?

— Légèrement indisposée, citoyen. Quoique je cherche à lui inculquer les principes républicains, et je dois dire que je commence à y réussir, vous comprenez que ce qui s'est passé aujourd'hui n'a pas laissé que de l'effrayer un peu.

— Bagatelles que tout ça, affaires de nerfs, de vapeurs. Quand nous aurons joui quelque temps de l'avantage de sa compagnie, elle n'y pensera plus. Lors de l'ouvrage que nous avons fait en septembre dernier à Paris, j'en ai bien vu d'autres; des femmes... qu'on aurait crues mortes, quoi! parce qu'elles avaient une douzaine de sabres suspendus sur la tête. Eh bien! si on leur disait: « Relève-toi, la nation te pardonne! » elles ne se faisaient pas prier, elles courent encore.

— Il est des organisations plus ou moins impressionnables, répondit Chamarande, et ma femme est très-délicate.

— Commandant, tu es un farceur, et quand on a l'honneur d'être ta conjointe... enfin, suffit... Je te dis, moi, qu'il n'y a rien de tel pour les maux de nerfs qu'un peu de distraction, et je veux que le diable me brûle si je démarre d'ici avant d'avoir présenté mes hommages à la citoyenne ton épouse; je con-

nais les devoirs de la galanterie française.

Chamarandé aperçut tout près de lui Jacques le garde-chasse, une serviette sous le bras.

— Est-elle partie? demanda-t-il à voix basse.

— Impossible, M. Gustave, répondit le garde en lui présentant une assiette; tous les alentours du château sont gardés.

— Ce brigand de Lamballe est moins bête qu'il n'en a l'air, continua Chamarandé; cours la prévenir de ce qui se passe; j'attends sa réponse.

Le garde disparut.

— Tu disais donc, citoyen, que tu as servi? reprit négligemment Chamarandé.

— Si j'ai servi, mille dieux! Me prendrais-tu par hasard pour un conscrit? J'ai fait toute la guerre d'Amérique sous les ordres de ce traître de Lafayette qui valait mieux alors qu'aujourd'hui; mais, parbleu! commandant, j'ai toujours oublié de te demander si tu n'étais pas au siège de Charlestown?

— C'est moi qui commandais la tranchée, répondit Chamarandé.

— Eh! oui, parbleu! c'est bien cela. J'étais auprès de toi quand les Anglais faisaient sur nous un feu d'enfer auquel nous ne ripostions

pas mal. En avons-nous tué de ces gredins d'habits rouges ! en avons-nous tué !

On se leva de table.

— V'là qui est un peu trop fort, dit un artilleur à un de ses camarades, j'y étais aussi à ce siège, et c'est le seul où l'on n'ait pas tiré un coup de fusil ; la place s'est rendue tout de suite. Quel farceur ! et le commandant qui écoute ça aussi tranquillement que si c'était le rapport !

En ce moment les portes du salon se rouvrirent de nouveau à deux battants, et la comtesse de Lafaye entra.

La comtesse était un de ces types tels qu'en ont immortalisé Greuze et Vanloo, une de ces fleurs d'aristocratie qui ne se plaisent que dans l'atmosphère parfumée des cours et des maisons princières, et que leur ineffaçable distinction fait reconnaître à l'instant, lorsqu'on les rencontre au loin.

Chamarande se sentit troublé lorsqu'il lui fut donné de contempler de près cette beauté qu'il n'avait fait encore qu'entrevoir et deviner.

— Saperlotte ! commandant, tu as mon estime, s'écria l'égorgeur tout ébloui ; il paraît que tu t'y connais ; excusez du peu ! V'là une

citoyenne qui est digne de faire des enfants à la patrie. Encore un verre de kirsch, commandant, à la santé de la citoyenne et à sa prompte multiplication.

— Vous êtes donc de retour, mon ami ? balbutia la comtesse, en s'adressant à Chamarande.

— Bravo ! madame, allez toujours, dit tout bas Quinquinet, qui s'était approché de la jeune femme.

— Savez-vous bien, reprit-elle avec effort, que voici quinze grands jours que vous m'avez quittée ? Pour un commencement de mariage, c'est mal.

— Est-ce que par hasard tu te gênerais pour moi, citoyen ? Embrasse donc ta femme, tonnerre de Dieu ! s'écria la grande barbe.

Madame de Lafaye pâlit, mais conservant sa présence d'esprit, elle présenta son front à Chamarande. Celui-ci la serra avec frénésie dans ses bras. Le parfum de ses boucles aériennes qu'il avait senties frôler contre sa figure lui était monté à la tête, comme ces poisons subtils dont parle l'antiquité. Il jeta autour de lui un regard terrible qui disait : Malheur à ceux qui voudraient me l'arracher maintenant !

— Eh ! allez donc , reprit Lamballe ; voilà une embrassade qui compte. La nation se réjouit au spectacle de l'amour conjugal et patriotique.

Chamarande ne répondit pas ; voyant madame de Lafaye trop fortement émue, il venait de la faire asseoir près de la cheminée, de manière à lui dérober un aspect qui ne devait avoir rien de bien agréable pour elle, et il restait debout contre le chambranle. Un changement extraordinaire avait eu lieu dans son esprit depuis son entrevue avec le garde. Cette belle et intéressante jeune femme, dans laquelle il n'avait vu d'abord qu'une spoliatrice laide et avide, il fallait maintenant qu'elle fût à lui pour toujours. Il souriait à la pensée d'annuler les dernières volontés de son oncle, en s'emparant à la fois de sa fille d'adoption et de sa fortune. Cette pensée avait pris naissance dans l'esprit du commandant dès le moment où il avait mis le pied dans l'église du Grand-Lemps. Le nouveau rôle que madame de Lafaye avait été forcée d'accepter, sa facilité à s'y prêter, le charme qu'elle répandait autour d'elle, ce baiser qu'elle avait subi, avaient bientôt changé une idée encore vague et incertaine en une résolution inébranlable ;

peut-être s'y mêlait-il quelque pensée généreuse, le désir de protéger à tout jamais une femme jeune, isolée, entourée de dangers, que l'avenir pouvait reproduire à chaque instant.

Saisissant Quinquinet par le bras, Chamarande l'attira dans une embrasure de croisée et lui dit quelques mots à l'oreille ; le sergent fit un geste de surprise et de satisfaction, puis il répondit à voix basse :

— Vous avez parbleu raison, mon commandant, c'est le meilleur moyen de la tirer pour toujours d'embarras ; soyez tranquille, je me charge de votre affaire. Cette jeune dame m'intéresse, je ne demande pas mieux que de vous aider à faire son bonheur.

Le commandant alla reprendre sa place auprès de la cheminée, et Quinquinet, après quelques tours de salon, s'approcha du citoyen Lamballe qui achevait de déguster son sixième petit verre.

— Mon officier, dit-il en lui frappant sur l'épaule, une idée...

— Qu'y a-t-il, enfant chéri des dames ? répondit la grande barbe en suivant Quinquinet dans la salle à manger.

— Il y a, répondit l'autre, que nous vou-

drions bien avoir un commandant comme vous.

— Ah ça ! vous n'êtes donc pas contents du vôtre, mes enfants ?

— Laissez donc ! celui-là n'a pris que la peau du patriote, mais le cœur de l'aristocrate bat encore dessous.

— Je m'en étais douté, dit Lamballe ; je leur ai dit ça plus d'une fois au club central, ils ne veulent pas me croire...

— Il vous en a fait avaler une belle aujourd'hui, continua Quinquinet ; ne vous a-t-il pas dit que la propriétaire de la caserne ici présente n'était rien moins que sa légitime ?

— Et ce ne serait pas vrai, mille dieux !

— Couleur, citoyen, couleur insidieuse et contradictoire ; le commandant en riait tout à l'heure dans sa barbe, et tous les artilleurs aussi. Ce qu'il y a de bon, c'est que la petite est tout simplement une demoiselle de compagnie de la ci-devant marquise ; on l'a laissée au château, comme on laisse un chien dans une maison qu'on ferme, pour dire qu'il y a quelqu'un en cas de besoin. Ah ben ! ouiche ! le commandant, il a bien d'autres prétentions. Ah ça ! dites donc, tout ce que je vous dis là, c'est entre nous au moins ?

— Mille noms de noms ! j'ai envie de mettre tout de suite le feu au château.

— Gardez-vous-en bien, et les artilleurs qui sont allés se coucher là-haut ? Ils ont la main lestée d'abord, quand on les dérange dans leur premier sommeil.

— C'est juste, ça pourrait les réveiller. Tonnerre ! si ce n'était ça...

— Et puis, je sais qu'on veut vous donner un superbe déjeuner ; vous comprenez que si vous allumez le four ce soir, demain le déjeuner sera trop cuit.

— Le fait est que si l'on déjeune ici aussi bien que l'on y dîne, ça vaut la peine de ne pas se presser. Dis donc, sergent, j'ai envie de demander raison au commandant, et de nous aligner, là, comme deux braves ; crois-tu qu'il accepte ?

— S'il acceptera ? une fois, deux fois, trois fois, dix fois. Ah ! vous ne le connaissez pas, c'est une fameuse lame ; moi qui suis amateur, ça me fait plaisir, rien que de le voir tirer. Saint-George ne lui rendait qu'une botte.

— On a beau être brave et posséder toutes les vertus civiques et militaires, dit le citoyen Lamballe, ce n'est pas une raison pour se faire tuer à coup sûr ; ma réputation est faite, je ne vois pas trop ce que j'y gagnerais.

— C'est crânement pensé, citoyen ; je vais vous dire, moi, le vrai moyen de rendre au commandant la monnaie de sa pièce. Ah ça ! vous me garderez le secret, parce qu'autrement la salle de police et le cachot me seraient offerts sans plus de façon qu'un verre de schnick ? J'aurais beau dire : Merci, je sors d'en prendre...

— Est-ce que tu crois avoir affaire à un enfant ?

— Écoutez ; le commandant, quoique garçon, s'est donné pour un homme établi ; eh bien ! il faut le marier tout de bon dès ce soir, les rieurs ne seront pas pour lui. Comme les pères de famille ne valent pas grand'chose pour faire la guerre, on nous en débarrassera, et l'on mettra à sa place quelque dur à cuire comme vous.

— Sais-tu bien que voilà une supposition qui n'est pas dépourvue d'agrément ? Il y aurait de quoi faire rire tous les sans-culottes de Lyon.

— Un peu, reprit Quinquinet, le commandant n'a pas mal bu ce soir, la petite est gentille, ça ira tout seul. Mais demain il sera joliment vexé quand il verra que vous l'avez ramassé au demi-cercle... C'est qu'il a bien

d'autres projets, le gaillard. Figurez-vous que ce traître de Lafayette voulait le marier avec une fille naturelle du *Veto*; des louis d'or à pleins barils, quoi !

— Aristocrate, va ! Tu as raison, sergent, si nous pouvions le faire entrer dans la nasse...

— Rien de plus facile, il n'y a qu'à faire venir le maire du village, comme pour la chose de prendre un petit verre et de boire à la santé de la république.

— Ah ça ! et les artilleurs, si le commandant se fâche ? dit la grande barbe d'un air encore indécis ; la concorde avant tout entre vrais patriotes.

— Je vous dis qu'ils sont tous à la grange, à ronfler comme des toupies ; le diable ne les éveillerait pas, à moins de mettre le feu à la paille comme vous vouliez faire tout à l'heure. Comment voulez-vous que le commandant résiste ? le salon est rempli de vos hommes.

— Et de fameux lapins, reprit Lamballe en se levant, qui ne craignent personne pas plus que moi. Tope là, sergent, je vais de ce pas dire au commandant que son mariage ne vaut rien, que c'est l'ouvrage de quelque calotin insermenté, et que, pour donner le bon exemple dans le pays, il faut qu'il le refasse

sur-le-champ devant l'officier civil, comme ça se pratique aujourd'hui.

— Fameux ! Allons, mon officier, je vais vous attendre dans la salle à manger ; si l'on nous voyait ensemble, ça pourrait donner des soupçons.

Un quart d'heure après, le citoyen Lamballe revint trouver Quinquinet. Celui-ci avait auprès de lui une manière de paysan endimanché, et entouré d'une immense écharpe tricolore.

— Ça va bien, dit Lamballe, et la farce sera bonne. Le commandant a voulu montrer les dents d'abord, mais j'ai parlé plus haut que lui. Sais-tu, citoyen, que tu avais raison ? ils n'étaient pas plus mari et femme que toi et moi. Quand j'ai dit à la petite, tout en faisant l'aimable, que je pensais que leur conjungo ne valait rien, elle a pâli ; j'ai cru qu'elle allait se trouver mal. Heureusement que j'ai vite ajouté que nous allions en faire un second, quelque chose de solide et de propre, et qu'une fois qu'elle serait bien et dûment la femme d'un patriote, elle n'aurait plus rien à craindre de la justice civique. Nous allons donc bâcler ça. Il ne nous manque plus que le maire.

— Le voici, dit Quinquinet, je l'ai fait demander quand vous êtes sorti; il est arrivé aussi vite qu'un soldat à la parade. Oh! je suis un homme de précaution. Voyons, citoyen maire, marche devant et expédions ça.

Tous les trois rentrèrent dans le salon; madame de Lafaye paraissait calme, sa pâleur était excessive. Quant à Chamarande, son agitation était visible.

— Regarde donc le commandant, dit à voix basse Lamballe à Quinquinet; quelle drôle de figure, et quelle différence de celle de la petite! Ah! j'en rirai longtemps.

Chamarande était en ce moment en proie à une sorte de réaction. Après ce qu'il allait faire, il entrevoyait le remords, et sa conduite lui apparaissait sous son véritable jour. Il conduisit madame de Lafaye dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Madame, lui dit-il, ce n'est pas le moment de faire des phrases sur moi, sur notre position respective. A quoi bon vous parler du sentiment qui a remplacé dans mon cœur la haine que vous m'inspiriez quand je ne vous connaissais pas? Mais si cette union à laquelle, je l'avoue, rien n'a dû vous préparer, vous inspirait trop d'éloignement... je serais bien

malheureux, mais enfin... s'il le faut... dites un mot et je balayerai toute cette canaille hors du château.

— Êtes-vous sûr de réussir, monsieur ? demanda madame de Lafaye.

Chamarande hésita ; il tremblait d'être pris au mot.

— Lorsque, dans une tentative pareille, un militaire ne réussit pas, il meurt, madame, et voilà tout. Nous ne sommes qu'une douzaine et ils sont plus de cent.

— Au nom de Dieu, monsieur, n'en faites rien, s'écria madame de Lafaye avec effroi ; vous seriez écrasé par le nombre... Encore s'il ne s'agissait que de moi...

Elle s'arrêta, comme si elle eût craint de laisser voir que ce n'était pas pour elle seule qu'elle tremblait.

— Inutile d'ajouter, madame, continua Chamarande en reprenant son sang-froid, qu'il ne s'agit que d'une simple formalité, dont le seul résultat sera d'assurer votre salut. Permettez-moi de regretter que ce mariage ne soit qu'une fiction.

La jeune femme regarda l'officier en face ; puis, comme si elle eût deviné sa pensée secrète, elle tressaillit et se détourna.

Jacques venait d'entrer et s'était approché d'elle ; il lui dit quelques mots à voix basse.

L'expression de la figure de madame de Lafaye était changée, quand elle s'adressa de nouveau à Chamarande :

— Tout à l'heure, monsieur, en préservant ce château du meurtre et de l'incendie, vous avez rempli un devoir, maintenant c'est à moi à faire le mien.

Au moment où l'acte civil venait de se terminer, Jacques annonça le citoyen Bellegarde.

A ce nom, un éclair de joie illumina les traits de madame de Lafaye ; cet éclair, Chamarande l'avait saisi au passage. Il se retourna vivement ; mais l'aspect du nouveau venu n'était guère propre à dissiper les soupçons jaloux qui venaient de naître dans le cœur du nouveau marié.

Bellegarde était un jeune et charmant cavalier , d'une petite taille , mais d'une figure à faire envie à une jolie femme. Son visage encore imberbe aurait paru peut-être un peu trop efféminé, s'il n'y avait pas eu dans son maintien toute l'audace , je dirai même l'impertinence d'un page de bonne maison. Il s'avança hardiment , en regardant sous le nez les figures rébarbatives qui entouraient le

citoyen Lamballe, et passa entre Chamarande et madame de Lafaye; prenant alors la main de cette dernière, il la porta sans plus de façon à ses lèvres; puis, se retournant vers Chamarande qui déjà pâlisait de rage, il le salua d'un air dégagé. Il était écrit que le commandant passerait ce jour-là par toutes les vicissitudes de la vie de mari.

— Charmé d'apprendre, monsieur, que depuis quelques minutes vous êtes devenu mon cousin. Votre femme est délicieuse, vous pouvez m'en croire.

— Je n'ai que faire des compliments de ceux que je ne connais pas, répondit brusquement Chamarande.

— Vous êtes si aimable, monsieur, que je ne m'étonne plus que vous ayez fait la conquête de mon adorable cousine.

Chamarande ne put tenir à ce sarcasme.

— Sortez d'ici ! s'écria-t-il en fureur.

Le citoyen se laissa tomber sur une chaise longue, et frappant légèrement le revers de ses bottes de la badine qu'il tenait à la main :

— Je ne veux pas qu'on puisse dire que le comte de Chamarande a renvoyé, le soir de ses noces, le seul homme qui représentât la famille de sa femme.

— Vous ne me désobligeriez pas à ce point, dit à demi-voix madame de Lafaye à Chamarande ; tout n'est-il pas extraordinaire aujourd'hui ?

— Eh bien ! madame, je saurai mépriser pour vous l'impertinence de cet étourdi.

Tranquillement assis et les pieds contre les chenets, Bellegarde chantonnait à demi-voix.

— Ma foi, dit Lamballe à deux de ses acolytes, je me suis vengé du commandant encore mieux que je ne croyais. Ce petit bonhomme est très-drôle, continua-t-il en élevant la voix ; mais il me semble qu'avant de s'installer ici comme il le fait, il devrait savoir d'abord si la chose me va.

Le jeune homme se leva d'un bond, et vint se placer sous le nez de l'égorgeur.

— Qu'y a-t-il à ton service, citoyen ? Voyons, dépêche-toi, car ta figure ici ne me revient nullement.

— Tonnerre de Dieu ! qui est-ce qui m'a bâti un muscadin de cette espèce ? s'écria Lamballe.

— Tonnerre de Dieu ! répondit Bellegarde en le contrefaisant, malgré tes jurons et ta laide figure, tu me fais l'effet d'un grand poltron, citoyen Lamballe ; veux-tu que nous

descendions dans les cours, pour que ton sabre fasse connaissance avec la lame de mon épée ? Je n'ai jamais tué d'homme aussi grand que toi, ça m'amuserait.

— Oui, nous allons descendre, et ce n'est pas avec mon sabre, mais avec un autre outil que tu vas faire connaissance, chien d'aristocrate ! s'écria Lamballe furieux en le saisissant au collet ; allons, aidez-moi, vous autres !

D'un mouvement rapide, Bellegarde se dégagea.

— Je vais vous apprendre qui est le maître ici du club central ou de vous, misérable canaille.

Et tirant un papier de sa poche il le jeta à la figure de Lamballe en lui disant :

— Connais-tu la signature de Chalier et de Riard ?

A ces noms redoutés, l'égorgeur pâlit ; à mesure qu'il parcourait le papier, sa contenance changeait visiblement.

— Les commissaires du club et les municipaux de Lyon, reprit le chevalier, ont fini par comprendre que ce n'était pas servir la patrie que de parcourir les campagnes en brûlant les maisons et en assassinant les prêtres et les nobles. Citoyen Lamballe, cette

lettre t'ordonne de retourner sur-le-champ à Lyon avec tes hommes ; tu es responsable de tout le mal qu'ils pourraient encore faire , et ne bronche pas en route , je t'en avertis , car c'est moi au besoin qui me chargerais de te faire fusiller.

Complètement décontenancé, Lamballe rendit le papier au chevalier avec une sorte de respect , et partit en jurant , suivi de ses compagnons. A mesure qu'il s'éloignait , ses blasphèmes devenaient plus distincts.

Le jeune homme resta seul avec Chamarande, madame de Lafaye ayant profité, pour disparaître , du moment où la discussion entre Bellegarde et Lamballe attirait l'attention générale , et particulièrement celle du commandant.

— Nous n'avons plus rien à craindre de lui, dit alors Bellegarde ; je connais sa lâcheté, il n'oserait pas mettre le feu à une paille maintenant.

— Comme je vous le disais tout à l'heure , citoyen, s'écria Chamarande avec une hauteur mêlée de dépit , j'aime à connaître les gens qui me font des compliments , et à plus forte raison ceux qui me rendent service ; je ne vous ai jamais vu au club , monsieur , ni

chez Chalier , que je connais particulièrement.

— Ma foi , mon cousin , reprit Bellegarde en riant , je crois que vous ferez mieux de chercher votre femme que de perdre votre temps à des questions auxquelles il me serait assez difficile de répondre , vu que je suis horriblement fatigué et que je vais me coucher.

— Un instant , monsieur , vous ne me quittez pas ! s'écria Chamarande en s'élançant vers le jeune homme.

Mais celui-ci était déjà à l'autre bout du salon.

— Adieu, mon cousin, je vous souhaite une bonne et heureuse nuit.

Et il s'enfuit en riant aux éclats.

Chamarande voulut le poursuivre ; mais la solitude et l'obscurité régnaient dans le château , qui ne ressemblait pas mal en ce moment à celui des *Mystères d'Udolphe*. Tous les domestiques avaient disparu , toutes les lumières étaient éteintes ; celles du salon, quand il y rentra, venaient de subir le même sort.

Chamarande , blasphémant de manière à faire envie à la grande barbe , courait comme un furieux au milieu de ces ténèbres. Il

heurta enfin un corps humain qu'il saisit à la gorge.

— Eh ! de la douceur , mon commandant , vous m'étranglez ! murmura d'une voix étouffée Quinquinet , qui s'était endormi sur la table de la salle à manger comme sur un véritable lit de camp. Une jolie nuit de noce que vous allez passer là , mon officier ! s'écria-t-il lorsque Chamarande l'eut mis au courant de ce qui venait d'arriver.

— Le jour n'est pas encore venu ! reprit Chamarande en grinçant des dents.

— Je conçois , mon commandant , que vous devez tenir à la chose , ne fût-ce que par amour-propre. Ah çà ! mais dites donc , nous sommes sous les verrous.

En effet , une main invisible venait d'assujettir solidement les deux portes de la salle.

Furieux , mais conservant toute sa présence d'esprit , Chamarande ouvrit une fenêtre et se laissa glisser jusqu'au sol , qui n'était éloigné du point de départ que d'une douzaine de pieds ; le sergent suivit son exemple ; tous deux firent à la hâte le tour du château , dont la masse noire apparaissait à travers les ombres de la nuit. En contournant l'extrémité le plus rapprochée des écuries , le comman-

dant aperçut enfin un léger filet de lumière passant à travers le volet d'une fenêtre située à la même hauteur que celle par où il était descendu. A l'aide de son compagnon, il atteignit sans bruit les rebords de la fenêtre en question, où une balustrade extérieure lui permit de s'établir debout. Il attaqua alors avec précaution, de la pointe de son épée, le bois vermoulu du volet, et parvint à agrandir la fente de manière à pourvoir y appliquer l'œil.

Comment peindre la rage qui s'empara de Chamarande à la vue du spectacle qui s'offrit à ses regards ?

C'était une pièce richement meublée, et qui devait être la chambre à coucher de madame de Lafaye.

Des vêtements d'homme étaient jetés pêle-mêle sur un fauteuil ; Chamarande crut les reconnaître pour appartenir au chevalier de Bellegarde, il ne put en douter lorsqu'il aperçut dans le fond le chevalier et madame de Lafaye qui revêtaient à la hâte deux déguisements. Quoique moins avancé dans sa toilette que madame de Lafaye, Bellegarde aidait celle-ci avec un soin et un empressement qui auraient annoncé à eux seuls la plus étroite

intimité, si la position respective de ce groupe n'en avait dit assez sur ce chapitre.

Tout à coup le couple amoureux s'arrêta comme alarmé, et prêta l'oreille. Après quelques instants d'incertitude et d'attention, Bellegarde plaça derrière un meuble la seule bougie qui éclairait cette scène, de manière à en annuler presque toute la clarté, puis, s'avancant vers la fenêtre, il l'ouvrit avec précaution, probablement pour s'assurer si tout était tranquille au dehors. Dès que le volet se trouva entre-bâillé, Chamarande, l'écartant avec violence, s'élança dans l'intérieur, l'épée à la main ; mais le chevalier avait déjà saisi la sienne. La lutte ne fut pas longue. A peine Chamarande, qui était dans les armes d'une force respectable, avait-il eu le temps de reconnaître, à son grand étonnement, l'habileté extraordinaire de son adversaire, qu'intervint un nouveau personnage qui sépara les combattants ; Bellegarde en profita pour s'enfuir aussitôt.

— Qui que tu sois, je saurai t'atteindre ! s'écria le commandant en s'élançant à son tour pour le poursuivre, lorsqu'il aperçut devant lui une longue figure aussi remarquable par sa maigreur que par sa taille ;

elle était vêtue d'une houppelande de voyage d'une couleur blanchâtre, que surmontait un chapeau noir à ganse, dans le genre de ceux que portent aujourd'hui les cochers des pompes funèbres.

Se plaçant sur le seuil de la porte par où le chevalier venait de s'échapper, ce personnage étendit le bras vers Chamarande, et d'un geste impérieux lui enjoignit de ne pas aller plus loin.

Quoique nullement superstitieux, le commandant s'était arrêté, saisi d'effroi. Il venait de reconnaître dans cette manière de spectre le marquis de Rivieux, cet oncle mort et enterré depuis six mois. Avant qu'il fût revenu de sa stupeur, la porte s'était refermée et la vision avait disparu.

III

Nous avons laissé M. de Lowitz s'acheminant seul vers Lyon ; avant d'y entrer avec lui , nous ferons en peu de mots connaître aux lecteurs quelle était à cette époque la position politique de cette grande ville.

Les idées libérales et les idées industrielles sont sœurs ; aussi la reine du commerce de France partagea-t-elle d'abord vivement l'enthousiasme que firent naître dans l'immense majorité de la nation les promesses de régénération de 1789 , la prise de pouvoir de la Constituante , et surtout ce fameux 14 juillet , où les classes moyennes renversèrent ,

par la main du peuple, la Bastille et la monarchie féodale.

Toutefois les circonstances qui précédèrent et suivirent dans le Lyonnais cette mémorable émancipation ne laissèrent pas que de jeter quelques craintes au milieu de toutes ces espérances. De jour en jour ces craintes devinrent plus sérieuses. L'incendie des barrières de la ville et des châteaux des bords du Rhône, des émeutes répétées à ce cri nouveau : *A bas les aristocrates et les calotins !* deux attaques contre l'arsenal et plusieurs meurtres atroces signalèrent tristement, malgré les efforts de l'élite de la population lyonnaise, les deux premières années de la révolution.

Les événements généraux ne se présentaient pas d'une manière plus rassurante. C'étaient l'émigration hostile de la noblesse, les intrigues du clergé, plus mécontent encore de la perte de ses biens que de la constitution ecclésiastique, l'abaissement successif de la nouvelle royauté et la fermentation générale.

L'étendue de Lyon, sa suprématie commerciale, ses richesses, et surtout sa position topographique, en avaient fait depuis quelque temps le point de mire des divers partis.

Découragés par leur petit nombre, par le peu de sympathie que leur témoignait la population, et surtout par le mauvais succès d'une tentative de contre-révolution qui eut lieu en 1790, les royalistes s'arrêtèrent les premiers, sauf à recommencer plus tard ; tandis que les révolutionnaires redoublaient d'efforts et que les constitutionnels s'affaiblissaient rapidement.

Les jacobins, les cordeliers et les girondins de Paris, ces derniers par l'intermédiaire de Roland, qui avait longtemps habité Lyon, entretenaient avec les nombreux clubs de cette ville des relations aussi ardentes que suivies. La perspective d'une guerre générale, en exaltant le patriotisme de la nation, donna bientôt aux républicains une force irrésistible, et ils ne tardèrent pas à dominer à Lyon comme ailleurs.

Après le 10 août, une division générale se manifesta dans le parti vainqueur. A Paris comme à Lyon, les girondins d'une part, les jacobins et les cordeliers de l'autre, se formèrent en deux camps ennemis. Les girondins voulaient un pouvoir qui fût l'expression de tous les départements, une république hiérarchique et modérée ; les cordeliers et

les jacobins , partisans de la plus extrême démocratie et des moyens les plus violents, visaient déjà à réaliser, avec l'appui des classes inférieures, la puissance dictatoriale.

Dès lors la commune de Lyon marche rapidement à la même usurpation de pouvoirs que celle de Paris , et proclame, comme elle, toutes les terribles doctrines sur lesquelles la Terreur s'appuiera bientôt. Un comité d'insurrection commence à agir : il est formé de trois cents jacobins choisis, suivant l'expression du chef, pour mettre toute la ville en train. La même pensée sinistre qui dirige les arrestations et les visites domiciliaires à Paris préside à celles qui ont lieu à Lyon. On arrache de leurs retraites les prêtres insermentés, on les maltraite, on les incarcère. En même temps , pour exaspérer le peuple , on répand des craintes de famine , des bruits d'accaparements ; on leur donne de la consistance par des perquisitions faites avec éclat.

Tout ceci n'était qu'un prélude. Le sixième jour après les massacres de septembre , Lyon en voit dans ses murs une déplorable imitation. Huit officiers de Royal-Pologne et trois prêtres insermentés sont égorgés dans les prisons de la ville. Le pillage succède au massacre.

Des rassemblements de femmes dévastent tous les magasins ; un tarif arbitraire vient perpétuer cette première spoliation.

Cependant la majorité lyonnaise commençait à revenir de sa première surprise. Les massacres et plusieurs tentatives faites pour les renouveler l'avaient remplie d'indignation. Le pillage des magasins et la rapide décadence du commerce l'avaient alarmée sur ses plus chers intérêts. Après avoir fait largement la part de la liberté, Lyon comprenait enfin de quelle importance étaient pour lui l'ordre et la tranquillité. Aussi, chez tout ce qui n'était pas jacobin, les divergences politiques s'effacèrent-elles rapidement devant la question sociale. Les anciens constitutionnels, ainsi que les royalistes, se réunirent aux républicains modérés qui formaient la majorité de la population ; et, comme le dit un contemporain, on ne vit plus alors que deux partis : celui qui voulait conserver quelque chose, et celui qui voulait tout envahir. Les élections générales, qui eurent lieu à la fin de septembre 1792, permirent d'apprécier la force respective de l'un et de l'autre. La députation conventionnelle lyonnaise, à l'exception d'un seul membre, la totalité des

administrateurs du district et de ceux du département, furent choisis parmi les principaux girondins.

Ce ne fut qu'à l'aide des assemblées primaires que les jacobins acquirent la majorité dans la formation de la nouvelle commune. Ils s'étaient emparés de toutes les places non électives, et exerçaient ainsi une grande influence. Cependant ils ne purent empêcher l'élévation à la mairie d'un de leurs plus recommandables adversaires, de Nivière Chol. De part et d'autre on avait renoncé à toute espèce de ménagement. Une polémique des plus vives s'établit entre les divers journaux de Lyon. Des rixes fréquentes éclatèrent dans les cafés et dans les rues, surtout à l'occasion du jugement du roi. Les patriotes, moins nombreux, avaient souvent le dessous, et c'étaient alors les battus que la garde nationale arrêtait de préférence. C'est ainsi que la grande lutte, chaque jour plus acharnée, des girondins et des montagnards de Paris se reflétait dans la seconde ville de France.

La mort de Louis XVI, que les girondins auraient voulu sauver, augmenta encore cette mutuelle exaspération. Dès lors les sans-culottes lyonnais ne cachèrent plus leurs pro-

jets et annoncèrent hautement qu'il y avait
cinq cents têtes à couper par la ville

Voilà où en étaient les choses à Lyon lorsque M. de Lowitz y arriva , dans les premiers jours de février 1795.

En revenant de Pologne , où il s'était rendu au commencement de l'émigration , il avait séjourné quelque temps dans le Dauphiné , qu'habitait la famille de sa mère , et n'avait pas vu Lyon depuis trois ou quatre ans , c'est-à-dire depuis 1789. Les événements avaient amené, pour la reine du commerce de France, de graves et déplorables changements , qui frappèrent au premier coup d'œil le jeune gentilhomme. Les quais du Rhône et de la Saône étaient comme déserts. Le mouvement qui animait ces lieux, sous la double influence du commerce et de l'industrie , s'était arrêté ; les bureaux d'entrepôt et de roulage , si communs autrefois, avaient presque tous disparu. On ne voyait plus sur les eaux des deux fleuves que quelques rares bateaux, dont la plupart encore restaient amarrés sur la rive ; dans l'intérieur de la ville , même tristesse , même cessation d'activité ; on eût dit que quelque fléau inconnu avait décimé la population.

Lowitz se rendit d'abord à l'arsenal, afin de comparaître devant le comité de surveillance et obtenir un permis de séjour. Il ne se trouvait en ce moment dans les bureaux du comité que quelques scribes et un petit vieillard boiteux, à physionomie de procureur, aux formes doucereuses et à la voix flûtée; c'était le municipal Roullot, un des principaux agitateurs du moment. Il adressa à Lowitz, sans le tutoyer, quelques questions insignifiantes, et s'empressa ensuite de faire ce qu'il demandait.

— Parbleu! dit Lowitz en redescendant l'escalier, ces jacobins ne sont pas aussi grossiers qu'on veut bien le dire; à chaque instant je croyais que celui-là allait m'appeler monsieur le vicomte.

Mais une fois dans la rue, il ne trouva plus son cheval; il apprit seulement qu'on venait de le placer dans une caserne attenante à l'arsenal, et qu'on avait aussi donné des ordres pour qu'il pût y trouver lui-même un logement.

Un peu désappointé, mais ne sachant encore s'il accepterait l'hospitalité qui lui était ainsi offerte, Lowitz, qui avait heureusement sur lui son portefeuille, son épée et sa bourse,

résolument, avant de rien décider, de chercher quelques-unes de ses anciennes connaissances et de leur demander conseil.

En arrivant sur la place Bellecour, il s'arrêta étonné. La magnifique statue de Louis XIV, chef-d'œuvre de Coysevox, ses admirables bas-reliefs, les grilles dorées, les parterres, les jets d'eau qui entouraient le monument, tout cela avait disparu et avait fait place à un appareil inconnu jusqu'alors à Lowitz : c'était la guillotine, cette récente invention d'un trop célèbre docteur, ce glaive envoyé par la fatalité pour trancher plus d'un nœud gordien. Avides d'une pareille nouveauté, les chefs jacobins l'avaient fait venir de Paris et l'exposaient aux regards des Lyonnais, comme un sanglant manifeste, comme le programme laconique de l'avenir.

A cette vue significative le vicomte resta un instant plongé dans ses réflexions, puis il continua sa route en sifflant *la Bourbonnaise* ; mais déjà il était décidé à ne pas loger à l'arsenal, qui lui fit dès lors l'effet d'une prison déguisée.

En passant sur le trottoir de la rue Saint-Dominique, Lowitz entendit les mots suivants prononcés à demi-voix :

— Vicomte, est-ce toi ?

Lowitz se retourna brusquement. Il n'aperçut qu'un courtaud de boutique, debout, la plume à la main, devant un magasin de draperies. Il allait continuer sa route, lorsqu'une seconde interpellation l'en empêcha ; celle-ci partait bien positivement de la bouche du personnage dont nous venons de parler.

Lowitz fut assez étonné de se voir traiter par un inconnu avec une familiarité rien moins que républicaine, et il est probable que sa réponse eût été tout aristocratique, si en s'approchant il ne se fût aperçu, à sa grande joie, que le prétendu commis de boutique n'était que le baron de Belval, officier comme lui dans Royal-Pologne.

— Parbleu ! continua Lowitz après la première phrase obligée de reconnaissance, je suis bien aise d'avoir gardé ce que j'allais te dire.

— Est-ce qu'un courtaud se bat ? répondit Belval en portant avec sa demi-aune une botte en seconde à Lowitz ; mais ne restons pas ici, entre avec moi au magasin, où je suis seul pour le moment.

Lowitz suivit son ami.

— Dis-moi, je te prie, si tu es fou de te

promener en pareil uniforme? continua Belval après avoir refermé la porte.

— Il me semble que ce serait à moi à te faire cette question , au sujet de ton costume ; il est vrai que tu ne te promènes pas, toi, tu es en résidence fixe.

— C'est que le moment est venu de se mettre à l'abri , et comme dit Horace :

*Horrida tempestas cœlum contraxit, et imbres
Nivesque deducunt Jovem.*

Ce que je rends ainsi :

Les beaux jours ne sont plus, vois ces épais nuages
Qui semblent rétrécir l'immensité des cieux.

— Toujours Horace! dit Lowitz en souriant ; mon pauvre Belval, tu es le seul savant que j'aie jamais rencontré dans Royal-Pologne et ailleurs.

— Et c'est ce qui ajoute à ma valeur littéraire , répondit Belval.

Rara avis in terris.....

— Ah ! de grâce, quartier, ou je me sauve.

— A propos , j'ai été obligé d'interrompre ma traduction , et c'est dommage. Florian , l'année dernière , m'en a dit beaucoup de bien ; mais impossible de rien faire de sérieux au milieu du grabuge où nous vivons ; je ne me permets plus que des pièces de circonstance. Pour en revenir à ce qui te regarde , je te répète que tu n'en as pas pour deux heures à parcourir ainsi Lyon.

— Et la preuve , répondit Lowitz , c'est que voici mon permis de séjour qui m'a été remis au comité de surveillance , où j'ai été parfaitement accueilli.

— Tu sors du comité ! s'écria Belval ; je te reprochais de passer à portée du tigre , et tu vas fourrer ta tête dans sa gueule !

— A cinquante-cinq sous le camelot , comme je vous ai déjà dit , citoyen Thibault , interrompit une grosse femme en entrant brusquement.

— Impossible ! citoyenne , nous serions en perte , répondit Belval avec un sérieux imperturbable. Cinquante-sept le plus juste ; je vous ferai observer que c'est la grande largeur.

Le grosse femme se retira en grommelant.

— Elle reviendra demain , reprit Belval , c'est la bouchère du coin. Je connais ses

mœurs , elle n'achète jamais qu'à la troisième visite.

— Comme tu fais l'article !

— Que veux-tu ? l'habitude , six semaines d'exercice, c'est quelque chose. Tiens, regarde ce grand-livre, comme c'est tenu ! je suis sûr que de ton côté , quand tu auras été le même espace de temps ouvrier teinturier en laine , c'est la place que je te destine , tu...

— Ouvrier teinturier ! s'écria Lowitz, merci de la nomination , je n'en veux point.

— Alors ce que tu as de mieux à faire, c'est de gagner la frontière au plus tôt.

— Du tout. D'abord si on se bat ici je tiens à être de la fête ; de plus, il est arrivé à Lyon quelques heures avant moi une femme ravissante, dont je suis amoureux fou ; je saurai bien l'y retrouver. Hier j'ai empêché qu'on ne la brûlât dans son château, et ce matin je l'ai rencontrée sur ma route. Elle m'a échappé de la manière la plus piquante ; parbleu ! il faut que je te raconte ça...

— Ah ! de grâce, quartier ! s'écria Belval ; mon pauvre Lowitz, tes amours sont encore pires que mes poésies. Mais il ne s'agit pas de cela : je te répète que si tu ne suis pas mes conseils , avant la fin de la journée tu seras

en prison , et la semaine ne se passera pas sans que j'aie la douleur de faire ton épitaphe.

— En vers ! tu m'effrayes , et je capitule. Affuble-moi comme tu voudras , mais ne fais pas de moi un teinturier. Eh ! mordieu ! tu peux bien me trouver quelque chose d'un peu plus propre.

— Impossible ! Tu as pris soin d'aller montrer ta figure à ces brigands du comité ; le seul moyen de dépister maintenant leur infernale police , c'est de te passer par la cuve. Crois-moi , une veste sale et une couche de garance renforcée d'indigo valent aujourd'hui cent fois mieux que ton uniforme.

Lowitz voulut hasarder encore quelques objections.

— Après ça , mon cher , reprit froidement Belval , comme ces estimables jacobins n'ont encore coupé que neuf têtes dans le régiment , tu tiens peut-être à leur fournir la dixième ; libre à toi. Tu es joli garçon , et ton chef fera un fort bon effet au bout d'une pique ; si tu y mets de la coquetterie , je n'ai plus rien à dire.

— Ces affreux massacres ne se renouvelleront pas ! s'écria Lowitz.

— Autant vaudrait dire que si l'on te pend à la lanterne , la corde cassera. Ces messieurs

connaissent parfaitement l'arithmétique ; après les unités et les dizaines , ils mettent les centaines , et ainsi de suite. Tiens , lis cela.

Belval prit sur son bureau le dernier numéro d'une feuille qu'on nommait le *Journal de Carrier*, et le présenta à Lowitz.

Inutile de reproduire ici cet odieux factum, digne de la plume de Marat ; nous dirons seulement que chaque alinéa finissait invariablement par ces mots :

« Des piques , citoyens , des piques ; »

Ces points d'exclamation renversés indiquaient suffisamment l'usage auquel on destinait les armes qu'on réclamait.

— Ce n'est là que le rêve d'un fou sanguinaire , dit Lowitz en jetant la feuille avec dégoût.

— Rêve que partagent tous les jacobins , la commune en tête , répondit Belval.

— Eh bien ! on luttera contre la commune.

— Et c'est pour cela que nous nous sommes faits ce que nous sommes , et non pour le soin de notre misérable vie , s'écria Belval ; c'est comme peuple que nous voulons combattre ce que ces brigands appellent le peuple. Le cœur du gentilhomme vibre aussi bien sous la bure que sous la soie ; les négociants qui

nous donnent asile le savent et ils y comptent.

— Voilà qui est parler, s'écria Lowitz ; maintenant mène-moi , si tu veux , aux chaudières du diable , je te suivrai.

— En ce cas , partons , dit Belval ; c'est aujourd'hui dimanche , et la journée est assez avancée pour que je puisse fermer sans passer pour suspect ; le patron ne rentrera pas aujourd'hui , il est au comité.

— Au comité ? dit Lowitz.

— Oui , à celui des girondins , là où s'organise la résistance. Quoique négociant , le patron est brave , et il ferait couler du sang sur ses draps , sauf à les reteindre après , plutôt que de les laisser prendre.

Pendant que Belval fermait les devantures du magasin , Lowitz , après avoir échangé son uniforme contre une carmagnole et un chapeau rond , restait sur le trottoir , les yeux fixés sur la rouge charpente qui apparaissait dans le fond de la rue Saint-Dominique , au milieu de la place Bellecour. Il en comprenait mieux maintenant toute l'horreur.

— Tu regardes cette machine , là-bas ? dit Belval en prenant son bras et en se mettant en route avec lui. N'est-ce pas que c'est gentil

et ingénieux ? Écoute ces petits vers ; ils ne sont pas de moi, c'est un de mes amis qui les a apportés de Paris.

Et, tout en marchant, il continua à voix basse sur l'air du *Menuet d'Exaudet* :

Guillotin,
Médecin,
Politique,
Imagine un beau matin
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique.
Aussitôt
Il lui faut
Un supplice
Qui, sans corde ni poteau,
Supprime de bourreau
L'office.

C'est en vain que l'on publie
Que c'est pure jalousie
D'un suppôt
Du tripot
D'Hippocrate,
Qui d'occire impunément
Même exclusivement
Se flatte.

Le Romain
Guillotin
Qui s'apprête,
Consulte gens du métier,
Barère et Chapelier,
Même le coupe-tête,

Et sa main
Fait soudain
La machine
Qui simplement nous tuera
Et que l'on nommera
Guillotine ¹.

Après avoir traversé la place Confort, les deux amis entrèrent dans une de ces petites rues obscures et étroites qui aboutissent à angle droit aux quais du Rhône, entre l'Hôtel-Dieu et le collège. Ils se trouvèrent bientôt dans une grande cour en carré long, occupant à elle seule tout un côté de la rue. C'était un des principaux ateliers de teinture de Lyon. Des hangars spacieux, où étaient placés les cuves et les battoirs, régnaient autour des murailles ; un vaste étendage occupait la partie découverte de la cour ; tout cela était environné d'une atmosphère de fumée et de vapeurs d'autant plus désagréable, qu'il s'y joignait l'odeur pénétrante et fétide de la couperose et de mille autres drogues. Des ruisseaux de toute couleur, s'échappant des différentes cuves, coulaient sous les pieds de Lowitz et de son compagnon, pour se réunir

¹ Couplets du temps.

ensuite en mares bariolées, à peu près comme il arrive sur les places publiques mal pavées les jours de grandes pluies. De nombreux ouvriers, plus noirs que des cyclopes et dont il aurait été difficile de distinguer le teint primitif, s'empressaient de toutes parts.

Comme on le pense bien, cet ensemble fut loin de plaire à l'élégant officier de Royal-Pologne ; mais avant qu'il eût le temps de faire part à Belval de ses impressions, tous deux étaient en face du maître apprêteur qui inspectait les travaux de ses ouvriers, en se promenant la pipe aux dents, et les mains dans les poches d'une vaste carmagnole.

Ce personnage offrait à première vue un de ces types que nos dessinateurs d'aujourd'hui ont appliqués avec bonheur aux bouchers, aux marchands de bestiaux, aux aubergistes de village, et même à certains députés. C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, d'un embonpoint prononcé ; sa figure commune et fortement marquée de petite vérole était entourée d'épais favoris et surmontée d'une chevelure crépue et grisonnante. Cependant un court examen suffisait pour démêler dans cette rude physionomie une expression de bonhomie, de pénétration, de

bienveillance et de force ; la première impression disparaissait alors, pour faire place à un sentiment plus favorable.

— Bonjour, papa Madinier, dit Belval en secouant sans façon la main du fabricant, vous fumez comme une de vos chaudières.

— A votre service, citoyen Thibault.

Et Madinier, tirant de sa poche une seconde pipe toute bourrée, l'offrit à Belval, qui accepta sans hésiter.

— On prétend que la pipe fait maigrir, continua Madinier tout en battant le briquet ; mais je joue de malheur, moi, ça m'engraisse.

— Bah ! laissez donc, continua Belval ; un peu d'embonpoint sied bien à un chef de légion, ça lui donne de l'aplomb à cheval. Croyez-vous que la section Rousseau voudrait d'un commandant que le vent pourrait emporter ?

— A propos de cheval, citoyen, avez-vous eu la bonté de monter le mien ce matin aux Brotteaux ?

— Certainement, doux comme un agneau ; dans quelque temps vous en ferez tout ce que vous voudrez.

— Je ne serais pas fâché que ce temps-là vînt vite ; je vous ai dit que cette maudite

bête a manqué me désarçonner hier, en plein champ de manœuvres.

— Ce n'est rien ; vous vous ferez l'un à l'autre ; je la monterai encore, et jé vous en réponds. Mais dites donc, citoyen, comme votre établissement marche aujourd'hui !

— Ça ne va plus, citoyen, ça ne va plus ; nous n'avons pas fait cent pièces cette semaine. Quelle différence avec les autres années, où nous comptions par quinze cents ! Si nous laissions faire les jacobins, il n'y aurait bientôt pas plus de commerce que sur ma main.

— Le commerce ! s'écria Belval, belle bagatelle pour une république ! Je vous prie de me dire si, dans leur bon temps, les Romains ont jamais passé pour des fabricants.

Le maître apprêteur ôta sa pipe de la bouche.

— Citoyen Thibault, je crois qu'un petit bout de blanc sort sous votre bleu. Au fond, vous pensez comme moi sur la chose en question, mais vous voulez me faire causer pour le plaisir de me dire ensuite : « Vous voyez, citoyen, il valait mieux garder ce que vous aviez autrefois. » Je ne suis pas malin, mais je vais vous dérouler mon affaire en quatre

mots. Vous n'étiez pas au monde, citoyen, que je m'étais dit : « Madinier, mon garçon, t'as du bon sens, mais il est lent à venir, il te faut le temps de la réflexion ; ne fais jamais que ce que tu comprendras parfaitement, et n'en sors pas. » C'est à cela, soit dit en passant, que je dois ma fortune. Quand on a crié en France : *Vive la liberté et l'égalité !* j'ai dit : « J'en suis, je comprends. » Quand on a ajouté : *Mort à l'étranger ! à bas les tyrans et les conspirateurs !* j'ai encore compris et j'ai chanté *la Marseillaise* tout comme un autre. Mais quand on en est venu à soutenir que pour rendre tout le monde heureux, il fallait tuer les prêtres, les nobles, les aristocrates, dépouiller les riches et les négociants, et couper le cou à tous ceux qui n'applaudiraient pas, j'ai dit : « Je ne comprends plus, et je serai contre jusqu'à ce que je comprenne ou que je crève. » Je dis ça devant vous et devant votre ami, citoyen Thibault, comme je le dirais devant tous les jacobins au milieu du club central.

— Bravo ! papa Madinier ! s'écria Belval.

— En attendant, continua Madinier, tous ceux qui m'aideront seront mes amis, quelle que soit leur opinion. Ce qui fait, citoyen, que je vous offre du tabac, car votre pipe est finie.

— Merci, reprit Belval, j'ai quelque chose de mieux à vous demander, c'est de vouloir bien admettre le citoyen que voici au nombre de vos apprentis.

— Toujours du même tonneau ? demanda Madinier en accompagnant cette question d'un clignement d'œil.

— Toujours.

— En ce cas, ça y est, dit Madinier en donnant une poignée de main à Lowitz, aussi cordialement que s'il avait été pour lui une vieille connaissance. Vous sentez bien, citoyen Thibault, que je ne peux pas en vouloir, moi, à la république, quand je ne lui aurais d'autres obligations que de m'avoir fait faire la connaissance de joyeux compagnons comme vous l'êtes tous.

— A ce compte-là, repartit Belval, nous sommes aussi ses obligés, mais nous n'aimons la république que chez vous.

— Tenez, reprit Madinier, vous êtes tous de braves garçons, ainsi que vous l'avez déjà prouvé ; mais vous avez tous le même défaut, c'est de ne pas savoir jouer aux boules. Lorsque nous faisons la partie, s'il faut enlever un point près du but, il n'y a encore que moi pour ça, vous autres vous n'y entendez rien.

— Vous en parlez à votre aise, papa, répondit Belval ; vous êtes peut-être le plus fort joueur de Lyon.

— C'est vrai, reprit Madinier avec complaisance ; pour me tenir tête, il n'y a guère que Gingènes. Il y avait aussi ce brigand de Chalier dans le temps où nous étions amis ; maintenant c'est avec des têtes qu'il faudrait faire la partie, et cette partie-là ne me va pas.

Lowitz, ainsi que nous l'avons déjà dit, avait longtemps habité le haut Dauphiné, où le jeu dont parlait Madinier était encore en honneur dans toutes les classes de la société. Ramassant une boule qui se trouvait à ses pieds, il en ajusta une autre trente pas plus loin, et la toucha si bien, que la première resta immobile et frémissante à la place de celle qui avait servi de but.

— A merveille ! s'écria Madinier, c'est ce qui s'appelle enlever une boule en place ; je n'aurais pas mieux fait ; voilà un tireur tout trouvé pour tenir contre moi ; nos parties ne seront pas manchotes. Toinette, continua-t-il en s'adressant à une fille de peine qui traversait la cour, va tirer du beaujolais. Allons, citoyens, la journée est finie, rentrons chez moi ; le nouvel apprenti soupera avec mes

pensionnaires. Citoyen Thibault, je vous invite, vous serez en pays de connaissance. Au diable les affaires et les soucis ! quand nous mourrions demain, ce n'est pas une raison pour ne pas rire aujourd'hui, si nous pouvons.

— Oui, dit Belval entre ses dents ;

Tes flacons, cher Mécène, attendaient ce beau jour :
Le ciel l'ordonne ! assis à ta table pompeuse,
Je veux boire à César, souhaitant son retour.

Cependant, les ouvriers externes avaient quitté la cour, dont les portes s'étaient refermées ; il ne restait plus dans l'enceinte que les pensionnaires de Madinier. Deux d'entre eux s'approchèrent de lui ; après avoir causé des travaux du jour, tous trois sortirent. En refermant la porte de la rue, l'un des ouvriers fit signe à Belval.

— Voici le moment, dit celui-ci à Lowitz ; viens, nous allons te recevoir chevalier de la cuve, avant que Madinier ne rentre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Tu vas le voir ; l'association comprend presque tous les royalistes de Lyon, le métier n'est pas de rigueur.

— Dans ce cas, reprit Lowitz, j'envie le sort des chevaliers honoraires.

Belval le conduisit dans une salle basse attenante aux hangars de teinture.

Là étaient réunis une vingtaine d'ouvriers qu'on aurait pris au premier coup d'œil pour des échantillons des diverses couleurs que peut offrir la race humaine. Il est vrai que cette collection surpassait de beaucoup, par l'éclat et la variété des teintes, celle qu'aurait pu rêver un naturaliste. Parmi toutes ces figures, Lowitz n'aurait pas reconnu sans peine un assez grand nombre de ses amis et de ses frères d'armes, si eux-mêmes n'étaient venus lui serrer la main et le féliciter du parti qu'il venait de prendre. On alla aussitôt aux voix, et Lowitz fut reçu à l'unanimité. On déshabilla alors le récipiendaire, en ne lui laissant que son pantalon, et le grand maître de l'ordre, le conduisant devant une douzaine de cuves remplies chacune d'une teinture différente, l'engagea gravement à choisir sa couleur. Lowitz se décida pour le noir uni, qu'on panacha légèrement de bistre, afin de simuler les nuances de la peau ; malgré cette imperfection obligée, l'élégant vicomte se trouva bientôt à même de lutter avec le plus beau nègre du Congo.

La cérémonie prit alors un caractère plus

sérieux ; une fois Lowitz rhabillé, le grand maître lui annonça qu'il était incorporé dès ce jour dans la section Rousseau, que commandait Madinier. On mit entre les mains du nouveau chevalier les armes du garde national, le fusil, le sabre et la giberne.

— M. le vicomte, dit le grand maître, vous recevoir parmi nous, c'est assez dire que nous vous regardons comme un pur royaliste. Nous avons beau changer de couleur, celle de dessous reste toujours blanche, et le jour viendra où elle reparaitra de nouveau ; c'est avec du sang que nous effacerons cette ignoble teinte. Les brissotins, les girondins, ont besoin aujourd'hui de nos bras et de nos courages. Après avoir renversé la monarchie, ils veulent se défendre avec ses débris ; eh bien ! soit, défendons-les, jusqu'au jour où nous les écraserons. Les armes que nous vous remettons sont vulgaires, M. le vicomte, mais vous vous en servirez en vrai chevalier, pour venger notre roi assassiné, pour relever, quand le temps viendra, le trône et l'autel ; jurez-le !

Lowitz prêta avec enthousiasme le serment qu'on lui demandait.

— La séance est levée, dit le grand maître ; quoique ce brave Madinier sache à quoi s'en

tenir sur nos opinions, notre association doit lui rester inconnue.

Tous restèrent alors, mais séparément, dans les bâtiments intérieurs et vinrent retrouver Madinier dans une grande salle où la table était déjà dressée. Il n'y avait là ni argenterie ni luxe de service, mais la chère était excellente ; la gaieté la plus franche anima bientôt la réunion, et Lowitz fut fort étonné de voir se changer en plaisir ce qui lui avait paru d'abord une insupportable corvée.

Le repas touchait à sa fin, et déjà Madinier avait allumé sa pipe, lorsque Toinette vint l'avertir que deux citoyens demandaient à lui parler.

— Qui sont-ils ?

— Ils n'ont pas dit leurs noms, et comme il n'y a pas longtemps que je suis au service de monsieur...

— N'importe, fais-les entrer. Si ce sont de bons vivants, ils boiront avec nous ; si c'est autre chose, eh bien ! ma foi, ils nous verront boire.

La servante obéit. Les arrivants étaient encore sur le seuil de la porte que Madinier, dans sa surprise, laissa tomber sa pipe en proférant un énergique juron : il venait de

reconnaître le chef des jacobins lyonnais, le trop célèbre Chalier, et son ami, le municipal Bertrand.

Un sourd frémissement d'indignation et d'étonnement circula autour de la table.

— Entrez donc, citoyens ! cria Madinier aux deux visiteurs qui, ne s'attendant pas à trouver une aussi nombreuse réunion, restaient immobiles sur le seuil ; puisque vous avez jugé à propos de venir jusque-là, ce n'est pas la peine de s'arrêter. Toinette, des chaises aux citoyens.

Les deux jacobins s'avancèrent , délibérèrent et vinrent s'asseoir auprès de Madinier, sans paraître remarquer l'attention générale dont ils étaient l'objet.

Le Marat de Lyon, tel était le nom que Chalier se donnait lui-même, était un petit homme maigre et un peu déhanché. Son front large et saillant était entièrement chauve, ainsi que tout le haut de sa tête. Une couronne de cheveux noirs, crépus et très-abondants, s'étendait d'une tempe à l'autre, et ajoutait encore à l'effet de sa physionomie sèche , sévère. quoique souvent ironique. C'étaient bien là les traits d'un chef de puritains politiques. Vieillissez et aiguisez la figure du Cromwell

de Delaroche, et vous aurez celle de Chalier. Il suffisait de le voir pour deviner quelles devaient être ses opinions et sa conduite. Ainsi que Robespierre, Chalier, malgré l'exaltation de ses idées, avait conservé le costume à la française; la seule concession qu'il eût faite aux modes révolutionnaires, c'était un petit bonnet rouge, grand comme la rosette de la Légion d'honneur, et suspendu à sa boutonnière par un ruban tricolore. Aussi les jacobins lyonnais de bas étage n'appelaient leur chef que M. Chalier, de même qu'à Paris on devait dire bientôt M. Robespierre. A l'instar de celui-ci, Chalier ne se familiarisait jamais avec la masse des jacobins, qui cependant professait pour lui une espèce de culte. Sachant que les idoles ne doivent pas se laisser approcher de trop près, il ne communiquait qu'avec les chefs, et ne prenait la parole en public que dans les grandes occasions.

Chose singulière et toutefois de la plus stricte vérité, Chalier avait sur son épaule une colombe privée, blanche comme neige, et qui ne le quittait jamais. On eût dit qu'il protestait par la douceur de ce symbole contre sa réputation de férocité.

Les hommes qui jouent dans ce monde un rôle

important, et fixent à un haut degré l'attention publique, ont en général près d'eux un séide qui se pare de leur célébrité et s'enorgueillit d'être leur ami ; c'est là sa position. Pour Chalier, ce séide était le citoyen Bertrand. Quelques années avant, tous deux avaient fondé ensemble une maison de commission, et ils s'étaient acquis la réputation de négociants intelligents, actifs et intègres, longtemps avant qu'il leur plût d'y ajouter celle d'enragés jacobins.

Bertrand était de quelques années plus âgé que Chalier, et tellement sec et long que ses amis l'appelaient Bertrand Tremble au Vent. Cette extrême ténuité et sa figure en lame de couteau rendaient presque ridicule son costume, qui était celui de la plupart des jacobins importants : bonnet rouge garni de fourrures et retombant de côté comme les colbacks, cheveux plats, carmagnole bleue, gilet de couleur voyante et large, pantalon à plis. Pour compléter cet ensemble, Bertrand s'était attaché à un long sabre traînant qu'il tenait pour le moment sous le bras, attitude toute pacifique et presque équivalant au port d'une branche d'olivier.

— Ma foi, citoyen Chalier, dit Madinier

après un instant d'hésitation, s'il m'avait fallu deviner quels étaient ceux qui arrivaient chez moi à cette heure, je n'aurais jamais pensé à toi et au citoyen Bertrand. Ce n'est pas d'hier que la politique est venue se mettre en travers de notre ancienne amitié ; je me souviens encore de nos parties de boules aux Brotteaux. Quel pointeur tu faisais, Chalier ! Je n'en ai pas encore retrouvé de ta force. C'était alors le bon temps ; n'importe, puisque vous êtes là, nous allons trinquer ensemble : à table je ne connais pas d'ennemis.

Et Madinier remplit les verres qu'on venait de placer devant les deux jacobins ; ceux-ci n'y touchèrent pas.

— Citoyen Madinier, dit brusquement Bertrand, nous avons beau n'être que des brigands de jacobins, nous tenons à payer ce que nous devons. Hier, en apurant nos comptes, car nous liquidons en ce moment...

— Vous quittez les affaires ? interrompit Madinier.

— Oui ; c'est pour ne pas être distraits, Chalier et moi, en nous occupant de celles de la république.

— Faut être juste, reprit Madinier, ce sera deux honorables négociants de moins.

— Merci de ton compliment, citoyen. Je disais donc que nous avons trouvé une note de ton écriture, un reliquat de nos anciennes relations, et nous t'en apportons le montant.

— Ça ne valait pas la peine de vous déranger, reprit Madinier. Toinette, une écritoire pour l'acquit de ces messieurs ; apporte aussi du vin blanc, il n'y en a plus.

Chalier rompit en ce moment le silence qu'il avait gardé jusqu'alors.

— Des patriotes comme nous doivent à eux et aux autres la vérité tout entière, dit-il à Bertrand avec une sorte de bégayement qui lui était habituel et qui ne disparaissait que lorsqu'il était tout à fait animé ; ce n'est pas le compte que tu viens de solder, mais un autre plus sérieux qui nous amène ici, tu le sais.

— Que dis-tu ? reprit Madinier ; je veux que cette bouteille saute, si vous me devez une livre de laine maintenant.

— Nous ne sommes plus tes débiteurs, mais bien tes créanciers, et c'est à ton tour à rendre à la république ce que tu lui dois, ajouta Chalier en caressant sa colombe.

— Nous y voilà, dit Madinier en clignant l'œil ; mais quelle que soit la cause de votre venue, citoyens, commencez par goûter ce

vin-là, et videz-moi vos verres comme de bons enfants.

— Un moment, reprit Chalier, cela dépend de toi ; nous désirons te parler en particulier.

— En particulier ? répondit Madinier en fronçant ses larges sourcils ; citoyens, je peux oublier un moment qui vous êtes et qui je suis, et vous recevoir à ma table comme du temps de notre ancienne amitié ; mais quitter ma compagnie pour aller en secret prêter l'oreille à vos paroles, jamais ! jamais ! Madinier travaille au grand jour ; s'il ne vous convient pas de parler ici, alors taisons-nous et buvons.

— Et si tu ne crains pas, toi, de proclamer hautement tes erreurs, crois-tu que nous craignons, nous, de faire connaître l'éternelle vérité et d'éclairer ceux qui voudront se laisser éclairer ? s'écria Chalier d'un ton d'enthousiaste et sans aucun bégayement ; non, citoyen, non ; j'ai trop souvent élevé la voix au club central et ailleurs, en dépit des rugissements du négociantisme et du modérantisme, pour redouter ces deux fléaux dans ta salle à manger.

— Comme tu voudras, reprit Madinier avec un formidable bâillement ; parle donc, mais à ta place j'aimerais mieux boire.

Et rechargeant sa pipe, il se hâta de l'allumer.

— Madinier ! s'écria Chalier au milieu du silence général, ne te ris pas de mes paroles, c'est le dernier avertissement que t'envoie ton destin ; le moment est critique, réfléchis avant de te décider ; un dernier filament de cette amitié que tu croyais rompue existe encore dans mon cœur ; c'est là ce qui me ramène vers toi. Mais prends garde ; si tu es sourd à ma voix, je n'écouterai plus que ma conscience de juge, et tu seras puni plus sévèrement que d'autres.

— C'est depuis que ta clique t'a nommé président du tribunal, que tu parles comme ça ? dit Madinier en lâchant une énorme bouffée de tabac.

Mais Chalier, tout entier à son exaltation, continua :

— Hier il a été question de toi au Centre ; on a mis dans la balance tes qualités et tes vices : le poids s'est trouvé égal de part et d'autre ; c'est toi maintenant qui vas la faire pencher, cette balance. Entre les vrais patriotes et les ennemis du peuple, la lutte est inévitable, imminente. Madinier, aucune démarche décisive ne t'a rangé encore dans l'un ou l'autre

des deux camps, c'est le moment de prendre un parti...

Ici Madinier ôta sa pipe de sa bouche, et fit entendre un tel juron que la période de l'orateur fut un instant interrompue ; mais Chalier se remit et continua :

— Nous savons quelle influence tu exerces sur une partie des ouvriers de Lyon ; une grande influence, qui repose autant sur ta réputation d'homme solide que sur les services que tu leur as rendus. N'importe où tu ailles, tous ces hommes te suivront. Ta décision n'est donc pas une petite chose, et elle fera de toi ou un grand criminel ou un des bienfaiteurs du peuple. Ah ! Madinier, si tu voulais comprendre les vrais motifs qui nous guident, si tu pouvais sentir dans ton cœur le feu sacré de l'amour de la patrie qui consume le nôtre, ah ! tu n'hésiterais pas un seul instant !

Une noble fierté vint animer et embellir les traits communs de l'honnête Madinier.

— Et c'est à moi, s'écria-t-il d'une voix qui couvrait celle de Chalier, comme le son du clairon celui du fifre ; c'est à moi que tu oses parler ainsi ! Mais prends-tu donc Madinier pour un traître et un apostat ? Tu dis que la lutte va commencer ; eh ! commencez donc,

morbleu ! au lieu de tant péroter ! Nous vous briserons alors, comme je brise ce verre, pour avoir eu la pensée de le choquer contre le tien.

Et Madinier joignit rapidement l'action à la parole.

— Il n'y a pas grand mérite à se fâcher et à faire des scènes, reprit froidement Bertrand, quand on est trente contre deux.

— J'agis comme je pense ; je ne sais pas mettre du sucre dans mes paroles pour repousser l'alliance que des buveurs de sang m'osent proposer !

— Des buveurs de sang ! reprit Chaliér avec une ironie amère ; pourquoi ne pas dire tout de suite que nous faisons cuire les aristocrates afin de les manger rôtis et lardés ? Si une régénération sanglante de la société est nécessaire, est-ce notre faute à nous ? Si la corruption avait moins duré, il n'y aurait pas tant de coupables à punir. Quand un membre est gangrené et qu'il faut le couper, s'en prend-on au chirurgien ?

— Comprends pas, dit Madinier.

— C'est bien clair, cependant, dit Bertrand ; la France a besoin d'une transpiration révolutionnaire, à Lyon surtout, qui n'est qu'un re-

fuge d'aristocrates, de modérés, de prêtres réfractaires et de royalistes. Il faut que la machine tourne, morbleu ! et que les sans-culottes aient le dessus : la liberté est à ce prix.

— Nous prenez-vous pour des imbéciles et des lâches ? interrompit Madinier. Nous avons tous juré haine à la tyrannie. Aujourd'hui vous lui mettez un bonnet rouge sur la tête, vous la barbouillez de sang, et vous nous dites que c'est la liberté ! Mais vous la tremperiez dans mes cuves que nous la reconnâtrions encore, n'est-ce pas, mes amis ?

Les ouvriers répondirent par un cri unanime :

— Vive Madinier ! à bas les jacobins ! à bas la Terreur !

Chalier leva les épaules, et, avec une expression indicible de mépris :

— La Terreur, c'est la vertu ; et une mer de sang répandue pour le bonheur de la nation pèsera moins dans la balance de l'Être suprême qu'une seule goutte versée pour une ambition individuelle.

— Comprends pas. Que le diable t'emporte avec tes balances ! tu en reviens toujours là ; tu n'as jamais manié que l'aune et tu veux

couper le cou à tout le monde. Citoyens, c'est assez comme ça, le brouillard du Rhône est malsain le soir, et il me semble que vous ne ferez pas mal de rentrer chez vous.

Chalier se leva.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il, pour satisfaire aux souvenirs d'une ancienne amitié. Maintenant je dois laisser agir la justice et la vengeance nationales. Madinier, le comité de surveillance t'a décrété d'arrestation, et ses agents vont te conduire à la prison de Roanne.

Un certain nombre de sans-culottes armés de sabres et de piques venait de pénétrer dans la pièce contiguë à la salle à manger, après s'être fait ouvrir par surprise la porte de la grande cour. Une lutte violente s'engagea aussitôt entre eux et les chevaliers de la cuve; elle ne fut pas longue. Si les uns avaient l'avantage des armes, les autres avaient celui du nombre et du courage; en quelques minutes les sbires furent désarmés et terrassés. Grâce à l'intervention de Madinier, la victoire ne fut pas poussée plus loin, et l'on se contenta de les reconduire jusqu'à la rue, à grand renfort de huées.

Placés seuls dans le fond de la salle, et ayant à traverser, pour rejoindre leurs agents, tout

le gros des ouvriers de Madinier, Chalier et Bertrand étaient restés immobiles ; ce n'était pas qu'ils manquassent de courage, mais ils avaient jugé cette attitude plus convenable et plus digne.

— Je pourrais peut-être vous demander compte de ce nouveau sang versé, et je ne sais trop qui aurait le droit de me blâmer, dit sévèrement Madinier en montrant du geste plusieurs de ses jeunes gens qui bandaient avec leurs mouchoirs les blessures que leur avaient faites les piques des sans-culottes.

— Les élus du peuple sont comme les élus de Dieu, répondit Chalier, malheur à celui qui ose porter la main sur eux !

— Comprends pas, dit Madinier, mais je veux bien me souvenir une dernière fois de ce que vous avez été pour moi. Toinette, éclaire les citoyens.

Pour mieux les garantir de toute voie de fait, Madinier les accompagna lui-même jusqu'à la rue.

— Madinier, s'écria Chalier au moment où le maître apprêteur refermait la porte de la cour, tu as préféré la guillotine à la couronne civique, tu seras satisfait !

IV

Nous allons maintenant précéder les deux jacobins et conduire nos lecteurs à la maison Bertrand et compagnie, dans la rue Tupin. Les habitants de ce quartier, un des plus commerçants de la ville, étaient presque tous anti-révolutionnaires. Mais Chalier et Bertrand, comptant sur la crainte qu'ils inspiraient, n'en restaient pas moins fièrement au milieu de leurs ennemis. Nous devons ajouter que, malgré les haines de parti, la maison Bertrand et compagnie avait toujours joui sur la place d'une réputation d'intégrité parfaitement établie.

Au moment dont nous parlons, il pouvait être environ huit heures du soir. Les commis et les employés étaient partis ; deux personnes restaient seules dans le comptoir.

L'une d'elles était un jeune avocat nommé Corchand, déjà connu dans Lyon par son talent et aussi par la rigidité de ses opinions républicaines. Intimement lié avec Chalier et Bertrand, il s'était chargé de leur liquidation, et cette opération touchait à sa fin.

L'autre était le citoyen Courtel, ancien échevin et l'un des plus riches négociants de la ville. Courtel n'appartenait à aucun parti, mais il les flattait tous, parce que tous lui inspiraient, à des degrés inégaux, il est vrai, de la crainte et de l'aversion.

Quoique anobli par l'échevinage et possesseur d'une fortune immense, Courtel, contrairement à la plupart des négociants de Lyon, avait vu avec plaisir les premiers symptômes d'une révolution dont il n'avait pas su calculer la portée. Courtel jalousait la grande noblesse ; n'ayant pu combler avec son or la distance qui l'en séparait, il avait compté sur les événements. Mais bientôt, lorsque la mer révolutionnaire, après avoir englouti la monarchie et les privilèges, redoublant de fureur au lieu

de se calmer, menaça de couvrir de ses vagues écumantes la richesse industrielle et même la propriété, Courtel se sentit pris de haine contre ceux qui avaient rompu les digues sans savoir en élever d'autres en avant de ce qu'il regardait, lui, comme la terre sainte. Le niveau que les feuillants et les girondins avaient alors promené sur la surface de la France, quoique moins terrible, moins rasant que n'allait l'être celui du jacobinisme, avait excité toutes ses antipathies. Esprit profondément aristocratique dans son égoïsme, Courtel n'aurait voulu faire disparaître que les hauteurs qui le masquaient ; il ne pouvait pardonner qu'on eût touché au reste du terrain. Par un de ces mystères dont on ne trouve la solution que dans l'étude profonde du cœur humain, Courtel ne haïssait pas plus les jacobins qui menaçaient sa fortune et sa vie, que les modérés qui lui laissaient l'une et l'autre. Il dissimulait avec tous, mais c'était pour les jacobins qu'il réservait ses plus grandes prévenances.

Depuis quelque temps on parlait d'une sorte de coup d'État destiné, suivant l'expression de Chalier, à *purger la ville*, et donner à la municipalité de Lyon, où dominaient les jacobins, le même pouvoir dont jouissait déjà celle de

Paris. Courtel savait que cette explosion ne tarderait pas ; il s'était rendu lui-même à la maison Bertrand et compagnie, sous le prétexte de régler quelques comptes qu'il avait dans leur liquidation, mais en réalité pour détourner de sa personne le danger qu'il voyait venir. C'était sur Corchand que Courtel comptait en cette circonstance.

Courtel possédait à la Pape, tout près du Rhône, une des plus belles maisons de campagne des environs de Lyon. Trois ans avant l'époque où nous nous trouvons, il s'amusait un jour à pêcher sur le fleuve, en compagnie de sa fille aînée, lorsque la barque fut heurtée par un radeau de descente. Courtel se raccrocha au radeau ; mais sa fille, entraînée par le courant, aurait infailliblement péri sans un jeune homme qui se promenait sur la levée, et qui, se jetant aussitôt à l'eau, parvint à l'arracher au danger qu'elle courait.

Ce jeune homme c'était Corchand. Quelques-uns prétendaient que la promenade qu'il faisait ce jour-là, il l'avait déjà faite bien souvent. De la rive où il se trouvait on découvrait la maison de Courtel et ses somptueux jardins, on pouvait même en se rapprochant distinguer les promeneurs.

Corchand fut reçu à la Pape comme le sauveur de toute la famille. Pendant quelque temps il y fit de fréquentes visites, puis ces visites cessèrent. La fille aînée de M. Courtel avait alors dix-sept ans, et Corchand était pauvre et fier.

Quelques mois après, la famille Courtel assistait à une représentation au bénéfice d'un acteur qu'on nommait Collot d'Herbois. Ce Collot était à la fois comédien et poète. Il s'avisa de lire, dans un entr'acte, une ode à la louange de l'intendant de Lyon, ce même M. de Flesselles qui devait bientôt périr misérablement à Paris. M. de Flesselles tranchait du grand seigneur et n'avait jamais invité Courtel à ses soirées ; Courtel siffla Collot. Quelques officiers qui venaient de dîner chez l'intendant prirent fait et cause pour le comédien, et, exaltés sans doute par les fumées du vin, ils insultèrent mesdames Courtel. Le lendemain, deux de ces officiers, ainsi que Corchand, gisaient dans leur lit, grièvement blessés ; le troisième était mort.

Ce duel fit du bruit, et la famille Courtel fut obligée de faire demander des nouvelles du jeune et courageux avocat ; mais il ne recommença pas ses visites. La politique sembla

dès l'abord l'absorber entièrement. Son influence, sa réputation s'accrurent à mesure que les événements marchaient; Corchand était pour le parti un homme d'autant plus précieux qu'il jouissait d'une considération universelle, due autant à son talent qu'à son caractère. A l'époque où nous nous trouvons, Corchand pouvait avoir de vingt-sept à vingt-huit ans. Sa taille était moyenne, mais ne manquait pas d'élégance, sa mise était fort simple. Ainsi que Chalier, il n'avait pas quitté le costume ordinaire pour prendre celui des jacobins. Ses traits, d'une régularité toute romaine, annonçaient une grande douceur. Son regard seul trahissait de temps à autre l'énergie de son âme. Ses manières étaient simples, affectueuses et polies; sa voix se faisait tellement remarquer par son charme, qu'on le soupçonnait sous ce rapport de quelque affectation. Il est vrai que le calme constant avec lequel il s'exprimait ajoutait encore à la suavité de son organe.

Au total, Corchand aurait pu passer pour un joli homme, sans sa pâleur et sa maigreur presque malades, résultat de profondes méditations et peut-être aussi d'une passion contenue.

M. Courtel était un homme d'une cinquantaine d'années, rond, court, rose, joufflu et grisonnant; il souriait toujours, et depuis quelque temps cachait sous une paire de lunettes vertes ses yeux perçants, doués d'une mobilité inquiète et continue. Assis au bureau de Corchand, il vérifiait avec lui un des livres de compte.

— Citoyen, dit le jeune avocat en se levant, nous sommes débiteur à votre avoir de 7,052 livres, et les voici, ajouta-t-il en tirant d'un portefeuille plusieurs valeurs qu'il présenta à Courtel; examinez ces effets; ceux qui ne vous conviendront pas, nous les changerons demain contre de l'argent comptant.

— Et où pourrais-je trouver des valeurs plus sûres que celles qui sortent de chez vous? reprit Courtel sans regarder les papiers qu'on lui présentait; mais vous auriez dû déduire l'escompte en votre faveur.

— Ce n'est pas notre usage, citoyen.

— Très-bien, dit Courtel en s'empressant de quittancer le compte. Il est trop agréable de faire des affaires avec vous, messieurs, pour que j'y renonce sitôt. J'ai à proposer aux citoyens Bertrand et Chalier une affaire magnifique sur les soies. Vous savez qu'elles

encombrent la place, nous pourrions d'un seul coup en écouler une quantité considérable en Espagne. Il y a cent mille écus à gagner en moins d'un an.

— Inutile d'en parler, citoyen ; mes amis quittent les affaires pour ne plus s'occuper que de la chose publique. Permettez-moi d'ajouter que deux ou trois spéculations dans le genre de celle que vous proposez, quoique moins considérables, viennent de mériter à leurs auteurs, et à juste titre, le nom d'accapareurs.

Courtél se mordit la langue ; il s'était fourvoyé.

— Mais au moins, citoyen, puisque je règle mes affaires avec vos amis, vous me permettrez d'en faire autant avec vous ; je n'ai pas oublié ce procès que vous avez plaidé pour moi l'année dernière au tribunal.

— Une bagatelle, dit Corchand.

— Du tout, citoyen, du tout ; le résultat a été des plus importants. Vous m'avez fait rendre plus de vingt-mille livres qui me revenaient en toute conscience.

— Je le sais, puisque j'ai plaidé pour vous.

— En conséquence, c'est bien la moindre des choses que vous me permettiez de vous offrir un de ces billets.

L'avocat rougit et rejeta le papier que Courtel lui tendait.

— Trois mille livres ! vous voulez plaisanter, n'est-ce pas ? c'est cinquante écus qu'il me faut et pas un sou de plus.

La voix de Corchand avait perdu sa douceur habituelle. Courtel n'osa pas insister ; il fit entrer tous les billets dans son portefeuille, en tira un autre de la valeur que venait de fixer Corchand, et le plaça devant le jeune homme.

— Ah ! citoyen, dit-il, vous n'appréciez pas votre talent comme il mériterait de l'être.

— Vous me permettrez de rester seul juge de ce que je vaudrai, reprit Corchand.

Et se levant, il ferma son bureau afin de terminer la séance. Mais ce n'était pas là le compte de Courtel, qui, reculant sa chaise et croisant les jambes :

— M. Corchand, nous ne vous voyons plus, ma femme m'a chargé de vous faire des reproches.

— Vous savez, citoyen, que mes occupations ne me laissent pas un moment de libre.

— En temps ordinaire cette excuse serait bonne, mais aujourd'hui elle ne vaut rien. Vous nous avez donné de telles preuves d'af-

fection, qu'il n'est pas étonnant que nous vous en demandions d'autres.

— Mais en quoi puis-je vous servir?

— Vous pouvez m'éclairer, me persuader, me convaincre. Dans un temps comme celui où nous vivons, personne n'échappe à la politique. Il faut avoir une opinion, un parti. Eh bien ! citoyen Corchand, vous qui avez fait de la politique une étude spéciale, si vous aviez la bonté de venir de temps à autre causer avec moi, eh ! mon Dieu ! qui sait ? peut-être me trouverais-je bientôt aussi patriote que vous. Le patriotisme me va d'abord à moi ; je suis républicain par essence, par caractère. Je vois très-bien que tous ces prétendus modérés, ces accapareurs de places, ne sont que des ambitieux qui s'éternisent au pouvoir. Eh ! parbleu ! puisque nous avons une république, ayons-en une bonne... ne nous arrêtons pas en route.

— Soyez tranquille, citoyen, les idées marchent aujourd'hui ; elles marchent comme marchent les fleuves. Ceux qui ne savent pas se tenir à la surface vont au fond, et voilà tout.

— Cette heureuse comparaison, mon jeune et digne ami, me rappellerait ce que vous avez fait pour ma fille si j'étais capable de l'oublier.

Et Courtel, heureux de trouver un mouvement de reconnaissance, afin d'échapper à l'embarras où le jetait la réponse de Corchand, serra avec effusion la main de ce dernier, puis il continua :

— Tous les principes, tous les sentiments d'un cœur aussi noble, aussi généreux que le vôtre ne peuvent être que justes et vrais ; aussi ai-je mieux compris les idées des montagnards depuis que je vous ai vu parmi eux. Au moins, vous autres, vous avez un but qui est l'intégrité, la gloire et le bonheur de notre belle France. Oui, je vous le répète, citoyen Corchand, il ne me faudrait que quelques conversations avec vous pour donner à ma conviction toute l'énergie dont elle est susceptible.

— Citoyen Courtel, le patriotisme arrive tout seul, sans étude, sans préparation. Ce n'est pas la tête qui l'acquiert, c'est le cœur qui le donne. Oui, dans le cœur de tout homme venant au monde, l'amour de la patrie et l'amour de soi ont déjà jeté leurs racines ; une de ces plantes étouffe l'autre, puis elle se développe, grandit avec l'âge et finit par porter ses fruits.

En ce moment une voiture vint s'arrêter à la porte du magasin. Corchand, étonné de cette

visite, se leva aussitôt ; il ouvrit le fiacre et parut fort surpris d'y trouver trois femmes en pleurs ; mais ce qui mit le comble à son étonnement, ce fut de reconnaître madame Courtel et ses deux filles.

— Ah ! monsieur, s'écria la mère en se jetant à ses genoux, monsieur, rendez-moi mon mari ! Pitié, monsieur, pitié pour le père de ces enfants !

Le hasard avait voulu que madame Courtel apprît à la fois et les sinistres projets que l'on prêtait aux jacobins et la présence de son mari chez Bertrand. Cette coïncidence l'avait tellement effrayée, qu'elle était accourue aussitôt. Corchand s'empressa de rassurer ces dames ; il les fit entrer dans le magasin. On devine leur joie en retrouvant celui qu'elles pleuraient déjà. Madame Courtel se sentit alors fort embarrassée de la position où son premier mouvement l'avait jetée ; son effroi se changeait en irritation contre son mari. M. Courtel, lui, se tuait en excuses, en remontrances, en protestations, le tout adressé à Corchand, qui gardait le silence et contemplait les deux jeunes filles.

L'aînée, celle que Corchand avait sauvée, avait alors vingt ans ; c'était le véritable type

de la beauté lyonnaise : elle était grande, élancée, très-brune, nous allions dire trop brune ; mais des yeux admirables, des cheveux d'un noir magnifique, et ce coloris particulier aux femmes du Midi faisaient presque une beauté de plus de ce léger défaut.

L'autre, blanche et rose, toute jeune encore, quinze ans à peine, ressemblait au bouton à côté de la fleur. Chez elle l'enfance, qui venait seulement de faire place à la jeunesse, n'avait pas encore quitté le cœur et le regard ; aussi fut-elle la première à rompre le silence.

— Maman, dit-elle en levant sur Corchand son visage encore perlé de larmes, nous n'aurions pas été si inquiètes si nous avions su que notre bon ami était là.

Sa sœur voulut suivre son exemple, mais les paroles expirèrent sur ses lèvres ; elle tendit la main à Corchand, puis elle se détourna et pleura de nouveau.

La mère comprit.

— Monsieur, dit-elle à Courtel avec une colère mal contenue, si vous aviez daigné me faire part de vos projets, vous m'auriez épargné une démarche aussi ridicule qu'inconvenante.

— Il n'est jamais ridicule, madame, de s'en-

quérir de ceux qu'on aime, dit alors Corchand, comme si le serrement de la jeune fille lui eût délié la langue. J'ai un conseil à vous donner, madame, et peut-être n'en retrouverai-je jamais l'occasion. Je sais que toutes vos sympathies sont acquises au parti royaliste ; dans l'intérêt de votre famille, vous devriez mieux les cacher.

— Les cacher ! c'est ce que je ne ferai jamais, monsieur, répondit avec un regard de défi cette même femme qui venait de supplier.

— Et moi je vous réponds que je saurai bien l'y forcer, interrompit Courtel.

— Je ne veux pas vous blesser, madame, continua Corchand ; mais permettez-moi de vous le dire, quoique la république n'en soit pas arrivée à ce point de danger de compter avec les femmes, la société que vous voyez, vos discours, vos manifestations finiront par compromettre votre mari. Les circonstances sont graves, madame.

— Mon mari, monsieur, pense au fond comme moi, dit fièrement madame Courtel.

— Cela n'est pas ! s'écria le négociant ; madame est entichée de la noblesse parce que la noblesse la flatte maintenant ; mais qu'importe

l'opinion d'une femme ! Il suffit, mon ami, que vous connaissiez ma manière de voir.

— Rappelez-vous, madame, reprit Corchand avec douceur, que vous n'êtes venue ici que parce que vous avez cru votre mari en danger. En ce moment, devant tout autre que moi, vous arriveriez à un résultat contraire à celui que vous vous êtes proposé.

— Eh ! qu'importe, monsieur, quand il s'agit d'une question d'honneur ?

— Eh bien ! c'est au nom de l'honneur que je m'adresse à vous, citoyen. Vous me disiez tout à l'heure que vous êtes patriote ; osez l'être franchement, sinon je ne répons de rien. Ah ! madame, ce n'est pas une menace de ma part ; l'intérêt profond que je vous ai voué à tous dicte seul mes paroles. Citoyen, ce soir nous avons une réunion importante, osez y assister, je me charge de tout.

Madame Courtel saisit le bras de son mari.

— Non, monsieur, non, je ne vous quitterai pas !

— Eh ! morbleu ! madame, dit Courtel en se dégageant brusquement, vous ne serez contente que quand vous m'aurez fait guillotiner.

Les larmes recommencèrent.

— Vous le voyez, mon ami, dit Courtel en

saisissant ce prétexte avec empressement, il m'est impossible aujourd'hui d'être des vôtres, mais nous nous reverrons. Si vous étiez aimable, vous nous promettiez de dîner demain avec nous ; faites-nous ce plaisir, mes filles et moi vous le demandons.

— Oh ! venez , M. Paul, je vous en prie, s'écria la plus jeune des sœurs.

Un regard de l'ainée fit chanceler Corchand, mais un autre regard de la mère lui rendit toute sa résolution.

— Non , répondit-il froidement, c'est impossible.

— Mais au moins vous viendrez nous voir, j'emporte votre parole. Songez , ajouta Courtel à voix basse, songez qu'il dépend de vous d'acquérir un bon patriote de plus à la révolution. Adieu, mon ami, adieu.

— Faux, égoïste et lâche, dit Corchand pendant que la voiture s'éloignait. Pauvre enfant, quel dommage !

Et fermant le magasin , il monta à l'étage supérieur.

La maison Bertrand était en quelque sorte le quartier général des jacobins. C'était là que s'élaboraient en premier lieu tous les plans , tous les projets de réforme, d'emprisonnement

et d'extermination qui, développés ensuite au club central par l'éloquence fougueuse de Chalier, jetaient l'épouvante dans la ville.

Exaspérés par l'agitation réactionnaire qui s'était manifestée dans Lyon depuis la mort de Louis XVI, par les menaces et les placards des royalistes qui allaient jusqu'à teindre de sang, pendant la nuit, les portes des principaux patriotes, et surtout par l'attitude hostile des girondins, les clubistes disaient hautement qu'on ne rétablirait l'ordre dans Lyon qu'en envoyant cinq cents têtes rejoindre celle du *tigre royal*. Aussi tous les principaux meneurs s'étaient-ils hâtés d'accourir à l'appel de Bertrand et de Chalier.

Lorsque Corchand entra dans le modeste salon de Bertrand, une vingtaine de personnes y étaient déjà réunies, et attendaient le retour des deux chefs. La plupart des assistants avaient passé le milieu de la vie ; les têtes grises dominaient.

Un homme âgé et d'une figure respectable était debout sur un escabeau et prononçait un discours qui n'était interrompu que par les applaudissements et les éclats de rire : c'était le curé constitutionnel de Saint-Just, un bas Normand qu'on appelait Bottin. Il répétait aux

assistants le sermon qu'il avait prononcé le dimanche précédent devant ses paroissiens.

Il fit à Corchand un signe de tête amical, et reprit avec onction :

— Oui, mes enfants, la cause du peuple est la cause de Dieu ; ayez espérance en lui, ayez confiance en nous qui sommes ses ministres, nous ne vous abandonnerons pas. Le fouet à la main comme autrefois Jésus-Christ, nous irons aussi, nous, dans le temple, pour en chasser les accapareurs qui vendent la sueur des hommes. Malheur aux riches ! car l'Évangile a dit « qu'il était plus difficile aux riches d'arriver au ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. » — « Aimez-vous les uns les autres, a-t-il dit encore, car vous êtes tous frères aux yeux de Dieu ; que le fort vienne au secours du faible ; que le riche tende la main au pauvre. » L'Évangile a dit tout cela, mes enfants. Eh bien ! si les accapareurs ne vous tendent pas la main, allez la leur prendre ; elle est pleine d'or, sinon de bienfaits : s'ils la refusent et la retirent, accomplissez les paroles de l'Écriture, élargissez le trou de l'aiguille, agrandissez-le comme celui de la guillotine, à la mesure de leurs cous, et faites prendre à ces Crésus orgueil-

leux la place du chameau pour les envoyer tout droit au ciel : c'est ce que je leur souhaite pour la vie éternelle. Ainsi soit-il !

— Bravo ! bravissimo ! mon cher curé , mon digne collègue , j'ai jeté le froc aux orties , moi ; mais le jour où tu seras évêque , je veux le reprendre pour que tu m'ordonnes de nouveau , s'écria un petit homme au regard vif et perçant , à la physionomie spirituelle , qui n'était autre que le fameux Laussel , le rédacteur du *Journal de Carrier*. Au lieu d'huile rance , continua-t-il , tu m'oindras avec du sang d'aristocrate , puis nous paraphraserons ensemble le fameux cantique : *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes*.

— Le citoyen Bottin ne vous dit pas tout , ajouta un autre individu en descendant de la chaire ; il a distribué aux femmes de Saint-Just quelques centaines de piques achetées de ses propres deniers.

— Tu te trompes , citoyen , reprit le curé , ce mérite ne m'appartient pas. Les piques ont été payées du produit d'une quête faite chez les aristocrates de mon quartier. Pouvais-je mieux remplir leurs intentions qu'en remettant aux pauvres l'instrument le plus propre à les soulager de leur misère ?

— Vivent les piques, mordieu ! reprit Laussel, et couronnons-les bientôt de têtes d'aristocrates ; il faut des points sur les i ; quelle admirable ponctuation ça fera !

Corchand ne put retenir un mouvement d'épaules. Ce n'est pas qu'il ne jugeât les sacrifices humains indispensables au salut de la patrie, mais il lui répugnait qu'on se fît une joie de ce qui n'était à ses yeux qu'une triste nécessité. Du reste, à cette époque l'irritation était si générale et si grande, que tous les partis demandaient du sang.

Un ancien vinaigrier, qu'on appelait Gaillard, s'approcha de lui. Ce personnage parlait comme le Brid'oison du *Mariage de Figaro*.

— Si-si tu-tu n'étais pas aussi bon patriote que moi, le mou-mouvement que tu viens de faire m'indi-diquerait que ta tête n'est pas solide et qu'elle te gêne.

— Rire et tuer ne vont pas ensemble, reprit brusquement le jeune avocat.

— Et co-o-comment veux-tu que les travaillleurs prennent du cœur à l'ouvrage, si tu leur dé-défends de plaisanter un peu ? On voit bien que tu n'as jamais fait de vi-vinaigre ; quand il coule, les ouvriers chantent.

Corchand lui tourna le dos.

En ce moment, un bruit de sabres trainants, entremêlé de jurements, de chants interrompus, de pas lourds et chancelants, se fit entendre à la porte du salon : c'étaient Riard de Beauvernois, chef d'une légion lyonnaise, et Julliard, commandant supérieur de la garde nationale, qui arrivaient tous deux plus qu'à moitié ivres.

Riard jouera dans quelques chapitres de cet ouvrage un rôle assez important pour que nous lui fassions ici les honneurs d'un crayon à part.

Riard de Beauvernois, gentilhomme de la Franche-Comté et ancien capitaine de cavalerie, s'était jeté à corps perdu dans tous les excès de la révolution. Il avait tous les vices, et une seule qualité, la bravoure. C'était, à proprement parler, un homme de sac et de corde. Malgré sa tache originelle, il était adoré de la plupart des jacobins. Les meneurs le méprisaient, mais s'en servaient. Sa popularité luttait avec celle de Chalier, qui ne l'emportait sur lui que sous le rapport de l'influence et des moyens. Riard était un homme d'une quarantaine d'années ; ses traits étaient beaux, mais usés, flétris par la débauche. Les mauvaises passions avaient repétri cette figure,

et en avaient fait disparaître le caractère primitif. Surexcitée par les événements, cette organisation ardente, quoique déjà minée, jetait plus de flammes que jamais.

Julliard était un ouvrier en soie de la Croix-Rousse, ancien militaire, assez bon homme dans le fond, mais borné, incapable, grand ivrogne et instrument passif entre les mains de ceux qui l'avaient fait nommer au commandement de la garde nationale.

Riard tenait sous le bras le commandant en chef, moins solide que lui sur ses jambes; ils s'avancèrent jusqu'au milieu de la salle en chantant :

Dansons la carmagnole,
Vive le son
Du canon, etc., etc.

— Salut aux amis! s'écria Riard d'une voix enrouée; le ci-devant paradis ne vaut pas le plaisir qu'on éprouve à se trouver ici en famille. Bonjour, l'avocat. Curé, il me faut ta bénédiction, ou il n'y a pas de bon Dieu. Ah! te voici, Laussel! Des piques, mon ami, vivent les piques! Laussel, apporte des crânes; il faut des crânes pour boire à la santé des vrais républicains.

Et s'approchant d'un plateau où se trouvaient quelques flacons de liqueurs, Riard remplit un grand verre pour lui et en offrit un autre à Julliard.

— Avale ça, graine d'épinards, ça te remettra la perpendiculaire dans les jambes.

Une figure grave et chagrine apparut au milieu de celles qui se pressaient autour des deux militaires, c'était Charamande. Il conduisit Riard dans une embrasure de fenêtre.

— Connais-tu le citoyen Bellegarde? lui demanda-t-il.

— Tiens, parbleu! c'est ma maîtresse.

— Comment! ta maîtresse?

— Ah ça! d'où sors-tu donc et pour qui prends-tu Bellegarde? pour un homme? Mais c'est Noire et Blanche, une délicieuse fille qu'on dirait de neige et de jais, et que je viens de faire engager au Grand-Théâtre comme première chanteuse. Comment ne le sais-tu pas? Elle débute demain; tu y viendras, je compte sur toi.

— Ceci m'explique bien des choses.

— Que veux-tu dire? s'écria Riard.

— Hier, reprit Chamarande, je suis arrivé au château du Grand-Lemps, au moment où Lamballe et sa bande allaient y mettre le feu.

— Et tu l'en as empêché? C'est mal. Les châteaux sont les bougies qui éclairent la révolution.

— Comme ma femme l'habitait encore, j'ai pensé que ça pourrait toujours se faire plus tard.

— Tiens, tu es marié! tant pis pour toi!

— Ta maîtresse est arrivée sous le nom et le costume du citoyen Bellegarde; elle a enlevé ma femme, après avoir renvoyé Lamballe comme un chien qu'on fouette, en lui montrant un ordre signé de toi et de Chalier.

— Un blanc-seing sans doute qu'elle aura rempli après l'avoir volé dans mon bureau, la coquine!

— Attends donc... Une heure après mon départ, le château a sauté. Sur quinze artilleurs que j'avais, neuf ont péri; les autres sont encore plus mal arrangés que moi.

Et Chamarande montra son bras gauche en écharpe, ainsi que sa figure couverte de contusions et de brûlures.

— Mais c'est à la faire guillotiner! s'écria Riard.

— Ce n'est pas tout. Lamballe s'était donc remis en route sur-le-champ, au lieu de bivouaquer au château, comme il y comptait. Le len-

demain matin il a rencontré un bataillon de la section Rousseau et cet infernal Gingènes, qui lui ont donné une trempe conditionnée. Chicaire, qui était venu le joindre, a été tué, sans parler des autres.

— Elle va me payer cher la manière dont elle a employé son temps ; je cours chez elle de ce pas, dit Riard furieux.

— Laisse-moi finir au moins. Quelques heures après, j'ai passé sur le champ de bataille, j'ai questionné les fuyards, et j'ai appris qu'avant le combat deux femmes étaient venues se mettre sous la protection des muscadins, et qu'elles étaient accompagnées d'un jeune et brillant officier, l'ex-vicomte de Lowitz. Celui-là, si jamais je le retrouve...

— Lowitz ! s'écria Riard, l'écume à la bouche ; Lowitz ! mais c'est le premier amant de Clara !

Et quittant brusquement Chamarande, Riard gagna la porte et disparut en blasphémant.

V

Un retour en arrière est maintenant indispensable. Avant de suivre Riard chez sa maîtresse, il importe de mieux faire connaître au lecteur comment nos fugitives sont arrivées à Lyon.

Le lendemain des noces du commandant Chamarande, trois personnes, après avoir traversé les coteaux de Virieu de toute la vitesse de leurs chevaux, se trouvaient, à la petite pointe du jour, dans le pays moins montagneux, mais toujours sauvage, qui s'étend entre les Terres froides et les bords du Rhône; c'étaient madame de Lafaye et le citoyen Belle-

garde, habillées l'une en paysanne, l'autre en garçon meunier. Elles avaient avec elles un homme déjà âgé, vêtu comme l'étaient alors les petits bourgeois de campagne et les ouvriers aisés des villes ; ce personnage servait de guide et paraissait connaître parfaitement le pays. Ils continuaient à cheminer rapidement, lorsque Bellegarde s'arrêta court ; ses compagnons l'imitèrent, ils avaient entendu comme lui le bruit d'un trot allongé.

— Serions-nous poursuivis ? dit Bellegarde en portant la main aux fontes de ses pistolets.

— Non, reprit le compagnon des deux fugitives, ce cavalier est seul, laissez-le passer, et n'oubliez pas vos rôles.

Nous avons vu au chapitre précédent comment M. de Lowitz s'était séparé de Chamarande et de Lamballe. Ainsi que la plupart des jeunes seigneurs de l'époque, Lowitz était d'un caractère chevaleresque et galant, pour ne rien dire de plus. Il connaissait ses avantages personnels, et savait aussi quel empire la reconnaissance exerce quelquefois sur le cœur des femmes. Quoique persuadé que la vie de madame de Lafaye ne courait plus aucun risque, il n'avait repris qu'à contre-cœur la route de Lyon, et qu'avec la ferme intention de se

venger de Chamarande un jour ou l'autre. Grâce aux chemins de traverse et à leur diligence, les fugitifs l'avaient dépassé, et c'était lui qui les rejoignait en ce moment. Une fois à leur hauteur, il ralentit l'allure de son cheval.

— Par le temps qui court, ma belle enfant, et quand on est aussi jolie, ce n'est pas une escorte suffisante que le jeune niais qui marche à vos côtés et que le vieux bonhomme qui vous précède.

Tout à coup il jeta un cri de surprise et de joie.

— Dieu ! c'est vous, madame la comtesse ! Ah ! mille fois pardon de mon étourderie ! Que le ciel soit loué, lui qui vous a sauvée et qui me permet maintenant de vous servir de guide et de défenseur !

Madame de Lafaye avait pâli, puis rougi ; sa physionomie annonçait à la fois la surprise et le plaisir.

— Je suis un vieil ami de ce pauvre Lafaye, madame, continua Lowitz ; nous servions tous deux dans la compagnie des mousquetaires rouges. J'ai été assez heureux pour vous voir plusieurs fois, soit à la cour, soit chez M. de Guémenée, où j'eus même le bonheur de danser

avec vous. Vous ne vous en souvenez pas, c'est tout simple ; mais le vicomte de Lowitz ne peut pas, lui, vous avoir oubliée.

Madame de Lafaye avait parfaitement reconnu le jeune homme, mais elle ne voulut pas en convenir. Elle se sentait presque honteuse de son émotion, qu'elle rejeta sur le compte de la frayeur.

— Vous venez d'aider ma mémoire, monsieur, et je vous en remercie, dit-elle avec un gracieux sourire ; elle m'est si bien revenue, que c'est à mon tour de m'excuser. Pardonnez-moi d'avoir eu peur de vous, il est si rare aujourd'hui de rencontrer un ami !

Le vicomte jeta brusquement son cheval entre madame de Lafaye et Clara. Leur compagnon marchait en avant et n'avait pas même tourné la tête à l'arrivée de Lowitz.

— Êtes-vous bien sûre de ces gens-là ? dit le vicomte à demi-voix.

— Parfaitement, reprit madame de Lafaye.

Elle resta sur ce peu de mots, quoiqu'il parût évident que Lowitz en attendait d'autres.

— Les femmes sont si confiantes, dit-il après un moment de silence, il arrive quelquefois qu'elles ont à s'en repentir.

— Vous trouvez, vicomte ? reprit madame

de Lafaye d'un ton légèrement railleur ; au fait, vous devez le savoir mieux que tout autre, je suis sûr que mesdames d'Hercourt et de Marcé pensent comme vous.

— Comment a-t-on pu vous entretenir de pareilles folies ? répondit Lowitz d'un ton où perçait une nuance de fatuité. Votre mémoire est meilleure que la mienne, madame ; quoi qu'il en soit de ces souvenirs, je les oublie tous auprès de vous.

— Vous parlez comme si nous étions à Versailles, vicomte, reprit la comtesse avec un soupir.

— Ce reproche est juste, madame. En ce moment les sentiments que vous inspirez doivent se traduire par des faits et non par des paroles ; il faut vous protéger, vous sauver. Pardonnez-moi si j'en reviens encore à nos compagnons de voyage. Qu'est-ce que ce petit paysan qui trotte derrière nous ? Je suis étonné que sa monture ne l'ait pas déjà laissé en route.

— C'est le fils du meunier du château, reprit la comtesse ; un brave petit garçon qui a sellé mon cheval au moment où les brigands arrivaient et qui a voulu à toute force me servir de guide.

— Très-bien ; et ce vieux bonhomme qui est devant ? Peut-être celui-ci est-il déguisé comme vous ; si c'est un de vos voisins de campagne, je vous prierai de me présenter à lui.

— Je ne le pense pas ; ce doit être tout simplement quelque cultivateur du pays. Nous l'avons rencontré sur les collines ; il se rend aussi à Lyon.

— Prenez garde, on ne sait trop à qui se fier aujourd'hui : il y a tant d'espions qui courent les chemins, à la piste des émigrés rentrants ou sortants !

— Je vous assure, reprit négligemment la comtesse, que depuis qu'il est avec nous il nous a parfaitement conduits.

— Comment ! c'est lui qui vous guide ? Raison de plus pour que je le voie de près ; je suis un peu physionomiste.

Et devançant madame de Lafaye, Lowitz s'approcha de l'inconnu et lui adressa quelques questions, auxquelles celui-ci répondit en un patois qui eût fait honneur au plus franc paysan des Terres froides.

— Cette figure-là ne me revient pas du tout, dit Lowitz à demi-voix en reprenant sa place auprès de madame de Lafaye ; j'aurai l'œil sur lui.

Presque au même instant un *qui vive?* fortement articulé se fit entendre à cinquante pas en avant des voyageurs. Lowitz aperçut alors, à travers les haies et les arbres, une ligne de baïonnettes qui brillaient au soleil levant.

— J'ai envie de brûler la cervelle à ce scélérat de guide, dit-il à la comtesse.

— Gardez-vous-en bien ! s'écria celle-ci avec effroi.

— Si nous tournions bride au galop ?

— Ce serait avouer qui nous sommes, dit alors Clara qui jusqu'alors avait gardé le silence ; du reste, regardez !

Et elle montra à Lowitz un peloton d'avant-garde qui venait de se placer sur la route, à quelque distance en arrière d'eux.

— Alors que faire ? dit Lowitz avec angoisse.

— Eh ! parbleu ! mon officier, dit le personnage qui avait excité la méfiance de Lowitz, vous vous inquiétez là de peu de chose ; ce ne sont que les muscadins de Lyon. Il est probable qu'ils cherchent les brûleurs d'hier soir. C'est comme la gendarmerie, ça arrive toujours quand le mal est fait.

C'était en effet une compagnie lyonnaise

de la section Rousseau, celle qui, dès le principe, s'était le plus fortement prononcée contre les jacobins.

Presque toutes, du reste, ainsi que les événements l'ont prouvé, étaient animées du même esprit. Mais la section Rousseau contenait un grand nombre de gens du commerce et de la bourgeoisie, qui formaient un noyau d'agrégation et de ralliement, dans certaines circonstances où ne pouvait intervenir l'ensemble des sections, toujours difficile à manier comme toutes les grandes masses. Les anarchistes avaient déjà été obligés de lutter, et souvent avec désavantage, contre la jeunesse de Lyon ; il en était résulté entre elle et eux une haine implacable.

La compagnie au milieu de laquelle nos voyageurs étaient tombés se faisait remarquer par une tenue qui approchait de la recherche. L'élégance de l'uniforme à larges revers roses, couleur de la ville, le luxe des équipements, le soin qui avait présidé à l'arrangement des coiffures, toutes à queue et à cadenettes, indiquaient suffisamment qu'au lieu de repousser le surnom de muscadins que les jacobins leur avaient donné, les jeunes gens de Lyon en tiraient vanité, comme

leurs adversaires de celui de sans-culottes.

Le capitaine se trouvait, avec le gros de sa compagnie, dans une prairie bordant la route. Il franchit d'un seul bond une forte haie qui le séparait des voyageurs, et tomba debout devant eux, le sabre à la main.

C'était un homme d'une trentaine d'années, admirablement pris dans sa taille. Ses traits, quoique irréguliers et sans grande distinction, attiraient les regards par leur expression énergique ; toute sa personne accusait des habitudes militaires enracinées de longue date.

Il s'approcha poliment des voyageurs ; mais dès qu'il eut envisagé le guide, la surprise et la colère changèrent tout à coup sa physionomie.

— Qu'on saisisse ce misérable, s'écria-t-il avec force, et qu'on le garrotte sur-le-champ !

Vivement effrayée, madame de Lafaye voulut intervenir ; elle allait descendre de cheval pour se jeter aux genoux du capitaine, mais elle s'arrêta à un coup d'œil de l'inconnu, qui ne fit aucune résistance ; il se contenta de dire pendant qu'on lui liait les mains :

— C'est ainsi que vous traitez les patriotes ? C'est bon à savoir.

— Misérable ! s'écria le muscadin, tu es le barbier Scaevola...

— Eh bien ! après ?

— Comment ! après ? Que fais-tu ici sous ce déguisement, au moment où l'incendie et le meurtre se sont de nouveau mis en campagne ? Rien que ta présence prouve que tu n'es pas étranger à ces crimes, pas plus qu'à ceux qui les ont précédés.

— Aux armes ! les brûleurs ! cria alors une sentinelle placée sur un tertre d'où elle dominait la plaine.

— Ah ! enfin, dit le capitaine avec joie. A la vue de ce scélérat, j'ai pensé tout de suite que les autres n'étaient pas loin.

— J'en étais sûr ! s'écria Lowitz ; c'est le chacal qui précède le tigre, et nous l'avons échappé belle.

A quelque distance de là se trouvait une grange abandonnée ; on y fit entrer sur-le-champ le barbier et ses trois compagnons.

— Ma jolie fille, reprit le capitaine en s'adressant à madame de Lafaye, il est plus que probable que nous vous rendrons bientôt la liberté, mais je ne vous conseille pas, ainsi qu'à ce jeune gars, de sortir d'ici avant que nous ne revenions ; les balles vont siffler tout à l'heure, et elles iraient plus vite que vos chevaux. Quant à vous, capitaine, ajouta-t-il

en se tournant vers Lowitz, peut-être vous sera-t-il agréable d'assister au divertissement qui se prépare ; je ne vous demande que votre parole de ne pas nous quitter sans que je vous donne congé.

— Et je vous l'engage de grand cœur, monsieur, s'écria Lowitz ; je serai charmé de revoir ces coquins et de vous aider à les châtier. Je suis sûr d'avance que ce ne sera pas long, ajouta-t-il en regardant madame de Lafaye. Mais vous me permettrez de répéter à ces jeunes paysans la recommandation que vous leur avez faite ; il serait, je crois, très-imprudent à eux de sortir d'ici et même de se montrer. Ce qu'ils ont de mieux à faire est de profiter de l'épaisseur des murs.

Le capitaine appela un de ses soldats.

— La Chesnaye, lui dit-il en lui montrant le barbier, mets-toi en face de cet homme, et s'il cherche à s'enfuir, fais feu sur lui ; je réponds de tout.

Et, sortant avec Lowitz, il courut aussitôt rejoindre sa troupe, qui s'était formée en bataille à droite et à gauche de la route.

On n'apercevait pas encore l'avant-garde des brûleurs.

— Si vous voulez, capitaine, dit Lowitz,

comme je compose à moi seul toute votre cavalerie, je vais aller les reconnaître.

— Très-volontiers ; mais prenez garde à ne pas vous faire tuer. Qu'on rende à monsieur son cheval !

Lowitz partit aussitôt et se dirigea sur le tertre occupé d'abord par les sentinelles avancées qui venaient de se replier ; puis, à la faveur d'un petit bois qui le masquait , il gagna une autre hauteur et put reconnaître alors que la bande de Lamballe était suivie d'une seconde à peu près de même force qui, après avoir dévasté les environs de Vienne, de la Côte-Saint-André et de Bourgoin, était venue se rallier à la première, dans la petite ville de la Tour du Pin.

Un certain calcul stratégique, parti du club central , avait présidé à cette combinaison. Ce n'était jamais qu'à leur retour que les brûleurs, dans toutes les expéditions de ce genre, étaient attaqués par les muscadins. Les meneurs avaient donc décidé cette fois que les bandes reviendraient en une seule masse, afin de mieux résister aux détachements qu'elles pourraient rencontrer.

Les hommes de Lamballe passèrent bientôt au pied de l'éminence où se trouvait Lowitz.

Quelques-uns le reconnurent. Aussitôt les cris : *au Polonais ! à l'aristocrate !* se firent entendre , suivis de plusieurs coups de feu ; quelques balles coupèrent des branches autour du jeune officier qui, partant au galop, alla rejoindre le capitaine des muscadins.

La physionomie de celui-ci devint sérieuse en entendant le rapport de Lowitz. Cependant l'idée de fuir un ennemi aussi supérieur en nombre ne se présenta même pas à son esprit. Seulement il retira aussitôt ses hommes de la prairie où ils étaient à découvert, et les plaça derrière une forte haie parallèle à la route. La bonne contenance de tous ces jeunes gens, à qui le capitaine fit en quelques mots part de ce qui se passait, ne laissa pas que d'être remarquée par Lowitz.

— Pour de la garde nationale, pensa-t-il, et si ça continue, ça ne sera pas mal. Le chef est décidément fort bien, non pas de figure, mais de cœur. Il faudra que je lui demande son nom : je ne serais pas étonné qu'il fût gentilhomme.

Dès que les brûleurs furent à portée, le capitaine s'élança seul en avant de la haie, et les somma de se rendre. Des cris, des huées, suivis d'une décharge irrégulière, furent la

seule réponse. Le feu s'engagea aussitôt de part et d'autre, mais ce premier combat ne dura pas longtemps. Surprise par la présence inopinée des gardes nationaux, la troupe de Lamballe ne tarda pas à suivre son exemple et à s'enfuir honteusement.

La seconde bande était commandée par un ancien sergent de ce fameux régiment des gardes françaises qui eut une part si active à la prise de la Bastille. Cet homme, presque aussi scélérat que Lamballe, ne manquait cependant pas d'une bravoure réelle, et avait de plus cette intelligence innée de la guerre, si commune chez le soldat français. Après avoir rallié les fuyards, il divisa sa troupe en deux parts ; il en envoya une tourner les muscadins, et chargea ensuite lui-même à la tête de l'autre.

Il y eut alors quelques moments pendant lesquels le combat fut bien plus animé que ne le comportaient d'ordinaire les luttes de ce genre, les incendiaires s'enfuyant d'habitude devant la garde nationale, comme les voleurs devant la maréchaussée.

La position des jeunes gens ne laissait pas que de devenir critique : l'ennemi était bien supérieur en nombre, et pour la première fois

semblait s'inspirer du courage de son chef. Les muscadins finirent par céder du terrain, et le combat s'établit à quelque distance de la grange où étaient enfermés les trois voyageurs.

Le sergent aux gardes sentit l'importance de cette position, et s'avança pour s'en emparer, en se glissant avec quelques-uns des siens derrière les haies de la route. Lowitz s'en aperçut le premier ; il arriva à toute bride, et défendit de son mieux l'entrée de la maison ; mais son cheval s'étant abattu sous lui, il courait les plus grands dangers, lorsque plusieurs coups de feu, partis successivement de l'intérieur de la grange, mirent hors de combat trois des assaillants ; les autres prirent aussitôt la fuite, à l'exception du sergent, qui, saisissant le fusil chargé d'un de ses hommes, le dirigeait contre une des fenêtres ; mais un muscadin, survenant, l'étendit à ses pieds d'un seul coup de pointe dans la gorge.

— Bravo, capitaine ! s'écrièrent quelques autres gardes nationaux, qui accouraient aussi ; jamais porc n'a été mieux saigné.

Découragés par la perte de leur chef, les brûleurs s'enfuyaient dans toutes les directions.

— Ces éloges vous reviennent, mon officier, dit le Lyonnais en aidant Lowitz à se dégager ; je crois que sans vous et ce brave la Chesnaye, la maison était emportée.

— Votre garnison ! reprit Lowitz, laissez donc ! quand je suis arrivé, elle était déjà où vous la voyez.

Le capitaine lâcha un énergique juron en apercevant son soldat étendu roide mort à l'entrée de la grange.

— Mais alors, dit-il, qui diable a donc tiré de cette fenêtre ?

— Je crois qu'ils étaient deux, reprit Lowitz ; je n'en ai reconnu qu'un : c'est un gars que j'avais mal jugé, et à qui je veux faire mon compliment.

— Pauvre la Chesnaye, dit le capitaine, moi qui l'avais placé là bien malgré lui, et à cause de sa mère !

Puis changeant de ton tout à coup :

— Mordieu ! dit-il, et mon prisonnier qui se sera échappé !

Il entra vivement dans la grange.

Le barbier était assis immobile à la même place, seulement il était libre de tout lien ; en face de lui, le prétendu fils du meunier se tenait debout, armé de deux pistolets ; dans

le fond on apercevait madame de Lafaye.

Lowitz commença par s'approcher d'elle en lui demandant de ses nouvelles ; se tournant ensuite vers Clara :

— A merveille, jeune homme, je te prenais pour un niais, mais tu es un brave. Si Royal-Pologne est rétabli bientôt, comme je l'espère, je t'y ferai entrer, et je me charge de ton avancement.

— De la reconnaissance, monsieur ! fi donc ! ce sentiment est trop plat, trop bourgeois, pour que vous puissiez le ressentir. Il vous faudrait d'ailleurs pour cela la mémoire du cœur, et vous ne l'avez pas. Gardez donc vos remerciements, je n'en ai que faire. C'est à moi à offrir les miens au capitaine. Sans lui, certaine balle que me destinait le dernier de ces coquins arrivait à son adresse.

Et Clara, d'un geste aussi noble que gracieux, tendit la main au Lyonnais, qui la secoua cordialement.

— Citoyen, lui dit celui-ci, avant que votre courage ne me l'eût prouvé, j'avais déjà deviné que vous êtes de beaucoup au-dessus de ce que vous paraissez : je ne vous questionnerai pas ; notre mission n'est point d'arrêter les suspects sur les routes. Vous pouvez re-

monter à cheval ainsi que vos deux compagnons.

— Je n'attendais pas moins de votre loyauté, capitaine, répondit Lowitz en sortant de la subite rêverie où l'avait plongé la réponse de Clara ; mais avant j'aurais deux mots à dire à ce brave paladin.

— Rien de plus facile, répondit celle à qui cela s'adressait.

Ils sortirent ensemble et s'arrêtèrent derrière la grange. Clara alors se croisa les bras, et se plaçant devant Lowitz en le regardant en face :

— Il a fallu que je me fisse reconnaître à M. le vicomte de Lowitz, dit-elle amèrement ; chez lui le souvenir n'a pas même survécu à l'amour.

— Et cependant, répondit Lowitz avec un certain embarras, Dieu sait, Clara, combien je suis heureux de te revoir.

— Si madame de Lafaye vous entendait, monsieur, elle trouverait que votre imagination n'est pas riche, et que vous avez pour toutes la même formule.

— Que le diable m'emporte ! reprit Lowitz, si je suis tenté de dire que j'ai aujourd'hui trop de bonheur à la fois. Non, Clara, non,

madame de Lafaye me plaît, c'est vrai, mais toi tu es de toutes les femmes celle que j'ai le plus aimée. Tiens, en voici la preuve : reconnais-tu ce portrait ? continua Lowitz en tirant de sa poche une boîte en vermeil sur le couvercle de laquelle brillait une délicieuse miniature.

Cette boîte était-elle remplie de tabac d'Espagne ou de pastilles ambrées ? Nos lectrices décideront.

— Et vous osez le porter encore, malgré votre conviction de mon profond mépris ? répondit Clara en lui arrachant la boîte.

— Tu es donc toujours la même ? repartit Lowitz avec une certaine impatience, est-ce encore une scène comme autrefois ?

— Non, autrefois je vous aimais, maintenant je vous méprise. Je ne vous aurais rien dit, je serais restée pour vous inconnue à tout jamais, si vous n'étiez pas venu me remercier d'avoir sauvé votre vie, vous qui avez perdu la mienne.

— Tuournes tout au tragique ; j'ai la mémoire bonne, quoi que tu en dises, et ce n'est pas moi qui t'ai quittée. Si tu n'avais pas pris la mouche au sujet de certaine dame...

— Je voulais être votre amante, monsieur,

et non pas une de vos maîtresses. Pouvais-je rester près de vous, quand votre amour ne m'appartenait plus? Vous n'avez pas même eu le cœur assez noble pour apprécier ce sentiment.

— Eh! que diable! ma chère, je ne suis pas aussi fort que toi sur le drame et la comédie larmoyante. Là où je t'ai prise, on réserve pour le public la vertu et les grands sentiments; comment penser que tu serais une exception?

— Pas un mot de plus, monsieur; je n'en ajouterai qu'un, moi : c'est vous qui m'avez fait la honte où je vis, et c'est par vous que j'y mourrai. Adieu.

— Et ton portrait? de grâce, rends-le-moi.

— Adieu, monsieur, jusqu'à ce que nous nous séparions; je ne suis plus maintenant pour vous que le fils du meunier du Grand-Lemps.

Et tournant l'angle de la muraille, Clara revint sur le devant de la grange.

— Elle est plus jolie que jamais, se dit Lowitz en la suivant; quel ravissant démon! Je ne suis pas fâché de l'avoir retrouvée; sa colère lui passera, et alors... Quoi qu'il en soit, elle ne me gênera pas auprès de madame de Lafayette. Quel rapport peut-il y avoir entre elles?

Lowitz rejoignit ses deux compagnes de voyage ; elles étaient déjà à cheval et prêtes à continuer leur route. Quant au barbier, on l'avait attaché avec les autres prisonniers qui devaient marcher à pied jusqu'à Lyon. Quelques charrettes chargées de pillage , qu'on avait trouvées à l'arrière-garde des brûleurs, allaient servir à transporter les blessés des deux partis. Au moment où Lowitz mettait le pied à l'étrier, Clara fit faire une volte à son cheval, et se trouvant alors en face du capitaine des muscadins, elle lui tendit la boîte qu'elle avait reconquise.

— Ceci, monsieur, est un souvenir de ce que vous avez fait pour moi, lui dit-elle d'une voix parfaitement distincte, en lançant à Lowitz des regards pleins d'ironie ; gardez-le, et peut-être un jour reconnaîtrez-vous l'original.

Puis, sans attendre de réponse, elle mit son cheval au grand trot ; madame de Lafaye fit de même.

— Mille pardons, monsieur, dit le vicomte en s'approchant du muscadin , ce portrait m'appartient, et je vous serai fort obligé de me le rendre ; croyez que je suis désolé ; si c'était tout autre objet, je vous le laisserais avec plaisir.

— Quelle charmante figure ! s'écria le capitaine, tout entier à son enthousiasme.

Lowitz réitéra sa demande, mais ce fut en jetant un regard inquiet sur ses deux compagnes qui s'éloignaient toujours.

— Prenez garde , monsieur , dit le capitaine, en poursuivant la copie, vous pourriez bien, si je ne me trompe, perdre l'original.

— Ainsi vous me refusez ? dit Lowitz en remontant à cheval.

— Certainement.

— A merveille ! Vous me permettrez alors de vous demander votre adresse ?

— Gingènes, charcutier, rue... numéro...
Lowitz salua en partant au galop.

— Quel dommage , dit-il, que ce ne soit pas un gentilhomme !

Le vicomte voulut rejoindre madame de Lafaye et Clara ; mais elles semblaient se faire un malin plaisir d'être poursuivies par lui, et dès qu'il approchait, elles hâtaient la vitesse de leurs montures. Ce nouveau genre de chasse dura assez longtemps, au grand déplaisir du cheval et du maître. Cependant le temps s'écoulait, les prairies, les champs, les bois, les villages disparaissaient tour à tour, et le cours du Rhône se montrait déjà distinc-

tement aux yeux des voyageurs. A la fin toutefois, les deux fugitives s'arrêtèrent, et le vicomte les rejoignit, en pestant tout bas contre les caprices des femmes.

— Je croyais votre bête meilleure, M. le vicomte, dit Clara en passant la main sur l'encolure du magnifique cheval anglais qu'elle montait, et dont une selle grossière, placée sur une large couverture, ne dissimulait qu'imparfaitement la beauté.

Pas une goutte de sueur n'apparaissait sur le corps du noble animal.

— Le mien, dit Lowitz, est un Limousin pur sang, mais il est fatigué d'hier.

Puis, s'adressant à madame de Lafaye :

— Si vous m'en croyez, madame, nous irons moins vite ; je craindrais pour vous une course aussi prolongée.

— Laissez donc, vicomte, répondit Clara, nous sommes au contraire bien aises de vous faire voir ce que nos chevaux peuvent encore faire.

Et piquant des deux, elle partit comme un trait ainsi que sa compagne, qui toutefois retournait la tête de temps en temps, et semblait ne suivre qu'à contre-cœur celle qui l'avait sauvée.

Lowitz essaya encore de les atteindre, mais son cheval était harassé, et bientôt il les perdit de vue.

Nous épargnons au lecteur la peinture du désappointement du vicomte et les réflexions que fit naître en lui ce dénouement inattendu.

Les fugitives ne tardèrent pas à gagner Lyon. Un domestique attendait Clara à la Guillotière ; il emmena les chevaux, et toutes deux continuèrent leur route à pied. Arrivées place Bellecour, Clara s'arrêta.

— Que comptes-tu faire maintenant ? dit-elle à madame de Lafaye.

— Je connais quelques personnes à Lyon, il me sera facile de trouver un refuge.

— Tu ne connais que des nobles, reprit Clara, et... regarde.

Elle se retourna en montrant du doigt le terrible instrument qui se dressait comme une menace au milieu de l'esplanade.

Madame de Lafaye frissonna et fut obligée de s'appuyer sur le bras de sa compagne.

— Regarde ces pourvoyeurs, continua Clara en faisant remarquer à la jeune femme plusieurs membres du comité des Trois-cents qui, revêtus d'écharpes tricolores et précédés de

soldats, parcouraient les maisons de la place Bellecour ; regarde ces listes de proscription.

Et elle lui montrait de longues affiches couvertes des noms de suspects et placardées sur tous les murs.

— Il n'y a qu'une maison à Lyon où la police des jacobins ne viendra pas te chercher, c'est celle de Riard. Veux-tu m'y suivre pour un jour, en attendant mieux ?

Madame de Lafaye connaissait quelques détails de la vie de Clara. Le nom de Riard la fit pâlir de nouveau ; ce fut moins chez elle l'effet de la terreur que celui de la répulsion.

— Maintenant que tu as serré ma main, que crains-tu encore ? Peut-elle te souiller, toi ? Ne seras-tu pas toujours pure et digne, n'importe l'asile qui te recevra ?

— Non, s'écria madame de Lafaye, je ne rougirai jamais de toi ; conduis-moi, je te suis.

Clara logeait aux Terreaux, non loin du théâtre, et au-dessus d'un café où Riard passait une partie de ses journées.

Toutes deux furent reçues par une jeune négresse qui était depuis plusieurs années au service de Clara. Cette dernière installa ma-

dame de Lafaye dans une petite chambre fort obscure et contiguë à la sienne ; c'était celle de la négresse, et Riard n'y entrait jamais.

Brisée, anéantie par toutes les secousses de la journée, madame de Lafaye s'endormit bientôt ; trop agitée pour suivre son exemple, Clara veillait auprès d'elle. Sa nature, à elle, était plus forte ; les émotions l'ébranlaient sans la terrasser. Le front appuyé sur la main, elle se reportait au souvenir de son enfance, lorsque toutes deux vivaient doucement au milieu des mêmes sensations d'innocence et de bonheur.

Tout à coup des imprécations formidables se firent entendre de l'escalier, c'était Riard qui montait.

Clara ouvrit la porte de son appartement et s'avança sur le palier, froide et résolue.

Le bruit que faisait le terrible jacobin était tel que plusieurs personnes sortirent du café et voulurent s'interposer entre lui et sa maîtresse, qui l'attendait les bras croisés.

— Laissez , laissez , citoyens , s'écria Clara d'une voix railleuse ; c'est la part que le commandant s'est adjugée dans les visites domiciliaires.

Riard entra ; la fureur avait encore augmenté

son ivresse ; il se laissa tomber en blasphémant sur un canapé.

Pendant ce temps Clara allumait avec la plus grande tranquillité les deux candélabres qui ornaient sa cheminée. Puis, ouvrant toute grande la porte de la chambre de sa négresse, elle saisit l'un des flambeaux et présenta l'autre à Riard.

— Quand tu voudras commencer , citoyen , je suis à tes ordres. Regarde partout , fouille toutes les armoires ; il faut que tu puisses dire au comité que tu fais les choses en conscience.

Cette raillerie acheva d'exaspérer Riard.

— S'ils se sont échappés, tu ne m'échapperas pas, toi, s'écria-t-il.

Et tirant son sabre , il le leva sur la tête de Clara.

Celle-ci para le coup avec le flambeau qu'elle tenait à la main ; l'acier, glissant sur le cuivre, vint effleurer son épaule.

Au même instant le sabre vola à l'extrémité de l'appartement , et Riard désarmé retombait à la renverse sur le canapé.

Clara était debout devant lui , les bras croisés, le fascinant du regard.

Cette action soudaine , ce contact magné-

tique donnèrent aux idées de Riard une autre direction. Il partit d'un formidable éclat de rire.

— Bravo ! ma vaillante , c'est noblement paré ; nous sommes tous deux de la vieille roche. Serais-tu égratignée, par hasard ? Voyons, je vais appeler ta négresse.

Riard se leva et voulut se diriger vers la porte de la petite chambre ; mais Clara , se plaçant devant lui, arracha d'un seul coup le peignoir qui la couvrait.

Ses beaux cheveux noirs s'étaient dénoués , et, tombant à profusion autour d'elle, ils voilaient sans le cacher ce buste admirable qu'ils rendaient plus éblouissant encore.

Riard, ébloui, s'arrêta. Une légère raie rouge était tracée obliquement sur la pomme de l'épaule gauche ; quelques gouttes d'un sang vermeil s'en échappaient.

— Du sang ! il est à moi, il m'appartient, ce sang ! s'écria le jacobin en saisissant avec frénésie l'épaule de Clara.

Celle-ci ne changea pas : elle venait d'entendre un léger bruit dans la pièce voisine , puis elle avait vu la tête de sa sœur se dresser contre le carreau qui éclairait la petite chambre.

— Brutal que je suis ! continua Riard ; quand je pense que j'ai manqué gâter tout cela !

Clara continuait à rester immobile et à fixer ses regards sur madame de Lafaye paralysée par la terreur et l'étrangeté de cette scène.

— Allons , allons , l'ongle de ton tigre t'a à peine effleurée, et il n'y a rien ailleurs , heureusement pour tous deux ; autrement , je me tuais après toi , ma petite Clairette , continua Riard frémissant sur place , mais ce n'était plus de fureur. Blanche , noire et rouge , que tu es belle ainsi ! Mais pourquoi joues-tu avec le feu ? Tu sais bien que je t'aime , moi , que je t'aime comme un damné t'aimerait si tu pouvais l'arracher de l'enfer ! ha ! ha ! ha ! quelle bêtise ! Qu'est-ce que je dis là ? il faut laisser ça à notre brave curé. Le voilà , mon enfer ; c'est pour toi que je brûle !

Il voulut l'étreindre dans ses bras.

Clara recula d'un pas.

— Veux-tu donc me rendre enragé ? s'écria Riard. Voyons , ma chatte , pardonne à ton tigre. Oui , je suis jaloux de toi ; oui , je briserais , je hacherais tous ceux qui voudraient t'aimer ! T'a-t-on jamais aimée comme moi ? réponds !

Clara ne répondit que par un regard d'implacable mépris, et relevant une de ses draperies flottantes, elle étancha le sang de son épaule. Telles, dans les frontons du Parthénon, les nymphes de Phidias agrafent leur chlamyde.

— Ce sang ! toujours ce sang ! s'écria Riard furieux. Ah ! tu ne veux pas m'aimer ! eh bien, écoute... Mais quel est ce bruit ?...

Riard s'élança sur le seuil de la petite chambre où un faible cri venait de se faire entendre ; mais au même moment il se sentit arrêté par Clara.

— Oui, lui dit-elle, oui, je t'aime !

Quelques heures s'étaient écoulées, le jour allait bientôt paraître. Cependant, à travers les volets fermés, on aurait pu entendre encore, dans la direction des Terreaux, un bruit confus de voix impérieuses ou suppliantes, de chaînes, de verrous, le pas régulier des soldats, celui plus lourd de la cavalerie et le cliquetis des armes. C'étaient des prisonniers que la municipalité faisait entasser dans les caves de l'hôtel de ville. Sur la cheminée, une bougie mourante vacillait encore au haut d'un candélabre, et répandait dans la chambre un mélange d'ombres et de lueurs fantastiques.

On entendait dans l'alcôve la respiration entrecoupée de Riard ; il dormait.

Tout à coup le jacobin tressaillit , et se mit sur son séant ; ses yeux s'ouvrirent démesurément, ses bras s'agitèrent et il descendit du lit. Tous ses mouvements étaient empreints de cette roideur, de cette lenteur particulières aux somnambules.

— Du sang ! toujours du sang ! dit-il en étendant la main sur l'épaule de Clara ; mais celui-ci est plus frais, plus jeunè que celui de Royal-Pologne... Neuf gentilshommes comme moi... Ils m'avaient renié, ça a fait neuf têtes ; oui, neuf têtes qui sont venues au bout des piques boire de la bière, là, dans le café. Elles étaient belles, ces têtes ; plus belles que celles de ces trois calotins qu'ils ont expédiés ensuite. Elles semblaient me parler, me dire que j'étais encore Riard, mais que je n'étais plus de Beauvernois ; aussi Lamballe leur a-t-il arraché la langue. Ils ne pourront plus me reprocher d'avoir forfait ; je veux rester le seul noble , moi. Un noble sans-culotte, ah ! ah ! c'est beau, n'est-ce pas ?... Qu'est-ce qu'ils font donc làb-as aux Terreaux ? Ah ! les prisonniers continuent d'arriver... des coups de crosse, de plat de sabre, bravo ! bravo !... Tiens , ils les

mettent en cave comme du vin vieux. En sortant de là, ils n'en seront que mieux pour la guillotine.

Clara s'était précipitée vers madame de Lafaye, toute glacée d'effroi ; elle pressait et réchauffait ses mains dans les siennes , la rassurait à haute voix, en lui disant que dans l'état où était Riard il ne pouvait plus ni les voir ni les entendre ; en effet , il ne tarda pas à regagner son lit tranquillement.

Le matin, le terrible jacobin sortit en toute hâte ; il était en retard de vengeances et d'arrestations.

Peu de temps après , se présenta le barbier Scævola, mis en liberté par les jacobins, à l'arrivée à Lyon du détachement de Gingènes. Il emmena madame de Lafaye, et Clara sortit pour se rendre au théâtre.

VI

Si quelque chose avait pu distraire Clara de ce qui venait de se passer, c'eût été l'aspect que la ville présentait ce jour-là.

La foule regorgeait sur les Terreaux et contemplait en frémissant l'hôtel de ville qu'entourait une force imposante. Tous les cafés étaient remplis d'une multitude bourdonnant comme les abeilles dans leur ruche. On s'insultait, on se provoquait d'un café à l'autre, suivant la couleur politique de l'établissement ; de nombreuses patrouilles parcouraient toutes les rues ; la plupart des boutiques étaient fermées.

Les jacobins , qui ne demandaient qu'une collision générale , dans l'espérance qu'elle tournerait à leur avantage, avaient choisi d'avance la soirée de ce jour pour se rendre en masse au Grand-Théâtre, et s'opposer à la représentation d'une pièce girondine qui faisait fureur alors : *l'Ami des Lois* , de Laya. Les jeunes gens de la plupart des sections , informés du projet de leurs adversaires , s'étaient également consultés afin de soutenir l'ouvrage menacé.

La représentation devait offrir encore un autre intérêt, secondaire il est vrai. On allait y voir débiter la prima donna de la saison , qu'on disait protégée d'une manière toute spéciale par les meneurs du club central.

Le théâtre national n'était ouvert que depuis peu de temps ; les menaces d'invasion avaient fait suspendre les spectacles par toute la France , et il n'avait fallu rien moins que la brillante campagne de l'Argonne et la retraite des Prussiens pour engager la Convention à rendre au peuple des grandes villes son divertissement favori.

Quelques moments avant que la représentation ne commençât, l'intérieur de la salle des Terreaux offrait un singulier coup d'œil.

Toute la jeunesse des sections, debout, pressée, immobile et silencieuse, remplissait déjà l'immense parterre, qui arrivait jusqu'aux musiciens. Le 10 août avait fait disparaître, au nom de l'égalité, les banquettes de l'orchestre et les baignoires. Tout le reste du théâtre était exclusivement livré aux jacobins. Les premières loges, que Lowitz avait vues autrefois si brillamment parées de la fleur de l'aristocratie lyonnaise, étaient alors envahies par ces femmes qui garnissaient, les jours de séance, les tribunes du club central, et qui devaient mériter bientôt le terrible surnom de *furies de guillotine*. Derrière elles, au-dessus, dans tout l'hémicycle enfin, les bonnets rouges des patriotes formaient comme une voûte menaçante sur la tête des muscadins. Dans une des avant-scènes se trouvaient Riard et la plupart des autres chefs du parti, à l'exception toutefois de Chalier, qui n'allait jamais au théâtre.

En attendant que le spectacle commençât, les loges retentissaient de clameurs, de vociférations, de chansons patriotiques, de sifflets, d'insultes, le tout à l'adresse du parterre, qui n'y répondait que par un murmure continu, sourd et imposant.

La sonnette qui annonce aux acteurs que le

moment est venu de se rendre sur la scène n'avait pas encore retenti. Pendant que les uns s'habillaient, que les autres, déjà réunis au foyer, causaient en attendant le lever de la toile, que les ouvriers machinistes mettaient en place les dernières décorations, le régisseur se promenait à grands pas sur le théâtre, de l'air d'un homme impatienté.

— Cet animal de Dorfeuille ne vient pas ; au diable son patriotisme, sa garde nationale et son club central ! Que la peste l'étouffe ! Et le public qui est déjà si bien disposé aujourd'hui !

En ce moment les cris : « Commencez ! commencez ! » se firent entendre dans la salle.

— A merveille ! s'écria le régisseur exaspéré ; comment ça va-t-il aller tout à l'heure ? Ce misérable a donc juré la perte du théâtre ? Nous sommes déjà si bien dans nos affaires, une interruption de six mois !

Le régisseur sentit alors une large main s'appuyer sur son épaule ; il se retourna, c'était Dorfeuille... autrement dit le citoyen Lamballe.

— Allons, allons, papa Bordier, ne te fâche pas ! depuis six semaines que je fais partie de ta troupe, je ne t'ai pas vu encore une fois de

bonne humeur ; pour un premier comique c'est mal.

— Ma foi, citoyen, tu es à l'amende double, dix minutes de retard. Regarde toi-même, dit Bordier en tirant sa montre.

— Impossible, citoyen, impossible ; le service public avant tout. Si tu persistais, tu te ferais passer pour un aristocrate. Je sors de l'arsenal, où je viens de commander la manœuvre du canon, à l'usage bientôt de ce tas de modérés qui infestent la république.

— Tout cela est bel et bon, mais, en attendant, les pièces ne marchent pas.

— Comment, elles ne marchent pas ! elles vont toutes sur quatre roues.

— Je me moque pas mal de tes calembours. Tiens, entends-tu crier là-bas ? Tu n'es pas habillé, il te faut encore vingt minutes avant d'être prêt.

Dorfeuille ou Lamballe, comme on voudra, haussa dédaigneusement les épaules.

— Tu n'y entends plus rien, mon cher ; fais lever la toile, je veux faire une annonce.

— Ah ça ! est-ce que tu es fou ?

— Lève donc la toile, te dis-je.

Et joignant l'action à la parole, Dorfeuille saisit d'une main vigoureuse la corde du ri-

deau ; une seconde après, la salle apparaissait tout entière aux regards effarés de Bordier , qui, se trouvant seul sur la scène, s'enfuit dans la coulisse, au milieu des éclats de rire.

Dorfeuille s'avança sur le théâtre.

— Citoyens, dit-il d'une voix forte et assurée, retenu jusqu'à présent par les devoirs que m'imposent mes fonctions de sergent d'artillerie, je viens, afin de ne pas retarder vos plaisirs, vous demander la permission de jouer tel que je suis dans la première pièce.

Les jacobins applaudirent avec fureur le citoyen Lamballe.

— Bravo ! Dorfeuille , bravo ! criait-on de toutes parts dans les loges ; accordé ! accordé ! commencez ! commencez !

Tout à coup une bordée , ou , pour mieux dire , une explosion épouvantable de sifflets couvrit toutes les acclamations.

— Non ! non ! à bas Dorfeuille ! à bas ! qu'il aille s'habiller ! on attendra !

Tels étaient les cris qui se firent entendre ensuite au parterre, avec un ensemble formidable.

— Il n'ira pas ! il n'ira pas ! qu'il reste , et qu'on joue tout de suite ! reprirent les jacobins.

Leurs voix n'arrivaient pas jusqu'à Dor-

feuille , qui ne savait pas quelle contenance faire, tandis que Bordier, à l'abri des coulisses, se frottait les mains et riait en disant :

— Ah ! ah ! tu as voulu en tâter, mon garçon, eh bien ! tire-t'en si tu peux.

Mais Dorfeuille ne s'en tira pas du tout. Quelques projectiles inoffensifs, qui tombèrent autour de lui, achevèrent de lui faire perdre la tête ; il s'enfuit sans observer la règle qui défend de montrer le dos au public , et ne tarda pas à reparaitre habillé en ecclésiastique.

La première pièce commença ; elle était intitulée : *Le Déplacement des Saints, ou les Incrédules*. Des dragons, des religieuses, des moines défroqués, des mariages de prêtres, tel était alors le fond de toutes ces œuvres de circonstance. Après avoir profané par la force brutale les choses sacrées, l'esprit révolutionnaire les raillait sur la scène comique.

L'auditoire se tenait tranquille ; il se réservait pour *l'Ami des Lois*.

Après une courte apparition , Dorfeuille , dont le rôle était, du reste, de la plus grande insignifiance , revint dans les coulisses en attendant une rentrée.

— Sapristi ! lui dit Bordier, tu as eu de l'agrément dans ton rôle ; dès que l'on t'a vu, tout

le monde t'a applaudi, et l'on riait avant que tu n'eusses ouvert la bouche.

— Ce sont des applaudissements que je ferai payer à ces gueux de modérés plus cher encore que leurs sifflets, dit Lamballe en serrant les poings.

— Prends garde, dit Bordier; les Lyonnais ont des dents; « cet animal est très-méchant; quand on l'attaque, il se défend. » Ah! voici la débutante qui arrive, un contralto magnifique et un poignet d'enfer. On prétend qu'elle fait des armes comme Saint-George.

— Connu, connu, dit Lamballe; mais Riard a là une maîtresse qui va grand train sur le chemin de la guillotine.

— Laisse donc, elle est plus jacobine que toi : c'est elle qui, l'autre jour, a donné un coup d'épée au jeune Servant, le coq des sections. Aujourd'hui encore, il ne veut pas croire que son adversaire ne soit qu'une femme.

Lamballe haussa les épaules et rentra en scène.

Le fait est que Clara détestait franchement tous les partisans de l'ancien régime. Elle aussi avait de graves sujets de plainte contre cette société qu'on renversait; à ses yeux la révolution n'était que la révolte légitime de ceux

qui souffraient contre ceux qui faisaient souffrir.

Un événement imprévu vint , au moment même, prouver que Bordier avait raison.

Le maire de Lyon était un honnête homme, nommé Nivière-Chol , faible de caractère et sans opinion arrêtée. Nivière craignait les jacobins , regrettait les royalistes et se laissait mener par les girondins. Il cherchait le bien, mais en hésitant, ne montrait de l'énergie que lorsque la peur l'y forçait, et affectionnait par-dessus tout ces mesures négatives, préventives et diplomatiques que l'on habille ensuite de la couleur qui l'emporte.

Nivière-Chol apprit un peu tard le rendez-vous que les deux partis s'étaient donné au théâtre. La représentation allait commencer. Sur-le-champ Nivière-Chol fit changer le spectacle ; il substitua l'opéra de *Montano et Stéphanie* à la pièce en cinq actes de Laya, et remplaça la première pièce où devait débiter Clara par la rapsodie républicaine dont nous avons parlé.

Dès qu'on entendit les premières mesures de l'ouverture de *Montano*, le mécontentement fut général , et un tumulte épouvantable s'éleva indistinctement de toutes les parties de la

salle. Jacobins et modérés, trompés dans leur haine, réclamaient en termes furieux.

En vain le régisseur Bordier s'avança pour donner des explications et faire part de l'arrêté du maire ; il fut accueilli par les mêmes projectiles qui venaient de saluer Lamballe, et celui-ci put à son tour, dans la coulisse, rire et se frotter les mains.

La toile se leva ; mais il fut impossible de commencer la pièce. Les acteurs restaient immobiles à leur place. Tout à coup, comme si les deux partis se fussent entendus pour trouver un autre sujet de querelle, les jacobins demandèrent *la Marseillaise*, et les girondins la chanson de Lyon.

La chanson de Lyon, toute de circonstance, se chantait sur le même air que *la Marseillaise* et se composait de neuf couplets assez plats, ainsi qu'on peut en juger par le premier :

Ces tyrans, ces petits despotes,
Au lieu de faire leur devoir,
Après s'être emparés des postes,
Ils abusent de leur pouvoir.
Ils veulent nos bras, notre vie,
Attendent à la liberté ;
Ils voudraient perdre la cité :
Oui, c'est là toute leur envie.
De grâce, citoyens, démasquez nos tyrans ;
Parlez (*bis*) et vengez-nous de tous les intriguants !

L'orchestre fit entendre le prélude ; c'était le même pour les deux partis ; chacun s'arrêta et attendit. Tout à coup Clara, sous le costume de Stéphanie, ses noirs cheveux épars sur sa longue robe blanche, tenant à la main une pique surmontée d'un bonnet rouge, s'avança seule jusqu'au bord du théâtre, pareille aux inspirées antiques.

La voix de la nouvelle prima donna, contralto magnifique, résonna aussitôt dans toute la salle. Cette voix disait ce chant fameux, monument impérissable de notre révolution :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé...

Devant la double puissance de la beauté et du talent, les haines politiques se turent un instant, et la salle entière éclata en un seul bravo. Non content de frapper des pieds et des mains, Riard se tordait dans sa loge de joie et de bonheur.

— Quel début ! disait le curé Bottin, qui se piquait d'être connaisseur, depuis que la révolution lui avait ouvert les théâtres et permis de donner carrière à ses goûts divers ;

quel début ! il est patriotique, artistique et magnifique !

Les couplets suivants furent chantés avec le même succès ; cependant on entendait murmurer dans le parterre : « C'est la maîtresse de Riard. »

L'exaltation de Clara augmentait toujours. Le démon de la discorde et celui de la musique inspiraient la prima donna. Saisissant le bonnet qui couronnait sa pique, elle l'avait placé sur sa tête, et ressemblait ainsi à la déesse de la Liberté, cette noble mais sanglante idole. A la fin du dernier couplet, elle désigna tout à coup, du geste et du regard, l'immense parterre qu'encombraient les modérés, et leva sa pique sur eux en chantant :

Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Le parterre en masse répondit à cette provocation par un rugissement formidable ; en un instant le théâtre fut envahi.

— Je suis à toi, ma lionne ! s'écria Riard en tirant son sabre et en s'élançant, d'un seul bond, de l'avant-scène sur les planches.

Le tumulte devint épouvantable ; les chevaliers de la cuve, Lowitz en tête, avaient

chargé les premiers. Ce n'était pas la politique mais bien la galanterie qui poussait le jeune vicomte ; il avait reconnu Clara , et voulait profiter de l'occasion pour regagner ses bonnes grâces.

Elle aussi le reconnut, malgré la triple couche de noir dont son visage était couvert. Au moment où plusieurs jacobins serraient Lowitz de près , elle ouvrit la porte de sa loge et l'y poussa.

Lowitz voulut ressortir , mais la porte était solidement refermée. Quelque temps encore il entendit le bruit de la bataille , puis succédèrent les pas lourds et cadencés de plusieurs compagnies d'un régiment de ligne. Peu à peu le calme se rétablit , puis le silence vint : la salle était évacuée.

Une grande et belle négresse entra dans la loge. Lowitz la reconnut.

— Maître à moi, dit-elle, prendre les habits de Zamie ; les jacobins garder les portes et tuer maître. C'est maîtresse qui l'a dit.

Elle choisit à la hâte, parmi les divers vêtements qui pendaient aux parois de la loge, une longue robe, une pelisse, un madras. En un clin d'œil le vicomte, qui avait ôté sa veste et son gilet, fut métamorphosé en une fille du Sahara.

— Maître à moi , jolie négresse , ajouta Zamie.

Et prenant Lowitz par la main , elle le guida à travers les corridors obscurs du théâtre. Une fois à la porte, elle disparut.

Lowitz reconnut alors, au milieu d'un groupe, Riard donnant le bras à Clara. Il parlait et gesticulait avec violence.

Lowitz saisit un moment favorable.

— Maîtresse à moi donner sa clef à Zamie , dit-il à Clara.

Celle-ci hésita ; mais Riard se retournant :

— Eh ! parbleu ! moricaude , va-t'en au diable avec ta clef ; tiens , prends la mienne , et file devant.

Lowitz ne se le fit pas dire deux fois. Comment trouva-t-il le logement de Clara ? C'est ce qu'il nous importe peu de savoir ; mais le fait est que quelques minutes après il heurtait à la porte de la maison des Terreaux.

— Mademoiselle Zamie ! cria une voix au moment où Lowitz montait les escaliers quatre à quatre, vous oubliez le bol de punch ! si le commandant vient , il fera le même train que l'autre jour.

Un individu s'élança sur les traces de la prétendue négresse.

— Mais prenez donc votre chandelle, sapristi! fleur du Bambara, du Sahara, du Biskara! vous savez bien que la serrure est difficile, il faut voir clair à ce qu'on fait.

Lowitz saisit sans se retourner le bougeoir qu'on lui présentait.

— Qu'est-ce que c'est que ça? Il n'y a rien pour moi aujourd'hui? Êtes-vous devenue cruelle comme les tigres de votre pays?

Et ce personnage passa amoureusement un bras autour de la taille de Lowitz. Celui-ci, sans se dégager, lui dit un mot à l'oreille; laissant alors tomber le bol de punch qu'il tenait de l'autre main, le galant recula de deux pas, les yeux hagards, la mine effarée.

— Silence, maître Quinquinet! reprit Lowitz; tu vas m'indiquer la porte de la première chanteuse; je pourrais me tromper.

— M. le vicomte! s'écria enfin d'une voix étouffée l'honnête trompette avec lequel nous avons fait connaissance dans le premier chapitre de cet ouvrage, et qui, à la fois traiteur et limonadier, était alors propriétaire d'un des plus beaux cafés des Terreaux.

— Veux-tu bien te taire, imbécile! La porte, te dis-je, la porte?

— Première à droite. Ouf! ce diable de

punch m'a brûlé les deux tibias. Hélas ! où me suis-je fourré ? Si l'on savait...

— Quinquinet, prends garde ! dit Lowitz en faisant tourner la clef dans la serrure.

Cette recommandation était à la fois une prière et une menace.

— Parler de vous ! dire que je vous ai vu ! continua Quinquinet en se frottant les jambes ; soyez tranquille , ma tête vous répond de ma langue , et , quoique échaudé , je cours de ce pas à l'autre extrémité de Lyon , pour pouvoir , en cas de malheur , mieux constater mon alibi.

Quinquinet , en effet , descendit rapidement. Tout à coup , revenant sur ses pas :

— M. le vicomte , ajouta-t-il , la petite est jolie , c'est vrai , mais sacrédié !...

— C'est bon , laisse-moi...

L'honnête traiteur , reprenant sa dégringolade , gagna la rue , et Lowitz entra dans l'appartement de l'actrice. En retrouvant tout à coup Clara sur la scène du théâtre , deux pensées avaient surgi à la fois dans l'esprit de Lowitz : renouer avec la belle prima donna une liaison brusquement interrompue , et profiter ensuite de cette liaison pour découvrir la retraite de madame de Lafaye. Les rapports qui existaient entre elle et

Clara intriguaient fort le vicomte, et la curiosité avivait sa nouvelle passion.

Jouant au besoin la comédie à merveille, et sachant présenter ses caprices d'un moment sous la couleur du dévouement et de la tendresse, il espérait donner facilement le change à Clara ; il faut lui rendre cette justice que , s'il était léger et égoïste dans ses amours, il ne reculait du moins devant aucun obstacle, et c'était là ce qui contribuait le plus à tromper toutes les femmes.

On entendit dans l'escalier la voix grondeuse de Riard et le traînement de son sabre. Lowitz, qui avait compté que Clara trouverait moyen d'arriver seule, regarda d'abord autour de lui, pour chercher un cabinet ou une armoire ; puis, apercevant deux épées de combat en croix contre la muraille, il en saisit une.

— Allons donc, se dit-il, si je me cachais, Clara se moquerait de moi et ce serait fini entre nous ; je la connais. Autant tuer son amant aujourd'hui qu'un autre jour ; j'aurai bien du malheur si je ne parviens pas ensuite à gagner la rue.

— Mais Zamie est folle, triple canon ! criait Riard dans l'escalier ; laver les marches avec

mon punch ! Je suis bien sûr que c'est en batifolant avec les garçons de l'établissement. Cette fille manque de mœurs ; je veux de la morale ici , mille millions de baïonnettes !

Clara entra la première et aperçut Lowitz debout , les bras croisés.

— Entrez-vous , mon ami ? dit-elle à Riard , qui continuait à tempêter et à sacrer sur l'escalier.

— Et aux clous de girofle encore , continua celui-ci. Ai-je le temps d'attendre qu'on en fasse un autre ? Et l'ouvrage de ce soir ? Ne faut-il pas que j'aie aidé les amis à empoigner tous ces accapareurs de guillotine ? Nous remplissons cette nuit les souricières jusqu'au comble. Ils payeront cher leur farce du théâtre ; on leur en donnera des voix comme la tienne pour cracher dessus !

Et Riard s'éloigna.

Clara écouta un instant , puis , fermant la porte à double tour , elle s'écria avec une explosion de voix délirante :

— Ah ! tu m'aimes donc encore ? tu ne me méprises pas , puisque tu risques ta vie pour moi , dis , mon bien-aimé , dis ?

« Nous sommes en plein drame , se dit Lowitz , il faut prendre le ton. »

— Oui, s'écria-t-il, je t'aime plus que jamais ; je t'aime pour ta beauté, ton courage, tes malheurs, pour tous les torts que j'ai eus envers toi.

Un nuage assombrit le front de Clara ; un doute affreux avait surgi en elle.

— Ah ! tu sais tout !...

— Oui, et le seul coupable, c'est moi ; tes fautes, je les revendique. Clara, tu es une digne et noble fille.

— Non, dit-elle, non ; la boue me couvre, je le sais, mais peut-être qu'en me serrant bien fort dans tes bras, tu la feras disparaître, cette boue ; ton amour m'a perdue, je veux qu'il me purifie.

Clara s'arrêta, elle écoutait ; on montait de nouveau l'escalier.

— C'est Riard qui revient, dit-elle ; je connais le bruit de son sabre.

— Eh bien, dit Lowitz, autant le tuer aujourd'hui qu'un autre jour.

On s'arrêta contre la porte, puis, sans autre préambule, le loquet fut soulevé ; la porte résista.

Lowitz reprit son épée.

— Cette lame est bonne, dit-il tranquillement.

— Ouvrez ! dit une voix forte.

— Ce n'est pas Riard , dit Clara. De quel droit venez-vous frapper ici ? s'écria-t-elle ; qui êtes-vous ?

— Ouvrez , et vous le verrez.

— Insolent !

— Ouvrez , vous dis-je , où j'enfonce la porte !

Clara fit signe à Lowitz , qui passa dans le cabinet de la négresse. Une seconde après , elle se trouvait en face de Chamarande.

— Ah ! dit avec un sourire railleur le commandant des volontaires du Mont-Blanc , je croyais trouver ici le citoyen Bellegarde , et je ne trouve qu'une femme. Il paraît que les culottes courtes et les bottes à l'écuyère te gênent à la longue , ma belle enfant ; un peignoir est plus commode.

— Pourquoi prends-tu la peine de chercher des hommes , quand une femme suffit pour te vaincre ? Ne me force pas de recommencer. Que viens-tu faire ici ? que veux-tu ?

— Ce que je veux ? C'est parce que tu le sais que tu as l'air d'en douter ; je veux ma femme.

— Sais-tu ce que je te conseille ? reprit Clara , c'est de laisser là ton uniforme et ton grand sabre , et de t'engager au théâtre ; tu

joueras les maris féroces à ravir. Rien qu'en t'entendant dire : « Ma femme ! je veux ma femme ! » notre directeur te signera un engagement.

— Crois-moi , ne plaisante pas plus longtemps avec moi.

— Quand on a perdu sa femme, citoyen, on ne va pas la demander comme toi aux échos d'alentour ; on la laisse s'éloigner en brave , ce qui est difficile , j'en conviens , quand on l'a épousée en lâche.

— Ah ! s'écria Chamarande hors de lui , que n'y a-t-il un homme ici pour me rendre raison de tes insultes ! Fût-ce Riard lui-même, je l'éventrerais.

— Voici ce qui s'appelle être servi à la baguette , commandant , dit Lowitz , qui , après avoir arraché son déguisement , apparaissait l'épée à la main ; j'ai eu l'honneur de voyager hier avec madame de Lafaye , et je peux vous donner de ses nouvelles ; mais , si vous voulez bien , ce sera là-bas , sous ce réverbère.

Et Lowitz , ouvrant la fenêtre toute grande , montra au commandant une petite rue obscure qui coupait les Terreaux à angle droit.

— Mille pardons , M. le vicomte , je vous prenais pour le nègre de mademoiselle , dit

Chamarande , les dents serrées, avec la même politesse ironique. La rage des déguisements devient épidémique, à ce que je vois; je comprends à merveille pourquoi mademoiselle a quitté le sien.

Chamarande saisit l'épée qui restait encore à la muraille.

— Vous permettez ? reprit Lowitz en passant le premier.

— Allez , commandant, allez , dit Clara , le vicomte est aussi fort que moi , il vous tuera.

Et elle se plaça tranquillement à la fenêtre.

A peine arrivés sous le réverbère , les deux hommes s'attaquèrent avec furie. Le réverbère éclairait mal ; l'obscurité ne leur permettant pas de bien diriger leurs coups , tous deux s'enferrèrent et tombèrent en même temps.

Soudain l'extrémité la plus éloignée de la rue s'illumina ; des gendarmes apparurent , le sabre d'une main , une torche de l'autre ; puis , entre une double haie de soldats , marchaient de nombreux prisonniers que précédaient plusieurs officiers municipaux ; l'un de ces derniers vint heurter du pied les deux corps étendus.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Encore un de

ces maudits barbouillés ; tiens, tiens, un duel, et un solide, à ce qu'il paraît. Eh ! par l'enfer, c'est le commandant Chamarande. Voyons, quelques hommes de corvée , et plus vite que ça ; qu'on transporte le commandant à l'Hôtel-Dieu, et quant à celui-ci, mort ou vivant, il suivra les autres.

VII

La maison d'arrêt dite de Roanne est appelée ainsi de la petite place du même nom sur laquelle elle est située, à côté du palais de justice, et au bas du coteau de Fourvières. Cette place perpétue le souvenir de Giraud et Guillaume de Roanne, chanoines de l'église de Lyon, qui y firent construire, à la fin du quinzième siècle, un magnifique hôtel, lequel devint plus tard le palais de justice. La prison a été élevée en 1784, sur les dessins de l'architecte Bugniet. On peut la considérer comme un modèle de perfection du genre. En

la voyant, comme l'a dit Delandine, il est impossible de ne pas s'écrier avec un soupir : « Voilà une prison. » Imaginez un massif carré de pierres de taille dont les assises, distinguées par des saillies et des pierres rentrantes, ne laissent apercevoir aucune ouverture, si ce n'est des larmiers près des combles, et la porte dans le bas. Placée sous des cintres rapprochés et qui vont en diminuant, cette porte semble, par l'effet de la perspective et de l'enfoncement graduel, laisser difficilement à l'homme d'une taille ordinaire le pouvoir d'y entrer, ou plutôt d'en sortir.

Pour mieux épouvanter les aristocrates, Chaliier, en sa qualité de président du tribunal criminel, avait nommé concierges de Roanne les deux bourreaux de la ville. L'un était un petit vieillard aux cheveux blancs et aux formes aristocratiques, on l'appelait *Monsieur de Lyon*; l'autre était un homme dans la force de l'âge, aux membres trapus, vigoureux, à la physionomie dure et impassible, et portant dans toute sa rigueur le costume des jacobins. Un long bonnet à poils noirs sur une taille de six pieds, une barbe épaisse, une forte voix, une main écrasante, voilà ce qu'on remarquait tout d'abord dans cet homme sur-

nommé *le coadjuteur*, par une atroce plaisanterie.

C'était le lendemain du jour où avaient eu lieu les événements précédents. Les deux bourreaux, ou les deux concierges, comme on voudra, étaient assis dans une grande pièce triste et sombre, qu'on appelait le parloir; elle pouvait passer cependant pour un lieu de délices à côté du reste de la prison. M. de Lyon faisait de la tapisserie, sa petite main décharnée courait sur son canevas; le coadjuteur, lui, fumait, absorbé dans ses réflexions, et, à en juger par sa physionomie, il ne devait rien y avoir de très-pastoral dans ses pensées.

— Au nom de Dieu, Jacquot, dit le petit vieillard, vous devriez bien fumer ailleurs, cette odeur est insupportable, et nos dames en ont été très-fatiguées ce matin à leur déjeuner..

— Est-ce que je me soucie, moi, des aristocrates tant mâles que femelles? Le tabac est le divertissement du patriote; ceux qui ne l'aiment pas n'ont qu'à se boucher le nez. Rappelle-toi, citoyen, que M. Chalier a dit l'autre jour qu'on pouvait fumer partout.

— M. Chalier par-ci, M. Chalier par-là, il

fait de belles choses, vraiment, M. Châlier.

— Eh ! parbleu ! on te dit bien M. de Lyon à toi.

— Ah ! ce n'est plus comme du temps de monseigneur l'intendant, ce pauvre M. de Flesselles, qu'ils ont abîmé à Paris ; on me donnait mon titre alors, tout comme à un autre, et non par moquerie ; j'avais ma place à la procession des chanoines comtes de Lyon et mon banc à l'église de Saint-Nizier.

— Oui , pardieu ! derrière la porte , à côté du catafalque , murmura Jacquot.

— Maintenant , continua M. de Lyon, on bouleverse tout, sous prétexte d'amélioration ; jolie amélioration , ma foi , si elle est dans le genre de celle de l'autre jour ! Quand on pense que depuis trois mille ans on coupait la tête aux gens avec la hache ou le sabre, et il faut qu'un mauvais médecin, qui ne tuait pas assez de malades sans doute , vienne vous imposer un joujou d'enfants , une misérable machine qui n'a pas le sens commun ; il suffit que la ficelle soit détraquée pour que tout aille à la diable.

— Laissez aller la guillotine, père Finet ; elle fera son chemin.

— Ah ! mon damas d'Allemagne , mes cor-

des de boyau , ma barre de fer et ma croix de Saint-André valaient mieux. Au moins de cette manière on servait chacun selon ses œuvres , et par une sage diversité on parlait à l'esprit et au cœur du public. S'agissait-il d'un gentilhomme ? En avant le grand sabre, l'échafaud tendu de noir et le billot de trois pieds de haut ; aussi l'homme de qualité était reconnaissant de ce qu'on faisait pour lui. Pour le menu fretin , la corde ; pour les grands criminels , la roue. Je me souviens , lorsque j'allai à Valence exécuter M. Mandrin, de l'impression que je produisis. Les trois confréries de pénitents et tous les capucins de la ville entouraient la place ; les coups de barre alternaient avec le chant des psaumes ; c'était vraiment édifiant. Mais que pouvez-vous sur l'imagination , vous autres , avec votre infernale mécanique ? Aussi vous l'appellez le rasoir national. Comme c'est grand , comme c'est noble , cette idée-là !

— D'ici à trois jours , répondit froidement le coadjuteur , ce rasoir-là coupera plus de têtes que ton damas n'en a coupé en trente ans.

Comme on le voit, M. de Lyon était un enragé aristocrate. Les jacobins toléraient en

lui une caricature étrange et sanglante de l'ancien régime. Loin de le faire taire, ils riaient à gorge déployée de ses colères, les provoquant en toute occasion. Ils n'en étaient pas encore venus à ce point de demander, au fer et au bois dont ils se servaient, une opinion politique.

En entendant la terrible réponse du coadjuteur, M. de Lyon ne put contenir un mouvement de surprise et d'indignation, mais il ne répliqua pas. Prudent comme la plupart des fonctionnaires, il maintenait son opposition sur le vague terrain des généralités. Les exemples qui frappaient journellement ses yeux lui faisaient redouter toute espèce d'application.

Un geôlier entra, et s'adressant au coadjuteur :

— Citoyen Jacquot, dit-il, une femme est là qui te demande.

— Connu, parbleu ! que le diable emporte les pleureuses et les pleureurs ! Je ne me dérange jamais pour le sexe ; dis-lui d'entrer.

— Elle refuse ; elle dit que c'est à toi de venir.

— Ah ! voilà qui est curieux ! Elle sera bien reçue.

Le coadjuteur se leva en jurant, et s'avança

sous le porche du guichet ; il se trouva alors en face d'une femme voilée et couverte d'une mante noire, ce qui, joint à l'obscurité, ne permettait de distinguer ni sa taille ni sa figure.

— Qu'y a-t-il pour ton service, citoyenne ? Et dépêche-toi ; je n'ai pas de temps à perdre.

— Je veux te parler seule, citoyen.

— Ah ! vraiment ; mais pour cela il n'y a que ma chambre.

— Je suis prête à t'y suivre.

— Hum ! dit Jacquot en montant l'escalier, serait-elle vieille, par hasard ?

A peine le coadjuteur eut-il ouvert sa porte, qu'il était rassuré ; la lumière plus abondante lui avait permis de deviner la jeunesse et la beauté à travers les voiles de l'étrangère.

Mais celle-ci ne se pressait pas de faire connaître l'objet de sa visite. Immobile au milieu de la chambre, elle la parcourait d'un regard curieux et avide. L'ameublement, des plus confortables, trahissait au premier coup d'œil d'anciennes habitudes d'élégance et de bien-vivre qui devaient surprendre chez le possesseur. Mais en outre des meubles ordinaires, quelques détails méritaient surtout de fixer l'attention.

Sur une large commode en bois d'acajou, on voyait un modèle de guillotine calculé au vingtième et parfaitement exécuté. Il avait été envoyé de Paris pour servir d'étude à qui de droit. Un pâle rayon de février, passant à travers les vitres, animait la couleur sanglante de l'horrible machine et de son piédestal.

Un uniforme de garde national, paré des galons de sergent-major, était jeté sur un fauteuil; les armes étaient tout près : c'était un énorme fusil à deux coups, muni d'une longue baïonnette, et un sabre droit à deux tranchants, trois ou quatre fois plus pesant que d'habitude; une paire de pistolets et un long poignard reposaient à côté de la giberne.

Sur la cheminée ou autour de ses lambris, on voyait des pipes d'une grande valeur, des cravaches à pommes ciselées, des bijoux de prix, et enfin une très-belle montre émaillée. Toutes ces choses indiquaient une richesse sinon présente, du moins passée.

On voyait encore suspendu à la muraille un autre objet d'un usage terrible : un martinet à sept longues lanières, garnies chacune d'une boule de plomb. C'était là une arme de petite tenue, et qui ne servait que dans les émeutes ou dans les rixes particulières.

— Par la mort de mille diables ! s'écria le coadjuteur, es-tu venue ici pour faire une visite domiciliaire ? Il faut que ça finisse , et d'abord que je sache qui tu es.

L'inconnue laissa tomber sa mante et rejeta son voile en arrière ; le coadjuteur pâlit , et, chancelant comme s'il eût reçu une balle au cœur, il s'affaissa sur un fauteuil.

— Oui, dit Clara en se jetant à ses pieds , oui , je suis Clara Dubreuil.

Le coadjuteur sanglotait , cette nature féroce et puissante était vaincue.

— Le malheur nous a séparés , mon père, l'infamie nous réunit, dit Clara.

— L'infamie ! non : la vengeance. Toi aussi, tu la cherches ; tu es la maîtresse de Riard, je le sais ; mais je n'ai pas le droit de te le reprocher. Riard leur fera payer cher notre commune dette. Comme à moi, la fatalité t'a offert la vengeance au prix de la honte ; comme moi, tu n'as pas hésité. Ne pleure pas , le moment va venir ; tiens, regarde, je suis content, moi, je suis heureux ; tiens, tu vois bien que je ris.

Ce mélange de joie féroce, de larmes, de fureur, de tendresse, était effrayant à voir. Clara se rejeta en arrière.

— Mais tu ignores donc ce qu'ils m'ont fait ?

continua le coadjuteur ; oui , tu l'ignores , car si tu l'avais su , tu ne l'aurais pas oublié.

Il se leva , et tirant une clef à trèfle de sa poche , il l'introduisit dans la serrure à secret d'un coffre massif fixé au sol par quatre écrous. Le coffre , en s'ouvrant , laissa voir dans son intérieur un boulet rouillé et une chaîne brisée par le milieu. Clara frémit ; elle savait déjà à quoi ces objets avaient servi.

— Tu vois ces fers ? Sais-tu pourquoi je les conserve ? Pour en refaire le couteau de la guillotine quand je l'aurai usé.

Clara porta ses mains à sa figure ; mais le coadjuteur les abaissa aussitôt.

— Non , ma fille , non ; il faut que tu regardes , il faut que la haine t'entre par les yeux. Dix ans de galères !!! dix ans ! et ma fortune perdue , pour avoir voulu tuer le misérable qui a séduit ta mère , et qui la promenait partout , ainsi que le fruit de ses adultères amours. Parce que cet homme était l'ami et le confident des princes , les juges furent sans pitié , et le public qui m'honorait la veille a craché sur moi le lendemain.

Le sang monta à la figure de Clara.

— Oui , mon père , oui , vengeance ! oui , du sang pour laver cette tache !

Le coadjuteur étreignit Clara sur sa large poitrine.

— Viens, ma fille, viens, nous nous comprenons, et justice sera faite... Dans la boue où nous sommes, il ne doit nous rester qu'un sentiment, la haine, et cette haine-là ennoblit tout.

— Quand vous me fîtes connaître vos malheurs, dit Clara, j'eus le tort d'en rougir. Plus tard je me le reprochai; je voulus avoir de vos nouvelles, je voulus vous revoir, mais vous aussi vous aviez disparu.

— Oui, dit le coadjuteur, pour suivre chacun notre route, pour qu'ils puissent payer l'infamie du père et celle de la fille; le jour où j'ai vu toute cette société insolente, les glorieux, les riches, les nobles, les superbes, s'agiter, se déplacer, se contredire et marcher tous en tumulte vers un but qui leur était caché à eux, mais qui m'apparaissait distinctement à moi, l'échafaud, ce jour-là j'ai tressailli de joie et je me suis fait bourreau.

— Lorsque le hasard, reprit Clara, m'apprit, il y a quelques jours, ce qu'était le coadjuteur de Lyon, je devinai tout.

— Quelques jours! et tu n'es pas venue à l'instant même? Je t'avais reconnue depuis

longtemps, moi, je t'attendais... Mais non, pas de reproches. Ah ! merci, merci du bonheur que tu me rends ! Le dieu ou le démon qui est là-haut (et il montrait le ciel) veut donc que je cesse une fois de le maudire pour le remercier ? Comme tu es belle, Clara ! laisse-moi te regarder. C'est qu'on se fatigue, vois-tu, à haïr toujours. Ah ! laisse-moi t'aimer ! pour toi seule je serai encore Dubreuil.

L'expression de la figure du coadjuteur avait changé. Pour la première fois depuis bien longtemps, cet homme était heureux.

— Oui, mon père, oui, je vous aimerai, dit Clara attendrie ; nous nous reverrons, nous nous consolerons ensemble.

— Et nous nous vengerons ! s'écria le coadjuteur reprenant sa férocité ordinaire ; réjouis-toi, ma fille, la fête va commencer ; tiens, lis !

Le coadjuteur présenta alors à Clara un ordre revêtu du timbre de la municipalité, et daté du même jour. Il était ainsi conçu :

« Il est enjoint aux deux exécuteurs nationaux de transporter l'instrument de la justice du peuple sur le pont Morand, demain 6 février.

« Le déplacement ne commencera qu'à dix heures du soir et sera achevé à minuit.

« Les prisonniers de Roanne, ayant plus particulièrement été choisis comme ennemis de la révolution, seront liés deux à deux, et arriveront à onze heures dans les caves de l'hôtel de ville.

« Un bataillon de la section de la Pêcherie et tous les gendarmes disponibles seront mis à la disposition des exécuteurs.

« *Signé* CHALIER. »

— Comprends-tu ça, ma fille? continua le coadjuteur en frappant sur le papier qu'il referma soigneusement, et il y en a trois cent cinquante-sept; pas de triaille à faire, tous mettront la tête à la fenêtre sur l'étiquette du sac.

— Eh bien! dit Clara en rassemblant tout son courage, eh bien! je viens diminuer ce nombre; le seul homme que j'aie jamais aimé est ici.

— Un aristocrate! malédiction! s'écria le coadjuteur en se levant comme si un serpent l'eût piqué.

— Non, le premier chanteur du théâtre. Hier il avait emprunté le costume et le teint

de ma négresse ; un ami de Riard l'a reconnu, et il est ici à l'infirmérie avec un coup d'épée dans la poitrine.

— Je n'ai pas le droit de te faire de reproches, Clara. As-tu une voiture ?

— Oui.

— Eh bien ! montes-y, et va m'attendre dans la petite rue, à gauche de la prison ; il y a là une porte dont j'ai seul la clef.

Quelques instants après, à la faveur des premières ombres de la nuit, le coadjuteur apportait dans ses robustes bras Lowitz encore mourant, et le déposait avec soin dans la voiture de Clara.

— Je vais le porter mort sur l'écrrou, dit-il. Au revoir, Clara : demain nous serons vengés !

VIII

Conduisons maintenant le lecteur dans une des rues les plus étroites du quartier Saint-Nizier, la petite rue Mercière. La promenade n'est peut-être pas des plus attrayantes, grâce aux brouillards, à la boue, à l'aspect triste et sombre des maisons ; la température froide et humide de février et la couleur grise du ciel ajoutent à ces agréments naturels à la ville. Heureusement que le rêve qu'on appelle la lecture a cela de bon de mettre en valeur ce qui plaît à l'imagination, tout en faisant en quelque sorte disparaître les inconvénients

de ce monde matériel, dont la réalité nous déplaît si souvent.

Diverses considérations, dérivant toutes de la prudence ou de la peur, comme on voudra, avaient engagé le riche négociant Courtel à quitter le magnifique hôtel qu'il possédait place Bellecour, et à s'installer dans la rue dont nous parlons. Afin de prévenir l'arrivée de voisins incommodes et peut-être dangereux, Courtel avait loué les trois premiers étages. Le quatrième était occupé par un charcutier qui tenait aussi un des magasins du rez-de-chaussée, et par le propriétaire de la maison qu'on appelait le citoyen Pingret. L'autre magasin venait d'être loué à une lingère qui y était établie seulement depuis la veille. Avant d'aller plus loin dans les détails de cet intérieur, nous allons passer quelques instants avec une de nos vieilles connaissances, le barbier Scævola, qui se trouve, lui aussi, habiter la même rue, presque en face de la maison Pingret.

Le citoyen Scævola est occupé à une œuvre importante ; il rase le citoyen Lamballe, cet égorgueur que nous avons vu figurer au commencement de cet ouvrage. La besogne n'est pas étendue, Lamballe portant moustaches,

impériale, favoris et collier, ou plutôt longue barbe ; mais elle est difficile et délicate. Il s'agit de conserver intact le dessin de ces différents contours, et le citoyen Scaevola fait de son mieux pour ne pas couper un poil de plus ou de moins.

Lamballe garda un silence complet tant que dura cette délicate opération. Il tenait beaucoup à sa toilette, ayant des prétentions auprès du beau sexe, et s'amusant parfois à se laisser aimer ; c'était là son genre. Mais dès que le barbier eut quitté le menton pour passer à la coiffure, Lamballe recouvra sa loquacité habituelle.

— Ah ça ! citoyen du rasoir, dis-moi donc ce que tu es devenu l'autre jour quand nous avons donné cette effroyable trempe aux muscadins ? Avant que ça ne chauffât, j'ai cru t'apercevoir gardé par deux ou trois de ces drôles et ficelé comme une carotte de tabac ; tu faisais triste figure.

— Moi aussi je t'ai aperçu, dit Scaevola, mais bientôt je ne t'ai plus vu du tout ; comment t'en es-tu tiré ?

Au lieu de répondre à cette question, Lamballe se leva, et s'approchant d'un miroir :

— Tiens ! il m'a taillé la barbe en fer de

lance ; j'aime cette forme. Ce gredin de Scævola, il a un *chic* parfait : ça me va d'autant mieux que c'est jour de grande tenue.

— Qu'y a-t-il ? une nouvelle représentation ?

— Justement. Ce ne sera pas dans la salle, mais en plein air, et sur un petit théâtre couleur vermillon, pas si large que ta boutique. Mille tonnerres ! c'est ce soir que nous allons en voir de la comédie et du drame ! Trois cents actes au moins ! On se souviendra du 6 février. Ah ça ! tu n'es donc pas allé au club ?

— Non, dit Scævola, mais j'irai ce soir...

— N'y manque pas ! ou ta réputation en souffrirait ; si bien qu'au lieu de te donner encore le plaisir de leur couper de temps à autre la peau du menton , les sans-culottes te couperaient avec le rasoir national la peau du cou et le reste.

— Citoyen Lamballe, tu me calomnies, s'écria Scævola, je n'ai jamais coupé personne.

— Connu, connu, et c'est pour cela qu'il faut que tu commences ce soir ; nous savons que tu es bon patriote. Mais qu'est-ce qu'il y a donc dans la rue ? Ah ! c'est la mère Duchesne ; vieille sorcière, va !

Il s'agissait d'une marchande de pommes qu'on appelait la mère Duchesne, parce qu'elle

employait avec grand succès dans les rues de Lyon le langage du journaliste Hébert, à cette différence près que la mère Duchesne était une enragée royaliste.

Arrêtée près de la maison de Courtel, la bonne femme, qui était en verve ce jour-là, venait, tout en criant ses pommes, de rassembler, par son babil politico-cynique, quelques personnes autour d'elle. Son auditoire se composait de quatre ou cinq gamins des rues, de deux ou trois soldats ou volontaires, et d'un ancien officier suisse du régiment de Sonnenberg. Enveloppé dans son manteau et droit comme un terme, ce dernier riait de bon cœur des saillies de la mère Duchesne, aussi était-ce de son côté qu'elle se tournait de préférence.

— N'est-ce pas, mon capitaine, qu'avec leur f.... gouvernement de jacobins i mériteriont qu'on leur f.... la grenache à l'envers?

— Fous me paraître un pon femme. Mon fusil, mon sapre, y parleront pour moi quant y faudra.

Le Suisse s'exprimait à demi-voix. Un des gamins s'étant par trop approché afin de mieux entendre, la mère Duchesne lui lança un magnifique soufflet.

— Prends donc garde, j... f....., que je ne fasse un moule de gants sur ta joue. Tu veux savoir si je sommes une bonne patriote. Oui, sacrédié ! J'avons un renom dans cette ville, je sommes du cuble des citoyennes dévouées t'à la nation, qui sautont comme des carpes pour le civisme, et fourche ! elles ne laisseront pas le monde s'éteindre faute de sans-culottes comme toi.

L'auditoire se prit à rire.

— Cette femme li être très-trôle, fit le Suisse en mangeant une pomme par contenance.

— Nous en avons aussi des fusils et des sabres pour vous mettre à la raison ; et moi qui te parle, la mère, je viens de la frontière où j'ai déjà fait campagne, dit alors un des volontaires, dans le but d'exaspérer la vieille femme.

— Le biau vainqueur de poules quand il n'y a point de coq. Parle donc, j... f....., astu bien de la glorieuseté de tes victoires ?

— Quand je te dis, la mère, que j'arrive de l'armée, continua le volontaire poussé par ses camarades.

— La belle f..... armée où z'on met l'z'ânes devant les chevaux, les soldats devant les offi-

ciers, et les officiers devant les généraux, et pis des officiers de la vierge Marie, des save-tiers, des pique-prune, des gargotiers, v'là d'biaux officiers de la passion ; en attendant, le roi, qui n'était plus qu'un roi de carreau, pauvre cher homme ! z'est assassiné, et les autres rois, les f..... lâches, restiont ché z'eux comme des estatues, en sorte qu'on les aura d'abord jetés à bas. Je leur dirais, moi, s'i' m'consultiont, que pour couper z'à la racine, il faut exterminer d'abord tous ces b..... de jacobins.

Le Suisse alluma sa pipe.

— Halte-là, la mère, continua le volontaire ; tu veux donc la destruction de la France ?

— Eh bien ! quoi ? quand z'y aurait bien queuques têtes cassées, ça sera z'autant de mauvais garnements de moins, i n'y a pas de mal z'à ça.

— Eh ! que deviendrait alors la constitution du clergé ? continua le volontaire touchant à dessein la corde la plus sensible chez la mère Duchesne.

— Eh ! b..... de soldat du diable, que te fait le clergé ? si ta sacrée constitution nous damne, que veux-tu, f....., que j'en fassions ? Faut être bien gueuse pour être servie comme elle par

ces f..... sermenteux, ces jureurs du diable ; on appelle ça des prêtres !

— Oh ! doucement, la mère, interrompit le volontaire, ancien clerc de procureur ; on voit bien que tu ne connais pas notre évêque Lamourette et ses dignes vicaires.

— Ton Lamourette, c'est un grand gueux qui a bien fait des siennes. Je savons son histoire de fil en aiguille. Ah ! le beau sacré z'évêque de la damnation !

— Cette femme il être très-trôle, répéta le Suisse en se tenant les côtes.

— Tu es trop médisante, la mère, dit le soldat en s'efforçant de garder son sérieux.

— Eh ! vous avez vos raisons pour ne rien dire, vous autres ; mais moi, qui n'en ai point, puis-je garder dans mon estomac tout ce que je sais, quand je vois un tas de f..... gueux comme ça faire les bigots, et tromper la confiance du monde ?

— Tu aimerais mieux des réfractaires, n'est-ce pas ?

— Avec vos grands mots de réfractaires, vous croyez t'avoir tout dit ; est-ce qu'ils pouvoient jurer de se moquer du pape et de sa religion ? Si leurs gueules les avaient conduits comme ces tas de mâtins qui les ont chassés,

y z'auriont juré tout comme eux, en mettant leur main sur leur ventre.

— La loi exigeait ce serment des fonctionnaires publics, ils devaient le prêter, reprit le volontaire au milieu des rires des assistants.

— Le diable torde le cou z'à tous les fonctionnaires publics ! Va donc faire jurer ce gueux de serment à toutes les filles de Bellecour et des Terreaux. V'là des fonctionnaires publics qui valent bien les vôtres.

— Je te dénoncerai, vieille aristocrate ! tu manques de respect aux autorités constituées de la constitution, dit tout à coup une voix formidable qui était celle de Lamballe.

Les soldats et les gamins décampèrent, il ne restait plus que le Suisse ; mais la mère Duchesne ne s'intimidait pas pour si peu.

— Eh ! vas-y donc me dénoncer, sapeur z'effroyable ! tes moustaches ne font peur qu'aux petits enfants. Méchant sans-culotte, tu n'en aurais pas pour couvrir ta peau de chien, si ces s.... mâtins de tyrans qui volent la France n'avaient pas volé les aristocrates pour t'en donner.

— Tu vas me suivre au poste, vieille coquine ! s'écria Lamballe furieux ; tu prendras ta part du régal de ce soir.

— Pourquoi déranchez-vous notre blézir ? dit le Suisse en se mettant devant la mère Duchesne.

— Encore un de ces brigands du Sonnenberg ! s'écria Lamballe. Hé ! Scævola , appelle les amis, et viens me prêter main-forte !

Au même instant Lamballe reçut par derrière un violent coup de pied qui le jeta sur le Suisse ; celui-ci riposta par un coup de poing qui le renvoya d'où il venait. Peu satisfait de servir de volant à ces deux vigoureuses raquettes, Lamballe se retourna et vit devant lui le capitaine Gingènes, le même qui trois jours auparavant avait défait les incendiaires dans les environs de la Tour du Pin.

— File ! dit Gingènes en indiquant d'un geste impérieux la direction de la place Saint-Nizier.

— Si tu ne fouis pas , je t'assomme , ajouta le Suisse.

Lamballe ne se le fit pas dire deux fois et disparut en un clin d'œil.

— Ce jacopin est un grand lâche, continua l'enfant de l'Helvétie en saluant le nouveau venu, et fous un prave ; fous êtes le capitaine Chinchènes, che fous connais de fue, et j'avre beaucoup de blézir à achefer notre connaissance. Où temeurez-vous ?

— Là, citoyen, dit Gingènes en montrant la maison de Courtel.

— Foici mon carte, le capitaine Doxa du Sonnenberg. En attendant que nous nous retrouvions le sapre à la main contre ces trôles, che fiendrai fous foir. Maintenant che m'en fas afant que la carde il ne fienne.

Et le Suisse se retira.

Attirés par le bruit de cette altercation, les voisins se tenaient sur le seuil de leurs boutiques.

Gingènes fit deux pas comme pour gagner l'allée de la maison Courtel ; puis, changeant d'idée, il se retourna vers la boutique de Scævola.

— Un barbier ! dit-il, installé là depuis avant-hier ! Il faut que j'en profite ; deux jours et deux nuits de garde ont si bien fait pousser ma barbe, que je dois ressembler à un voleur.

Peut-être la cause de cette subite résolution n'était-elle rien moins qu'une charmante lingère qui se montrait à travers la devanture entr'ouverte du rez-de-chaussée de la maison Courtel, comme la colombe sur le bord du pigeonnier. Gingènes voulait-il éviter le désagrément de passer devant cette jeune beauté

avec une barbe d'une semaine? ou bien espérait-il la considérer plus longtemps? Le fait est qu'il entra d'un seul bond chez le citoyen Scævola, et s'emparant d'une chaise sans regarder le maître du logis, il se plaça près de la porte toute grande ouverte.

— Le citoyen craint peut-être le froid? dit Scævola en s'avancant pour fermer la porte.

— Du tout, je n'aime que le grand air, s'écria Gingènes.

Comme beaucoup d'autres, le charcutier regardait volontiers les jolies filles; mais ce qui avivait sa curiosité en ce moment, c'était qu'il avait déjà reconnu que sa nouvelle voisine n'était autre que la jeune paysanne à laquelle M. de Lowitz, Scævola et le prétendu garçon meunier servaient d'escorte, au moment du combat contre les brûleurs. Aussi pendant qu'on lui passait la serviette au cou et qu'on le barbouillait de savon, Gingènes continuait à tenir les yeux fixés sur elle. Il croyait retrouver l'original de la miniature que lui avait donnée Clara. Le fait est qu'entre cette dernière et madame de Lafaye, il y avait une certaine ressemblance, quoique l'une fût une blonde au regard doux, voilé, presque mélancolique, et l'autre une brune aux che-

veux noirs, à l'œil fier. Ajoutons que le portrait avait été fait à une époque où toutes les femmes portaient de la poudre, et il ne faut pas oublier que Gingènes n'avait encore vu Clara que sous un costume de paysan.

La lingère était rentrée dans son magasin ; mais, debout en dedans de sa porte, elle semblait de son côté considérer Gingènes avec une certaine attention ; le charcutier était enchanté de l'effet qu'avait produit son coup de pied.

— Aie la bonté de lever un peu la tête, citoyen ! dit le barbier tout en commençant ses fonctions.

Gingènes fit le mouvement exigé, et ses yeux rencontrèrent alors la figure de Scaevola, qui lui tenait le rasoir sur la gorge.

— Si tu bouges, tu te feras couper, reprit Scaevola en promenant à grands coups son rasoir ; je n'ai pas la main très-sûre aujourd'hui, je me sens encore de tes menottes.

— Sacrebleu ! puisque j'y suis, pensa Gingènes, il faut faire bonne contenance. Comment ce misérable a-t-il osé venir s'établir si près de moi ?

Puis il ajouta à voix haute :

— Dépêche-toi, citoyen, je suis pressé.

— Impossible d'aller plus vite, à moins de

te faire la barbe d'un seul coup, reprit Scaevola. Ce n'est pas l'embarras, il y a bien des gueux qui auraient besoin de cette opération, et les choses n'en iraient que mieux. Voilà qui est fini, citoyen.

Gingènes se leva avec promptitude.

— Attends donc, dit Scaevola en le faisant rasseoir, et la queue donc ? Ce serait dommage de ne pas t'arranger convenablement ; sentir l'acier promené sur son cou par une main ennemie, et ne pas broncher, peste ! c'est superbe, et ça me raccommode presque avec toi ; une autre fois, seulement, ne fais pas serrer les cordes si fort. Maintenant que nous sommes voisins, si nous pouvons vivre en amis, je ne demande pas mieux.

— Tu as donc changé de logement ? dit Gingènes.

— Les calotins de Saint-Nizier m'ennuyaient avec leurs litanies : musique de jureurs, musique de réfractaires, tout ça se vaut.

— Il paraît que dans le quartier tout le monde déménage. Sais-tu ce que c'est que cette petite lingère qui est venue nicher là en face ?

— Eh ! ta voisine, citoyen, ta voisine. Je gage que vous ferez bien vite connaissance ;

elle est jolie, ma foi, et le militaire est galant.

Gingènes fronça le sourcil.

— Pour en revenir à la petite, continua le barbier, je la connais ; son père était cordonnier à Bourgoin, on en a fait un accusateur public ; tu vois que c'est de la bonne société.

— Allons, dit Gingènes, ça sort encore de la jacobinière.

— Je dirais même, reprit Scævola, qu'elle est ici sous ma protection ; le papa me l'a recommandée. Aussi je viens de m'établir de manière à avoir toujours l'œil sur cette jeunesse.

— Cela m'explique comment je vous ai rencontrés ensemble l'autre jour. Elle est à bonne école ; tu lui donneras de jolis principes !

— J'y perdrais mon latin ; la petite a été élevée dans une maison d'aristocrates, c'est une enragée de modérée ; impossible de la montagnardiser.

— C'est bien dommage, en vérité, vieux sans-culotte, va ! reprit Gingènes dans un accès subit de bonne humeur et en frappant sur le ventre du barbier ; c'est qu'à le voir on ne le croirait jamais aussi méchant qu'il l'est. Comment diable veux-tu que nous soyons amis, que nous nous rencontrions sans nous couper la gorge ?

— Tu viens d'offrir la preuve du contraire, citoyen, reprit Scævola avec un sérieux parfait.

— Ah ! c'est vrai ; aussi ça m'a bien disposé. Mais que faire d'un animal comme toi qui va partout criant : « A bas les feuillantins , les brissotins, les modérés ! » comme si nous mettions le feu aux quatre coins de la république.

— Combien en ai-je tué depuis que je crie ?

— Oui, mais tu en feras tuer par d'autres. Si tu voulais te taire seulement, je ne demanderais pas mieux que de venir te voir de temps en temps.

— Quand la voisine y serait, n'est-ce pas ?

— Farceur ! Eh bien ! pourquoi pas ? Je n'ai jamais passé pour un avaleur de filles.

— Tiens , citoyen Gingènes , je veux être aussi franc que toi ; tu es un solide garçon, et ce n'est pas d'aujourd'hui que tu m'intéresses. Tu ne m'as pas fait fusiller l'autre jour, je ne t'ai pas coupé le cou aujourd'hui, en sorte que ce compte est réglé. Je vais te donner un bon conseil : Riard, le commandant de ta légion , t'a convoqué aujourd'hui pour sept heures du soir, ainsi que quelques autres officiers.

— Oui, reprit Gingènes, il s'agit de capotes et de gibernes à distribuer.

— Eh bien ! n'y va pas, parce que tu serais... tu comprends ? On compte se servir cette nuit d'un grand diable de rasoir qui coupe encore mieux que le mien. Voilà ta coiffure terminée ; tu gâterais tout ce que je viens de faire.

— Tu mens, barbier de malheur ! ils n'oseront jamais !

— Ah ! ils n'oseront pas ? Veux-tu venir ce soir avec moi au club central ? Tu verras alors ce qui bout sur le feu ; j'ai une carte d'entrée à ton service, et je me charge d'ici là de te grimer, de t'attifer de manière à ce que personne ne te reconnaisse.

— C'est difficile, dit Gingènes.

— Moins que tu ne crois. Je te réponds de réussir.

— Eh bien ! parbleu ! ça va, dit Gingènes ; ils ne me mangeront pas, et je me charge d'ailleurs de compléter mon déguisement avec une paire de pistolets doubles.

— Sois ici à trois heures, il faut avoir le temps de t'accommoder.

— Ça y est.

— Mais pas un mot, au moins ; tu comprends que je me compromets pour toi.

— Entendons-nous, dit Gingènes ; ce n'est pas moi qui t'ai demandé cette confidence. Tout ce que je te promets, c'est de ne pas te nommer.

Et s'élançant hors de la boutique, il regagna la sienne en deux bonds.

Nous allons laisser le charcutier écrire de son comptoir à plusieurs officiers de la garde nationale pour les prévenir de ce qu'il vient d'apprendre, et nous monterons au premier étage de la maison Pingret.

Dans des circonstances comme celles où se trouve la famille Courtel, un changement de domicile est toujours quelque chose de fort triste.

Le dîner avait été manqué, les cheminées fumaient, les chambres étaient sombres et froides, les domestiques faisaient mal leur service ; joignez maintenant à toutes ces petites misères de la vie les inquiétudes mortelles du riche en tout temps de révolution, et vous comprendrez facilement que Courtel fût ce jour-là d'une humeur massacrate.

Le négociant s'apprêtait à se rendre à l'administration départementale, dont il faisait partie depuis quelques mois.

Eugénie et sa sœur, assises dans un coin de

la salle à manger, et habillées toutes deux avec une extrême simplicité, brodaient sans mot dire.

Madame de Courtel était au salon avec quelques royalistes de ses amis, qui étaient venus lui apporter le tribut de leurs condoléances, sur ce qu'ils appelaient son émigration.

C'étaient plusieurs membres de l'ancien clergé lyonnais, quelques nobles de la ville et deux ou trois émigrés de Paris. Comme on le pense bien, la conversation roulait sur les malheurs du temps et les espérances du parti.

Au moment où nous introduisons nos lecteurs, un des nobles parisiens, probablement afin de ramener dans l'âme de madame de Courtel quelque sentiment de satisfaction, racontait en détail la mort de Lepelletier.

— Souvenez-vous, madame, dit alors un ancien grand vicaire, souvenez-vous que les infâmes assassins de Charles Stuart ont tous péri misérablement. La stupeur qui a glacé pour un moment l'âme des bons Français à la vue du supplice inouï du plus vertueux des hommes cessera bientôt, et chaque complice de cet horrible assassinat subira alors un juste châtiment.

— Ainsi soit-il ! reprit le narrateur, et ce

jour-là on logera la Convention nationale place de Grève, hôtel du Bel-Air.

Au même moment, Courtel, encore en robe de chambre, ouvrit la porte du salon.

— Je suis, messieurs, on ne peut plus honoré de vos visites, et en toute autre circonstance je les rechercherais avec le plus vif empressement; mais en ce moment, vous nous compromettez et vous vous compromettez vous-mêmes.

Madame Courtel n'était pas femme à supporter impunément cette manière de coup d'État, cet empiétement flagrant sur ses prérogatives.

— Comment! monsieur, s'écria-t-elle, vous osez...?

— Eh! mon Dieu, madame, j'ose parce que j'ai peur; que ces messieurs prennent la peine de s'approcher de la fenêtre, et ils remarqueront dans la rue une agitation extraordinaire.

Ceci coupa court à toute réclamation; chacun se hâta de prendre congé et de disparaître.

Madame Courtel sonna et demanda à un domestique ce qui se passait dans le quartier.

— Madame, répondit celui-ci, on parle de M. Chalier, qui, dit-on, a envoyé ce matin demander si la guillotine était en bon état.

Madame Courtel haussa les épaules.

— Quelques propos de portière, dit-elle; vraiment, monsieur, cela ne valait pas la peine de venir crier : *Sauve qui peut!* au milieu de ma société.

Au même instant, un roulement strident et métallique ébranla les vitres; c'étaient deux pièces de canon qu'on menait du quartier Per-rache à la municipalité.

— Vous voyez bien, madame, qu'il y a quelque chose! s'écria Courtel.

— Je crois, hasarda alors Eugénie, que cette alarme soudaine avait attirée ainsi que sa sœur, que M. Gingènes est rentré; peut-être nous apprendra-t-il ce qui se passe.

— Oui, dit madame Courtel, on peut faire demander M. Gingènes. Après tout, il faut bien donner du monsieur à ce charcutier, puisqu'il est capitaine de la garde nationale. Où allons-nous? grand Dieu!

Gingènes ne tarda pas à arriver. Courtel, qui le connaissait de longue main, le reçut sans grande cérémonie. Il gardait ses affabilités pour ceux dont il avait peur.

Le charcutier se contenta de dire qu'il était fort possible qu'il y eût un coup monté pour la soirée.

— Mais savez-vous bien que ce que vous avancez là n'est guère rassurant ? s'écria Courtel.

— Eh bien ! alors , citoyen, allez au département, on l'a convoqué aujourd'hui pour deux heures. Il est probable qu'on s'y doute de quelque chose.

— Les rues sont-elles encore sûres ? demanda Courtel.

Gingènes sourit au lieu de répondre ; madame Courtel, qui était toujours à la fenêtre, se recula vivement.

— Voyez, dit-elle, voyez tous ces misérables qui passent.

C'était une bande de clubistes qui se rendaient à la place Saint-Nizier, un des centres de réunion des jacobins.

Un domestique entra.

— Madame, dit-il, la porte d'entrée est marquée d'une croix rouge ; ce matin déjà il y en avait une, mais on vient d'en faire une autre.

— Ah ! nous sommes tous perdus ! murmura d'une voix faible madame Courtel.

Le négociant, lui , était devenu excessivement soucieux. Il se promenait de long en large, la tête baissée et ne voyant plus personne.

Gingènes allait se retirer , lorsque madame Courtel s'écria :

— Mes enfants, il n'y a pas un moment à perdre : il faut achever ces déguisements que nous avons commencés ; jusqu'à présent, je n'ai voulu les confier à personne ; mais le temps presse, faites appeler la lingère d'en bas, elle nous aidera.

— Pourvu qu'elle ne vous trahisse pas, objecta Courtel.

— Je vous en réponds, monsieur , dit Gingènes.

— Vous la connaissez donc ?

Gingènes se sentit embarrassé ; mais il reprit :

— Voulez-vous que j'aille la chercher ?

— Ah ! monsieur , s'écria la plus jeune des sœurs, ne nous quittez pas, je vous en supplie ; nous avons trop peur.

— Mesdames, dit le charcutier avec plus de douceur qu'il n'en avait montré jusqu'alors, si ma présence vous rassure, je resterai auprès de vous.

— Mais asseyez-vous donc , citoyen , dit Courtel en poussant une chaise du pied et en reprenant sa promenade.

Deux heures sonnèrent ; madame Cour-

tel était allée chercher les déguisements.

— Vous entendez, monsieur ? dit Gingènes.

— Quoi encore ? dit Courtel en se rapprochant de la fenêtre.

— Eh ! non, monsieur, la pendule qui sonne deux heures ; le département s'assemble en ce moment ; faites donc votre devoir, monsieur, allez-y.

— Mais je ne sais si, dans une pareille circonstance, le département ne va pas se prononcer d'une manière trop positive, qui ne sera peut-être pas en rapport avec les difficultés actuelles ; le département par sa majorité est feuillant, brissotin même, et...

— Mais vous, sacrédié ! qu'êtes-vous donc, citoyen ? Mille pardons, mesdemoiselles.

— Je dis seulement, reprit Courtel, ne se souciant pas de répondre directement, je dis que ce parti a été imprudent dans sa résistance, qu'il a froissé de généreuses et ardentes sympathies, et qu'alors les patriotes sont peut-être allés plus loin que...

— Vraiment, citoyen ! interrompit le charcutier avec un rire ironique ; je comprends, vous voulez être plus prudent, vous ; eh bien ! moi je vous dis, citoyen, que si vous ne vous rendez pas au département, je ne me gênerai

pas pour annoncer que les amis de l'ordre et de la liberté ne doivent plus compter sur vous. Comment ! sacrédié ! quand nous autres ouvriers nous risquons notre vie tous les jours, vous, qui avez tant à conserver, vous craignez même de vous compromettre ! N'avons-nous pas aussi, nous, des femmes, des enfants ?

Au lieu de répondre, Courtel reprit sa course.

Eugénie voulut détourner la conversation.

— Vous êtes marié, monsieur ? dit-elle à Gingènes au moment où la lingère venait d'entrer et était déjà près des deux sœurs qu'elle saluait respectueusement.

— Non, mademoiselle, non, grâce à Dieu, s'écria le charcutier en se levant.

« Ah ça ! pensa-t-il en lui-même, est-ce que je la trouverai donc plus jolie chaque fois que je la verrai ? »

Mesdemoiselles Courtel accueillirent très-gracieusement la nouvelle venue. Chez la jeunesse, le premier coup d'œil admet ou repousse, et là, de part et d'autre, il avait été des plus sympathiques. Quant à M. Courtel, il se promenait toujours. La jeune lingère, dans un petit compliment assez bien tourné, quoique débité d'une voix émue, se mit entièrement à

la disposition de madame Courtel, qui venait de rentrer apportant des costumes presque achevés de Bressanes et de Mâconnaises. Le travail commença aussitôt, mais madame Courtel ne pouvait tenir en place, elle allait et venait dans sa maison, donnant les ordres les plus contradictoires.

— Elle est réellement fort bien, dit Mysèle à l'oreille de sa sœur, dans un moment où la lingère s'était levée pour prendre des mesures. Comme son air est doux et distingué!

— Oui, dit Eugénie, je ne pense pas que celle-là nous trahisse.

— Si nous en sommes aujourd'hui quittes pour la peur, continua Mysèle, je ne serai pas fâchée d'avoir vu cette jeune fille.

— Doucement, Mysèle, doucement.

Mysèle ne répondit que par un sourire; pour cette fraîche et rieuse enfant, le danger, dès qu'il avait cessé d'apparaître, n'existait plus; de même l'oiseau, en entendant le tonnerre, se cache effrayé au plus touffu du feuillage, et un instant après chante et voltige sur les branches.

Mysèle avait remarqué l'air embarrassé, ébloui, charmé de Gingènes, et l'énorme attention avec laquelle il suivait de l'œil tous les

mouvements de la lingère ; au moment où celle-ci revenait s'asseoir à la table d'ouvrage, Mysèle, malgré les coups de coude de sa sœur, se pencha à l'oreille de Gingènes et lui dit à demi-voix, mais de manière à être parfaitement entendue :

— N'est-ce pas qu'elle est bien jolie ?

Une légère teinte rose apparut sur les joues naturellement pâles de la jeune ouvrière.

Gingènes, lui, devint cramoisi et ne répondit que par une interjection mal articulée.

Eugénie lança à sa sœur un regard sévère.

— Monsieur, dit madame Courtel à son mari en rentrant précipitamment, vous ne pouvez vous rendre au département ; les jacobins courent les rues, on ferme les boutiques partout.

— Et d'ailleurs, madame, il est impossible que je sorte dans cet état, sans barbe faite, sans coiffure, dit Courtel, enchanté de pouvoir donner cette excuse à Gingènes.

Au même instant un domestique entra.

— Le citoyen Scævola attend monsieur dans son cabinet.

Contrairement à ces paroles, on vit apparaître sur le seuil de la salle à manger la tête cauteleuse du barbier.

— Mille pardons, mon cher citoyen, c'est

moi qui vous fais attendre, dit Courtel en tendant la main au barbier avec une prévenance toute particulière et dont il aurait rougi lui-même quelques mois auparavant ; je ne sais trop si nous aurons le temps de nous occuper de toilette aujourd'hui ; mais venez dans mon cabinet, venez.

Et il entraîna le barbier.

— Après vous, mon cher, après vous, passez donc, je vous en prie.

Gingènes haussa les épaules.

— Comment peut-on recevoir ainsi un pareil... ?

Puis il s'arrêta.

La lingère venait de tressaillir, et Gingènes se rappelait qu'elle était la protégée du barbier.

— On a souvent dit à mon père que cet homme est dangereux, dit Mysèle.

— Eh ! mon Dieu, répondit Eugénie avec un soupir, c'est pour cela qu'il l'a pris.

— Je vous assure, mesdemoiselles, se hâta d'ajouter Gingènes, qu'il n'est pas aussi méchant qu'on veut bien le dire ; j'ai causé aujourd'hui avec lui et j'en ai été fort content ; je dirai même qu'il m'a rendu un véritable service.

— Mais, monsieur, dit alors Eugénie éton-

née, on nous a conté que l'ayant rencontré il y a trois ou quatre jours dans une bande d'incendiaires, vous l'avez fait jeter pieds et poings liés sur une charrette, et que même vous avez failli le faire fusiller en route.

La lingère ne put retenir un cri d'étonnement et regarda Gingènes d'un air presque courroucé.

— Je ne dis pas, mademoiselle, répondit celui-ci avec embarras; mais cela n'empêche pas que... surtout si de part et d'autre... je veux dire si...

Gingènes ne serait jamais sorti de sa phrase sans l'arrivée subite de M. Courtel, tout pâle, tout défait et rasé d'un seul côté.

— Lyon, s'écria-t-il, va être ce soir à feu et à sang; la guillotine sur le pont Morand!... une liste de plus de trois cents victimes!... bien certainement j'en suis; c'est inouï! c'est atroce! Que faire?

— Ce que je vous disais tout à l'heure, aller au département, dit Gingènes.

— Vous êtes fou, citoyen! répliqua Courtel avec emportement; aller au département quand tous ses membres sont déjà peut-être sous le couteau des assassins!

— C'est une chance à courir, dit froidement

Gingènes ; d'ailleurs on n'anéantit pas ainsi le premier pouvoir d'un pays.

Et, tournant le dos à Courtel, il s'approcha de la fenêtre.

— Eh ! pardieu ! dit-il, il ne s'agit peut-être que d'une assemblée de jacobins sur la place Saint-Nizier ; c'est leur quartier général. Je vois passer d'ici l'avocat Corchand et deux ou trois autres de la même force qui vont dans cette direction.

— Corchand ! s'écria Courtel , il faut qu'il monte, il faut que je l'amène ; lui seul peut nous sauver.

Eugénie laissa tomber l'ouvrage qu'elle tenait, et s'inclina vivement pour le reprendre. Quand elle se releva, sa figure était altérée.

Cependant, malgré le désordre de sa toilette inachevée, Courtel était descendu ; il ne tarda pas à reparaitre, suivi du jeune avocat.

Eugénie voulut se lever, mais elle retomba sur sa chaise.

Gingènes et Corchand se mesuraient du regard.

— Monsieur, dit Corchand en s'adressant à Courtel, comme je viens chez vous à votre prière et non pour une lutte, je désire que le citoyen Gingènes n'assiste pas à cet entretien.

— Nous causerons plus tard , répondit le charcutier, et autrement.

— Entrez, entrez, dit Courtel en ouvrant la porte du salon et en appelant ses filles qu'il regardait, dans la circonstance, comme des auxiliaires indispensables.

Gingènes resta seul avec la lingère dans la salle à manger , madame Courtel continuant à parcourir sa maison du haut en bas et à tout préparer pour sa fuite.

Ce tête-à-tête improvisé embarrassa un instant Gingènes ; il se décida enfin à rompre le silence.

— Mademoiselle, j'ai l'avantage d'être votre voisin.

— Je le sais, monsieur, et je m'en félicite.

Ces mots furent accompagnés d'un charmant sourire.

— Les circonstances présentes, continua Gingènes, permettent bien des choses qu'on ne risquerait pas dans le train ordinaire de la vie; c'est pour vous dire que vous êtes à Lyon seule, isolée, et que je serai trop heureux de pouvoir vous protéger, vous défendre.

— Et moi j'accepte, monsieur, car je sais que vous êtes brave, loyal, franc et généreux.

L'horloge sonna trois heures : c'était l'heure

qu'avait fixée le barbier. Gingènes, à son grand regret, se vit obligé de prendre congé ; mais ce ne fut pas sans avoir obtenu la permission de se présenter à son retour chez la jolie lingère.

Voyons maintenant ce qui se passait dans le salon de Courtel.

— Je suis pressé, citoyen, très-pressé, dit Corchand de prime abord en refusant le siège qu'on lui offrait, et je ne serais pas monté si vous ne m'eussiez donné l'espérance de vous voir bientôt tel que je vous désire.

— Eh ! mon ami, toutes mes sympathies ne sont-elles pas depuis longtemps acquises aux patriotes ?

— Cela ne suffit pas ; il faut des preuves.

— Je ne demande pas mieux, mais il faut attendre une occasion.

— Et si elle se présente aujourd'hui ?

Courtel sentit le sang s'arrêter dans ses veines ; mais il reprit d'un air aussi indifférent que possible :

— Que se passe-t-il donc ? La ville cependant me paraît tranquille.

— Le calme précède souvent l'orage, reprit Corchand. Citoyen Courtel, le jour où nous sommes va établir une démarcation sanglante

entre les patriotes et leurs ennemis. Passé ce jour, tout sera dit; citoyen, dans l'intérêt de vos enfants, dans le vôtre, pesez bien mes paroles; c'est le dernier avertissement qu'il est en mon pouvoir de vous donner.

— Mais enfin que faut-il faire?

— Me suivre au club central, où les bons citoyens vont se réunir pour délibérer sur les mesures que réclame la patrie.

Courtél amena Corchand dans une embrasure de fenêtre.

— Avant de discuter ensemble ces mesures, lui dit-il à voix basse, il en est une autre qui, dans ces moments de trouble et d'épouvante, est, je crois, la plus importante pour nous; Corchand, vous aimez Eugénie?

— Oui, dit simplement Corchand.

— Et je crois que de son côté elle n'est pas insensible à l'attachement dont vous lui avez donné tant de preuves.

— Je le crois aussi, dit Corchand; ce jour est peut-être un jour suprême, on doit tout s'avouer.

— Eh bien! mon ami, s'écria Courtél; ma fille a besoin d'un protecteur, d'un appui; elle ne peut le chercher que dans celui qu'elle aime; Corchand, je vous donne ma fille.

Et Courtel, attendri, ouvrit ses bras pour recevoir le jeune couple.

— Et moi, dit Corchand, je la refuse ; autrement je perdrais dès à présent ma propre estime et la sienne. Adieu ; c'est la dernière fois que je mets les pieds dans votre maison.

Courtel resta pétrifié ; Corchand sortit rapidement.

Sur le palier de l'escalier, Eugénie l'arrêta et lui dit :

— Dimanche prochain, à sept heures, place de la Feuillée.

— J'y serai, dit Corchand.

IX

Gingènes s'était rendu en toute hâte chez le barbier ; celui-ci avait déjà revêtu le costume de jacobin.

— Eh bien, père Scaevola, je suis homme de parole, je ne recule pas ; mais il fait jour encore, et si ces gaillards-là me reconnaissent, il y aura bataille, je t'en réponds.

Scaevola ne répondit pas ; mais faisant entrer son voisin dans un petit cabinet situé au fond de la boutique, il commença par lui passer sur toute la figure une eau qui donna au teint rouge et fleuri du charcutier l'apparence

d'un vieux parchemin ; puis, avec une autre liqueur, il colora en roux ardent les favoris noirs de Gingènes, ses sourcils et ses moustaches ; enfin il cacha ses cheveux sous une perruque de même couleur, et acheva cette métamorphose par quelques légers coups d'un pinceau trempé dans le bistre et savamment distribués.

En se regardant dans la glace, Gingènes ne se reconnut pas lui-même et se prit pour le frère du barbier.

— Quelle fameuse science de petits pots tu as, père Scaevola ! Que le diable me brûle si avant de passer au rasoir tu n'as pas servi chez quelque teinturier ! J'irais en enfer maintenant sans être reconnu. Quand tu voudras.

Tous deux se mirent en marche. Il fallait, pour se rendre au club central, parcourir une partie de la ville. A mesure que Gingènes s'avavançait, il se confirmait dans ses soupçons. L'agitation, pour mieux dire l'épouvante, augmentait à chaque pas. De tous côtés les magasins, les fenêtres même se fermaient ; on eût dit que chaque habitant s'apprêtait à soutenir un siège ; de nombreuses patrouilles, appartenant toutes aux bataillons patriotes ou aux volontaires du Mont-Blanc et des Basses-

Alpes, parcouraient la ville et empêchaient les autres sections de se réunir ; celles-ci n'avaient point reçu d'ordres , parce que les jacobins, maîtres de la plupart des places, paralysaient les ressorts de l'autorité supérieure. Le premier résultat, dans une grande ville, d'une agression inattendue et formidable, c'est l'effroi et la confusion : la résistance, si elle doit venir, ne vient qu'après.

Scaevola souriait, Gingènes était sombre et colère ; un instant, il eut envie de laisser là le barbier et de courir à l'état-major ; mais il réfléchit qu'il ne savait encore rien de positif, et il résolut d'aller jusqu'au bout.

Ils ne tardèrent pas à arriver devant le club, dans la rue Pas-Étroit. Sur la place du Collège et sur le quai de Retz, la foule était immense et composée de ce qu'il y avait de plus impur à Lyon : c'étaient les portefaix du quartier du Plat-d'Argent, la population mendicante de la Grande-Côte, les filles de la côte du Gourgillon et de la rue Thomassin. Du sein de cette masse, on entendait sortir les plus terribles imprécations contre les modérés et contre le nouveau maire Nivière-Chol. Chose bizarre, quoique sans cesse renouvelée, malgré cette effervescence au nom de l'égalité, il

y avait une distinction tout aristocratique entre les meneurs du club chaudement renfermés dans leur grande salle, et cette populace en guenilles, attendant et piétinant dans la boue, pressée, haletante et furieuse.

Quelques jacobins défendaient les entrées du club et reconnaissaient les nouveaux arrivés. Le barbier fut reçu par acclamations ; mais on allait questionner Gingènes qu'on ne connaissait pas, lorsque Scævola le tirant après lui :

— Laissez passer ce brave patriote, vous autres ; c'est un de mes amis de Paris.

Depuis longtemps déjà, Chalier et quelques autres chefs demandaient à la société mère de Paris de leur envoyer une centaine de ses membres pour encourager les patriotes de Lyon, et chaque jour de nouveaux émissaires arrivaient ; aussi le compagnon de Scævola fut-il admis sur-le-champ.

Le club central était une grande salle attenante aux bâtiments du collège. A mesure qu'il montait, Gingènes entendait venir à lui le frémissement de l'assemblée.

Le charcutier était habitué à l'intérieur des clubs ; toutefois la vue de celui-ci ne laissa pas de lui causer une certaine émotion.

Plus de six cents jacobins, tous coiffés du bonnet phrygien de rigueur, occupaient, assis sur des banquettes, la majeure partie d'un immense carré long. Vues de la porte, toutes ces têtes ne formaient qu'une seule masse rouge.

Au fond, dans la partie réservée, s'élevait une estrade formant tribune pour le président et les autres membres du bureau.

Dans un de ses bizarres caprices, Chalier, pour qu'elle ressemblât à la guillotine, dont elle devait être la pourvoyeuse, avait fait peindre cette estrade en rouge; elle était simplement décorée de draperies tricolores. Les derniers rayons d'un soleil de février, se glissant à travers les rideaux rouges des fenêtres, répandaient sur les murailles une lumière empourprée. Gingènes crut entrer dans un bain de sang. Il se plaça au dernier rang, tout près de la porte d'entrée, tandis que Scævola allait figurer sur le premier banc, parmi les coryphées du club. La plupart des assistants appartenaient au peuple, cependant on y voyait aussi quelques représentants d'autres classes plus élevées, et ceux-là n'étaient pas les moins ardents.

Au milieu de l'espace vide se trouvait pla-

cée une grossière mais massive table en bois de chêne; ceci était un signe certain que Chalier parlerait. Il préférait à la tribune cette table qui, disait-il, le rapprochait davantage du peuple. Le fait est que, sur ce tréteau, il pouvait se livrer plus à son aise aux gestes furieux et aux contorsions dont il entremêlait ses discours.

La séance n'était pas encore ouverte; on attendait Chalier. La plupart de ceux que nous avons vus chez Bertrand se promenaient dans l'espace vide ou siégeaient au premier banc. Des conversations particulières, ou pour mieux dire des harangues avaient lieu sur divers points, en guise de ballons avant-coureurs.

— Citoyens, criait Riard debout sur son banc, Lyon est pestiféré et vous êtes ses médecins. L'heure de l'opération est venue, il faut contenir le malade et extirper le mal.

Puis l'ex-curé Laussel reprenait d'un autre côté :

— Je viens vous annoncer, mes frères, que les temps sont proches; il faut que la nation se régénère dans un baptême de sang, il faut des cadavres pour engrais à l'arbre de la liberté, afin qu'il puisse fleurir comme le lis de

Salomon. Courage donc , citoyens ; mort aux tyrans ! des piques ! citoyens, des piques !

Tout à coup le président et les autres membres du bureau prirent leurs places, le calme s'établit; Chalier arrivait.

Il entra avec Corchand et Bertrand, par une porte dérobée attenante à l'estrade. Il était, comme d'habitude, en costume de ville : culotte courte, habit à la française, cheveux poudrés ; seul de toute l'assemblée, il ne portait pas le bonnet rouge, mais bien l'ancien chapeau long ; sa colombe favorite perchait comme toujours sur son épaule.

Au bruit des applaudissements qui éclatèrent à l'entrée de Chalier, elle prit son vol, et après avoir fait quelques tours dans la salle, elle revint élire son domicile sur la sonnette du président.

Chalier s'élança sur la table, qui devint au même instant pour lui le trépied des anciennes sibylles ; ses yeux roulèrent hagards, ses traits se contractèrent, toute sa personne se roidit comme au choc d'une secousse électrique.

— Citoyens ! s'écria-t-il d'une voix précipitée, aiguë et sifflante, la massue d'Hercule est levée.

Et tirant un poignard de son sein, il étendit le bras et resta quelques instants dans cette attitude suspensive, montrant à l'assemblée et le poing et le fer.

— Quel énergumène ! dit Gingènes entre ses dents ; si je levais le poing sur lui, je ne le tiendrais pas si longtemps en l'air.

A peine eut-il laissé échapper ces mots, qu'il se retourna et jeta un regard de soupçon sur son plus proche voisin. C'était un gros homme à favoris noirs, et affublé d'un bonnet rouge qui lui couvrait la moitié de la figure.

Il ne répondit à la phrase de Gingènes que par un grognement sourd qu'on pouvait interpréter comme une menace ou comme une approbation.

— Hum ! se dit Gingènes, j'ai peut-être parlé trop haut ; ce gaillard-là m'est suspect, quel soursnois !

Cependant Chalier avait fini son point d'orgue, il continuait :

— Elle écrasera les serpents qui se sont glissés dans le berceau de notre liberté. Sansculottes, réjouissez-vous, le jour de la vengeance est arrivé, le sang du tigre royal a coulé en vue de sa tanière, mais le peuple n'a pas fait justice entière ; il y a parmi vous cinq

cents têtes encore qui méritent de rouler comme celle du tyran...

Les applaudissements éclatèrent de toutes parts ; nous devons, pour l'honneur de la race humaine, ajouter qu'il ne s'agissait encore que d'une généralité sans application.

— Ce brigand de Scævola ne m'a pas trompé, murmura Gingènes.

Un coup d'œil soupçonneux de son voisin l'arrêta.

— Décidément ce gros homme me déplaît, pensa-t-il.

— Faut-il continuer, braves sans-culottes ? demanda Chalier triomphant.

— Oui ! oui ! cria la salle entière.

— Oui , ajouta Gingènes d'une voix de stentor, parle, citoyen, explique-toi.

Le voisin fit un brusque mouvement.

— Allons, se dit Gingènes, cet homme-là n'est qu'un mouchard ; mais qu'il prenne garde à lui, j'aurai l'œil dessus.

Les nerfs de Chalier s'étaient détendus, ses yeux avaient perdu leur immobilité, et son corps sa roideur. Un sourire grimaçant animait sa figure sévère ; son pied droit, qui auparavant, fortement appuyé, semblait écraser les tyrans, ne reposait plus que sur l'extré-

mité de l'orteil ; ce n'était plus l'orateur des Furies, titre qu'il s'était donné lui-même, c'était un bouffon italien. Par ces contrastes continuels, Chalier savait fixer l'attention de la multitude et en faire ce qu'il voulait.

— Oui, citoyen, parle, parle, reprit-il en contrefaisant l'assemblée, afin que vous alliez ensuite répéter ce que je vous aurais confié à toutes les commères et à tous les ivrognes de la Grande-Côte ; croyez-vous donc avoir affaire à une vieille femme ?

Les rires éclatèrent.

— Et cependant, continua-t-il en revenant à une image favorite des clubistes, la ville est malade, bien malade, vous le savez ; elle a besoin de purgatifs, de vomitifs, de lavements et d'apozèmes, aussi vrai que les porte-culottes sont les ennemis de ceux qui n'en ont pas.

— Alors le monde va finir, cria Gingènes de sa place.

On rit plus fort, mais les chefs imposèrent silence.

Le voisin de Gingènes entr'ouvrit, afin de mieux voir, le collet de sa redingote : Gingènes lui tourna le dos.

— Eh bien ! moi, continua Chalier, je suis docteur en médecine de la façon de notre so-

ciété mère de Paris. Le jour où elle cassa le département et le district, la Convention m'a donné mon diplôme, et je l'ai rapporté ici en même temps que la nouvelle du 10 août... N'applaudissez pas, laissez-moi parler... Je peux aujourd'hui vous délivrer une ordonnance pour guérir la ville, et toute la France au besoin. Ah ! que ne suit-on partout les préceptes de ma médecine ! vous verriez bientôt mes garçons pharmaciens broyer ensemble dans un mortier l'Angleterre et Cobourg, faire un cure-dent de tous les sceptres, mettre en charpie tous les diadèmes du monde, et avaler d'un seul coup le Tibre, la Tamise et le Rhin.

— Bravo, Chalier ! cria la foule, qui aimait ces images forcées et extravagantes.

— Vous voudriez connaître mon secret, n'est-ce pas ? Eh bien ! comme vous êtes tous de bons patriotes, je vous en ferai part, si vous prêtez le serment que je vais vous dicter.

— Nous prêterons tout ce que tu voudras, citoyen.

— Alors, s'écria Chalier en reprenant son attitude d'énergumène et en brandissant son poignard, jurez tous de maintenir la liberté,

l'égalité, l'unité et l'indivisibilité de la république, ou de mourir en la défendant ; jurez d'exterminer tout ce qui existe sous le nom d'aristocrates, de feuillants, de modérés, d'égoïstes, de royalistes, d'agioteurs, d'accapareurs, d'usuriers, et la caste sacerdotale, ennemie irascible de la liberté, et protectrice du despotisme et de la tyrannie ; jurez d'immoler par le glaive sacré des sans-culottes quiconque osera parler de ce qui se dira ou se fera dans cette enceinte.

— Nous le jurons ! s'écria la foule.

Et presque tous les bras se levèrent.

— Quelle kyrielle ! dit Gingènes, il faut de la mémoire pour tenir un serment pareil !

Le voisin ne répondit que par une interjection fort peu claire.

— Le plus grand ennemi de la discrétion, reprit Chalier, se trouve au cabaret dans le fond des bouteilles. Jurez donc de vous abstenir aujourd'hui d'entrer, sous quelque prétexte que ce soit, dans la moindre taverne.

— Nous le jurons ! dit la foule.

— Je le jure ! s'écria Gingènes en levant la main.

Son voisin fit de même.

— Eh bien ! mes amis, sachez-le maintenant : ma recette, c'est la saignée ; citoyens, la patrie est en danger ; tout le midi de la France fermente, un mouvement contre-révolutionnaire se prépare ; mais si de nombreux ennemis nous menacent, j'ai l'espoir consolant de pouvoir les intimider dès ce soir ; les mesures que j'ai à vous proposer sont dignes des sans-culottes et du peuple souverain. Attendu l'imminence du péril, il est urgent de former à l'instant un tribunal populaire pour juger révolutionnairement les nombreux coupables que nous avons arrêtés dans la nuit. On veut vous égorger, braves sans-culottes, eh bien ! levez-vous, frappez, tonnez, puis nous n'aurons plus de têtes à couper, plus de périls à craindre, et la patrie régénérée jouira en paix de notre justice et de nos vertus.

La masse applaudit ; mais un sourd murmure courut dans les derniers rangs de l'assemblée où s'étaient réunis les clubistes les moins fervents.

Gingènes porta deux doigts à sa bouche, et un sifflet aigu, traversant la foule, arriva jusqu'aux oreilles de Chalier. L'assemblée entière s'émut ; mais l'orateur, furieux, imposa silence :

— Ah! s'écria-t-il, entendez-vous les modérés qui sifflent comme les serpents? C'est leur seul langage. Ils m'accusent de vouloir créer un tribunal de sang. Oui, je le veux de sang, de sang pour punir les monstres qui en boivent. Toi qui as sifflé, misérable, ne crains pas qu'on verse le tien, il n'y a en toi que du virus et de la boue.

Ici Gingènes se sentit serrer le bras avec une telle force par son voisin qu'il crut plutôt à une menace qu'à une marque de sympathie. Toutefois il resta immobile : il était résolu à entendre jusqu'au bout.

— Du sang! continua Chalier; mais, je vous le dis, les modérés n'ont dans les veines que du fiel et de la bave de chien enragé; les autres perturbateurs, une écume de souffle; les accapareurs, un or fluide; les prêtres réfractaires, un extrait de ciguë. Il y a du sang à Londres, en Autriche, chez les Tolpachs et les Pandours de la forêt Noire; mais ce sang est loin de nous; il ne peut rougir notre tribunal, et notre tribunal ne peut être de sang.

La figure de Chalier était déjà changée; il souriait au milieu des rires, des applaudissements; et par une brusque transition :

— Jésus-Christ était un sans-culotte, un

bonhomme ; il prêchait la miséricorde, la modération... Fi, fi, mes camarades !... Vous m'entendez, la vengeance est mon cri... mais ma vengeance est gaie ; j'aime à pourfendre et à rire.

Puis tout à coup revenant à sa fureur première :

— S'il y a des traîtres parmi nous, s'écriait-il en brandissant son poignard, s'il y a de faux frères parmi les sans-culottes... qu'ils tremblent ! S'il y a dans cette enceinte des hommes au cœur de femme, qu'ils se retirent ! Nous aurons pitié de leur faiblesse, et leur retraite ne diminuera en rien la bonne opinion que nous pouvons avoir de leur patriotisme.

Cette dernière phrase était si peu d'accord avec le reste, que malgré trois sommations semblables personne ne bougea.

Chalier invita alors les citoyens qui voudraient appuyer la motion à prendre la parole : il finit en faisant observer qu'il était inutile de parler en sens contraire, parce que le projet n'en aurait pas moins lieu, quelle que fût l'opinion de certains membres.

La discussion s'ouvrit ; mais grâce à cette précaution, elle ne fut pas longue, et bientôt

l'on arriva à choisir les juges et les jurés qui devaient composer le tribunal révolutionnaire. Chacun d'eux, à mesure qu'il était nommé, venait se ranger sur l'estrade et recevait les félicitations de Chalier et consorts.

Le voisin de Gingènes était dans un état de crispation nerveuse qu'on pouvait attribuer aussi bien à la férocité qu'à l'impatience.

— Et les bourreaux, citoyens, vous les oubliez ; nommez-les donc ! s'écria-t-il de dessous le collet de sa redingote.

Le bureau, à qui cette proposition arriva à travers le brouhaha de l'assemblée, la prit au sérieux, et l'on discutait la nomination de plusieurs grands exécuteurs, afin que la justice fût plus expéditive, lorsque Laussel s'avança sur le bord de l'estrade en faisant signe qu'il voulait parler.

— Citoyens, dit-il avec le même sourire que s'il se fût agi d'un jeu de mots ou d'une épigramme, de quoi vous inquiétez-vous ? Vous perdez votre temps ; il n'y a qu'une ficelle à tirer, et la guillotine va toute seule.

— Décidément, se dit Gingènes, mon voisin est un féroce ; ça va se gâter tout à l'heure.

Au même instant, il entendit le bruit d'un

doubling tour de clef ; c'étaient Rouillot et quelques autres clubistes qui venaient de fermer la porte et parcouraient la salle pour étudier les visages et intimider les opposants.

La discussion continue, on hésite un moment sur le lieu du supplice. Chalier opine pour les Terreaux.

— L'arbre de la liberté, s'écrie-t-il, arrosé de ce sang impur, fleurira pour le bonheur de la cité.

Cependant, sur l'avis de Laussel, le pont Saint-Clair est préféré pour la facilité qu'il offre de se débarrasser des cadavres en les jetant dans le Rhône.

La formule du jugement est déterminée.

Le président, en présentant au prévenu une baguette brisée, lui dira :

« Il est aussi impossible que vous restiez sur la terre qu'il l'est que ces deux bouts se rejoignent : faites passer le pont à monsieur. »

Riard se lève ensuite, et fait part aux assistants des dispositions qui ont été prises pour assurer le succès du projet ; on peut compter sur la protection de la majorité jacobine de la municipalité. On gardera à vue, pendant les exécutions, toutes les autorités qui pourraient les contrarier. Les canons déposés dans l'hôtel

de ville doivent servir à défendre les avenues du pont Saint-Clair. Plusieurs milliers de cartouches fournies par quelques municipaux vont être distribués aux clubistes.

Riard s'établit le chef de l'expédition.

Gingènes savait maintenant tout ce qu'il lui importait de savoir.

Cependant, malgré les efforts de Roullot et des autres investigateurs, le même murmure sourd dont nous avons déjà parlé continuait à se faire entendre dans le fond de la salle, où, comme nous l'avons dit, s'étaient placés de préférence les patriotes les moins ardents. Beaucoup, malgré la violence ordinaire de leurs opinions, reculaient devant les terribles mesures qui leur étaient proposées.

Gingènes résolut de profiter de cette disposition ainsi que de l'obscurité qui arrivait. Les lampes n'étaient pas encore allumées. La couleur rouge avait partout disparu, pour faire place à une teinte plus funèbre encore ; et la salle, vue ainsi, ressemblait à une caverne de brigands.

Après un rapide examen de la porte et de la serrure, Gingènes arma ses pistolets dans ses poches, et s'assura que son poignard sortait facilement de sa gaine. Il était décidé à

frapper d'abord son voisin, qui était, selon lui, le principal obstacle à sa retraite, et qui continuait à le considérer avec une attention de plus en plus alarmante ; toutefois il voulut, avant d'en venir à cette extrémité, essayer des moyens amiables.

— Citoyen Chalier , dit-il à haute voix , il se fait tard, nous voulons aller dîner.

Chalier tressaillit de colère sur l'estrade où il pérorait en ce moment les jurés, et son œil chercha en vain l'audacieux interrupteur.

— Quand Brutus immola ses deux fils, répondit-il fièrement, Brutus était à jeun. Qu'on découvre cet homme et qu'on l'amène au bureau !

— Brutus n'a rien à faire ici, répliqua Gingènes ; Chalier, malheur à toi ! tu es un tyran !

Des cris de rage éclatèrent dans la salle et furent suivis d'un tumulte violent, près de la porte où Gingènes tenait au bout de ses pistolets ceux qui cherchaient à le saisir.

Son voisin s'élança sur une banquette.

— Le préopinant a raison, tas d'assassins ! s'écria-t-il d'une voix tonnante.

Ceci fit diversion ; Gingènes en profita pour faire sauter la serrure d'un coup d'épaule.

Presque au même instant, Riard, arrivant

furieux à travers la foule, lança un coup de sabre qui fut paré en partie par la perruque et le bonnet rouge de Gingènes. Celui-ci n'avait ni le temps ni le pouvoir de riposter ; il entraîna avec lui son nouvel allié, et disparut, suivi de quelques citoyens indignés comme lui de ce qu'ils venaient d'entendre.

En passant sous le réverbère de la cour du club, Gingènes jeta un coup d'œil sur celui qui l'accompagnait ; ses lunettes, son bonnet et jusqu'à sa houppelande avaient disparu dans la mêlée ; c'était le commandant Madinier, et ce ne fut pas sans peine que Gingènes se fit reconnaître à lui.

Quand la séance commença, Madinier se trouvait au-dessus du club, dans la salle de l'oratoire, où il inventoriait un dépôt d'habillements de la garde nationale. Informé alors des desseins des clubistes, il n'avait eu qu'à emprunter un déguisement du concierge, et était entré sans difficulté au milieu de la foule.

— Quels brigands ! s'écria-t-il. Vite, mon cher, au triple pas accéléré ; le salut de Lyon dépend de nos jambes.

Et traversant rapidement les rues étroites du quartier du Collège, ils s'engagèrent dans

la rue du Garet, en se dirigeant vers l'hôtel de ville.

Bientôt Madinier s'arrêta essoufflé.

— Au diable l'embonpoint ! je ne puis plus aller. Cours prévenir le maire qu'il fasse battre la générale dans toutes les sections ; je formerai l'arrière-garde, moi.

Le charcutier s'élança de toute sa vitesse, tandis que Madinier reprenait haleine , en disant :

— Si j'avais au moins mon cheval, la bête a beau être quinteuse, je lui mettrais les fers dans le ventre !

Gingènes, arrivé dans la rue Lafont, allait déboucher sur la place de la Comédie, lorsque le *qui-vive* d'une patrouille l'arrêta court ; il chercha à reconnaître à quel parti elle appartenait, et entendit alors le bruit des batteries de fusil qu'on armait.

— Encore un de ces chiens de sans-culottes ! dit une voix ; pour la dernière fois, *qui-vive* ?

— Votre capitaine ! cria le charcutier.

C'était en effet un détachement de sa compagnie. Ce ne fut pas sans peine qu'on le reconnut, quoiqu'il eût jeté en courant sa perruque et une partie de son déguisement. Au

lieu de répondre aux félicitations qu'on lui adressait, il tourna vivement l'angle de la rue.

Il aperçut alors l'hôtel de ville entouré de forts détachements d'infanterie et de cavalerie; des pièces de canon placées à l'entrée de l'hôtel reluisaient de temps en temps à la clarté vacillante des réverbères; à l'autre extrémité de la place une multitude armée apparaissait noire, confuse et bourdonnante dans la rue du Puits-Gaillet et à l'entrée de celle du Griffon.

Gingènes appela son sergent, qui n'était autre que le citoyen Thibault.

— Quelles sont ces troupes là-bas, tout près de l'hôtel?

— Les volontaires du Mont-Blanc, ceux des Basses-Alpes et les dragons.

— Et ces canons?

— Eh! pardieu! ceux que les clubistes ont amenés à l'hôtel de ville.

— Ah! j'arrive trop tard! dit Gingènes.

— Ma foi, capitaine, nous n'en disons pas autant, nous autres; voilà deux heures que nous attendons ces brigands, et rien ne vient. Nous sommes gelés, mais ils nous le payeront.

— Et l'hôtel de ville donc, qui est-ce qui l'occupe?

— Je vois votre erreur , capitaine ; la ligne garde l'hôtel, c'est vrai, mais par ordonnance du maire les sections gardent la ligne ; elle n'a point de cartouches, et nous nos gibernes sont pleines. Il y a déjà trois bataillons sur la place ; les autres vont arriver. Entendez la générale qui bat. Quant aux canons, nous les avons chargés jusqu'à la gueule , pour reconnaître l'obligeance des patriotes qui ont bien voulu les amener hier.

— Ne dites donc pas patriotes en parlant de ces scélérats, interrompit Gingènes ; c'est une mauvaise habitude, sergent.

— Que voulez-vous , capitaine , la caque sent toujours le hareng, et comme dit Horace... Ah ! pardon, pardon, vous n'aimez pas les vers.

— Allons , reprit Gingènes , leur coup est manqué pour aujourd'hui.

— Et c'est ce dont nous enrageons tous. Quelle brûlée nous allons leur donner ! Mais ils ne perdront rien pour attendre. Et ce diable de maire qui ne veut pas qu'on aille les chercher dans leur caverne ! A propos , avez-vous vu le commandant ? Nous avons obtenu , par faveur spéciale, la permission de faire une reconnaissance pour tâcher de le retrouver.

— Le voici.

En effet, Madinier arrivait.

Les soldats de la patrouille venaient de le mettre au courant de ce qui s'était passé ; il ne se pressait plus et achevait de reprendre haleine.

— Morbleu ! dit-il en serrant la main de Gingènes, quand je pense que j'ai là-bas pris ce brave garçon pour un mouchard, un enragé, et que j'ai été sur le point de...

— De lui brûler la cervelle, n'est-ce pas ? Pardieu ! commandant, je t'en offre autant !

— Commandant, dit Belval, mettez que vous ne nous avez pas rencontrés, et puisque nous sommes partis, nous irons au club central clore la séance.

— Je ne demanderais pas mieux, dit Madinier, mais c'est le maire qui commande aujourd'hui, et c'est une justice à lui rendre, il a bien travaillé depuis deux heures ; ainsi, mes enfants, retournons au quartier général.

Madinier et Gingènes côtoyèrent successivement les masses noires et bourdonnantes dont nous avons parlé ; c'étaient la section Rousseau, celle du Port-au-Temple et celle de la Pêcherie ; elles étaient accourues les premières, et une grande exaspération éclatait dans leurs rangs. Nivière-Chol avait à remplir ce soir-là

deux tâches également difficiles : préserver la ville de la fureur des jacobins, et les jacobins de celle des Lyonnais.

Cependant Madinier s'était rendu auprès du département et du district, que Nivière-Chol avait convoqués précipitamment à l'hôtel de ville.

L'assemblée apprit bientôt que la bande des jacobins s'était dispersée, à la nouvelle des dispositions militaires prises aux Terreaux.

Il était environ minuit lorsque Gingènes entra dans la rue Mercière ; un profond silence y régnait. Toutes les fenêtres de l'appartement de Courtel étaient hermétiquement fermées, mais au rez-de-chaussée quelques filets lumineux passaient encore à travers les devantures du magasin. Gingènes tressaillit ; la jeune lingère n'était donc pas encore couchée.

Gingènes traversa l'allée en faisant le plus de bruit possible, sans toutefois espérer qu'on l'appelât ; au moment où il allait entrer dans la cour et gagner son escalier, la porte de derrière du magasin s'ouvrit, et une voix fit entendre ces simples mots :

— Est-ce vous, citoyen ?

— Oui, mademoiselle, dit notre héros en retournant vivement en arrière.

Il trouva la lingère sur le seuil, un bougeoir à la main.

— Eh bien ! monsieur, sommes-nous sauvés ?

— Mon Dieu ! mademoiselle, dit Gingènes, qui, comme certains amoureux, se heurtait contre la difficulté au lieu de l'éviter, il est si tard que je ne sais trop si je dois...

— Entrez, entrez donc, dit la lingère ; je me couche tard d'habitude, et ce soir la frayeur suffirait pour me tenir éveillée.

Rien ne pouvait être plus agréable pour Gingènes que ces paroles ; il ne se fit pas prier davantage.

Quoique peu timide d'habitude, Gingènes éprouvait en ce moment un sentiment d'embarras indéfinissable.

— Mais asseyez-vous donc, monsieur, lui dit la lingère en lui présentant un siège que Gingènes saisit alors avec empressement.

— Voyons, citoyen, racontez-moi ce qui s'est passé.

Quand Gingènes eut fini, elle se leva, et s'approchant de la chaise sur laquelle il était cloué, elle lui tendit une charmante petite main où ne se voyait pas la moindre trace du travail à l'aiguille, et que le charcutier ne prit que du bout de ses gros doigts.

— J'aime la bravoure, dit-elle ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais la vôtre : que diriez-vous si j'ajoutais que votre réputation a été une des principales causes qui m'aient déterminée à me fixer ici ?

Gingènes ouvrit de grands yeux.

— J'ai espéré qu'au besoin vous pourriez être mon protecteur, je ne me suis pas trompée.

— Oh ! non, sacrédié ! s'écria Gingènes en allant chercher lui-même cette fois la main de la lingère et en la portant à ses lèvres.

Le mouvement était bien le même que celui d'un galant cavalier, de Lowitz, par exemple ; mais la grâce y manquait.

— Vous me permettez donc de venir ici souvent ? hasarda Gingènes ; pour protéger, il faut surveiller.

— Tant que vous voudrez.

— Ah ! s'écria le charcutier, je désire maintenant que le danger arrive, au moins vous m'aurez quelque obligation ; mais tenez, votre franchise encourage la mienne : si nous nous voyons tous les jours, vous connaîtrez bientôt mes défauts, et je crains qu'ils ne vous déplaisent... Par exemple, on dit que je suis violent, querelleur même.

— Bah ! dit la lingère, ce sont les défauts

de vos qualités ; et puis, que peuvent-ils avoir de commun avec moi ?

Sa tête s'était relevée avec un air de supériorité presque imperceptible, mais infinie.

— Ah ! c'est vrai, dit Gingènes embarrassé, mais ce n'est pas tout ; on dit aussi que je suis...

La lingère souriait ; il voulait dire jaloux, mais il s'arrêta, afin de tourner sa phrase autrement.

— Aujourd'hui, reprit-il comme par une brusque transition, moins on reçoit de monde, mieux ça vaut.

Et saisissant un carton où se trouvait une quantité de petits bonnets rouges, comme celui que Chalier portait à sa boutonnière :

— Voici, dit-il, qui ne peut manquer d'attirer chez vous bien des jacobins ; et quant à ces jabots de fine batiste, ces cols blancs, ces manchettes et tous ces chiffons que je vois épars sur votre comptoir, il n'y en aura pas assez pour les muscadins, dès qu'ils vous auront vue.

— Et que trouvez-vous là d'étonnant ?

— Rien, c'est très-naturel ; je dis seulement que par le temps qui court, ces visites sont dangereuses, et que dans votre intérêt vous devriez me permettre de nuire à votre com-

merce, de montrer les dents aux visiteurs.

— Tant que vous voudrez, citoyen Gingènes, dit la lingère en riant; c'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire : mais nous parlerons de tout cela demain, ou plutôt aujourd'hui, dans quelques heures; nous sommes au matin, je crois.

— Vous avez, parbleu ! raison, c'est que le temps passe vite près de vous ; à bientôt, ma voisine.

Une fois sa porte refermée, la lingère se laissa tomber sur une chaise avec abattement.

— Cette comédie est pénible, se dit-elle, mais notre sûreté l'exige. Que ne puis-je lui faire connaître la vérité ? Cet homme a des sentiments au-dessus de son état, et ce serait lui épargner des souffrances ; c'est une chose si cruelle que l'amour quand il n'est pas partagé !

La jeune femme soupira ; ses yeux étaient humides.

— Il est à Lyon depuis quinze grands jours ; ah ! s'il m'aimait, il saurait bien me retrouver...

Cependant Gingènes, à la fois mécontent et ravi, remontait son escalier.

— Au diable l'aristocratie ! Voilà un brin de

fille qui, pour être restée quelque temps chez des nobles, est si bien façonnée, que je ne sais plus que lui dire moi ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle ne m'en plaît que davantage.

FIN DU TOME PREMIER.

GINGÈNES
OU
LYON EN 1793

PAR
EDMOND BADON.

—
TOME II.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIVOURNE. LEIPZIG.
MÊME MAISON. J. P. MELINE.

1847

PREMIÈRE PARTIE.

(SUITE.)

Deux années auparavant, madame de Lafaye avait vu à la cour le brillant vicomte, alors amoureux fou d'une des plus grandes coquettes de l'époque. La défense fut aussi belle que l'attaque; mais ce feu d'artifice tiré de trop près éblouit la jeune provinciale; sans s'en douter, le vicomte fit deux conquêtes au lieu d'une. C'est que l'action que l'homme exerce à son insu est presque toujours plus puissante que celle dont il a conscience. Chez les femmes,

un sentiment est rarement profond sans être silencieux et timide ; aussi, pour les êtres privilégiés à qui il est donné de plaire partout et à la première vue, les succès les plus réels sont-ils souvent ceux qu'ils ne soupçonnent que lorsque le temps en est passé, et que la vieillesse leur a arraché des mains le flambeau que l'amour leur avait prêté.

Jeune, beau, séduisant, Lowitz, en dépit des événements, menait de front la galanterie et la politique, toujours prêt à enflammer tous les cœurs combustibles qu'il trouvait sur sa route. Il arriva à madame de Lafaye ce qui arrive à beaucoup de jeunes femmes qui ne prennent que trop souvent la vivacité de leurs sensations pour la perfection de l'objet qui les éveille.

Cependant Clara, habituée depuis longtemps à jouer le tout pour le tout, n'avait pas hésité à faire transporter Lowitz blessé dans l'appartement où nous les avons déjà vus tous deux. Riard, du reste, venait depuis quelques jours bien moins souvent. Absorbé qu'il était par la politique, il n'entrait jamais dans le cabinet de la négresse ; c'était au fond d'une petite pièce attenante à ce cabinet que Clara avait fait dresser le lit du blessé.

Lors du coup fourré qui fut le résultat du duel de Chamarande et de Lowitz, le vicomte avait été le moins malheureux. Chamarande, lui, avait eu la poitrine traversée, tandis que son épée, glissant sur celle de Lowitz à travers les muscles et les chairs, était ressortie à l'épaule, sans offenser aucun organe essentiel.

Un jour que Clara était assise auprès du lit de Lowitz, on sonna, et madame de Lafaye entra brusquement dans la première pièce. Clara courut à elle; pâle, agitée, madame de Lafaye se laissa tomber sur un fauteuil, sa respiration précipitée faisait deviner une course rapide.

— M. de Lowitz est ici? dit-elle dès qu'elle put recouvrer la parole.

— Quelle plaisanterie! répondit Clara, en contenant le double éclair qui jaillit de sa prunelle, me crois-tu folle, par hasard?

— Mais c'est toi que je viens sauver. Riard sait tout, ou va tout savoir. Ce matin, j'étais chez le barbier Scaevola; plusieurs jacobins sont entrés. Ils ont raconté en riant qu'un d'eux avait aperçu d'une des chambres du café situé au-dessous de chez toi un jeune homme malade couché dans ton appartement, et qu'on

devait à midi prévenir Riard, lorsqu'il reviendrait du club.

— Et comment sais-tu que ce jeune homme est M. de Lowitz?

Madame de Lafaye se tut; elle ne voulait pas dire qu'elle avait deviné le reste.

— Cette malheureuse aura laissé la fenêtre ouverte! s'écria Clara en montrant la négresse qui arrivait.

Elle fit deux pas vers le cabinet.

— M. le vicomte, dit-elle, levez-vous, il faut que vous partiez.

— Et le pourra-t-il? dit madame de Lafaye, il est blessé sans doute?

— Oui, répondit Clara, blessé par ton mari.

— Maître pas partir ou mourir, s'écria la négresse; maîtresse, écoutez.

On entendit en ce moment dans la rue le pas régulier de la troupe et le bruit des crosses de fusil; la maison était cernée.

— Ah! c'est différent, dit Clara.

Et saisissant madame de Lafaye par le bras :

— Puisque tu veux le sauver, viens.

Elle l'entraîna dans la chambre de Lowitz.

Celui-ci n'avait pas compris ce qui se passait; il était sur son séant, ouvrant de grands yeux et ne sachant comment concilier avec les

mœurs de Clara la visite de madame de Lafaye.

— Tout ce qui reste de gentilshommes en France va venir se faire blesser dans cette rue si l'on en est ainsi récompensé, s'écria-t-il.

Clara haussa les épaules.

— Veux-tu sauver sa vie ? dit-elle à madame de Lafaye.

Saisissant, sans attendre de réponse, un long poignard qui se trouvait à côté du lit, elle fendit d'un seul coup robe et corset.

En un clin d'œil Zamie acheva l'œuvre de sa maîtresse ; madame de Lafaye tomba à moitié nue dans leurs bras.

— Vous me perdez, murmura-t-elle.

Elle était déjà dans le lit de Lowitz.

Par un effort surhumain, Clara poussa le vicomte contre la ruelle.

— Si tu bouges, tu es mort ; ce n'est pas Riard, c'est moi qui te tuerai.

Cependant on frappait violemment à la porte de l'appartement ; Clara, d'un regard, cloua la négresse à côté du lit et courut ouvrir.

C'était Lamballe ; il venait prendre sa revanche de la scène du château du Grand-Lemps.

— Ma chère camarade, dit-il en saluant profondément, le citoyen Riard, craignant de

te déranger, m'envoie te demander s'il n'y a pas d'indiscrétion à lui à se présenter chez toi.

Clara étendit sournoisement le bras, et saisit à mi-longueur une lourde cravache qui se trouvait à sa portée ; puis, donnant du pommeau un coup terrible à travers la figure de Lamballe :

— Valet, dit-elle, porte cette réponse à ton maître.

L'égorgeur trébucha et roula en blasphémant dans l'escalier, aux éclats de rire des soldats qui gardaient l'entrée.

— Est-ce qu'on se révolte là-haut ? cria d'en bas une voix impérieuse.

Clara ne répondit pas.

Riard entra ; il avait, outre son sabre, deux pistolets à sa ceinture.

— Fermez la porte, je vous prie, dit Clara sans se lever ; très-bien, monsieur... Vous m'avez envoyé un misérable, il m'a insultée et je l'ai châtié.

— Ah ! dit Riard, tu crois donc qu'il faut châtier tous ceux qui le méritent ?

— Quand on le peut, dit Clara.

— Vraiment ! eh bien, je pense comme toi. Il y a un homme caché ici, je serais bien aise de lui dire un mot.

Clara haussa les épaules , et ouvrant toute grande la porte du cabinet :

— Zamie, vois si madame de Lafaye est réveillée.

— La marquise de Lafaye ? s'écria Riard qui connaissait une partie de l'histoire de Clara.

— Comment ! vous ne tirez pas votre grand sabre ? vous n'armez pas vos pistolets ? Vous m'avez blessée l'autre jour parce que je suis allée l'arracher de son château en flammes ; aujourd'hui qu'elle est cachée chez moi , errante , poursuivie , malade (elle en mourra peut-être) , c'est bien la moindre des choses que vous me tuiez tout à fait.

— Voyons la marquise.

Et Riard se leva brusquement.

— Soit ; mais d'abord quittez votre arsenal ; souffrante comme elle l'est, rien que cette vue suffirait pour l'achever ; vous passerez pour mon médecin.

Riard dénoua sa ceinture tricolore et jeta ses armes sur un canapé.

— Que le diable emporte les femmes ! Si la chose est vraie, voilà de quoi me brouiller avec tout le club central. Mais la galanterie avant tout ; je ne fais pas la guerre aux cotillons, moi, surtout quand ils sont de soie.

La chambre de Lowitz, éclairée par une seule fenêtre donnant sur la cour, était petite et obscure ; au fond se trouvait le lit, placé dans une alcôve plus sombre encore que le reste.

Clara précédait Riard ; elle jeta sur le lit un regard rapide, puis, courant à la fenêtre, elle tira les rideaux et ouvrit un des volets à moitié fermés.

— Très-bien, dit Riard, je commence à voir clair.

Il s'approcha de l'alcôve.

Madame de Lafaye était couchée sur le bord du lit, qui ne présentait pas, dans tout le reste de sa surface, la plus légère ondulation. Debout près de l'oreiller, Zamie tenait une tasse remplie d'une potion calmante.

— Élise, dit Clara, voici le médecin dont je t'avais parlé.

La malade fit un effort comme pour se mettre sur son séant, puis, balbutiant quelques mots inintelligibles, elle retomba épuisée sur l'oreiller.

Le jacobin prit Clara à part.

— Quel âne bête que ce Lamballe ! Ta marquise m'intéresse ; la crois-tu dangereusement malade ?

— Je le crains.

— Parbleu ! je vais lui envoyer, en sortant d'ici, Gilibert et Grandchamps. Voyons votre pouls, chère petite.

Madame de Lafaye se souleva encore et retomba de nouveau, en laissant sa main pendre hors du lit ; Riard la saisit.

— Ce grand jour la fatigue , hasarda Clara. La malade fit un signe affirmatif.

— Comme cette main est froide ! dit Riard ; la circulation serait-elle arrêtée ? Qu'est-ce que dit le cœur ?

Profitant de ce que Clara était allée fermer les rideaux de la fenêtre, le jacobin avait brusquement passé son bras sous la couverture. Le hasard voulut qu'il rencontrât la main de Lowitz.

— Mais celle-ci est brûlante , c'est très-singulier ; où donc est-elle , cette main ? je ne la retrouve plus.

— Ah ! citoyen !... dit Clara en prenant la place de Riard.

— Je vous prie de croire , citoyenne , que je n'ai en vue que l'intérêt de la malade et celui de la science. Une main en feu et l'autre glacée, cela ne se voit pas tous les jours et indique quelque dérangement extraordinaire.

Les yeux de Clara lancèrent sur le lit un double éclair, un instant elle saisit les couvertures comme pour tout arracher.

Puis se ravisant, elle dit à Riard, qui, continuant son rôle de médecin, questionnait madame de Lafaye :

— C'est comme je vous le disais, docteur, la citoyenne est trop malade pour vous répondre.

— Qu'à cela ne tienne, je reviendrai, et tous les jours, parbleu ! En attendant qu'elle prenne de la tisane, beaucoup de tisane ; j'amènerai avec moi un des meilleurs consultants de Lyon.

Et rentrant avec Clara dans la première chambre :

— A-t-on jamais vu un animal pareil à ce Lamballe ! me faire mettre toute une compagnie en réquisition ! Eh ! tiens, regarde, voilà, pardieu ! tout le quartier en l'air ! C'est égal, je ne suis pas fâché d'avoir fait la connaissance de cette petite marquise ; aies-en grand soin, je réponds de tout.

Riard sortit. Une heure après, Lowitz, déguisé en femme et appuyé sur le bras de Zamie, retournait chez Madinier. Madame de Lafaye, de son côté, ne tarda pas à regagner son magasin de la rue Mercière.

Clara resta seule et pensive.

— Si elle l'aimait ! dit-elle ; si elle l'aimait !... ah ! je les tuerais tous deux.

En rentrant, la prétendue lingère trouva Gingènes installé chez elle ; à sa vue, le charcutier ne put retenir un cri de joie.

— Encore quelques instants, dit-il, et j'allais courir comme un fou toutes les rues de Lyon ; je vous croyais perdue.

— Je suis allée rendre des bonnets pour lesquels on me tourmentait, répondit madame de Lafaye en se mettant à son comptoir.

— Savez-vous bien, mademoiselle Élise, continua Gingènes, que ce n'est pas prudent ce que vous faites là ? Sortir seule au milieu de tous les garnements dont la ville est remplie, surtout quand on est étrangère comme vous ! Je ne dis pas qu'on ne puisse se permettre de temps en temps un petit tour de promenade ; mais alors on met son bras sur celui de quelque solide et honnête garçon... comme moi, par exemple... Que vous est-il donc arrivé ? vous êtes pâlie, vous avez les yeux rouges.

— C'est que j'ai travaillé toute la nuit.

— Vous finirez par vous rendre malade.

— Quelle odeur de tabac il y a ici ! dit madame de Lafaye, autant pour changer de

• conversation que pour le fait en lui-même.

Gingènes, au lieu de répondre, tira une pipe de sa poche et l'écrasa silencieusement à grands coups de talon de botte.

— Que faites-vous donc, monsieur ? s'écria la lingère.

— Ce que je fais ! parbleu ? vous le voyez bien, et une fameuse pipe encore ; je me punis d'avoir fumé ici ; c'est que le temps me paraissait si long ; j'aurais dû deviner que cette odeur ne vous allait pas ; mais je jure de ne plus toucher de ma vie ni pipe ni...

— Ne jurez pas , M. Gingènes , interrompit la lingère, vous me désobligeriez ; je ne crains nullement cette odeur, mais au grand air seulement ; vous comprenez qu'ici elle éloignerait les acheteurs.

— Savez-vous, reprit Gingènes, que tel que vous me voyez, je viens de faire la demoiselle de comptoir ? Pendant que votre bonne lavait la vaisselle , j'ai vendu je ne sais combien de ces petits affiquets.

— Et à qui donc , mon Dieu ? dit madame de Lafaye en voyant son étalage dégarni.

— A des jacobins, des muscadins, des feuil-lantins de toute espèce , jeunes et vieux. Si vous aviez vu leur figure quand, au lieu de ce

qu'ils cherchaient , ils se sont trouvés en face de moi, ça vous aurait amusée. Je ne crois pas que ces pratiques-là reviennent de longtemps ; aussi avais-je envie de leur proposer , par la même occasion , quelques-uns de mes saucissons et de mes jambons mayencés.

— C'est égal, dit la lingère, je vois qu'au lieu de nuire à mon commerce , vous le faites fleurir.

— Voulez-vous m'en récompenser ? Voulez-vous à votre tour faire quelque chose pour moi ? Dans trois jours les nouvelles élections municipales ont lieu , et comme ce brave Nivière-Chol sera renommé, il va y avoir illumination générale. Eh bien ! permettez-moi de vous donner le bras ce soir-là ; je serai plus fier, plus content qu'à la tête de ma compagnie.

— Mon Dieu ! si ça vous fait tant de plaisir...

— Ah ! que vous êtes bonne ! Il faut que je vous embrasse pour mieux vous remercier.

— Oh ! pour cela, non.

— Au moins cette petite menotte, continua Gingènes en prenant dans sa large main la main fine et transparente de la lingère.

Mademoiselle Élise soupira, et ce soupir enchantait Gingènes.

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'entends ? dit-elle après un moment de silence, en tournant la tête du côté de la cour d'où venaient de partir des cris d'une nature toute particulière.

— Faites pas attention, dit Gingènes, c'est mon commerce qui reprend.

— Comment ! votre commerce ?

— Eh ! certainement ; il y avait près d'un mois que nous n'avions rien tué ; aussi, comme le fond de magasin s'en allait grand train, ai-je mis tout à l'heure les ouvriers en besogne ; trois porcs de saignés ce soir ; hein ! c'est beau ?

Élise soupira de nouveau ; ses yeux tombèrent sur l'affiloir que Gingènes, quand il n'était pas en uniforme, portait à sa ceinture, suivant l'usage de ceux de sa profession, puis elle retira sa main que le charcutier avait gardée jusque-là.

— Votre commerce est donc important ? reprit-elle.

— Oui, dit Gingènes ; le magasin est bien achalandé, je ne fais pas mal d'affaires, mais il me manque quelque chose.

— Et quoi donc ?

— Une femme, pardieu ! une madame Gin-

gènes pour le comptoir. Elle tiendrait sa place, je vous en réponds, parmi les charcutières de la ville ; elle marcherait au premier rang, sans me vanter. Nous autres hommes, voyez-vous, nous n'entendons rien au détail. Mais enfin, patience, ça viendra peut-être bientôt.

Gingènes se leva en fredonnant, puis s'approchant d'une glace :

— Il faut avouer que je n'ai pas embelli depuis quelques jours, tant s'en faut. Votre respectable ami, ce scélérat de Scaevola, m'a défiguré pour six mois avec sa maudite drogue ; me voici jaune et ridé comme une pomme de reinette. J'ai eu beau frotter, racler, enlever la peau même, ça ne s'en va pas.

C'est à peine si mademoiselle Élise l'écoutait ; elle était à la fois distraite et souffrante, et Gingènes, dans sa naïveté, se regardait comme la cause toute naturelle de cette préoccupation.

La nuit était venue. Pendant que les scènes que nous avons racontées précédemment se passaient dans le magasin de la lingère, cinq ou six individus étaient réunis en petit groupe l'extrémité de la rue, du côté de la place Saint-Nizier.

L'un d'eux était le municipal Roullot, un des meneurs du parti jacobin, ce méchant boi-

teux dont nous avons déjà parlé ; il avait à côté de lui le citoyen Pingret , le propriétaire de la maison d'où nous sortons.

— Il y n'a plus qu'une difficulté, père Roullot , dit Pingret en prenant à part son interlocuteur.

— Et laquelle ?

— C'est que ma position ne me permet pas de faire ce nouveau sacrifice à la patrie.

— Est-ce que tu te moques de moi ? dit Roullot ; tu appelles ça un sacrifice que de nous aider à empoigner le plus enragé de tous les modérés ! une vraie bête féroce qui va te dévorer un de ces quatre matins , quand elle s'apercevra du métier que tu fais.

— Tant que tu voudras , mais le citoyen Gingènes est mon locataire ; je voudrais de bon cœur le voir à tous les diables , s'il ne me devait pas trois termes ; une fois Gingènes en prison , qui est-ce qui me payera ?

— Eh ! pardieu ! la république ne t'a-t-elle pas déjà payé ?

— Un moment, citoyen Roullot ; nous faisons tous les deux le même métier , ainsi ne nous fâchons pas.

— Je n'ai jamais été aux gages des calotins, moi.

— C'était pour mieux les connaître ; et toi qui parles , ne leur vends-tu pas aujourd'hui des certificats de résidence ?

— Oui , dit Roullot , mais avec une marque qui les fera expédier au moment où ils s'en douteront le moins.

— En attendant , tu fais comme j'ai fait ; pour mieux les pincer , tu empoches leur argent.

— De quoi te plains-tu ? Ne t'ai-je pas laissé celui de tous les certificats en blanc que tu as placés ?

— Tu sais bien qu'il n'y a pas aujourd'hui de plus mauvais payeurs que les calotins et les nobles. Si les billets qu'ils m'ont faits ne valent pas mieux que le papier que je leur ai vendu...

— Tiens , dit Roullot en remettant à Pingret une poignée de certificats , tu te rattraperas sur la quantité ; marchons !

Pingret tira un papier de sa poche.

— Un moment , dit-il , tu es membre du comité des ventes nationales ; il faut que tu ratifies cet acte. J'ai acheté hier à Bourgoïn tous les biens des chartreux de la Sylve-Bénite.

— Brigand , dit Roullot , tu as eu ça pour un morceau de pain.

— Chut ! si ça tient, ça ne sera pas mauvais ; mais tu sais que le pain se partage en deux et que je n'oublie pas les amis.

Ce dernier argument décida Roullot, qui sans doute en connaissait déjà la valeur ; ils entrèrent tous deux dans une boutique d'épiciers ; en un clin d'œil l'acte fut approuvé.

— Tiens, dit Pingret en sortant, tu vois ce magasin là-bas ; l'oiseau que tu cherches est perché là pour le quart d'heure ; il fait la roue auprès d'une jolie poulette et ne se défie de rien : c'est le moment.

Tous deux vinrent s'arrêter contre la boutique de Scaevola, qui était déjà fermée ; leurs compagnons les suivaient.

— Ah ça, dit Roullot, comment s'y prendre ? Gingènes tape dur, il ne sera pas facile à emmener.

Pingret ouvrit doucement la porte de son allée, et revenant auprès de ses affidés :

— Ses ouvriers sont partis, dit-il, entrez et rangez-vous dans la cour, je me charge de le faire sortir.

Les cinq hommes disparurent dans l'obscurité.

Pingret resta seul quelques instants sur le trottoir, continuant son rôle d'observateur ;

puis il frappa doucement à la porte du magasin de la lingère.

— Entrez ! dit celle-ci.

En apercevant Pingret, Gingènes fronça le sourcil ; il était debout, près de s'en aller ; il se rassit.

Pingret, que nous pouvons examiner maintenant, était un homme de petite taille, mince, débile, d'une soixantaine d'années et d'une figure que la force de sa volonté savait rendre insignifiante ; toutefois une attention soutenue aurait distingué dans cette physionomie certain rapport avec celle du renard et du loup. Il entra, le corps presque plié en deux, marchant sans bruit comme les bêtes fauves, et vint s'asseoir auprès de la lingère, liberté qui fit faire au charcutier une grimace de déplaisir.

Pingret débuta par quelques phrases banales ; il ne parlait qu'à demi-voix ; comme il était asthmatique, sa respiration faisait plus de bruit que ses paroles.

Pendant que la lingère répondait sur le même ton, Pingret, de sa place, contrôlait du regard les murs et le plafond ; il examinait les feuilles du plancher, il comptait les vitres, quoiqu'il les eût laissées à la charge du locataire ; puis, s'approchant de la cheminée, il se mit à passer

les doigts sur les arêtes du marbre, afin de vérifier s'il n'y avait point d'écornures.

La lingère haïssait Pingret d'instinct, sans le connaître; en se levant brusquement, dans un mouvement d'impatience, elle renversa un vase rempli de fleurs qui se trouvait sur le comptoir.

C'était un cadeau de Gingènes, qui ne put retenir un juron à l'adresse du vieillard. Celui-ci toussa cinq ou six fois.

— Sais-tu bien, citoyen, que ceci annonce un mariage? hein! qu'en dis-tu?

Cette perspective changea la disposition d'esprit de Gingènes.

— Dans ce cas, père Pingret, je ne regretterais ni le vase ni les fleurs.

— D'autres diraient que c'est un présage de mort pour quelqu'un de la compagnie, reprit Pingret avec son rire faux; mais comme je suis vieux, je me garde bien de prendre la chose ainsi.

Mademoiselle Élise avait rougi, puis pâli.

— Je ne crois pas aux présages, dit-elle sèchement.

— Si fait, mademoiselle, dit Gingènes, il faut toujours y croire quand ils sont favorables.

Pingret avait fini son examen de la cheminée, il prit son portefeuille et y choisit un papier qu'il présenta à la lingère.

— Ma quittance, dit-elle; ah! c'est juste, le premier terme est tout prêt.

Et ouvrant un tiroir, elle en tira cent écus qu'elle remit à Pingret; celui-ci les compta en un clin d'œil, mais jusqu'à la dernière pièce.

— Six cents francs de loyer, c'est cher, dit Gingènes, qui était revenu à ses dispositions belliqueuses.

Pingret fixa sur l'ouvrier ses petits yeux ternes.

— Le premier terme d'avance, ça n'est pas galant, continua le charcutier.

— Tu en parles à ton aise, citoyen, toi qui ne payes ni avant ni après, reprit Pingret avec tranquillité.

Madame de Lafaye porta vivement la main à son tiroir, mais un sentiment de prudence l'arrêta.

Gingènes s'était levé en fureur.

— Dire que ce vieil avare me parle ainsi parce que je suis en retard avec lui de trois jours! C'est que je ne suis pas un usurier, moi, entends-tu, père Pingret? et quand le com-

merce ne va pas , je ne presse pas comme toi ceux qui me doivent. Mais n'importe, je sais où prendre de l'argent, et je reviens dans dix minutes te jeter le tien à la figure.

— Et moi, dit la lingère en congédiant Pingret d'un signe de tête plein de hauteur dès que Gingènes fut sorti, je vais me reposer ; j'ai trop travaillé hier, je suis fatiguée.

Tout à coup elle s'arrêta immobile, elle écoutait.

— Je crois que j'entends du bruit dans la cour, dit-elle.

— C'est sans doute, dit Pingret, un compagnon menuisier qui loge dans les mansardes, et dont il faut que je me débarrasse ; il rentre ivre tous les soirs ; je viens de l'entendre passer.

La lingère crut à cette explication. En effet, quelques secondes après le départ de Gingènes, un homme était entré dans l'allée.

Le bruit augmentait, et plusieurs individus traversant l'allée en courant se précipitèrent dans la rue.

— Que diable font-ils donc ? dit Pingret inquiet à son tour.

Au même instant la porte s'ouvrit et laissa voir un officier de la garde nationale : il avait

le sabre à la main ; c'était le commandant Madinier.

— Ah çà ! sacrédié ! vous êtes donc sourds, vous autres ? On assassine les gens chez vous, et vous n'entendez pas ! venez donc au moins m'aider à le porter !

Saisissant la lampe du comptoir, la lingère s'empessa de suivre Madinier ; en traversant l'allée, elle remarqua avec horreur de larges traînées de sang.

— Ce sont ces lâches scélérats que j'ai sabrés, dit Madinier ; ils l'ont attaqué à coups d'assommoir, je suis arrivé à propos.

Mademoiselle Élise et Madinier trouvèrent Gingènes soutenu par les domestiques de Courtel, qui étaient descendus au bruit de la lutte. Gingènes avait reçu à la tête un coup d'un de ces martinets à lanière plombée dont on se servait alors fréquemment. Madinier, ancien militaire et expert en blessures, reconnut avec satisfaction que celle-ci n'était pas dangereuse. Gingènes fut bientôt transporté chez lui, au quatrième, et placé sur son lit. Mademoiselle Élise éclairait les porteurs ; elle se sentit le cœur serré en entrant dans la chambre dénudée et solitaire du charcutier. Un médecin ne tarda pas à arriver ; il pratiqua à Gingènes

une forte saignée, et repartit après avoir déclaré que la blessure n'aurait aucune suite grave; sur cette assurance, les domestiques de M. Courtel disparurent.

Madinier secoua la tête.

— Comment allons-nous faire? Je suis mandé à l'hôtel de ville et je venais chercher Gingènes pour le mener avec moi: il s'agit de la réélection de Nivière-Chol, c'est-à-dire du salut de la ville; je ne puis tarder davantage.

— Eh bien! dit la lingère, je le garderai.

Madinier sourit.

— Citoyenne, vous êtes une bonne fille, et, ma foi! je ne serais pas étonné que... enfin suffit... Sapristi! nous ferons connaissance... et là-dessus au revoir!

Madinier disparut.

Bientôt le blessé sortit de son assoupissement et se tourna doucement du côté où se trouvait madame de Lafaye. Rassurée par les paroles du médecin, celle-ci s'était abandonnée à une douloureuse rêverie; elle pensait à Lowitz dont elle venait de sauver la vie, à Lowitz qu'elle ne pouvait plus aimer, puisqu'il était sans nul doute l'amant de Clara.

Gingènes se mit sur son séant, et, la regardant avec une expression difficile à rendre, il

lui tendit la main ; cette main , madame de Lafaye la saisit comme celle d'un ami qui console , mais ses forces étaient à bout , elle éclata en sanglots.

— Ah ! vous m'aimez ! s'écria le charcutier transporté de joie. Ne pleurez plus , Élise , ne pleurez plus , car c'est aujourd'hui que commence mon bonheur.

Presque au même instant la mère Duchesne entra , en répétant avec une incroyable volubilité toutes les imprécations que nous lui avons déjà entendu proférer contre les jacobins ; elle aussi logeait rue Mercière , et la rumeur publique venait de lui apprendre le guet-apens dont Gingènes avait failli être victime.

Revenons à Madinier.

Au moment où , quelques minutes avant cette scène , il descendait l'escalier , une porte s'ouvrit à un étage au-dessous de celui de Gingènes.

— Eh bien ! comment va ce pauvre garçon ? dit une voix.

— Mieux : ce ne sera rien ; bonsoir.

— Citoyen , je voudrais vous dire deux mots , reprit la voix.

— Faites vite alors , tonnerre ! car je suis

pressé ; et d'abord, qui êtes-vous ? On ne voit goutte dans ce maudit escalier.

— Le propriétaire de la maison.

— Eh ! parbleu ! puisque votre locataire vous intéresse tant, il fallait tout à l'heure nous aider à le porter ; votre escalier est dur.

— Citoyen , dit Pingret en s'avancant un rat-de-cave à la main, il ne faut que me voir pour reconnaître que je n'ai pas plus de force qu'un poulet.

Le fait est que le citoyen Pingret, avec sa robe de chambre fripée et ses caleçons de dessous collant sur ses membres étiques , ne ressemblait pas mal à un squelette habillé.

Madinier fut forcé de reconnaître l'excuse bonne, et s'arrêta en grommelant.

— Vous êtes l'ami de ce brave Gingènes, monsieur ? dit Pingret.

— Tenez, citoyen, si ça vous est égal , nous causerons demain quand je reviendrai.

Pingret le retint par la basque de l'habit.

— Les temps sont bien durs, monsieur, et je suis ruiné.

— Que diable voulez-vous que j'y fasse ? A demain.

Et Madinier recommença à descendre.

— Monsieur, continua Pingret, votre ami me doit trois termes.

Madinier s'arrêta de nouveau.

— Je ne veux pas le poursuivre; il me payera quand il pourra.

Madinier revint sur ses pas.

— Comme j'ai trouvé un autre locataire qui me paye l'année d'avance, je suis obligé de renvoyer votre ami dès demain, et je vous prie de lui en faire part.

— C'est une indignité! s'écria Madinier; on ne met pas ainsi les gens à la porte; vous savez bien que Gingènes fera honneur à sa dette.

— Hélas! monsieur, la politique le détourne de ses affaires, et maintenant qu'il est blessé, ce sera bien pis. Je ne peux pas attendre; quand je vous dis que je suis ruiné!

Madinier entra dans la chambre de Pingret.

— Combien vous doit Gingènes?

— Cent cinquante livres.

— Eh bien! je vais vous donner ma signature pour cette somme; je suis Madinier, l'ap-prêteur de laine.

Pingret se détourna pour cacher une grimace de mécontentement.

— Je sais que votre signature est de l'or en barres, citoyen; mais, comme je vous le dis, je

vis au jour le jour, j'ai besoin d'argent comptant.

— Je comprends, dit Madinier, et je vous faisais trop d'honneur; je rougirais de voir mon nom en aussi mauvaises mains. Ce qu'il me faut, à moi, c'est votre quittance.

Et Madinier, tirant un sac d'argent de sa poche, assena sur la cheminée trois piles d'écus avec la même force que s'il les eût appliquées sur la tête de Pingret.

— Prenez donc garde, citoyen, vous allez gâter mon marbre ! cria celui-ci.

— Trois termes échus, trois à échoir, quittance pour l'année entière, s'il vous plaît ? cria Madinier en couvrant de sa voix puissante le timbre fêlé de Pingret ; j'avais un effet à payer ce soir, on sera plus poli que vous, on attendra.

Pingret, décontenancé, griffonna à la hâte un reçu.

— Très-bien ; maintenant, que le diable vous tienne en sa garde !

Et refermant derrière lui la porte de toute sa force, Madinier disparut.

La chambre de Pingret trembla de la secousse, les vitres en gémirent, quelques vieilles tasses dépareillées s'agitèrent sur leur

plateau de cuivre autour d'un grand verre de Bohême, en résonnant comme autant de clochettes argentines.

— Monsieur, s'écria Pingret en s'élançant furieux sur le palier, je vous actionnerai ; monsieur, vous m'avez fendu mes gypses.

Madinier ne l'écoutait pas ; il dégringolait les marches trois à trois, et à chaque élan la cage de l'escalier tremblait comme la chambre de Pingret venait de le faire.

— Il va tout briser, c'est sûr, dit Pingret en rentrant chez lui ; éléphant de malheur, va ! Et penser que, d'après le bail, j'ai encore un an à attendre ! Mais d'ici là il peut arriver bien des choses.

Pingret se frotta les mains, comme si cette réflexion l'eût consolé ; il s'approcha de la cheminée et se mit à recompter les piles d'écus.

— C'est bien cela, les trois cents livres y sont ; il faut que je fasse doubler cette porte, elle n'est pas solide. Et le gypse qui ne vaut pas mieux : mais si je fais refaire le mur, on ne manquera pas de croire... Non, parbleu ! je m'en garderai bien ; je n'en ai pas besoin, je ne laisse jamais rien longtemps ici.

Pingret fourra dans le trou de la serrure une allumette en papier, pour intercepter tout

rayon visuel; puis, prenant dans des recoins de la chambre un vieux panier à bouteilles, il le plaça près de son bureau qu'il ouvrit, et après avoir armé son nez d'une paire de lunettes à pincettes, il tira du secret du bureau plusieurs parchemins et autres papiers, ainsi qu'un sac rempli de pièces d'or et d'argent. Pingret vida le sac, ajouta à son contenu la somme reçue de Madinier, examina, compta toutes ces pièces avec cette fixité de regard et d'attention particulière aux avares, et les disposa en rouleaux, le tout sans faire plus de bruit que s'il eût manié du coton et non du métal, puis il passa à l'examen des papiers.

C'était son inventaire du mois. Pingret se livrait à trois genres fort distincts d'opérations.

Il prêtait à la petite semaine, ce qui, pour n'être pas neuf, n'en était pas moins profitable; il achetait des biens ecclésiastiques, les seuls pour lesquels la confiscation eût lieu à cette époque; enfin il prêtait aux émigrés sur leurs propriétés, c'est-à-dire qu'il se faisait passer un acte de vente portant quittance, et s'obligeait ensuite par contre-lettre envers le vendeur pour la différence entre la somme prêtée et le prix de l'immeuble.

Ceci n'était pas encore dangereux, mais seulement extraordinairement lucratif, Pingret n'estimant les propriétés qu'à vil prix, et n'accordant presque jamais au vendeur la faculté de réméré.

Les besoins sans cesse renaissants des émigrés, et les difficultés qu'ils éprouvaient déjà à tirer de l'argent de France, favorisaient puissamment la petite industrie de Pingret, qui, ayant été autrefois intendant des chanoines de Lyon, se trouvait en relations d'affaires avec toute la noblesse de la province.

Pingret avait dressé une liste des actes de vente et des titres y relatifs. Il collationna toutes les pièces avec soin, en forma une seule liasse solidement ficelée, et la fourra dans une des cases du panier ; il mit dans une autre le sac rempli de rouleaux, puis il garnit tout le panier avec des bouteilles vides, en ayant soin d'en placer deux plus petites dans les cases déjà occupées.

Ces préparatifs achevés, Pingret entr'ouvrit doucement la porte et écouta.

Jugeant le moment favorable, il prit d'une main son panier, de l'autre sa lampe, descendit l'escalier et arriva à l'entrée de sa cave.

Serrures et gonds parfaitement huilés jouè-

rent sans bruit ; Pingret referma la porte en dedans, gagna le fond de la cave, et appuya la main sur une pierre de la muraille ; la pierre bascula.

C'était la cachette de Pingret ; elle devait être vaste et profonde, l'usurier y fourra les deux bras, reconnaissant et comptant au tact les trésors qu'elle contenait.

Tout à coup un bruit sourd retentit à quelques pieds de là, dans la profondeur de la muraille.

Saisi de terreur, l'usurier se hâta d'enfouir ce qu'il avait apporté et remplaça la pierre avec dextérité, puis il attendit.

Le bruit recommença.

C'était celui que produit le pic du maçon ; de la cave voisine, on attaquait sur l'autre paroi le mur mitoyen. Cette cave était celle de Courtel.

La peur de Pingret était passée ; il sourit, et ce sourire eût été hideux à voir. Ses yeux brillèrent comme ceux du chat dans les ténèbres. L'oreille contre la paroi de la muraille, il fit quelques pas dans la direction du bruit, et s'arrêta juste au point où il avait lieu ; tirant alors un couteau de sa poche, il marqua la place d'une croix, puis il éteignit sa lu-

mière, sortit de la cave, referma sa porte et remonta chez lui, sans faire plus de bruit que n'en fait l'animal auquel nous venons de le comparer.

XI

Quoique bien déchu de son antique splendeur, le dimanche se reconnaissait encore à Lyon. Le décadi, qui allait le remplacer, comme une caricature un tableau de maître, ne devait venir que quelques mois plus tard, avec la terreur, à qui seule il appartenait de refouler violemment cette aspiration instinctive au repos, ces dispositions à la prière chez les uns, au plaisir chez les autres, qui, depuis tant de siècles, reviennent chaque semaine s'emparer à jour fixe des générations chrétiennes.

L'observation du dimanche était en ce mo-

ment à Lyon un moyen d'opposition politique. Par leur affectation à ne rien faire, par l'élégance ou du moins la propreté de leur mise, les mécontents de tout genre et de toute classe protestaient ce jour-là contre les nouvelles coutumes. Si l'on y joint les gens religieux, puis les moutons de Panurge, on aura l'immense majorité de la population. Aussi, dès midi, presque toutes les boutiques étaient-elles fermées, et les rues, les promenades, couvertes de monde. Il est vrai que c'étaient là les seules apparences qui rappelassent encore l'ancien culte. Par décret de la Convention, les cloches se taisaient; fondues et transformées, elles allaient bientôt résonner à la frontière, à l'aide de la poudre et du boulet. Les temples étaient déserts. Les jacobins s'étaient bien vite lassés de ce qu'ils appelaient les momeries des ju-reurs, et le curé constitutionnel officiait seul, jusqu'à ce qu'il s'enfuit devant le reproche que lui adressait cette solitude.

Comme aux premiers temps du christianisme, au fond de retraites mystérieuses, quelques prêtres dévoués célébraient les offices divins devant un petit nombre de fidèles. Les dangers que présentaient ces réunions, les scènes de désordre dont elles étaient quelquefois suivies,

lorsque les jacobins parvenaient à les découvrir, effrayèrent bien vite madame Courtel, moins pieuse que royaliste. Mais rien au monde n'avait pu détourner Eugénie Courtel d'un devoir qu'elle regardait comme sacré. Cette jeune fille était de l'étoffe dont on faisait autrefois les martyres romaines; chez elle, en face du danger, la dévotion tournait à l'exaltation; sous le fer du bourreau elle se serait changée en extase.

Le dimanche dont nous parlons, Eugénie sortit de grand matin de la rue Mercière; elle avait renvoyé les deux domestiques qui l'accompagnaient d'ordinaire dans les courses de ce genre, et sa sœur était trop jeune pour distinguer, à tort ou à raison, le devoir de l'obéissance.

Au moment où elle passait devant le magasin de la lingère, celle-ci se présenta.

— Je sais où vous allez, lui dit-elle; voulez-vous me permettre de vous suivre?

Pour toute réponse, Eugénie lui serra la main, et les deux jeunes femmes s'acheminèrent dans la direction de la place Saint-Nizier. En y arrivant, Eugénie entendit prononcer son nom; elle se retourna, et aperçut la mère Duchesne, qui avait remplacé ses haillons de tous

les jours par un costume fané et d'une mode ancienne, il est vrai, mais encore propre.

La mère Duchesne prit une main d'Eugénie et la porta vivement à ses lèvres.

— Belle et sainte demoiselle, la route du paradis est changée depuis hier soir; c'est moi qui suis chargée de vous en prévenir.

Eugénie suivit la vieille femme, qui finit par s'arrêter près du pont Morand, devant les magasins d'un riche marchand de vin. Deux hommes, en apparence inoccupés, étaient debout sur le seuil de la porte. La mère Duchesne, s'approchant d'eux, murmura à voix basse ce verset du Psalmiste :

— « Et le Seigneur dit à Gédéon : Ceins tes reins et prends ton glaive, les Madianites s'avancent. »

C'était le mot de passe; un de ces hommes se détacha pour servir de guide à mademoiselle Courtel et à ses compagnes; toutes trois se trouvèrent bientôt dans une longue galerie souterraine déjà remplie de monde. A l'extrémité se dressait un autel tendu de noir, en commémoration de la mort de Louis XVI; la faible lueur des cierges grandissait les proportions de ce lieu funèbre, en harmonie avec le chant lugubre du *Miserere* qu'en attendant la

messe les assistants psalmodiaient, mais à demi-voix, par crainte de la rue. C'était la même grandeur morale qu'autrefois celle des catacombes ; c'était ce même attrait sombre, mais invincible, dont la persécution parera toujours les croyances religieuses.

On était au premier dimanche de carême, et par le fait de la solennité ou des circonstances, les mêmes psaumes continuèrent, étouffés et râlants, pendant toute la durée du service. Ces femmes vêtues de blanc, agenouillées comme des statues sur un tombeau, ces hommes prosternés dans la poussière, priaient, comme si leurs prières eussent pu effacer les crimes et détourner les orages.

Ce sont là de ces scènes dont la plume doit renoncer à rendre l'effet, parce qu'il est tout moral, tout intérieur ; parce que ceux-là seuls à qui il a été donné de voir dans leur vie quelque chose de semblable peuvent en concevoir la magique puissance.

Une fois la messe terminée, quand Eugénie se retrouva dans la rue, une force surnaturelle l'animait ; cette force, elle avait voulu en être armée avant de revoir Corchand, et elle avait fixé en conséquence l'heure et le lieu du rendez-vous.

Eugénie se hâta d'arriver au port Saint-Clair, où une voiture de poste stationnait chargée et attelée; le cœur de la jeune fille se serra en voyant Corchand descendre de cette voiture.

Quelques instants après, tous deux se promenaient lentement sur le quai du Rhône. Il est un silence plus expressif que toutes les paroles, et c'était le leur. Le front contracté de Corchand, ses mains crispées, l'expression de toute sa personne, annonçaient la terrible lutte qui se passait en lui. Ses yeux n'osaient plus rencontrer ceux d'Eugénie; car, en fait de douleur et de sacrifice, un regard de cette dernière, pour celui qui savait le lire, en disait encore plus que toute l'impétueuse contenance du jeune homme.

— Vous partez? dit-elle enfin.

— Oui, dit Corchand d'une voix étouffée, et pour toujours.

Eugénie lui prit la main.

— Henri, il faut que je vous laisse une certitude pour nous unir, nous consoler; il n'est qu'une chose que j'aime plus que vous : Dieu.

— Et moi, s'écria Corchand, il n'en est qu'une que je te préfère, la patrie. Ah! c'est un dieu terrible que celui-là, et ce qu'il lui

faut aujourd'hui , ce sont des sacrifices humains.

— Vous blasphémez , malheureux ! s'écria Eugénie.

— Hélas ! je le voudrais, dit tristement Corchand ; mais il n'en est rien : ce que je proclame est un fait, un fait inévitable , terrible. Aujourd'hui que les anciens oppresseurs se révoltent, que les sangsues publiques s'acharnent sur nous , ce n'est qu'en immolant les uns, qu'en écrasant les autres, que nous épargnerons le sang, la substance du peuple, que nous sauverons sa liberté. En attendant, je pars ; je pars, en te laissant un avenir de malheur ; de misère. La vengeance nationale menace ta famille. Si vous pouviez voir, comme je la vois, cette autre épée de Damoclès suspendue sur vos têtes ! elle ne tient qu'à un fil , et chaque jour ce fil s'amincit. Ah ! si ton père avait voulu me croire !

— Dieu vous entend et se rit de vos craintes, Henri ; il ne souffrira pas que de pareilles horreurs se réalisent.

— Quand je te dis que tout est perdu. Les modérés ne veulent pas céder ; ils ne comprennent pas qu'en face des dangers de la France, leur modération est un crime. Aujourd'hui

même, il n'y a pas une heure, leur maire, Nivière-Chol, vient d'être renommé ; c'est moi qui cours en porter la nouvelle au comité de salut public, et lui rendre compte de l'état de Lyon. Je ne reviendrai pas, je servirai ailleurs la patrie ; que d'autres que moi écrasent ma ville natale, que d'autres condamnent ton père.

Une larme tomba de la paupière d'Eugénie sur la main de Corchand ; celui-ci porta à ses lèvres la larme précieuse , puis il s'arrêta en dominant son émotion. Dans cette nature énergique, presque toujours la passion attaquait l'intérieur sans réagir au dehors.

— Oui, dit Eugénie en levant sur lui ses yeux humides, oui, je pleure, Henri, tu emportes avec toi mon bonheur, ma vie ; malgré l'absence, mon âme restera unie à la tienne. Oh ! mon Dieu, tu n'aurais pas laissé naître cet amour dans mon cœur, si tu le condamnais.

Ils se trouvaient de nouveau tout près de la chaise de poste qui attendait toujours.

Corchand ouvrit la portière et abaissa le marchepied.

— Veux-tu, dit-il à Eugénie, le bonheur, la vie ? Tout est là.

Eugénie dégagea son bras de celui de Corchand, et avec un sourire ineffable :

— Adieu ! Henri, adieu ! sois heureux si tu le peux ; ne crains pas pour moi les malheurs dont tu parles. Auprès de mon sacrifice d'aujourd'hui, les autres ne me seront plus rien.

Elle s'éloigna ; Corchand resta immobile , l'œil hagard , les dents serrées ; ses ongles, sans qu'il s'en aperçût, déchiraient sa poitrine.

— Dieu ou démon de la patrie, s'écria-t-il , reçois en holocauste cette dernière douleur, et savoure-la si tel est ton plaisir.

Corchand s'élança dans sa voiture ; le postillon partit ventre à terre, en descendant les quais pour gagner la route du Bourbonnais ; mais presque aussitôt il s'arrêta à la hauteur de la rue Pas-Étroit. On sait que c'était dans cette rue qu'était situé le club central, entouré en ce moment d'une foule immense et furieuse.

Exaltés par la nomination de Nivière et par le souvenir de l'attentat du 6 février , les modérés venaient attaquer le jacobinisme dans son fort. Les portes résonnaient sous les coups de massue ; les cris : *Au Rhône, Chalier ! Marat à la guillotine !* se faisaient entendre de tous côtés, et le petit nombre de clubistes qui se trouvaient dans la salle s'échappaient par les fenêtres et les toits. Bientôt les portes cédèrent, et, quelques secondes après, le mobilier,

les papiers du club volèrent dans la rue à travers les fenêtres brisées ; une portion de la multitude s'acharna sur ces débris et en fit un feu de joie , tandis qu'une autre poursuivait les fuyards. Une de ces bandes s'approcha de la voiture de Corchand. De nouveaux cris furieux s'élevèrent : *A bas l'avocat ! Il va nous dénoncer ! Il ne partira pas ! Au Rhône ! au Rhône !* Un des émeutiers, s'élançant sur le marchepied du siège, saisit la bride dans les mains du postillon qui lançait ses chevaux ; Corchand prit un pistolet dans une poche de la voiture ; le coup partit, le modéré tomba sous les roues, et la chaise s'éloigna de toute la vitesse de l'attelage.

Après avoir tourné brusquement une des rues transversales, Eugénie s'était arrêtée, ses forces étaient à bout. Elle aperçut alors la lingère et la mère Duchesne , qui ne l'avaient pas perdue de vue.

— Pardonnez-nous , mademoiselle , dit la vieille femme , mais en entendant du bruit par là-bas , du côté de la caserne de ces brigands de jacobins , nous avons pensé qu'il y avait encore quelque chose sur le feu , et nous n'avons pas voulu vous laisser en aller seule.

La lingère ajouta à voix basse :

— Je n'ai pas cherché à deviner votre secret, je le savais déjà. L'autre jour, chez vous, j'ai tout entendu. Pourquoi rougir ? La religion et l'amour ne sont-ils pas les deux plus nobles sentiments qui puissent faire battre le cœur ? ou plutôt n'est-ce pas la même chose ? n'est-ce pas au ciel que l'on aime le mieux ?

Eugénie, étonnée, lui prit la main.

— Ce n'est pas ainsi, lui dit-elle, que s'exprime une simple ouvrière ; mais rassurez-vous, je ne vous questionnerai pas, et Dieu veuille qu'un jour...

Elle fut interrompue par des clameurs furieuses qui éclatèrent à l'extrémité de la rue. C'était un clubiste qu'on poursuivait ; le malheureux courait de toute sa vitesse ; mais un homme, dont le front était ceint d'un bandeau noir, le serrait d'assez près pour pouvoir le frapper de temps en temps d'un gros bâton dont il était armé ; chaque coup semblait donner au fuyard une nouvelle vitesse, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé et meurtri, il vint tomber aux pieds d'Eugénie et de madame de Lafaye ; toutes deux se jetèrent en avant, en criant grâce ; elles venaient de reconnaître Gingènes dans l'homme au bâton.

L'autre était le jacobin Roullot.

Le charcutier s'arrêta stupéfait.

— Ma foi, mamzelle Élise, dit-il en abaissant son lourd gourdin, puisque vous vous en mêlez, ce sera pour une autre fois. Je n'ai rien à vous refuser. C'est bien dommage qu'un gueux pareil rencontre la seule personne qui puisse le sauver de mes mains !

Telle est la mobilité humaine, que Roullot fut transporté dans le magasin le plus proche par ceux-là mêmes qui l'avaient poursuivi.

— Vous ne pouvez rester au milieu d'une pareille bagarre, mesdemoiselles, dit l'ouvrier. Voyons, gamin, cours chercher une voiture !... Pardon si je ne vous accompagne pas, mais la besogne n'est pas finie.

Un enfant se détacha de l'attroupement, et peu d'instants après un fiacre ramenait rue Mercière mademoiselle Courtel et ses compagnes improvisées.

C'est ainsi que se continuait le prologue du grand drame politique qui allait se jouer à Lyon. Pendant l'attaque du club, la municipalité, presque toute dévouée à Chalier, ayant rassemblé des forces autour de l'hôtel de ville, quelques sections se déclarèrent en permanence contre elle, tandis que d'autres enlevaient sans coup férir l'arsenal et la poudrière.

Il fallut que les chefs girondins vinssent arrêter eux-mêmes un mouvement qu'ils regardaient comme prématuré.

Le soir de cette journée , lorsque l'ordre fut à peu près rétabli , la ville présentait un aspect curieux qui tenait à la fois de la fête et de l'état de siège. En l'honneur de la réélection de Nivière-Chol , les rues resplendissaient de la plus brillante illumination qu'on eût vue de mémoire d'homme ; partout la foule des promeneurs affluait joyeuse et parée ; les cafés regorgeaient de monde ; les magasins étaient fermés , cette fois en signe de réjouissance ; à chaque instant on entendait le chant de *la Lyonnaise* et d'autres refrains de circonstance, puis de temps en temps le murmure lointain des sérénades.

Voici maintenant l'ombre au tableau.

Les Terreaux étaient occupés par la troupe de ligne ; sur les autres places , la plupart des sections étaient rangées en bataille , irritées , frémissantes , mais obéissantes encore ; de fortes patrouilles se frayaient un passage à travers les flots pressés des promeneurs ; quelques-unes traînaient avec elles des pièces de canon dont le bruit sinistre contrastait avec celui de la fête. Si la ville s'agitait brillamment

éclairée , les faubourgs , en revanche , étaient silencieux , mornes et sombres. Les jacobins y dominaient , et ce silence , cette obscurité , c'était la menace que la pauvreté , la haine et la force adressaient à la richesse.

Les chevaliers de la cuve , comme on le pense bien , ne furent pas les derniers à prendre part au pillage du club central , à la prise de l'arsenal et de la poudrière ; mais lorsque la générale battit , qu'il s'agit de rétablir l'ordre après l'avoir troublé , ils trouvèrent la seconde partie de la besogne peu de leur goût , et se dispersèrent pour aller , comme tant d'autres , se promener dans les rues.

Nous allons en suivre deux, Belval et Lowitz. Il ne restait plus à ce dernier, de sa blessure, qu'une faiblesse peu visible et une pâleur moins apparente encore , grâce à la couche de noir brillant dont son ordre l'avait gratifié et qu'il lui était recommandé d'entretenir avec soin. Belval , lui , était mis avec cette élégance de mauvais goût qui distinguait encore les courtauds de boutique ; tous deux , à force d'études , étaient parvenus à acquérir un vernis fort apparent de mauvaise compagnie.

Lowitz profitait de la foule pour agacer les jolies filles qu'il rencontrait, et Belval calmait

ensuite la colère des offensées à l'aide de quelques couplets qu'il assaisonnait d'une forte dose d'accent lyonnais, tels que ceux-ci :

Que Pantin serait content,
S'il siégeait à l'assemblée !
Que Pantin serait content
Du pouvoir constituant.
.
Que Pantin serait content !
S'il était dans la mêlée,
De pousser son argument
Dans ce corps délibérant,
Opinant et pérorant,
Détruisant et construisant !
Il serait porté d'emblée
Au fauteuil de président.

Ou bien encore, et ce qui était plus de circonstance :

On dit que dans les Tuileries
Est un chantier fort apparent,
Où cinq cents bûches bien choisies
Sont à livrer en ce moment.
Le vendeur dit à qui l'aborde :
Cinq cents bûches pour un *louis* ;
Mais bien entendu, mes amis,
Qu'on ne les livre qu'à la corde ¹.

¹ Ces deux pièces sont tirées de l'*Almanach des Gens de bien*, 1795.

— Ah ! parbleu ! dit tout à coup Belval , j'aperçois notre capitaine là-bas, sous ce réverbère. Je le croyais assommé , je suis charmé qu'il n'en soit rien. Il est moins fort d'esprit que de corps ; mais , comme dit Horace :

Illi robur et æs triplex...
Un cœur d'airain fut son partage.

Parbleu ! je serais curieux de voir la femme qu'il a sous le bras. Comme il se dandine ! il a l'air tout fier.

Les jeunes gens s'effacèrent dans la foule et laissèrent avancer Gingènes.

Lowitz serra de toutes ses forces le bras de son ami.

— Est-ce que tu me prends pour une jolie femme ?

— Quel bonheur ! c'est madame de Lafaye , madame de Lafaye en grisette ! Elle fait comme nous, mon cher, elle joue la comédie ; et l'autre qui ne se doute de rien ! Ah ! c'est charmant.

— Prends garde , dit Belval , le capitaine Gingènes n'entend pas raillerie.

— Bah ! laisse donc , il ne verra que du feu. Tu le connais plus que moi, c'est toi qui te

charges de commencer l'attaque ; attention aux manières surtout.

— Sois tranquille.

Et Belval, donnant toujours le bras à Lowitz, aborda Gingènes.

— Sacrebleu ! capitaine, charmé de vous voir. On vous disait assommé, enfoncé, mille diables ! mais vous revenez gentiment sur l'eau et en bonne compagnie ; permettez-nous de saluer votre particulière. Madame ou mademoiselle, je suis le sergent du capitaine ; mon camarade que voici n'est encore qu'un de ses grenadiers.

Les chevaliers de la cuve savaient que Gingènes n'aimait pas les royalistes, aussi se cachaient-ils de lui avec bien plus de soin que de Madinier.

— Faites pas attention, mademoiselle Élise, glissa Gingènes à l'oreille de la prétendue lingère ; le sergent est un bon enfant, mais c'était encore soldat l'année dernière, ça n'a pas reçu d'éducation.

— Il paraît que vous avez été crânement touché tout de même, reprit Belval en montrant le bandeau noir que Gingènes portait encore sur le front.

— Dame ! sans ce brave Madinier, mademoi-

selle n'aurait pas eu besoin de faire ce bandeau.

Et le charcutier jeta sur sa compagne un regard de reconnaissance et d'orgueil.

— Ah ! vraiment , c'est l'ouvrage de mademoiselle ?... Joliment travaillé ; quel arrière-point ! dit Belval en se mettant sous le nez de Gingènes , entre lui et madame de Lafaye. Ah ça ! capitaine , on peut vous dire le mot pour rire à vous ; est-ce que ce serait le bandeau de l'amour, hein ! farceur ?

Gingènes ne lâcha pas le bras de sa belle ; il jeta même sur Lowitz, qui s'en était rapproché, un regard de défiance.

— Ma maîtresse ? dit-il ; mademoiselle Élise Coquet ne se chauffe pas de ce bois-là ; mais ma femme , oui , bientôt.

Belval eut toutes les peines du monde à garder son sérieux ; Lowitz, lui, ne put y parvenir.

— Qu'est-ce qu'il a donc , ce moricaud-là ? dit Gingènes , et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je dis ? La preuve que je l'épouse , c'est qu'elle me l'a promis , n'est-ce pas , Élise ?

— Faites pas attention , capitaine , reprit Belval de l'air du monde le plus naturel ; mon ami est un peu toqué , il est dans les simples.

Gingènes reprit sa marche avec madame de Lafaye.

— Tu ne lui as rien dit? demanda Belval à Lowitz.

— Impossible, ce gaillard-là a des yeux et des oreilles de sauvage.

— A d'autres, mon cher! je commence à croire que tu la connais moins que tu ne le prétends.

— Marche donc plus vite, autrement nous allons la perdre.

— Je comprends; nous suivrons le capitaine jusqu'à ce que nous ayons l'adresse de sa belle, afin que tu puisses faire ensuite tous les contes que tu voudras, et voilà comme on compromet les femmes.

— As-tu un crayon et un carnet sur toi? dit Lowitz piqué.

— Oui.

— Eh bien! arrange-toi de manière à lui offrir l'occasion de s'en servir, et je te gage qu'elle me donne elle-même son adresse.

— Parbleu! nous allons bien voir.

Et Belval aborda de nouveau Gingènes.

— A propos, capitaine, savez-vous que la compagnie est encore à la poudrière? Elle ne veut pas rendre le poste.

— Ma foi , dit Gingènes , qu'ils s'arrangent ; s'il s'agissait de taper, j'y serais déjà ; mais depuis la brûlée de ce matin les clubistes se cachent dans des trous de souris. J'ai été de garde à l'hôtel de ville , de midi à six heures ; j'en ai assez de l'ordre public comme ça. A-t-on peur qu'il n'en reste plus pour graine de ces maudits jacobins ?

— Ce que je vous en disais , capitaine , c'était pour vous demander la permission d'aller faire un petit tour là-bas , afin de prêter main-forte aux camarades.

— Faites comme vous voudrez , mes petits , je m'en lave les mains , et même à votre place je n'y manquerais pas. Sergent et caporal , ce sont des grades qui ne tirent pas à conséquence , il n'y a pas de responsabilité. Bonsoir.

— Nous voilà bien avancés , dit Lowitz.

— Attends donc , morbleu !

Et Belval rattrapa Gingènes.

— Plus qu'un mot , capitaine. Si vous vouliez , nous prendrions avec nous les trois grenadiers que vous avez fait mettre hier à la salle de police, ils nous donneraient un fameux coup de main ; il ne faudrait pour cela qu'une ligne de votre écriture.

Et il lui présenta le carnet tout ouvert.

— Mon cher M. Gingènes, dit doucement madame de Lafaye, un jour de fête comme celui-ci toutes les punitions doivent cesser.

— Je n'ai rien à vous refuser, dit galamment Gingènes. Sergent, écris.

— Et pouvoir? dit effrontément Belval.

— Comment! tu ne sais pas écrire?

— Je ne dis pas, mais il me faut du temps pour chaque lettre; et puis écrire en l'air, dame! quand on n'a pas l'habitude...

— Impossible quant à moi pour aujourd'hui, dit Gingènes, la tête me tourne encore du coup que j'ai reçu.

Le fait est que le digne charcutier maniait mieux le couteau que la plume, et que son savoir calligraphique n'était guère au-dessus de celui auquel se rabaissait Belval.

— C'est moi qui serai votre secrétaire, vous n'aurez qu'à signer, dit madame de Lafaye en prenant le carnet et le crayon des mains de Belval qui se trouva placé entre elle et Gingènes.

Écrire la phrase que celui-ci dicta, tracer en même temps quelques mots sur une feuille de dessous, déchirer cette feuille, la glisser à Lowitz et présenter ensuite le carnet au char-

cutier, tout cela fut pour madame de Lafaye l'affaire de quelques secondes.

— Quelle jolie écriture ! dit Gingènes en signant la première feuille, bien des grandes dames voudraient l'avoir et le reste aussi.

— Voyons le billet, dit Belval à Lowitz, dès qu'ils se retrouvèrent seuls.

Il était ainsi conçu :

« Pour prix du service que je vous ai rendu, je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne plus vous occuper de moi et d'oublier que j'existe. »

— Tudieu ! quel billet doux ! s'écria Belval ; en as-tu beaucoup comme ça ?

Lowitz chiffonna avec dépit le papier dans sa main.

— Ah ! c'est trop fort, une femme que... enfin suffit.

— Que tu étais sur le point de posséder, n'est-ce pas ? Mais, comme disaient les Latins, il y a loin de la coupe à la lèvres. Ce qui fait que le charcutier l'emmène, bras dessus bras dessous. Tiens, regarde là-bas.

— Tu te moques de moi ! Pardieu, ça te coûtera cher ; je te parie cinquante louis qu'avant deux mois elle m'appartient.

— Soit... C'est aujourd'hui le 15 avril ; tu

as jusqu'au 15 juin à huit heures du soir. Avec un séducteur comme toi, il faut compter les heures.

— J'aurais pu ne prendre que la semaine, mais j'aime mieux ne pas me presser.

— Nous ne sommes pas encore aux ides de mars ; et, comme dit Horace...

— Assez, assez, réserve les trésors de ta mémoire pour le jour où tu me payeras. Me réciterais-tu ce jour-là toute la *Satire sur les Femmes*, je te promets de t'écouter jusqu'au bout... Quand je te dis que la comtesse m'aime, j'en suis sûr. Seulement je me suis trompé ; elle est sentimentale, et je lui ai donné de l'amour de mousquetaire. Au diable la régence, morbleu ! dès aujourd'hui je m'enrôle sous la bannière d'Amadis de Gaule.

La soirée s'avancait ; les deux gentilshommes se séparèrent. Chez leurs patrons respectifs, il fallait se lever matin.

— Après tout, ce billet ne prouve pas grand'chose, dit Belval en rentrant chez lui ; je connais les femmes... Si elle l'aime, je la plains ; et penser que je n'ai jamais obtenu le quart des succès de ce roué de Lowitz ! Faites donc des vers !

Jadis plus d'une belle a connu mon empire ;
Sous tes drapeaux, Vénus, j'ai combattu longtemps.
Ces beaux jours ne sont plus ! Déposons cette lyre,
Qui pour l'amour n'a plus de chants.

Horace a raison.

Lowitz , de son côté , avait aussi regagné sa mansarde.

Assise dans un coin de la chambre , Clara l'attendait.

— Allons, pensa le vicomte, il paraît que je suis en veine aujourd'hui.

.

XII

Le lendemain matin , Gingènes sortit de chez lui dans un état de préoccupation visible. Il rencontra sur l'escalier Pingret, qu'il n'avait pas vu depuis sa blessure, et qui lui demanda de ses nouvelles avec un empressement affecté ; mais le charcutier lui tourna le dos et continua à descendre , puis , traversant la rue , il entra chez Scævola.

Il n'y avait dans la boutique que le garçon ou l'associé du barbier ; sa maladresse , qui était déjà passée en proverbe, l'avait fait sur-

nommer par les jacobins le citoyen *Coupe-Toujours*.

En voyant entrer Gingènes, Coupe-Toujours ne put retenir un mouvement de contrariété ; ce n'était guère qu'à l'heure de midi que la boutique commençait à se remplir ; chacun savait que le matin le barbier faisait ses courses en ville, et pendant ce temps la présence de Coupe-Toujours suffisait pour éloigner tous les mentons à raser.

— Citoyen, mon maître n'est pas encore rentré , mais, si tu veux , je le remplacerai , dit Coupe-Toujours en empoignant un énorme rasoir, comme si c'eût été un sabre.

Une pratique ordinaire se serait enfuie ; Gingènes resta.

— Merci, dit-il en commençant à se promener de long en large.

— Si le citoyen veut prendre la peine de s'asseoir ici , dit Coupe-Toujours en ouvrant un cabinet, il y sera parfaitement tranquille ; voici le journal de la République de ce bon M. Marat ; il y verra les préparatifs du général Dumouriez pour entrer en Hollande et n'en faire que deux bouchées , comme de la Belgique ; je connais ce pays-là ; je suis sûr qu'à l'heure qu'il est les bras de mer y sont encore

tout d'une pièce. Nos soldats vont faire des baraques sur la glace, ni plus ni moins que des castors.

Mais Coupe-Toujours avait beau se mettre en frais de conversation, Gingènes n'entrait pas.

Une porte s'ouvrit au fond de la boutique ; Scævola apparut sur le seuil, ainsi qu'un personnage d'une cinquantaine d'années, très-brun, à physionomie militaire ; ce dernier releva le collet de son manteau, en homme qui ne veut pas être reconnu, et sortit précipitamment.

Gingènes, craignant d'être indiscret, avait tourné aussitôt sur ses talons.

— M. de Precy ! mon ancien colonel ! que diable vient-il faire ici ? se dit-il à lui-même.

La physionomie du barbier était sérieuse ; à la vue de Gingènes, elle reprit sur-le-champ une expression de bonne humeur.

— Charmé de te revoir, citoyen ; tu deviens donc une de mes pratiques ?

Et sa main déployait déjà la serviette de rigueur ; Gingènes l'arrêta.

— Il ne s'agit aujourd'hui ni de barbe ni de savon : je viens causer avec toi.

— Ah ! ah ! dit le barbier d'un ton narquois,

il paraît que nous avons fait nos réflexions.

— J'en ai fait beaucoup ; je voudrais que nous fussions seuls.

— C'est donc une confession ? dit le barbier en rouvrant la porte du fond.

— A peu près ; mais il faut qu'elle soit réciproque.

Le barbier entra le premier , il prit sans affectation un papier tout couvert de chiffres alignés qui se trouvait sur la table, et le mit dans sa poche ; puis, fermant la porte, il engagea Gingènes à s'asseoir.

— Pardieu ! lui dit-il , il faut que je commence par te gronder de ton esclandre de l'autre jour au club central ; au lieu de faire ton profit de la chose , tu vas mettre toute la ville sens dessus dessous, si bien que le coup a manqué.

— Y a-t-il grand mal à cela ?

— Certainement ; les Lyonnais ont besoin d'être menés dur, et peut-être qu'alors...

Le barbier s'arrêta ; dans son sourire indéfinissable il était impossible de lire clairement sa pensée.

— Et alors , dit Gingènes , tout ce que vous gagnerez, ce sera d'être battus à plate couture, non plus avec le poing et la crosse, mais avec

le plomb et le fer. Et ça vous serait déjà arrivé hier, si vous ne vous étiez pas enfuis comme des lâches. Pardon, père Scævola, ce n'est pas pour toi ce que j'en dis.

— Va toujours, mon garçon, va, répondit le barbier en se balançant sur sa chaise avec un air de profonde satisfaction.

— C'est que je ne voudrais pas qu'il t'arrivât malheur. Tu as une fichue réputation, mais tu vaux mieux qu'elle ; je n'ai pas oublié que l'autre jour il ne tenait qu'à toi de me faire assommer, et je suis fâché d'avoir, le mois dernier, fait serrer les cordes si fort quand tu étais mon prisonnier ; tu m'as donné un conseil qui ne valait pas grand'chose, en m'engageant à me faire sans-culotte ; je veux t'en rendre un bon : c'est de te tenir coi, de ne plus te mêler de rien, parce qu'un de ces quatre matins, vois-tu, on va abîmer les jacobins dans toutes les rues de la ville.

— Vous croyez ça, mes enfants ? dit le barbier en continuant à se dandiner sur sa chaise.

— Je crois ! j'en suis sûr : ça ne peut pas durer comme ça ; à l'exception de trois sections que tu connais, toutes les autres sont déterminées à se débarrasser de ces scélérats, qui crient à l'oppression parce qu'on ne les laisse

pas assassiner tous les honnêtes gens et ruiner le commerce de la ville ; joli moyen de rendre la France heureuse !

— Et le grand œuvre de la régénération française , malheureux , qu'en fais-tu ? Ne sais-tu pas qu'il faut le poursuivre , dût-on marcher les pieds dans le sang et les larmes ? dit le barbier d'un ton théâtral.

— Laisse-moi donc tranquille avec tes grands mots !

— Ne sais-tu pas qu'en détruisant au besoin une ville rebelle , on consolide toutes les autres ?

— Merci de la préférence , nous n'en voulons point. Tiens , père Scævola , je parie que tu ne crois pas plus que moi à tout ce que tu chantes là , et que tu n'es pas aussi jacobin que tu en as l'air ; tu cries bien fort , mais voilà tout. Les paroles n'ont jamais tué personne ; tu aimes mieux caresser les loups que de te ranger avec les chiens de garde ; mais , une fois la bourrasque passée , on ne trouvera plus en toi qu'un bon vivant. Aussi viens-je te faire une proposition au sujet de ta jolie protégée , mademoiselle Coquet ; voyons , père Scævola , regarde-moi bien ; est-ce que ma figure te convient ?

Pendant cette tirade, le barbier avait ouvert un portefeuille ; il y prit plusieurs lettres qu'il présenta à Gingènes.

— Avant de te laisser aller plus loin , citoyen , je dois te dire que tu te trompes sur mon compte. Je suis bien ce que je parais être ; jette un coup d'œil là-dessus.

C'étaient des lettres de deux municipaux de la fameuse commune de Paris ; ils recommandaient le citoyen Scævola à Chalier et à Gaillard , et le leur présentaient comme un chaud patriote ayant joué un rôle important au 6 octobre , à l'affaire de septembre et au 10 août.

Gingènes resta un moment interdit.

— Tes maudites paperasses me coupent le sifflet ; que diable veux-tu que je te dise maintenant ? Passe pour octobre et août ! Moi aussi je suis républicain ; mais septembre gâte tout, ce sang-là est de celui qui fait tache, et il ne peut plus y avoir rien de commun entre nous.

— Tant pis , mon garçon , tant pis ; je dois te dire , moi , avec la même franchise , que , malgré ta mauvaise tête, ton caractère m'allait et que j'avais du plaisir à te voir.

— Après tout , dit Gingènes en se levant ,

mademoiselle Coquet finira bien par se passer de ton consentement, elle n'en a pas besoin; si elle perd en toi un ami et un protecteur, elle en trouvera un autre en son mari.

— Ah ! il s'agit de mariage ? s'écria le barbier d'un ton railleur. Eh ! dis-le donc, mon garçon, et assieds-toi là ; que diable ! tu es bien pressé !

A l'idée des massacres de septembre, l'humeur de Gingènes avait changé.

— Non, dit-il brusquement, c'est inutile ; mets que je n'ai jamais mis les pieds chez toi, que je ne t'ai jamais vu.

— J'ai cependant une chose importante à te confier.

Mais Gingènes n'écoutait pas, il gagna la porte, et il avait déjà la main sur le loquet, lorsque la phrase suivante l'arrêta court :

— Et si je te disais que mademoiselle Coquet est ma fille ? hein !...

Le charcutier resta un moment comme pétrifié, puis, revenant sur le barbier et lui montrant le poing dans sa fureur :

— Et moi, je répondrais que c'est un infâme mensonge.

— Tu n'as qu'à le lui demander, dit tranquillement Scævola.

Gingènes ne fit qu'un bond de la boutique du père au magasin de la fille.

Effrayée de cette invasion subite, la lingère se leva ; la figure altérée de Gingènes n'était guère propre à la rassurer.

— Ah ! s'écria-t-il, vous m'avez trompé, je sais tout maintenant.

Madame de Lafaye devint pâle ; elle laissa tomber son ouvrage.

— J'aimerais mieux une faillite, continua le charcutier ; j'aimerais mieux que mon magasin eût brûlé. Ah ! vous m'avez fait plus de mal que si vous étiez mon ennemie.

— Mais enfin, monsieur, que me reprochez-vous ?

— Vous me le demandez ! comme si cette comédie n'avait pas été assez longue ! comme si vous étiez encore mamzelle Élise Coquet !... Élise, je ne dis pas, mais Coquet, allons donc ! Une pauvre orpheline sans parents, sans famille, ah ! ah ! Et moi qui ai donné là dedans ! Vous deviez bien rire, n'est-ce pas ?... Vous gardez le silence maintenant ; à vous voir, on dirait que vous avez peur de moi ; comme si j'étais capable de trahir votre secret. Pourquoi m'avoir laissé croire à un mariage impossible ? Pourquoi ne m'avoir

pas dit ce qu'il en était? Répondez donc!...

— Eh ! que fallait-il vous dire, monsieur? demanda madame de Lafaye avec anxiété.

— Était-ce donc si difficile, quand je commençais à tourner autour de vous, avant que je ne fusse tout à fait ensorcelé, de me glisser en deux mots , sans avoir l'air d'y toucher : « Citoyen Gingènes, mon papa est de la jacobinière ; c'est un tel, rien que ça ? » Comme je sais ce que parler veut dire, nous serions alors restés chacun chez nous, et vous n'auriez pas fait mon malheur. Ça vous est bien égal, et la preuve, c'est que mes reproches ont l'air de vous faire plaisir.

Le fait est que les angoisses de madame de Lafaye avaient tout à coup cessé ; mais jamais le rôle qui lui était imposé ne lui avait paru plus pénible.

— Ne me condamnez pas ainsi, monsieur, répondit-elle. Moi aussi je souffre ; peut-être comprendrez-vous plus tard qu'il est des circonstances malheureuses auxquelles il faut obéir.

— Oui, quand on ne songe qu'à soi et qu'on se soucie peu des autres ; mais quand on aime bien, ce n'est pas ainsi qu'on calcule ; on se laisse aller tout bonnement à ce que la con-

science vous dit de faire, et, croyez-moi, Élise, ce n'est pas la plus mauvaise route.

Madame de Lafaye tressaillit à ces paroles ; depuis son installation dans la petite rue Mercière, elle avait découvert avec surprise chez Gingènes toutes les qualités du cœur ; l'estime, l'intérêt qu'elle lui portait augmentaient chaque jour, et qu'était-ce que la réticence dont il se plaignait à côté de toute la comédie qu'il ne soupçonnait pas ?

Gingènes se tut un instant ; madame de Lafaye tenait la tête baissée sans répondre.

— C'est que, voyez-vous, autant vaudrait pour moi que vous fussiez comtesse ou marquise que d'être la fille de Scævola ; notre mariage n'en serait ni plus ni moins flambé ; j'aurais la bêtise d'y songer encore, que votre père n'y consentirait jamais ; c'est un des plus enragés ou plutôt des plus bavards de son parti, et vous savez bien que les clubistes et les vrais républicains vont finir par s'exterminer ; mais ça se fera sans moi, je vais vendre mon fonds, quitter la ville et me faire tuer à la frontière.

Gingènes tomba accablé sur une chaise ; de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Doucement, doucement, est-ce ainsi

qu'on parle quand on a passé la trentaine? dit le barbier qui était entré sans que Gingènes l'aperçût.

— Encore toi! tu viens te mettre entre nous, n'est-ce pas? Mais sois tranquille, dès aujourd'hui tu seras débarrassé de ma présence.

Madame de Lafaye allait parler, lorsque Scævola l'arrêta d'un coup d'œil impératif.

— Singulière manière d'être amoureux que de jeter le manche après la cognée, dès que ça ne va pas comme on voudrait! Eh! parbleu! qu'est-ce qui te force à partir? Ce n'est pas moi, toujours; et à moins qu'Élise ne te l'ait conseillé... Cela m'étonnerait, ajouta le barbier en jetant à madame de Lafaye un second regard presque menaçant.

— Sais-tu bien que je l'aime comme un fou, et qu'il faut que je renonce à elle, puisqu'elle a le malheur d'être ta fille?

— Merci, mais tout ça ne me paraît pas très-clair.

— Oui, M. Gingènes, fuyez-moi, partez; ah! si je pouvais vous dire...

Madame de Lafaye s'arrêta, le barbier la regardait encore.

— Dans la bouche d'une femme, reprit-il,

partez , partez , veut souvent dire restez.

— Ne seras-tu pas le premier maintenant à m'empêcher de voir ta fille ?

— Eh ! qui diable te dit ça ? La petite est sage , je sais que tu es un brave et loyal garçon , je ne vous empêche pas de vous aimer , moi ; en attendant le temps marchera.

Les traits de madame de Lafaye s'étaient altérés , elle paraissait en proie à une vive souffrance.

— Assez , dit-elle , assez , cette conversation m'est par trop pénible ; il me serait impossible de la supporter davantage.

Le barbier suivait tous ses mouvements avec plus d'anxiété encore que Gingènes , et se penchant à l'oreille de ce dernier :

— Tu vois bien qu'elle t'aime , dis-lui donc que tu resteras.

— Oui , je resterai , Élise , s'écria Gingènes avec joie ; oui , je te promets de ne jamais t'abandonner ; c'est moi qui ai tort , morbleu ! Brutal que je suis , je lui ai fait trop de reproches ; Élise , pardonne-moi , j'attendrai tant que tu voudras , mais oublions ce qui s'est passé ; si ça dure comme ça , elle va me rendre fou.

Madame de Lafaye pleurait à son tour.

— Elle est très-nerveuse, dit le barbier ; crois-moi, ce que tu as de mieux à faire, c'est de te retirer ; demain il n'y paraîtra plus.

— Tu as raison, père Scaevola. Adieu donc, mon brave. Élise, je reviendrai demain, entends-tu ?

Le jour suivant, quand Gingènes rentra chez la lingère, un charmant jeune homme d'une vingtaine d'années était assis à côté d'elle : il avait l'air irrité, mademoiselle Coquet pleurait ; tout ceci pouvait faire supposer une intimité antérieure, et il était au moins évident que Gingènes venait interrompre une explication orageuse.

Ce dernier restait cloué sur le seuil ; de basanée qu'elle était, sa figure avait tourné au blanc. La lingère prévint l'explosion.

— Citoyen , dit-elle en se levant , mon frère.

Puis se retournant :

— Édouard, ajouta-t-elle, le citoyen Gingènes.

Édouard s'approcha du charcutier et lui tendit une petite main blanche et effilée, que Gingènes aurait pu prendre pour celle d'une femme, sans la vigueur avec laquelle sa main à lui fut secouée. Gingènes, rassuré, répon-

dait de son mieux aux avances affectueuses du jeune homme, lorsque la figure barbouillée de noir d'un ouvrier teinturier se montra à travers la porte entr'ouverte, qui se referma presque aussitôt : l'ouvrier avait disparu.

Madame de Lafaye pâlit sous le regard courroucé que lui lança son prétendu frère. Uniquement occupé de ce dernier, Gingènes n'attacha aucune importance à ce double incident ; il lui semblait que cette figure aux traits délicats et réguliers, cet air vif et fier, cette démarche leste et décidée, cette voix vibrante comme une corde métallique, ne lui étaient pas inconnus ; mais ses souvenirs n'allaient pas plus loin.

Après ce qui venait de se passer chez Scævola, l'amitié du frère arrivait fort à propos, comme prétexte à de nouvelles visites ; Gingènes en profita , et continua à consacrer au magasin le petit nombre d'instantes dont il pouvait disposer.

Depuis l'arrivée d'Édouard, qui ne la quittait pas, la lingère était visiblement triste et préoccupée, et le charcutier ne pouvait s'empêcher de regarder comme une preuve d'attachement cette tristesse, qui avait commencé juste le jour de sa conversation avec le barbier.

Gingènes avait fini par se dire qu'après tout mademoiselle Coquet ne devait pas être responsable des fautes de son père, qui rentrerait dans la nullité dont il n'aurait jamais dû sortir, une fois les jacobins écrasés et vaincus. Or, d'après Gingènes, ce moment-là ne pouvait tarder ; cependant, quoique chaque jour augmentât l'irritation des partis et rendit la lutte de plus en plus inévitable, le temps marchait, sans amener aucun résultat décisif. Trois mois se passèrent ainsi ; quelques détails à ce sujet sont nécessaires avant d'arriver aux scènes qui vont suivre.

Effrayé des désordres de son élection, et plus inquiet que rassuré devant l'unanimité des suffrages, Nivière-Chol avait refusé la mairie ; il ne voulait pas être chef de parti. Trois commissaires de la Convention arrivèrent bientôt dans la ville, mais ils ne firent qu'irriter l'esprit public sans le comprimer, en emprisonnant les candidats modérés et en éloignant des assemblées primaires une grande partie des électeurs ; ils parvinrent, toutefois, à faire nommer maire de Lyon l'ami de Chalier, ce Bertrand dont nous avons déjà parlé. Les jacobins couvrirent alors la ville de placards incendiaires, de listes de proscription ; les mo-

dérés répondaient par des pétitions et par des menaces, quelquefois même par le cri : *aux armes !* Le jour, on arrachait les placards du club central, les proclamations des représentants ; le soir, au théâtre, on faisait venir le régisseur pour le prier de servir à la ravigote les têtes de Chalier, de Laussel. De là des scènes continuelles, pareilles à celles que nous avons peintes dans un des premiers chapitres de cet ouvrage.

Enfin les commissaires partirent, n'emportant d'autre résultat que d'avoir augmenté encore l'irritation générale, et rendu plus imminent un conflit qui devait être terrible.

Tout ceci avait lieu pendant que la Vendée se levait, que Dumouriez passait à l'ennemi, que l'Europe en armes se pressait à nos frontières ; c'était aussi à la Convention nationale le moment de la grande lutte entre la Gironde et la Montagne, c'est-à-dire, entre les modérés et les partisans des mesures extrêmes ; lutte qui se reproduisait fidèlement dans la plupart des départements, entre les sections et les municipalités. Avec la Gironde, l'assemblée avait à craindre la contre-révolution ; en laissant faire la Montagne, elle tombait dans les fureurs de l'anarchie ; de là des oscillations

perpétuelles, qui ne devaient finir qu'au 2 juin, le jour où la terreur serait appelée comme sauvegarde. Dans un de ces moments où la crainte de l'étranger et le besoin d'unité l'emportaient sur toute autre considération, l'assemblée envoya à Lyon quatre autres de ses membres chargés d'appliquer à la ville ces mesures révolutionnaires dont la commune de Paris faisait déjà un si terrible usage. C'étaient les montagnards Albitte, Dubois-Crancé, Gauthier et Nioche. Réunis à la municipalité, ils forcèrent le département, le district, les tribunaux à se former en une seule assemblée, et là, malgré les protestations des administrateurs, ils imposèrent, à l'aide des menaces et de la violence, un arrêté en date du 13 mai, dont voici quelques dispositions :

« Création définitive d'un comité de salut public et d'un tribunal révolutionnaire ;

« Désarmement des suspects ;

« Levée d'une armée révolutionnaire ;

« Impôt forcé de six millions sur les riches de la ville, à l'aide de mandats impératifs, payables dans les vingt-quatre heures. »

Le tout à l'instar de Paris.

C'était la guerre civile. Les menaces arrivèrent de toutes parts, de Marseille, de Bordeaux,

de Lyon, de la Normandie. La Convention revint alors sur ce qu'elle avait fait ; quelques jours après, dans une séance où les girondins avaient le dessus, un décret cassa le tribunal révolutionnaire de Lyon, tout en maintenant les autres dispositions de l'arrêté.

Furieux de cet échec, mais comptant le réparer bientôt, forts du voisinage de l'armée de Savoie et de la présence de quelques nouveaux bataillons, les jacobins redoublèrent d'activité dans la perception de l'impôt et dans la formation de l'armée révolutionnaire. De leur côté, les sections, peu de jours après l'arrêté du 15 mai, s'étaient constituées en permanence, et les corps administratifs avaient cassé l'arrêté lancé par la commune afin de les dissoudre.

Dès lors les deux partis se trouvèrent en présence. Les jacobins, hommes d'action et d'énergie, ne craignaient pas le combat ; ils le regardaient, au contraire, comme la seule solution possible. Chacun de leurs hommes avait reçu une demi-livre de poudre, et avait prononcé devant les chefs un terrible serment d'extermination. Un appel avait été fait aux habitants des campagnes ; quelques troupes détachées de l'armée des Alpes arrivaient,

sous la conduite de Gauthier et de Nioche, pour se joindre à celles dont la municipalité disposait déjà. Suivant de l'œil la grande lutte de Paris et les progrès de l'irritation dans le midi républicain de la France, les sections se tenaient sur la défensive, immobiles, silencieuses; mais c'était le silence que la bouche à feu garde avant d'éclater.

XIII

Ce fut ainsi qu'on arriva au 28 mai 1793.

Dans l'après-midi de cette journée, Gingènes entra chez le barbier Scævola ; il s'était auparavant assuré d'un coup d'œil que la boutique était vide de tout visiteur. A travers les forfanteries terroristes du septembriseur, Gingènes avait cru remarquer un grand fonds de prudence, une attention soutenue à se tenir à l'écart de toute scène sanglante. Voulant profiter de ces bonnes dispositions, et l'engager à se compromettre le moins possible dans le combat qui ne pouvait tarder à avoir lieu, il commença par se faire faire la barbe ; le prétexte était

bien choisi : depuis huit jours il n'avait pas quitté son uniforme.

A l'étonnement de Gingènes, Scævola était rayonnant de joie, ce qui, sans doute, lui rendait la main plus légère que d'habitude ; le rasoir avait cessé de se promener sur la figure du charcutier, que celui-ci cherchait encore une phrase à l'aide de laquelle il pût aborder diplomatiquement la question de non-intervention.

En se levant, il aperçut Coupe-Toujours qui achevait de nettoyer deux fusils de calibre, munis chacun d'une longue baïonnette ; l'étonnement de Gingènes redoubla ; il arriva alors droit au but.

— Ah ça, père Scævola, aurais-tu par hasard l'intention de jouer un air quelconque sur les clarinettes que voici ?

— Pourquoi pas, si ça me connaît ? dit le barbier.

Et prenant un des fusils, il en fit jouer la batterie, en homme expert dans le maniement des armes.

Gingènes, qui se lavait la figure, se retourna vivement au bruit du bassinet.

— Eh ! dis donc, l'ancien, ne va pas faire de bêtises au moins !

Le barbier, au lieu de répondre, ouvrit une armoire et en tira un sabre et une large épée qu'il remit à Coupe-Toujours ; celui-ci, se saisissant d'une meule placée dans un coin de la boutique, se mit à les fourbir comme un affileur de profession.

— Ah ! pardieu ! je vois la chose, continua Gingènes ; c'est pour quelques sans-culottes du quartier que tu fais faire cet ouvrage-là ; ton âge te dispense du service de la garde nationale, et tu es trop raisonnable pour aller te fourrer dans une bagarre où tu n'as que faire.

— A-t-on besoin de son extrait de naissance pour envoyer une balle ou pour la recevoir ? demanda le barbier.

— Je ne dis pas, dit Gingènes contrarié du peu de succès de sa finesse oratoire.

— C'est un goût de jeunesse qui me revient, j'ai aimé autrefois l'odeur de la poudre...

— De la poudre à poudrer ? Tu veux rire, papa !

Pour toute réponse, le barbier découvrit sa poitrine : une large cicatrice la sillonnait ; il releva ses cheveux gris, et fit voir un magnifique coup de sabre qui allait d'une tempe à l'autre ; il retroussa la manche de sa chemise :

deux coups de feu lui traversaient le bras.

— Tu as donc servi ? demanda le charcutier stupéfait.

— Vingt ans, pour commencer, dans Royal-Lorraine et à partir de Fontenoi, puis quelque chose comme une autre vingtaine d'années.

— Il ne me manquait plus que cela, dit Gingènes accablé ; il faut maintenant que je coure la chance de te tuer... Et ta fille, malheureux !

— Voici du monde, dit le barbier en poussant brusquement Gingènes dans la chambre du fond.

A défaut de vitres, le dessus de la porte était couvert d'un simple rideau flottant, en sorte qu'avec quelques précautions Gingènes put voir les arrivants et entendre ce qu'ils disaient.

C'étaient Gaillard, Lamballe, Fillion et quelques autres jacobins de la même force. Lamballe paraissait encore plus formidable qu'à l'ordinaire.

— Victoire ! ils sont à nous ! s'écria-t-il en faisant le moulinet à l'aide d'un énorme bâton ; Gauthier et Nioche viennent d'entrer en ville avec trois bataillons, deux escadrons, six pièces de canon ; en voilà des *ons* de quoi remplir

mon corbillon, n'est-ce pas, père Fillion ? Et vive la nation !

Et Lamballe lança une énorme tape sur le ventre dudit jacobin.

— Que le diable t'emporte avec tes jeux innocents ! s'écria celui-ci en se frottant la partie blessée.

Un nuage avait passé sur le front du barbier.

— Dit-il vrai ? demanda-t-il à Gaillard.

— Je viens de-de les voir a-arriver, répondit celui-ci ; les Te-Terreux sont cou-couverts de-de troupes. Les mo-modérés vont a-avoir peur main-maintenant ; mais c'est égal, ils ont voulu la-la danser, ils la-la danseront.

— En avant la carmagnole et la guillotine ! dit Lamballe ; il y en a quelques-uns qui ne feraient pas mal aujourd'hui de faire une marque à leur tête, s'ils veulent la retrouver demain.

— A co-commencer par le voi-voisin, dit Gaillard en passant sa langue sur ses lèvres comme une hyène qui flaire le sang.

Et il montra la boutique de Gingènes.

— Des armes à feu ! des armes blanches ! interrompit Lamballe ; ah ça ! papa du rasoir, tu veux donc quitter la petite lame pour la grande ?

— Vous prétendiez au club que je n'étais bon qu'à bavarder ; je tiens à vous prouver le contraire.

— Et Coupe-Toujours qui s'en mêle aussi !

— C'est pour agrandir les entailles qu'il a faites.

— Bravissimo ! Voyez-vous ce surnois de père Scævola qui ne dit rien, et qui attend le moment du tremblement général pour faire voir qu'il est un crâne ! C'est qu'il astique ça d'une manière distinguée, ce diable de Coupe-Toujours !

Et Lamballe, s'emparant d'un des fusils, voulut en examiner la batterie, comme précédemment le barbier ; mais le chien lui prit le doigt avec une telle force que le sang jaillit ; il laissa tomber l'arme en proférant un affreux jurement.

— Tu te fais mordre comme un conscrit, citoyen, dit le barbier.

— Morbleu ! j'ai usé plus de fusils que tu n'as ébréché de rasoirs dans ta vie ; c'est cette damnée platine qui ne vaut rien. Mais il ne s'agit pas de ça : tu nous as dit hier au club que tu avais une provision de cartouches ; nous venons remplir nos poches.

Le barbier rentra dans le cabinet, referma

la porte sur lui, en prenant dans un des coins une corbeille de petits paquets ronds et pesants.

— File par la fenêtre, elle donne sur la cour, dit-il à Gingènes, ou tu vas me compromettre.

Celui-ci comprit que rester plus longtemps serait une sorte d'espionnage; il s'empara de deux ou trois douzaines de cartouches qui restaient encore, et, suivant la route indiquée, il gagna l'allée et arriva d'un bond devant le magasin de la jeune lingère. Là, il s'arrêta court, se trouvant face à face avec Lowitz et Belval.

Tous deux avaient quitté leurs défroques habituelles, et portaient avec un laisser-aller et une élégance remarquable le simple négligé commun, à cette époque, à toute la jeunesse de Lyon : veste de nankin, gilet blanc à revers, bottes à l'anglaise, chapeau gris, chemise à jabot de dentelles et dont le collet retombait sur une étroite cravate de batiste.

Sans songer à prendre la main qu'on lui tendait, Gingènes considérait tour à tour le caporal et le sergent, pour s'assurer si c'étaient bien eux.

— Rien que ça de toilette ! excusez du peu !

C'est qu'ils n'ont pas l'air plus gênés là dedans que moi dans mes habits du dimanche. Où allez-vous donc? Seriez-vous de noce, par hasard? Ce n'est guère le jour.

— Au revoir! capitaine.

Et les jeunes gens s'élancèrent dans l'escalier de madame Courtel.

Depuis quelques jours, les royalistes ne se gênaient plus; s'ils avaient eu recours à des déguisements, c'était moins de crainte des jacobins que pour ne pas effaroucher les modérés; ces derniers, maintenant, étaient trop compromis pour répudier des alliés devenus indispensables.

Gingènes n'avait guère le temps de réfléchir sur cette rencontre; chez lui, du reste, la perspicacité était moins prompte que le cœur et le bras. Nous allons le laisser entrer dans le magasin de mademoiselle Coquet, et nous suivrons les deux gentilshommes.

Madame Courtel unissait à des craintes excessives une imprudence extraordinaire parfois. Elle avait fait de son salon le rendez-vous des royalistes; c'était pour eux une retraite sûre, Courtel, en sa qualité d'administrateur, ayant été exempt jusqu'à ce jour de visites domiciliaires. Madame Courtel était charmée

que l'on conspirât chez elle ; elle comptait bien en tirer vanité plus tard, et faire envisager la chose comme la sanction de ses prétentions nobiliaires. Tout cela se passait, soit en dépit de Courtel, soit à son insu. Depuis quelque temps, le conseil du département s'assemblait tous les mercredis, à trois heures ; c'étaient ce jour et ce moment que madame Courtel avait choisis pour recevoir de fondation ses nobles amis, et c'était à cette réunion que se rendaient les deux gentilshommes.

Ils arrivèrent les premiers et trouvèrent madame Courtel seule au salon ; ses filles n'avaient pas quitté leur chambre ; était-ce prudence de la mère ou jalousie de la femme entre deux âges ? C'est ce que nous ne décidons pas.

La dame raffolait des deux jeunes gens ; elle les accueillit avec un empressement tout provincial, et les accabla de compliments sur leur métamorphose.

— Recevez, au contraire, nos excuses, madame, dit Lowitz ; cette toilette est d'un détestable goût pour les visites de l'après-midi ; il faudrait au moins le frac noir, la culotte de satin et le petit soulier. Quant à moi, je suis tellement las de toutes ces mascarades, qui

n'aboutissent à rien, que, pour peu que ça dure, je vais reprendre mon uniforme et le promener dans les rues.

— Ah ! vicomte, ne faites pas cela, ce serait par trop téméraire.

— Le fait est, dit Belval, que nous avons l'air de bourgeois endimanchés ; notre costume sent les Terreaux d'une lieue.

— Que dites-vous donc, baron ? vous êtes charmant comme cela. Ah ! voici le marquis.

— Décidément, dit Belval, il faut que nous fassions donner un titre à cette pauvre femme ; on ne sait comment lui répondre.

— Arrivez donc, chevalier, arrivez donc, continua madame Courtel en se levant pour recevoir deux nouveaux arrivants.

C'étaient des émigrés de Paris.

— Mille pardons, M. le duc, dit l'un d'eux en s'inclinant devant Lowitz, je ne vous reconnaissais pas.

— Duc ! s'écria madame Courtel transportée, duc ! Ah ! M. le marquis, serait-ce bien possible ?

— C'est un titre, madame, qui me viendra plus tard du côté de ma mère, mais que je ne porte pas pour le moment, se hâta d'ajouter Lowitz.

Il prit le marquis à part.

— Vous ne la connaissez donc pas, mon cher? Que diable êtes-vous allé dire là? Je ne pourrai plus m'en débarrasser.

— Eh bien, messieurs, reprit madame Courtel, où en sommes-nous? Qu'avez-vous vu en traversant la ville?

— Rien, madame, rien que des baïonnettes de tous les côtés, mais elles ne se croiseront pas, je vous le jure : elles gardent la perpendiculaire avec une rigueur toute mathématique, dit Belval.

— Je commence à croire, dit Lowitz, que nous perdons notre temps à Lyon; il n'y a rien à faire ici pour la cause royale. Que diable voulez-vous attendre de braves gens qui sont en présence, depuis six mois, sans en venir aux mains?

— Le fait est que c'est décourageant, M. le duc, dit madame Courtel.

— Bon! dit Lowitz à part, j'en étais sûr.

— Le fait est, dit le marquis, que ça commence à tourner au fastidieux.

— Le premier jour, reprit Lowitz, j'étais enchanté, ravi, je prenais la farce au sérieux; sot que j'étais! comme si les négociants et les rentiers abusaient des armes à feu!

— Règle générale, dit Belval, le père de

famille, qu'il soit rentier, propriétaire, fabricant ou négociant, ne connaît, dans le manie-
ment des armes, que trois mouvements : Por-
tez arme ! arme bras ! arme à volonté ! Ce
dernier n'est toléré que parce qu'on n'en abuse
pas ; avec cela le père de famille a suffisamment
de quoi accomplir tous ses devoirs patriotiques,
civiques et militaires.

— Vous êtes bien difficiles à contenter, mes-
sieurs, dit le marquis en riant.

— Ce sera comme à Paris, ajouta un autre
émigré ; un de ces matins, chaque garde na-
tional rentrera dans son trou ; les jacobins les
décimeront à leur aise, et le reste dira que les
victimes sont des imprudents qui se sont sot-
tement compromis.

— Et alors , interrompit madame Courtel
avec exaltation, que les jacobins les pressu-
rent, les volent, les assassinent tous tant qu'ils
sont, je dirai que c'est bien fait !

— Mais il me semble, reprit le marquis, que
ça ne va pas déjà bien mal comme ça. Que dites-
vous de l'impôt forcé ? On prétend que le club
centrals'arrange de manière à extorquer trente-
six millions, au lieu de six que portait l'arrêté.
Est-on déjà venu chez vous ? Votre chiffre doit
être considérable.

— Ils n'oseront pas ; mon mari est membre du département. Les lâches , ils ne se présentent que là où ils sont sûrs de ne trouver ni force ni courage.

— Mais pour un qui résiste, il y en a mille qui tremblent. Où allons-nous ? L'avenir est bien sombre.

— Tout ce qui se passe est une punition de Dieu, observa le marquis.

— Oui, s'écria Belval,

Romains, vous expirez les crimes de vos pères,
Si, loin de relever nos antiques autels,
Vous laissez renverser au fond des sanctuaires
L'image des dieux immortels.

Les fronts s'étaient rembrunis.

— Parbleu ! dit Lowitz, au lieu de nous citer Horace , tu ferais mieux de nous dire les vers que tu as faits sur l'emprunt forcé.

— Oh ! M. le baron, je vous en prie ! s'écria madame Courtel.

Belval, sans se faire prier , récita la pièce suivante :

LA CONTRIBUTION PATRIOTIQUE.

Lé chevalier de Péterman,
Dé la charmanté Gavaudan

Jadis trop malheureux amant,
D'ailleurs toujours preux et galant,
A nos sept cents rois d'à présent
Salut, joie et contentement.
Dans mon castel très-beau, vraiment,
Quoiqu'un peu délabré, j'apprends
Qu'un décret, par trop bienfaisant,
Veut qué chacun dé son argent
Fasse le prêt et promptément ;
Moi, d'un noblé lé descendant,
Jé consens à payer gaîment,
Et veux surtout payer comptant :
Bien entendu qu'auparavant
Jé férai scrupuleusement
Lé détail du bien dont, par an,
Jouit le sieur dé Péterman.
Jé commencé donc : un arpent,
Ma femme, uné vache, un enfant,
Sont consciencieusement
Ma fortuné dans cé moment :
L'arpent, d'un rapport essellent,
Jé lé garde ainsi qué l'enfant ;
Pour la vache, comme à présent
Lé lait est mon seul aliment,
J'y tiens pour mon tempérament.
Quant à ma femme, franchément
Jé l'aime, l'aime, et cépendant,
Pour mé montrer obéissant
Au décret lé moins ésigeant,
Jé la cède tout bonnement.
Ainsi, messieurs, auparavant
Qué nous ayons moitié dé l'an,
Lé chevalier dé Péterman
Vous l'enverra bien et dûment
Empaquétée et lé port franc.

— Charmant , charmant ! s'écria madame Courtel ; vous me le donnerez, n'est-ce pas ?

— Mon cher Belval, dit le marquis, vous maniez la plume aussi bien que l'épée ; je ferai mettre votre pièce dans l'*Almanach des honnêtes Gens*, dès qu'il pourra reparaitre.

En ce moment les portes du salon se rouvrirent ; on vit entrer un ancien maréchal de camp qu'on nommait le baron Cortasse de Sablonet, et le capitaine suisse Doxa. Ils répondirent brièvement à l'accueil empressé de madame Courtel.

— Messieurs, dit M. de Sablonet, le moment est enfin venu , et voici les dernières instructions du comité royaliste : vous allez vous rendre dans vos sections et prendrez garde à ne laisser échapper, même dans la chaleur du combat, aucune manifestation de votre opinion. Ceux d'entre vous qui se signaleraient autrement que par leur valeur compromettraient notre cause.

— Il nous rabâche ça depuis quinze jours , dit Lowitz à l'oreille de Belval.

M. de Sablonet comprit ou devina ; le fait est que, jetant sur les deux jeunes gens un regard sévère, il prit dans sa poche un papier tout imprimé et le leur tendit.

C'était une proclamation par laquelle les sections, déclarant que la municipalité avait perdu leur confiance, mettaient Chalier hors la loi.

— Hum ! fit Lowitz, je sais bien que les avocats ne manquent pas dans leurs bataillons ; mais ce n'est pas tout.

— C'est pour tout dé pon aujourd'hui, dit alors Doxa, qui était habillé en garde nationale et armé de pied en cap ; ché fiens dé prentre mon fisil pour recommencer l'école du soldate ; la générale il pat bartout.

Madame Courtel ouvrit brusquement une fenêtre ; le salon ne donnait pas sur la rue, mais sur les jardins d'un ancien couvent, lesquels se prolongeaient jusqu'aux bords de la Saône. La compagnie fit silence, et l'on entendit, renvoyé par les échos de Fourvières, le bruit lointain et répété des caisses de la garde nationale.

Madame Courtel pâlit.

— Bravo ! s'écria Lowitz ; mieux vaut tard que jamais. Allons, messieurs !

— Ah ! ne me quittez pas ! s'écria madame Courtel ; et mes enfants ! et mon mari qui n'est pas rentré !

Elle s'élança dans la salle à manger.

— Jean, fermez vite les volets, prenez garde aux balles, et avertissez ces demoiselles.

Un roulement de tambour, très-distinct cette fois, arriva de la rue, et presque aussitôt un grand bruit éclata dans l'escalier.

Nous allons maintenant abandonner madame Courtel quelques instants, et voir ce qui s'est passé chez la lingère, auprès de laquelle nous avons laissé Gingènes.

Une fois avertie par lui, mademoiselle Coquet sortit précipitamment, afin de fermer ses devantures, première précaution à prendre en pareil cas; mais elle n'avait pas encore replié un auvent qu'elle se rejeta dans l'intérieur, la terreur peinte sur la figure.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Édouard qui descendait de sa chambre.

Mademoiselle Coquet écarta quelque peu le rideau qui couvrait les vitrages; à la tête d'un bataillon qui s'avançait dans la rue, Édouard reconnut Chamarande.

— Rassure-toi, dit Édouard à demi-voix, il n'entrera pas; il ne sait pas que tu es ici, pourquoi veux-tu qu'il quitte ses soldats?

Au même instant, la troupe démasqua trois ou quatre municipaux revêtus de leurs écharpes; parmi eux, en première ligne,

se trouvait Riard ; Édouard pâlit à son tour.

— Encore des visites domiciliaires, dit Gingènes , ils les payeront cher tout à l'heure. Montons chez le citoyen Courtel, il fait partie du directoire départemental, et il est en assez bons termes avec les jacobins ; on ne visitera pas son appartement.

L'idée parut excellente et elle fut mise à exécution sur-le-champ.

— Attention ! dit Gingènes avant d'entrer ; n'oublions pas de dire que nous venons pour les protéger au besoin , et non pour être protégés par eux ; autrement, je connais le père Courtel, il nous fermerait la porte au nez, sans plus de cérémonie.

La prévoyance de Gingènes se trouva par le fait inutile ; ce furent les demoiselles Courtel qui reçurent les fugitifs. Afin d'observer les mouvements de la force armée qui cernait la rue, tous cinq se placèrent contre la jalousie de la fenêtre de l'antichambre. Madame Courtel et sa compagnie étaient encore au salon.

Il était évident qu'il s'agissait de visites domiciliaires dans le quartier. Les soldats se rangeaient en haie des deux côtés des maisons, afin d'empêcher les habitants de sortir ; un peloton fermait chaque extrémité de la rue ;

Chamarande et son lieutenant se promenaient dans l'espace vide, et laissaient les commissaires examiner par quelle maison ils commenceraient.

Bientôt ces derniers firent quelques pas en avant, et vinrent s'arrêter juste au-dessous de la maison Pingret. Ils attendirent sur le seuil jusqu'à ce que deux recors, vêtus de noir râpé, fussent venus les joindre. Ils entrèrent alors tous ensemble dans l'allée.

Gingènes devint blanc, non de frayeur, mais de colère.

Il s'agissait de savoir à qui les commissaires en voulaient; la maison n'avait que deux montées, une qui ne servait qu'à la famille Courtel, et une autre, dans le fond de la cour, pour Gingènes, Pingret et quelques autres petits locataires. Ce moment d'incertitude fut terrible, surtout pour Édouard et la lingère; au bout de quelques secondes, on entendit dans l'escalier les pas des jacobins.

Gingènes s'élança sur le palier.

— Citoyens, s'écria-t-il, de quel droit violez-vous le domicile d'un membre du département?

Riard était le premier en tête; il tira son sabre.

— Attends, dit-il, nous allons te donner nos raisons.

Gingènes vit le mouvement en même temps qu'il reconnut le jacobin ; il prit dans ses poches deux pistolets armés, et ajustant Riard des deux mains :

— N'avance pas, ou tu es mort !

Riard s'élança.

Les deux coups partirent, mais presque sans bruit, tant la charge était faible ; ce fut à peine si Riard sentit sur sa poitrine le choc des deux balles qui roulèrent à ses pieds.

— Damnées cartouches ! s'écria Gingènes en cherchant à dégainer à son tour.

Mais Riard, trop près pour frapper, le saisit à la gorge.

Malgré sa force, le charcutier fut bientôt accablé par le nombre.

— Je n'ai pas voulu te tuer, dit Riard, c'eût été voler la guillotine.

Et Gingènes, solidement garrotté en dépit de sa rage, fut conduit, ou plutôt descendu dans la rue, pour y attendre les autres prisonniers.

Riard, suivi de quelques soldats et de trois commissaires, le curé Bottin, Gaillard et Pilot, entra, la pointe du sabre en avant, la fu-

reur dans les yeux, comme dans une ville prise d'assaut.

Les premières personnes qu'il aperçut, ce fut Édouard, ou, pour mieux dire, Clara, pâle, mais toujours dédaigneuse, et madame de Lafaye toute tremblante.

— Quelle charmante mascarade ! s'écriait-il ; une marquise en lingère et une catin en garçonnet ! Soldats, qu'on veille sur ces femmes.

A ces mots, Eugénie, Mysèle et madame de Lafaye, malgré leur frayeur, s'éloignèrent de Clara, qui frémit comme au contact du fer rouge.

Cependant les autres commissaires s'étaient placés aux fenêtres, et paraissaient épier ce qui se faisait dans la rue.

— Laissez entrer le ci-citoyen ! cria tout à coup Gaillard aux soldats qui bordaient les maisons.

Puis s'approchant de Riard, il ajouta à voix basse :

— Voi-voici Courtel qui-qui arrive.

— C'est bien ; faites votre affaire, vous autres, et moi je ferai la mienne.

Gaillard et Pilot s'élancèrent dans l'escalier. Courtel montait rapidement ; en apercevant

Gaillard, qui avant de se faire fabricant de vinaigre avait été dix ans premier employé dans ses bureaux, il se jeta tout essoufflé dans ses bras.

— Ah ! mon ami, ta présence me rassure un peu. Que vient-on faire ici ? que me veut-on ? Moi qui défends tous les jours au département votre parti qui est le mien, votre opinion que je partage... ! Ah ! ce serait une infamie !

— Ve-venez dans vo-votre cabinet, mon cher pa-patron ; et si-si vous vou-voulez suivre mes con-conseils, je ré-réponds de tout.

Le cabinet, ainsi que quelques autres pièces, était situé sur l'autre palier de l'escalier ; les trois hommes entrèrent, et la porte se referma.

Revenons aux personnes qui se trouvaient dans le salon, au moment où la maison fut envahie.

En entendant dans l'escalier le bruit des armes, madame Courtel était rentrée tout effrayée dans le salon.

— Messieurs, nous sommes surpris ; que faire ? que devenir ?

Elle se laissa tomber sur un sofa ; la voix lui manquait.

De tous les assistants, Doxa et M. de Sablonet étaient les seuls qui fussent armés. Lowitz et Belval se mordaient les lèvres et regrettaient leur imprudence.

— Ce serait sottise de se faire tuer ici, dit M. de Sablonet; notre vie peut encore être utile au roi : nous avons des chances pour être délivrés ce soir.

Il jeta son épée par la fenêtre.

— Foulez-vous, matame, qué ché tire mon coup de fisil ? demanda tranquillement Doxa.

— Gardez-vous-en bien, monsieur, vous nous feriez tous massacrer.

— Comme fous foudrez, l'oteur de la bontre il n'être pas ponne dans un salon.

Et le fusil suivit l'épée.

Quelques instants après, les six royalistes étaient au pouvoir des commissaires.

En apercevant Riard, M. de Sablonet, qui avait été autrefois son colonel, lui jeta un regard que le hardi jacobin ne put soutenir.

— Il est inutile d'attacher les prisonniers, dit Riard. Messieurs, votre parole de ne pas vous échapper ?

— Du tout, nous ne la donnerons pas, répondirent-ils d'une seule voix.

Les recors s'avancèrent.

— Quand je vous dis que c'est inutile, morbleu ! reprit Riard ; seulement , au premier mouvement, les soldats feront feu.

Un recors lui parla à voix basse.

— C'est juste. Je regrette, citoyens, de ne pouvoir vous affranchir de cette formalité.

Et Riard, quittant le salon, retourna dans l'antichambre. Là, les bras croisés, il se mit à regarder le groupe des prisonniers, comme le serpent regarde l'oiseau qu'il veut fasciner ; on ne voyait rien dans ce regard, rien qu'une fixité insupportable.

Les recors revinrent ; ils apportaient quelques papiers trouvés sur M. de Sablonet, et que Riard fit passer à Pilot, puis un petit portefeuille à coins d'acier, ambré, musqué et d'une élégance remarquable ; on venait de le saisir sur Lowitz.

Riard l'ouvrit ; il en tira une lettre dont l'écriture le fit aussitôt tressaillir : c'était celle de Clara. Bientôt ses yeux étincelèrent.

— Je te savais fille perdue, dit-il, mais non pas auteur. Peste ! comme tu parles de l'amour ! Il y a de quoi faire venir l'eau à la bouche. Et quel est l'heureux mortel à qui s'adressent ces poétiques inspirations ?

A travers la porte entr'ouverte du salon, le

recors montra Lowitz. Riard alla à lui les bras croisés, et le toisant des pieds à la tête :

— C'est donc toi qu'entretenait Clara ? lui dit-il ; elle n'a pas mauvais goût, tu es beau garçon.

A cette grossière insulte, Lowitz se contenta de hausser les épaules.

— Ah ! M. de Beauvernois, s'écria, indigné, le vieux de Sablonet, si votre famille vous voyait !

— Ma famille, elle est au diable, là où vous irez ce soir !

Puis, faisant un effort sur lui-même, le jacobin retourna auprès de Clara et rouvrit le portefeuille.

Il en tira une seconde lettre ; bientôt une joie infernale vint illuminer ses traits.

Madame de Lafaye s'évanouit.

— Tiens, dit Riard en tendant brusquement la lettre à Clara, tiens, voici ma vengeance !

— Il me faut la mienne aussi ! s'écria-t-elle en s'élançant vers la porte.

— Laissez-la passer, dit Riard aux soldats.

Quelques instants après, elle revint traînant en quelque sorte Chamarande après elle.

— Tu cherchais ta femme, la voici.

— Et voilà son amant, dit-elle en lui montrant Lowitz.

Chamarande était devenu livide, les assistants auraient pu entendre les battements de son cœur ; il tenait à la main la lettre de madame de Lafaye à Lowitz.

— Ce jeune homme est fou, dit-il enfin en désignant Clara, je ne connais pas madame.

Riard voulut parler ; Chamarande lui ferma la bouche d'un regard terrible.

— Qu'on emmène les prisonniers ! s'écria-t-il.

Sur un signe du commandant, deux soldats prirent dans leurs bras madame de Lafaye : Clara et les royalistes la précédaient. Lui-même, se mettant à la tête du peloton, descendit le premier l'escalier.

Gaillard et Pilot rentrèrent en ce moment ; Pilot attira Riard dans une embrasure de croisée :

— Courtel va donner les cent mille francs auxquels on l'a taxé ; il ne demande que dix minutes pour les offrir à la patrie. Il nous a priés de le laisser seul ce temps-là. En sortant j'ai entendu lever une trappe ; je suis sûr que le magot est à la cave.

— Il en donnera deux cent mille ce soir pour ravoir sa femme et ses filles, puis le

double pour qu'on ne le guillotine pas, répondit Riard. Qu'on emmène tout le monde, et en route !

Les recors soulevèrent le fauteuil de madame Courtel, en proie à une violente attaque de nerfs, dernière ressource de quelques femmes contre l'excessive douleur morale, et les filles suivirent la mère comme l'agneau suit la brebis qu'on mène à la boucherie.

Une fois sur l'escalier, Riard, qui prévoyait le désespoir de Courtel et qui n'aimait pas les scènes attendrissantes, ferma à double tour les portes des deux paliers, et jeta les clefs dans la cour.

Quelques instants après, la trappe dont Pilot avait parlé se releva dans le cabinet de Courtel, et celui-ci s'élança sur le parquet.

Il était livide, il venait de reconnaître que la cachette qu'il avait pratiquée lui-même dans la muraille de sa cave avait disparu ; il avait eu beau chercher, sonder, il n'avait plus trouvé que le mur plein, la pierre dure et froide.

Il voulut sortir ; mais la porte était massive, elle résista ; il s'élança à la fenêtre qui donnait sur la cour, et aperçut sa femme, ses enfants aux derniers rangs du cortège.

— Grâce, messieurs, s'écria-t-il, grâce ! je suis volé, mais accordez-moi une heure, j'ai encore du crédit ; une heure, rien qu'une heure ?

Les jacobins ne répondirent que par un éclat de rire, et les prisonniers disparurent sous la voûte de l'allée.

XIV

On s'achemina vers l'hôtel de ville, entre une double haie de soldats prêts à faire feu. Deux pelotons ouvraient et fermaient la marche. Un silence de mort régnait dans les rues. Fenêtres, portes, magasins, tout était fermé ; seulement, lorsque le cortège approchait des places publiques ou des quais, on entendait un sourd et profond murmure, entrecoupé de temps en temps par les commandements des chefs et par le roulement des tambours ; l'escorte faisait alors un détour. C'étaient les sections lyonnaises rassemblées sur leurs places d'armes respectives ; irritées, mais obéissantes,

elles attendaient pour agir que le signal fût donné, et il y avait dans ce sang-froid et dans cette discipline quelque chose de bien plus terrible que dans une effervescence ordinaire.

On arriva enfin à la place des Terreaux, que couvraient les troupes révolutionnaires ; là l'escorte se divisa : une partie, la plus faible, Riard et Chamarande en tête, conduisit à l'hôtel de ville les dames Courtel, Clara et madame de Lafaye, tandis que l'autre, par un mouvement rétrograde, se dirigeait sur l'arsenal, situé, comme on sait, derrière la place Bellecour. Les jacobins en avaient fait leur second quartier général, et en même temps un lieu de reclusion pour les nouveaux prisonniers, les maisons d'arrêt, ainsi que les cachots de l'hôtel de ville, regorgeant depuis quelques jours. Afin d'éviter la rencontre des sections, le détachement avait pris par le quai de Retz, qu'occupaient quelques piquets des troupes de la municipalité et plusieurs pièces d'artillerie. Au moment où il rangeait de près le parapet, Gingènes fondit tête baissée entre deux de ses gardiens et s'élança d'un seul bond dans le fleuve.

Craignant de perdre ses autres prisonniers et de prendre l'initiative des hostilités en fai-

sant feu sur le fuyard, l'officier fit serrer les rangs et continuer la marche.

Le charcutier nageait de première force; après être resté le plus longtemps possible entre deux eaux, emporté qu'il était par le courant, il s'accrocha à un bateau de blanchisseuses qui le masqua aux soldats de la municipalité. Dès qu'il crut l'escorte suffisamment éloignée, il plongea de nouveau, vint prendre pied au port de l'Hôpital, et, traversant le quai avec vitesse, il se trouva bientôt dans l'étroite rue qu'habitait Madinier. Un peloton de sectionnaires en gardait l'entrée; Gingènes répondit à leur *qui vive?* en se nommant. Il fut alors conduit ou plutôt porté en triomphe jusque dans la cour de Madinier, où une partie de la section Rousseau était rangée en bataille; on voyait au premier rang des grenadiers les chevaliers de la cuve, revenus à leur couleur primitive et remarquables par leur tenue de vieux soldats. A la vue de Gingènes, tout mouillé et même sanglant d'une légère blessure qu'il avait reçue au visage, un hourra général s'éleva; le commandant vint à lui et l'embrassa avec effusion.

— Tu vas commencer par changer d'habits, lui dit-il.

— Les miens sécheront au pas de charge ; marchons donc , sacrédié ! que diable lanternez-vous ici ?

— Nous attendons les ordres du département.

— Ce serait attendre longtemps ; partons tout de suite et commençons le feu.

— Impossible ; Julliard a passé à l'ennemi, comme on devait le prévoir, et il s'agit de nommer un autre commandant général : les sections délibèrent.

— Que le diable vous étrangle ! vous allez donner à ces misérables le temps d'égorger tous leurs prisonniers. Sais-tu bien qu'ils sont allés jusqu'à s'emparer de ma fiancée , cette pauvre citoyenne Coquet, sous prétexte qu'elle conspirait ? Je veux crever comme un chien, si je n'en coupe pas quelques-uns en morceaux pour en servir un plat le jour de mes noces.

La main de Madinier s'abaissa fraternellement sur l'épaule de Gingènes.

— Voyons, ne crie pas si fort, et ensuite ne dis pas de bêtises, quoique ça te soit permis, puisque tu es amoureux. Tu as servi, tu es capitaine, tu ne manœuvres pas mal, et tu voudrais aujourd'hui que nous fissions la guerre comme qui donne des coups de poing ?

Minute, mon camarade, minute, la partie est chère, il faut jouer serré.

— Soit ; mais alors je vais reconnaître l'hôtel avec ma compagnie.

— Non, dit Madinier ; il en résulterait inévitablement des coups de fusil, et de là peut-être un engagement général.

Puis, s'avancant sur le front du bataillon :

— Citoyens ! s'écria-t-il, je défends expressément à qui que ce soit de quitter son rang sans ma permission.

— Parbleu ! reprit Gingènes après quelques moments de silence, tu m'as offert des habits tout à l'heure ; j'accepte.

— Tu as raison : une fluxion de poitrine ne te mènerait à rien ; tu connais ma chambre, montes-y ; tu y trouveras un autre uniforme.

Gingènes entra dans les bâtiments ; mais au lieu d'aller à la chambre de Madinier, il se rendit dans le dortoir des ouvriers internes ; là, il choisit tout ce qu'il put trouver de plus déguenillé en fait de vêtements, s'en affubla en un tour de main, enfonça jusque sur ses yeux un bonnet jadis rouge, s'arma d'une vieille hallebarde qui servait à nettoyer les cuves, et sortant par une porte de derrière, il

s'élança dans les petites rues qui sillonnent l'intérieur de Lyon.

Dans cet accoutrement, Gingènes était presque méconnaissable, et, du reste, la nuit qui tombait favorisait aussi son projet.

La municipalité avait convoqué à l'hôtel de ville tous les sans-culottes; à chaque instant ils arrivaient isolément ou par bandes plus ou moins nombreuses. Gingènes n'éprouva donc aucune difficulté à pénétrer, avec les autres survenants, dans l'enceinte formée au cœur de Lyon par les troupes municipales. On peut se faire une idée de la position qu'elles occupaient, en prenant sur le Rhône le pont Morand, le haut du quai de Retz, le quai Saint-Clair; sur la Saône, la place de la Feuillée et les quais adjacents, et en reliant ensuite les extrémités de ces deux lignes par deux lignes droites.

Le charcutier parvint enfin à l'hôtel de ville. La municipalité y avait réuni la plus grande partie des sans-culottes lyonnais; elle n'avait laissé en dehors que ceux sur le courage desquels elle pouvait compter.

Une grille s'ouvrit; un municipal, en écharpe, grotesquement coiffé d'un casque, s'avança et fit entrer Gingènes et ses compa-

gnons. La porte venait de se refermer, lorsqu'un autre personnage se présenta : c'était Courtel ; le désordre de sa personne égalait celui de son esprit.

— Ah ! mon ami, dit-il au municipal re-tranché derrière la grille et la main sur la serrure, Dieu soit loué ! c'est encore toi ; laisse-moi entrer, j'apporte ce que tu sais.

— Com-combien ?

— Cent mille francs , murmura Courtel en touchant la grille de ses lèvres comme le pénitent celle du confessionnal.

Gaillard donna un tour de clef.

— Il y a dix mille francs de plus dont tu feras ce que tu voudras, ajouta Courtel.

La clef tourna en sens inverse.

Une nouvelle tête apparut à la grille ; c'était celle de Riard.

— Chassez cet homme ! cria-t-il aux sentinelles extérieures.

— Co-comment dis-tu ?

— Chassez cet homme, répéta Riard.

— Un mo-moment ; lai-laisse-moi prendre l'ar-l'argent.

Courtel ne priait plus, il hurlait et s'arrachait les cheveux ; les sentinelles obéirent.

— Tu es un niais, ajouta Riard ; c'est le

richard de Lyon ; s'il donne cent mille francs aujourd'hui, il en donnera quatre cent mille demain, quand nous serons vainqueurs.

— Tu as rai-raison, dit Gaillard convaincu ; nous pou-pouvions perdre soixante et quinze pour cent.

Tous deux s'éloignèrent.

Cependant, Gingènes avait, comme les autres, traversé le vestibule ; à la vue que présentait la cour intérieure, il tressaillit d'abord ; mais la pensée de celle qu'il aimait lui rendit toute sa résolution : il s'avança.

Qu'on se figure, dans un espace assez resserré, cinq ou six cents hommes, la plupart ivres et déguenillés, tous furieux, tous armés ; les uns achevaient de s'enivrer avec de l'eau-de-vie mêlée de poudre à canon, d'autres dansaient de bruyantes farandoles ; puis, au-dessus de toutes ces têtes hideuses, de cette forêt de piques et de baïonnettes, aux fenêtres, aux balcons, partout, jusque sur les toits, d'autres figures atroces, d'autres piques, d'autres baïonnettes apparaissaient. Les membres de la municipalité, tous présents à l'hôtel de ville, se multipliaient en quelque sorte ; ils posaient ou relevaient les sentinelles, plaçaient les sans-culottes aux fenêtres exté-

rieures, assignaient les différents postes, distribuaient les cartouches, les rations, et augmentaient encore par leurs discours l'irritation des esprits. Toutes les fois que l'un d'entre eux traversait la foule, c'étaient des acclamations frénétiques ou, pour mieux dire, des hurlements furieux.

Au moment où Gingènes arriva, le curé Bottin parcourait les rangs; il était en habit complet d'ecclésiastique; sa large ceinture noire soutenait un poignard et une paire de pistolets. C'étaient là, pour emprunter le mot fameux de Gondi, *ses burettes et son bréviaire*; aussi l'accueil de tous les brigands qui l'entouraient ressemblait-il à celui que, dans des circonstances moins terribles, le bon peuple de Paris faisait autrefois à monseigneur de Retz.

La municipalité distribuait d'abondantes provisions, et laissait entrer dans l'hôtel toute sorte de pourvoyeurs; elle connaissait les habitudes de sa milice irrégulière. En se reculant pour laisser passer le belliqueux curé, Gingènes se trouva à côté d'une femme déguenillée qui vendait des pommes et de l'eau-de-vie. C'était la mère Duchesne; elle n'avait rien à craindre en pareil lieu; on sait que les

jacobins la regardaient comme une folle inoffensive. Tous deux se reconnurent, mais ni l'un ni l'autre ne bougèrent ; seulement la mère Duchesne indiqua d'un geste à Gingènes la portion du bâtiment contre laquelle elle était appuyée ; le charcutier comprit que c'était là qu'étaient renfermées les prisonnières.

Tout à coup le silence se fit dans la foule ; un homme parut au balcon principal : c'était Chalier. A la faveur de ce silence, Gingènes put entendre un instant les plaintes et les gémissements qui sortaient du soupirail pratiqué tout autour de la cour ; il tressaillit, comme si parmi ces notes lugubres il eût distingué la plainte de celle qui l'avait attiré dans cet enfer.

Chalier tenait d'une main un petit drapeau noir, de l'autre une longue pique ; il n'avait rien changé à son costume ordinaire.

— Braves sans-culottes, s'écria-t-il, les trois cents têtes que nous avons marquées ne nous manqueront pas ; mais les ennemis de la patrie sont trop lâches pour entrer en danse sans que nous leur menions nous-mêmes les violons ; reposez-vous donc et prenez de nouvelles forces, en attendant que demain nous

allions nous emparer des membres du département, des présidents, des secrétaires des sections, pour en former un faisceau, mettre le tout sous la guillotine, et nous laver les mains dans leur sang.

La foule répondit à cette allocution par une acclamation telle, que les troupes extérieures prirent les armes, croyant l'hôtel attaqué. On allumait des feux de bivac dans la cour, lorsque Lamballe parut sur le seuil d'une porte intérieure, un énorme trousseau de clefs à la main.

— Des hommes de bonne volonté, cria-t-il, pour porter les lanternes et les corbeilles ; parce qu'ils n'ont pas mangé depuis hier, ces gredins d'aristocrates font là-bas un sabbat infernal.

— Laisse-les crever ! dirent plusieurs voix.

— Eh ! mon Dieu, reprit Lamballe, je sais bien que c'est du pain perdu, mais il vaut mieux les guillotiner en vie que morts.

Cet argument produisit son effet : quelques hommes s'avancèrent, entre autres Gingènes, qui s'empara d'un des falots, en le présentant de manière à rester lui-même dans l'obscurité, comme s'il eût porté une lanterne sourde.

On entra d'abord dans une sorte de vesti-

bule à moitié enfoncé sous le sol, et éclairé par quelques chandelles fichées sur des baïonnettes. Au milieu, sur la terre nue, s'élevait un monceau d'ais et de planches de diverses grandeurs, le tout peint en rouge. Sombre et silencieux suivant son ordinaire, le coadjuteur se tenait dans un coin et s'occupait à graisser de longues rainures ; près de lui, deux valets faisaient jaillir d'une énorme meule à aiguïser une masse d'étincelles.

— Toujours en retard, Jacquot ! dit Lamballe avec sa familiarité habituelle ; comment un brave comme toi n'est-il pas aux avant-postes ?

— Il est aussi sûr que j'y serai demain qu'il est sûr que tu n'y seras pas, toi, répondit le coadjuteur en tournant le dos à Lamballe.

Celui-ci, habitué aux rebuffades, continua sa route en sifflotant, et entra avec ses hommes dans un long corridor souterrain, sur lequel donnaient les cachots. En dedans de chaque porte, on posait une cruche pleine d'eau et on jetait à toute volée dans l'intérieur le contenu d'une corbeille ; ce fut moins long que pour une ménagerie.

A travers ces portes obscures qui ne s'ouvraient qu'une seconde, l'œil et l'oreille de

Gingènes ne purent rien saisir, mais son cœur battit violemment quand il entendit Lamballe dire :

— A présent que les mâles sont rassasiés, passons aux femelles ; je ne serai pas fâché de voir la mine qu'elles font.

On quitta les caves et l'on monta au premier.

— Morbleu ! je n'ai pas la clef, reprit Lamballe ; c'est le citoyen Riard qui l'a gardée. Citoyen Fillion, cours la chercher, t'as gros ventre, mais c'est égal.

Quelques instants après, le sans-culotte que Lamballe avait envoyé revint avec Riard et un autre officier ; le manteau dont était enveloppé ce dernier personnage et le manque de clarté ne permettaient pas de distinguer ses traits. On ouvrit la porte et on se trouva dans une pièce assez propre et passablement meublée ; les captives étaient groupées dans un coin, terrifiées, silencieuses. Clara seule se tenait à l'écart, les bras croisés ; elle sourit dédaigneusement en voyant entrer Riard et les autres sans-culottes. Une table assez bien garnie était au milieu de la pièce, mais personne n'avait touché aux mets.

— Tiens, dit Riard en se tournant vers

l'officier qui restait immobile dans un coin de la chambre, on fait bombance ici ! Tu es galant, mon cher Chamarande, très-galant ! Remportez ces pains, mille tonnerres ! vous voyez bien qu'on n'en a pas besoin. Et en route !

Ces dernières paroles s'adressaient surtout à Gingènes, qui venait de déposer une corbeille aux pieds des prisonnières, afin de pouvoir leur dire à voix basse :

— Courage ! on veille sur vous.

On redescendit dans les cours ; le charcutier sentit alors une main sur son épaule ; il se retourna : c'était Chamarande.

— Tu es le citoyen Gingènes ? dit l'officier.

— Oui ! Après ?

— A merveille ! Sais-tu bien que je n'ai qu'un mot à dire pour que cette foule te mette en morceaux ?

— Ce serait une lâcheté, et tu n'en es pas capable, citoyen commandant.

— Soit ; mais d'après les lois de la guerre, j'ai le droit de te faire fusiller comme espion.

— C'est juste, dit Gingènes en le regardant en face ; et ma foi, à ta place, je pourrais bien en faire autant.

La grille s'ouvrit à l'ordre de Chamarande. Les deux hommes traversèrent la rue Cler-

mont, et arrivèrent à un avant-poste situé sur la place du Plâtre.

— Commandant, je commence à comprendre, et je te remercie.

— Va te promener avec tes remerciements. Ce que j'en fais, ce n'est pas pour toi, c'est pour une autre personne qui peut-être un jour m'en saura gré.

— C'est égal, commandant, et tu me fais là une politesse dont je me souviendrai dans l'occasion.

— Je sais ce que tu es venu faire ici, reprit Chamarande. Écoute-moi bien : celle qui t'y a attiré ne t'aime pas ; si elle t'aimait, tu ne serais pas sorti vivant de l'hôtel de ville ; toi aussi tu es donc une de ses victimes ! Eh bien ! rappelle-toi que cette femme m'appartient, et que nul pouvoir ne peut maintenant l'arracher de mes mains. Dis cela de ma part à M. de Lowitz.

— Connais pas, commandant, dit Gingènes stupéfait.

— Tu aimes cette femme, et tu ne connais pas son amant ! Raison de plus pour que je te laisse aller, tu n'es pas dangereux. Bonsoir.

Et s'approchant du dernier peloton :

— Soldats, laissez passer ce patriote, il a une mission.

Gingènes revint chez Madinier. Après avoir pris un uniforme dans la chambre du maître apprêteur, il descendit dans la cour. La première personne qu'il aperçut sur le front de sa compagnie, ce fut le sergent Thibault qu'il croyait encore prisonnier à l'arsenal.

— Ma foi, commandant, lui dit Belval, tout le monde ne jouit pas de vos facultés natales ; vous avez sauté dans le Rhône, comme une carpe hors de la poêle. Quelle tête, tu-dieu !

— Non, dit Gingènes, non, ce n'est qu'un plat-ventre, le pied m'a glissé sur le parapet.

— Laissez donc, commandant, le coup était superbe ; je vous l'envie ; tandis que nous, ne m'en parlez pas, on nous a délivrés comme de bons bourgeois, et le plus prosaïquement du monde.

— On s'est donc battu à l'arsenal ?

— Du tout, on a parlementé ; il vaut bien mieux verser de la salive que du sang ; est-ce qu'on se bat ici ? Je parie qu'on ne brûle pas une amorce ; les représentants, dit-on, vont arranger l'affaire, et puis on plumera les canards. Eh parbleu ! ne voyons-nous pas depuis

six mois comme cela se passe tous les jours ?

— Tas de gredins , si j'étais sûr de ça , je briserais jusqu'à mon hausse-col ! Mais sois tranquille, sergent, Madinier attend des ordres pour cogner ; si les ordres ne viennent pas, il cognera sans ordres, et voilà tout.

— Vous en répondez, commandant ? s'écria Belval avec joie.

— Oui, dit Gingènes ; je cours le relancer de ce pas. Ah ! un mot : ton magasin est bien achalandé , citoyen Thibault ; tu fournis tous les élégants ; aurais-tu entendu parler d'un certain Lowitz, un ci-devant, un faraud, quoi ?

— Attendez donc , il y a ici quelqu'un qui pourrait, je crois, vous en donner des nouvelles. Hé ! Belle-Étoile, avance à l'ordre !

Un caporal sortit du rang.

— Ne connais-tu pas un ci-devant qu'on appelait le vicomte de Lowitz ? le commandant s'y intéresse.

— A preuve que je veux lui demander une explication catégorique, et, en cas de refus, lui couper la figure, reprit Gingènes.

— Si après l'affaire vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, je me charge de vous le faire rencontrer, dit le caporal.

— C'est bien, nous en reparlerons.

— Il suffit, commandant.

— Ah ça ! s'écria Gingènes, voilà une heure que vous m'appellez commandant. Je n'aime pas la flatterie, moi ; qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela veut dire, citoyen, reprit Belval, que le bataillon vous a choisi tout à l'heure pour remplacer le citoyen Madinier, que les sections réunies viennent de nommer général de l'armée lyonnaise.

Dans ce moment on entendit le bruit des tambours ; le bataillon se mettait en marche ; Gingènes courut à Madinier, qui était en tête et à cheval.

— Prends garde, mon ami, dit-il à Gingènes ; prends garde, la bête est méchante, elle rue admirablement ; si je n'étais pas général maintenant, je la planterais là. Fais ton service à pied, crois-moi.

XV

Le lendemain à onze heures du matin, par une magnifique journée de la fin du mois de mai, vingt-sept sections étaient rangées en bataille sur la place de la Fédération (Belle-cour), lieu du rendez-vous général. L'arsenal était devenu en quelque sorte le Capitole de ce nouveau Forum. Situé sur le quai de Saône, il n'était séparé de la place que par une de ces magnifiques façades tout empreintes de la grandeur de Louis XIV et que les Lyonnais regrettent encore. Afin de se rapprocher de l'armée des sections, le comité venait de faire

ouvrir l'ancien hôtel de l'état-major; cet hôtel faisait partie de la façade nord-ouest, et communiquait avec l'arsenal, à l'aide d'une galerie jetée sur la rue du Plat. L'ancienne compagnie de Gingènes était de garde au premier étage de l'hôtel. De là on dominait toute l'armée des sections, dont les milliers de baïonnettes couvraient Bellecour, comme une moisson d'acier.

L'impatience des royalistes croissait à chaque minute de retard.

— Pour peu que ça dure encore, quelle magnifique occasion nous allons perdre! s'écria enfin Belval.

— Que Satan emporte et rôtisse tous les boutiquiers, les avocats, les propriétaires et les procureurs! Comment veut-on que ces gens-là se battent à propos? dit Lowitz.

Au même instant Gingènes apparut, l'œil flamboyant, la figure radieuse; il sortait de l'arsenal.

— Aux armes! mes amis, aux armes!

Et il descendit rapidement.

En une seconde, ce cri: Aux armes! passant comme une tempête par toutes les fenêtres de la façade, avait retenti au loin. Sur Bellecour les fusils s'entre-choquaient, les drapeaux s'agitaient en déployant les devises des sections;

on eût dit qu'un vent furieux s'était élevé. Tout à coup les tambours battirent aux champs, le silence se rétablit, et l'on aperçut quelques hommes à cheval s'avancant sur le front de bandière : c'était le représentant Nioche qui arrivait, au moment même où le comité venait de donner l'ordre de l'attaque. Escorté par Madinier, Gingènes et quelques autres chefs, il monta à l'état-major pour se rendre à l'arsenal, et vint passer entre la double haie que formait l'ex-compagnie Gingènes. Celui-ci lui présenta les armes avec tant d'ensemble et de fermeté, que Nioche tressaillit, comprenant que c'étaient là de vieux soldats.

Le représentant était pâle, triste, sa démarche inquiète annonçait l'irrésolution; c'est qu'il était en proie à de sinistres pressentiments. La nuit, en se rendant à l'hôtel de ville, il avait entendu des voix qui criaient : « Malheur à toi, Nioche ! » Puis, le matin, il avait trouvé sur la table du comité de salut public ces mots écrits d'une main ferme : « Vous voulez du sang, eh bien ! aujourd'hui vous en aurez ! »

L'arrivée de ce conciliateur imprévu ne pouvait que déplaire aux chevaliers de la cuve; ils attendaient en murmurant le résultat de la conférence, lorsque deux coups de canon, sui-

vis d'un bruit de fusillade, se firent entendre dans la direction des Terreaux ; c'était un bataillon retardataire qui, trahi par son chef, venait de tomber dans une embuscade de jacobins.

Chacun s'élança aux fenêtres.

— Si ça ne les réveille pas, dit Lowitz, il faut en désespérer.

Une vive rumeur s'était d'abord manifestée dans la foule, mais personne n'avait bougé. Bien plus, quelque temps après, à l'exception de quelques compagnies qui restèrent de garde à l'entrée des rues, les rangs se rompirent, les faisceaux se formèrent, les cafés de Bellecour se rouvrirent et se remplirent, comme par enchantement. Il était évident qu'un armistice avait lieu, et les sectionnaires, sur pied depuis la veille, se hâtaient d'en profiter. On voyait des compagnies entières s'asseoir en cercle et improviser des repas de corps, à l'aide des provisions qu'elles tiraient de leurs sacs. Les garçons de café, les porteurs de rafraîchissements, couraient de tous côtés ; les cruches, les tonneaux de bière arrivaient de toutes parts et se vidaient en un clin d'œil ; ce n'était plus la guerre, c'était une pacifique revue, dans un de ses moments de repos, et avec tout l'en-

train et le désordre propre aux citoyens et aux soldats.

Les chevaliers étaient exaspérés.

— Faites votre ménage, tas de boutiquiers ! disait Belval, apportez vos marmites, vos casseroles, vos femmes, vos enfants !

En ce moment une de nos connaissances sortit de la galerie de l'arsenal. Ce personnage était affublé d'une magnifique écharpe tricolore qui aurait pu faire à la rigueur un rideau de fenêtre, plus, d'un antique hausse-col large comme une cuirasse, et provenant sans doute de la collection de l'arsenal.

— Tiens , c'est vous , Doxa , dit Belval , et d'où diable venez-vous ?

— Mon cher , ils m'ont nommé machor de la place, et che vous apporte un pon nouvelle; le comité a temanté à Chinchènes une compagnie solite, et Chinchènes vous a tésignéés.

Chacun sauta sur son fusil.

— Et où faut-il aller ? dit Belval.

— Nulle part ; fous êtes tous à la disposition du comité.

— Que le diable vous emporte ! nous voilà bien avancés !

— Que foulez-fous ? ils ont beaucoup parlé

là-pas , et foilà tout. Oh ! il n'est pas pête le citoyen Nioche.

— Mais quand ils ont entendu le canon ?

— Eh pien ! alors, ils ont crié beaucoup plus fort.

Et s'approchant d'une fenêtre :

— Garzon ! de la pière et des ferres.

Les chevaliers de la cuve , à force de questionner Doxa , finirent par apprendre que Nioche était reparti, pour s'entendre avec son collègue Gautier , et devait revenir dans un délai de deux heures.

— Faites comme moi, puez, dit Doxa aux grenadiers; ça fous fera du pien. Moi, che suis tant furieux que ch'ai la chèvre.

— La fièvre, dit un grenadier.

— Oui, la chèvre.

— Il n'y paraît guère, dit Belval.

— Parce que che me fâche en Souisse et fous en Français. Che foulais aller à l'hôtel de file pour télivrer ce petit matame Courtel que ch'aime beaucoup. Puez donc.

Doxa entra à l'arsenal, laissant les royalistes plus furieux que jamais.

Cependant la journée s'avancait, les tilleuls de Bellecour allongeaient leurs grandes ombres sur la foule armée qui les entourait, le

soleil ne dorait plus que le sommet des façades.

— Je pars demain pour l'armée de Condé, dit Lowitz en se jetant découragé sur une banquette. Que nous sommes niais d'avoir compté sur ces bourgeois !

Tout à coup un roulement général, universel, retentit sur la place, puis on aperçut Madinier lancé au triple galop, l'épée à la main, sur le front de la ligne qui s'était reformée en un clin d'œil.

Manœuvrant avec tout l'aplomb et la célérité de vieilles troupes, les sections s'ébranlèrent bientôt en deux grandes divisions.

Les chevaliers de la cuve regardaient encore.

Doxa traversa de nouveau la salle en courant.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Belval.

— Il se passe qu'on fa se pâtre. Ah ! j'oupliais de fous tire que le comité fous feut pour le boste t'honneur, la carde de l'arsenal.

— Au diable l'arsenal, le comité et le département ! s'écria Belval ; ce n'est pas à nous de garder leurs marmites. Grenadiers, par file à droite, pas accéléré, marche !

La compagnie se précipita sur les pas de son nouveau chef.

— Attendez-moi donc, saperment ! dit Doxa se débarrassant de son écharpe, de son hausse-col, et saisissant un fusil ; je fas afec fous : soit machor qui foudra.

Madinier conduisait la première division ; Belval reconnut Gingènes à la tête de la seconde. Il marcha droit à lui.

— Sacrédié ! s'écria Gingènes en les apercevant, moi qui vous oubliais ; mon ex-compagnie a droit au feu. Quelle place voulez-vous ?

— La plus dangereuse, répondit-on.

— Bravo ! c'est parler en soldats ; vous serez servis suivant votre goût ; vous prendrez la tête de la colonne. Mais un moment, qui est-ce qui commande ici ? les deux lieutenants sont des j... f..... qui ont passé hier aux jacobins.

Gingènes s'avança sur le front de la compagnie.

— Grenadiers de la troisième compagnie de la section Saint-Nizier, nommez votre capitaine.

— Belval, Belval ! cria-t-on tout d'une voix.

— Quel est celui-là ? demanda Gingènes au sergent.

— C'est moi, commandant, répondit Belval.

— Ah ! il paraît que tu as deux noms , citoyen Thibault ; eh bien ! soit. Voyons, conscrit, comment tu vas t'y prendre.

Belval jeta son fusil et tira son briquet.

— Grenadiers , s'écria-t-il, le commandant vous fait l'honneur de vous choisir pour avant-garde : vous marcherez l'arme au bras jusqu'à ce que vous puissiez mettre la baïonnette, la balle et la bourre dans le ventre de l'ennemi.

Gingènes fit tourner son cheval.

— Petit matin, dit-il entre ses dents, je parie que c'est encore un ci-devant.

Belval s'avança alors pour prendre la tête de colonne, mais chaque compagnie lyonnaise, jalouse de son rang, doublait le pas et accueillait la compagnie survenante par ces cris : *A la queue les traînards, à la queue !*

Voyant cela, Belval mit ses hommes au pas de course, et franchissant rapidement deux ou trois rues parallèles au Rhône, il vint sortir à une portée de fusil en avant du premier bataillon.

On se trouva bientôt en vue d'une batterie placée à mi-longueur du quai de Retz et masquée par des sacs à terre ; en arrière, sur le pont Morand, se trouvait une autre batterie, également masquée ; Belval se retourna. A certaine distance, venait comme avant-garde la

section Saint-Nizier, Gingènes en tête ; puis tout le long de la rive, à quelques centaines de toises d'intervalle, dix ou douze autres bataillons formaient une longue colonne resplendissante aux derniers rayons du soleil. Toutes les caisses battaient la charge.

Les chevaliers de la Cuve, marchant en éclaireurs, arrivèrent l'arme au bras à cent pas de la batterie. Ils aperçurent alors, entre les sacs à terre, les bouches des canons. Un homme parut sur l'épaulement.

— Tiens, dit Doxa, c'est Smith.

Et il s'écria en allemand :

— Holà ! Smith, mon ami, sois pon camarade, vise un peu haut, ne nous tue pas tous.

— *So, buken sie sich* ¹ ! répondit Smith.

— Paissez-vous, répéta Doxa ; Smith est un pon enfant.

— Et les Lyonnais qui nous regardent ! En avant ! s'écria Belval.

La décharge eut lieu, la compagnie disparut ; il ne restait plus que quelques hommes épars qui se replièrent, au milieu d'une vive fusillade partant des maisons du quai et de la batterie. Belval fut obligé de les suivre.

¹ Alors, baissez-vous !

Malgré le désordre que la mitraille avait porté dans leurs rangs, les bataillons, Gingènes en tête, avançaient toujours.

Le pont Morand se ceignit alors d'une guirlande de fumée, et une grêle de fer tomba sur la colonne, qui tourbillonna sous le coup.

Un instant les jacobins suspendirent leur fusillade, pour mieux voir l'effet de cette terrible décharge.

— Êtes-vous blessé, commandant? dit Belval en cherchant à relever Gingènes, qui était tombé avec son cheval.

Mais Gingènes était déjà debout.

— Non, sacrebleu! il n'y a que la bête de flambée! Vive Lyon! et en avant!

— *Buken sie sich!* répondit alors la voix railleuse de Smith.

Et la mitraille laboura de nouveau les rangs des sectionnaires.

Les deux batteries continuèrent à alterner ainsi. Malgré leur courage, les sectionnaires ne pouvaient gagner du terrain : chaque décharge, jointe à la fusillade masquée et continue des jacobins, les rejetait en arrière, rompait leurs rangs et couvrait le quai de cadavres; la confusion croissait avec le nombre des morts. Enfin, malgré Gingènes, Belval et quel-

ques autres officiers , l'avant-garde finit par reculer sur la section Saint-Vincent qui arrivait en bon ordre, disposée par files au lieu de l'être par pelotons, de manière à offrir peu de prise à la mitraille , que la distance , d'ailleurs, rendait bien moins meurtrière. Presque au même instant , quatre pièces de gros calibre , qu'on amenait à bras de l'arsenal , débouchèrent de la place des Cordeliers, au milieu des hourras et des cris de joie de la foule.

Un homme, portant l'ancien uniforme de général d'artillerie et les épaulettes à étoiles, sortit , un écouvillon à la main , du groupe qui entourait les pièces.

— Vite, vite, dit-il à Gingènes, qui se trouvait à quelque distance de lui , rangez vos hommes le long des murs ou dans les rues adjacentes, de manière à laisser passer nos boulets.

En courant exécuter cet ordre , Gingènes aperçut Doxa qui , la figure couverte de sang et noire de poudre, tenait son fusil comme un arpenteur son niveau, et rassemblait les débris du premier peloton, en criant :

— Ranchez-fous, et paisez-fous si fous foulez, le conseil était pon.

— Capitaine, comment nommez-vous ce général, là-bas, près des pièces ?

— Cette chénéralle? c'est le marquis de Rifioux.

— Le fameux contre-révolutionnaire, celui qu'on disait mort?

— Ya ; il est arrivé de Souisse ce matin.

En ce moment, deux escadrons de dragons, conduits par Riard, débouchèrent du quai de Retz, et chargèrent la tête des sections, afin d'enclouer leurs pièces avant qu'elles ne pussent jouer. Mais les files du bataillon de Gingènes les accueillirent à bout portant par une fusillade tellement meurtrière, qu'en un clin d'œil presque tous furent à terre ou en déroute.

Reconnaissable à son écharpe et à sa grande taille, Riard ne tourna bride que le dernier, après avoir sabré de sa main plusieurs Lyonnais. De temps à autre, il se retournait, comme le Parthe, pour montrer encore le poing aux sections.

— Commandant, voyez-vous ce misérable? dit M. de Sablonet, qui faisait le coup de fusil à côté de Gingènes ; c'était pourtant un de mes meilleurs officiers.

— Feu sur lui ! feu ! cria Gingènes à ceux qui l'entouraient.

Riard tomba avec sa monture ; mais il se

releva , et sautant légèrement sur un cheval sans maître, il disparut derrière la barricade,

La canonnade recommença , mais cette fois de part et d'autre.

— Laissez pointer cet homme et je réponds du succès , avait dit M. de Rivieux aux artilleurs lyonnais en leur montrant un soldat qui l'accompagnait et qui portait l'ancien costume des canonniers de Guienne.

En effet, dès les premiers coups, on vit sauter les sacs à terre de la batterie de Retz ; deux des pièces étaient démontées.

— Bravo ! Jacques, dit le marquis ; au pont Morand maintenant !

Le feu continua ; bientôt le pont ne répondit plus qu'avec trois pièces au lieu de cinq ; la batterie de Retz, elle, n'en avait plus qu'une.

Tout à coup un grand mouvement se manifesta parmi les troupes municipales, les soldats élevaient leurs chapeaux sur leurs fusils , les canonniers avaient cessé le feu. Les Lyonnais suspendirent également le leur. Ce cri confus et multiplié, franchissant les distances, arriva jusqu'à eux :

— La paix ! la paix ! vivent les sections !

Trois cavaliers sortirent de la barricade : c'étaient deux trompettes et Riard , qui avait

détaché son écharpe municipale, et il l'agitait en l'air en signe de réconciliation.

Ils arrivèrent devant la batterie lyonnaise.

— Citoyens, s'écria Riard, la paix est faite, l'hôtel de ville est évacué ; vivent l'union et la fraternité !

Une clameur immense et joyeuse lui répondit sur toute la profondeur de la colonne. En un instant, malgré les ordres et les efforts de leurs officiers , les sections ne forment plus qu'une masse confuse qui s'avance rapidement et déborde sur le quai de Retz , afin de fraterniser avec les jacobins.

Soudain Riard et ses cavaliers donnent un tour de bride et s'échappent au galop par la rue de Retz.

— *Buken sie sich !* s'écrie de nouveau Smith du haut de sa batterie réarmée , qui éclate aussitôt, ainsi que celle du pont Morand. La foule se serre , se presse pour fuir , et ne recule que lentement. Les décharges se succèdent avec la plus grande rapidité, les cadavres s'amoncellent, le désordre devient affreux.

Cependant le marquis de Rivieux , n'ayant pu réussir à prévenir l'élan des sections, était resté les bras croisés auprès de ses pièces inutiles ; il contemplait cette boucherie d'un

œil impassible. A côté de lui, Lowitz, blessé à la hanche par un éclat de pierre, était couché sur un caisson, et, malgré la douleur, se soulevait sur ses coudes pour prendre sa part de ce triste spectacle.

— Avez-vous vu , jamais vu une déroute , M. de Lowitz ? demanda froidement le marquis.

Et sur la réponse négative :

— Vous allez en voir une ; de gagnée qu'elle était, la partie est perdue, sur ce point du moins. Voilà les bourgeois, ils se font tuer comme des mouches, faute de discipline.

— Dites assassiner.

— Si nous étions vainqueurs , vous auriez raison , mais il faut songer à sauver nos pièces. Jacques, remplace les boulets par des boîtes à balles.

Jacques obéit, aidé de quelques artilleurs.

Les premiers fuyards arrivèrent comme une avalanche , puis une vive fusillade éclata au milieu de la foule ; c'était un bataillon de sans-culottes qui, débouchant par une des rues adjacentes, venait charger ceux que la mitraille ne pouvait plus atteindre.

— Courez , Lowitz , courez , s'écria le marquis en se baissant sur les pièces, ralliez ici le plus de monde que vous pourrez.

Lowitz fit un effort pour se lever, mais il retomba ; un gémissement se fit jour à travers ses dents serrées. Au même instant, M. de Sablonet, Doxa et quelques autres arrivaient le fusil à la main et se rangèrent en ligne derrière les canons.

A travers la foule, on entrevoyait à une centaine de pas les piques et les baïonnettes des sans-culottes ; on entendait leurs clameurs furieuses.

— Feu ! cria le marquis.

Les canonniers hésitèrent ; la foule des fuyards se pressait sur les canons.

— Feu ! répéta le marquis ; feu ! pour sauver le reste.

Les artilleurs obéirent ; une trouée large et sanglante se fit devant la batterie, et l'on aperçut alors distinctement la troupe des assaillants ; la mitraille l'avait frappée en plein.

Se reformant avec des cris de rage, la horde arriva en un clin d'œil sur la batterie.

— Je ne t'assassinerai pas cette fois ! s'écria le chef des sans-culottes en levant son sabre sur la tête du marquis de Rivieux.

Jacques voulut parer le coup, mais, frappé lui-même, il tomba à côté de son maître.

Le coadjuteur, c'était lui, allait redoubler, lorsqu'une balle lui cassa le bras.

Un feu roulant se fit entendre, et il fut obligé de suivre les siens, qui se repliaient en désordre. Gingènes arrivait avec la dernière section, la seule qui n'eût pas souffert. C'était trop tard : tous les défenseurs de la batterie gisaient sur leurs pièces, morts ou grièvement blessés.

La bataille était perdue, du moins sur ce point; Gingènes le comprit. Pour contenir l'ennemi et enlever les blessés, il laissa sur la place des Cordeliers ce qui restait de troupes ; puis, accompagné de Doxa, de Belval et de quelques autres hommes d'élite, il s'élança à la recherche de la seconde colonne lyonnaise, dans l'intérieur de la ville.

Le canon ne tirait plus, seulement de temps en temps quelques rares coups de fusil se faisaient entendre. On arriva dans la rue Saint-Côme, près de la place Saint-Pierre ; la rue, la place, étaient couvertes de morts. Bientôt on apprit par les derniers fuyards que Riard venait encore d'user sur ce point de la même trahison qui lui avait si bien réussi sur le quai du Rhône.

La figure de Gingènes s'était assombrie ; il

songeait à celle qu'il regardait comme sa fiancée et qui gémissait sous les verrous de l'hôtel de ville. Il songeait à l'amour inattendu et triomphant de Chamarande, et se disait avec rage qu'il ne pouvait plus rien contre lui, plus rien pour elle.

Il fit faire halte.

— Citoyens, il s'agit maintenant de savoir où vous voulez vous faire tuer; que chacun donne son avis, je n'ai pas de préférence.

— Pour télipérer, t'apord il faut poire. Qu'on finisse comme on foudra, dit Doxa, mais che ne feux pas mourir te soif.

Et il se mit à frapper à grands coups de crosse une devanture de café, toute trouée de coups de feu.

Le cafetier vint ouvrir en tremblant.

— Sauvez-vous! s'écria-t-il, les jacobins ont le dessus!

— Nous fenons poire à leur santé, dit Doxa.

— Vous me perdez, citoyens, vous achevez de me ruiner.

Et le cafetier montra d'un geste de désespoir ses glaces toutes brisées par les balles.

— Pah! reprit Doxa, on ne refuse pas la pière à ceux qui font mourir.

— Parole d'honneur, mon cher, sans votre accent, le calembour serait charmant, répondit Belval. Le fait est que, comme dit Horace :

Bientôt nous descendrons dans les royaumes sombres,
Ce trop fameux empire où s'entassent les ombres.

Cafetier, *te morituri salutant*.

Un coup de canon, suivi de deux ou trois autres, fit trembler tout ce qui restait de vitres, de verres et de bouteilles dans le café ; le bruit lointain de la fusillade succéda, une nouvelle lutte s'engageait. Gingènes reprit sa course suivi de tous les siens, même de Doxa qui venait de déboucher sa première cruche et qui la laissait pleine pour la première fois de sa vie.

A son départ de Bellecour, Madinier avait partagé sa colonne en deux divisions : la première, après sa déroute de la rue Saint-Côme, rallia la seconde. Toutes ces sections réunies avaient d'abord pris d'assaut la place de la Feuillée, puis, malgré une opiniâtre résistance, celle de la Boucherie. Enlevant l'une après l'autre chaque maison, chaque rue, elles se rapprochaient peu à peu des Terreaux.

Gingènes et sa troupe, guidés par le bruit de la canonnade, arrivèrent sur la place des Carmes, cet étroit prolongement de l'extrémité septentrionale de celle des Terreaux. L'action y était des plus vives ; les Lyonnais n'étaient maîtres encore que de la moitié de cette première place. Un feu croisé partait de toutes les autres maisons, et une batterie répondait des Terreaux aux canons des sections. Au milieu de la fumée, Gingènes parvint à découvrir le commandant en chef, à cheval derrière ses pièces, et fumant sa pipe avec toute l'impassibilité d'un vieux soldat. Gingènes venait de lui apprendre en quelques mots ce qui s'était passé aux quais du Rhône, lorsqu'une décharge partit d'un café qui formait angle sur les Terreaux, et Gingènes vit Madinier porter en jurant la main à la figure.

— Tu es blessé, citoyen général ?

— Non, morbleu ! mais ma pipe est partie. En as-tu une autre ?

Gingènes sortit de sa poche ce que demandait Madinier.

— Merci. Tiens, Gingènes, vois-tu ce café qui fait le coin là-bas ? Si nous en étions maîtres, leur batterie serait obligée de décamper.

— Tu l'auras dans trois minutes, citoyen commandant ; tire ta montre , s'écria Gingènes.

Et il appela ses hommes.

— Excellente idée, dit Belval, le capitaine Doxa a soif et nous aussi ; le canon nous a ôté tout à l'heure le verre de la main.

Gingènes tint parole, et aborda le café avec une telle rapidité, que sa troupe n'essuya qu'un petit nombre de coups de fusil de la part des jacobins surpris ; quelques-uns sautèrent par les fenêtres qui donnaient sur les Terreaux ; mais la plupart ne cédèrent le terrain que pied à pied, et se firent tuer sur place. On se battait dans le café, de porte en porte, à travers les tables encore chargées de bouteilles, et que les mourants entraînaient dans leur chute ; le vin et le sang se mêlaient. Enfin Doxa, renversant de sa baïonnette le dernier jacobin, se prit à crier d'une voix de stentor :

— Garzon , de la pierre et des ferres.

— Voilà, messieurs, voilà.

Une trappe se souleva dans un des coins du café ; un individu en sortit en tenant deux bouteilles de chaque main. Il était évident qu'il venait, lui aussi, de prendre part au

combat ; ses vêtements étaient en désordre et tachés de sang ; ses mains, sa figure, encore toutes noires de poudre.

Doxa et ses compagnons ne s'y trompèrent pas.

— Prenez garde, messieurs, c'est du bordeaux premier cru, s'écria cet homme, en reculant et en opposant ses bouteilles aux pointes des baïonnettes.

— Tiens, c'est Quinquinet, dit une voix.

— Eh ! certainement, messieurs, c'est moi ; je savais bien que vous ne tueriez pas le meilleur cuisinier de Lyon ; je veux faire votre souper ce soir.

— Foyons ton fin, dit Doxa un peu radouci ; c'est frai, c'est du portaux. As-tu aussi du pourcogne ?

— J'ai tout ce que vous voudrez.

— Pourquoi nous tirais-tu des coups de fisil tout à l'heure ? dit Doxa en se faisant verser un second verre.

— Eh ! monsieur, il l'a bien fallu ; ce brigand de Riard m'y a obligé le pistolet sur la gorge. Si j'avais refusé, il me serait arrivé comme à mon pauvre voisin le papetier Cochet, qu'il a tué dans son magasin, parce qu'il ne voulait pas tirer sur vous.

— Toujours Riard ! dit Gingènes ; ce brigand-là joue une partie chère ; je ne lui conseille pas de la perdre.

Cependant les occupants se hâtaient de profiter de leur victoire et faisaient feu de toutes les fenêtres sur la batterie jacobine dont nous avons parlé, et qui fut obligée de rétrograder jusqu'au perron de l'hôtel de ville. D'un autre côté, les sans-culottes qui tenaient encore sur la place des Carmes, séparés des leurs par la prise du café, mirent bas les armes, et les sections débouchèrent enfin sur les Terreaux avec leur artillerie.

Les jacobins suspendirent leur feu ; un de leurs officiers s'avança.

— La municipalité est en séance, elle demande dix minutes pour délibérer.

— Non, répondit Madinier de toute la force de ses poumons ; c'est encore une perfidie.

— Tron dé Diou, s'écria un artilleur provençal en pointant sa pièce, puisqu'ils délibèrent là-haut, je vas leur envoyer un président.

Le coup partit, et le boulet, passant par une des fenêtres de la façade de l'hôtel de ville, vint frapper dans la salle du conseil.

Le combat recommença. On voyait les mai-

sons des Terreaux s'ouvrir successivement et se garnir de sectionnaires qui faisaient feu sur la place de toutes les fenêtres. Bientôt on entendit une autre canonnade ; la rue de la Cage venait d'être occupée par les grenadiers du Port-au-Temple, et de là aussi on tirait à boulets sur l'hôtel de ville. La nuit tombait, et cette vaste enceinte commençait à apparaître tout illuminée par les coups de feu.

Enfin, pour la seconde fois, les sans-culottes cessèrent de tirer. Un conseiller municipal, le citoyen Angelot, précédé de plusieurs volontaires du Mont-Blanc qui portaient la crosse en l'air, se présenta, ceint de son écharpe, devant le *Café de l'Espérance* ; c'était celui de Quinquinet, et Madinier y avait établi son quartier général.

— Citoyen commandant, la guerre entre citoyens, drapeau contre drapeau, est une guerre impie.

— Vous l'avez voulu, répondit Madinier sans quitter sa pipe.

Angelot regarda fièrement les baïonnettes qui l'entouraient.

— Il est évident, général, qu'en ce moment vous avez raison et que nous avons tort. Quelles sont vos conditions ?

— La suspension de la municipalité, la reddition de l'hôtel de ville et des canons, puis vous défilerez tous tant que vous êtes devant nous, sans armes et sans drapeaux, pour que nous ayons à choisir nos prisonniers.

— Citoyen, s'écria Angelot, au nom de la municipalité, je refuse.

— Comme vous voudrez, dit Madinier en rallumant sa pipe.

— Mais je vous demande un armistice jusqu'à demain matin.

— Accordé, dit Madinier, jusqu'à la pointe du jour.

Et il lui tourna le dos.

— Sacrédié ! s'écria Gingènes dès que le municipal fut parti, nous allons les enlever à la baïonnette.

— Assez de sang versé comme ça, mes camarades, répondit Madinier ; cette trêve achève notre victoire : nous aurons demain soixante mille hommes sous les armes.

— Garzon ! cria Doxa.

Quinquinet arriva, comme le génie d'Aladin dans *la Lampe merveilleuse* ; le bonnet de coton, le tablier blanc, le couteau de ceinture avait remplacé l'accoutrement de sans-culotte.

— Très-pien, reprit Doxa. Il nous faut tout ton pourcogne, tout ton porteaux, tous les autres fins, la soupe aux choux, l'omelette au lard, et le reste à folonté.

DEUXIÈME PARTIE.



I

Quelques jours après la prise de l'hôtel de ville, prise qui, le lendemain du sanglant combat dont nous venons de rendre compte, avait eu lieu presque sans coup férir, Gingènes, installé dans sa boutique, sans veste, sans gilet, un tablier blanc devant lui, les bras nus jusqu'au coude, travaillait un soir avec ses deux apprentis. Tous trois confectionnaient un assortiment respectable de ces fameux saucissons crus de Lyon, qui luttent de réputation avec les jambons de Mayence et les langues fumées de Strasbourg. C'est qu'après tout la gloire est

souvent viande creuse ; et Gingènes avait beau être traité en grand homme par ses concitoyens, il n'en restait pas moins charcutier comme devant.

Gingènes n'était pas riche , et la politique avait grandement nui à son industrie. Prévoyant encore de nombreux chômages, il voulait compenser le temps perdu et celui qu'il perdrait plus tard ; aussi depuis la veille travaillait-il en conséquence.

Le charcutier paraissait triste, rêveur, même abattu ; il n'avait encore de la journée prononcé qu'une seule phrase : ce fut en nettoyant son comptoir, qu'un abandon de quelques jours avait couvert de poussière. Sous les frottements répétés du linge, ce meuble avait bientôt repris son lustre habituel.

Jetant alors sur le noyer veiné et brillant un douloureux regard , Gingènes poussa un énorme soupir.

— Hélas ! dit-il, voilà pourtant où je voulais la mettre !... une fille de rien , une fille perdue !... fiez-vous donc à la mine !

La soirée était déjà avancée, lorsque Madinier entra. Gingènes se contenta de le saluer d'un signe de tête amical, mais triste, et continua son travail. Madinier, s'emparant d'une

chaise, s'assit, jambes deci, jambes delà, comme s'il eût été encore sur la fameuse jument de Belval, le dossier de la chaise représentant la crinière à laquelle il se cramponnait d'habitude; puis, battant le briquet, quoique les chandelles fussent à sa portée, il alluma sa pipe et s'enveloppa d'une auréole de fumée, tout en se balançant sur sa monture, comme s'il eût été lancé au triple galop.

— Ça va, dit-il enfin à Gingènes; ça va bien.

— Qu'est-ce qui va? répondit celui-ci.

— Eh! pardieu! les affaires. Depuis que les jacobins de Paris ont fait ce que voulaient faire ceux d'ici, tous les départements nous imitent. Seulement il y en a tant, de départements, que ça m'embrouille. C'était bien plus commode les provinces; au moins je les savais toutes; aujourd'hui ils nous ont fourré tant de rivières en France que je m'y perds, surtout quand il faut prendre la parole. N'ont-ils pas eu la bêtise de me nommer de la commission? C'est moi qui ai répondu aujourd'hui à l'envoyé conventionnel, ce Robert Lindet, qui est un brave homme au fond, et qui, pour arranger les choses, voudrait donner un coup sur la caisse, un autre sur le tambour. « Citoyen,

que je lui ai dit , voyez : vous n'êtes plus là-bas qu'un tas de gueux, vous avez renvoyé les honnêtes gens et gardé la canaille, afin de nous opprimer avec. Eh bien ! maintenant que nous avons retâté de la cartouche de munition, nous continuerons à en manger jusqu'à ce que vous ayez toutes nos balles dans le ventre ; et voilà ! » Le président a ajouté quelques phrases de celles que je ne comprends pas , tu sais. A propos , Gingènes, tu devrais prendre ma place à la commission, tu porterais la parole mieux que moi ; une fois que j'ai dit mon affaire, moi, je ne sais plus qu'ajouter.

— Je n'ai ni la langue ni le cœur à ça , dit Gingènes ; je ne veux qu'une chose : me faire tuer à la première occasion. Si l'on se bat encore, comme je l'espère, donne-moi, puisque tu es général, le poste le plus dangereux ; c'est un service que tu me rendras.

Madinier jeta un regard sur son ami : en huit jours Gingènes avait vieilli de dix ans.

— As-tu pris la fièvre ou la jaunisse ? s'écria-t-il. Il n'y a pas dans tout Lyon un jacobin, si enragé qu'il soit, qui ait une mine pareille à la tienne. Mademoiselle Coquet , ta fiancée, aurait été tuée à l'hôtel de ville comme cette

pauvre madame Courtel, que tu n'aurais pas une autre figure. Cependant, je vous ai vus sortir bras dessus bras dessous. A quand le mariage donc? Ce comptoir sera-t-il encore longtemps vide?

— Garçons, dit Gingènes à ses ouvriers, il se fait tard, la journée est finie. A demain matin à cinq heures, et bonsoir.

Une fois seul avec Madinier, Gingènes se retourna vers lui.

— Tu ne devines donc pas? lui dit-il d'une voix tremblante, les dents serrées.

— Et que diable veux-tu que je devine? Je ne comprends rien à ces choses-là, moi; pour deviner, il faut comprendre.

— Sais-tu bien, Madinier, s'écria Gingènes d'une voix terrible, que j'aimerais mieux la voir morte, comme la malheureuse femme dont tu parlais tout à l'heure, que de la voir ce qu'elle est?

— Mais qu'est-il donc arrivé?

— Il est arrivé que j'ai pris pour une honnête femme une femme perdue, une femme entretenue, quoi! Il est arrivé que j'ai voulu confier mon honneur, mon nom, mon bonheur à la maîtresse d'un ci-devant, d'un certain Lowitz, que si jamais je le rencontre, je le met-

traî en petits morceaux comme je fais de ceci, dit Gingènes en achevant de hacher à grands coups de couperet quelques fragments de charcuterie.

— Elle t'a trompé ? s'écria Madinier, pâlisant à son tour de la pâleur de son ami. Oh ! les femmes ! les femmes ! elles sont au nombre de ces choses que je n'ai jamais pu comprendre.

— Non, dit Gingènes, c'est moi qui me suis trompé, c'est moi qui ai pris le vice pour la vertu, la honte pour la timidité, l'infamie pour la pudeur. Parce qu'elle est belle, je l'ai crue sage ; c'est sa beauté qui a menti, ce n'est pas elle. Cette fille n'est-elle pas maîtresse de faire ce qu'elle veut ? Doit-elle compte de sa conduite à qui que ce soit, à moi surtout qu'elle ne connaît que depuis hier ?

— Veux-tu fumer ? dit Madinier en sortant à la hâte une seconde pipe, et en la bourrant avec une sollicitude toute fraternelle.

— Non, merci.

— Ah ça ! sacrédié ! tu en parles à ton aise, s'écria le maître apprêteur. Eh ! je m'y serais bien laissé prendre, moi, qui suis plus vieux que toi. Il y a quelque chose là-dessous. Voyons, que s'est-il passé ? Vois-tu, quand je

ne comprends pas bien , moi , je n'y suis plus du tout.

— Eh bien ! écoute, dit Gingènes.

Il s'assit en face de Madinier. Celui-ci suspendit alors le temps de galop furieux que, dans son émotion, il avait imprimé à sa chaise ; il n'allait plus qu'au pas.

— L'autre jour, dit Gingènes, quand j'allai m'enfourner pour elle dans cet enfer d'hôtel de ville, un des matadors de l'endroit, le commandant Chamarande, me reconnut : il ne me fit pas fusiller, ce dont je lui sais bon gré ; mais il me dit : « Cette femme m'appartient, je mourrai plutôt que de la lâcher ; tu peux aller annoncer ça de ma part à son amant de cœur, à M. de Lowitz. » De tout ça je ne crus pas un mot ; seulement je me dis : « Si nous prenons l'hôtel de ville, voilà un gaillard qui est capable de faire un mauvais coup. » En sorte que le soir, dès que tu eus conclu l'armistice, je me rendis avec ma compagnie sous les fenêtres de la chambre où étaient renfermées mamzelle Coquet et les autres femmes. J'avais parmi mes hommes trois ou quatre serruriers et autant de maçons ; je leur fis prendre des outils et des échelles.

« Le matin, dès que le roulement des tam-

bours m'annonça que la trêve était expirée, je fis démolir en un clin d'œil les grilles de la fenêtre et j'entrai comme un tonnerre. Cet enragé de Chamarande se tenait, le pistolet à la main, dans la pièce à côté, qui n'était autre chose que la sainte-barbe des jacobins. En m'apercevant, il voulut lâcher son coup sur un tonneau de poudre. Heureusement qu'un autre sans-culotte lui saisit le bras ; sans ça, ma foi, tout le quartier sautait. Malgré cette preuve de mauvais caractère, je me rappelai que le commandant m'avait sauvé la veille ; je l'arrachai à mon tour aux baïonnettes de mes hommes et je le fis mettre en liberté au moment où on emmenait prisonniers Chalier, Riard et les autres.

« En sortant il me prit la main.

« — Citoyen Gingènes, maintenant que nous sommes quittes, je te voue une haine à mort.

« — Pardieu ! lui dis-je, citoyen Chamarande, je t'en offre autant.

« — En m'empêchant de mourir avec cette femme, reprit-il, tu me venges de toi peut-être mieux que je ne me serais vengé. Elle est la maîtresse de M. de Lowitz, te dis-je, et la preuve, c'est que dès aujourd'hui elle te quittera, et que tu ne la reverras plus.

« Il disparut, je rentrai dans le cachot d'Élise. Madame Courtel était étendue roide morte ; la veille, une balle perdue l'avait frappée au front ; ses filles étaient couchées sur son corps ; elles pleuraient, et Élise aussi. Ma foi, je ramenai le cadavre et les trois jeunes filles rue Mercière, et je retournai à mon poste.

— Dame ! dans tout ça je ne vois pas de preuve, interrompit Madinier.

— Attends donc !

Gingènes continua avec émotion, sa voix baissait malgré lui et devenait caverneuse.

— Le lendemain, quand je revins chez moi, fier et content, ne songeant plus au citoyen Chamarande que pour me dire que c'était un fou et un menteur, les oiseaux avaient déniché ; plus d'Élise, plus de Courtel, plus de Scævola, ce vieux scélérat que je n'avais pas vu depuis trois jours. Chamarande n'avait-il pas raison, Madinier ?

Celui-ci baissa la tête.

— Oui, dit-il, oui, je commence à comprendre.

Gingènes se leva de sa chaise et la lança à une extrémité du magasin, où elle retomba brisée.

— C'est clair comme le jour, reprit-il. Maintenant que les royalistes lèvent la tête et se promènent dans Lyon, comme si c'était pour eux que nous avons battu les jacobins, elle a cru pouvoir sans danger retourner avec son amant et recommencer à eux deux une vie de plaisirs et d'effronterie... Ah ! si jamais je les retrouve !...

Gingènes fut interrompu par l'arrivée d'un gros homme à figure rubiconde, épanoui, et dont le costume était le même que celui qui avait sauvé Quinquinet de la fureur des chevaliers de la Cuve ; bonnet de coton sur l'oreille, tablier blanc, couteau à la ceinture. Plusieurs marmitons porteurs d'immenses corbeilles suivaient cet individu.

— Eh bien ! citoyen Gingènes, s'écria-t-il en entrant, la fourniture d'aujourd'hui est-elle prête ?

— A peu près, dit Gingènes.

Et il montra un amas de charcuterie qui occupait à lui seul tout un côté du magasin.

Des marmitons remplirent leurs corbeilles d'une provision telle qu'elle eût rassasié un régiment.

— Vous aurez le reste demain, ajouta le charcutier.

— Très-bien, notre bourgeois ; vous me ferez plaisir et j'y compte. C'est que, voyez-vous, la consommation va bon train, et je serais fâché de me servir ailleurs que chez vous.

L'acheteur se retira après avoir aligné plusieurs piles d'écus sur le comptoir.

— Peste ! dit Madinier, en as-tu beaucoup de pratiques comme ça ?

— C'est un hôtelier nouvellement établi, du moins à ce qu'il m'a dit. Il est probable qu'il reçoit force voyageurs.

— Et qu'on y boit en conséquence ; il n'y a rien qui altère comme la charcuterie. Il faudra que nous allions y dîner un soir.

— Soit, nous serons peut-être plus heureux que je ne l'ai été avant-hier ; je n'ai jamais pu trouver son auberge. Je ne serais pas fâché d'aller le voir, ce brave homme ; il me rend service ; le surcroît d'ouvrage qu'il me donne m'occupe et m'empêche de penser. Je voudrais travailler jour et nuit ; d'ailleurs, j'ai perdu beaucoup de temps cette année, et si par hasard je venais à être tué, il faut que mes affaires soient en règle.

Madinier fronça le sourcil.

— A quoi diable vas-tu penser ? Je suis sûr que la petite est encore derrière cette

belle idée. Je ne te reconnais plus. Est-ce qu'il n'arrive pas à tout le monde de se tromper sur la qualité, et de prendre la dernière pour la première? La petite est gentille, c'est vrai; mais, après tout, il y en a d'autres dans Lyon, et puis elle avait un air pincé qui ne m'allait pas. Eh! morbleu! c'est un bonheur ce qui t'arrive; mieux vaut avant qu'après. Voyons, réponds : regrettes-tu par hasard de ne l'avoir pas épousée?

— Tu as raison, s'écria vivement Gingènes, elle ne méritait pas un maître charcutier, un chef de jurande, un ancien sergent du régiment de la Couronne.

— A la bonne heure! Eh! parbleu! tu sais bien que pour une que le diable vous prend, il vous en rend dix. Fais-moi le plaisir désormais de faire l'amour crânement et gaiement, comme du temps de Royal-Couronne, afin que si les anciens camarades ont par hasard vent de la chose, ils n'en viennent pas à se moquer de toi.

— Tu connais la chanson...

La porte s'ouvrit de nouveau et laissa passer une fille de seize à dix-sept ans. Gingènes pâlit; il venait de reconnaître une sourde-muette qui était la seule ouvrière que made-

moiselle Élise eût eue auprès d'elle pendant tout le temps de son séjour dans le magasin de lingerie. La jeune fille s'approcha du charcutier et lui remit une petite lettre coquettement pliée, ambrée, musquée, et dont l'adresse à pattes de mouche annonçait une écriture de femme.

Gingènes prit cette lettre du bout des doigts comme il eût fait d'un charbon ardent, combattu qu'il était par son désir de la lire et par la crainte que Madinier ne vît dans cet acte une marque de faiblesse.

— Enfin ta maîtresse juge à propos de me donner de ses nouvelles, s'écria-t-il plutôt pour son ami que pour celle qui ne pouvait l'entendre. Eh bien ! c'est trop tard ; rapporte-lui cette lettre toute cachetée, ce sera ma seule réponse.

La sourde-muette tressaillit, et cependant il n'y avait eu aucun geste de la part de Gingènes, qui avait seulement laissé tomber la lettre sur le comptoir au lieu de la rendre à la messagère.

— Je ne veux plus en entendre parler, s'écria Gingènes ; qu'elle aille à tous les diables ! qu'elle change d'amants tant qu'elle voudra ! que m'importe ?

La sourde-muette fit un mouvement bien plus marqué que le premier, ses joues s'étaient colorées, on eût dit qu'elle allait parler.

Gingènes la regarda.

— Je voudrais, s'écria-t-il avec éclat, je voudrais que tu pusses entendre que ta maîtresse n'est qu'une fille perdue.

— Taisez-vous, monsieur, s'écria la jeune fille, taisez-vous, vous la calomniez et vous ne la connaissez pas.

Gingènes resta stupéfait; Madinier, lui, partit d'un long éclat de rire.

— Ah ça! tu parles donc maintenant, Paulette? s'écria Gingènes.

Paulette sourit et rougit tout à la fois, puis elle ajouta, non sans quelque embarras :

— Je me suis trouvée le 29 au milieu de la fusillade, qui m'a fait une telle peur, que cela m'a délié la langue.

— Et ouvert les oreilles aussi, n'est-ce pas? dit Gingènes avec une incrédulité bien marquée; quoique merveilleuse, cette cure ne m'étonne pas.

— Il y en a une pareille dans l'histoire ancienne, dit Madinier, qui, à ses moments perdus, lisait quelquefois le *bonhomme Rollin*.

— Après ça, c'est tout simple, dit amère-

ment Gingènes ; la servante est muette comme la maîtresse est honnête femme.

— Ne parlez donc pas ainsi de madame, reprit la jeune fille en frappant du pied ; c'est un ange, et quand vous l'aurez revue...

— Madame ! s'écria Gingènes ; oui, c'est bien cela ; mon colonel aussi, dans le temps, avait une maîtresse à qui l'on disait : Madame !

— Citoyen ! lisez cette lettre.

— Encore des tromperies ! merci ! j'en ai assez comme ça. La voilà, ta lettre, je te la rends.

Et Gingènes, prenant la lettre sur le comptoir, la froissa dans ses mains.

— Lisez-la, M. Gingènes, lisez-la ; si vous ne le faites pas, peut-être le regretterez-vous toute votre vie.

— Hum ! il paraît que tu te sers joliment de ce qui te manquait autrefois ; tu veux réparer le temps perdu.

— Lisez toujours, je vous en supplie.

— Je te répète que ce papier ne renferme qu'un tissu de mensonges, dit Gingènes en tournant et en retournant la lettre qu'il regardait comme si ses yeux eussent pu percer à travers l'enveloppe.

— Le fait est, dit Madinier, que cela ne t'engage à rien ; et quand ce ne serait que pour voir comme elle s'en tire...

— Non, dit Gingènes, non ; je ne veux plus entendre parler de cette femme.

La soubrette, impatientée, lui arracha la lettre des mains ; mais au lieu de la remettre dans sa poche, elle en rompit le cachet au nez de Gingènes, et la jeta sur le comptoir.

— Tenez, dit-elle, faites-en maintenant ce que bon vous semblera ; au moins elle sera ouverte.

— La petite a le fil, murmura Madinier en riant. Peste ! elle est bien dressée ! Pourquoi ne pas voir maintenant ce que c'est que ce griffonnage ?

Sans insister davantage, Gingènes ouvrit la lettre, qui était fort courte :

« Suivez Paulette, mon ami, elle vous
« conduira près de moi, et peut-être alors
« me pardonneriez-vous ma disparition et mon
« silence. Comptez toujours sur l'affection et
« la reconnaissance de votre dévouée Élise. »

— Qu'en dis-tu ? dit Gingènes après avoir achevé.

Je dis que ce n'est pas clair du tout ; seulement, puisqu'elle paraît disposée à la re-

connaissance, tu pourrais toujours prendre ça.

— Attends, attends, dit Gingènes, je vais répondre quelque chose de beaucoup plus clair, moi.

Le charcutier alla chercher une fiole cassée qui lui servait d'encrier et une plume qui n'avait pas été taillée depuis un an ; il choisit ensuite parmi quelques feuilles de papier terni la feuille la moins reprochable, et écrivit en demi-grosse la lettre suivante :

« Madame, ou mademoiselle.

« Assez de plaisanteries comme ça ; j'ai eu beau être aveugle, je vois clair maintenant : je craindrais de vous déranger, je n'irai pas à votre rendez-vous. Le citoyen Lowitz peut en profiter, ainsi que de toutes vos autres bonnes grâces, en attendant que j'aie l'avantage de le rencontrer.

« Votre très-humble serviteur,

« GINGÈNES. »

Les mots *madame* et *Lowitz* étaient soulignés de deux énormes barres.

— Très-bien tapé, dit Madinier ; si elle ne

prend pas ça pour une feuille de route, elle aura tort.

La soubrette haussait les épaules.

Gingènes plia sa lettre, et ce ne fut pas sans peine qu'il réussit à lui donner une forme quasi régulière ; il y appliqua les trois quarts d'un pain à cacheter qui restait seul dans un des compartiments de l'encrier.

— Quel est le nouveau nom de madame ? demanda-t-il à Paulette.

— Mettez ce que vous voudrez, répondit la soubrette avec impatience.

Gingènes écrivit : « A la citoyenne Élise Coquet, ex-lingère ; » mais comme la main lui tremblait d'émotion, ce ne fut pas sans orner l'adresse de trois ou quatre pâtés qui, dans un billet d'enterrement, auraient pu figurer des larmes.

Il remit la lettre à l'ouvrière.

— Ah ! j'ai oublié la rue et le numéro, dit-il d'un ton qui ne laissait pas deviner si c'était une demande ou une raillerie.

— Ma foi, puisque vous ne voulez pas me suivre, cherchez-les, répondit la jeune fille en s'élançant hors du magasin.

— Bravo, mon ami ! s'écria Madinier ; il est clair comme le jour que cette prétendue lin-

gère est une intrigante, et l'histoire seule de la muette le prouve.

Mais Gingènes, au lieu d'écouter, prenait à la hâte son chapeau et sa redingote.

— Tu fermeras la boutique; mets la clef chez le voisin de droite.

Et il se précipita sur les traces de la soubrette.

Celle-ci ne s'aperçut pas ou ne voulut pas s'apercevoir qu'elle était suivie; elle continua sa route à travers les boues de Lyon, en sautillant, comme un oiseau, de pavé en pavé. Gingènes, pour ne pas la perdre de vue, fut souvent obligé de hâter le pas.

En arrivant sur Bellecour, la soubrette se détourna vivement, pour s'approcher d'un groupe qui traversait la place : c'étaient une femme et trois hommes.

Gingènes se posta sous un réverbère, et reconnut alors parfaitement mademoiselle Élise Coquet donnant le bras à l'un de ces hommes. Les deux autres étaient des domestiques.

Le charcutier sentit un frisson courir par tout son corps et arriver ensuite à son cerveau comme un trait de feu. Un éblouissement passa sur ses yeux; il chancela comme s'il était ivre. Deux fois il voulut s'élancer, deux

fois il s'arrêta. Le groupe tourna l'angle de la place de la Charité, et quand Gingènes s'avança à son tour, il ne vit plus personne ; seulement il venait d'entendre le bruit d'une porte qui s'était refermée , mais il ne savait quelle était cette porte.

— Eh bien ! j'attendrai , dit Gingènes , il faudra bien que l'un d'eux repasse.

En effet, au bout d'une heure il aperçut à quelques pas de lui le même individu qui avait donné le bras à mademoiselle Coquet. Obligé de partager son attention entre toutes les directions, Gingènes n'avait pas vu sortir ce personnage d'un des hôtels voisins ; mais il le reconnut à la tournure, au costume, et s'élança sur lui.

A cette époque, personne ne se risquait sans armes le soir dans Lyon. L'individu attaqué tira un pistolet de sa poche et le présenta au charcutier ; celui-ci, le lui arrachant des mains, le saisit au collet.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, s'écria l'inconnu.

Cette voix parut frapper Gingènes ; il envisagea son adversaire et le lâcha aussitôt.

— Comment ! c'est vous , docteur Gilibert ? Mille pardons, je me suis trompé.

— C'est, pardieu ! bien heureux que vous vous en aperceviez ; mieux vaut tard que jamais, reprit Gilibert, qui était à la fois le médecin le plus en vogue de Lyon et un des girondins les plus ardents. Quel poignet vous avez, mon cher Gingènes ! Croyiez-vous avoir affaire à un jacobin ?

— Pis que ça, docteur.

— Je l'ai échappé belle, alors ! Mais vous paraissez bien agité ; qu'avez-vous donc ?

— Oh ! rien, docteur, rien ; permettez-moi seulement... une question.

— Tout ce que vous voudrez.

— Pourriez-vous me dire le nom de cette jeune fille à qui vous donniez le bras ce soir sur cette place ?

— Moi ?

— Eh ! oui, vous ! Pardieu ! vous avez traversé Bellecour et je vous ai perdu ici au tournant.

— Une jeune fille ? Je n'y suis pas.

— Aimez-vous mieux que je dise une grisette ? Eh ! pardieu ! mamzelle Élise Coquet, une lingère de la rue Mercière.

Le docteur haussa les épaules.

— C'est peut-être indiscret ce que je vous demande, s'écria Gingènes ; mais, je vous en

prie, répondez-moi, vous me rendrez un immense service.

Le docteur sourit.

— Comment voulez-vous, mon cher Gingènes, que moi, homme grave, j'aille me promener avec une grisette pendue à mon bras, et cela dans les circonstances où nous nous trouvons ? D'abord, il y a une heure que j'étais encore au département.

Le temps avait paru si long à Gingènes, qu'il ne put se défendre d'un mouvement d'incrédulité.

— Tenez, reprit le docteur, je veux bien, pour achever de vous convaincre, vous dire ce que je viens de faire. Je sors de chez la citoyenne Lafaye, une ex-comtesse qui arrive de Suisse et qui est venue en personne m'arracher à l'assemblée, parce que son oncle, l'ex-marquis de Rivieux, qui a été dangereusement blessé le 29, est très-mal ce soir.

— Ah ! vous me trompez.

Le docteur prit la main de Gingènes et lui tâta le pouls.

— C'est singulier, lui dit-il, vous n'avez pas de fièvre ; votre figure est tellement bouleversée que j'ai cru à un commencement de méningite, à un transport au cerveau.

— Et dire que je l'ai manquée ! murmura Gingènes avec accablement, je me serai trompé en vous abordant, et j'aurai laissé échapper celui que je cherchais.

— C'est plus que probable. Tenez, si vous m'en croyez, vous ne souperez ce soir que d'un grand verre d'eau fraîche et vous prendrez un bain de jambes sinapisé avant de vous mettre au lit. Les fortes commotions morales peuvent réagir sur la machine ; il suffit souvent de quelques précautions pour éviter une maladie. Adieu, je suis pressé.

Et le docteur laissa Gingènes.

— Voici ma dernière folie, se dit celui-ci, et je veux perdre mon nom si je pense encore à elle.

II

Les jours suivants, Gingènes fut retenu hors de chez lui par son service militaire. Les Lyonnais s'occupaient activement de l'organisation de leur armée, la guerre contre la Convention devenant de jour en jour plus probable. Gingènes chercha à s'étourdir sur ses chagrins, à donner le change à ses pensées en montrant encore plus d'activité que les autres chefs de sections. Mais ce fut en vain : le souvenir de mademoiselle Coquet le poursuivait partout et sans cesse ; à chaque effort inutile, il sentait mieux la profondeur de la blessure. Cette femme qui avait illuminé sa

vie quelques secondes, qui lui avait montré un monde nouveau d'amour, de poésie, de nobles sentiments, et sur laquelle reposaient son avenir, son bonheur, cette femme s'était enfuie en lui laissant entre les mains la robe de pureté dont il s'était plu à la revêtir. Elle avait disparu, avilie, méprisable, anéantissant ainsi à tout jamais toutes les joies, toutes les délices qu'elle lui avait créées. « Il y a, disent les Italiens, quelque chose de pis que d'aller en enfer, c'est d'être chassé du paradis. » Telle était l'affreuse position de Gingènes.

Ce supplice prolongé finit par amener chez Gingènes la froide résolution d'en finir avec la vie, le jour où Lyon n'aurait plus besoin de ses services. Peu à peu cette pensée de mort avait grandi dans son esprit ; il l'avait repoussée d'abord, puis accueillie, puis caressée, puis il s'y était irrévocablement arrêté ; alors seulement il avait senti renaître en lui un peu de tranquillité. Madinier, inquiet de la profonde affliction de son ami, avait fini par se rassurer ; Gingènes lui disait qu'il était guéri, mais nul ne soupçonnait le remède.

Quelque temps après les scènes du chapitre précédent, en rentrant un soir dans la petite rue Mercière, Gingènes aperçut le ma-

gasin qu'avait occupé mademoiselle Coquet ouvert et éclairé ; il soupira en pensant que quelque indifférent venait sans doute de remplacer celle qu'il avait tant aimée. Cette pensée subite fut pour lui une douleur de plus ; il se jeta brusquement de l'autre côté de la rue, afin de ne pas passer aussi près du lieu qui lui rappelait de si cruels souvenirs. Puis, au moment où il allait se trouver à la hauteur de la maison Pingret, il rebroussa chemin tout à coup.

— Je reviendrai plus tard , dit-il , quand cette boutique de malheur sera fermée.

Mais presque aussitôt il rougit de sa faiblesse et reprit au pas de charge sa première direction.

Il reconnut alors que la montre du magasin n'avait pas été changée, c'est-à-dire que les dentelles, les bonnets et tous les autres objets de lingerie qui se trouvaient dans les vitrages la veille du 29 mai y étaient encore.

— Elle aura vendu son fonds ; je devais m'y attendre ; elle n'a plus besoin d'état maintenant.

Une fois devant la lingerie, Gingènes , malgré lui, jeta un regard dans l'intérieur qui apparaissait à travers les rideaux mal tirés ;

aussitôt il chancela en s'appuyant contre la devanture.

Mademoiselle Coquet était seule à son comptoir, un ouvrage d'aiguille à la main, et travaillant plus assidûment que jamais. Une lampe à pied baignait tout son buste d'une blanche clarté et entourait d'une sorte d'aurole ses traits calmes et purs, en laissant dans la pénombre tout le reste du magasin.

Gingènes se demandait encore s'il entrerait que déjà il était devant elle, pâle, tremblant sur place, hors d'haleine comme s'il eût fait une longue course.

En voyant entrer son ancien amant, un triste sourire apparut sur la figure de mademoiselle Coquet ou de madame de Lafaye, comme le lecteur voudra.

— Ah ! s'écria Gingènes d'une voix à peine intelligible, enfin vous voilà ! C'est bien heureux !

Au lieu de répondre, madame de Lafaye se leva pour fermer les rideaux des devantures, ce qui donna à Gingènes le temps de rassembler ses idées. Un profond abattement avait succédé en lui à une première sensation de surprise qui avait été presque de la joie, et dont il était honteux. Il comprenait mieux

maintenant tout ce qu'il avait perdu, et il avait trop aimé, trop souffert pour se livrer à sa brusquerie, à sa violence ordinaire.

Madame de Lafaye revint lentement à sa place ; elle aussi paraissait abattue. Elle tendit la main à Gingènes, debout, immobile en face d'elle ; mais il ne fit aucun mouvement pour répondre à cette avance.

— A quoi bon ? dit-il ; nos mains auraient beau se joindre, nos cœurs, nos existences n'en seraient pas moins séparés pour toujours ; vous le voyez, ce serait encore un mensonge.

Madame de Lafaye baissa la tête en rougissant.

— Et si cette séparation est l'œuvre du sort et non de ma volonté, pourquoi notre amitié, notre affection mutuelle n'y survivrait-elle pas, surtout quand vous saurez... ?

— Tenez, mademoiselle, interrompit Gingènes, je ne voudrais rien vous dire d'impoli, et c'est ce qui m'embarrasse ; cependant il faut que vous sachiez que l'affection n'est plus possible quand il n'y a plus d'estime.

Gingènes s'arrêta, sa voix tremblait ; il craignait, s'il en disait davantage, de ne plus être maître de lui.

Madame de Lafaye releva la tête avec une sorte de courroux.

— Plus d'estime ! ah ! j'ai eu tort de vous tendre la main ! J'oubliais que vous m'avez condamnée sans m'entendre, que vous m'avez écrit comme on écrirait à une femme perdue !

L'expression de sa figure changea subitement ; elle venait de remarquer les traits amaigris et altérés de Gingènes.

— Ah ! reprit-elle avec douleur, je vous ai fait bien du mal , n'est-ce pas , mon pauvre ami ? Mais, croyez-le, moi aussi j'ai bien souffert !

— Je le crois , dit Gingènes ; être séparée de celui qu'on aime et rester auprès de celui qu'on n'aime pas , c'est dur. Et puis tromper, tromper toujours, quelque habitude qu'on en ait, ça doit être fatigant à la longue.

— Gingènes, si je suis revenue, c'est pour tout vous avouer.

— Je veux vous épargner ce qui serait peut être pour vous aussi pénible à dire que pour moi à écouter, je sais tout.

— Quoi ! vous savez... ?

— Oui, vous dis-je, oui ! Le lendemain du 29, le jour où je vous tirai de l'hôtel de ville, ce n'est pas pour vous le reprocher, j'ai causé

avec le citoyen Chamarande que vous connaissez, n'est-ce pas ? Il m'a dit que vous aimiez un certain Lowitz, un ci-devant ; et pour preuve, il a ajouté que le jour même vous disparaîtriez avec lui. Et, tenez, vous rougissez encore.

— Mais c'est justement cette disparition que je viens vous expliquer.

— Et comment voulez-vous que je vous croie ? Rappelez-vous donc tout ce qui s'est passé entre nous. D'abord, quand vous êtes arrivée dans cette maison, à vous entendre vous ne connaissiez personne à Lyon ; vous étiez isolée, seule, sans appui ; vous me demandez ma protection, très-bien ; et quelques jours après j'apprends que vous êtes la fille du père Scaevola, un enragé jacobin logé juste en face de vous. Malgré ça, comme j'étais déjà ensorcelé, notre mariage s'arrange, lorsqu'il vous tombe des nues un amant, cet ouvrier teinturier qui apportait ou emportait tous les jours des chiffons, puis un autre, ce prétendu frère dont vous ne m'aviez jamais dit un mot.

— Gingènes, au nom de Dieu, laissez-moi vous parler !

— Et cependant, continua le charcutier en

s'animant, vous me laissiez croire que vous m'aimiez, vous me laissiez vous présenter à tous comme ma fiancée, et parler à chacun de mon amour, de mon bonheur. Puis, le lendemain du 29, après m'avoir juré une éternelle reconnaissance, après m'avoir appelé votre sauveur, votre meilleur ami, vous disparaissiez pour rejoindre votre amant, et sans qu'il soit plus question de vous, de votre père et de tous les autres. Que vous ai-je donc fait pour que vous me traitiez ainsi ? Si mon amour vous déplaisait, au moins fallait-il me le dire.

— Mais écoutez-moi, Gingènes, écoutez-moi donc !

— Et maintenant vous voudriez me tromper encore et éterniser cette comédie qui depuis trois mois me tient le cœur dans un étau. J'ai cruellement souffert, voyez-vous ; je sais que les femmes ont quelquefois ce goût-là ; mais je n'aurais plus la force de souffrir davantage ; ayez pitié de moi !

— Gingènes, croyez-le, je suis innocente de votre malheur ; la fatalité seule a tout fait, et vous allez le comprendre...

— Eh bien ! je ne vous ferai qu'une seule question : quand vous avez accueilli mon amour, quand vous êtes devenue ma fiancée,

aviez-vous l'intention de m'épouser, oui ou non ? Répondez-moi.

Madame de Lafaye baissa les yeux de nouveau et garda le silence.

— Vous le voyez, reprit Gingènes amèrement, une explication serait inutile. Le courage, ou, pour mieux dire, la cruauté vous fait défaut maintenant ; merci, merci de votre franchise, toute tardive qu'elle est. Élise, Élise, vous avez fait à la fois mon malheur et le vôtre ; c'est l'orgueil qui vous a perdue. Avant de vous établir ici, vous avez hanté une société pour laquelle vous n'étiez pas faite, celle des nobles et des riches ; eh bien ! je vous le prédis, vous regretterez un jour ce que vous avez dédaigné ; vous vous direz alors que mieux aurait valu être la femme d'un honnête ouvrier que la maîtresse d'un ci-devant.

Madame de Lafaye tressaillit, elle se leva et approcha de Gingènes sa noble et charmante figure. La fierté avait subitement coloré ses joues, d'ordinaire un peu pâles. Ses yeux bleus, tout humides de larmes, lançaient des éclairs à travers ses boucles blondes.

— Regardez-moi bien en face, Gingènes, et dites ensuite si chez moi l'amour peut se séparer du devoir.

Gingènes fut ébranlé.

— Mais M. de Lowitz ? balbutia-t-il.

— Je vous jure sur l'honneur que je ne l'ai pas revu. Il y a un abîme maintenant entre M. de Lowitz et moi ; plutôt la mort que son amour !

— Mais alors qu'êtes-vous donc devenue ces jours-ci ? s'écria Gingènes en laissant éclater sa voix ; dites, dites, au nom de Dieu, dites-le !

— J'ai soigné mon père, monsieur, mon père blessé grièvement dans le combat et dont les médecins ont désespéré jusqu'aujourd'hui.

Gingènes se jeta à genoux.

— Élise, s'écria-t-il, je suis bien coupable ; je vous ai méconnue, calomniée ; mais pardonnez-moi et rendez-moi mon bonheur.

— Voulez-vous m'écouter maintenant, mon ami ? reprit madame de Lafaye avec la plus vive émotion. Vous n'avez aucun tort, votre erreur a été le résultat inévitable de tout ce qui s'est passé entre nous. Sous ces formes un peu grossières que vous affectez souvent, je sais que bat un des plus nobles cœurs que le souffle de Dieu ait formés. Oui, je peux le dire ; malgré la rudesse de vos manières, de votre langage, cette sympathie mystérieuse que Dieu a jetée comme des fils célestes entre les âmes

d'élite m'a attirée vers vous dès que je vous ai vu. Qu'importe au lapidaire la couche grossière qui recouvre le diamant, s'il sait en apprécier la valeur, le futur éclat ? Ce n'est pas de l'amour, Gingènes, mais c'est une noble, une pure, une sainte affection dont je serai fière partout et toujours.

Gingènes fronça le sourcil, sa jalousie revenait.

— Oui, Gingènes, oui, continua madame de Lafaye, si vous n'étiez pas la plus noble nature que j'aie jamais rencontrée, vous ne m'auriez pas revue ici ; j'aurais craint que votre amitié, à laquelle je tiens plus que jamais, ne s'évanouît pour toujours devant ce que j'ai encore à vous dire.

Gingènes comprit qu'un nouvel obstacle se dressait entre lui et sa maîtresse.

— Et moi aussi, s'écria-t-il, j'ai quelque chose à vous dire. J'ai à vous dire que cette société de nobles dans laquelle vous avez vécu, et que vous fréquentez encore, que cette société vous perdra. Ne sait-on pas ce que c'est que ces aristocrates ? Ils se font un jeu de déranger femmes et filles ; ce qui serait brigandage chez un autre, chez eux est gentillesse. Ah ! je les hais, ces nobles, je les exécute,

aujourd'hui je voudrais être jacobin. Quand je pense que nous autres nous nous sommes battus pour que tous ces ex-comtes, ces ex-marquis puissent se promener aujourd'hui dans Lyon la tête haute et la cocarde blanche, sinon au chapeau, du moins sur le cœur, je voudrais rétablir Chalier et la guillotine. Oui, nous sommes des niais, et c'était le sang de ces hommes qu'il fallait verser.

Le principal but de madame de Lafaye, en revenant dans la rue Mercière, avait été d'apprendre à Gingènes ce qu'elle était réellement; mais le moment eût été mal choisi.

La porte du magasin s'ouvrit.

C'était ce même hôtelier, grand amateur de charcuterie, et que nous avons vu la veille arriver chez Gingènes.

— Eh bien! compère, dit cet homme, et mon supplément de fourniture, est-ce que vous l'oubliez, hein? Vos jambons d'hier sont déjà presque tous partis. Ah! c'est que les voyageurs, les mangeurs et les connaisseurs ne manquent pas chez moi.

— C'est tout prêt, citoyen, et si vous voulez me suivre... Pardon, mademoiselle Élise, je suis à vous dans la minute.

Quand Gingènes revint au magasin de lin-

gerie, madame de Lafaye avait disparu. Gingènes attendit longtemps, mais en vain, et ce ne fut que bien avant dans la nuit qu'il se décida à fermer lui-même les devantures du magasin.

III

Le lendemain, le premier soin de Gingènes fut d'ouvrir la lingerie et de s'installer au comptoir. A chaque survenant il répondait :

— La bourgeoise n'y est pas, mais elle va rentrer.

La journée se passa ainsi.

. — Où diable la prendre maintenant? se dit Gingènes en retournant dans sa boutique. Il est impossible que dans la maison on ne connaisse pas son adresse. Mais les Courtel ont décampé, il ne reste plus que ce vieux pingre de Pingret, niché là-haut comme un hibou dans sa crevasse.

Gingènes ouvrit une porte qui donnait sur la cour. Il fixa ses regards sur une petite fenêtre grillée malgré son élévation, et qu'éclairait une faible lueur ; derrière les rideaux une ombre passait et repassait sans cesse.

— Que diable fait-il là-haut, ce vieil oiseau de nuit ? Depuis huit jours il n'est pas sorti de son trou : la poudre l'aura épouvanté. Il sait peut-être où sont allés les Courtel et Élise, car il sait tout, lui ; c'est pis qu'un espion. Quoiqu'il ne me plaise guère, j'ai presque envie de monter.

Pendant que Gingènes hésitait encore, la fenêtre qu'il regardait s'obscurcit et l'escalier s'éclaira à son tour ; puis on entendit descendre des pas lents et pesants. Enfin on vit apparaître dans la cour le citoyen Pingret en manteau et en casquette, un rat-de-cave à la main et marchant à reculons. Derrière lui venait un portefaix chargé d'une énorme malle. Pingret éclairait cet homme avec soin, tout en répétant :

— Hé ! l'ami, prends garde, ne va pas tomber, au moins !

— Et où allez-vous donc comme ça, citoyen Pingret ? dit Gingènes.

Pingret se retourna surpris et mécontent.

Il laissa tomber sa chandelle, non par mégarde, mais pour que Gingènes ne pût voir les efforts et le visage ruisselant de sueur de l'homme de peine qui, pliant sous le faix, s'arrêta et appuya l'extrémité de la malle contre le rebord d'une des fenêtres du rez-de-chaussée.

— Pardon, citoyen, je suis pressé, dit Pingret.

Et, repoussant la malle sur le dos du porteur avec une vigueur dont on ne l'aurait pas cru capable, il s'engagea avec lui dans l'allée et gagna enfin la rue.

— Mille sacs à papier ! s'écria alors le vieillard, et le fourgon qui n'est pas là !

— Ah ça ! citoyen, je n'en puis plus, dit le portefaix. Ce n'est pas de coton qu'elle est pleine votre malle. Dites-moi vite où il faut la mettre, ou je la laisse tomber.

— Ici, si ça vous convient, dit Gingènes, qui de l'intérieur de son magasin arrivait sur le seuil de la porte.

Le portefaix ne se le fit pas dire deux fois ; il entra à pas précipités, et laissa aller la malle sur le comptoir, qui craqua de la secousse.

— Saprستي ! dit Gingènes qui l'avait aidé à

se décharger, si le poids est en or, il y a de quoi acheter toute la ville de Lyon.

Pingret fit une grimace qu'il voulut en vain rendre plaisante.

— Vous avez toujours le mot pour rire, citoyen. Quoique cette malle renferme tout ce que je possède, je la donnerais volontiers pour cent mille sous.

— Vous déménagez donc aussi, vous, propriétaire ?

— Il le faut bien, dit négligemment Pingret avec son rire faux ; mais j'espère revenir bientôt.

— Pardieu ! vous devriez bien me dire si le citoyen Courtel a fait comme vous ; on ne l'a pas vu depuis huit jours.

— Et mademoiselle Coquet non plus, n'est-ce pas ?

— Et quand cela serait ?

L'usurier ne jugea pas à propos de faire vibrer cette corde davantage.

— Le citoyen Courtel, dit-il, est redevenu grand seigneur comme devant. Il n'avait pris mon appartement que comme on prend un parapluie pour une averse, et il est retourné dans son hôtel de Bellecour, maintenant qu'il fait beau.

— J'aurais dû le deviner, dit Gingènes.

— Ses amis lui ont fait comprendre, continua Pingret, qu'un président du tribunal criminel devait être bien logé. Vous savez que, pour le dédommager de la perte de sa femme, on lui a donné la place de Chalier. Il se serait bien passé de cet honneur, ce pauvre cher homme !

— Et mamzelle Coquet est sans doute partie avec eux ?

— Je les ai vus tous quatre monter en voiture ; les trois jeunes filles ne se quittaient plus. Ah ! parbleu ! je vois votre affaire. Vous avez craint que le citoyen Courtel n'eût émigré et emmené avec lui la petite. Erreur, citoyen : Courtel, quoiqu'il prétende qu'on l'a volé, est trop riche pour faire une sottise pareille. Il tient à sa fortune autant qu'à sa peau.

Un bruit de roues se fit entendre, un fourgon de poste s'arrêta devant le magasin. La malle fut aussitôt chargée sur la voiture.

— Dites-moi donc où vous allez, fit Gingènes surpris.

— En Savoie, pour le service de la république, répondit Pingret en grimpant à côté du conducteur.

Son manteau s'entr'ouvrit, et Gingènes

aperçut alors un frac bleu et des boutons militaires.

— Quel est cet uniforme? demanda-t-il plus étonné encore.

— Celui de fournisseur général de l'armée des Alpes.

— Tant pis pour le soldat! ne put s'empêcher d'ajouter Gingènes.

La voiture partit au galop.

— Au revoir! cria Pingret d'une voix railleuse; à bientôt, et tenez-vous bien.

Le lendemain matin, Gingènes frappait à la porte de l'hôtel Courtel, place Bellecour.

Absorbées dans leur douleur, mesdemoiselles Courtel ne recevaient personne; Courtel avait également fait défendre sa porte, et cependant Gingènes crut entendre sa voix.

— Déjà de l'aristocratie! pensa-t-il.

Puis il ajouta très-haut :

— Vous direz au citoyen que je reviendrai à sept heures.

Le soir il revint et reçut la même réponse que le matin.

Vivement blessé, le charcutier retourna chez lui. Il jeta en passant un regard désespéré sur le magasin de mademoiselle Coquet; il était toujours fermé.

Le lendemain Madinier questionna Courtel à la commission populaire. Celui-ci répondit que ni lui ni ses filles n'avaient revu la lingère.

Une irritation, une impatience fiévreuse mêlée de trouble, d'anxiété, avait remplacé chez Gingènes sa tristesse première. Souvent il quittait son ouvrage et sortait pour parcourir toutes les rues les plus fréquentées de Lyon ; mais il n'apercevait jamais ni mademoiselle Élise ni Paulette.

C'était à en devenir fou.

Deux ou trois jours après, la mère Duchesne, cette vieille marchande que nous avons vue figurer à plusieurs reprises dans la première partie de cet ouvrage, entra chez Gingènes, pour lequel elle nourrissait une affection toute particulière depuis le fameux coup de pied administré par le charcutier au citoyen Lamballe.

— A présent que je connais ton affaire, mon fiston, je ne veux pas que tu vagues plus longtemps comme un chien qui a perdu son maître. Tu as trop bien houspillé les jacobins pour te laisser mourir d'amour. Je sais où est ta particulière.

Gingènes se jeta sur la vieille femme et la serra dans ses bras à l'étouffer.

— Si tu m'étrangles, comment veux-tu que je te le dise? reprit la vieille en se rajustant. Laisse-moi parler, tu m'embrasseras après si tu veux. Tu sais que, mes pommes et moi, nous faisons successivement tous les quartiers de la ville. Eh bien ! hier je perchais dans ma baraque sur Bellecour, j'ai vu entrer la petite deux ou trois fois à l'hôtel de Rivieux, place de la Charité, n° 4 ; ce qui veut dire, mon petit, que tu ne feras pas mal de veiller au grain. Il va bien du monde dans cette maison, et du beau monde encore.

Gingènes n'écoutait plus, il courait déjà dans la direction de Bellecour.

— Elle aura pris sans doute un logement dans la mansarde, se dit-il.

Gingènes alla frapper à la porte de l'hôtel de Rivieux, place de la Charité.

— Mamzelle Élise Coquet? demanda-t-il au concierge.

— Connais pas, dit celui-ci, qui faisait griller sur son feu une poêlée de marrons, et qui, ayant entrevu le costume quelque peu simple de Gingènes, ne jugeait pas à propos de se déranger. Il voulut refermer la porte de la loge, mais le charcutier le saisit par le bras et le força à se lever.

— Mamzelle Élise Coquet, lingère? répétait-il d'une voix qui fit trembler les vitrages de la loge. Tu es donc sourd, citoyen?

— Quand je vous dis que je ne la connais pas! Nous ne logeons pas d'ouvrière, répondit le concierge, partagé entre sa mauvaise humeur, la crainte que lui inspirait Gingènes et les inquiétudes que lui donnait sa poêle, qu'il ne tenait plus que du bout des doigts.

Gingènes secoua le portier si bien, que les marrons roulèrent dans les cendres.

— Je te dis, moi, reprit Gingènes, qu'elle loge ici dans les mansardes. Une jeune personne d'une vingtaine d'années. Eh! parbleu! elle est assez jolie pour qu'on la reconnaisse!

— Les mansardes, ce sont les domestiques de l'hôtel qui les occupent, fit le concierge d'un ton piteux en se baissant pour ramasser ses marrons.

Mais Gingènes le secoua de plus belle; une nouvelle idée venait de surgir dans son cerveau.

— Ah ça, est-ce que par hasard mademoiselle Coquet serait devenue femme de chambre? Il ne manquerait plus que ça, morbleu!

— Voulez-vous bien me lâcher, citoyen, ou je crie à la garde! s'écria le concierge. Quand

je vous dis que je ne la connais pas , c'est bien suffisant, que diable ! Nous n'avons ici que M. le marquis de Rivieux et madame la comtesse de Lafaye.

Gingènes , furieux de son insuccès , aplatit presque contre les parois de la loge le malencontreux domestique , qui se servait dans son trouble d'une appellation supprimée déjà depuis longtemps.

— Les titres sont enfoncés , vieux bavard ; tu devrais savoir ça. Nous ne nous sommes pas battus pour rétablir les comtes , les marquis et les barons, tant mâles que femelles.

Une femme de chambre intervint et fit signe à Gingènes de la suivre.

— Je te couperai les oreilles, drôle que tu es ! dit Gingènes en montant l'escalier.

— Faites donc des révolutions , dit le portier en ramassant sa friture , pour que les républicains vous parlent comme des marquis !

Gingènes avait reconnu Paulette dans sa conductrice ; il voulut la questionner , mais la jeune fille ne répondit que par des gestes bienveillants.

— Allons , bon ! pensa Gingènes , en voilà une maintenant qui est redevenue muette tout exprès pour moi ; qu'est-ce que cela veut

dire, et où diable me mène-t-on ? J'aimerais tout autant la voir ailleurs ; mais enfin, n'importe ! je n'ai pas peur des ci-devant, moi.

Paulette fit traverser à Gingènes plusieurs pièces décorées avec toute l'élégance et la richesse de l'époque.

— Je gage, continua celui-ci, toujours à cent lieues de la vérité, tant la comédie jouée par M. de Rivieux et madame de Lafaye avait été complète, je gage qu'elles travaillent ici toutes deux à la journée ; elles se sont peut-être chargées des rideaux, quoi ! Élise aura pensé que ces jours-ci le commerce n'irait pas : je vais mettre bon ordre à tout cela.

Il entre dans une pièce plus somptueuse encore que les autres : une femme l'y attendait ; elle se leva. Gingènes s'arrêta comme frappé de la foudre.

— J'aimerais mieux une balle dans le cœur, dit-il.

Au costume de madame de Lafaye, et plus encore à son air de grande dame, il venait enfin de reconnaître la vérité. Au milieu de ces riches tentures, de ces somptueux ameublements, la jeune femme brillait comme le diamant dans sa monture. Maintenant qu'elle ne cachait plus l'éclat de son regard ni la gra-

cieuse dignité de sa personne, un seul coup d'œil jeté sur elle aurait suffi au moins clairvoyant.

Sur un signe de la comtesse, Paulette sortit.

— Mon ami, mon sauveur, s'écria madame de Lafaye, pardonnez-moi de vous avoir trompé !

— On pardonne, madame, mais on en meurt.

— Non, Gingènes, non, car pour vous la comtesse de Lafaye et Élise Coquet ne seront jamais qu'une seule et même personne.

— Oh ! assez de comédie comme ça, madame ; quoique républicain, je sais très-bien que je ne puis m'élever jusqu'à vous, et que vous, vous ne pouvez continuer à vous abaisser jusqu'à moi. La barrière qui nous sépare n'existe pas d'aujourd'hui, madame, et vous avez assez souffert de mon amour pour que je vous débarrasse de mon amitié.

— Ah ! Gingènes, Gingènes, je vous croyais plus généreux !

— A moins cependant que vous ne trouviez pas le divertissement complet ; mais il me semble que, tel qu'il est, il vous fera rire longtemps, vous et les vôtres, à commencer par M. de Lowitz.

Madame de Lafaye joignit les mains en suppliant.

— Pardon, dit-elle, pardon ! Oui, cette comédie a été bien amère, bien cruelle, mais pour tous deux, je vous le jure. Ne me punissez pas davantage ; rendez-moi votre amitié.

— Mon amitié ? allons donc ! vous voulez rire. Et que ferait la comtesse de Lafaye, c'est bien là votre nom, n'est-ce pas, madame, de l'amitié d'un charcutier ? C'était bon tout au plus pour mamzelle Élise Coquet ; mais pour vous, madame, fi donc ! ma main salirait la vôtre.

La comtesse se leva d'un seul bond.

— Monsieur Gingènes, lui dit-elle, je vous jure sur le souvenir de ma mère que j'ai été forcée de faire ce que j'ai fait : ce n'était pas ma tête seulement qu'il s'agissait de sauver, c'était celle...

— De M. de Lowitz, sans doute ?

— Condamnez-moi, monsieur, mais ne m'insultez pas ! s'écria impétueusement la comtesse.

Devant ce cri de l'âme, Gingènes fut un instant décontenancé.

Paulette frappa à la porte.

— Entrez ! dit brusquement le charcutier, qui n'était pas fort au courant des usages des salons.

— Madame, dit Paulette, MM. de Belval et de Lowitz demandent si madame peut les recevoir.

Lowitz et Belval entrèrent.

— Le sergent Thibault et le caporal Belle-Etoile ! s'écria Gingènes. Allons, pardieu ! il paraît que tout le monde ici était dans le secret, excepté moi. Bonjour, sergent Thibault ! Ça vous étonne, n'est-ce pas, de voir un charcutier en visite chez une comtesse ? Mais soyez tranquille, ça ne sera plus long.

Belval tendit la main à Gingènes.

— Vous avez, monsieur, la véritable noblesse, celle du cœur. Permettez à l'ancien adjudant-major de Royal-Pologne de vous demander votre amitié.

Gingènes hésita une seconde ; puis, prenant la main que Belval lui tendait :

— Ma foi ! lui dit-il, j'accepte, car vous êtes un brave ; je vous ai vu au feu.

— Voici, continua Belval, mon ami Lowitz que je vous demande la permission de vous présenter.

Ainsi interpellé, et sur un signe de la com-

tesse, Lowitz, qui s'était assis auprès d'elle, se leva.

— Monsieur, dit Lowitz, croyez que j'ai pour vous la plus haute estime et que, comme tous mes compagnons, je n'admets d'autres rapports avec vous que ceux de la plus complète égalité. Maintenant, monsieur, agréez toutes mes excuses de ma mascarade de teinturier. Si cela m'avait été permis, je me serais depuis longtemps montré à vous tel que je suis.

Lowitz s'arrêta un instant pour donner à Gingènes le temps de lui répondre ; mais voyant que celui-ci gardait le silence, il l'attira dans une embrasure de croisée.

— Monsieur, continua-t-il à demi-voix, nous nous sommes trouvés en rivalité. Pendant que vous faisiez la cour à mademoiselle Coquet, moi je m'occupais de madame de Lafaye. Peut-être ai-je été le plus heureux des deux. Vous le voyez, je suis franc. Eh bien, vous, monsieur, soyez généreux ; pardonnez-moi mon bonheur, ou, pour mieux dire, mes espérances ; ajoutez à cela de vouloir bien me compter au nombre de vos amis.

Madame de Lafaye avait tout entendu. Elle tressaillit et se tourna vivement vers Lowitz,

mais elle voulut attendre la réponse de Gingènes.

— Citoyen, dit celui-ci avec une intonation singulière, il ne peut y avoir entre nous d'autres rapports que ceux de la guerre. Aujourd'hui encore je suis des vôtres, parce que j'ai hâte d'en finir avec les jacobins ; mais le jour où les vrais républicains en viendront aux prises avec les royalistes, si je suis assez heureux pour me trouver en face de vous, je vous promets de vous ajuster de mon mieux.

Lowitz sourit.

— A votre aise, mon cher monsieur ; je vois que vous me gardez rancune, et j'en suis désolé. Est-ce ma faute à moi si mademoiselle Élise Coquet, au lieu de devenir charcutière, s'est tout à coup trouvée comtesse ? N'est-il pas tout simple que moi, qui savais à quoi m'en tenir, je me sois occupé d'elle ? Eh ! que diable ! entre militaires on se passe ces choses-là. Allons, voyons, montrez-vous bon camarade !

Et Lowitz, voulant faire de la popularité, frappa sur l'épaule de Gingènes ; mais ce dernier, sans répondre, écarta brusquement le bras du jeune homme.

— Monsieur, vous vous oubliez ! s'écria celui-ci.

Madame de Lafaye intervint.

— Je suis d'autant plus flattée de votre visite, monsieur le vicomte, que je n'ai pas encore eu l'honneur de vous voir chez moi.

Le vicomte sentit l'attaque ; il repartit avec sa fatuité ordinaire :

— Il est vrai, madame, que j'arrive un peu tard ; mais la faute en est à ma blessure ; c'est aujourd'hui ma première sortie, et j'aurais cru me faire taxer d'ingratitude en ne venant pas.

Madame de Lafaye rougit ; Gingènes frissonna et mit la main sur le pêne de la porte. Un regard suppliant de madame de Lafaye l'arrêta.

— Qu'à cela ne tienne, M. le vicomte, reprit-elle ; je suis d'autant plus charmée de vous voir, que j'ai des lettres à vous remettre.

— Les miennes, sans doute ? fit Lowitz.

Madame de Lafaye se leva et prit dans son secrétaire deux paquets de lettres.

— Les vôtres d'abord, monsieur, puis celles que vous avez écrites à une personne qui me les a envoyées, afin que je pusse apprécier la différence de style. J'avoue franchement que cette différence n'est pas en ma faveur.

Lowitz se mordit les lèvres ; il venait de reconnaître ses lettres à Clara.

— C'est donc une petite poste que ce secrétaire ? dit-il.

— Quant à moi, monsieur, je ne vous demande pas les miennes ; vous pouvez les garder, les montrer même au besoin. Permettez-moi de vous dire qu'en ne renouvelant pas votre visite vous me ferez plaisir, et que vous vous épargnerez même une démarche inutile. M. de Belval, au revoir.

— C'est mieux qu'un refus de réception, madame, dit Lowitz, c'est un congé en règle.

Et sur cette dernière impertinence le vicomte se leva et sortit suivi de Belval.

— Heu ! cher ami, tes cent louis sont bien malades, dit Belval dès qu'ils furent hors de l'hôtel.

Lowitz répondit par un éclat de rire qui déconcerta le baron.

— Tu ne connais pas les femmes, mon cher ; je te l'ai dit souvent, ces sortes de places ne font jamais plus grand feu que lorsqu'elles vont battre la chamade. C'est le dernier effort de madame de Lafaye, sa suprême résistance. La comtesse n'a été violente que parce qu'elle s'est sentie faible. Elle est à moi le jour où la réaction arrivera.

Belval s'inclina devant l'excessive confiance de son ami :

— Tu as peut-être raison, car vous ne vous convenez guère, et, comme dit Horace :

Cyrus est inconstant, Doris fut toujours sage.
C'est ainsi que Vénus cherche à nous enflammer,
Et, par un jeu cruel, c'est ainsi qu'elle engage
Les cœurs les moins faits pour s'aimer.

Cependant madame de Lafaye s'était rapprochée de Gingènes.

— Eh bien ! dit-elle , me pardonneriez-vous maintenant ?

— Oui, madame, je vous pardonne, mais je me retire et vous ne me reverrez plus. Puis-je, moi, changer ce qui existe ? Et vous, madame, pouvez-vous me rendre ce qu'Élise Coquet m'a enlevé ? Pouvez-vous me refaire ce bonheur que sa mort a détruit ? Car elle est morte celle que j'aimais, morte à tout jamais, et vous avez beau être belle et brillante , vous ne la valez pas, à mes yeux du moins. Qu'est-ce que votre amitié auprès de son amour perdu ? Adieu donc, madame, adieu à tout jamais ! Ce n'est pas de la haine que j'emporte avec moi, c'est un éternel regret.

— Ah ! Gingènes, vous me soupçonnez encore !

— Je ne suis plus jaloux, madame ; je pouvais l'être de mamzelle Élise ; mais il ne m'appartient pas de contrôler les affections d'une comtesse. Nous vivons chacun maintenant dans un monde différent, nous n'avons plus rien de commun, et je ne le sens que trop : la liberté, l'égalité, quoi qu'on en dise, ne peuvent combler l'abîme qui s'est ouvert entre nous. Non, je ne veux pas de votre amitié ; mais mon dévouement vivra aussi longtemps que moi. Adieu, adieu pour tant que vous serez heureuse ; et si jamais le malheur revient, alors, ce jour-là, le charcutier reviendra aussi.

Et Gingènes s'enfuit, ses forces étaient à bout.

Paulette reparut pour lui servir de guide ; mais au lieu de le conduire à l'escalier, elle s'arrêta devant une autre chambre dont elle ouvrit la porte, et Gingènes aperçut, couché sur un lit de repos, le barbier Scævola, ou, pour mieux dire, le marquis de Rivieux. Plus de doute, l'un et l'autre n'étaient que la même personne. Gingènes se trouvait en face du plus fameux contre-révolutionnaire de tout le Midi. Pendant longtemps la vie du marquis avait été

en danger ; et , comme on le sait , c'est là ce qui avait empêché madame de Lafaye de revoir plus tôt Gingènes.

— Scaevola ne peut plus vous faire la barbe, mon brave commandant, et Coupe-Toujours encore moins ; le pauvre diable est encore plus mal arrangé que moi ; mais le marquis de Rivieux vous assure de toute sa reconnaissance. Ah ! Gingènes, Gingènes, dans des temps comme ceux-ci, avec un cœur comme le vôtre, on arrive à tout, et la cause royale serait heureuse si elle pouvait vous récompenser un jour.

Le charcutier coupa court aux remerciements du marquis.

— Vous jouez la comédie à merveille, citoyen, et tant pis pour vous. Je n'ai pas changé de peau, moi, et je garderai toujours la même. Entre le républicain Gingènes et le chef des royalistes, il ne peut y avoir de commun que des coups de fusil ; j'espère que ça viendra bientôt. Bonsoir.

Le soir même Gingènes fut pris d'une fièvre ardente. Quinze jours durant, Madinier et ses autres amis désespérèrent de lui. Dans son délire il lui sembla souvent voir madame de Lafaye et Belval auprès de son lit, et ce n'était

pas une illusion ; mais dès que la convalescence arriva, ces apparitions n'eurent plus lieu. Tous deux craignaient de renouveler une maladie dont ils n'ignoraient pas la cause. Cependant les événements marchaient, ou plutôt volaient comme vole le boulet de canon.

En même temps qu'arrivait à Paris la nouvelle du combat du 29 mai, on apprenait à Lyon les journées du 31 mai et du 2 juin, c'est-à-dire la défaite de la Gironde et la violation de la représentation nationale. Aussi le soulèvement fut-il général dans les nombreux départements qui soutenaient la Gironde ; la Bretagne républicaine et la Normandie déclarèrent la guerre à la Convention, sans cesser pour cela de combattre la Vendée ; Bordeaux suit leur exemple ; tout le Midi prend les armes, sous la double influence des girondins et des royalistes.

De leur côté, les Lyonnais, tout en protestant de leur sincère républicanisme, se refusent, en termes énergiques, à reconnaître l'autorité de la Convention, et inscrivent sur leur drapeau aux trois couleurs cette fière devise : *Résistance à l'oppression*.

Il faut maintenant qu'avec quinze ou vingt départements, Paris triomphe de tous les autres

et continue à résister à l'Europe entière, malgré les revers multipliés qui avaient suivi la trahison de Dumouriez.

Paris et la Convention n'hésitent pas.

« C'est à coups de canon, s'écrie Danton, qu'il faut signifier la nouvelle constitution à nos ennemis. »

« La république n'est plus qu'une grande ville assiégée, ajoute Barère; il faut que la France ne soit plus qu'un vaste camp. »

Les mesures qui suivirent furent à la hauteur du danger. Le monde entier les connaît.

De part et d'autre, la guerre était déclarée.

On était arrivé aux premiers jours de juillet 1795.

Quoique faible encore, Gingènes avait repris ses occupations ordinaires, lorsqu'un jour un homme d'affaires se présenta à son magasin, au nom d'un ancien négociant qu'il nomma.

— Citoyen, lui dit-il, le grand-père de mon client a eu autrefois contre votre aïeul un procès que vos auteurs perdirent.

— Mes auteurs ! qu'est-ce que c'est que ça ?

— Votre ligne ascendante.

Gingènes ne comprenait guère mieux.

— Le père de mon client, continua l'homme d'affaires, acquit plus tard la conviction que

le jugement condamnant votre famille n'était rien moins qu'une injustice : vous pouvez vous en assurer par vous-même.

Et il mit entre les mains de Gingènes un dossier indéchiffrable.

— A son lit de mort, il a légué à ses enfants cette réparation, et voici en conséquence vingt mille livres que je vous apporte : veuillez m'en donner un reçu.

— Vingt mille coups de bâton ! s'écria Gingènes en saisissant un nerf de bœuf à l'usage de ses bouledogues. Va dire à ceux qui t'envoient que je ne suis ni à vendre ni à payer.

L'homme d'affaires sortit en toute hâte ; Gingènes le suivit de l'œil ; au bout de la rue, il le vit s'approcher d'un autre individu, le prétendu hôtelier, ce grand acheteur de charcuterie qui donnait tant d'ouvrage à Gingènes.

L'hôtelier paraissait écouter l'homme d'affaires avec stupéfaction ; puis apercevant de loin le charcutier debout sur sa porte et lui montrant son formidable nerf de bœuf, il décampa avec son compagnon.

— Quelle race que ces aristocrates ! pensa Gingènes ; pour se grandir, ils veulent tout rabaisser autour d'eux.

Il fut interrompu dans ses malédictions par Madinier.

— Je t'apporte des nouvelles, dit celui-ci ; d'abord comment vas-tu depuis hier ?

— Je suis guéri, les forces me reviennent.

— Bravo ! en sorte qu'une petite promenade à cheval ne t'effrayerait pas ? Il s'agit d'aller chercher un général.

— Et toi ? s'écria vivement Gingènes.

— Moi, mon cher ami, je donne ma démission. Dans un moment comme celui-ci, il ne faut pas s'estimer plus qu'on ne vaut ; j'aimerais mieux acheter pour mon compte toute la laine qui est en France et me charger de la faire teindre en deux mois, que de rester plus longtemps là où je suis. Chacun son affaire, et les grandes manœuvres, vois-tu, c'est encore plus difficile que le commerce et la fabrication. Tu sais que quand je ne comprends pas, moi, je ne suis pas à mon aise. Rappelle-toi, Gingènes, que nous n'étions tous deux que sous-officiers dans le régiment de la Couronne ; de là au commandement en chef, il y a loin : autant faire un pape d'un vicaire. Je l'ai bien vu le 29 mai, et si le bonheur ne s'en était pas mêlé...

— Tiens, je crois que tu as raison, dit Gin-

gènes en songeant à la déroute du quai ; et où allons-nous ?

— Chez notre ancien colonel.

— Perrin de Précý ? s'écria Gingènes avec joie.

Il s'arrêta comme frappé d'une idée soudaine, puis il ajouta en changeant de ton :

— Mais sais-tu bien, Madinier, que le général Précý est royaliste , et des plus enragés encore ?

— D'accord , reprit Madinier ; mais nous savons aussi que , si Précý nous donne sa parole, il la tiendra.

— Ah ! ça c'est vrai ; il s'agit seulement de l'avoir sa parole, et il ne faudrait pas s'exposer à un refus : ceci pourrait nous nuire pour le choix d'un autre général. Voici ce qu'il faut faire : j'entrerai le premier ; comme il reçoit ma visite de temps en temps, il ne sera pas étonné de me voir ; s'il accepte, je donnerai un coup de sifflet, alors vous autres vous arriverez.

— C'est convenu.

Gingènes revêtit en un tour de main son uniforme de commandant, et suivit Madinier.

Ils trouvèrent sur la place Saint-Nizier un domestique monté qui tenait deux chevaux

de main par la bride, et trois cavaliers qui les attendaient ; deux étaient membres de la commission populaire républicaine, le troisième était M. de Rivieux.

— Voilà le royalisme qui montre le bout de l'oreille, dit Gingènes à Madinier ; autant vaut couper cette oreille tout de suite.

Il s'approcha du marquis.

— Citoyen, lui dit-il, vous êtes trop habile pour que nous ne nous méfions pas de vous. Si vous persistez à nous accompagner, Madinier et moi nous nous retirons sur-le-champ.

— Qu'à cela ne tienne, messieurs, dit le marquis en faisant volter son cheval.

— A propos, lui cria Gingènes, quand vous verrez votre agent d'affaires, dites-lui bien des choses de ma part, ainsi qu'à votre hôtelier.

Une fois hors de Lyon, Gingènes prit les devants ; il arriva bientôt à l'habitation toute champêtre de Précý.

Sise sur le versant occidental du plateau de Saint-Irénée, elle se composait tout simplement d'un jardin, d'une petite prairie et d'un modeste pavillon. C'était là que le maréchal de camp comte Perrin de Précý s'était retiré après la chute de Louis XVI, dont il avait commandé la garde constitutionnelle. Au moment

où ce prince allait faire le pas de la déchéance, c'est-à-dire franchir l'espace entre les Tuileries et le Manège, entre la monarchie à l'agonie et la république naissante la pique à la main comme Minerve, il aperçut Précy, tout noir de poudre, dans les rangs des Suisses.

— Ah ! fidèle Précy ! s'écria-t-il.

Ce mot est devenu depuis la devise de la famille.

Précy n'avait pas émigré ; il voulait bien mourir, mais sortir, non ; il restait donc. Bien que les branches fussent abattues, il savait que la racine de son parti était vivace. Précy cherchait à se rendre en Vendée lorsqu'eut lieu la journée du 29 mai : de Semur, où il était alors, il revint promptement à Lyon.

Gingènes attacha son cheval à la petite porte de l'enclos et se dirigea vers le pavillon, entre deux plates-bandes toutes garnies de lis en fleur. Au contour d'une allée, il aperçut le général très-légèrement vêtu et se livrant à son occupation favorite, la culture de son jardin.

Précy, à cette époque, avait cinquante et un ans ; il était d'une taille moyenne, mais bien prise ; sa figure basanée n'avait de remarquable que son air de franchise, de loyauté, de bienveillance.

En apercevant Gingènes, Précý quitta sa bêche, vint à lui et le prit amicalement par l'oreille.

— Ah ! vous voici enfin, monsieur le mauvais sujet ; il me semble qu'après tous vos exploits du mois dernier vous auriez pu au moins venir me donner de vos nouvelles ?

— Vous étiez absent, mon colonel...

— Et je l'ai regretté, morbleu !

Précý remarqua l'altération produite par la maladie et le chagrin sur la figure de Gingènes :

— Aurais-tu été blessé, mon ami ? M'aurait-on trompé ? demanda-t-il avec intérêt.

— Au cœur, mon colonel, répondit Gingènes en s'efforçant de sourire.

— Ton printemps se prolonge, mon cher Gingènes, dit Précý en souriant à son tour. Te souvient-il de certain duel, il y a dix ans, qui te valut un mois de salle de police ? le tambour-major du régiment tué roide par quelqu'un de ma connaissance, et pour une petite lingère ?

— J'ai toujours eu du malheur avec les lingères, fit le charcutier en soupirant.

Le général montra à Gingènes un magnifique lilas tout en fleur qu'un rideau de vigne défendait contre les ardeurs du soleil.

— Regarde ce lilas, mon ami ; c'est une espèce particulière, un semis que j'ai obtenu comme tu vois : il donne ses fleurs en été, mais elles ne durent pas longtemps : ceci ressemble à ton amour.

— Vous avez raison, mon général, reprit Gingènes, presque honteux d'avoir trahi sa pensée la plus intime.

— Du reste, les affaires publiques te donneront de la distraction, je t'en réponds ; nous allons en causer. Entre donc.

On était arrivé au pavillon. La pièce où Gingènes fut introduit était de la plus grande simplicité ; une natte grossière couvrait le sol. Des outils de jardinage, des paquets de graines, des cartes topographiques et quelques livres étaient disposés le long des murs et en faisaient l'unique ornement. Seulement au-dessus de la cheminée on remarquait un sabre de prix et une paire de pistolets richement montés.

Près d'une des fenêtres un homme était assis, penché sur une table, immobile, complètement absorbé par ce qu'il faisait.

— Général, dit cet homme à Précý qui avançait une chaise à Gingènes, votre maison va sauter et votre jardin aussi ; impossible de faire autrement.

— Diable ! diable ! fit le général.

— Impossible, continua le travailleur ; il faut absolument une redoute sur cette arête, afin de pouvoir défendre à la fois l'entrée de Perrache et la plaine d'Oullins. Votre plateau est le seul endroit où l'on puisse s'établir.

Celui qui parlait ainsi avait devant lui une grande feuille de papier sur laquelle il achevait de tracer des lignes et de prendre des mesures au compas ; cette feuille, c'était un plan général des fortifications à faire autour de la ville de Lyon.

Le dessinateur leva la tête ; Gingènes recula presque effrayé, il crut voir une tête de mort. C'était le chevalier de Chenelette, ex-lieutenant-colonel d'artillerie, l'un des plus habiles ingénieurs de France, et aussi remarquable par sa laideur que par les qualités de son cœur et de son esprit.

— Regardez, monsieur, regardez, lui dit Chenelette.

Ce n'est pas ici le moment de décrire ce vaste système de redoutes ingénieusement combiné et qui devait changer une ville ouverte en une ville forte. Nous dirons seulement que Gingènes en fut émerveillé.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître messieurs de la commission populaire, dit Chenelette, mais je compte leur envoyer ce plan : peut-être leur sera-t-il utile.

— Je m'en charge, monsieur, dit Gingènes ; votre nom au bas de ce plan suffit seul pour qu'on l'accepte avec reconnaissance. Sacrédié ! général , ajouta-t-il en se tournant vers Précý, quand le citoyen Chenelette va au-devant de nos désirs avec un si noble empressement, j'espère que de votre côté vous n'hésitez pas à les remplir.

Gingènes lut la réponse dans les regards de Précý, et, se précipitant en dehors du pavillon, il donna le signal convenu.

La députation fit son entrée dans le jardin. Précý s'avança au-devant d'elle.

— Général, lui dit Madinier, la commission populaire républicaine nous a choisis pour venir vous offrir le commandement en chef de l'armée départementale, acceptez-vous ?

La figure de Précý était grave , presque triste.

— Messieurs, dit-il, les Lyonnais ont-ils bien réfléchi aux conséquences de cette guerre ? La victoire ou l'échafaud, voilà l'alternative.

— Nous croyons pouvoir remporter l'une à l'aide du même courage qui nous servirait au besoin à monter sur l'autre, dit un des membres.

— Je comprends beaucoup mieux la question du général, reprit Madinier, que votre réponse, citoyen ; elle est trop entortillée ; tout ce que je sais, c'est que, comme la partie est engagée, nous acceptons l'enjeu, et si le citoyen Précý veut tenir les cartes, nous jouerons jusqu'à la dernière, pique, carreau et atout, morbleu !

— J'accepte , messieurs , dit simplement Précý.

Madinier leva son chapeau en l'air.

— Vive la république ! s'écria-t-il malgré les coups de coude de Gingènes.

— Messieurs , continua Précý toujours du même ton, vous savez que je suis royaliste, par conséquent je ne crierai pas : « Vive la république ! » mais puisque vous me proposez de m'unir à vous pour défendre la cause de l'humanité contre une faction d'assassins et de brigands, c'est que vous savez bien que je n'abuserai pas de ma position au profit de mon opinion personnelle. Je vais descendre avec vous, messieurs ; mon cher Chenelette,

vous nous accompagnerez : nous avons dès aujourd'hui besoin de vos talents.

Chenelette fit un rouleau de son plan et se disposa à suivre Précý, qui, s'absentant quelques minutes, revint bientôt en grand uniforme.

— Donnez-moi votre écharpe, général Madinier. Messieurs, ces couleurs, nos royalistes les connaissent déjà; ils n'ont pas craint, il y a quelques semaines, de les teindre de leur sang. Au besoin je ferai comme eux, messieurs; je jure sur l'honneur de ne jamais en laisser arborer d'autres tant que je serai chargé de la défense de Lyon.

— Vive le citoyen Précý! s'écrièrent tous les assistants.

— Maintenant, messieurs, en route. Chenelette, mon ami, envoyez quand bon vous semblera les terrassiers et les démolisseurs.

IV

Revenons à l'acteur le plus important peut-être de cette histoire , un de ces caractères, malheureusement si nombreux , qui dans les révolutions encouragent de leur lâcheté les crimes des partis entre lesquels ils flottent , trop incrédules, trop prudents surtout pour en embrasser un franchement, mais inclinant toujours du côté du plus fort : je veux parler de Courtel.

Par son immense fortune , ses nombreuses relations et la considération dont il jouissait , Courtel, lorsque la révolution commença , se trouva de prime abord à la tête des constitu-

tionnels lyonnais. Courtel était de ceux qui entendent par liberté, égalité, justice, l'abaissement de ce qui est au-dessus d'eux, et par désordre, anarchie, abomination, l'élévation de ce qui est au-dessous. La pratique de cette théorie devint bientôt difficile. Fin comme tous les égoïstes, Courtel flaira des premiers le danger, et fit dès lors servir à sa sûreté sa position politique. Membre du directoire départemental, et jouissant d'une grande influence, il saisissait chaque occasion de flatter les jacobins, et s'effaçait à propos quand il s'agissait de leur résister, tout en profitant de la résistance.

Mais après la crise du 29 mai, l'irritation, l'enthousiasme, l'exaltation, devinrent tels, que ce n'était plus les jacobins que craignait Courtel, mais bien ses propres amis.

Lancé par la force des choses dans le mouvement général, il se trouvait au milieu d'eux comme ces renards qu'on parvient, dit-on, à dresser à la chasse à courre et qui n'osent s'arrêter sur la piste, de peur que le reste de la meute ne les dévore. Courtel était entré un des premiers à l'hôtel de ville à la recherche de sa famille : sa femme y était morte. Ces deux circonstances avaient changé son influence en

une redoutable popularité qui l'enserrait malgré lui ; contre tous ses instincts, il était devenu chef de parti et se trouvait engagé dans une terrible lutte ou il ne s'agissait de rien moins que de la mort ou de la vie. Il est vrai que les vainqueurs avaient toutes les chances , et Courtel n'était pas homme à encourir leur indignation en soutenant les vaincus ; joueur malgré lui, il pariait du côté de la veine, tout en gémissant de l'importance des enjeux.

Un soir de la dernière quinzaine de juillet, Courtel sortit de l'hôtel de ville, où la séance de la commission populaire républicaine s'était prolongée beaucoup plus tard que d'habitude. Courtel paraissait très-préoccupé, il fit approcher un fiacre : quelques jours avant il avait donné la plus mauvaise de ses deux paires de chevaux pour le service de la cavalerie lyonnaise et envoyé l'autre à la campagne.

— A la prison de Roanne ! dit-il au cocher.
Nous allons l'y précéder.

Sur un banc en dehors de la porte de la prison, deux hommes étaient assis ; nous les connaissons déjà.

M. de Lyon était radieux. Commodément placé sur des coussins rembourrés qui amortissaient pour lui la dureté de la pierre ,

il faisait de la tapisserie , suivant son habitude : c'était un délicieux petit point, dans le genre Pompadour, tout parsemé de roses, d'Amours, de bergers et de guirlandes. Cet ouvrage, presque terminé, apparaissait au milieu d'un charmant métier portatif, comme un tableau de Watteau dans un cadre de bois sculpté. M. de Lyon était encore plus soigné , plus coquet que d'habitude ; il avait repris complètement l'ancien costume à la française, sa perruque était poudrée à frimas, ses mains blanches et effilées se montraient à peine sous ses manchettes ; on eût dit un de ces vieux céladons qui tissaient, quelques années auparavant, l'or, la laine et la soie aux pieds des duchesses et des marquises.

Le coadjuteur, lui, fumait sa pipe sans mot dire, plus sombre encore que de coutume. Il portait son bras droit en écharpe, une large bande de taffetas noir traversait sa figure et cachait un coup de sabre qu'il avait reçu sur la batterie lyonnaise.

A cette heure les travaux du jour avaient cessé dans Lyon et les ateliers se fermaient ; les préparatifs de la guerre rendaient de l'activité à certaines industries. Une bande assez nombreuse d'ouvriers , de gardes nationaux ,

de femmes et d'enfants traversa en silence la place de Roanne et vint s'arrêter près du soupirail d'un des cachots de la prison ; puis une ronde se forma et l'on entendit cet effroyable refrain, sur l'air : *Rendez-moi mon écuelle de bois* :

Des bras, des jambes de Chalier,
Oui, nous jouïrons aux quilles.
A la guillotine, Chalier,
A la guillotine !

Indigné, le coadjuteur, à défaut d'autres armes, saisit le métier de M. de Lyon, et courut sur les chanteurs en le brandissant comme une simple baguette.

— Lâches canailles ! s'écria-t-il, respectez au moins le malheur, ou je vous écrase.

Après quelque hésitation, la foule, voyant accourir un piquet de gardes nationaux, se dispersa.

— Jacquot est de mauvaise humeur, dit une voix, parce qu'il va faire passer le goût du pain à son ami Chalier.

— Jacquot, Chalier, entendez-vous ? c'est pour demain, cria un autre.

Le coadjuteur revint auprès de M. de Lyon.

— A merveille ! dit celui-ci ; voilà tous mes

fil cassés ! il me faudra faire des reprises. Vous oubliez toujours que la politesse et la douceur des manières sont d'obligation dans notre état ; vous avez plutôt l'air d'un chef de brigands que d'un officier public. Dans le bon temps, vous ne seriez pas resté vingt-quatre heures en place. Tel que vous me voyez , je peux dire que c'est à ces importants avantages que je dois d'avoir fait mon chemin ; à trente ans, j'étais en premier à Abbeville ; c'est moi qui eus l'honneur de questionner, de décoller et de brûler M. le chevalier de la Barre , et je puis dire que M. le chevalier, ses amis et sa famille ont été parfaitement contents de moi.

— Tiens, citoyen Finet, j'aimerais mieux être au cachot avec Chalier que là à côté de toi à écouter ton bavardage.

— Citoyen Finet ! merci ! dit le vieillard courroucé, comme si on ne pouvait pas au moins appeler les gens par leur titre. Malgré votre grossièreté, je veux bien vous prévenir d'une chose , c'est que vous finirez par vous compromettre sérieusement.

— Me compromettre, moi ! eh ! ne m'ont-ils pas dit qu'ils ne voulaient pas s'abaisser à examiner ma conduite ? J'espère bien qu'un jour ils monteront jusqu'à moi, sur l'échafaud.

— Hum ! hum ! dit M. de Lyon en humant une large prise de tabac d'Espagne, ça n'en prend pas la tournure, mon cher ami ; je crois au contraire que le bon temps va revenir , et qu'on nous délivrera de cette horrible machine qui ravale nos fonctions et fait de nous des êtres inintelligents et purement mécaniques : j'espère bien qu'elle ne servira qu'une fois ; mais ce qui est très-drôle, c'est que ce soit M. Chalier qui en fasse l'essai, lui qui l'affectionnait tant, lui qui l'a fait venir à Lyon, qui la visitait tous les huit jours, qui tenait tant à ce qu'on l'employât au plus tôt.

— Va-t'en au diable , vieil aristocrate ! s'écria le coadjuteur en se levant brusquement.

Une voiture s'arrêta en ce moment sur la place de Roanne : c'était celle de Courtel. La figure de M. de Lyon se rembrunit ; le coadjuteur, au contraire, s'avancant avec empressement, ouvrit lui-même la portière, et tirant son trousseau de clefs, il conduisit Courtel dans l'intérieur de la prison, comme s'il eût déjà été habitué à ses visites.

— Comment va-t-il ? demanda Courtel en traversant les longs corridors qui conduisaient au cachot dont nous avons parlé tout à l'heure.

— Il montre toujours le même courage, ci-

toyen, quoique toujours séparé de ses deux amis; depuis l'arrêt il a demandé deux fois si vous étiez venu.

— Je m'occupais de lui; j'espère pouvoir obtenir que l'exécution soit renvoyée indéfiniment. J'ai fortement insisté à la commission populaire sur la nécessité de garder les trois condamnés comme otages.

— Ah ! citoyen, ce serait à la fois prudence et générosité, et si vous obtenez cela, vous acquerrerez des droits éternels à la reconnaissance de tous les patriotes.

— En attendant, vous pouvez réunir Chalier à Riard et à Bertrand dès que je l'aurai quitté ; je suis autorisé à vous donner cet ordre.

— Je vous en remercie.

— Et Riard et Bertrand ? continua Courtel.

— Bertrand est triste, abattu ; depuis qu'il a appris la condamnation de Chalier, il ne veut plus faire la partie du citoyen Riard, qui s'en dédommage en buvant et en fumant toute la journée.

— Vous continuerez, reprit Courtel, à fournir aux prisonniers tout ce qu'ils demanderont, à l'exception des objets défendus par la commission.

Le coadjuteur fit un geste affirmatif.

— Je solderai moi-même le mémoire ; il est inutile de le montrer à d'autres.

On était arrivé à la porte du cachot. Le coadjuteur l'ouvrit, Courtel le congédia du geste, et fit également sortir le gardien qui veillait nuit et jour auprès de Chalier.

Après une conférence assez longue, Courtel ressortit et remonta dans sa voiture.

Le coadjuteur se hâta d'aller réunir Chalier à Riard et à Bertrand. En revenant, il entendit des voix au parloir et s'arrêta à la porte. Chaque soir la commission populaire envoyait un de ses membres inspecter la prison de Roanne, qui contenait en ce moment, outre Chalier et ses deux compagnons, une foule d'autres jacobins ; ce soir-là, c'était le médecin Gilibert, celui qui, au nom de la commission, répondit au décret menaçant Lyon de la plus terrible vengeance si on faisait tomber un seul cheveu de la tête de Chalier : « Ce n'est parbleu pas un cheveu qui tombera, mais bien la tête tout entière. »

Gilibert signait en ce moment le registre de l'écrou. Deux greffiers se tenaient debout près de lui.

On entendit la plume que tenait le médecin craquer sous son rapide parafe.

— Je ne demande pas mieux, dit alors M. de Lyon ; mais je ne compte pas sur mon second, il me faudrait deux autres aides.

— Je ne me mêle pas de ces détails , dit brusquement Gilibert sans regarder le vieillard ; je vous avertis seulement qu'il faut que demain, à midi, tout soit prêt.

M. de Lyon voulut répondre , Gilibert lui imposa silence.

— Assez , citoyen , assez ; adressez-vous à ces messieurs qui sont envoyés par l'accusateur public.

Une longue expérience du malheur avait appris au coadjuteur à se contenir : il éclaira Gilibert jusqu'à la grande porte , pendant que les greffiers allaient faire connaître au condamné la décision de la commission.

— Comme je te poignarderais, pensait-il, si ta mort pouvait leur servir !

Dès que Gilibert se fut éloigné, le coadjuteur sortit lui-même de la prison, traversa la place de Roanne, entra dans une maison de chétive apparence, monta au quatrième, et frappa trois fois de suite. A ce signal convenu, une femme vint ouvrir : c'était Clara.

— Je t'ai promis , dit-il , de te faire revoir Riard ; le moment est venu ; demain je ne serai

plus à la prison, et après-demain sans doute Riard suivra Chalier. Viens.

— Je suis prête, dit Clara.

Elle laissa descendre son père le premier, prit dans une commode deux objets qu'elle cacha sous ses vêtements, et le suivit.

A l'aspect de cette femme voilée, le citoyen Finet fit d'abord quelques difficultés ; mais cependant, grâce au coadjuteur, il se décida à ouvrir le cachot où Chalier, Bertrand et Riard étaient réunis.

Clara entra seule ; la porte se referma.

Chalier écrivait, sa tourterelle montait et descendait sur les barreaux de sa chaise.

Riard jouait aux cartes avec Bertrand ; en apercevant Clara, il vint au-devant d'elle et lui tendit la main.

— Je t'attendais, lui dit-il.

Clara prit dans son sein un poignard, dans ses vêtements un pistolet.

— Choisis, dit-elle ; l'autre sera pour moi.

Bertrand tourna la tête ; Chalier, lui aussi, posa sa plume et devint attentif.

— Cette lame, dit Clara en regardant à son tour les deux municipaux, peut servir plusieurs fois sans s'émousser.

Chalier reprit sa plume et continua d'écrire.

Riard tira en souriant la lame du fourreau.

— Ma foi, oui, l'acier est de fine trempe.

Il fit jouer les ressorts du pistolet.

— La pierre est bonne et l'arme bien amorcée.

Puis, laissant tout tomber :

— C'est encore mieux que je n'attendais, dit-il en serrant Clara dans ses bras. Écoute : tu es digne de comprendre nos plus secrètes pensées ; nous ne nous tuerons pas , nous vivrons, toi longtemps encore, j'espère, Chalier jusqu'à demain, Bertrand et moi jusqu'à la fin de la décade.

— Il importe à la cause de la liberté, dit Bertrand d'une voix calme et mesurée, que le sang de ses martyrs soit versé en plein jour, au grand soleil, et non sur ce sol humide et obscur.

— O femme ! s'écria Chalier, si tu avais le don de la seconde vue , tu verrais ce jour-là une vapeur épaisse s'élever de ce sang et se former en nuage au-dessus de cette ville criminelle. Ce nuage, c'est celui sur lequel est porté l'ange d'extermination. La mort de Chalier fera ce que sa vie n'a pu faire. Comme celui du Christ, mon sang retombera sur la tête de mes meurtriers et sur celles de leurs petits-

enfants ; car je suis à Lyon le Christ de la révolution : demain, l'échafaud sera mon Golgotha, la bascule de la guillotine la croix où je mourrai pour le salut de la république.

Et il se remit à l'œuvre.

— Que fais-tu donc ? lui dit Bertrand.

— J'écris la liste de mes amis et de mes ennemis ; je veux la léguer aux jacobins.

Clara emmena Riard dans un coin du cachot.

— Je ne veux pas te tromper, lui dit-elle j'étais prête à mourir avec toi ; mais si je vis, je ne peux pas ne pas l'aimer.

Riard fronça le sourcil ; il y eut en lui une lutte intérieure, mais de peu de durée.

— Je serai aussi généreux que toi, Clara : aime-le, ma fille, aime-le, et sois heureuse avec lui, si tu le peux.

— Je suis sûre du contraire.

— Alors tue-le.

— Peut-être.

— Je devrais te remercier de m'avoir trahi, reprit Riard ; c'est à cela que je dois de mourir sans regret. J'ai tout épuisé dans ce monde, et depuis que tu ne m'aimes plus, la vie m'est à charge. Regarde-moi bien, vois si je la regrette, la vie ; non, te dis-je, non, je meurs

avec joie, je meurs comme on monte en voiture quand on a assez de la route à pied. Tu me parles de suicide ; mais si j'eusse dû me tuer , c'eût été le jour où tu m'as abandonné ; ce jour-là, à te dire vrai, mon doigt a armé le pistolet et s'est placé sur la détente ; ce qui l'a retenu , c'est l'idée que les frères et amis avaient besoin de moi. Aujourd'hui, ma tâche est terminée, que dis-je ? ma mort la couronne. Elle me donne la certitude que mes ennemis me suivront bientôt ; ce couteau dont ils vont me frapper va se relever sur leurs têtes. N'est-ce pas une belle fin pour le comte de Beauvernois, pour le prodigue, le joueur, le débauché Riard, pour Riard le traître, le renégat suivant les uns , le grand homme suivant les autres, pour Riard le jacobin, pour Riard le gentilhomme ? Vois-tu, le monde n'est qu'un brelan. Nous jouons tous à l'heure ; c'est le moment de faire charlemagne.

Clara pleurait.

— Allons, noire et blanche, ne fais pas l'enfant ; je te croyais forte et fidèle : si tu m'as trompé d'une façon , au moins ne me trompe pas de l'autre , morbleu ! Et qu'est-ce que la mort, après tout ? avant, elle n'existe pas ; après, elle n'existe plus. Il n'y a qu'une chose qui

me vexe : c'est humiliant pour un ci-devant gentilhomme, pour un sans-culotte, un chef de légion, de mourir comme un pied-plat de la main du bourreau ; mais je ne suis pas maître du choix.

Une voix sévère se fit entendre : c'était celle de Chalier debout devant la jeune femme.

— Citoyenne, lui dit-il, sèche tes pleurs, si tu veux que je croie à ton énergie. J'ai besoin de toi ; il faut que tu m'aides à punir un traître qui tout à l'heure, abusant de ma confiance, s'est fait remettre par moi un certificat de patriotisme au moment même où il venait de décider ma mort.

On entendit un bruit de verrous, puis la clef tourna dans la serrure ; c'était M. de Lyon qui venait chercher la visiteuse.

— Me promets-tu, continua Chalier, de te trouver demain sur mon passage ? j'ai une lettre à te remettre.

— Je te le jure.

— Et moi aussi, dit Riard, j'ai un serment à exiger de toi ; me promets-tu de vivre pour assister à la vengeance qui sera tirée de notre mort ?

— Je te promets d'y prendre part, s'écria Clara.

Le coadjuteur attendait sa fille dans le corridor ; il sortit avec elle, et tous deux s'enfoncèrent dans l'obscurité.

Ce fut le lendemain, à cinq heures du soir, que Chalier mourut sur la place des Terreaux, devant cet hôtel de ville dont la prise avait décidé de sa vie. Le concours cruel de la foule, l'armée lyonnaise tout entière sous les armes, la rage impuissante des jacobins, le courage du condamné marchant, sa tourterelle sur l'épaule, paré comme pour une fête, cette terrible prophétie adressée au bourreau : « Tu seras mon exécuteur testamentaire, » puis enfin ces suprêmes paroles de la victime déjà manquée deux fois et se débattant toute sanglante : « Attache-moi donc une cocarde, je meurs pour la liberté, » tout cela, certes, pourrait fournir des pages brûlantes d'un horrible intérêt ; mais ces détails trop affreux n'ensanglanteront pas notre plume ; ils appartiennent à l'histoire, et nous ne voulons que la côtoyer.

Disons seulement que Clara accomplit religieusement sa promesse de la veille, qu'elle se trouva sur le passage de Chalier, et que, saisissant un moment favorable, elle reçut des mains du prêtre constitutionnel qui accompa-

gnait le condamné, une lettre à l'adresse du citoyen Chamarande. Deux jours après, Riard suivit son ami à l'échafaud, et si le premier mourut en martyr, le second mourut en soldat. Plus heureux et moins compromis, Bertrand et les autres prisonniers devaient rester en prison jusqu'à la fin du siège.

Ce fut ainsi que les Lyonnais brûlèrent leurs vaisseaux et jetèrent ces deux têtes à la face de la Convention, comme la Convention avait jeté celle de Louis XVI à la face de l'Europe.

V

Revenons maintenant chez madame de Lafayette, heureux d'abandonner une place de Grève pour l'appartement d'une jolie femme.

Mais avant, nous devons nous introduire dans une autre pièce de l'hôtel, la plus isolée de toutes. Les portes qui y conduisent sont soigneusement fermées, de manière que les domestiques eux-mêmes ne puissent y pénétrer. Les jalousies en sont baissées, moins contre le soleil que pour dérober aux regards indiscrets de la rue sept ou huit personnes

assises autour d'une table, que couvrait une nombreuse correspondance presque tout en chiffres.

Les royalistes lyonnais avaient pris une part trop active aux événements du 29 mai pour s'endormir sur ce premier succès.

Encouragés par le désordre et les dangers de la république, ils ne se proposaient rien moins que de rattacher le mouvement de tout le midi de la France à l'insurrection triomphante de la Vendée, et cela en face des opinions girondines de la plus grande partie des départements.

Ce plan ne pouvait réussir que d'une manière, par une intervention étrangère plus ou moins directe, dans un moment de crise et de danger, lorsque les fédéralistes seraient tellement compromis qu'il ne leur resterait plus d'autre alternative que la mort ou la monarchie. Mais il fallait pour cela que les circonstances aidassent, que le mouvement imprimé par les girondins perdît de son ensemble et de sa force, que la Convention attaquât énergiquement; c'est ce qui arriva. Isolés par la distance, les départements correspondaient au lieu d'agir, pendant que leur ennemie frappait déjà de toute main.

En voyant approcher le moment favorable, les royalistes redoublaient d'activité, sachant bien que l'occasion, si elle se présentait, ne durerait pas longtemps, et que le jour où le drapeau blanc pourrait faire pencher la balance, si ce drapeau n'était pas déployé, la Convention l'emporterait.

Des négociations avaient été ouvertes avec trois puissances : la Suisse, le Piémont et la cour de Vienne.

Obligé de se défendre lui-même contre les atteintes et les progrès de l'esprit révolutionnaire, le cabinet de Turin avait peu promis et devait se borner plus tard à quelques démonstrations insignifiantes. Il demandait aux Lyonnais des subsides qu'il n'était pas au pouvoir des royalistes d'accorder.

On avait espéré que la Suisse saisirait l'occasion de venger ceux de ses enfants dont le sang marquait encore sur le pavé des Tuileries ; mais la Suisse se renfermait dans une stricte neutralité.

En ce moment, le comité secret des royalistes de Lyon concentrait ses efforts sur un seul point : s'assurer que l'armée de Condé, campée sur les bords du Rhin, pourrait, dans un cas donné, se porter au secours des Lyon-

nais. Ce mouvement hardi, le vieux Wurmser, général en chef des troupes autrichiennes, l'approuvait, et les princes de Condé, de Bourbon et d'Enghien s'efforçaient d'obtenir du cabinet autrichien les moyens de l'opérer. Une correspondance active était engagée au sujet de cette importante question, dont s'occupait encore le comité secret au moment où nous y introduisons nos lecteurs.

Les lenteurs autrichiennes désespéraient l'impatience française, et chacun accusait l'Allemagne de ne vouloir en définitive que l'abaissement de la France.

Le marquis de Rivieux avait proposé de partir le jour même pour Vienne, où il avait été longtemps secrétaire d'ambassade et dont il connaissait parfaitement le personnel diplomatique. Ce moyen d'activer les négociations avait été adopté avec empressement.

Le marquis avait sur-le-champ quitté la réunion, et l'on attendait son retour, lorsqu'un charretier, au teint bronzé, aux vêtements couverts de poussière, entra, le fouet à la main, en faisant craquer le parquet sous ses souliers ferrés.

— Véquia, messieux, l'homo dont lou marquis vo parlava, et je sou tot à voustrou servi-

ziou, dit cet individu en patois du Dauphiné.

M. de Rivieux n'avait pas fait part du déguisement qu'il comptait prendre, et ce déguisement était si parfait, si bien porté, que l'assemblée resta quelques secondes sans reconnaître le marquis, puis elle éclata en un bravo unanime.

— Vive Dieu! s'écria Lowitz, sous cette blouse bleue, les tueurs de rois ne sauront jamais trouver un diplomate; je le leur donne en mille.

— Qui diable se douterait que ce rustre-là sait Horace par cœur? murmura Belval entre ses dents.

— Messieurs, dit à son tour M. Rambaud, président de la commission populaire républicaine, et toutefois zélé royaliste, le déguisement de M. le marquis de Rivieux présente pour lui et pour nous toute sûreté désirable. Hier la commission a décidé qu'un approvisionnement de boulets destiné à l'armée des Alpes, et qu'on avait d'abord retenu, continuerait sa route, parce que nous faisons la guerre à la Convention, non à la France, et qu'il est important de le prouver; or voici le livret et le passe-port d'un des voituriers dont le signalement s'accorde avec celui de M. le

marquis ; une fois en Savoie, il lui sera facile de gagner la Suisse.

Doxa , qui faisait partie de l'assemblée , fit observer que plusieurs cantons suisses s'étaient engagés depuis peu à ne recevoir aucun émigré français, et qu'il craignait que le marquis n'y fût à son langage reconnu pour étranger.

Le marquis le rassura en excellent allemand.

— Saperment ! s'écria Doxa, fous poufez aller jusqu'en Pohême , si fous foulez ; fous parlez le hallemmand aussi pien qu'un pourcheois de Fienne.

— Et quand partez-vous ? demanda Lowitz.

— Tout de suite , répondit le marquis ; le convoi est déjà à la porte de Vaise. A bientôt, messieurs.

Le marquis descendit le premier avec M. Rambaud ; ils arrivèrent sur le quai du Rhône : là un roulier attendait à la tête d'une pesante charrette attelée de six chevaux : c'était le fidèle Jacques.

— Si l'un succombe, dit le marquis à M. Rambaud, l'autre apportera la réponse.

Et la voiture partit.

Les autres royalistes quittèrent l'hôtel, mais

séparément, pour ne pas exciter de soupçons.

Une fois dans la rue, Belval dit à Lowitz :

— Maintenant que nous avons fait les affaires du roi, parlons des nôtres. Tu me dois cent louis ; quand me payes-tu ?

— Pas encore.

— Ton pas encore est amphibologique ; s'applique-t-il à la dette ou au paiement ?

— Parbleu ! à la dette.

— As-tu donc oublié, reprit Belval, que dans les derniers jours de mai tu parias contre moi cent louis qu'avant deux mois tu serais l'amant heureux de madame de Lafaye ? Or n'y a-t-il pas deux mois aujourd'hui ?

— Pas tout à fait, dit Lowitz ; mais quel jour et à quelle heure avons-nous parié, je te prie ?

— Attends donc... c'était le 15 avril, à huit heures du soir.

— Nous ne sommes aujourd'hui qu'au 14 juin, j'ai donc encore un jour.

— Et que diable veux-tu faire d'un jour, dit Belval en riant, quand tu en as perdu cinquante-neuf ?

— Il ne faut pas une heure pour renverser le plus orgueilleux édifice, il ne faudrait pas une heure pour faire sauter le monde si Dieu le voulait, et tu me demandes ce qu'on peut

faire d'un jour ! Je te dis, moi, que toutes mes mesures sont prises, qu'aujourd'hui même elle m'appartiendra, et que tes cent louis sont perdus.

— Très-bien ! dit Belval, tu fais bonne contenance jusqu'au bout ; tu es dans ton droit. Je vais à la manœuvre aux Brotteaux, nous nous y retrouverons.

Cette conversation avait lieu tout à côté de l'échoppe de la mère Duchesne, qui s'était installée depuis quelques jours, ainsi qu'elle l'avait dit à Gingènes, en face de l'hôtel de Rivieux.

Lowitz rentra dans l'hôtel. Il rencontra un domestique dans l'escalier ; c'était son ancien valet de chambre.

— As-tu éloigné les autres ? lui dit-il.

— Oui, M. le vicomte ; le cuisinier est allé aux emplettes, les femmes sont aussi parties ; elles ne rentreront que dans deux heures.

— C'est bien, fais-en autant.

Et Lowitz pénétra dans l'appartement ; le domestique avait laissé la porte entr'ouverte.

Connaissant parfaitement les êtres, il arriva sans bruit jusqu'à un petit boudoir qui faisait partie de la chambre à coucher de madame de Lafaye, et qui n'en était séparé que par une portière en damas.

La jeune femme n'était pas encore levée, et ce n'avait pas été pour elle un des moindres avantages de la révolution du 29 mai, que de pouvoir reprendre enfin ses habitudes parisiennes. Renversée à demi sur son oreiller, la tête appuyée sur sa main, au milieu d'un nuage de dentelles, de rubans et de longues boucles blondes échappées à leurs liens, madame de Lafaye n'aurait présenté aux regards curieux de Lowitz qu'un tableau aussi riant que voluptueux si la douleur n'eût été peinte sur sa figure et si de grosses larmes n'eussent tremblé encore le long de ses joues.

Sur un guéridon placé près du lit se trouvait, entre deux bougies presque entièrement consumées, une lettre tout ouverte. Cette lettre avait été écrite et envoyée la veille par Clara. C'était un commencement de vengeance, et madame de Lafaye avait passé la nuit à la lire et à la relire.

Elle se pencha, prit la lettre, la parcourut encore, et ses larmes recommencèrent à couler.

— Voilà donc, dit-elle à demi-voix, ce que M. de Rivieux me cachait avec tant de soin ; quoique tracés par la haine, tous ces détails sont exacts. Ils s'accordent avec ce que je

savais, ils m'expliquent ce que je ne savais pas. Elle veut me faire partager la honte qui la couvre, et elle y réussit. Elle se venge, dit-elle; oh! oui, elle se venge, et cette vengeance est la pire de toutes. Cette révélation empoisonne ma vie... et M. de Lowitz, lui, lui que je ne peux plus aimer, mais qui m'aime toujours, s'il savait! oh! mon Dieu, mon Dieu!

Lowitz, qui ne s'approchait qu'avec précaution et soulevait peu à peu la portière, n'entendit que ces dernières paroles; il allait s'élancer de sa cachette lorsque madame de Lafaye sonna.

Lowitz attendit; il désirait s'assurer si tous les domestiques étaient bien réellement sortis.

Personne ne vint.

Madame de Lafaye sonna encore et toujours avec aussi peu de succès. Alors les courtines du lit se fermèrent un instant au grand désappointement de Lowitz, puis elles s'entr'ouvrirent comme le voile des sanctuaires anciens, et la jeune femme, apparaissant debout, chaste ment vêtue d'un long peignoir blanc, s'agenouilla sur un prie-Dieu placé près du lit.

Lowitz resta un instant immobile; madame de Lafaye, ayant la figure tournée contre la muraille, ne pouvait l'apercevoir. Tout à coup

des pas se firent entendre dans la pièce voisine, et la mère Duchesne se présenta tenant en main un énorme balai.

Depuis quelques jours, comme on enrôlait dans l'armée lyonnaise la plupart des domestiques, la mère Duchesne avait repris à l'hôtel de Rivieux les fonctions de femme de ménage qu'elle avait exercées longtemps dans la lingerie de mademoiselle Coquet.

— Pardon, madame la comtesse, d'entrer comme ça sans dire gare, dit-elle en jetant un coup d'œil rapide sur l'endroit d'où Lowitz venait de disparaître; tout à l'heure je vous ai entendue sonner, j'ai voulu arriver, et je me suis trouvée enfermée à double tour dans la cuisine.

— Vous avez d'autant mieux fait de venir, que je crois qu'il n'y a personne dans l'hôtel, ce que je ne comprends pas.

— Tout cela n'est pas rassurant, madame, grommela la mère Duchesne; nous sommes dans un temps de brigands et de voleurs, et j'en ai entendu deux tout à l'heure qui complotaient devant l'hôtel; je ne m'en vais pas d'ici avant que chacun ne soit revenu à son poste.

— Oui, oui, restez, dit madame de Lafaye

presque effrayée et songeant involontairement aux menaces, aux haines qui s'agitaient autour d'elle.

— Pourquoi cette portière est-elle ouverte ? dit la mère Duchesne ; ça fait un courant d'air qui peut vous enrhummer.

Et elle allongea un grand coup de balai dans le petit cabinet au moment où Lowitz en sortait, désappointé et furieux. Et pourtant bien d'autres à sa place se seraient trouvés heureux et fiers de l'aveu surpris par lui à madame de Lafaye. Mais chez le vicomte l'amour-propre l'emportait sur la passion, et le dépit occasionné par sa défaite du moment et par la perte de son pari l'emportait sur l'espérance de vaincre plus tard.

Les domestiques étaient tous rentrés, la mère Duchesne avait quitté l'hôtel, et madame de Lafaye achevait sa toilette, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit dans l'hôtel. Paulette entra et remit une lettre à madame de Lafaye.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Je demande à madame de Chamarande la
« permission de l'entretenir quelques instants.
« Je lui jure sur l'honneur qu'elle n'a rien à

« redouter de moi , et que je respecterai la
« liberté que le sort des armes lui a rendue.

« *Signé* le citoyen CHAMARANDE. »

— Madame , dit Paulette , celui qui a écrit la lettre attend la réponse ; je l'ai reconnu.

Madame de Lafaye tressaillit ; puis elle hésita quelques secondes.

— Après tout, pensa-t-elle, j'aime autant en finir : qu'ai-je à craindre ? Clara ne vient-elle pas de me donner une arme à toute épreuve contre lui ?

Et elle entra dans le salon où Chamarande l'attendait.

Chamarande était assis , les bras croisés , sous un portrait de M. de Rivieux , représenté en costume d'officier général d'artillerie. L'air imposant et vainqueur de l'oncle , l'attitude sombre et courbée du neveu , formaient un singulier contraste.

En apercevant madame de Lafaye , Chamarande se leva : sa figure s'était éclaircie ; il s'approcha d'elle , et , après l'avoir saluée avec toute la courtoisie d'un gentilhomme , il lui tendit la main.

— Merci, lui dit-il, merci d'être venue.

Madame de Lafaye effleura cette main du

bout de ses doigts encore tremblants d'émotion, mais elle ne tarda pas à se remettre. Avec cette finesse de perception propre aux femmes du grand monde, elle avait compris d'un seul coup d'œil qu'elle n'avait rien à redouter de Chamarande, pour ce jour-là du moins ; elle résolut donc de se servir de ses avantages et de soutenir vaillamment la lutte.

— Monsieur, lui dit-elle en lui désignant un fauteuil et en s'asseyant elle-même, c'est à moi de vous remercier de ne m'avoir pas fait sauter l'autre jour à l'hôtel de ville, comme c'était votre intention.

Chamarande, au lieu de répondre, la contemplait avec admiration ; jamais elle ne lui avait paru si belle. La comtesse baissa les yeux sous ce regard ardent.

— Cela eût peut-être mieux valu, dit-il enfin ; pour tous, c'eût été une belle mort.

— Parlez pour vous, monsieur, je vous en prie, dit madame de Lafaye en s'efforçant de sourire ; je ne suis pas guerrière à ce point de comprendre de pareilles idées, et, je vous le déclare, j'aime mieux vivre. Vous voyez, monsieur, ajouta-t-elle avec une intention marquée, qu'il n'y a pas de sympathie entre nous.

Chamarande fronça le sourcil.

— Et moi aussi, madame, je veux vivre; maintenant que je ne puis plus mourir avec vous, je veux vivre, parce qu'à défaut de sympathie la fatalité nous réunira.

— Tenez, monsieur, reprit madame de Lafaye avec résolution, c'est aujourd'hui le cas de nous expliquer, et sans doute c'est pour cela que vous venez?

Chamarande fit un signe d'assentiment.

— Regardez-vous donc ici comme sur un terrain neutre et parlez franchement; c'est une conférence entre deux ennemis, dont l'un, du moins, ne demande qu'à faire la paix si elle est honorable et n'enchaîne pas trop sa liberté. Voyons, monsieur, que voulez-vous?

— Vous, madame.

— Ce mot est plus que laconique, monsieur.

— Vous demandiez de la franchise, en voilà; vous êtes ma femme, je viens vous le rappeler.

— Je ne suis pas votre femme et ne le serai jamais! La question entre nous est nettement posée, ce me semble.

— Très-nettement.

Il y eut un moment de silence.

— Ah! monsieur, s'écria madame de Lafaye, comment pouvez-vous donner le nom de ma-

riage à une triste comédie aussi douloureuse que forcée ?

— De votre côté peut-être, madame ; mais jouai-je la comédie, moi, quand j'exposai ma vie pour sauver la vôtre et votre honneur ; quand, au moment de contracter cette union dont vous riez aujourd'hui, je vous rendais toute la liberté de votre choix ? Non, madame, non, et ce que vous fîtes alors, vous ne l'avez fait que parce que vous l'avez voulu. Aujourd'hui, mon honneur, mon amour, sont également en jeu ; vous êtes ma femme ; et je ne vous aimerais pas comme j'ai le malheur de vous aimer, que je ne suis pas homme à en rester sur une mystification.

— C'est donc la guerre, monsieur ? dit madame de Lafaye en s'efforçant de sourire.

— Oui, madame, c'est la guerre, et dans votre intérêt.

— Ah ! pour cela, c'est trop fort ! s'écria la jeune femme.

— Je ne dis que la vérité, madame ; mon avenir est beau, le vôtre est bien sombre. Nous sommes dans un temps où l'épée du soldat conduit haut et loin, et où les titres de noblesse, quand ils n'ont pas été hardiment reniés, ne conduisent qu'à l'échafaud.

Madame de Lafaye tressaillit.

— Pardon, madame, je voulais dire seulement que je ne crois pas vous faire la mauvaise part, et cette part je vous la ferai malgré vous.

— Mais il me semble, monsieur, que vous parlez un peu haut pour un vaincu : vous oubliez que dans ce moment c'est nous qui sommes les vainqueurs. Pourrai-je sans indiscretion vous demander sur quoi votre confiance repose ?

— C'est fort simple : d'abord vous ne pouvez quitter votre hôtel et encore moins Lyon, eussiez-vous recours à toutes les ruses possibles, sans que je le sache à l'instant même ; et la preuve, c'est que mon très-cher oncle, qui est parti ce matin déguisé en voiturier et conduisant un convoi à la frontière, a renoncé à vous emmener avec lui.

Madame de Lafaye aurait voulu nier ; mais elle ne parvint pas à cacher son effroi.

— Rassurez-vous, madame, je ne suis point un dénonciateur, et M. de Rivieux ne sera pas arrêté, à mon instigation du moins ; mais revenons à ce que vous me demandiez. Je disais donc que la fuite vous est impossible ; où iriez-vous ? Dans les départements voisins ?

Mais les troupes républicaines les sillonnent déjà : vous n'y trouveriez pas un refuge qui valût celui-ci ; il me serait facile de vous y suivre et même de vous enlever en route. A l'étranger ? Mais vous êtes trop belle, madame, pour qu'il vous soit possible de vous enlaidir au point de n'être plus reconnaissable ; j'ai donné votre signalement sur toute la frontière et j'y arriverais avant vous.

— Ce que vous faites là est affreux, monsieur, dit madame de Lafaye en cachant sa figure dans ses mains.

Elle sentait que ses yeux devenaient humides.

— Il se peut que cette confiance de ma part vous fasse renoncer à une tentative qui ne vous aurait conduite qu'à tomber plus vite dans mes mains ; mais cette tentative serait dangereuse et compromettante pour vous : je préfère attendre. Les fédéralistes ne résisteront pas longtemps à la Convention ; l'unité, l'énergie l'emporteront bien vite sur la division et la faiblesse. Lyon peut-être tiendra plus longtemps que les autres villes, mais il succombera enfin, et vous, madame, vous serez pour moi le plus beau prix de la victoire.

— Et si je ne vous aime pas, monsieur, si j'en aime un autre de toutes les forces de mon

âme? s'écria madame de Lafaye en pleurant cette fois à chaudes larmes.

— Madame, reprit Chamarande avec un regard terrible, c'est une question que nous débattons plus tard.

Cette dernière réponse fit sur madame de Lafaye l'effet d'une secousse galvanique : elle se releva d'un seul bond comme si elle eût été mue par un ressort d'acier. Ses larmes s'étaient tarées sur ses joues brûlantes, ses yeux brillaient d'un feu sombre, sa bouche souriait.

— Ainsi donc, dit-elle, voilà qui est bien décidé : vous êtes sans pitié comme sans honneur ; vous voulez faire de moi, non pas votre femme, mais votre esclave. Noble apostat, non content d'avoir déchiré, souillé le blason de votre famille, qui vous renie à son tour, vous voulez noyer encore le mien dans votre fange républicaine. Eh bien ! je vais vous punir, moi. Prenez garde, ce n'est pas de votre côté seulement que viendra l'infamie, et celle dont je vous parle elle est assez grande pour surpasser la vôtre ; tenez, lisez !

Et madame de Lafaye, prenant dans son sein la lettre qu'elle avait reçue la veille de Clara, la mit sous les yeux de Chamarande.

Celui-ci, après y avoir jeté un coup d'œil, la

lui arracha des mains et la parcourut tout entière avec un tremblement convulsif; puis, poussant un cri terrible, il tomba sur un fauteuil comme s'il eût été frappé de la foudre.

— Je le savais bien ! s'écria madame de Lafayette triomphante.

Tous deux étaient effrayants à voir. Enfin, Chamarande se leva, livide, les yeux hagards, les dents et les poings serrés.

— Non ! s'écria-t-il avec rage. non ! quand l'enfer entier se dresserait entre elle et moi, non, je n'y renoncerais pas ! La guerre me l'a ravie, la guerre me la rendra !

Et il disparut aussitôt.

GINGÈNES

OU

LYON EN 1793

PAR

Edmond Badou.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE.		LEIPZIG.
MÊME MAISON.		J. P. MELINE.

—
1847

DEUXIÈME PARTIE.

VI

La mère Duchesne venait de reprendre sa place habituelle, vis-à-vis de l'hôtel de Rivieux, lorsqu'un jeune homme se présenta à elle.

— Hé! la mère! il me faut des pommes.

La vieille femme découvrit une de ses corbeilles sans même regarder le chaland, qui prit au hasard un ou deux fruits et les fourra dans sa poche.

— Gardez la monnaie, ma bonne, dit-il en jetant deux pièces d'or sur le comptoir.

La mère Duchesne les prit et les lui lança à la figure ; elle venait de reconnaître Lowitz.

— Attends, attends, muscadin du diable, je ne sais ce qui me retient de te casser la mâchoire : je vois bien ce que tu voudrais ; mais je ne mange pas de ce pain-là ; va-t'en chercher pour ce métier ta mère ou ta sœur, va-t'en faire ailleurs le bon apôtre, va !

— Doucement, la mère, ne vous emportez pas, dit Lowitz en reculant, car les ongles de la vieille étaient tout près de sa figure.

— Eh ! crois-tu que je vais me gêner pour garder dans mon estomac tout ce que je pense sur ton compte ? Ce n'est pas avec des libertins comme toi que la nation arrivera à la régénération des mœurs !

Lowitz s'en allait en haussant les épaules, lorsqu'il aperçut madame de Lafaye qui venait de sortir de l'hôtel de Rivieux et traversait Bellecour ; il voulut la suivre, mais bientôt il entendit siffler à ses oreilles des projectiles d'une nouvelle espèce : c'était la mère Duchesne qui le poursuivait à coups de pommes, et en redoublant d'invectives. Les passants s'attroupaient en riant, et Lowitz fut obligé de rebrousser chemin.

Madame de Lafaye entra à l'hôtel Courtel.

Dès le commencement, malgré la différence apparente de position, Eugénie s'était sentie attirée vers la prétendue lingère; ces deux âmes se devinaient.

Au 29 mai, le malheur et la prison les unirent : l'amitié marche vite en prison.

Puis toutes deux avaient pleuré sur le même cadavre.

Toutes deux aimaient et chacune était devenue la confidente de l'autre.

Si le bonheur dans l'amour affaiblit souvent l'amitié, l'amour malheureux la ravive et réagit sur elle de toute la force qu'il ne peut dépenser ailleurs.

C'est ce qui était arrivé de part et d'autre. Après avoir fait disparaître les obstacles que la disproportion de fortune avait créés entre Eugénie et Corchand, la révolution en avait élevé d'autres, et ceux-là étaient insurmontables : le lecteur les connaît.

Pour madame de Lafaye aussi toute espérance avait disparu. Longtemps Clara, pour mieux la deviner, ne lui avait rien avoué; Clara s'était montrée complètement maîtresse d'elle-même lorsque son amie était accourue chez elle pour sauver Lowitz. Aussi la comtesse n'avait-elle eu alors que de faibles soup-

cons, et ce ne fut que pour les éclaircir qu'elle répondit aux lettres de Lowitz. Comme on le pense bien, celui-ci avait tout nié.

Mais le jour où elle s'était trouvée à la fois la rivale et la victime de celle qui lui avait sauvé, dans le château du Grand-Lemps, la vie et l'honneur, cet amour, dont elle aurait voulu parer toute son existence, lui avait fait l'effet d'un crime. Il vivait encore en elle, mais ce n'était plus un bonheur, c'était un tourment : c'est que la volonté commande aux paroles, aux actions, sans pouvoir étouffer le cœur qui saigne sous son étreinte et bondit toujours.

Eugénie, elle aussi, souffrait cruellement; chez elle régnait la passion dans toute sa force et sa pureté. Elle aimait Corchand comme la fleur s'incline vers le soleil. Dans cette âme, vierge encore de toute impression pareille, l'empreinte était d'autant plus profonde et douloureuse qu'elle était plus cachée.

En entrant dans le salon de M. Courtel, madame de Lafaye trouva les deux sœurs livrées à l'occupation par laquelle les dames de Lyon, dans la prévision d'une lutte prochaine, avaient généralement remplacé la tapisserie et les autres ouvrages à l'aiguille. Elles fai-

saient de la charpie et des bandes pour les blessés à venir.

En fatiguant les traits d'Eugénie, la douleur avait achevé d'idéaliser sa beauté que rehaussaient encore ses vêtements de deuil, et qui n'était autre chose que l'expression de l'âme brillant sous l'enveloppe mortelle, comme le feu de la lampe sous le cristal dépoli.

C'est sans doute pour remplacer ces apparitions d'êtres supérieurs dont parlent les livres bibliques que Dieu envoie de temps en temps sur la terre quelques jeunes filles comme Eugénie, sortes de types angéliques, de révélations incarnées que tous admirent, mais que le génie seul sait comprendre et traduire par des chefs-d'œuvre.

Il va sans dire que dans les souffrances de sa fille Courtel ne voyait autre chose que les chagrins, les inquiétudes qu'il éprouvait lui-même; douleur tout intéressée, toute bourgeoise. Mysèle, qui fleurissait dans son noir comme la rose sous un obscur buisson, n'attribuait à la mélancolie de sa sœur d'autre cause que la perte cruelle qu'elle avait faite.

Eugénie se gardait bien de la désabuser en lui confiant le secret de sa passion; elle aurait cru verser de l'eau-forte sur une fleur.

Son premier soin fut de chercher un prétexte pour renvoyer Mysèle dans sa chambre. Elle y parvint, mais ce ne fut pas sans peine ; la jeune fille se plaisait fort auprès de madame de Lafaye.

— Lisez, dit Eugénie à cette dernière dès qu'elles furent seules.

Et elle lui tendit une lettre de Corchand.

Madame de Lafaye la parcourut avec empressement : l'amour d'un autre n'est-il pas un miroir où le sien propre se reflète ?

Corchand écrivait du Jura ; la Convention l'y avait envoyé pour aider à la pacification du pays, et l'absence n'avait fait qu'augmenter son amour. Corchand ne doutait pas du triomphe de la Convention. « La fortune de M. Courtel est perdue, disait-il, et sa vie est en danger ; à vous, à votre sœur, il faut un protecteur, un soutien. Il faut un défenseur à votre père ; notre mariage peut seul me donner le droit d'être l'un et l'autre. Hâtez-vous ; pour peu que les événements marchent encore, il ne sera plus temps ; un mot, un seul mot de vous, et j'accours vous chercher moi-même à Lyon. »

Madame de Lafaye posa la lettre et fixa sur Eugénie un regard limpide et perçant ; elle

cherchait à lire sa réponse sur ses traits.

— Oui, dit-elle, oui, vous accepterez : pourquoi refuser le bonheur et la sécurité quand ils viennent à vous ?

Eugénie tira de son sein une seconde lettre.

— Voici la raison de mon refus, dit-elle.

Dans ce billet, écrit de la veille et reçu le jour même, Corchand renouvelait ses instances avec plus de force que jamais, et annonçait à Eugénie qu'un courrier extraordinaire lui apprenait à l'instant même la défaite des fédérés normands et bretons par les troupes conventionnelles.

Madame de Lafaye pâlit et laissa tomber la lettre ; cette nouvelle, qui venait confirmer les prédictions de Chamarande, était pour elle un coup terrible.

Eugénie interpréta ce mouvement autrement.

— Merci, lui dit-elle en lui prenant la main ; merci, vous m'avez comprise. Ce n'est pas au moment du danger que je puis abandonner mon père et ma sœur ; ma mère, en mourant, m'a légué ses devoirs ; je saurai les remplir.

— Mais il faut faire connaître cette malheureuse nouvelle à M. Courtel, et sur-le-champ, afin que les Lyonnais redoublent

d'activité et de courage ! s'écria madame de Lafaye.

Eugénie secoua tristement la tête.

— Les Lyonnais ne peuvent tarder à en être instruits , répondit-elle, et quant à mon père, il vaut mieux qu'elle ne lui parvienne que par la commission populaire dont il préside en ce moment une section dans son cabinet. Vous connaissez son indécision ; l'énergie des autres soutiendra la sienne.

Mysèle rentra ; presque au même instant la porte du cabinet de M. Courtel s'ouvrit.

— A ce soir, citoyen , à l'hôtel de ville ; mon service d'hôpital est en retard, dit le médecin Gilibert qui parut sur le seuil du cabinet.

Puis, saluant les trois jeunes personnes.

— Ma seule crainte , continua-t-il, maintenant que les Lyonnais ont de telles sœurs de charité, c'est qu'ils ne se fassent blesser trop souvent.

Et il passa.

Le reste du comité traversa aussi le salon ; Courtel les suivait. En apercevant madame de Lafaye , il prit sur-le-champ une pose d'orateur.

— Citoyens ! je suis très-satisfait pour mon compte des mesures que nous venons d'arrê-

ter, et voici la défense complètement organisée. La partie est belle à gagner, citoyens ! Nous la gagnerons ; et quant à moi, continuait-il avec un soupir, ce ne sont pas seulement les injures de la ville de Lyon que j'ai à venger, c'est aussi la perte cruelle que j'ai faite. Il est au fond de mon cœur une tombe qui restera toujours ouverte.

Courtél fut très-satisfait de cette dernière phrase ; ses deux filles détournèrent la tête pour cacher leurs larmes, et le comité se retira en les saluant.

Courtél s'approcha de madame de Lafaye, qui se disposait à se retirer, et après quelques mots de compliments :

— Madame la comtesse, dit-il, voudrait-elle venir se promener avec nous jusqu'aux Brotteaux ? C'est le premier jour de grandes manœuvres, et toutes les jolies femmes s'y sont donné rendez-vous pour encourager par leur présence la jeunesse lyonnaise. C'est assez dire, madame, que vous y êtes indispensable.

— J'accepte d'autant plus volontiers, monsieur, répondit madame de Lafaye, que mon intention était aussi de m'y rendre.

Eugénie et sa sœur objectèrent en vain leur deuil encore tout récent.

— Mesdemoiselles , reprit Courtel d'un ton presque sévère , il s'agit d'un devoir patriotique ; pardon , madame la comtesse , je veux dire d'une obligation forcée. Par le fait même que cette révolution vous a coûté plus cher qu'à tout autre, vous devez vous montrer plus disposées à la soutenir. Hélas ! vous ne serez pas aux Brotteaux les seules femmes en noir, et c'est ce deuil-là qu'il s'agit de faire payer à nos ennemis.

Ses filles obéirent, et une demi-heure après cette conversation, tous les quatre traversaient le pont Morand et entraient aux Brotteaux.

L'affluence y était immense. Tout ce qui n'était pas compris dans les cadres de l'armée, ou occupé aux travaux de la défense, ou retenu par des devoirs impérieux, s'y était porté avec empressement, la plupart par sympathie, quelques-uns par haine. Les femmes surtout abondaient, et cela se comprend, puisque c'était l'armée départementale active, c'est-à-dire toute la jeunesse de Lyon, qui occupait, au nombre de dix mille hommes, l'ancien champ de Mars. Ces jeunes gens, depuis longtemps exercés, manœuvraient avec l'aplomb et la dextérité de vieilles troupes. Les chaleurs étant excessives cette année, leur uniforme se

composait d'une carmagnole de nankin et d'un pantalon collant de la même étoffe, plus tout l'accessoire militaire, ce qui formait un coup d'œil assez singulier; aussi les jacobins ajoutaient-ils déjà au surnom de *muscadins* ceux de *nankins*, de *jaunets* ou de *soldats de cotonnade*.

En se retournant du côté de la ville, madame de Lafaye et ses compagnes ne purent retenir un cri de surprise.

Les fortifications du colonel de Chenelette s'élevaient comme par enchantement le long du Rhône et sur toute la crête de Lyon. Les hauteurs de Sainte-Irénée, de Sainte-Foy, se couronnaient de redoutes. Les points culminants de la Croix-Rousse apparaissaient hérissés de canons; la plupart des maisons de plaisance qui se trouvent au delà, percées de nombreuses meurtrières et entourées d'ouvrages en terre, se montraient dans le lointain pareilles à des citadelles; sur les hauteurs les plus rapprochées, on distinguait même le mouvement des innombrables ouvriers qui s'empressaient à l'ouvrage comme les abeilles autour de la ruche.

Les travaux des Brotteaux, seule partie en deçà du Rhône que les Lyonnais comptassent

défendre, étaient déjà complètement achevés. La fameuse redoute dite de Chenelette, qui défendait la tête du pont Morand, attirait surtout les regards. Cet ouvrage, solidement construit et de forme circulaire, était défendu par un large fossé avec chemin couvert ; il contenait huit pièces de canon et pouvait recevoir mille hommes : c'était la base de toute la défense des Brotteaux.

A cet aspect, et surtout à la vue de la brillante armée qui était devant elle, madame de Lafaye se sentit un peu rassurée ; toutefois elle ne donna pas à l'examen des fortifications autant de temps que nous. En dépit de ses résolutions, ses yeux cherchaient Lowitz ; elle demanda à parcourir le champ de Mars, et Courtel s'empressa d'accéder à son désir ; jamais le négociant n'avait été d'humeur plus belliqueuse.

— N'est-ce pas, madame, disait-il, les Lyonnais sont des héros ?

— Il faut le leur dire, monsieur, car nous sommes tous intéressés à ce qu'ils le deviennent, répondit madame de Lafaye en s'efforçant de sourire.

On arriva dans l'espace compris entre le camp et la Guillotière ; Courtel aperçut alors

une voiture de voyage débouchant du faubourg. Comme le pont de la Guillotière venait d'être coupé pour les besoins de la défense, cette voiture allait passer au pont Morand.

— Deux postillons, six chevaux ! je gage que c'est encore quelque commissaire de la Convention. Je voudrais qu'il s'arrêtât pour me parler, vous verriez, mesdames, comme je le recevrais, dit Courtel.

La voiture s'arrêta en effet. Courtel, à son grand étonnement, reconnut le citoyen Pingret, qui, voyageant sur réquisition en qualité de munitionnaire général de l'armée des Alpes, n'épargnait pas les frais de poste.

Fidèles à leur système, les Lyonnais laissaient passer et circuler dans Lyon, malgré les inconvénients qui pouvaient en résulter, toutes les personnes qui se rattachaient au service des armées de la frontière.

— Grande nouvelle, citoyen Courtel, grande nouvelle : les Marseillais et les Avignonnais sont battus à plate couture, dit le citoyen Pingret de sa petite voix fêlée.

— Ceci n'est ni une bonne nouvelle ni une vérité, répondit Courtel en pâlisant malgré lui, quoiqu'il désirât faire bonne contenance devant ses filles et madame de Lafaye.

— Je dis bonne nouvelle, reprit Pingret en souriant de son air faux, parce qu'il est probable que cet événement amènera la paix et empêchera toute effusion de sang ultérieure. Voici la dépêche que Dubois-Crancé a fait afficher ce matin à Grenoble.

Et il tendit à Courtel un papier imprimé qui ne contenait que la lettre suivante :

« Quinte, quatorze et le point ! J'ai gagné, Dubois-Crancé. Le quatorze, la citadelle du pont Saint-Esprit ; le vingt-cinq, Avignon ; repic et capot sur Marseille ; va le tout sur Lyon. Albitte bat les cartes, moi je coupe, et l'armée taille.
« Salut et fraternité.

« CARTEAUX. »

Courtel se retourna ; quelqu'un lisait par-dessus son épaule ; c'était Gingènes.

— Oui, bonne nouvelle, s'écria celui-ci, c'est ce qu'il faut dire toutes les fois que des lâches abandonnent des hommes de cœur.

— Ah ça ! prenez garde, citoyen Pingret, s'écria Courtel en faisant un effort sur lui-même, car il était atterré, n'allez pas répan-

dre cette proclamation à Lyon, vous vous compromettriez. Je gage que vos poches en sont pleines.

Mais la voiture était repartie ; Pingret avait joui à son aise de l'embarras de Courtel.

— Il faut que je retourne sur-le-champ à Lyon, s'écria Courtel.

— Pour faire quoi ? dit Gingènes.

— Prévenir la commission.

— Eh ! pardieu ! elle s'assemble dans deux heures, la commission. Vous ne pouvez pas faire que Carteaux n'ait gagné sa partie de piquet.

— Je n'ai pas de compte à vous rendre, citoyen, s'écria Courtel, impertinent de sa nature avec tous ceux qu'il regardait comme au-dessous de lui.

Gingènes haussa les épaules et se mit à siffler l'air de *La boulangère a des écus...*

— Venez, mesdames, venez, continua Courtel.

Gingènes se retourna, et aperçut les trois jeunes femmes ; il les salua sans leur dire un seul mot ; elles avaient tout entendu. Madame de Lafaye était pâle de crainte ; Eugénie regardait son père avec anxiété ; cette noble et fière nature s'indignait de la pusillanimité qu'elle

devinait chez celui auquel elle aurait voulu inspirer son courage.

Un roulement général venait d'annoncer la fin des manœuvres, des danses se formaient sur tous les points. L'image de la guerre s'évanouissait devant une fête joyeuse, innombrable. C'est ainsi que les Lyonnaises encourageaient leurs défenseurs, et ces premières récompenses pouvaient à quelques-uns en faire espérer de plus douces encore.

Gingènes se retirait en silence ; madame de Lafaye le rappela et lui tendit la main.

A bientôt , monsieur , lui dit-elle , car vous m'avez promis de revenir le jour du danger.

— Et ce jour-là , madame , répondit Gingènes sans prendre la main qu'on lui tendait, ce jour-là je serai de parole.

Au moment où , sur la place de la Charité, madame de Lafaye se séparait de la famille Courtel , un individu , caché derrière les rideaux d'une fenêtre de la maison opposée à l'hôtel de Rivieux , suivait du regard la belle et jeune comtesse. Ce personnage n'était autre que Chamarande. S'il avait choisi ce logement, dangereux pour un homme en quelque sorte proscrit, c'était pour pouvoir à chaque instant contrôler par lui-même la surveillance qu'il

faisait exercer sur madame de Lafaye. Chamarande ne sortait que le soir et toujours déguisé. Sa présence à Lyon n'était connue que de quelques jacobins ; s'il en eût été autrement, l'ami et le complice de Chalier et de Riard aurait bientôt vu sa liberté, sinon sa sûreté, gravement compromise. Chamarande était en ce moment à Lyon l'âme du jacobinisme et le principal lien qui réunissait encore tous ces hommes vaincus, mais non pas domptés.

Au moment où Chamarande refermait la fenêtre avec précaution, le citoyen Bellegarde entra.

Chamarande s'arrêta surpris. Il ne pouvait méconnaître Clara, et ce costume réveillait en lui d'amers souvenirs.

— Que viens-tu faire ici ? demanda Chamarande de ce ton à la fois sombre et sarcastique qui lui était habituel ; viens-tu voir si les blessures que tu m'as faites se sont bien cicatrisées, afin de les rouvrir encore ?

— Non , répondit Clara , je viens t'aider à en faire d'autres , je viens unir ma vengeance à la tienne. Et d'abord, tiens, lis.

Elle lui tendit la lettre que Chalier, en marchant au supplice, lui avait remise pour Chamarande.

Cette lettre était l'écho fidèle des derniers sentiments du fameux tribun. La certitude et le besoin de la vengeance étincelaient à chaque ligne. Puis il recommandait Clara à Chamarande.

« Dans cette jeune femme, disait-il, j'ai reconnu la véritable républicaine : ce n'est, je le sais, ni Virginie ni Lucrèce... Mais si elle a partagé les vices de Persépolis, elle les a expiés ensuite par la pratique des vertus de Sparte ; elle veut venger Riard : aide-la. »

L'enveloppe contenait une seconde lettre avec cette suscription :

« Recommandée au civisme du commandant Chamarande, pour remettre au citoyen Collot-d'Herbois le jour où Lyon sera pris. »

Chamarande posa la lettre et regarda fixement Clara ; il fut frappé de l'expression de sa haine.

— Tu aimais donc bien Riard ? lui dit-il.

Clara sourit, mais ce sourire était terrible.

— Je ne lui ai pardonné que la veille de sa mort, dit-elle, avant je l'aurais tué...

— Mais alors ?...

— Eh ! que t'importe d'où vient ma haine, pourvu qu'elle frappe ?

— Tu souffres donc bien? reprit Chamarande.

— Comme toi.

— Ah! je devine, reprit Chamarande en riant de la même manière que Clara souriait. Il paraît, mon beau chevalier, que décidément nous sommes en sympathie. Je crois, Dieu me damne! que si Satan, sous la forme de l'amour, ne s'était pas emparé de mon être, je deviendrais amoureux de toi. Quel est le nom de l'infidèle?

— Tu veux le savoir? s'écria Clara; eh bien! c'est le vicomte de Lowitz.

Chamarande se leva d'un bond comme si un serpent l'eût mordu.

— Ta main, citoyenne, ta main! dès aujourd'hui ta vengeance devient la sœur de la mienne.

— Ne te sers pas de ce mot, dit Clara avec une expression indéfinissable; il ne m'a jamais porté bonheur.

En ce moment, un bruit d'armes et de pas se fit entendre, et l'on frappa brusquement à la porte.

Le premier mouvement de Chamarande fut de saisir ses pistolets; mais presque aussitôt il les replaça sur son secrétaire.

— Encore trahi par elle ! dit-il ; elle est à sa fenêtre sans doute, je ne veux pas lui donner le plaisir de m'entendre tuer.

Madame de Lafaye, toutefois, n'était pour rien dans cette arrestation : la veille au soir, Chamarande avait été reconnu et épié. La commission populaire qui le faisait arrêter avait donné ordre qu'on le conduisît immédiatement devant elle, et c'est ce qui fut exécuté.

La nuit était tombée, et Chamarande arriva à l'hôtel de ville sans trop exciter la curiosité publique. Il fut aussitôt introduit dans cette même salle du conseil qui avait vu finir le règne de la municipalité jacobine. Les Lyonnais n'avaient pas voulu effacer les traces de leur victoire ; les murs étaient encore criblés de balles, et l'on voyait, incrusté dans la boiserie, le boulet de l'artilleur provençal, monument laconique plus éloquent que le bronze et le marbre.

A l'entrée de Chamarande, tous les membres de la commission se levèrent : c'était un hommage rendu à sa bravoure. On n'avait pas oublié que de ce même hôtel il avait failli faire sauter tout un quartier de la ville.

Une vive discussion était engagée à la com-

mission sur la question de savoir si une lettre à l'adresse de Chamarande qu'on avait surprise dans la banlieue, et qui annonçait la victoire de la Convention sur les fédérés de Normandie, était vraie ou supposée. Beaucoup penchaient pour cette dernière opinion ; ils se fondaient sur la coïncidence qui existait entre cette lettre et la nouvelle apportée du Midi par Pingret, ainsi que sur l'intérêt de la Convention à jeter le découragement parmi les Lyonnais.

On présenta la lettre à Chamarande, mais pliée de manière qu'il ne pût voir que l'adresse, et on lui demanda le nom du signataire.

Un seul coup d'œil lui suffit pour reconnaître l'écriture de son plus actif correspondant ; mais il n'en dit rien, voulant savoir quelle était cette lettre qui agissait si vivement sur l'assemblée.

— La signature se trouve-t-elle sur la première page ? demanda-t-il.

— Quel est le but de cette question ? dit le président.

— Je ne saurais, reprit Chamarande, à la seule vue de l'adresse reconnaître l'écriture ; les caractères sont trop gros. D'un autre côté, si

je lis toute la lettre, peut-être penserez-vous que je ne vous dis pas la vérité. Or il est certain que si je nomme le signataire sans tourner la page, j'aurai bien réellement reconnu l'écriture.

— C'est juste, citoyen, dit le président; lisez, mais ne tournez pas la feuille.

En apprenant la défaite des fédérés normands, Chamarande sut dissimuler sa joie.

— Ceci n'a rien qui me surprenne, dit-il froidement; j'ai quelque habitude de la guerre, et j'ai prévu ce qui arrive. Vous pouvez vous attendre à recevoir aujourd'hui même ou demain d'autres nouvelles de ce genre. La Convention n'aura pas fait la faute de n'engager la guerre que sur un seul point, et partout le résultat sera le même.

Il y eut un mouvement dans l'assemblée, qui connaissait déjà la victoire de Carteaux.

— La preuve que cette dépêche n'est pas supposée, reprit Chamarande, c'est que le signataire est le citoyen Laussel; elle aura été interceptée chez le citoyen Guilloud, pépiniériste à Écully.

Il y eut un second mouvement; Chamarande comprit qu'il n'agissait plus comme prisonnier, mais comme représentant d'un pouvoir vainqueur.

— Ce Guilloud, reprit-il, n'a, comme beaucoup d'autres, que le défaut d'être trop patriote.

Un murmure s'éleva, mais presque bien veillant : c'était une première protestation.

— Si ma correspondance peut vous être agréable, citoyens commissaires, continua Chamarande, ne vous gênez pas, et Dieu veuille que vous en profitiez ! Voulez-vous un mot de moi pour que le citoyen Guilloud et quelques autres vous remettent toutes mes lettres ?

On accepta, et l'on tendit à Chamarande ce qu'il fallait pour écrire. La proclamation de Dubois-Crancé, mêlée à d'autres papiers, se trouvait sous la feuille dont il se servit ; Chamarande la lut sans que ses yeux parussent cesser de suivre sa plume : il resta impassible, mais la joie bouillonnait dans son cœur.

On adressa ensuite quelques questions à Chamarande sur sa présence à Lyon ; il répondit qu'en y restant, il obéissait à la Convention, qui lui avait ordonné de continuer à y prendre soin de tout ce qui se rattachait aux intérêts matériels de l'armée des Alpes, et il exhiba l'ordre qu'il avait en effet reçu à ce sujet ; il ajouta que, s'il n'avait pas affecté de se montrer en public, de crainte d'exciter quel-

que trouble, il ne s'était pas caché non plus ; qu'il avait même fait plusieurs visites dans les magasins militaires, et qu'il continuerait à remplir son devoir jusqu'à ce que la force l'en empêchât.

Un mouvement d'approbation l'interrompt. Le président se leva : c'était Courtel.

— Messieurs, dit-il, l'assemblée invite le citoyen Chamarande aux honneurs de la séance. La présence du citoyen ne change rien à nos débats ; il pourra se convaincre par lui-même de notre pur républicanisme, dont la Convention paraît douter.

Courtel continua par un magnifique éloge des Lyonnais, qui, à l'en croire, tenaient encore dans leurs mains les destinées de la France. D'après lui, les avantages que venait de remporter la Convention étaient insignifiants et sans portée aucune ; les Lyonnais n'en étaient pas moins sûrs de vaincre. Courtel exagéra cette thèse au point de devenir agressif, violent même, si bien que de nombreux murmures s'élevèrent. Ces murmures, Courtel les souhaitait en les provoquant ; ils lui donnaient la mesure de ce que sa lâcheté pouvait oser.

— Attention, dit Gingènes à l'oreille de Ma-

dinier. Le citoyen Courtel me fait l'effet de ces enfants qui chantent quand ils ont peur.

Chose singulière, Courtel avait réussi à se faire passer pour un homme d'énergie. Gingènes était le seul qui le soupçonnât tel qu'il était réellement.

— Oui, continua l'orateur, la lutte est inévitable et son issue certaine ; mais nous devons nous présenter au combat comme il convient à de francs républicains, sans laisser même à nos adversaires le plus léger doute sur nos intentions. Il importe de décourager par une manifestation publique et solennelle le royalisme qui cherche à se glisser parmi nous. Ce n'est pas ici une question de sûreté, c'est une question d'honneur. Il ne faut pas que le monde puisse croire un seul instant que nous avons repoussé l'anarchie pour nous rejeter dans les bras du despotisme. En conséquence, je propose l'acceptation de la constitution.

Le grand mot était lâché. On sait que la Convention avait tout d'abord contribué au soulèvement des départements en promulguant la constitution de 93. Accepter cette constitution, c'était donc en quelque sorte reconnaître l'autorité de l'assemblée souveraine.

Un violent tumulte accueillit cette proposi-

tion ; Gingènes , Madinier , le royaliste Rambaud et quelques autres membres s'opposaient de toutes leurs forces au projet de Courtel. Mais la confusion était telle , qu'aucun autre orateur ne put se faire entendre. C'était ce que voulait la majorité , qui inclinait pour Courtel. La commission populaire venait d'être reconstituée , et , comme dit un écrivain contemporain , les hommes de plume avaient succédé pour un moment aux hommes d'énergie.

L'ordre n'était pas encore rétabli , lorsque deux messages arrivèrent à l'assemblée. Le premier était la confirmation de la défaite des fédérés en Provence et en Normandie ; le second , une lettre de Dubois-Crancé , qui réclamait Chamarande. Dubois avait joint à sa lettre , comme pièce à l'appui , la nomination de cet officier au commandement d'une des brigades du corps de Savoie , et l'ordre de partir sur-le-champ.

Comme nous l'avons déjà dit , tout ce qui se rattachait aux armées des frontières avait toujours été respecté par les Lyonnais. On délivra à Chamarande la permission de sortir de la ville , puis on se sépara sans avoir rien décidé sur la proposition de Courtel.

Chamarande trouva sur le grand escalier Pingret qui l'attendait.

— J'espère, dit le fournisseur, que je suis intervenu à propos ; c'est moi qui leur ai fait remettre la dépêche de Dubois-Crancé.

— Bah ! reprit Chamarande, ils n'auraient pas osé me retenir. Les Lyonnais ont déjà peur.

— C'est ce que tu verras bientôt, citoyen, s'écria Gingènes qui descendait furieux avec Madinier. A présent que nous sommes quittes, je te donne rendez-vous à la première redoute qu'on attaquera.

— J'y serai, répondit froidement Chamarande.

Gingènes passa.

— Si tu m'en crois, citoyen, dit Pingret à voix basse, nous décamperons à l'instant même. Dubois a le plus grand besoin de toi ; les hostilités vont commencer ; il a déjà détaché de l'armée des Alpes quinze bataillons et six cents chevaux ; nous le trouverons en personne sur la route de Lyon à Genève.

— Partons alors, s'écria Chamarande ; mais il faut avant que je rentre chez moi.

Tout en causant, ils étaient arrivés dans une petite rue obscure près des Terreaux.

Là attendait une voiture de voyage tout attelée.

— Monte, dit Pingret, nous passerons place de la Charité.

Quelques minutes après, Chamarande, suivi de Pingret, rentrait dans sa chambre où Clara était encore.

— Nous les tenons, s'écria Chamarande, la guerre va commencer et je pars.

— Je pars avec toi, dit Clara.

Le fournisseur savait ce que c'était que Bellegarde.

— Bravo ! s'écria-t-il, ma voiture est large, et il y a toujours place pour une jolie femme.

— Filons, dit Chamarande, je crois que le peuple commence à s'attrouper.

On descendit. En effet, la foule se pressait, menaçante, autour de la voiture. L'arrivée de Pingret, l'arrestation de Chamarande, et surtout les revers des fédéralistes, avaient déjà circulé.

En arrivant sur le seuil de la porte, Bellegarde siffla deux fois. Un homme parut et s'élança sur le siège : c'était le coadjuteur.

— Fouette ! postillon, dit Chamarande.

Mais au milieu de cette multitude dont l'irritation devenait de plus en plus marquée,

les chevaux ne pouvaient avancer que lentement.

Attirée par le bruit, madame de Lafaye était à la fenêtre.

— Au revoir, ma femme ! lui cria Chamarande.

— A bientôt, Élise ! ajouta Clara.

— A demain sur l'échafaud ! dit une troisième voix.

La foule se précipita furieuse, mais c'était trop tard, les chevaux emportaient la voiture au triple galop.

VII

Nous sommes au 7 août 1793.

Les troupes de Dubois-Crancé sont arrivées devant Lyon. Elles occupent le plateau de Montessuy, situé entre les deux fleuves, à l'est de la Croix-Rousse. D'autres forces doivent les suivre bientôt.

Dans la ville le tocsin sonne à toute volée ; les tambours battent le rappel. De toutes parts les citoyens armés courent rejoindre leurs sections ; le reste de la population se forme en groupes inquiets ; les plaintes des femmes se mêlent aux malédictions des vieillards. De

temps à autre le silence s'établit ; chacun prête l'oreille.

Ce qu'on écoute, c'est un bruit sourd et lointain, mais puissant ; il vient de l'orient et domine par intervalles tout le tumulte de l'intérieur.

Ce bruit, c'est celui de la première canonade.

Le temps est sombre et chargé d'électricité ; de larges nuages noirs, chassés par le vent, arrivent successivement sur la ville et se fondent en violentes ondées ; puis la foudre éclate. Et alors, devant cette grande voix, tout ce bruit, toutes ces clameurs se taisent pour recommencer ensuite.

Un instant entraînés par ces hommes toujours nombreux qui cachent la faiblesse du cœur sous l'énergie de la langue, les Lyonnais ont accepté en vain la constitution. Ce n'est pas assez qu'ils se soumettent, il faudrait qu'ils se missent à genoux pour que le bourreau n'eût plus qu'à choisir.

L'isolement où allait se trouver Lyon devenait effrayant. L'Ain, le Jura et tous les autres départements voisins, à l'exception de la Haute-Loire, l'avaient abandonné ; le camp de Jalez disparaissait de la Lozère soumise ; Marseille

ouvrait ses portes à Carteaux, et Bordeaux rappelait son armée dans ses murs.

Cependant les Lyonnais n'hésitèrent pas, et voici leur réponse à la première sommation de l'armée conventionnelle :

« Vos propositions sont encore plus atroces que votre conduite ; nous vous attendons, et vous n'arriverez à nous que sur un monceau de cadavres. »

On prétend qu'en plein hôtel de ville Précý scella du pommeau de son épée cette fière et laconique dépêche, qui eut pour résultat le commencement des hostilités.

Dans l'après-midi de la journée où nous nous trouvons, un des rares fiacres qui restaient encore à Lyon sortit de l'hôtel de ville et vint s'arrêter place de la Fédération, dans la cour de l'hôtel Courtel.

La portière s'ouvrit et Courtel descendit, suivi de deux ou trois autres administrateurs.

— Ainsi, citoyen, dit un de ces derniers, vous êtes décidé !

— Oui, dit Courtel.

— Votre dévouement est admirable ; mais songez aux conséquences malheureuses qu'il peut avoir pour vous. Qui vous dit que ces ennemis respectent en votre personne le ca-

ractère de l'envoyé et le droit des gens? Il en est temps encore, réfléchissez; songez que vous êtes au nombre des citoyens les plus honorables de Lyon, et par conséquent des plus compromis.

Courtél fit un soubresaut; il était sur le point de nier, mais il s'arrêta.

— Toutes mes réflexions sont faites, dit-il. Il est de l'intérêt de la ville qu'un de ses administrateurs ait une conférence avec les crancéens avant que les hostilités ne deviennent plus graves. Une simple conversation aplanit souvent des difficultés insurmontables dans une négociation par correspondance. Les représentants respecteront mon caractère d'envoyé; si je me trompe, j'aurai du moins la consolation de mon dévouement.

— Et l'histoire enregistrera votre nom à côté de celui d'Eustache de Saint-Pierre. Mais, nous l'espérons, il n'en sera point ainsi. L'amour de vos compatriotes, l'estime de vos ennemis vous récompenseront de votre généreuse action.

Courtél s'inclina.

— Je ne fais, dit-il, que donner là-haut un coup d'œil à mes affaires, et je pars sur-le-champ.

— Adieu, notre digne ami ; puissions-nous vous revoir ! s'écrièrent les trois administrateurs en le pressant dans leurs bras.

Malgré son empire sur lui-même, la figure de Courtel indiquait en ce moment une sorte de contrainte. Si les administrateurs s'en aperçurent, ils ne l'attribuèrent qu'à ce qu'éprouve tout homme qui quitte ses foyers, sa famille, sans savoir s'il reviendra.

Ses amis partis, Courtel respira comme soulagé d'un grand poids. Il appela ses filles, mais elles avaient tout entendu, elles étaient déjà près de lui.

— Non, s'écria la plus jeune, non, vous ne nous abandonnerez pas !

Pour toute réponse, Courtel prit Mysèle et la jeta dans le fond du fiacre.

— Monte, dit-il à Eugénie, qui restait immobile et stupéfaite.

— Ah ! s'écria celle-ci, je devine une lâcheté ; vous ne vous perdez pas , mon père , vous vous déshonorez !

— Tais-toi, malheureuse ! veux-tu me faire tuer ? répondit Courtel en la poussant dans le fiacre, qui partit aussitôt.

Cachées au fond de la voiture, les deux jeunes filles sanglotaient, mais tout bas ; la

dernière parole de Courtel leur avait montré une terrible alternative.

En arrivant à la Croix-Rousse, on atteignit une compagnie du bataillon de Washington ; elle était composée de jeunes gens à peine sortis des bancs de l'école. Toute cette jeunesse courait aux avant-postes comme des écoliers à leur récréation , en criant : *Vive Précý ! vive la guerre !*

Une fois au sommet des rampes de la Croix-Rousse, le fiacre, lancé au galop, finit par dépasser le bataillon.

— Ah ! murmura Eugénie, l'infamie va encore plus vite que la gloire.

Courtel lui lança un regard irrité ; mais il ne répondit pas, et comme le bruit plus retentissant du canon indiquait qu'on allait arriver aux avant-postes, il jeta sur ses filles, afin de mieux les cacher, un manteau dont il s'était muni.

On sortit du faubourg ; il présentait de ce côté, aux attaques futures de l'ennemi, un immense amphithéâtre de maisons, presque toutes crénelées, et qui avaient encore, à cette époque, pour contre-fort et pour enceinte, une longue ligne de hauts et antiques remparts nouvellement réparés, et s'étendant

d'un fleuve à l'autre. Au dehors, entre la Croix-Rousse et Montessuy, les Lyonnais avaient fait, de la plupart des enclos et des maisons, autant de redoutes ou de forteresses. C'était sur la limite de ces avant-postes, un peu au delà du petit village de Cuires, que le premier engagement avait lieu.

En approchant de ce point, le cocher ralentit prudemment l'allure de ses chevaux, pendant que partaient à toute bride deux trompettes qui escortaient la voiture depuis l'hôtel de ville ; bientôt, des deux côtés, le feu cessa.

Une des batteries d'où les Lyonnais tiraient depuis le matin commandait la route même de Montessuy entre la maison Panthot et le cimetière de Cuires, deux autres positions également fortifiées. Pendant que quelques artilleurs ouvraient les barricades et enlevaient les chevaux de frise, la voiture fut obligée de s'arrêter à côté des canons encore fumants. Une sorte de gaieté régnait parmi tous ces hommes : les Lyonnais prenaient goût au jeu meurtrier qu'ils commençaient à jouer.

Un des soldats aperçut le manteau qui cachait mesdemoiselles Courtel.

— Ah ! parbleu ! dit-il, je suis sûr que le

parlementaire est un commerçant ; il profite de l'occasion pour se livrer à l'exportation des soieries avec ou sans commandite.

— Laisse donc, dit un autre, ne vois-tu pas qu'il craint de s'enrhumer ? Il sait qu'il fait chaud ici, et il a peur de prendre froid là-bas près de la rivière.

Aucun de ces Lyonnais ne connaissait Courtel.

— Ah ça ! citoyen parlementaire, dit un troisième avec toute la liberté de l'époque, garde-toi bien de nous donner la paix trop vite ; laisse-nous le temps d'en descendre encore quelques-uns pendant que nous y sommes ; encore quelques parties de boules.

Cependant le chef du poste, debout sur l'épaulement, considérait avec attention la ligne ennemie à l'aide d'une petite lunette de poche, si bien qu'il ne se détournait même pas à l'arrivée de la voiture.

— Je crois fort que c'est lui ; regarde toi-même, citoyen Belval, dit-il en passant la lunette à un autre officier.

— Oui, commandant, c'est bien là le général Chamarande.

— Que le feu recommence donc, sacrédié ! Quand je pense que tout à l'heure il est venu

à portée de pistolet, et que la fumée m'a empêché de le reconnaître ! Qu'on fasse filer cette voiture, et au diable tous les parlementaires !

— Commandant, dit un soldat, voici le laissez-passer signé de l'hôtel de ville.

Gingènes prit le papier ; il le regarda à peine et allait le rendre, lorsque par hasard le nom de Courtel tomba sous ses yeux. Il courut à la voiture qui était déjà hors de la redoute.

— Ah ! c'est vous, citoyen, et où allez-vous comme ça ? dit-il d'une voix moitié colère, moitié railleuse.

— Mon laissez-passer a dû vous le dire, citoyen, répondit Courtel troublé.

— Vraiment ! dit Gingènes.

Et d'un revers de main il enleva le manteau qui couvrait les deux jeunes filles ; toutes deux tombèrent à genoux à la fois.

— Grâce ! M. Gingènes, grâce pour notre père !

— N'est-ce pas, reprit Eugénie en s'emparant d'une de ses mains, n'est-ce pas que vous ne nous avez pas sauvées pour nous perdre aujourd'hui ?

Le charcutier jeta sur les jeunes filles un

regard de pitié, puis d'un second coup d'œil il écrasa Courtel.

— Savez-vous, M. de Courtel (et il appuyait sur ces mots), ce que l'on fait des traîtres ?

Courtel garda le silence.

— On les tue et on les enterre sur-le-champ, de peur que la peste qu'ils portent avec eux ne se communique. C'est-à-dire que tu mérites d'être fusillé, et par derrière encore. Holà, vous autres !

Courtel pâlit.

— Grâce ! grâce ! répétèrent Eugénie et Mysèle.

Les soldats accouraient, mais un geste de Gingènes les retint.

— Tu n'es pas digne d'avoir de telles filles ; elles te sauvent la vie aujourd'hui. Va-t'en donc, puisque tu l'as voulu, va-t'en comme un traître et un lâche, et rappelle-toi ce que je t'ai dit aux Brotteaux le jour où déjà tu branlais au manche : mieux vaut un lâche dehors que dedans.

Gingènes ferma brusquement la portière, la voiture repartit. Les trois personnes qu'elle contenait gardaient un morne silence. Gingènes s'était chargé de faire à Courtel les adieux de la ville de Lyon.

On arriva en quelques minutes aux avant-postes ennemis. Les deux trompettes lyonnais furent alors remplacés par un piquet de cavalerie chargé d'escorter la voiture jusqu'au quartier général du représentant Dubois-Crancé. Le chemin qu'elle suivait conduisait au château de la Pape, la maison de campagne de Courtel. C'était là qu'Eugénie et Mysèle avaient passé leur enfance, là qu'Eugénie avait connu Corchand. Ces souvenirs, comparés à la triste réalité du moment, avivaient encore la douleur des deux jeunes filles.

Le château de la Pape n'était autre chose qu'une maison bourgeoise à deux ailes carrées et d'assez belle apparence, située à une lieue de Lyon, sur la route de Genève, et sur un des points culminants de cette chaîne de coteaux qui s'étend depuis la Croix-Rousse jusque dans le département de l'Ain; aussi découvrait-on parfaitement de la Pape la ville de Lyon, les plaines qui l'entourent au midi, et tout le cours du Rhône.

Après avoir traversé une longue avenue de marronniers, la voiture s'arrêta dans la cour en forme de terrasse qui s'étendait devant la principale façade de la maison.

Là un homme se tenait courbé et attentif devant une longue-vue braquée sur la Croix-Rousse ; dans un coin de la cour, deux soldats débridèrent un cheval encore tout fumant.

En apercevant Courtel qui descendait de voiture, l'homme à la lunette courut à lui et le serra dans ses bras.

— Enfin te voici, mon cher Courtel ! s'écria-t-il.

Puis, prenant l'une après l'autre Eugénie et Mysèle, il les déposa à terre, non sans les avoir embrassées paternellement toutes deux.

— Tu me permets, n'est-ce pas ? Comme elles ont grandi ! comme elles sont belles ! c'eût été dommage de les laisser exposées aux bombes et aux boulets.

Saisies et tremblantes, Eugénie et Mysèle se taisaient comme se tait la fauvette dans les serres de l'épervier.

— Je vous retrouve donc toujours le même, cher ami ? dit Courtel en pressant avec effusion les mains de Dubois-Crancé, car c'était lui.

— En douterais-tu ? morbleu ! Il ne me manquerait plus que de t'avoir fait peur

comme à tes filles ! Je crois que ces chères enfants ne me reconnaissent pas.

— La canonnade les a effrayées, et puis elles étaient si petites quand tu as quitté Lyon, reprit Courtel, en prononçant ce *tu* avec un bonheur infini.

— Ah ! parbleu ! si elles fussent restées, c'eût été bien autre chose. Mes chers et bons amis, comme je me réjouis de vous voir tous trois en sûreté !

Et s'emparant à la fois des mains des filles et de celles du père, Dubois-Crancé les pressa à son tour dans les siennes.

Courtel pleurait d'attendrissement. Un superbe chien de garde, de la race des Alpes, sortit en ce moment de sa niche, et vint, par ses caresses et ses aboiements, témoigner à ses jeunes maîtresses sa joie de les revoir. Mais celles-ci étaient trop émues pour s'occuper de lui ; ce fut à peine si la petite main tremblante de Mysèle put effleurer les longues soies du fidèle animal.

Le représentant comprit que toutes deux avaient besoin de repos ; il fit appeler la citoyenne Dubois-Crancé qui, arrivant presque aussitôt, reçut les jeunes filles à bras ouverts.

Petite, toute ronde, haute en couleur, em-

pressée, bienveillante, mais commune, la mère Dubois (c'est ainsi que l'appelaient les soldats) avait épousé le généralissime en herbe lorsqu'il n'était encore que commis-greffier. On eût dit un jalon posé pour indiquer à l'heureux député la route parcourue.

Sur un signe de son mari, madame Dubois passa ses gros bras sous les tailles délicates des deux jeunes filles.

— Venez, mes chères amours, venez revoir vos pigeons, vos canards, votre volière; j'ai eu grand soin de toutes vos bêtes : elles étaient d'abord aussi farouches que vous, mais elles m'aiment maintenant comme vous m'aimerez bientôt.

Dubois-Crancé resta seul avec Courtel.

Le célèbre représentant était alors un homme d'une cinquantaine d'années; ses cheveux crépus et abondants grisonnaient à peine, et sa figure aurait passé pour belle, si elle n'eût pas été criblée par la petite vérole; son extérieur ne manquait pas d'une certaine dignité. Le parfait contentement de lui-même y dominait à première vue. Ainsi que le disait si originalement Camille Desmoulins en parlant de Saint-Just, lui aussi portait sa tête comme un saint-sacrement. Il s'imaginait exceller en

toute chose ; chacune de ses nombreuses prétentions devenait pour lui une jouissance. Son admiration, on le voit, avait beaucoup à faire, et, quoique cette tâche variât chaque jour, c'était surtout le grand général, le parfait administrateur, l'habile diplomate et le littérateur émérite qu'il révérait en sa propre personne. Ce n'était pas qu'il manquât de capacité ni même de talent, seulement sa vanité était un verre grossissant dont il ne se servait que pour lui ; quand il s'agissait de juger les autres, il retournait la lunette.

Courtel et Dubois-Crancé étaient amis de collège. Quelques années auparavant, le riche négociant avait procuré à Dubois l'appui des échevins de Lyon. Dubois avait ainsi obtenu une place de lieutenant des maréchaux de France, place qu'il sollicitait depuis longtemps, et qui n'était donnée d'habitude qu'à des gentilshommes. La noblesse avait été aussi une de ses prétentions, mais celle-là lui était passée pour le moment.

Dès l'arrivée de l'armée conventionnelle, Courtel avait écrit à Dubois pour lui demander ses conseils ; cette lettre renfermait une copie de celle que le négociant avait obtenue de Chalier.

C'était la réponse de Dubois-Crancé qui avait décidé Courtel à quitter Lyon, où son influence depuis quelque temps avait fait place à celle des hommes d'énergie.

Au moment où la citoyenne Dubois-Crancé entra dans la maison avec mesdemoiselles Courtel, une ordonnance arrivant de Montessuy apporta un message de la ville. La commission populaire, prévenue par Gingènes, s'était hâtée d'écrire à Dubois-Crancé au sujet de Courtel. Elle retirait à ce dernier tous les pouvoirs qu'elle lui avait donnés, désavouait d'avance toutes ses démarches, et s'exprimait sur son compte avec une indignation facile à concevoir.

Dubois-Crancé haussa les épaules et mit la lettre dans sa poche.

— Les Lyonnais sont des fous et des maldroits, dit-il brusquement.

— Et des ingrats, répondit d'un ton pénétré Courtel, qui devinait ce qu'était le message et pourquoi le représentant ne lui en donnait pas lecture. C'est en traînant aujourd'hui mon nom dans la boue qu'ils me récompensent de tout ce que j'ai fait pour eux; repos, carrière, fortune, depuis trois ans je leur ai tout sacrifié. Ma femme est morte

triste victime de leurs funestes dissensions, et aujourd'hui, parce qu'ils veulent se perdre, il faut que je m'engloutisse, mes enfants et moi, dans l'abîme que creuse leur obstination. Ce n'est pas ainsi que je comprends les devoirs du père de famille et ceux du citoyen ; et, après tout, Lyon à lui seul n'est pas la France. Si chaque fraction de la France pouvait dire : « La loi m'opprime, je résiste, » il n'y aurait plus de gouvernement.

Cette dernière phrase était prise mot pour mot dans une proclamation de Dubois-Crancé, et Courtel le savait.

— Très-bien ! mon ami, s'écria ce dernier, tu es dans les vrais principes. Les Lyonnais ont des députés à la Convention, ils ont reconnu la nouvelle constitution, ils doivent donc obéissance aux pouvoirs que cette constitution a créés, c'est clair comme le jour ; as-tu lu les lettres que j'ai adressées aux rebelles ?

— Deux modèles de raison et de style, se hâta de répondre Courtel.

— Oui, ce n'est pas mal ; j'ai soigné ça, comprenant que j'écrivais plutôt pour l'histoire que pour ces enragés, qui ne m'ont répondu que par des injures. Tu sais que,

quand je veux, je ne manque pas d'éloquence, mais cela n'empêche pas que mes meilleurs arguments ne soient là-haut dans mes canons. Mon cher Courtel, fais-moi le plaisir de donner un coup d'œil à ces redoutes, c'est moi-même qui en ai dessiné les plans. Un officier fort distingué du génie, le capitaine Aubert Dubayet, que la Convention m'a envoyé la semaine dernière, prétend que ce sont autant de chefs-d'œuvre de l'art des fortifications.

Et le représentant tourna sur la Croix-Rousse la longue-vue à pied dont il se servait à l'arrivée de Courtel.

— Prends ton point, mon cher. Ah ! mais, pardieu ! tu la connais, cette longue-vue, c'est la tienne ; quand je suis venu m'établir ici, chez toi, je l'ai trouvée dans ta chambre ; elle est excellente ; hier, à Montessuy, un boulet de canon a failli me l'enlever ; j'aurais été, parbleu ! très-fâché de la perdre.

Courtel s'empressa de faire l'éloge des redoutes et celui de la longue-vue, en ajoutant qu'elle était, comme tout ce qu'il possédait, à la disposition de son ami.

En ce moment un convoi de blé traversa l'enclos ; il venait de la ferme et se rendait au village de Calvire, où se trouvait la manuten-

tion. La première charrette était péniblement traînée par deux chevaux encore remarquables de forme, mais maigres, exténués ; les conducteurs les faisaient tirer à grands coups de fouet.

Courtél soupira : ces chevaux, c'était son plus bel attelage, qu'il avait envoyé à la Pape afin de le dérober à la réquisition lyonnaise ; ce blé, c'était la récolte de son domaine.

— Je te quitte pour quelques instants, cher ami, dit Dubois-Crancé ; j'aperçois plusieurs officiers qui me cherchent. N'oublie pas que nous dînons tous ensemble aujourd'hui ; ce sera un repas de famille : il n'y aura d'étranger que mon collègue et commensal, Gautier de l'Ain, à qui je te présenterai. Pardonne-moi de continuer à faire le maître chez toi, c'est dans ton intérêt.

Courtél profita de cette absence pour parcourir les alentours de la maison et jeter du haut des points culminants quelques regards sur sa vaste propriété. Quoiqu'elle ne fût pas aussi dévastée que les domaines voisins, Courtél n'en faisait pas moins de tristes réflexions sur les misères de la guerre, lorsqu'une rencontre imprévue vint donner un autre cours à ses idées.

Un peu au-dessous de la maison se trouvait ce qu'aujourd'hui on appelle encore en province un bois anglais ; Courtel suivait la lisière de ce bois, comptant machinalement les nombreux pieds d'arbres qu'on avait coupés pour les redoutes de Montessuy, lorsqu'en arrivant à l'une des extrémités il crut reconnaître la voix du cocher qui l'avait conduit. Le négociant, pour mieux voir, se plaça sur un tas de terre fraîchement remuée ; il découvrit alors à travers les feuilles le cocher en question, assis sur un banc auprès d'un autre individu.

— Sacrebleu ! disait l'automédon de Courtel, je te passe mon billet, citoyen représentant, que depuis leur exécration 29 mai, si tous les robinocrates, les agioteurs et les muscadins de cet infâme Lyon ne m'ont pas mis en chair à pâté en ma qualité de quintuple révolutionnaire, ce n'est pas l'envie de mordre qui leur a manqué, tonnerre ! Ils avaient léché mon sang au 29, ils en voulaient encore.

— Tu as donc été blessé lors du combat, citoyen ? demanda l'autre personnage.

— Si je l'ai été, morbleu ! une fois, deux fois, trois fois, à chaque attaque : au pont Morand, à la place des Carmes, à l'hôtel de ville, d'où je suis sorti un des derniers. Tu comprends

bien, citoyen représentant, que quand il s'agit de cogner, des patriotes comme toi et moi ne restent pas au dernier rang.

Celui auquel s'adressait ce compliment collectif était un homme d'une quarantaine d'années, maigre, fluet, chétif, et qu'un souffle aurait renversé. Sa figure, quoique irrégulière, n'était cependant ni insignifiante ni vulgaire; une vue excessivement basse, et l'habitude de se servir presque constamment d'un lorgnon, achevaient de donner à sa physionomie fine et réservée quelque chose de sournois et de faux. Cet homme inspirait tout d'abord une défiance qui se changeait ensuite en crainte lorsqu'on savait que c'était le représentant Gautier des Orcières.

Il faisait face à Courtel, qui, l'ayant vu plusieurs fois à Lyon, le reconnut parfaitement, et retint son souffle pour mieux entendre.

— Il est encore heureux, citoyen Lamballe, que tu aies guéri si vite, répondit Gautier avec une légère nuance d'ironie et d'incrédulité.

— Oui, la carcasse est bonne, et l'amour de la patrie me soutenait. Une fois rétabli, comme je ne pouvais rester toujours caché, que le théâtre était fermé, et qu'*item* il fallait vivre, les amis m'ont donné le choix entre deux pla-

ces qu'ils avaient à leur disposition : celle de cocher de fiacre et celle de curé constitutionnel, pour boucher le trou qu'a laissé ce pauvre Bottin en se faisant tuer à l'hôtel de ville. J'ai pris la première, ça m'allait mieux.

— C'est-à-dire, citoyen, que tu aimes mieux le vin que l'eau bénite.

— Un peu ! et puis c'est plus sûr. Le premier rôle du Grand-Théâtre, le citoyen Lamballe, perché entre deux rosses ! Jamais ces enragés de modérés n'auront l'idée d'aller me chercher là ; avec ça que je ne me suis pas mal grimé... Tous ces brigands me payeront cher la vie qu'ils me font mener. J'ai faim d'aristocrates, mille bombes ! et je commence à trouver que mon rôle de bardot est un peu long.

— Tu en es quitte dès aujourd'hui : je vais te faire entrer dans le bataillon des patriotes lyonnais, et là tu pourras te donner tant que tu voudras le plaisir d'être le premier au feu.

— Du tout ! du tout ! s'écria Lamballe ; si je n'écoutais que ma satisfaction personnelle, j'accepterais ; mais l'amour de la patrie avant tout. Ne vous faut-il pas quelqu'un de sûr à Lyon pour les signaux et les incendies dès que le bombardement commencera, pour les émeutes au besoin ?

— C'est juste, dit Gautier, et nous comptons sur toi.

— Sois tranquille, tu me jugeras à l'œuvre. Tiens, tu ne croirais pas que depuis que je mène mes rosses j'ai déjà enregistré bien des choses qui nous serviront plus tard à faire enfiler le chemin de la guillotine à un tas de scélérats? Il n'y a plus que nous autres, cochers de fiacre, qui faisons le service de la ville : pas plus de voitures bourgeoises que sur la main ! Tu comprends, on baisse les vitres, et puis l'on écoute. Par exemple, je conduis presque tous les jours à l'hôtel commun quelque membre de leur prétendue commission populaire. Il faut les entendre quand ils reviennent, les brigands !

— Connaitrais-tu, par hasard, celui que tu as amené ici aujourd'hui ?

— Si je le connais ! s'écria Lamballe ; je n'ai accepté la commission que pour pouvoir te prévenir sur son compte.

— Ah ! traître ! pensa Courtel, avoir donné mille livres à un pareil scélérat !

— Dubois a tort de ne pas se défier de lui, dit Gautier ; mais le jour où il s'en défiera, le citoyen Courtel passera un mauvais quart d'heure.

— Tu sais, sans doute, citoyen, que ledit seigneur Courtel n'est autre chose que le premier aristocrate de Lyon?

— Et le plus riche.

— Quoique la révolution l'ait un peu dégraissé, je crois que, si on lui perçait le ventre, il en sortirait de l'or liquide, expérience que nous ferons un jour. En attendant, c'est un des meneurs de leur cabale; il fait partie de tous leurs conciliabules. Le 29 mai, il est entré un des premiers à l'hôtel de ville; il a présidé quelque temps la commission populaire, et c'est un des juges de Chalier.

Gautier prit son lorgnon.

— Tu vois ce gros poirier là-bas, citoyen Lamballe?

Courtel tourna la tête; l'arbre en question était en avant, à dix pas de lui; il distingua sur le noir de l'écorce plusieurs trous de balles tout récents.

— Eh bien, continua Gautier, c'est là qu'on a fusillé ce matin nos deux premiers prisonniers, et certes ils étaient cent fois moins coupables que cet homme; je ne désespère pas qu'avant ce soir il n'aille leur tenir compagnie sur la lisière du bois.

Courtel, comme si une fournaise se fût allu-

mée sous ses pieds, se jeta en bas du petit tertre où il s'était placé.

C'était une tombe toute fraîche.

— Et ce sera bien fait, reprit Lamballe ; je crains seulement que ce ne soit difficile. Quand ce gros négociant est arrivé, le représentant l'a embrassé comme du bon pain ; il paraît que c'est un de ses amis.

— Qu'importe ! dit Gautier, Dubois ne marchand pas avec ses devoirs, il sait faire passer l'amour de la patrie avant l'amitié. Le premier des Brutus n'a-t-il pas condamné ses fils ? Le second n'a-t-il pas tué César, son ami ? Dubois-Crancé, lui aussi, est un vrai républicain.

En entendant ces terribles paroles, Courtel se demanda d'abord s'il ne ferait pas bien d'aller droit à Gautier, et de repousser en sa présence l'accusation de Lamballe, en exhibant la lettre de Chalier qu'il portait toujours sur lui comme un préservatif ; mais une longue pratique de l'égoïsme avait appris à Courtel à se défier de son premier mouvement. Le dîner sonnait ; reprenant sans bruit le chemin par où il était venu, il regagna le château et entra dans la salle à manger, où le citoyen et la citoyenne Dubois-Crancé, ainsi que mesdemoiselles Courtel, étaient déjà réunis.

Courtél, profitant de ce qu'on n'était pas encore à table, prenait son redoutable ami à part, afin de prévenir les projets de Gautier, lorsque celui-ci arriva.

Dubois se hâta de lui présenter Courtél. Plus sournois encore que d'habitude, Gautier reçut cette avance avec une froide et silencieuse politesse.

Le repas, comme on le pense bien, ne fut pas gai ; Dubois et sa femme firent seuls presque tous les frais de la conversation. Le lorgnon de Gautier, aussi terrible que le cure-dent de l'amiral Coligni, se dirigeait sans cesse sur le réfugié lyonnais.

Gautier n'adressa la parole à Courtél qu'au dessert ; ce fut pour lui offrir des poires de primeur. Courtél pâlit ; dans cette offre toute naturelle il ne voyait, lui, qu'une épouvantable allusion à cet arbre sinistre qui semblait l'attendre, à cette tombe toute fraîche si facile à ouvrir encore.

En se levant de table, les dames se retirèrent chez elles ; c'était l'heure où Dubois-Crancé recevait d'habitude son état-major. En effet, le salon, où on avait apporté le café et les liqueurs, ne tarda pas à se remplir. Courtél frissonna en reconnaissant dans cette foule

l'ancien maire Bertrand et les jacobins Gaillard et Roullot ; tous trois, réunis dans un coin du salon, fixaient sur lui des regards étincelants de haine.

Bientôt le représentant Gautier vint se joindre aux trois Lyonnais, et le terrible lorgnon recommença son rôle ; enfin , pour mettre le comble à la terreur de Courtel, Dubois-Crancé lui-même arriva au milieu du petit conciliabule. Il paraissait écouter avec attention les vives paroles qui lui étaient adressées, lorsque la porte s'ouvrit, et un prisonnier s'avança dans la salle, au milieu de quatre soldats. Une de ses épaulettes avait été arrachée ; mais l'autre indiquait le grade de lieutenant ou de capitaine. Sa carmagnole entr'ouverte laissait voir sa chemise teinte de sang ; un coup de sabre sillonnait son visage et tachait ses cheveux gris.

— C'est l'abbé d'Aynay, cet infâme ! crièrent à la fois les trois jacobins réfugiés.

Courtel sentit ses jambes se dérober sous lui ; il s'appuya contre une console. Le prêtre s'avança, froid et digne, et s'arrêta devant Dubois-Crancé.

— Je crois vous reconnaître , citoyen , dit le représentant.

— Oui, monsieur ; c'est moi qui ai fait faire à pareil jour, il y a dix ans, la première communion à votre fils.

Dubois passa la main sur son front comme pour chasser une idée pénible ; ce souvenir lui déplaisait de deux manières : par sa couleur religieuse, et parce que ce fils il l'avait perdu depuis ; cependant, fort de sa puissance et de ce qui allait suivre, il ajouta :

— Vous êtes l'abbé d'Aynay, l'ancien desservant de Fourvières ?

— Oui, monsieur, dit simplement l'abbé.

— Vous venez d'être pris les armes à la main contre la république ?

— Dites contre la tyrannie et l'impiété ! s'écria le prêtre-soldat.

— Ce n'est pas là le métier d'un ecclésiastique : l'Église vous défend de verser le sang.

— L'Église ne nous défend pas de résister à des brigands, et eussé-je commis une faute, je vais l'expié ; Dieu, qui juge les consciences, me la pardonnera.

— Adjudant, dit Dubois-Crancé en se tournant vers un officier, emmenez le prisonnier et faites exécuter le décret de la Convention ; citoyens Gaillard et Roullot, vous constaterez l'identité à votre comité particulier.

Les trois jacobins sortirent avec le prêtre ; presque aussitôt Dubois-Crancé entendit la voix de sa femme dans l'antichambre ; il s'élança et se trouva en face d'elle et d'Eugénie Courtel. Toutes deux tombèrent à ses genoux.

— Je trahirais la patrie si je vous écoutais, s'écria le représentant ; le prisonnier serait mon meilleur ami, que je ne pourrais le sauver.

Et il rentra brusquement dans le salon.

Un instant après, on entendit une décharge dans le lointain, au-dessous du château. Le poirier venait de nouveau d'être déchiré par les balles, et la tombe du petit bois s'était encore ouverte.

La soirée se termina plus tôt que d'habitude. Dubois paraissait vivement préoccupé ; il congédia tout son monde en disant qu'il voulait rester seul.

Courtel disparut avec la foule et se glissa dans la chambre qui lui était destinée.

Le négociant passa une nuit affreuse. Il ne s'était pas déshabillé et se promenait de long en large, en proie aux plus tristes réflexions. Ce qu'il y avait de pis, c'est qu'il entendait Dubois, qui logeait au rez-de-chaussée, juste au-dessous, se promener aussi. Quand Courtel

se mettait à la fenêtre pour demander au grand air un peu de calme, il apercevait les filets de lumière qui sortaient des volets du lieu où son sort se débattait peut-être ; puis quand il refermait sa croisée et se jetait sur son lit pour tâcher de dormir, il croyait entendre à travers le plancher comme une conversation animée.

Ce supplice dura jusqu'à cinq heures du matin ; un soldat entra alors brusquement dans sa chambre et lui apprit que le représentant voulait lui parler tout de suite.

Courtel suivit son guide avec une sorte d'empressement ; il avait tellement souffert depuis la veille, qu'il lui tardait que la question se décidât.

Dubois était à son bureau, la plume à la main et entouré de papiers. En apercevant Courtel, il se leva, marcha droit à lui et lui donna sur l'épaule une tape qui fut une des plus grandes joies que Courtel eût ressenties de sa vie. La transition était si brusque qu'il chancela, non du coup, mais de surprise.

— Assieds-toi là, mon ami, et écoute cette nouvelle lettre que je vais envoyer aux Lyonnais ; j'ai pris l'inspiration par les cheveux au moment où elle m'est venue.

Et Dubois lut au négociant une longue proclamation, qui n'était que la répétition de tout ce qu'il avait publié déjà : c'était à cela qu'il avait passé la nuit. La figure de Courtel était devenue radieuse ; elle s'épanouissait à chaque ligne. Attribuant cet effet à la lecture, Dubois était enchanté ; et lorsqu'il eut fini :

— N'est-ce pas que c'est fort ? dit-il en se croisant les bras.

— C'est admirable, c'est magnifique ! s'écria Courtel avec transport, tant sa satisfaction personnelle était grande. Les orateurs grecs et romains n'ont rien fait de mieux ; il n'y a pas un mot à changer. Après cela, si les Lyonnais ne se rendent pas, il faut les mettre tous à Charenton.

— Ce n'est pas pour te flatter à mon tour, dit le représentant avec un aimable sourire, mais tu t'entends en littérature, Courtel : je me rappelle qu'au collège tu avais toujours les seconds prix de composition française.

— Et toi les premiers, mon ami, dit Courtel.

— C'est parbleu vrai ! aussi ai-je la main stylée depuis longtemps : tu le vois, ça peut servir dans l'occasion.

Le moment était favorable ; par une adroite

transition, Courtel arriva à la conversation de la veille entre Gautier et Lamballe.

— Tu mériterais parbleu bien que je te fisse fusiller en effet pour t'apprendre à me croire capable d'une pareille infamie. Ce n'est pas que Gautier et les autres ne m'aient glissé hier quelques mots à ton sujet, mais je les ai envoyés se promener ; je sais ce que j'ai à faire. Allons donc ! y a-t-il le moindre rapport entre ta position et celle des malheureux qui ont payé hier de leur vie les premiers frais de la guerre civile ?

— C'est bien ce que je me suis dit.

— Seulement, cher ami, si le siège continue, je crois que tu seras obligé de prendre un grade, ne fût-ce que pour la forme, dans un bataillon de volontaires. C'est le seul moyen de fermer la bouche à tous tes détracteurs, et je sais d'ailleurs qu'au besoin tu es brave.

Sous ce coup inattendu, Courtel resta un instant atterré. Jusqu'à ce jour, il avait tant bien que mal habillé sa honte de quelques lambeaux de civisme, de conscience politique et d'intentions conciliantes ; Dubois venait de la lui montrer toute nue. L'injure, quoique involontaire, n'en était pas moins acérée. Dubois, esprit absolu, à convictions profondes,

ne voyait dans Courtel que le converti et non le renégat, sans se demander si l'un n'était pas inséparable de l'autre. Son instinct révolutionnaire lui disait qu'une conversion politique ne doit pas s'arrêter en route, sous peine d'une double honte et d'un double danger. Dans la bonne foi de son amitié, il prêtait à Courtel des principes pareils aux siens, tandis que Courtel n'en avait aucun. Ce qui était justifiable et même louable au point de vue de Dubois-Crancé, devenait pour Courtel une infamie.

En la voyant venir, cette infamie, Courtel avait baissé la tête ; il la releva enfin et rencontra le regard perçant de Dubois-Crancé, mais ce regard était toujours bienveillant.

Courtel reprit courage.

— Non, mon ami, dit-il, non, je ne saurais ; ne me demande pas un sacrifice au-dessus de mes forces.

Dubois lui tendit la main, Courtel la saisit comme un homme qui se noie.

— Je te comprends, dit le représentant, et je respecte tes scrupules, sans toutefois les croire fondés. Je ne parlais, du reste, que dans ton intérêt et seulement pour l'avenir, dans le cas où il ne répondrait pas à mes espérances.

En l'état, tu es et tu seras toujours parfaitement libre de garder ta neutralité ; mais prends garde ! lorsque la guerre s'envenime, le métier des neutres est un mauvais métier. Heureusement qu'avant peu Lyon se sera rendu : deux ou trois lettres encore comme celle-ci, entremêlées de quelques canonnades, feront l'affaire.

Le jour même de cet entretien, sous le prétexte d'un boulet perdu qui était venu tomber dans la cour de la Pape, la citoyenne Dubois-Crancé et mesdemoiselles Courtel furent installées dans une jolie maison de campagne située au fond d'une petite vallée, à quelques centaines de toises en arrière de la Pape. A sa grande satisfaction, Courtel les suivit, évitant ainsi un contact presque perpétuel avec le représentant Gautier et les patriotes lyonnais. Dubois avait été le premier à comprendre que, tant que Courtel ne jouerait pas au siège un rôle actif, il valait mieux qu'il ne se trouvât pas au milieu de cette foule militante qui se pressait presque continuellement au quartier général.

Courtel passa une douzaine de jours dans la retraite la plus complète, ne voyant Dubois-Crancé qu'aux visites que celui-ci faisait à sa femme.

Malheureusement les choses n'allaient pas comme Dubois l'avait espéré. Les Lyonnais avaient riposté à sa nouvelle proclamation par une lettre violente ; il s'en était suivi un échange continuel de canonnades et de négociations ; c'était tout au plus si le feu s'interrompait pour laisser passer les parlementaires. Ce mélange d'encre et de poudre à canon n'avait pas eu l'efficacité qu'en attendait le représentant ; les Lyonnais repoussaient à la fois ses propositions et ses troupes.

Le général en chef Kellermann, que les représentants avaient enlevé à l'armée des Alpes pour diriger avec eux les opérations du siège, autant par ennui de sa position secondaire que par sympathie, dit-on, pour les Lyonnais, quittait sans cesse le camp pour la Savoie, et laissait à la suprématie jalouse des représentants toute la responsabilité des opérations. D'un autre côté, les Piémontais ne tardèrent pas à faire dans la Maurienne des progrès alarmants, ce qui rendit plus fréquentes encore les absences du général en chef et accrut le courage des assiégés. Dans sa position fautive et douteuse pour tout autre que pour Dubois-Crancé, Courtel s'était astreint à une excessive réserve. Il fuyait les nouvelles du siège avec la même

ardeur que les autres les recherchaient, tant il craignait qu'on ne l'accusât de correspondre avec les Lyonnais.

Un jour, sur les deux heures, en descendant de sa chambre pour se mettre à table, Courtel trouva ses deux filles en larmes et madame Dubois-Crancé tout émue et chagrine. Cette dernière lui apprit sans transition qu'on allait le soir même bombarder la ville.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Courtel. Dubois, qu'il n'avait pas vu depuis trois ou quatre jours, renonçait donc à toute espérance d'accommodement. Bombarder Lyon ! la reine du commerce français ! La guerre allait donc devenir terrible, implacable, sans merci ; alors cette neutralité que le négociant observait avec tant d'efforts ne lui serait plus possible, et enfin les sept maisons et les vastes magasins qu'il possédait encore à Lyon, sans parler de son hôtel, allaient être brûlés, anéantis.

Sous l'empire de ces idées, Courtel courut à la Pape. Lorsqu'il y arriva, Dubois-Crancé tenait un conseil de guerre ; Courtel attendit sur la terrasse du château.

La canonnade presque continuelle des jours précédents sur les hauteurs de Montessuy et

de la Croix-Rousse était interrompue, et la plupart des redoutes, tant lyonnaises que crancéennes, qui les couronnaient, apparaissaient distinctement, tranquilles, silencieuses, dégagées des brouillards de la poudre. A une distance plus rapprochée, tout autour du village de Calvire, on découvrait les nombreuses tentes du principal corps de l'armée crancéenne ; à l'horizon du nord, quelques colonnes de fumée indiquaient derrière les coteaux de la Duchère la position d'une autre division qui, partant de la rive droite de la Saône, couvrait les routes du Bourbonnais et de la Bourgogne, et s'étendait en demi-cercle jusqu'au pont d'Alais, à l'ouest de Lyon.

Laissant le château derrière lui, Courtel marcha en avant, afin de découvrir les Brotteaux et les quais du Rhône : arrivé à l'extrémité orientale de la terrasse, il s'arrêta frappé de terreur.

Un autre camp était établi entre la Guillotière et le village de Villeurbanne ; c'était celui du général Vauxbois. En face des quais du Rhône s'élevaient deux formidables épaulements unis par une large tranchée et contenant huit batteries armées de gros mortiers et d'autres pièces de siège ; un fort retour d'é-

querre garantissait ces ouvrages du côté de l'enceinte des Brotteaux dont les assiégés avaient crénelé tous les murs. Un troisième épaulement s'allongeait de l'autre côté de la Guillotière. Avec des moyens aussi puissants et à une distance aussi rapprochée de la ville, il était presumable que le feu serait terrible; la guerre tournait à l'acharnement et à la férocité.

Un bruit de voix et de pas arracha Courtel à ses réflexions ; c'étaient les officiers qui sortaient du conseil de guerre. Dubois était au milieu d'eux. Bientôt tous se retirèrent, à l'exception d'un seul que le représentant prit par le bras et conduisit sur la terrasse, précisément du côté de Courtel, qui, suivant ses habitudes de prudence , voulut s'éloigner de quelques pas ; mais un signe de Dubois le retint.

L'officier vit ce signe et jeta sur Courtel un seul regard ; puis , comme si cela lui eût suffi pour juger le négociant, sa prunelle s'abaissa sans le moindre dédain, mais avec une parfaite indifférence.

C'était un tout jeune homme, vingt-deux à vingt-trois ans au plus ; il portait l'uniforme de capitaine d'artillerie. Sa taille était moyenne

et dépourvue d'élégance ; sa figure, maigre, malade, colorée aux pommettes comme celle d'un poitrinaire, avait pourtant une expression étrange qui captiva Courtel et qui était due surtout à l'éclat et à la puissance du regard, à la coupe toute romaine du visage, à l'arrangement des cheveux courts et collants sur le front et les tempes ¹.

— Ma foi , capitaine Bonaparte , dit le représentant d'un ton moitié railleur, moitié paterne, ton opinion a du moins le mérite de l'originalité, puisque tu es seul à la soutenir : tu comprends que nous ne pouvions la discuter sérieusement dans un conseil de guerre ; mais à présent je ne demande pas mieux. Ce n'est pas perdre son temps que de ramener aux saines doctrines une intelligence qui se fourvoie ; j'aime d'ailleurs à causer avec les jeunes gens, ça les forme. Voyons , tu penses donc , capitaine , que nous ne devrions pas bombarder la ville , et que nous ne ferons ainsi qu'encourager les Lyonnais à la résistance ? Selon toi , le

¹ L'abbé Guillon et plusieurs autres écrivains attestent que Bonaparte a servi quelques jours comme capitaine en second dans l'artillerie de Vauxbois, avant que le siège de Toulon commençât ; ces témoignages s'accordent avec ceux de plusieurs contemporains qui existent encore.

vrai moyen de les soumettre, c'est d'épargner notre poudre ; n'est-ce pas là ce que tu as dit ? continua Dubois-Crancé en ne cachant presque plus l'ironie qui perçait sous ses paroles.

— Est-ce mon opinion tout entière que vous me demandez, citoyen représentant ? dit l'officier d'une voix calme, mais vibrante.

Courtél écoutait.

— Certainement, et ce que j'en ai vu est trop curieux pour ne pas entendre ce qui t'en reste, reprit Dubois-Crancé.

Et frappant sur l'épaule du jeune homme :

— Allons, continue, mon cher Bonaparte. Depuis que ce petit gaillard-là a aidé Carteaux à prendre Avignon, il pose et il parle comme s'il était déjà général.

— Eh bien ! ce n'est pas seulement le bombardement que je blâme, c'est tout le système d'opérations qu'on a suivi jusqu'à ce jour et qu'on va suivre encore.

— Ah ! voilà qui est trop fort, s'écria Dubois-Crancé, et Vauxbois lui-même ne s'exprimerait pas avec plus d'aplomb : pourrais-tu nous dire, je te prie, de quel côté tu aurais attaqué ?

— Par là, dit Bonaparte en montrant les hauteurs de Sainte-Foy.

— Comment , par là ? s'écria le représentant stupéfait.

— Oui , par là , reprit Bonaparte , et j'aurais commencé par Oullins et la Mulatière , en enlevant successivement tous les postes du coteau. Une fois maître de la redoute de Saint-Irénée , vous êtes maître de Lyon. A la Croix-Rousse , au contraire , vous trouvez à chaque pas des obstacles insurmontables , et vous attaquez le taureau par les cornes...

— Tandis qu'à Sainte-Foy , interrompit le représentant , vous prenez l'oiseau en lui mettant un grain de sel sur la queue ; mais la difficulté est de le mettre , ce grain : où établirions-nous notre base d'opération ? Ici nous sommes appuyés sur des départements amis , l'Ain , l'Isère , le Mâconnais ; nous avons derrière nous , au besoin , toute l'armée des Alpes avec laquelle il nous est facile de communiquer , tandis que si j'avais attaqué Lyon du côté d'Oullins , il m'aurait fallu jeter l'armée sur la rive droite du Rhône et m'entourer d'ennemis : Lyon par devant , le Montbrisonnais , le Forez , l'Ardèche , par côté , par derrière. Rappelle-toi , jeune homme , si jamais tu deviens général en chef , que la première condition de toute grande opération stratégique , c'est

la solidité, la sûreté de la base d'opération.

L'officier se prit à sourire; dans ce sourire, comme dans son regard, brillait la conscience d'une force immense, inconnue.

— De quoi diable ris-tu et quelle est la pensée? continua Dubois-Crancé d'un ton plus animé. Les principes que je te pose sont reconnus par tous les maîtres de l'art; on a dû te les apprendre aux écoles.

— Je pense, dit le jeune homme, qu'en partant des principes contraires, on peut arriver un jour à changer la face de la tactique et peut-être aussi celle de l'Europe.

Dubois étouffa le sourire de Bonaparte sous un gros rire de supériorité.

— Assez causé comme ça, capitaine, dit-il en tirant sa montre, je n'ai plus de temps à perdre; retourne à ta batterie et fais en sorte que les boulets soient bien rouges ce soir: dis aussi à Vauxbois que je serai chez lui à six heures précises.

Le jeune homme s'éloigna.

— J'ai cru; au premier abord, qu'il y avait quelque chose dans ce jeune Corse, dit Dubois à Courtel, mais je me suis trompé: ignorant, incapable, cerveau italien à moitié fêlé.

Courtél n'avait remarqué dans cette conversation que la terrible menace d'un bombardement immédiat. Ses premières paroles furent pour supplier Dubois d'attendre encore et d'essayer derechef de la voie des négociations. En face du danger qui menaçait la ville, devant les bouches béantes de ces mortiers, de ces canons, Courtél, pour la première fois peut-être, trouva des paroles franches et énergiques. Lyon brûlé, au nom de la France, par la Convention ! Mais à moins d'une nécessité rigoureuse et absolue, l'histoire mettrait bien certainement cet incendie à côté de celui de Rome par Néron !

— Au fait, avocat, au fait ! s'écria Dubois ; à quoi tendent tes conclusions ? A ce que j'écrive encore ? Eh bien ! cette lettre, ou pour mieux dire cet ultimatum, il est fait et parti, et j'attends la réponse ce soir chez Vauxbois.

Dubois rentra dans son cabinet avec Courtél, et prenant un assez fort cahier qui se trouvait sur son bureau, il lut à son ami une longue lettre qui n'était encore que la répétition des précédentes.

— Je la conserve, dit-il en frappant de la paume de la main sur le cahier ; l'histoire l'enregistrera avec les autres.

— On ne saurait être plus vrai , plus éloquent , plus incisif , s'écria Courtel ; il est impossible que les Lyonnais ne se rendent pas à cette dernière sommation.

La conclusion de tout cet entretien fut ceci :

— Il faut, dit Dubois-Crancé , que tu viennes dîner avec moi chez Vauxbois , où il y a gala ce soir.

— Un grand dîner , une fête , s'écria Courtel , le soir même du bombardement , et en quelque sorte au milieu des batteries incendiaires ! Songe à ma position , cher ami , tu comprendras qu'il est impossible que j'y paraisse.

Son premier refus lui avait réussi , il en risquait un second ; mais cette fois Dubois-Crancé changea de ton.

— Non, dit-il , je n'admets point d'excuses. Je ne me fais pas illusion sur la grave responsabilité qui va peser sur moi ; ce n'est pas assez que ma conscience me dise que je n'ai rien à me reprocher , je veux encore que mes amis en soient convaincus. J'ai demandé aux Lyonnais , au lieu d'une réponse écrite , de m'envoyer deux députés , qui , je pense , me diront moins d'injures que les réponses n'en contiennent d'habitude ; je désire que tu as-

sistes à cette conversation où va s'agiter le sort suprême de Lyon , et , au besoin , je te le demande , je t'en prie.

Courtél aurait voulu persister , mais n'osant le faire en face , il continuait , suivant son habitude , à s'envelopper de précautions oratoires et de tergiversations.

Au lieu de répondre , Dubois tira de nouveau sa montre.

— Déjà six heures ! dit-il.

Et appelant un domestique :

— Qu'on fasse seller sur-le-champ mes chevaux et qu'on avertisse mon escorte !

VIII

— Nous laisserons maintenant Dubois-Crancé et son ami s'acheminer vers la Guillotière, l'un traînant l'autre, et nous rentrerons dans Lyon. Là aussi peut-être l'intérêt nous attend. Nous prions toutefois le lecteur de ne pas oublier qu'il s'agit ici, non d'une histoire générale, mais d'un simple récit particulier à quelques individus.

Ainsi que Chamarande l'avait prévu, madame de Lafaye n'avait pas osé quitter Lyon. Eût-elle même tenté cette fuite longtemps avant le siège, il lui eût été impossible de ga-

gner la frontière de Suisse, ou même le midi de la France, sans rencontrer les armées conventionnelles, sans traverser des départements reconnaissant l'autorité de la Convention. Or elle savait que son signalement était donné sur toutes les lignes, dans toutes les municipalités; elle savait qu'elle était entourée d'espions qui ne lui permettraient pas de sortir de la ville sans que son départ fût connu de Chamarande. Les menaces de ce dernier étaient toujours présentes à son esprit; ce qu'elle redoutait par-dessus tout, c'était de tomber entre ses mains. Cette passion sombre et implacable lui inspirait autant d'aversion que d'effroi, et elle se regardait en quelque sorte comme l'Hélène d'une nouvelle Iliou.

Depuis quelques jours pourtant les craintes de madame de Lafaye étaient un peu diminuées. Les royalistes lyonnais avaient reçu d'excellentes nouvelles de la Suisse et du Piémont. La mission de M. de Rivieux promettait d'importants résultats. L'arrivée des émigrés condéens et l'intervention piémontaise devenaient plus probables que jamais. D'un autre côté, malgré la prise d'Avignon, la résistance du midi continuait, et les étonnans triomphes de la Vendée éclataient sans relâche. Enfin l'éner-

gie, l'élan du peuple lyonnais, son courage depuis le commencement du siège, prouvaient assez que la prise de la ville n'était pas chose facile ni certaine. Tout cela faisait qu'en ce moment madame de Lafaye était moins inquiète d'elle-même que du marquis de Rivieux. La mission de ce dernier était terminée, les royalistes l'attendaient depuis longtemps, et cependant il ne rentrait pas. Il est vrai que les précautions infinies que nécessitait un pareil retour excusaient et motivaient même les retards du marquis.

Le matin de ce même jour où nous venons de voir Courtel quitter sa retraite de Labastie pour intercéder auprès de Dubois-Crancé en faveur des Lyonnais, Paulette entra sur les dix heures, suivant son habitude, chez madame de Lafaye.

La jeune femme ne dormait pas ; le bruit du canon qu'on tirait à la Croix-Rousse, dans un combat d'avant-poste, perçait à travers ses volets.

— Victoire, madame, victoire ! s'écria Paulette en entrant ; les Lyonnais sont encore vainqueurs.

— Le siège serait-il levé ? s'écria madame de Lafaye.

— Le siège? oh! non, ça ne va pas si vite, mais ça viendra. En attendant, M. de Précya chassé ce matin les crancéens du cimetière de Cuire.

Madame de Lafaye sourit tristement; elle comprenait que ce succès n'avait pas une grande importance.

— Tout cela, dit-elle, n'empêchera pas que la ville ne soit bombardée un de ces jours.

— Ils n'oseront jamais! reprit Paulette d'un ton décidé, qu'est-ce que dirait la France? Et puis, après tout, quelqu'un qui s'y connaît m'a assuré qu'un bombardement n'est pas grand'chose, et que ça fait plus de peur que de mal.

— Tu es bien courageuse aujourd'hui?

— Pas plus qu'une autre, madame; je suis sûre qu'au fond madame pense comme toute la noblesse, et qu'elle ne regrettera pas ce siège s'il peut contribuer à ramener le roi en France.

— Ah ça! Paulette, tu es donc royaliste? demanda madame de Lafayé.

— Certainement, dit la soubrette en relevant sa jolie tête, et madame n'en a jamais douté.

— Prends garde, Paulette; quand une jeune

filles comme toi dit : « Je suis royaliste , » c'est à peu près comme si elle disait : « J'aime un royaliste. »

Paulette rougit.

— Ma foi , madame , c'est vrai , pourquoi m'en cacherais-je ? Il y a ici un sous-officier de l'armée de Condé qui a été autrefois secrétaire de M. le marquis. Oh ! madame le connaît bien.

— Renaud ? dit madame de Lafaye.

— Oui , madame , et nous devons nous marier dès que la ville sera délivrée ou prise...

— Ou prise ? dit tristement madame de Lafaye , voilà un amour qui ne doute de rien.

— On trouve toujours à se cacher quand on est deux , et Renaud en a bien vu d'autres ; mais cela ne m'empêchera pas de suivre madame la comtesse partout où elle ira ; seulement madame conçoit qu'en temps de révolution il vaut mieux être femme que fille.

Tout en causant , Paulette avait ouvert les volets et tiré les rideaux du lit. Les rayons du soleil , déjà avancé dans sa course , arrivaient jusqu'à madame de Lafaye et l'inondaient de lumière , comme pour lui reprocher sa paresse.

— Tu donnes trop de jour , Paulette , dit

madame de Lafaye en fermant ses yeux éblouis, abaisse ce rideau. Bien ; maintenant apporte-moi mon pupitre.

Et madame de Lafaye écrivit quelques mots.

— Que Baptiste porte sur-le-champ cette lettre à l'hôtel de ville, à M. de Précý ou à M. de Tourtolou ; c'est pour savoir si on a reçu quelques nouvelles de M. de Rivieux.

— Baptiste n'est pas ici , madame.

— Alors , envoie le cocher.

— Le cocher n'y est pas non plus ; tous deux ont été pris ce matin et incorporés dans les compagnies de secours contre les incendies. Le comité a fait dire qu'il ne pouvait continuer la faveur qu'il vous avait faite en vous laissant vos domestiques.

— En sorte qu'il n'y a plus ici que des femmes ?

— Qu'importe, madame ? nous sommes encore quatre à votre service en comptant la mère Duchesne , qui vaut à elle seule , quand il le faut , dix portefaix... pour la langue du moins.

En ce moment on gratta à la porte ; c'était une femme de charge qui apportait un pli de l'hôtel de ville : une ordonnance venait de le remettre.

— Donne vite, Paulette.

Et madame de Lafaye fit sauter le cachet.

Sous l'enveloppe se trouvait une lettre pliée, chiffonnée, graissée, salie par un long séjour dans les poches de divers porteurs; elle était adressée au concierge de l'hôtel de Rivieux, mais sans désignation de qualité et sans nom de ville. Madame de Lafaye l'ouvrit. C'était un mémoire pour fourniture de cent et quelques pots de lait.

— Vite, un réchaud, Paulette.

Mais déjà la jeune fille était sortie et rentrait avec l'objet demandé. Madame de Lafaye exposa le papier à la chaleur du feu et vit alors apparaître plusieurs lignes de caractères couleur rouille; c'était un chiffre dont elle avait la clef. Dans cette lettre, écrite de Suisse, le marquis de Rivieux disait à madame de Lafaye qu'il était sur le point de tenter le passage de la frontière pour revenir à Lyon, et que si une semaine se passait sans autres nouvelles de lui, c'est que, selon toute apparence, il aurait été tué ou pris. Or la lettre avait quinze jours de date.

Madame de Lafayé jeta un cri de terreur, et, s'habillant à la hâte, elle sortit avec Paulette pour courir à l'hôtel de ville et deman-

der si aucune autre nouvelle n'était parvenue.

Elle était tellement émue et inquiète , qu'elle remarqua à peine l'aspect singulier que l'intérieur de Lyon présentait ce jour-là. De chaque côté des rues on voyait une ligne de cuves, de barriques , de tonneaux, d'énormes baquets ; tout cela se remplissait d'eau. Les femmes , les enfants , les vieillards formaient la chaîne sur tous les points aboutissant aux fontaines de la ville ou aux deux fleuves. Tous les magasins étaient fermés , toutes les caves ouvertes ; comme elles devenaient le seul refuge assuré que pussent présenter les maisons en cas de bombardement , on y entassait à la hâte les meubles précieux. C'était quelque chose de déchirant que la vue de ce déménagement et de cet emménagement général opérés par la portion la plus faible de la population.

En arrivant sur les Terreaux , madame de Lafaye aperçut une partie de la section Saint-Nizier rangée en bataille , le sac sur le dos, tambours en tête. Cette troupe attendait que le général Précý , qui était encore à la Croix-Rousse , pût la passer en revue ; elle allait escorter un convoi d'armes et de munitions que le comité de défense envoyait à Montbrison,

cette dernière et fidèle alliée des Lyonnais. La compagnie des chevaliers de la Cuve était en tête.

Madame de Lafaye reconnut d'abord le capitaine Belval, puis un peu en arrière Lowitz en serre-file avec les galons de sergent. Elle tressaillit et s'appuya sur le bras de Paulette.

Un roulement de tambours se fit entendre; Précý arrivait au galop, de la Croix-Rousse, suivi de son état-major et de quelques cavaliers tout noirs de poudre. Le général portait le bras gauche en écharpe : un éclat de mitraille l'avait légèrement atteint.

Bientôt le bataillon se mit en marche aux cris de *vive Lyon ! vive Précý !* et le général entra dans son logement, c'est-à-dire à l'hôtel de Milan, où madame de Lafaye l'avait précédé.

Précý connaissait depuis longtemps la comtesse par M. de Rivieux ; il la reçut avec l'affabilité et la politesse qui le caractérisaient ; mais lorsqu'elle lui eut exposé le but de sa visite, il hocha tristement la tête, et lui apprit que le marquis avait été arrêté près de Bourg deux jours auparavant. Puis, pour adoucir le désespoir de madame de Lafaye, il ajouta que le marquis n'avait pas été reconnu, mais seu-

lement arrêté comme suspect ; qu'il était probable qu'il resterait dans les prisons de Bourg, et que si le siège de Lyon finissait heureusement, comme on avait encore lieu de l'espérer, sa délivrance était certaine. Le général cherchait encore à consoler la jeune femme, lorsqu'il fut interrompu par le bruit sourd du canon et l'arrivée de deux ordonnances. Les troupes conventionnelles de Montessuy, irritées de leur échec du matin, attaquaient de nouveau. Précy reconduisit madame de Lafaye jusqu'à la porte de l'hôtel de Milan, où Paulette attendait, et, sautant à cheval, il retourna aux avant-postes.

Comme les Terreaux et les rues adjacentes étaient occupés par deux bataillons qui partaient, eux aussi, pour la Croix-Rousse, madame de Lafaye, au lieu de revenir par l'intérieur de la ville, prit par les quais. Là régnait une agitation extraordinaire ; depuis la porte Saint-Clair jusqu'à Perrache, on achevait d'armer à la hâte une vingtaine de batteries. Une foule de travailleurs recouvrait de sacs à terre tous les parapets des quais ; d'autres disposaient des caissons de réserve dans les rues voisines, ou établissaient des ambulances dans les magasins les mieux situés. On amenait

de l'arsenal les pièces qui manquaient encore, on préparait des fourneaux à boulets, afin d'incendier la Guillotière comme les crancéens voulaient incendier Lyon. De nombreux artilleurs, reconnaissables à leur uniforme bleu, dirigeaient les mouvements de toute cette multitude. Madame de Lafaye passa rapidement, sans questionner personne. Le danger que courait M. de Rivieux lui faisait oublier tout le reste.

De l'autre côté du Rhône, à quelques centaines de toises en arrière, entre la grande redoute Chenelette, occupée par les Lyonnais, et le faubourg de la Guillotière, on apercevait une longue ligne noire fermée par le principal épaulement des conventionnels. Là rien ne bougeait; on ne voyait rien que cette sinistre muraille de terre fraîchement remuée. Tous les mouvements des assiégeants étaient couverts par la tranchée et par les plis du terrain, et cependant des milliers de regards étaient fixés sur cette ligne sombre, plus menaçante que le nuage qui annonce la tempête.

Après avoir dépassé le pont de la Guillotière, au moment de tourner sur la place de la Charité, les deux femmes découvrirent de l'autre côté du faubourg un second épaulement.

ment moins étendu , mais bien plus rapproché, et dont la principale batterie allait porter en plein sur Bellecour. A travers le Rhône on distinguait les gueules noires et béantes des énormes pièces de siège. Revenant au sentiment de sa conservation , madame de Lafaye frissonna à la vue de ces terribles machines, en face desquelles l'hôtel de Rivieux était placé comme une cible.

Une fois rentrée chez elle, la comtesse se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit ; elle était en proie à l'abattement le plus complet.

— Madame, dit Paulette, il faut que je ressorte.

— Toi aussi tu veux m'abandonner ?

— Moi, madame ! jamais. Madame le sait bien ; mais il faut que j'aie chercher du monde pour m'aider à emménager dans les caves ; ces maudits canons ont dû vous prouver qu'il était impossible de rester ici. Je trouverai bien au moins quelques femmes.

— Et celles qui sont dans l'hôtel ?

— Il n'y a plus personne ; on vient de me dire dans la rue qu'elles ont été mises en réquisition pour les incendies de ce soir.

— C'est donc une fatalité ! s'écria la comtesse. Paulette, prend la permission que M. de

Précy m'avait donnée, et emporte-la avec toi, de peur qu'on ne t'arrête aussi ; tu la trouveras là, à gauche, sur mon secrétaire.

Paulette prit le papier dont parlait madame de Lafaye et s'empara en même temps d'une corbeille remplie de cocardes blanches qu'elle avait confectionnées les jours précédents avec sa maîtresse.

— Voici déjà plusieurs jours, madame, que Renaud me demande ces cocardes ; on veut les mettre ce soir au moment du bombardement.

— De la prudence, Paulette ! Tu sais que M. de Précy est opposé à ces manifestations. Prends garde à ce que tu feras, et reviens vite.

— Eh bien ! on lui forcera la main, à M. de Précy, dit Paulette en secouant sa jolie tête mutine ; et comme il est bon royaliste, il sera enchanté.

Paulette enveloppa sa corbeille dans un foulard tricolore, mit la permission dans sa poche, et partit.

Plusieurs heures se passèrent et le soleil se coucha. La fin du jour approchait, que Paulette n'était pas encore de retour.

Inquiète de cette jeune fille, pour laquelle

elle avait une véritable affection, madame de Lafaye sortit à son tour pour tâcher de la retrouver. En arrivant dans la rue Saint-Dominique, sa marche fut ralentie par des groupes tumultueux. Les mots de royalistes, de conspiration, frappèrent son oreille ; elle écouta, et elle apprit alors avec terreur qu'une ouvrière, porteuse d'une provision de cocardes blanches, venait d'être arrêtée et conduite devant le conseil de guerre. On ajoutait que ces cocardes devaient être arborées au moment du bombardement par une des sections le plus fortement suspectes de royalisme. L'effervescence occasionnée par cette nouvelle croissait rapidement. Les groupes se multipliaient ; des murmures, des cris menaçants se faisaient entendre. Madame de Lafaye hâta sa marche et arriva sur la place Confort.

La foule se pressait devant un édifice où le conseil de guerre tenait ses séances ; un murmure sourd avait succédé aux imprécations. Bientôt madame de Lafaye entrevit une double file de baïonnettes qui descendait de l'escalier du conseil. La foule s'écarta aussitôt en laissant au milieu d'elle un carré vide. Madame de Lafaye vit alors, contre un mur situé à l'angle de la place, une jeune fille que deux

soldats faisaient mettre à genoux ; puis les soldats s'écartèrent, la jeune fille voulut se relever, mais une forte détonation se fit entendre, et la victime tomba sans jeter un seul cri.

Cette jeune fille, c'était Paulette. Le conseil de guerre avait jugé cette expiation nécessaire et ordonné qu'elle eût lieu sur-le-champ. C'est ainsi que le comité de défense répondait aux accusations de royalisme.

En reconnaissant Paulette , madame de Lafaye était tombée sur le banc d'un magasin ; lorsqu'elle revint à elle, la foule avait disparu.

La jeune femme parvint à regagner l'hôtel de Rivieux. La fin du jour approchait ; elle traversa seule, pâle, chancelante, ces vastes pièces solitaires et sombres, et se laissa tomber à genoux devant un Christ placé à la tête de son lit.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle, que votre volonté soit faite ! En m'enlevant tous ceux qui me sont chers, vous m'avez rendu la mort moins amère. Il n'y a plus pour moi en ce monde que déception et douleur. Je ne lutterai pas contre votre arrêt.

Tout à coup un roulement de tambours se fit entendre de la rue ; madame de Lafaye se

leva et ouvrit sa fenêtre. C'étaient les crieurs publics qui annonçaient à la population lyonnaise que les dernières propositions de l'ennemi étant rejetées, le bombardement commencerait probablement à dix heures du soir, dernier délai que les représentants eussent fixé.

A cette terrible certitude, madame de Lafayette se reprit à la vie. En jetant les yeux autour d'elle comme pour chercher du secours, elle découvrit de l'autre côté du Rhône la batterie dont nous avons parlé tout à l'heure, et qui commençait à s'éclairer d'une lueur menaçante.

Au moment où madame de Lafayette se rejetait effrayée en arrière du balcon, elle entendit sur sa tête un éclat de rire insultant ; elle se retourna et aperçut, aux dernières lueurs du crépuscule, Lamballe et un autre jacobin qui la regardaient de la fenêtre que Chamarande avait occupée en face de l'hôtel.

A ce dernier coup, madame de Lafayette poussa un cri de terreur et tomba sur un fauteuil.

Ses sensations étaient alors pareilles à celles du mourant qui voit les vautours planer sur sa tête et surveiller son agonie.

Une idée subite lui vint, c'est que Lamballe et son acolyte allaient profiter pour l'enlever du trouble qui régnait dans la ville. En rentrant, elle avait laissé ouverte la porte de l'hôtel ; elle voulut se lever pour aller la fermer, mais les forces lui manquèrent : elle retomba.

— Perdue ! perdue ! la mort ou le déshonneur ! O mon Dieu ! faites que la première arrive vite !

Elle entendit alors des pas précipités : Gingènes apparut.

— Je vous avais promis de revenir le jour du danger, dit-il simplement ; me voici.

Madame de Lafaye était incapable de parler. Elle lui tendit la main. Gingènes la prit, mais sans la serrer ; alors quelques larmes tombèrent des yeux de la jeune femme sur ces deux mains unies.

Gingènes se recula.

— Dépêchons-nous ; je vous ai fait préparer un logement à l'extrémité de Saint-Just. Comme ce quartier est le plus éloigné de tous du centre de la ville, il est probable que les bombes n'y viendront pas. J'ai pris aussi toutes les mesures nécessaires pour qu'on veille cette nuit autant que possible à la conservation de votre hôtel.

Madame de Lafaye baissa la tête sans répondre. La conduite de Gingènes était pour elle le plus éloquent des reproches.

— Il n'y a pas de temps à perdre, reprit celui-ci ; il faut qu'à neuf heures et demie je sois à la redoute Chenelette : il ne nous reste plus que quelques minutes.

Et il entraîna rapidement madame de Lafaye.

IX

Le soir de cette même journée du 22 août, la Guillotière, occupée, comme on sait, par les républicains, présentait un aspect des plus animés. Les hostilités étaient suspendues depuis la veille, aussi les rues regorgeaient-elles de monde, surtout de réfugiés jacobins. *La Carmagnole*, *la Marseillaise*, le *Ça ira*, retentissaient de tous côtés, animant de nombreuses farandoles qui venaient dérouler leurs longs anneaux jusqu'en vue des avant-postes lyonnais. Chose qu'on aurait peine à croire,

si elle n'était affirmée par des témoins oculaires, et si bien d'autres faits n'étaient venus plus tard en dépasser l'horreur, on voyait de distance en distance, sur le devant des maisons, des écriteaux ainsi conçus :

« Places à l'abri du boulet !

« A louer pour le bombardement de ce soir !!! »

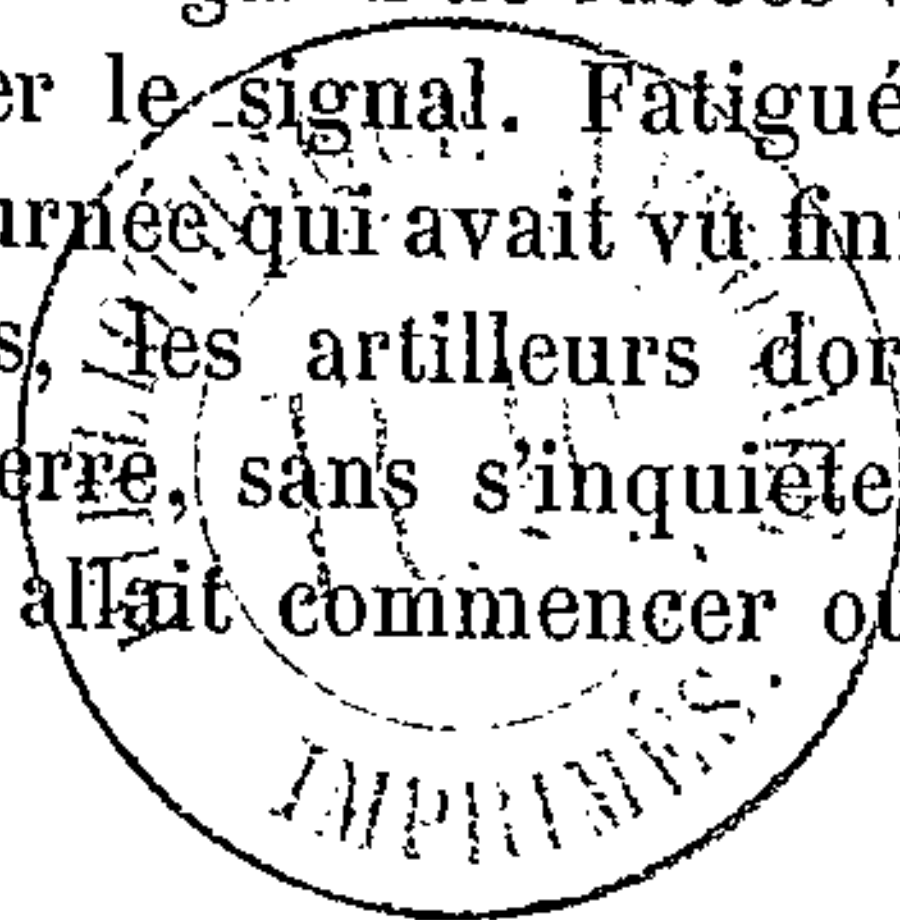
Le ciel semblait s'entendre avec les hommes pour la fête infernale qui se préparait ; la soirée était magnifique ; à mesure que la nuit tombait et que les étoiles perçaient à travers le bleu mat de l'éther, l'empressement augmentait, et la foule, moitié peuple, moitié soldats, faisait entendre ce cri banal, qui devenait ce jour-là d'une férocité révoltante :

— Commencez, commencez !

Bientôt le rappel battit, les soldats des différentes armes se hâtèrent de regagner le camp situé à quelques centaines de toises en arrière des batteries, la garde nationale suivit leur exemple. Le reste de la foule se concentra aux abords de la demeure de Vauxbois, une des plus belles maisons de la Guillotière, juste à la hauteur du principal épaulement. C'était un nouveau général d'artillerie, l'ex-colonel Chamarande, qui commandait ce jour-là dans

la tranchée, la Convention l'ayant récompensé de sa conduite à Lyon par un grade supérieur. Tous les travaux préparatoires étaient terminés, et les canonniers, pour ouvrir le feu, n'attendaient plus que le signal. De l'autre côté du Rhône, le mouvement et l'agitation avaient cessé aussi. Les milliers de lumières qu'on avait vues circuler sur les quais depuis l'entrée de la nuit venaient toutes de s'éteindre au dernier coup de neuf heures ; mais ce silence, cette obscurité n'étaient pour la ville qu'une défense de plus. Là aussi les artilleurs étaient à leur poste, et les pièces toutes prêtes ; là aussi pas une âme ne dormait ; tous les regards étaient tournés vers ce ciel sombre, quoique étoilé, où l'extermination allait bientôt apparaître en traits de feu.

Chamarande se tenait immobile dans la principale batterie crancéenne, qui se composait de trois mortiers de six pouces et de deux longues pièces de seize. Près de lui était placé un chevalet garni de fusées volantes destinées à donner le signal. Fatigués des travaux de cette journée qui avait vu finir l'armement des batteries, les artilleurs dormaient, étendus sur la terre, sans s'inquiéter si leur terrible mission allait commencer ou non. Ce sinistre



intérieur était éclairé par les reflets sanglants et capricieux d'un fourneau à rougir les boulets ; les mêmes lueurs menaçantes se répétaient sur divers autres points.

Un officier arriva auprès de Chamarande.

— Ah ! c'est vous, capitaine Bonaparte ? dit celui-ci.

— Oui, général. A mon retour de la Pape, le général Vauxbois m'a envoyé établir une batterie volante de trois pièces en face de Pierre-Bénite, en sorte que je n'ai pu venir plus tôt vous demander les ordres.

— Encore trois pièces annulées, dit Chamarande en employant un adjectif infiniment plus militaire ; les ordres, mon cher Bonaparte, sont bien simples. Les représentants ne se sont pas ruinés en frais d'imagination ; ils font de la tactique comme M. Jourdain faisait de la prose. Vous voyez ces trois fusées ; quand la première partira, l'armée se tiendra sur ses gardes : textuel, mon cher ; à la seconde, elle s'apprêtera à obéir au commandement : encore textuel ; à la troisième, le feu commencera sur tous les points, ce qui revient à peu près à : « Apprêtez armes, en joue, feu ! »

Le jeune homme sourit.

— Comment, morbleu ! vous n'admirez pas ? s'écria Chamarande. Il est impossible qu'une combinaison aussi profonde ne soit pas suivie d'un succès complet. Je suis sûr qu'il a fallu au moins deux ou trois nuits de méditations à Dubois-Crancé et à Gautier pour trouver ce magnifique plan de campagne. Quand du premier bond un avocat et un greffier s'élèvent en stratégie à une pareille hauteur, ce n'est pas la peine d'avoir ici trois ou quatre généraux, sans compter ce pauvre Kellermann, qu'ils font voyager comme un courrier de dépêches. Ce serait à briser mon épée, voyez-vous, Bonaparte, si le sentiment du devoir et de la vengeance aussi ne me retenait pas ; et quand on pense que c'est la Convention qui protège de pareilles inepties !...

— Seulement, dit Bonaparte, grâce à notre bienfaisante révolution, les abus dont vous parlez ne sont plus, comme autrefois, le résultat d'injustes privilèges ; ils proviennent tout simplement de l'inexpérience ; ils cesseront bientôt, et le mérite finira par se faire jour.

— Vous en parlez à votre aise, mon cher capitaine. Il ne s'agit pour vous que d'une question d'avenir, et vous irez loin, je le sais,

c'est écrit sur votre front : mais pour moi il y a autre chose dans la prise de cette ville : il y a qu'à la vue des sottes dispositions des représentants, je suis sur le gril comme ces boulets.

Ces paroles et le ton dont elles étaient prononcées provoquèrent la curiosité du capitaine ; mais Chamarande, au lieu de la satisfaire :

— Et ce plan d'attaque dont vous m'aviez parlé, Bonaparte, l'avez-vous rédigé comme je vous en avais prié ?

— Oui, général, aujourd'hui même, dans ma batterie.

Le capitaine tira de sa poche un papier qu'il remit à Chamarande ; celui-ci, à la lueur du fourneau, s'empessa d'y jeter les yeux.

— C'est cela, pardieu ! c'est bien cela ; établir hardiment sa base d'opération au-dessous de la ville, sur les deux rives du fleuve ; séparer ainsi Lyon du Montbrisonnais ; concentrer toutes les attaques entre Grézieux et Oullins, de manière à s'emparer de Sainte-Foy d'abord, de Saint-Just et de Saint-Irénée ensuite. Il est parbleu bien évident que c'est là le côté faible, puisque la prise d'une seule redoute supérieure livre toutes les autres, et

qu'une fois maîtres de ces hauteurs, nous le sommes aussi de la ville. Il faut être avocat ou greffier pour ne pas voir ça.

On entendit alors les pas nombreux d'un fort détachement qui venait prendre position derrière la batterie pour attaquer les Brotteaux et la redoute Chenelette sitôt le bombardement commencé. Un second officier sauta dans le retranchement et s'approcha de Chamarande ; celui-ci s'empressa de congédier Bonaparte.

— Au revoir, capitaine, lui dit-il ; votre projet partira dès demain pour Paris. Ceux à qui je l'adresserai sauront le faire valoir auprès de la Convention.

Le capitaine d'artillerie disparut dans l'ombre ; puis Chamarande, se retournant vers le nouveau venu, dit avec un vif accent de curiosité et d'impatience :

— Eh bien ! Bellegarde, avez-vous des nouvelles ?

— Oui, général, et d'excellentes, répondit l'autre en lui tendant une lettre.

Aussi Chamarande se rapprocha du fourneau, et lut rapidement la lettre suivante, qui était du citoyen Lamballe :

« Deux cent mille francs, citoyen Bellegarde, c'est beau, même en assignats, et surtout quand on les palpe comme je le fais en ce moment. D'un autre côté, être mis à mort par les ordres de ce scélérat de Précý, et finir comme un brigand de mélodrame, c'est par trop tragique, même pour un homme qui a joué toute sa vie les traîtres et les tyrans ; cependant, comme je suis touché de tes procédés, et qu'il serait infiniment pénible pour moi, à cause de mes opinions, d'être fusillé par les républicains si je n'exécute pas tes ordres, ainsi que tu m'en menaces de la part du général Chamarande, la présente est pour te dire que je suis tout à ton service. Je me suis assuré de quelques frères et amis dont le citoyen Chamarande s'était déjà servi ; tous ont bon pied, bon œil, et se moquent des Lyonnais comme d'une cartouche de son ; je puis en conséquence te donner l'assurance suivante : toutes les fois que le bombardement commencera, tu verras apparaître sur la maison où sera la ci-devant de Lafaye quatre petites lumières disposées en carré... »

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Chamarande.

— Ne t'ai-je pas promis qu'avant quinze jours madame de Lafaye serait entre tes mains si tu voulais me laisser faire, et ne m'as-tu pas donné carte blanche? demanda Bellegarde.

— C'est vrai.

— Alors continue.

Chamarande reprit sa lecture.

« ... N'importe où elle ira, ce signal la suivra partout... »

— Je comprends, interrompit de nouveau Chamarande avec un sourire ironique, tu veux faire respecter par nos artilleurs le point où elle sera; comme si la générosité m'avait déjà réussi avec elle! Mauvais moyen, Clara!

— Au contraire, s'écria celle-ci avec un rire effrayant, je veux l'écraser sous nos bombes et nos boulets!

En ce moment, le fourneau, vivement poussé par ceux qui le servaient, projetait une éclatante lueur sur la figure de Clara. Chamarande fut surpris, presque effrayé de l'expression de cette haine.

— Non, dit-il après un moment de silence, non, ce n'est pas possible.

— Mais comprends donc que sa vie ne court aucun danger ; qu'elle est mieux sauvegardée par sa poltronnerie qu'elle ne le serait par toutes tes précautions. Sois tranquille, la cave où elle se réfugiera sera bien voûtée, je t'en réponds, et elle n'en sortira pas tant que chaque bombardement durera. N'a-t-elle pas M. de Lowitz pour lui tenir compagnie ? Achève donc la lettre, général.

Les traits de Chamarande s'étaient contractés au nom de son rival ; il continua :

« . . . La citoyenne Lafaye vient de se réfugier ce soir même à l'extrémité du faubourg Saint-Just, où elle s'est nichée de peur des bombes. Cet infâme muscadin de Gingènes va la voir sans cesse ; je donnerais beaucoup pour que le même boulet les mariât républicainement. On dit dans tout Lyon que l'ex-barbier marquis de Rivieux va revenir avec trente mille Piémontais, pour faire lever le siège. Salut, compte sur moi. Je ne signe pas, et pour cause. »

— La levée du siège est dans les choses possibles, dit Chamarande, dont la figure avait

pris une expression approchant de celle de Clara. Les nouvelles qu'on a reçues ce matin de l'armée de Savoie sont vraiment alarmantes ; ces ânes bâtés de représentants font tout ce qu'il faut pour nous ménager un échec.

— Raison de plus pour reprendre ta femme, en attendant qu'on prenne la ville.

— Oui, s'écria Chamarande, il me la faut morte ou vivante. Mais alors, Bellegarde, explique-toi, où veux-tu en venir ?

— Traquée, poursuivie par les bombes, madame de Lafaye finira par se réfugier dans une des maisons de campagne qui entourent la ville, au milieu des postes avancés, et probablement dans la direction d'Écully ou de Grézieux, parce que là aucune hostilité n'a encore eu lieu ; alors, général, une attaque à fond et...

Chamarande ne le laissa pas achever.

— Je te comprends, s'écria-t-il, et mon amour à moi ira aussi loin que ta haine. Tout à l'heure Saint-Just ne sera plus qu'un monceau de ruines.

— Dix heures du soir sonnèrent dans toute la ville de Lyon ; l'armistice expirait. A la lueur des torches on vit s'avancer un nombreux cortège qui sortait de la maison de Vaux-

bois : c'étaient les deux représentants et l'état-major de l'armée ; ils vinrent s'arrêter dans la batterie de Chamarande.

— Tout est-il prêt ? demanda Dubois-Crancé.

— Nous attendons , répondit Chamarande.

— Le premier signal ! s'écria le représentant.

Une fusée partit en sifflant du chevalot, s'éleva dans les airs comme un filigrane d'or, et éclata au milieu de l'immensité en paillettes brillantes, projectile inoffensif et pourtant terrible.

La ville, qui paraissait dormir, se réveilla à cette menace ; une profonde rumeur courut sur tout Lyon. Les camps républicains y répondirent par un hurra prolongé depuis les hauteurs de Limouest jusqu'à Pierre-Bénite, en deçà de la Guillotière.

— Tu le vois, mon ami, dit Dubois-Crancé à Courtel, qui se tenait caché entre plusieurs officiers, ils restent sourds à mes avertissements : je leur renvoie toute la responsabilité de leur propre malheur.

En ce moment, un certain nombre de soldats arrivèrent portant de grands bols de punch enflammé : c'était une galanterie du général Vauxbois.

— A la prospérité de la république ! à la mort de tous ses ennemis ! s'écria Dubois-Crancé en choquant son verre contre celui de Courtel , qui fut obligé de participer à ce toast.

La main du Lyonnais , quand il rencontra le verre de Gautier, tremblait tellement, que l'avocat lui lança un regard à la fois menaçant et sardonique.

Les artilleurs se tenaient près de leurs pièces, mèche allumée.

— Vois-tu la vengeance qui brille là-bas ? dit tout bas Bellegarde à Chamarande, en lui montrant à l'extrémité du faubourg Saint-Just quatre petites lumières en carré.

Chamarande appela un des pointeurs et lui dit quelques mots à l'oreille.

— La seconde fusée ! s'écrièrent les représentants ; la seconde fusée !

Celle-ci partit et fut suivie de nouveaux hourras sur toute la ligne. La ville y répondit par un bruit sourd et immense , semblable à celui de la mer.

Tout à coup on entendit le son d'une trompette dans la direction de la redoute Chenelette.

— Ah ! ah ! dit Dubois-Crancé, se décide-

raient-ils enfin ? Vauxbois , mon · cher , faites sonner la réponse.

Deux hommes mirent pied à terre au bas de la tranchée et entrèrent dans la batterie ; c'étaient Gingènes et Belval.

— Ah ! c'est toi , citoyen Gingènes , s'écria Dubois , qui avait connu notre héros à Lyon. Quel dommage qu'un vaillant républicain comme toi soit avec les muscadins !

— Ces messieurs sont trop braves pour que je ne me plaise pas en leur compagnie , répliqua Gingènes en frappant sur l'épaule de Belval.

— Un verre de punch , messieurs ; entre ennemis ça s'accepte.

— Volontiers , dit Gingènes.

Et il présenta à Dubois un pli volumineux scellé aux armes de la ville.

Puis, levant son verre, ainsi que Belval :

— A la prospérité de Lyon ! à la justice pour tous ! à la mort des tyrans !

Personne ne répondit. A la lueur des torches , Gingènes découvrit Courtel qui se cachait au milieu des groupes.

— Comment ! citoyen , dit-il d'un ton railleur , toi , au moins , tu ne me fais pas raison ?

Courtél laissa tomber le verre qu'il tenait encore et disparut dans l'ombre.

— Connu ! dit Gingènes en tournant sur les talons.

— Il me semble, citoyen, reprit Dubois-Crancé, qui venait de faire sauter les cachets du pli, que cette réponse est bien volumineuse ; peut-être n'a-t-elle pour but que de gagner du temps : il me faudrait jusqu'à demain pour la lire.

— Erreur, citoyen, répliqua vivement Gingènes, la réponse est courte, mais les signatures sont nombreuses.

— Et combien y en a-t-il donc ?

— Vingt mille, citoyen ; si nous avions eu le temps, nous vous en aurions apporté le double.

C'était vrai ; un murmure d'étonnement courut dans le cortège.

Dubois, tout en lisant, fronça le sourcil.

— Ces propositions, dit-il, sont inacceptables. Les Lyonnais abusent de la longanimité de la république.

Et froissant avec dépit le papier qu'il venait de recevoir, il le jeta loin de lui.

Un des chefs de l'ancien club central le ramassa aussitôt, et le remettant à Gautier :

— Cette liste peut servir plus tard, dit-il.

— Pour la dernière fois, citoyens, avez-vous une autre réponse à me faire? demanda Dubois-Crancé en saisissant la lance à feu d'un artilleur.

— Oui, et ce sera tout à l'heure avec la poudre et le boulet! s'écria Gingènes.

— Qu'on reconduise les citoyens! ajouta le représentant.

Après quelques minutes d'attente, Dubois, jugeant les parlementaires rentrés dans leur redoute, s'approcha du chevalet la lance à feu à la main, puis il s'arrêta, hésitant encore : c'est qu'il lui semblait que ce chevalet était un bûcher sur lequel gisait enchaînée la reine du commerce français.

— Nous attendons, répétèrent avec impatience Chamarande et les patriotes lyonnais.

— Feu, donc! feu partout! s'écria Dubois-Crancé en allumant la dernière fusée.

A peine la fusée était-elle en l'air que le ciel s'embrasa avec un bruit épouvantable; on eût dit l'éruption d'un immense volcan : c'étaient toutes les batteries de la Ferrandière, de la Tête-d'Or et de la Croix-Rousse qui faisaient feu à la fois.

Presque aussitôt une ligne d'éclairs qui se

succédèrent dès lors sans interruption brilla tout le long des quais du Rhône et sur le plateau des Collinettes. Plus petites que celles des assiégeants, les pièces lyonnaises étaient servies avec une incroyable dextérité, si bien que leurs détonations ressemblaient de loin à un roulement de tambours. Bientôt la redoute Chenelette et les batteries des Brotteaux ouvrirent aussi leur feu, tandis que sur les hauteurs de la Croix-Rousse le petillement d'une vive fusillade perçait par intervalles à travers les canonnades.

Les réquisitionnaires de l'Isère et de l'Ar-dèche, soutenus par quelques troupes de ligne, quittèrent alors l'abri que leur offrait la tranchée, et s'élancèrent à l'attaque du camp des Brotteaux.

C'était un spectacle à la fois horrible et magnifique que l'ensemble de ces combats, de ces canonnades, de ce bombardement.

.
Une lueur incertaine, inégale, éclairait en vacillant le vaste bassin de Lyon, et se jouait sur les eaux du Rhône. Les ombres, les lumières, ainsi que les points de vue, variaient à chaque instant. Cet effet, quoique plus soutenu, ressemblait à celui que produisent quel-

quefois les éclairs répétés d'une nuit de la canicule. Les lignes droites et rapides des boulets rouges se croisaient dans tous les sens avec les lentes paraboles des bombes ; un certain nombre de ces redoutables projectiles étaient toujours suspendus sur la ville : dès que les uns s'abaissaient pour éclater, d'autres les remplaçaient dans les airs.

Guidés par la petite croix lumineuse dont nous avons parlé, les trois mortiers de la batterie où se trouvaient Chamarande et les représentants tiraient continuellement sur l'extrémité du quartier Saint-Just ; toutefois la maison qui portait la croix restait intacte. Les rouges et constantes réverbérations des incendies commençaient à lutter avec la lueur instantanée des canonnades.

Après avoir fait le tour de la tranchée, les représentants étaient revenus à la batterie de Chamarande ; ils furent les premiers à applaudir à ce rapide résultat. Courtel seul gardait le silence et déchirait sa poitrine avec ses ongles ; déjà deux de ses maisons étaient en flammes.

Les Lyonnais, de leur côté, avaient mis le feu avec des boulets rouges à plusieurs points de la Guillotière. Ces incendies, en éclairant

la tranchée ennemie, leur permettaient de mieux diriger leurs coups, qui commençaient à arriver à travers les embrasures des batteries.

Les représentants allaient se retirer, lorsque deux fortes détonations retentirent sur le quai du Rhône, près de l'Hôtel-Dieu, et deux bombes, les premières que lançaient les assiégés, s'élevèrent dans les airs aux regards surpris des crancéens.

— C'est ce scélérat de Schmidt qui leur aura fondu des mortiers : il payera cher sa trahison ! s'écrièrent Julliard et Bertrand en parlant du même Allemand qui avait pointé les canons des jacobins avec un si fatal succès à la journée du 29 mai.

Cet incident dérangeait jusqu'à un certain point les dispositions des assiégeants, qui, croyant les Lyonnais dépourvus de mortiers, avaient calculé en conséquence l'emplacement de leur camp et de leurs magasins.

Chacun suivit de l'œil les deux projectiles décrivant une parabole trois fois plus étendue que celle des bombes crancéennes ; ils allèrent tomber près du château de la Pape, après avoir traversé dans sa longueur toute la plaine de la Tête-d'Or, et franchi deux fois le Rhône.

— Brigand de Schmidt ! dit Chamarande, quelle portée ! je gage que ce sont de ces mortiers à chambre comme j'en demande depuis si longtemps à la Convention.

— Brigand de Schmidt ! répéta tout bas Courtel.

Plusieurs autres bombes partirent du même point et toujours dans la même direction.

— Décidément c'est à moi qu'ils en veulent, s'écria Dubois.

— C'est bien plutôt à moi, pensa Courtel.

— Feu sur cette batterie ! continua Dubois. Si nous les laissons faire, ils vont tout sacca-ger là-haut.

Chamarande fit diriger aussitôt ses deux pièces de seize sur le point qui lui était indiqué ; mais ce fut en vain. Les bombes continuaient à arriver sur la Pape, et toujours avec plus de justesse. Enfin une flamme brillante éclaira les coteaux de Montessuy, ainsi que le cours du Rhône ; tous les bâtiments de ferme de Courtel, ses granges, ses remises, ses écuries, étaient en feu. De vives acclamations saluèrent de l'autre côté du fleuve ce nouvel incendie. Ces hourras, c'étaient ceux de tout un peuple applaudissant au juste châtiment

infligé à un traître ; Courtel le comprit et chancela sur ses jambes.

— J'espère , ami , que tu n'as plus de scrupules maintenant , s'écria Dubois-Crancé transporté de colère ; il faut que tu punisses toi-même ces misérables qui ne savent pas respecter un quartier général.

Et prenant la mèche d'un artilleur , il la mit dans la main de Courtel en le poussant sur une pièce qu'on venait de pointer. Courtel hésita ; peut-être allait-il refuser , lorsqu'il rencontra les regards menaçants de Gautier et des jacobins lyonnais ; sa faiblesse naturelle , jointe au ressentiment qu'il éprouvait , l'emporta ; il approcha d'une main tremblante la mèche de la lumière , et une bombe de plus alla tomber sur le faubourg Saint-Just.

Chose bizarre , la petite croix lumineuse qui servait de point de mire aux artilleurs de Chamarande disparut du coup.

— Bravo , mon ami , s'écria Dubois-Crancé en embrassant Courtel ; bravo ! tu es bien des nôtres maintenant.

X

Quelques jours après l'ouverture du bombardement, une vive agitation se manifesta dans la redoute Chenelette, cette petite forteresse située, comme on sait, sur la rive gauche du Rhône, presque au milieu des ouvrages des assiégeants. Des cinq à six cents hommes dont se composait la garnison, la moitié venait de faire une sortie et s'efforçait de chasser les conventionnels d'une enceinte de murailles parsemée de maisons et située sous la redoute même. On appelait cette enceinte le camp retranché des Brotteaux. Les républicains,

après y avoir pénétré par surprise, se croyaient déjà vainqueurs, lorsque l'arrivée d'un renfort rétablit le combat, qui devint bientôt une véritable mêlée. Du haut de la redoute, le reste de la garnison pouvait d'autant mieux saisir tous les détails de la lutte qu'un vent violent du nord-ouest enlevait toute la fumée des coups de feu. Ce qui attirait surtout l'attention, c'était une petite maison placée au milieu de l'enclos, la seule que les crancéens n'eussent pas enlevée de prime abord. De ce point partait un feu peu nourri, mais terrible; chaque coup abattait un ennemi. C'est que dans cette maison étaient barricadés quinze hommes de la fameuse compagnie d'arquebusiers du capitaine Merlat, compagnie toute choisie parmi les plus adroits chasseurs du Lyonnais. Comme les hussards de la mort de l'armée de Condé, les arquebusiers de Merlat ne donnaient ni ne recevaient de quartier. Pour qu'on ait une idée du mal qu'ils faisaient comme tirailleurs, il suffira de dire que, pendant la durée du siège, un seul sergent-major, l'orfèvre Bergeron, fit tomber cent soixante-trois crancéens sous le feu de sa carabine.

Cette poignée de braves, dont les crancéens avaient juré l'extermination et les Lyonnais la

délivrance, était la véritable cause du combat, la conquête définitive du camp retranché étant impossible sous le feu de la redoute. Si les pièces lyonnaises se taisaient en ce moment, c'est qu'elles auraient frappé amis et ennemis. Une seule coulevrine, pointée par un jeune artilleur d'une adresse reconnue, se hasardait de temps en temps à envoyer un boulet parmi les groupes conventionnels.

Pendant que cela se passait, deux hommes, installés dans la buvette de la redoute et assis auprès d'une table bien servie, achevaient tranquillement leur repas.

Ces deux hommes étaient Lowitz et Belval, tous deux depuis quelques jours de retour de Montbrison.

N'ayant pas été désignés pour faire partie de la sortie, Lowitz et Belval n'avaient pas jugé à propos de se déranger pour quelques mousquetades dont ils ne pouvaient prendre leur part, trop habitués qu'ils étaient à des spectacles de ce genre pour que celui-ci pût attirer leur attention aux dépens de leur dîner.

A en juger par le nombre des couverts, la table avait dû être dressée d'abord pour sept ou huit personnes; mais les chaises renversées, les assiettes encore pleines, les couverts,

les serviettes jetées en désordre, tout cela annonçait que les convives avaient été interrompus brusquement ; et c'était dommage, le dîner paraissant des plus appétissants, bien que les plats commençassent à se refroidir. Les approvisionnements que Lyon continuait à tirer du Forez et du Montbrisonnais permettaient encore une excellente chère à tous ceux qui voulaient bien la payer. Or, comme il était accouru des provinces voisines nombre de jeunes gens appartenant à la noblesse ou à la riche bourgeoisie, les muscadins abondaient, et la consommation, malgré le prix élevé de la carte, était grande à la redoute Chenelette ; en outre, on y jouait un jeu d'enfer, ce qui se conçoit de la part de gens qui avaient fait de leur vie leur enjeu de chaque jour.

— Ce maudit Quinquinet ne revient pas, dit Lowitz en jetant du côté des remparts un regard d'inquiétude ; tu verras qu'il laissera brûler ou refroidir le rôti, et l'un vaut l'autre. Qui diable se douterait que ce garçon-là est un ancien trompette de Royal-Pologne ? Il est aussi curieux qu'un soldat de nouvelle levée.

— Il faut dire, ajouta Belval, que ces crancéens sont gens bien mal élevés que de nous

déranger juste au moment du dîner. Que diable ! même entre ennemis ces choses-là ne se font pas, et, comme dit Horace :

Mars doit-il apparaître au milieu des buveurs ?

— Encore Horace ! Tiens, mon pauvre Belval, tu as beau être mon meilleur ami, si tu étais tué un de ces quatre matins je serais capable de m'en consoler, parce qu'Horace serait mort aussi.

— Parbleu ! dit Belval, parle-moi de tes amours, nous serons quittes.

Et il avala un grand verre de vin de Bourgogne comme pour mieux supporter l'épreuve qu'il réclamait.

— Desquelles ? demanda Lowitz.

— Eh ! de celles que tu voudras, dit Belval du ton d'un malade obligé de choisir entre plusieurs médecines également amères.

— Commençons par les plus anciennes, dit Lowitz ; l'ancienneté est un droit que je respecte. Tu sais ce pari que tu m'as gagné au sujet de madame de Lafaye ?

— Et que tu ne m'as pas encore payé.

— Eh bien, je crois que je vais enfin prendre ma revanche ; je tiens la bonne route ; j'ai

arboré, en fait de sentiment, tout ce qu'il y a de plus exagéré, de plus triste, de plus lugubre ; si tu voyais comme je pleure... dans mes lettres, du moins ; car j'ai recommencé à lui écrire : à côté de moi, le docteur Young à genoux sur la tombe de sa fille n'est plus qu'un baladin.

— Et l'on reçoit tes lettres ?

— Certainement ; grâce à leur contenu, elles sont plus heureuses que moi. Il n'y a pas de carmélite qui eût le cœur de les refuser. Je n'y parle que des misères de la vie, du dégoût de ce monde, du bonheur de mourir ensemble, de l'amour pur et inaltérable qui nous consumera plus tard dans les régions éthérées.

Et Lowitz se versa à son tour un grand verre de vin de Bourgogne.

— Il est vrai, continua-t-il, qu'on n'a voulu encore ni répondre à mes lettres ni me recevoir ; ce qui me console, c'est que le service devient si pénible, qu'on n'a pas un moment à soi. Mais enfin je sème pour l'avenir ; je sème des larmes, mon cher, et j'espère recueillir un jour les ris, les joies, et toutes les tendresses que le cœur d'une femme peut prodiguer.

Les deux amis furent interrompus par plusieurs coups de canon tirés successivement, mais très-vite, et suivis de grands cris et hourras de victoire. Belval se leva de table et courut sur le rempart.

Voici ce qui était arrivé. Les crancéens, voyant que les Lyonnais gagnaient du terrain, avaient fait un effort désespéré et s'étaient précipités tous ensemble sur la maison où se défendaient les arquebusiers ; mais au même instant plusieurs coups à mitraille, pointés du haut des remparts, avaient produit un tel effet sur cette masse, qu'elle s'était aussitôt dispersée, laissant les Lyonnais maîtres du terrain.

Quelques minutes après, ces derniers rentrèrent dans la redoute, et la buvette se remplit d'une foule affamée. Les fourneaux de Quinquinet fonctionnèrent bientôt avec activité, les garçons de service couraient de tous côtés ; jamais café ni restaurant n'avaient présenté autant d'animation.

La buvette occupait la majeure partie d'une grande construction en planches qu'on avait élevée au milieu de la redoute. Le reste, par un de ces contrastes si fréquents en temps de guerre, était consacré à une ambulance ; en sorte qu'en même temps que l'entrée de la bu-

vette s'encombra de soldats joyeux et triomphants, des civières aux pas lents, aux rideaux tirés, disparaissaient à la file par la porte voisine. Ce rapprochement avait été commandé par la disposition même des lieux, toute autre construction étant impossible dans la redoute.

Le capitaine suisse Doxa arriva un des premiers, tout couvert de sang et de poudre. Courant à la table où se trouvaient Lowitz et Belval, il s'empara d'une chaise et d'un couvert, en homme qui rentre dans sa propriété ; trois ou quatre autres officiers suivirent son exemple.

— Fichtre ! s'écria Doxa, fous afez manché le rôti et tout le reste est froid ; au tiable les crancéens !

— Il fallait bien faire quelque chose, mon cher Helvétien, dit Lowitz, puisque nous avons été désignés pour la garde de la redoute, ce dont nous enrageons encore, je vous prie de le croire. Hé ! Quinquinet, apporte vite d'autres plats à ces messieurs.

— Et du pourcogne aussi, dit Doxa ; les poutelles sont fites.

— J'espère, capitaine, dit Belval, que si les crancéens vous ont dérangé tout à l'heure au premier service, vous les avez assez bien

étrillés pour qu'ils nous laissent tranquilles au dessert.

— Oh ! oui, dit Doxa, jusqu'à l'heure du pompartement ; en attendant, pufons.

Et le Suisse se frotta les mains d'un air satisfait.

— Ne trouvez-vous pas, messieurs, que c'est une pelle chose qu'un siéche, surtout tans une file pien approfisionnée comme Lyon, où l'on se pāt chuste assez pour l'appétit et la tichestion ?

En ce moment, un cri de blessé, un de ces cris déchirants qui font comprendre toute l'intensité de la douleur que l'homme peut supporter, partit de la pièce voisine et perça au milieu du fracas de la buvette.

— C'est quelque soldat à qui on coupe un champe, dit Doxa en vidant son verre.

Après les premiers pansements, les blessés ne tardèrent pas à être évacués sur Lyon. Malgré la conduite barbare de l'ennemi, qui avait déjà tiré sur l'Hôtel-Dieu, les secours étaient admirablement organisés : les médecins étaient nombreux, et beaucoup de dames lyonnaises, rivalisant de zèle et de dévouement avec les sœurs de la charité, desservaient à tour de rôle les ambulances et les hôpitaux.

La plupart avaient même adopté pour leur jour de service le costume des sœurs.

L'ambulance était donc restée vide. Les chirurgiens étaient allés rejoindre les buveurs, et les sœurs de la charité avaient suivi le convoi. Il n'en restait plus qu'une seule, qui s'était doucement approchée d'une fenêtre de communication entre l'ambulance et la buvette.

La table occupée par Lowitz, Belval et les autres officiers se trouvait tout près de cette fenêtre qu'on venait d'ouvrir à cause de l'excessive chaleur. Les derniers arrivés avaient fini par rattraper Belval et Lowitz, et tous ensemble maintenant en étaient au dessert.

— On étouffe ici ! Quinquinet, mon ami, du champagne à force, et frappé, si tu peux ! s'écria Lowitz.

— Oui, ajouta Belval ; et comme dit le chantre de Tibur :

Vous qu'ont aguerris les revers,
Aujourd'hui dans le vin noyez toutes vos peines.

— Dépêche, Quinquinet, dépêche, reprit Lowitz ; nous voulons boire à nos maîtresses.

— Pien, pien, dit un troisième ; alors, garçon, teux pouteilles de rhum ; c'est plus fort.

— Prends garde, Lowitz, dit le traducteur d'Horace ; si tu bois à toutes, tu vas te griser. Il y a un moyen pourtant, c'est de ne boire qu'à celles que tu as eues dans l'année ; les anciennes ne compteront pas. Franchement, vicomte, depuis que tu es à Lyon, je ne te reconnais plus, tu joues de malheur.

— Bah ! dit Lowitz, en amour, il y a des veines, et la veine viendra, mon cher, le siège n'est pas fini.

— Non, saperment ! s'écria Doxa, la sièche il n'être pas fini. Lyon est une ponne file où il y a de pon fin, et nous la défentrons jusqu'à notre ternière coutte de...

— De vin, dit Belval.

— Et de sanque aussi, saperment ! s'écria le Suisse. A la santé des pelles tames de Lyon !

Attentive, palpitante, la religieuse restait collée contre la cloison.

On ne tarda pas à enlever le dessert, et l'on étendit sur la table un tapis vert sur lequel on plaça quelques jeux de cartes et des paniers de jetons.

— Emportez ces jetons, dit Lowitz ; nous en avons de meilleurs ici.

Et tirant une grande filochette verte toute gonflée, il la jeta sur la table. Le son que rendit

cette bourse monstre indiqua suffisamment qu'elle n'était pas remplie de pièces d'or ou d'argent.

— Mon cher Doxa, dit-il au Suisse, comme vous ne revenez pas de Montbrison, il faut que je vous mette au courant ; voici un système que ces messieurs et moi nous avons inventé.

— Une idée superbe, s'écria Belval.

— Vous allez comprendre ça tout de suite, reprit Lowitz. Vous savez, mon cher Helvétien, que l'argent est rare, l'or encore plus. En conséquence, nous réservons ces estimables métaux pour les besoins ordinaires de la vie.

— Ya, dit le Suisse en remettant dans sa poche une bourse d'une grandeur moins démesurée, mais garnie d'une masse jaune qui brillait à travers les mailles.

— La Convention, cette réunion de voleurs, continua Lowitz, a converti nos propriétés en biens nationaux, et les biens nationaux en assignats. En attendant que nous les reprenions à la pointe de l'épée, je me suis demandé pourquoi nous ne ferions pas comme la Convention, d'autant mieux que nos assignats à nous ne peuvent que monter quand les autres baisseront. J'avais pour ma part trois terres, dont

deux seigneuries; je les ai divisées en cent jetons, ces messieurs ont suivi mon exemple, et comme je leur ai gagné pas mal à Montbri-son, il en est résulté le contenu que voilà. Dans cette filoché dansent, en compagnie de mes châteaux, prairies, vignes, terres labou-rables, bois de haute futaie et autres.

— Che fous comprends très-pien, dit le Suisse, et la preufe, c'est que fous allez me prêter un cent de vos petits ronds. C'est teux parties que fous chouez à la fois : l'une contre la Confention, l'autre afec moi ; si fous perdez la première, ché fous tefrai rien, et si je gagné la seconte, ché fous tefrai encore rien.

— Bravo , Doxa, bravo! s'écrièrent les joueurs.

— Ce Suisse-là, s'écria Belval, en remontre-rait aux Lyonnais ; il entend les affaires à mer-veille. Doxa, mon cher, êtes-vous de Genève ?

La partie commença, et les pertes comme les gains allaient bon train. Les parieurs étaient nombreux, ainsi que la galerie.

Bientôt le jeu s'anima, les piles de jetons ne tardèrent pas à prendre une hauteur formida-ble. Il arrivait ce qui arrive souvent : tout entiers aux combinaisons de la partie, les joueurs et les parieurs oubliaient de calculer

la valeur des signes conventionnels qu'ils employaient.

Les coups se succédaient avec une promptitude toute militaire. Le jeu, du reste, était expéditif par lui-même. C'était tantôt le lansquenet, tantôt le vingt et un. En moins d'une demi-heure Lowitz eut perdu une centaine de jetons.

— Prends les cartes, Belval, dit-il en se levant, je parie de ton côté. Tu dois gagner, toi ; malheureux en femmes, heureux au jeu ; n'est-ce pas, mes chères amours ? ajouta Lowitz en s'adressant à deux personnes qui, le dos tourné à la fenêtre, masquaient la sœur de charité, qui observait toujours.

Et, se plaçant au milieu d'elles, il enlaça familièrement la taille de chacune. La sœur tressaillit ; malgré leurs habits d'homme, elle avait déjà reconnu deux femmes.

Dans cette guerre tout exceptionnelle, les amazones étaient nombreuses ; c'est un fait que tous les témoignages contemporains constatent, et l'histoire a même enregistré les noms des deux héroïnes qui nous occupent en ce moment.

L'une, belle blonde aux yeux bleus, à la physionomie expressive et animée, portait la

ceinture violette qui distinguait la célèbre compagnie des arquebusiers, et s'appuyait sur une carabine de prix dont le tonnerre et la platine étaient encore tout noirs de poudre. C'était madame Cochet, la femme d'un riche papetier que les jacobins assassinèrent dans son magasin lors de l'attaque des Terreaux. Madame Cochet avait promis de venger son mari, elle tenait parole. Élevée dans la Bresse, un des pays les plus giboyeux de France, par un père passionné pour la chasse, elle avait depuis longtemps pris goût à cet exercice, et acquis une adresse merveilleuse qui depuis le commencement du siège coûtait cher aux jacobins.

L'autre était une toute jeune fille de seize à dix-sept ans, très-brune, élancée et d'une apparence tout espagnole ; c'était Marie Adrian, la fille d'un ancien coutelier de Tolède, lequel depuis quelques années était venu s'établir rue Saint-Dominique. Elle portait la carmagnole bleue des artilleurs lyonnais et la ceinture de même couleur. A travers les plis soyeux de cette ceinture brillait le manche d'une navaja. Un charmant béret catalan était posé de côté sur ses cheveux noirs, coupés un peu court ainsi que ceux de sa compagne, mais de

manière toutefois à retomber gracieusement sur le cou.

Absorbée par le jeu, la galerie ne s'occupait guère de ce qui se passait entre Lowitz et ses deux voisines ; tous trois, du reste, causaient à voix basse ; mais la sœur de charité, placée de manière à les toucher, ne perdait pas une seule de leurs paroles.

— Vous êtes bien farouche aujourd'hui, charmant artilleur, dit Lowitz en cherchant à ressaisir la taille de Marie Adrian, qui s'était dégagée brusquement ainsi que sa compagne. Il faut bien que je vous fasse mes compliments : on dit que vous avez pointé tout à l'heure comme un vrai démon, et que ce sont vos coups de canon qui ont sauvé les arquebusiers.

— Le fait est, dit madame Cochet, que nous lui devons la vie ; les portes de la maison étaient déjà enfoncées.

— Raison de plus pour que je tienne ma promesse de l'embrasser tous les jours jusqu'à ce que les moustaches lui poussent.

Lowitz voulut joindre le geste à la parole ; mais l'Espagnole, tirant sa navaja, lui en présenta la pointe à la figure, moitié en riant, moitié sérieusement.

— Prenez garde, sergent, lui dit-elle, vous

allez vous faire couper ; cet acier est de bonne trempe.

— Ah ! ah ! dit Lowitz en reculant un peu ; c'est là votre rasoir ?

— Vous feriez mieux de surveiller votre jeu ; tenez, regardez, vous perdez encore.

— Eh ! que m'importe ? Ce sont vos cœurs que je voudrais gagner à toutes deux. Je vous aime comme un fou , charmante Marie , aussi vrai que je me meurs d'amour pour votre amie.

La sœur de charité , qui était toujours aux écoutes, s'avança pour mieux entendre.

— Voilà qui est un peu fort , dit madame Cochet ; comment , citoyen , vous prétendez nous aimer toutes les deux à la fois ! Vous croyez-vous encore à Versailles ?

— Eh ! n'êtes-vous pas toutes deux trop jolies pour qu'on puisse choisir ? J'avoue , du reste , que je n'ai jamais su prendre parti entre les blondes et les brunes ; je réunis toujours ces deux couleurs quand je puis.

— Vous y mettez du moins de la franchise : reste à savoir si c'est là de l'amour.

— En doutez-vous ? s'écria Lowitz ; mais c'est un amour furieux , échevelé , que celui que vous m'inspirez toutes deux ; si mon ami

Belval n'était pas si occupé, il vous mettrait sur-le-champ en vers tout ce que j'éprouve en prose. Oui, ravissante arquebusière, mon cœur a reçu toutes vos balles à l'adresse des crancéens ; il est percé à jour comme une de vos cibles ; et quant à vous, charmant artilleur, vous m'avez tellement tourné la tête, que, l'eussiez-vous coiffée d'une de ces bombes que vous envoyez si juste et si loin, à la Pape, par exemple, ma cervelle ne serait pas en pire état.

Les deux femmes ne purent s'empêcher de sourire.

— Ayez au moins l'air de parler sérieusement, dit madame Cochet.

— Vous en doutez ? s'écria Lowitz ; je vous en conjure, mettez à l'épreuve ma double passion, et vous verrez si elle recule. Tenez, par exemple, je risquerais ma vie rien que pour avoir ce que soutient ce petit cordon noir que je vois passé au cou de mademoiselle Marie : à coup sûr, c'est un gage d'amour.

— Oui, dit la jeune fille, voulez-vous le voir ?

Et elle tira de son sein un médaillon qu'elle présenta à Lowitz.

Ce médaillon contenait une boucle de cheveux noirs comme ceux de Marie Adrian, mais

beaucoup plus courts ; autour de l'enroulement de la boucle , on lisait brodés sur un fond de soie blanche les mots suivants en espagnol :

« Cher Joachim, bientôt je te rejoindrai. »

— Et quel est l'heureux mortel à qui appartiennent ces cheveux ? demanda Lowitz.

— C'était mon fiancé , et il est mort le même jour que le mari de madame, dit simplement Marie Adrian.

— Gardez les cheveux si vous voulez , dit Lowitz, mais ôtez-moi cette funèbre épitaphe ; une jolie fille comme vous doit la faire mentir ; voyez madame Cochet , elle est trop raisonnable, elle, pour avoir de ces idées-là.

— Moi ? dit madame Cochet, j'ai un autre système ; je tiens ma vengeance en partie double.

Et elle fit voir à Lowitz un petit carnet couvert en peau de chagrin. En tête étaient ces mots : « Aux mânes de Joseph Cochet , assassiné à Lyon , le 29 mai 1795, sa bien-aimée et fidèle épouse, Constance Aubert. » Audessous se trouvait une suite de petites croix avec des dates en regard. C'était de cette manière que madame Cochet marquait jour par jour le nombre des crancéens qui tombaient sous ses balles ; en même temps elle tira un

crayon du carnet, et inscrivit trois nouvelles croix, ainsi que le quantième du mois ¹.

— Décidément, mes chères amies, reprit Lowitz, la femme du roi Mausole n'était près de vous qu'une bourgeoise évaporée. Raison de plus, morbleu ! pour que je vous fasse la cour ; je veux vous distraire à tout prix. Eh ! que diable ! les vivants doivent passer avant les morts. Tenez, ce soir, si vous voulez, nous lirons ensemble *la Matrone d'Éphèse*.

Marie Adrian n'écoutait pas ; ses yeux étaient, il est vrai, fixés sur les joueurs ; mais sa main, passée dans sa veste d'uniforme, tenait encore le médaillon qu'elle avait remis à sa place. Sur ce cœur fortement trempé, et qu'un vif et profond regret rendait inattaquable, les galanteries de Lowitz coulaient comme la pluie sur le bronze.

Madame Cochet, elle, s'était contentée de sourire encore ; mais, pressée de nouveau par Lowitz, qui pensait comme beaucoup d'autres que courtiser à la fois deux femmes amies est le meilleur moyen pour en avoir au moins une :

¹ Un livret à peu près pareil existe encore à Lyon dans la bibliothèque d'un amateur.

— Citoyen, dit-elle, nous ne jouons pas la comédie, nous, et nos regrets sont plus vrais que vos prétendues passions.

Lowitz se récria de nouveau. La sœur passa la tête à travers la fenêtre; Lowitz et les deux femmes lui tournaient le dos et la masquaient entièrement.

— Allons, soyez franc, répondit madame Cochet de ce ton spirituel et malin qui lui était familier; vous voudriez mettre un nom de plus sur votre liste : je préfère la mienne, une balle vaut mieux que le déshonneur.

Lowitz tourna le dos à Marie Adrian, et se penchant vers madame Cochet :

— Et si je n'en aimais qu'une? et si cette femme était vous? si cette femme était la seule que j'eusse jamais aimée?

Une exclamation étouffée arriva à l'oreille de Lowitz.

— Je crois, le diable m'emporte! que Marie nous écoute, reprit-il; c'est égal, au besoin je le lui dirai moi-même, je ne veux pas me jouer de cette pauvre fille. Je parle sérieusement, très-sérieusement maintenant.

— Vraiment! vous auriez cette bonté? Vous êtes meilleur que je ne croyais, et la comédie sera alors beaucoup moins compliquée.

— Cruelle ! fit Lowitz de l'accent le plus dramatique dont il fût capable.

En ce moment le commandant de la redoute Chenelette entra dans l'ambulance ; il ne faisait que de quitter le camp retranché où il avait pris des dispositions pour que l'ennemi n'y pût revenir de sitôt.

— Enfin, vous voici ! s'écria la sœur en allant au-devant de l'officier ; je savais déjà qu'il ne vous était rien arrivé , et cependant j'étais inquiète.

— Votre existence ne protège-t-elle pas la mienne ? dit Gingènes avec un sourire. Dieu n'est-il pas trop bon pour vous enlever le dernier défenseur qui vous reste ?

— Gingènes ! s'écria madame de Lafaye, Gingènes ! emmenez-moi ; je ne veux pas rester ici, près de lui.

— Qui, lui ?

— M. de Lowitz.

Gingènes pâlit.

— C'est vrai, dit-il, il sera arrivé ce matin avec le bataillon Saint-Nizier, pendant le premier combat.

— Mon ami, je n'ai plus rien de caché pour vous ; tenez, voici la lettre qu'il m'a écrite de Montbrison.

Gingènes prit la lettre, et sur sa figure se peignit alors un sentiment de souffrance toujours plus forte à mesure qu'il lisait.

— Voilà ce qu'il m'écrit, maintenant voilà ce qu'il fait.

Et madame de Lafaye attira Gingènes à la fenêtre. Quand Gingènes se retourna, il était à la fois indigné et heureux.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-il, que je pense qu'il n'est pas digne de vous.

— Et moi je remercie le ciel de m'avoir conduite ici, d'avoir détruit violemment le reste d'affection, d'intérêt que je lui portais encore. Qu'importe que la blessure saigne, pourvu qu'elle guérisse ! Mais il faut que je retourne à Lyon ; et d'ailleurs, maintenant que j'ai rempli ma tâche comme ces autres dames, je vous avouerai que je ne saurais supporter plus longtemps le spectacle des souffrances que ce lieu présente sans cesse.

— Songez que, quelque triste que soit le séjour de cette ambulance, c'est encore peut-être le meilleur asile contre ces bombes qui semblent s'acharner contre vous, sans doute à l'aide des espions et des traîtres. Il m'est facile de faire diriger la compagnie du citoyen Lowitz sur un autre point.

— Ne le faites pas , je vous en supplie. Si dans ce nouveau poste il était tué ou blessé, je me le reprocherais toute ma vie. Croyez-moi , laissons chacun accomplir son destin.

— Alors venez, dit Gingènes.

Un autre officier supérieur se trouvant en ce moment dans la redoute, Gingènes lui laissa le commandement, et, traversant le pont Morand avec madame de Lafaye, il descendit les quais.

— Où me conduisez-vous, mon ami?

— Là où j'aurais voulu que vous fussiez restée toute votre vie ; là où le bonheur nous attendait l'un et l'autre si vous n'eussiez été qu'une simple ouvrière.

Tous deux s'arrêtèrent près de l'Hôtel-Dieu, et montèrent à un quatrième étage de la rue de l'Hôpital; puis la porte d'une modeste mansarde s'ouvrit. Dans un coin, madame de Lafaye reconnut le portrait de la mère de Gingènes; au-dessous était placé un bureau en marqueterie de Grenoble que le charcutier avait prêté naguère à mademoiselle Coquet, et dont celle-ci s'était longtemps servie ; dans un autre coin, la mère Duchesne filait au rouet, murmurant une vieille chanson royaliste; elle se leva joyeuse à la vue de madame de Lafaye.

— Vous avez donc déménagé, Gingènes ? demanda cette dernière.

— La rue Mercière me rappelait trop de souvenirs, j'ai voulu les oublier.

— Et vous ne les oublierez pas, n'est-ce pas, mon ami ? Moi aussi je les regrette ces souvenirs. Dieu m'a montré le bonheur, mais il ne me l'a pas donné.

Gingènes voulut détourner la conversation.

— Madame, dit-il, il importe de vous expliquer pourquoi je vous ai choisi cette maison de préférence.

— Gingènes, ne m'appellez plus madame ; je ne veux être ici que mademoiselle Coquet. Appelez-moi Élise comme autrefois, je vous en prie.

— Eh bien, Élise, reprit Gingènes en hésitant, cette maison touche à l'Hôtel-Dieu, et j'ai tout lieu de croire, d'après la lettre que notre comité de défense a écrite à Dubois-Crancé, que les bombes n'arriveront plus sur ce point. Vous remarquerez aussi que ce plafond n'est autre qu'une voûte, et une voûte des plus solides, qui couvre toute une aile de la maison. Cette aile formait autrefois la chapelle d'un couvent détruit depuis quelques années. La

piété des révérends pères vous sera utile aujourd'hui.

— Ah ! merci, Gingènes, merci ! Si je suis heureuse d'être ici, c'est surtout parce que vous m'y avez conduite et parce que cette demeure est la vôtre.

En ce moment quelques coups de canon retentirent sur le quai du Rhône et firent trembler toutes les vitres de la maison.

— Ça commence de bonne heure aujourd'hui, s'écria Gingènes. Adieu, Élise, adieu.

XI

Comme, en notre qualité de romancier, nous ne sommes pas astreint à suivre toutes les opérations du siège, mais bien le simple développement d'une histoire particulière, nous allons passer maintenant du 25 août 1793 au 15 septembre de la même année.

De part et d'autre la lutte continuait avec le même acharnement. Les canonnades pendant le jour, le bombardement pendant la nuit, étaient, selon l'expression des représentants, le régime habituel des Lyonnais. A plusieurs lieues à la ronde on entendait continuellement, depuis six semaines, le tonnerre lointain des

pièces de siège. La ville se défendait avec tout le courage du désespoir ; sa dernière et fidèle alliée, Montbrison , venait d'être occupée par les républicains, ainsi que Saint-Étienne. Tout le Forez avait subi le même sort. D'un autre côté, il ne fallait plus compter sur les secours des Autrichiens ni des Piémontais : les premiers dirigeaient tous leurs efforts contre le nord de la France, les autres venaient d'être définitivement chassés de la Savoie par Kellermann. Enfin, quoique, par le fait du courage des assiégés et des dispositions vicieuses du plan d'attaque, les républicains n'eussent pas encore fait de grands progrès, pourtant ils s'étaient emparés de quelques postes avancés, et commençaient à cerner la ville de près ; de nouvelles troupes , ou , pour mieux dire, de nouvelles bandes accouraient compléter le blocus. « J'arrive avec toute l'Auvergne, écrivait Couthon ; je vais la précipiter sur Lyon comme un seul bloc. » En même temps le camp de Limonest prenait un nouveau développement ; le représentant Châteauneuf s'y était rendu avec les réquisitions de la Côte-d'Or et du Jura.

Cette dernière circonstance ajoutait encore l'importance du château de la Duchère,

poste lyonnais, situé en avant du faubourg de Vaise, sur les collines qui séparent la route du Bourbonnais de celle de la Bourgogne ; aussi Gingènes fut-il nommé à son commandement.

L'habitation de la Duchère méritait mieux le nom de château que celle de la Pape ; c'était un vaste édifice à quatre tours, construit sous Louis XIV, et depuis tombé presque en ruine par la négligence ou la pauvreté des propriétaires. La vue en était aussi belle que celle de la Pape, quoique moins étendue du côté de Lyon, dont les coteaux de Fourvières masquaient une partie ; cependant chaque soir la garnison pouvait suivre les paraboles étincelantes des bombes suspendues sur la ville.

Comme, par le fait de sa construction, le château de la Duchère ne comportait pas une défense sérieuse, les Lyonnais, comprenant toute l'importance de ces hauteurs, les avaient couronnées de fortes redoutes dont les feux se croisaient. Le château, ainsi défendu à distance, se trouvait à l'abri de tous les incidents de cette petite guerre de chaque jour qui avait lieu entre les défenseurs des redoutes et les troupes du camp de Limonest.

Toutefois Gingènes avait cru nécessaire de demander un renfort au général en chef.

Ce renfort arrivait au moment où nous reprenons notre narration.

Il était composé d'une compagnie de chasseurs de la section Rousseau, laquelle compagnie gravissait au pas de course la montée d'Écully, commandée en ce moment par une batterie conventionnelle qui faisait feu de toutes ses pièces.

Lorsque la petite troupe se trouva à couvert par le fait de la disposition du terrain, les plus habiles coureurs étaient déjà arrivés dans la cour de la Duchère.

— Allons, Quinquinet, mon ami, sonne le rappel pour les retardataires, dit un lieutenant qui se trouvait en tête, et qui n'était autre que Lowitz.

Quinquinet obéit, tout en s'asseyant, harassé, sur le parapet de la terrasse du château, mais ce n'était plus cette vigueur de poumons qui avait attiré l'admiration des artilleurs lors de la halte à l'auberge du *Grand-Lemps*; sa fanfare n'aurait pas fait partir une volée de moineaux à trente pas de distance.

— Quinquinet, sonne plus fort, s'écria Lowitz.

Quinquinet essaya : la trompette ne répondit que par un *canard* dans le genre de ceux

que commettent quelquefois les clarinettes.

— Dame! s'écria Quinquinet humilié et désespéré, ça vous est facile à dire : « Sonne plus fort, » mais je n'ai rien mangé depuis hier.

— Et tes casseroles, malheureux?

— Hélas! lieutenant, vous savez bien qu'elles sont vides et les magasins aussi! Quel ragoût peut-on faire avec du pain d'avoine et du chocolat? C'est la dernière ration qu'on nous ait distribuée.

En effet, depuis quelques jours Lyon commençait à ressentir les atteintes de la famine.

— Je me suis battu comme un autre, continua Quinquinet; mais je ne vous cache pas que mon courage s'est éteint en même temps que mes fourneaux. Ne pouvoir pas même accommoder un bœuf à la mode! Ah! c'est dur, citoyen.

— C'est encore plus dur de ne pouvoir en manger, répondit Lowitz en tirant de sa poche une demi-tablette de chocolat et une poignée de raisins secs; toutes ces sucreries me portent au cœur.

Quinquinet prit mélancoliquement entre l'index et le pouce un des grains de raisin.

— Si nous avions au moins de la farine de

bonne qualité, on pourrait avec cela essayer un plum-pudding ; j'ai la véritable recette.

— Je préférerais le dîner d'Horace, s'écria Belval, qui arrivait avec le reste de la compagnie.

Admets ton serviteur aux plaisirs du festin ;
Immole un jeune porc et bois ton meilleur vin.

— Mon cher Belval, dit Lowitz, si tu pouvais trouver à Lyon quelque honnête libraire qui voulût échanger ta traduction contre un jambon de Mayence, je te conseille de faire le marché tout de suite.

— Ou seulement une longe de veau, dit Quinquinet ; on fait tout ce qu'on veut avec du veau.

Belval, au lieu de répondre, considérait le château et les redoutes : le calme le plus profond régnait aux alentours. Sans la canonnade et la fusillade de la plaine, on aurait pu se croire en pleine paix.

— Pastorale complète que ce séjour-là, reprit Belval ; il n'y manque que le son des chalumeaux, que les clarinettes de là-bas remplacent à leur façon. Je crois, en vérité, que le général nous a envoyés ici pour nous met-

tre au vert, et afin que nous puissions, comme dit Horace :

Étendus sur la jeune verdure,
Aux bords sacrés d'une onde pure,
Savourer la fraîcheur des flots et du printemps.

— Que le diable t'emporte avec tes vers ! s'écria Lowitz en s'essuyant le front ; tu nous parles de porcs rôtis et d'un doux repos sous l'ombrage quand nous sommes éreintés et affamés !

— Quinquinet, reprit Belval, en fait de provisions, je te promets des épinards : tiens, regarde là-bas, j'aperçois le potager.

— Hélas ! capitaine, je ne vois, moi, que des orties et des choux.

— Eh bien, pardieu ! tu feras de la choucroute !

— Ah ! c'est vrai, dit Quinquinet, j'ai un procédé expéditif.

— A merveille ! reprit Belval ; lorsque tu l'auras gardée seulement six mois, elle sera parfaitement mangeable.

Quinquinet soupira.

— Ah ! dit-il en lui-même, j'aurais bien mieux fait de suivre le commandant Chama-

rande ; dans quelle galère me suis-je fourré !

— Une idée ! citoyens , reprit Belval. Si, avant d'aller aux redoutes , où rien ne nous presse , nous envoyions Quinquinet faire un tour à l'office du château ?

Cette proposition fut reçue tout d'une voix, et Quinquinet, suivi de deux ou trois marmittons improvisés , disparut dans l'intérieur de l'édifice. Bientôt des cris de joie partirent de la cuisine ; Lowitz et Belval se hâtèrent d'y entrer, et ils virent alors Quinquinet portant à bras tendus un magnifique mouton fraîchement écorché qu'il étendit sur la table afin de le dépecer. Mais avant que cette opération ne commençât , une femme, la mère Duchesne, s'élança dans la cuisine et réclama énergiquement, au nom des habitants du château et de madame de Lafaye.

Lowitz et Belval échangèrent un regard, de surprise chez tous deux , et de joie chez Lowitz.

Le fait est que , poursuivie par les bombes qui, au mépris de l'humanité et des coutumes de la guerre , avaient continué à pleuvoir sur l'Hôtel-Dieu et les maisons voisines, madame de Lafaye , selon les prévisions de Clara , s'était réfugiée au château de la Duchère, dont

Gingènes avait alors obtenu le commandement.

Pendant que la mère Duchesne continuait à disputer avec Quinquinet, Lowitz monta l'escalier rapidement.

Au palier du premier étage apparurent alors deux sentinelles qui croisèrent devant le jeune homme les canons de leurs fusils.

— Que demandez-vous, citoyen?

Lowitz s'arrêta surpris ; il n'avait pas prévu cet obstacle, placé là pour protéger la demeure de madame de Lafaye.

— Le commandant Gingènes, dit-il, m'a prié de l'attendre chez madame de Lafaye ; de quel côté passe-t-on, je vous prie?

Les sentinelles relevèrent leurs armes et indiquèrent à Lowitz l'appartement de la comtesse.

Lowitz entra.

Dans une vaste pièce d'un ameublement sombre et sévère, près d'une grande table couverte de bandes de charpie et de fioles de diverses grandeurs, se tenait madame de Lafaye, vêtue de noir et en compagnie d'une sœur de charité.

Cette pièce était la pharmacie qui servait à tous les postes de la Duchère.

En voyant entrer Lowitz, la religieuse se leva, et sortit avant que madame de Lafaye eût songé à la retenir.

Cela parut d'un bon augure à Lowitz.

— Enfin, je vous retrouve ! s'écria-t-il alors ; je vous ai inutilement cherchée dans tout Lyon, je désespérais de vous et de moi.

— Puisque vous faites comme nous, monsieur, que vous venez mourir ici, dit madame de Lafaye en lui désignant un fauteuil, vous avez droit à notre hospitalité.

— Oui, madame, et malgré cette certitude d'une mort prochaine, je suis heureux maintenant que je vous revois ; après le bonheur de vivre pour vous, le plus grand que je puisse envier est celui de succomber en vous défendant.

— Comment se portent madame Cochet et mademoiselle Marie Adrian ? demanda madame de Lafaye avec un calme qui fit tressaillir le jeune homme. Je me suis trouvée à la redoute Chenelette le jour du combat des Brotteaux, M. le vicomte, et le hasard m'a fait entendre une conversation fort intéressante que vous aviez avec ces dames.

En dépit de tout son aplomb, le vicomte fut un instant décontenancé.

— Je sais, madame, quels sont mes torts envers vous, reprit-il enfin, et les reproches que vous avez le droit de m'adresser n'iront jamais aussi loin que ceux que je me suis faits.

— Je ne vous reproche rien, monsieur; au contraire, je vous remercie.

— Ah! ceci est plus cruel que tout ce que j'avais imaginé.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Ce n'est pas mon pardon que je vous demande, s'écria Lowitz; peut-être l'obtiendrai-je plus tard dans un monde meilleur. Tout ce que je veux, c'est la permission de mourir auprès de vous.

— Je vous le répète, monsieur, il n'y a en moi aucun ressentiment, il y a seulement reconnaissance envers Dieu. Vous pouvez donc rester ici si bon vous semble.

Ceci n'était pas le compte de Lowitz : il savait que d'ordinaire, sous l'influence du malheur, la tendresse revient au cœur qui l'a combattue, et s'épanouit comme la fleur sous la pluie. Il espérait un refus, un reproche, sachant bien que tout retour commence ainsi; ce refus, ce reproche, il résolut de les provoquer. Il tendit la main à madame de Lafaye.

Madame de Lafaye ne refusa pas la sienne ;

mais celle-ci ne trahissait aucune émotion, la fièvre de l'amour n'y circulait pas, pas même celle du ressentiment, tandis que sur les lèvres un froid sourire disait :

— Vous ne voulez pas croire à mon indifférence : eh bien ! jugez vous-même !

Le vicomte comprit qu'il était battu ; comme le duelliste qui, devant une épée supérieure, rassemble toutes ses forces pour tenter un coup désespéré, il porta cette main à ses lèvres.

— Ah ! merci, s'écria-t-il, merci pour tout ce que vous m'accordez, car enfin je ne renonce pas à l'espérance de vous protéger encore, de vous sauver peut-être.

— Ne vous abusez pas, monsieur, il est ici un autre homme qui me sauverait si le dévouement, le courage pouvaient lutter contre la destinée, un homme qui veille sur moi comme une mère sur son enfant. Tenez, le voici qui arrive.

En effet, des pas se faisaient entendre dans l'escalier.

— Encore votre charcutier ! s'écria Lowitz ; je veux en finir avec lui !

— Vous ne le ferez pas, monsieur ; il ne sera pas dit que vous ne venez chez moi que pour

m'insulter et me compromettre. Il est inutile que vous vous rencontriez ici avec M. Gingènes ; traversez ces pièces , à l'extrémité desquelles vous trouverez un second escalier qui vous conduira dans la cour.

Lowitz ne voulut pas mécontenter derechef madame de Lafaye ni rompre en visière au commandant du poste, qui aurait eu, au besoin, le droit de l'exclure du château ; du reste, ce qu'on lui demandait avait une certaine teinte de galanterie et de mystère d'un bon augure pour l'avenir. Il suivit donc la direction que madame de Lafaye lui indiquait.

Il se trouva alors dans une chambre qui ressemblait à s'y méprendre à celle que la comtesse avait occupée à l'hôtel de Rivieux. Gingènes, avec cette délicatesse que l'amour seul pouvait lui inspirer, avait fait transporter à la Duchère tous les meubles de madame de Lafaye, et présidé lui-même à l'arrangement de chaque objet, comme s'il eût espéré que l'illusion serait assez complète pour ôter à la comtesse le sentiment de sa position actuelle.

Lowitz avait eu soin de laisser derrière lui la porte entre-bâillée. Après avoir reconnu l'emplacement du second escalier, il revint contre cette porte et se tint prêt à écouter.

Madame de Lafaye, d'un seul coup d'œil, acquit la certitude de cette manœuvre à laquelle elle s'attendait.

Dès que Gingènes entra, elle se leva et courut au-devant de lui.

— Venez, mon ami, dit-elle en le faisant asseoir à ses côtés.

Et prenant les mains du commandant, elle les serra affectueusement dans les siennes, non sans se tourner vers la porte derrière laquelle Lowitz grinçait les dents.

Gingènes était sombre et rêveur; les marques d'affection que lui donnait madame de Lafaye semblaient augmenter son chagrin au lieu de l'adoucir.

— Gingènes, qu'avez-vous? demanda madame de Lafaye de sa voix la plus caressante.

— J'ai, s'écria Gingènes, que chaque jour le danger augmente; j'ai que Lyon est aux abois, que toutes nos espérances disparaissent, qu'on ne peut plus compter ni sur les émigrés ni sur les Piémontais. Bientôt nous serons forcés d'évacuer la ville, et ce jour-là il sera peut-être difficile à notre armée de gagner la frontière. Encore, s'il ne s'agissait que de moi, j'en serais quitte pour me faire tuer; mais je pense à vous, et alors je tremble... J'ai entre-

pris de vous sauver contre Dieu et le diable, je crains de perdre la partie.

— Ne parlez pas ainsi de Dieu, Gingènes, pendant que je le remercie de vous avoir donné à moi comme ami, comme défenseur, de m'avoir permis de rencontrer, dans ce temps de misère et de crime, une âme aussi noble, aussi généreuse que la vôtre. Vous êtes tout pour moi, Gingènes; vous êtes le seul être qui me retienne encore à la vie. Nous ne nous quitterons plus désormais. Perdus tous deux au milieu de la plus effroyable tempête qui ait jamais bouleversé le monde, la même planche nous portera sur le rivage ou nous unira dans la mort.

— Ce qu'il y a de sûr, s'écria le commandant, c'est que ma vie, tant qu'elle durera, sera employée à défendre la vôtre. Oui, ne nous quittons plus; vous serez ma sœur, Élise, et moi, je vous le jure, je ne serai pour vous que le frère le plus respectueux, le plus dévoué.

— Imbécile! dit Lowitz les dents serrées; mais c'est bien fait, est-ce qu'une femme pourra jamais se faire comprendre d'un pareil manant? Je m'attendais à mieux que ça, sa vengeance eût été plus complète; c'est égal, l'idée

est bonne, et ce n'est pas sa faute à elle si son partenaire ne sait pas le jeu. Je le leur apprendrai ce soir à tous deux.

Et Lowitz, vexé au delà de toute expression, redescendit dans les cours.

— Et moi qui l'avais prise pour une vertu ! Il est évident qu'elle veut faire son amant de ce rustre qui reste tout ébloui et ne comprend pas. Eh bien, pardieu ! puisque la place est aussi facile, ce n'est pas lui qui l'emportera ; je veux épargner ce déshonneur à la noblesse de France.

Cependant la conversation continuait entre madame de Lafaye et Gingènes.

— En attendant que notre sort se décide, avait repris celui-ci, au moins êtes-vous tranquille dans ce château ; les bombes ne vous y tourmentent plus, comme dans l'intérieur de Lyon.

— Oui, mais je crains que d'un jour à l'autre nous ne soyons attaqués.

— Ce n'est pas probable ; il faudrait que l'ennemi employât à cette tentative des forces considérables et s'exposât à une perte sérieuse, car les redoutes seront bien défendues, je vous en réponds ; il tournera plutôt ses efforts ailleurs. Ce poste, malgré son im-

portance, n'est pas une des clefs de la ville.

La figure de madame de Lafaye s'était assombrie.

— Mon Dieu, s'écria Gingènes, je vous ai trop effrayée tout à l'heure, mais rien n'est encore désespéré, je vous le jure.

— Ce n'est pas à moi que je pense, Gingènes, c'est à vous, à toutes les peines, à toutes les inquiétudes que je vous donne aujourd'hui, à tous les chagrins que je vous ai donnés naguère.

— Eh ! qu'importe, dit Gingènes, si maintenant je suis heureux !

Ces mots furent prononcés avec une mélancolie, une résignation profonde qui n'échappèrent point à madame de Lafaye. Ses yeux devinrent humides.

— Merci, merci, dit-elle avec un regard qui exprimait toute sa reconnaissance.

— Heureux d'être auprès de vous, continua Gingènes, heureux de vous défendre et de savoir que nul autre n'est aussi avant que moi dans votre amitié, dans votre affection.

— Oui, mon ami, oui, et cette affection durera autant que ma vie. Elle me dédommagera de celles que j'ai perdues et de celles que j'ai repoussées comme indignes de moi. A pro-

pos , Gingènes , je dois vous prévenir d'une chose : M. de Lowitz est au château.

Ces derniers mots furent dits d'une voix parfaitement calme , presque railleuse.

— Je le savais déjà , dit Gingènes en s'efforçant de paraître calme à son tour ; sa compagnie vient de nous être envoyée par M. de Précý, il est tout simple qu'il reste avec elle.

— Seulement, reprit madame de Lafaye, comme M. de Lowitz est venu me voir tout à l'heure, je lui ai fait comprendre que sa présence ne m'était pas plus agréable au château de la Duchère qu'à l'hôtel de Rivieux : je pense qu'il se conformera à ce second avertissement.

Le cœur de Gingènes bondit de joie ; il voulut, par délicatesse, dissimuler ce qu'il éprouvait, et s'approcha d'une fenêtre ouverte qui donnait dans la direction de Limonest. Tout à coup son attention sembla sérieusement excitée ; il alla chercher une longue-vue, la plaça sur la fenêtre, et resta longtemps en observation. Ce n'était pas la première fois que Gingènes agissait ainsi , aussi madame de Lafaye ne s'en inquiéta-t-elle nullement.

Le commandant examinait une forte colonne ennemie qui se rendait au camp de Li-

monest et passait à une demi-lieue environ des redoutes. Gingènes pensa que les conventionnels voulaient attaquer quelques-uns des postes lyonnais situés sur le revers des coteaux qui entourent la ville au nord, et tous bien moins susceptibles d'une longue défense que le château de la Duchère. Il résolut de faire prévenir l'état-major, et quitta madame de Lafaye sans rien lui dire de ce qui se passait et après l'avoir rassurée de nouveau.

En arrivant dans les cours, il trouva une ordonnance qui lui présenta une dépêche de M. de Précý ; le général lui mandait de se rendre sur-le-champ auprès de lui.

Gingènes était rigoureux observateur de la discipline militaire, et il voulait du reste obtenir de nouveaux renforts. Il remit le commandement de la place à Belval et partit à toute bride, suivi de l'ordonnance.

Quelques heures après, vers minuit, le *qui vive?* des sentinelles, et la réponse : *Ronde d'officier*, se firent entendre sous les fenêtres du château de la Duchère.

C'était Lowitz, qui, après avoir parcouru les différentes redoutes, venait terminer sa ronde par l'inspection du poste établi dans le château même.

Lowitz entra dans une vaste cuisine qui servait de corps de garde, sans avoir perdu pour cela sa destination primitive ; mais il ressortit presque aussitôt : c'est qu'il avait aperçu au milieu de la pièce tout un détachement qui venait encore d'arriver avec quelques prisonniers conventionnels ; au milieu d'eux se trouvait un personnage dont Lowitz ne se souciait pas d'être vu.

Il tourna vivement un des angles de l'édifice.

— Vous pouvez rentrer aux redoutes, citoyens, dit-il aux soldats qui l'accompagnaient ; je vais vous rejoindre à l'instant.

Une fois seul, Lowitz jeta les yeux autour de lui.

La nuit était sombre et le calme le plus complet régnait autour de la Duchère ; on n'entendait d'autre bruit que les pas des sentinelles placées en cercle à une certaine distance.

Lowitz prit sur-le-champ son parti ; il se rendit à un hangar où se trouvaient les objets qui avaient servi à la construction des redoutes. Après avoir longtemps cherché dans l'obscurité, il parvint à mettre la main sur une longue perche mince, mais solide, qu'il dressa sans bruit contre la fenêtre de madame de Lafaye. Au moment où il commençait à s'éle-

ver, à l'aide de la perche et des aspérités de la muraille, il entendit au-dessous de lui une voix railleuse qui disait :

— Parbleu ! M. le vicomte, je vous ai reconnu tout à l'heure, et je suis charmé d'arriver à temps pour vous faire la courte échelle.

Lowitz dégringola bien plus vite qu'il n'était monté, et se trouva en face de Chamarande.

— Encore vous ? s'écria-t-il après le premier moment de stupeur.

— Rassurez-vous, monsieur, je suis discret, reprit Chamarande avec la même ironie.

— En fait de discrétion, je ne me fie qu'à la mort, dit Lowitz avec rage ; l'un de nous est de trop dans ce monde, et j'espère bien ne pas vous manquer cette fois. En garde, mor-dieu !

— Impossible pour le moment, reprit Chamarande toujours du même ton ; mon épée est absente : je l'ai remise au capitaine Doxa, dont je suis le prisonnier, et qui m'a permis de sortir sur ma parole ; mais il paraît qu'il n'y compte guère, car, tenez, le voici.

— Hé ! chénéral, où êtes-vous ? cria une voix.

— Je cause avec une vieille connaissance, répondit Chamarande.

— Ah ! fous foici , très-pien , mais rentrez , rentrez , fous afez assez pris l'air auchour-t'hui... Eh pien ! Lofitz , mon cher , la chournée est ponne , ch'ai pris un chénéral.

— La journée n'est pas encore finie , dit Chamarande entre ses dents.

— Il n'y a que vous pour des choses pareilles . Comment avez-vous donc fait ? demanda Lowitz du même ton que s'il eût dit à Doxa : « Allez-vous-en à tous les diables ! »

— Oh ! pien simplement , mon cher ; comme nous n'avions pas tiré un coup de fisil depuis trois chours , nous afons fait en montant ici un petit tétour hors tes lignes et rencontré monsieur qui s'en allait à Limonest . Et fous , mon cher , comment n'êtes-fous pas aux redoutes ?

— Nous avons entendu , dit Lowitz , quelque mouvement dans le camp ennemi , et je venais en rendre compte à Gingènes que je croyais ici .

Chamarande tressaillit à cette réponse , qui n'était qu'une pure invention de la part de Lowitz .

— Chinchènes , reprit Doxa , est à Lyon , et ch'en suis fâché ; ché foulais lui présenter le chénéral . Mais , mon cher Lofitz , recartez-

moi donc le pon souper que nous prépare Quinquinet.

Au moment où les trois hommes allaient rentrer dans la cuisine, un feu bien nourri éclata sur toute la ligne des redoutes, toutes attaquées à la fois. Presque au même instant quelques coups de fusil brillèrent autour de l'édifice; c'était le dernier avertissement des sentinelles. On aperçut alors, à la lueur de la canonnade, une forte colonne qui venait de passer entre les batteries lyonnaises et s'avavançait rapidement sur le château.

XII

Avant d'aller plus loin dans le récit des événements dont le château de la Duchère fut le théâtre ce soir-là, il est nécessaire de ramener nos lecteurs au quartier général de Dubois-Crancé. Chose singulière, malgré la guerre à mort que se faisaient les deux partis, les négociations continuaient. Les crancéens fusillaient leurs prisonniers ; les Lyonnais faisaient rarement quartier, ce qui revenait au même ; et cependant, de part et d'autre, les parlementaires étaient scrupuleusement respectés. A mesure que le nombre des défenseurs de la ville

diminuait, que les bombes se multipliaient dans les airs, que les redoutes s'écroulaient, que la famine redoublait ses morsures, les lettres des représentants devenaient plus pressantes, plus impérieuses. C'était ainsi qu'autrefois, dans le supplice de la question, les interpellations juridiques succédaient aux brûlures du soufre, aux tiraillements des chevalets, aux étreintes des genouillères et des brodequins; que la parole du juge, la plume du greffier, les fers du bourreau s'entr'aidaient simultanément; que les tortures du patient, habilement graduées sur son énergie, lui disaient à chaque redoublement : « Cède, ou tu vas souffrir encore davantage. »

Seulement ici le patient n'était pas un homme, mais un peuple. Le salut de la république avait dicté l'arrêt, la Convention l'avait prononcé, et les représentants étaient à la fois les greffiers et les exécuteurs.

Un soir, Courtel se promenait dans le jardin de la Pape avec Dubois-Crancé. La prochaine arrivée des nouveaux commissaires que la Convention venait de lui adjoindre contrariait vivement le représentant, qui redoublait d'efforts pour terminer le siège. Toutefois le feu, qui depuis un mois n'avait pour ainsi dire pas

cessé, était interrompu depuis la veille faute de munitions ; mais un convoi considérable arrivait de Briançon et de Grenoble , et le bombardement allait recommencer le soir même avec une nouvelle furie.

Au moment où les deux amis parvenaient à une éminence qui formait le point culminant des coteaux de la Pape , une lumière brilla à une des fenêtres de la maison de la Bastie ; c'était ainsi qu'on appelait la campagne qui servait de retraite à la famille Courtel. Puis la lumière disparut , et reparut suivie d'une seconde , à plusieurs reprises très-rapprochées.

Toutes deux restèrent ensuite quelque temps sans se montrer, puis on recommença.

Courtel fut le premier à s'apercevoir de ce manège , dont il devina presque aussitôt la cause et les auteurs. Il frémit de tous ses membres , et se plaça de manière à intercepter à Dubois-Crancé la vue de la Bastie. Mais cette ruse ne réussit qu'un instant : Dubois , qui pénétrait , suivant son habitude , ayant voulu indiquer à Courtel une nouvelle position qu'occupaient les troupes de Montessuy , découvrit la maison en question , au moment même où plusieurs apparitions successives des deux lumières avaient lieu.

— Ah ! parbleu ! tiens, regarde ! dit-il à Courtel en étendant la main vers la fenêtre accusatrice.

Courtel se retourna en homme qui n'avait encore rien vu.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il.

— Attends, dit Dubois le doigt toujours fixé dans la direction de la fenêtre, ça va recommencer.

Courtel aurait donné les trois quarts de la fortune qui lui restait encore pour que les lumières ne revinssent pas ; mais au bout d'un moment elles reparurent.

— C'est l'alphabet de *la Monacha*, s'écria Dubois ; chaque série d'apparitions forme un chiffre qui représente une lettre de l'alphabet, et c'est ainsi qu'avec une seule bougie allumée on correspond à de grandes distances ; avec deux bougies, on va deux fois plus vite. Viens, il faut savoir quel est celui de nos domestiques qui trahit ; dans une heure il n'existera plus.

Et il entraîna le Lyonnais.

— Mais , dit Courtel profitant de ce que l'obscurité cachait son trouble , peut-être n'est-ce là qu'une circonstance fortuite. Tu oublies, mon cher Dubois, que la Bastie est située dans

un bas-fond d'où l'on ne peut apercevoir aucune partie de la ville.

— Excepté la batterie la plus avancée de la Croix-Rousse. Regarde cette autre lumière qui brille sur cette batterie ; c'est une manière de faire connaître qu'on est prêt à recevoir les signaux.

Les deux hommes arrivèrent à la Bastie , dont les jardins communiquaient avec ceux du château. A peine étaient-ils sous la maison , que la fenêtre s'illumina de nouveau et laissa voir Eugénie et Mysèle , chacune un bougeoir à la main.

Courtél ne poussa pas un cri ; il s'attendait à ce résultat. Dubois le prit par le bras et recula avec lui de quelques pas ; Courtél le suivit machinalement comme un être privé d'intelligence, et lorsque le représentant s'arrêta :

— Faites-moi fusiller , lui dit Courtél , mais épargnez mes filles.

Au lieu de répondre, Dubois tira son portefeuille, et, profitant de quelques rayons de la lune, il écrivit rapidement une ligne ou deux ; puis il enveloppa une petite pierre dans le papier, et se rapprocha ensuite de la maison. La fenêtre venait de se refermer ; Dubois lança sa pierre , qui , cassant une vitre , pénétra

dans la chambre : il revint auprès de Courtel.

— Veux-tu savoir ce qu'il y a sur ce papier ? dit-il au négociant qui était resté immobile à la même place. Il y a ceci :

« Comme l'humidité du soir est très-dangereuse à la Bastie, le représentant Dubois-Crancé engage mesdemoiselles Courtel à ne plus se mettre la nuit à leur fenêtre. »

— Généreux ami ! s'écria le négociant en saisissant les mains de Dubois-Crancé et en les baisant, dans le transport de sa reconnaissance.

— Comment veux-tu que je fasse fusiller des enfants que j'ai aidé à bercer ? Du reste, ce qui vient de se passer ne me surprend point ; tes filles n'ont jamais caché leurs sentiments, qui ne sont nullement les tiens. La mort de leur mère a ajouté encore à leur exaltation naturelle.

— Ce n'est pourtant pas faute de leur avoir recommandé...

— Je n'en doute pas ; seulement, mon cher ami, tu comprends que dès aujourd'hui ta manière d'être doit changer. Il faut pour tout de bon renoncer à cette neutralité, ou, pour mieux dire, à cette annulation complète à laquelle tu es revenu depuis le premier bombardement.

Il faut que, plus tard, si on accuse tes filles, je puisse opposer ton patriotisme et ton dévouement. Le capitaine d'une des compagnies du bataillon lyonnais a été grièvement blessé hier, tu vas prendre sa place sur-le-champ; les circonstances sont graves, il n'y a pas à hésiter.

Courtél ne répondit que par une ou deux de ces exclamations qu'on emploie lorsqu'on ne sait quel usage faire de la parole. Il suivit Dubois-Crancé qui retournait à la Pape; ce n'était pas le cas de se séparer de son ami.

Une fois dans sa chambre avec Courtél, Dubois sonna.

— Qu'on apporte plusieurs uniformes à choisir et qu'on selle un cheval, le capitaine Courtél va rejoindre son bataillon.

— Je dois avant tout sauver mes filles, se dit le négociant; dans tout ceci, c'est le sort qui est coupable, et non pas moi.

Quelques instants après, le capitaine Courtél galopait sur le chemin de Calvire en compagnie de quelques guides des Alpes; arrivé au village, il apprit que le bataillon dont il faisait partie venait d'être dirigé sur le camp de Limonest.

Au moment où on lui donnait ces détails, un volontaire sortit d'une tente et lui dit que

le capitaine Coclès, blessé de la veille, désirait lui parler.

Courtél entra dans la tente. Le blessé était couché sur une sorte de lit de camp ; deux soldats veillaient auprès de lui.

— C'est donc toi qui me remplaces, citoyen ? dit l'officier d'une voix rude ; j'espère que ce ne sera pas long. Comment te nommes-tu ?

Courtél s'était placé par instinct à la tête du lit, de manière que le blessé ne pût voir sa figure.

— Le capitaine Manlius , répondit Courtél.

— Manlius ? reprit Coclès , connais pas, mais c'est égal , le nom promet ; je te prévient que tu remplaces un féroce et que les hommes que tu vas avoir l'honneur de commander courent après les muscadins comme les lévriers après le lièvre ; ne reste pas en arrière au moins. Pourvu que tu leur tiennes pied , c'est tout ce qu'il faut. Tu verras, ils sont tous bien dressés et jouent de la baïonnette et du sabre que c'est un plaisir. Il est probable que cette nuit on va prendre le château de la Duchère ; le général Chamarande , qui est un malin , a tout arrangé pour ça ; et sans cette satanée blessure , moi aussi je serais de la fête. Rien que cette idée double ma fièvre ; j'ai du mal-

heur, tonnerre ! toutes les fois qu'il y a des aristocrates à tuer, je suis pincé ; c'est à maudire Dieu et le diable, l'enfer et le paradis.

Et le blessé s'agitait sous ses couvertures.

— Calmez-vous, citoyen, dit Courtel, vous serez bientôt rétabli.

— Ah ça ! tu *vouvoies* tes frères, toi ! dit le blessé en se soulevant sur son lit.

Il cherchait Courtel du regard, mais la douleur l'empêcha de tourner la tête.

— Tu ne vois pas que je parle au pluriel parce que vous êtes trois ici ? reprit Courtel.

— C'est juste. Une fois le château pris, s'il s'y trouvait par hasard un certain marquis de Rivieux dont ton lieutenant a le signalement, tu me le feras mettre de côté, je me réserve le plaisir de l'expédier ; il faut que chacun ait la part qui lui revient ; seulement veille à ce qu'on ne brûle pas de cartouches inutilement ; la baïonnette vaut mieux, et puis au moins on voit ce qu'on fait.

— Tu fais une singulière grimace, citoyen, dit un des soldats, qui tenait presque sous le nez de Courtel la seule lampe qui éclairât ce réduit ; les paroles du capitaine te troubleraient-elles par hasard la digestion ?

Bravant la douleur, Coclès se retourna d'un mouvement rapide.

Tous les deux se reconnurent.

Courtél frémit et voulut gagner la porte, mais le volontaire qui l'avait introduit se plaça devant lui.

L'expression d'un ironique mépris avait fait place sur la figure de Coclès à celle de la colère.

— Ah ! c'est toi, citoyen Courtél, le premier de nos gros bonnets, la fleur du négociantisme, du modérantisme, le chef de l'aristocratie mercantile ? Tu t'es enfin fait patriote pour tout de bon ? bravo ! Ce n'est qu'une casaque de plus, et tu en changes souvent. Parbleu ! si j'avais jamais douté de prendre Lyon, j'en serais sûr aujourd'hui que te voici des nôtres. Tu es toujours du bon côté, toi ; tu flaires d'avance les vaincus pour les planter là. Ah ! tu es un habile, je sais ça ; tu as entortillé le représentant. Eh bien ! moi, je t'avertis d'une chose : on a l'œil ouvert sur ton compte. Marche droit, autrement tu prendras le chemin de la guillotine ; et je connais des gens qui reviendraient à leur ancien métier, rien que pour te faire faire ta dernière étape.

Courtél avait reconnu le coadjuteur ; mais

il n'en témoigna rien, et ne répondit qu'à par une protestation de zèle et de patriotisme.

— Tu vois cet homme, dit le blessé au volontaire qui avait amené le nouveau capitaine ; eh bien ! je me défie de lui ; suis-le au bataillon. Tu observeras sa conduite, tu m'en rendras compte, et tu auras bien mérité de la patrie. Tu entends, citoyen Courtel ; comme tu le vois, je n'agis pas en traître, moi.

Le volontaire ne répondit que par un geste d'assentiment ; il laissa passer Courtel et s'élança ensuite sur ses traces.

Après avoir traversé la Saône sur une traille placée à la hauteur de l'île Barbe, Courtel arriva au camp de Limonest un peu avant minuit.

A peine avait-il été installé à la tête de sa compagnie par le commandant du bataillon, que l'attaque commença. Toutes les redoutes du château de la Duchère, celles de la route de Paris, celles de la Grange-Blanche furent attaquées à la fois, en même temps que les troupes de Montessuy se jetaient sur la Croix-Rousse, celles de Villeurbanne sur le camp des Brotteaux, et que dans la plaine le bombardement redoublait de fureur.

Ainsi que l'avait dit Dubois-Crancé, Courtel

ne manquait pas d'une certaine bravoure, mais bien de ce courage civil qui repose sur la dignité du caractère et l'énergie de la conscience. Le nouveau capitaine fut un des premiers à se jeter en avant, si bien que ses volontaires l'applaudirent. Il aurait voulu qu'une des balles qui sifflaient à ses oreilles lui entrât dans le cœur et l'arrachât ainsi à une position dont il rougissait sans avoir la force de s'y soustraire.

La compagnie de Courtel avait, ainsi que quelques autres, attaqué une redoute située sur la route de Bourgogne, au bas d'un petit bois que couronnait le château de la Duchère. Écrasée par des forces supérieures, et n'étant pas secourue par le feu des batteries voisines, occupées de leur côté, elle fut bientôt enlevée. Cela fait, les volontaires gravirent la colline au pas de course, pour aller joindre une autre colonne. Il ne resta, pour garder la redoute, qu'une vingtaine d'hommes des différentes compagnies et quelques blessés. Courtel était du nombre de ces derniers : un éclat de mitraille l'avait légèrement atteint à la jambe, et le volontaire que lui avait donné Coclès, jugeant sa surveillance désormais inutile, était parti avec ses camarades.

Avant que le jour commençât à poindre , le feu avait cessé partout. Les Lyonnais n'avaient pu résister longtemps à toutes les forces du camp de Limonest : toutes les redoutes avaient été enlevées ; mais la majeure partie de leurs défenseurs était parvenue à se rallier et avait regagné la ville à l'aide des accidents du terrain.

Courtél venait de panser lui-même sa blessure avec son mouchoir et sa cravate, tout en se promettant bien de faire durer cette excellente excuse le plus longtemps possible, lorsque les sentinelles entrevirent deux personnes se glissant à travers le petit bois qui descendait de la Duchère. Après quelques *qui-vive*? suivis de coups de fusil sans effet, les volontaires cernèrent le bois, et quelques instants après Lowitz et madame de Lafaye furent conduits devant Courtél.

Au moment où les conventionnels pénétraient dans le château, malgré la résistance désespérée de Doxa et de ses compagnons, Lowitz s'était précipité chez madame de Lafaye. Quelques jours auparavant, Gingènes, dans la crainte d'une surprise, avait remis à la comtesse la clef d'un corridor donnant au bas de l'escalier dérobé dont nous avons parlé, et conduisant aux

caves pratiquées , comme la plupart de celles du Beaujolais, dans une pierre tendre et friable : ces caves arrivaient jusqu'au bois, et c'était par cette issue que madame de Lafaye et Lowitz avaient quitté le château.

Madame de Lafaye n'agissait plus que sous l'influence de cette force nerveuse que les femmes les plus délicates montrent dans les occasions critiques. Une fois devant Courtel, elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur les débris de la redoute ; Lowitz, lui, toujours fier et railleur, tenait à finir comme il avait vécu.

Ni l'un ni l'autre ne reconnurent dès l'abord Courtel assis au pied d'un pan de muraille et effacé dans l'ombre.

— Ma foi, capitaine, s'écria Lowitz, si la lune avait eu l'obligeance de se tenir cachée dix minutes de plus, nous aurions gagné Vaise. Diane et l'Aurore, voilà ce qui nous perd : au diable la mythologie !

Courtel, au lieu de répondre, détourna la tête.

En ce moment on entendit partir de la terrasse une sourde décharge qui ne fut suivie d'aucune clameur, d'aucun nouveau coup de feu. C'étaient les prisonniers qu'on fusillait.

— Je sais le sort qui m'attend, capitaine,

reprit Lowitz, mon affaire est claire; tout ce que je vous demande, c'est de traiter madame avec les égards que vous lui devez; c'est la femme d'un de vos généraux, le citoyen Charmande.

— Je ne le serai jamais! plutôt mourir! s'écria madame de Lafaye.

— Vous avez tort, madame, continua Lowitz; on peut en revenir, d'un mariage, et se venger plus tard. Voyons, capitaine, faites éloigner madame pour un moment, et que ça finisse.

— Je ne vous quitterai pas! s'écria madame de Lafaye en se cramponnant au bras de Lowitz.

Celui-ci se dégagea doucement.

— Je savais bien, lui dit-il, que vous me pardonneriez; mais, hélas! c'est trop tard. Du courage, madame, il ne faut pas faiblir devant ces misérables.

Puis, relevant la tête, et s'approchant de Courtel :

— Allons, capitaine, un feu de peloton : ne me faites pas attendre, je suis prêt.

Les derniers rayons de la lune donnaient en plein sur Courtel, qui, ne pouvant éviter plus longtemps les regards des prisonniers, se leva avec difficulté en s'appuyant sur son sabre.

— Ah ! citoyen , dit-il à demi-voix , me croyez-vous capable d'un acte pareil ?

— Eh ! parbleu ! c'est M. de Courtel ! s'écria Lowitz ; enchanté de vous rencontrer, et mille pardons de ne vous avoir pas remis plus tôt ; c'est cet uniforme qui m'a trompé.

— Parlez plus bas, citoyen, dit Courtel.

— Grâce , grâce pour lui ! dit madame de Lafaye en se jetant aux genoux du négociant.

— Ah ! madame , vous me faites injure.

Et Courtel se hâta de la relever.

— Tenez , monsieur , dit Lowitz , regardez donc un peu vos soldats qui grattent la terre à mon intention.

En effet , plusieurs volontaires s'occupaient à rouvrir une excavation provenant des remblais de la batterie et dans laquelle on avait jeté à la hâte les morts de la redoute.

Courtel fit un effort surhumain.

— Ah ça ! hé ! vous autres ! que faites-vous là-bas ? laissez donc ça ; vous allez nous empiester tout à l'heure.

Les volontaires abandonnèrent leur travail.

— Le capitaine a raison , dit l'un d'eux ; il y en a bien assez d'enterrés pour aujourd'hui : ce n'est pas étonnant qu'ensuite on ne nous fasse pas de quartier à nous autres.

— Pardieu ! dit un second , ce sont les généraux et les autres gros épauletiers qui ordonnent la chose , parce qu'ils savent bien qu'on ne les fusillera pas, eux.

Un sergent s'approcha de Courtel.

— Capitaine , un mot. Si ça vous fait plaisir qu'on regarde à gauche pendant que le citoyen et la citoyenne fileront à droite , vous n'avez qu'à le dire ; les camarades ne vous contrarieront pas.

— Ah ! sauvez-nous, monsieur, sauvez-nous ! s'écria madame de Lafaye.

— Sauvez-la ! reprit Lowitz.

— Si vos filles pouvaient nous entendre , elles joindraient leurs prières aux nôtres , ajouta madame de Lafaye.

Ce fut là une idée malheureuse et qui produisit sur Courtel une impression toute différente de celle qu'attendait la jeune femme. Il n'en était pas moins horriblement embarrassé ; il regrettait de n'être pas monté au château.

— Je ne demanderais pas mieux , dit-il enfin , mais je craindrais d'exposer vos jours à tous deux. Il y a cent à parier contre un que vous rencontreriez encore quelques postes conventionnels qui tireraient sur vous.

— Regardez , dit Lowitz en montrant à

Courtél une batterie située sur une hauteur à l'entrée de Vaise ; quelques minutes nous suffirent pour arriver là-bas , et d'ici là point d'obstacles ni d'ennemi.

Dans la même direction , de l'autre côté de la Saône , brillait encore sur la redoute qui avait correspondu avec les filles de Courtél la lumière remarquée par Dubois-Crancé , les Lyonnais attendant toujours la fin du message.

A cette vue , Courtél fut saisi d'un violent accès de sensibilité.

— Ah ! s'écria-t-il , plaignez-moi , je suis bien malheureux ! Je donnerais ma vie pour vous , mais je ne puis vous donner celle de mes filles. Pauvres enfants ! elles qui vous aiment tant , madame ; ah ! vous vous y refuseriez ! non , vous ne le voudriez pas !

Lowitz ne comprit pas ; dans l'intérêt de madame de Lafaye , il voulut insister encore.

— Ah ! monsieur , reprit Courtél avec désespoir , vous êtes plus cruel que le destin ; ayez pitié de mes enfants !

— La bonne scène ! l'excellente figure ! s'écria Lowitz avec amertume ; si mon ami Belval était là , il en ferait un quatrain. Vous êtes délicieux , mon cher M. Courtél ; vous me refusez la vie et il faut que ce soit moi qui vous plai-

gne ! Assez de comédie comme cela, finissons-en, monsieur ; je n'aurai pas du moins le désagrément d'être votre obligé.

Mais Courtel n'avait , pour sortir de l'alternative où il se trouvait placé , ni l'énergie de l'homme de bien ni celle du méchant. Les mots de lâche, de traître, que personne encore n'avait prononcés , sa conscience les lui envoyait aux oreilles. En même temps, il lui semblait que s'il laissait refermer vide la tombe qu'on avait commencé à ouvrir, l'échafaud de ses filles et le sien allait s'élever sur cette terre avide de sang et trompée dans son attente. Détournant ses regards du groupe suppliant , il les reportait avec terreur sur les volontaires qui l'entouraient ; il craignait qu'un de ces visages inconnus ne revêtît tout à coup les traits implacables du coadjuteur.

De cette pusillanime incertitude, dégoûtant spectacle pour toute âme énergique, surgissait cependant une question de vie ou de mort. C'est toujours chose poignante à voir que le courage à la merci de la lâcheté. Quand le fer ou la balle arrivent au cœur bravement , sans hésiter, l'homme se fait à ce spectacle ; mais il recule indigné lorsque c'est la lâcheté qui tient le fer et l'égoïsme qui l'enfonce , et c'est

ce qui arrivait aux volontaires de Courtel, quelque habitués qu'ils fussent à la vue du sang.

Madame de Lafaye crut voir dans leurs yeux une dernière lueur de salut, et s'adressant à un sous-officier, le même qui avait le premier parlé en faveur de Lowitz :

— Sauvez-nous, dit-elle, sauvez-nous ! vous êtes brave, vous, vous ne laisserez pas assassiner un brave.

— Eh ! parbleu ! s'écria le sergent, la citoyenne a raison, et il n'y a pas besoin de faire tant de façons pour ça : gagnez vite au pied tous deux ; le capitaine ne dira rien, et nous autres non plus, je vous en réponds.

— Arrêtez ! s'écria Courtel, pâle comme un spectre et étendant la main du côté du petit bois ; arrêtez, il y va de notre vie à tous !

On aperçut alors un officier supérieur qui, sortant du bois, s'avavançait rapidement suivi de quelques soldats. Cet officier, c'était Chamarande. Cerné dans les combles du château et sans espoir de se faire jour, Doxa avait rendu à Chamarande la parole qu'il en avait reçue pour qu'en échange le général le laissât regagner Vaise avec les siens, ce qui avait eu lieu.

A la vue de son ennemi, les yeux de Lowitz

étincelèrent ; il voulut s'élancer au-devant de lui , mais les volontaires, se méprenant sur ses intentions, lui barrèrent le passage.

— C'est trop tard , murmura le sergent.

— Oui , répéta Courtel , c'est trop tard.

Madame de Lafaye tomba haletante sur un angle de la redoute.

Chamarande arriva.

— Capitaine , pourquoi tes soldats ne sont-ils pas en ligne ? dit-il sévèrement à Courtel ; est-ce ainsi qu'on reçoit un officier supérieur ?

En quelques secondes les volontaires se rangèrent sur deux files, et le bruit sec et méthodique du port d'armes se fit entendre ; l'escorte de Chamarande avait déjà entouré les prisonniers, près desquels le général arriva enfin à pas lents.

Il fit à madame de Lafaye un salut trop poli pour n'être pas affecté.

— Capitaine, dit-il à Courtel , ton manteau , je te prie, pour la citoyenne Chamarande. Par ces temps de brouillard , l'air du matin est perfide.

Courtel voulut se lever pour obéir , mais il retomba sur la pierre comme si sa blessure l'eût fait beaucoup souffrir. Un volontaire prit le manteau et en enveloppa madame de Lafaye.

Chamarande, dans toute la plénitude de son triomphe, se tourna vers Lowitz et le toisa lentement.

Le vicomte riposta par un regard plus fier, plus dédaigneux encore.

— Faut-il encore vous faire la courte échelle, mon beau Céladon ? Mais le vent a changé, et il est peut-être plus facile de grimper aux fenêtres du château de la Duchère qu'il ne l'est de descendre d'ici.

— L'escalier était plus commode que l'échelle, répondit Lowitz, et la preuve, c'est que je vous ramène votre femme, après laquelle vous courez depuis six mois : il me semble que ça vaut au moins un remerciement.

— Capitaine, s'écria Chamarande d'une voix terrible, fais achever cette fosse !

Deux volontaires se détachèrent aussitôt munis de pioches et de pelles.

— A la bonne heure, reprit Lowitz, vous auriez dû commencer par là. Les phrases ne vous vont pas en ce moment, mon cher. Comme militaire, comme vainqueur, votre position est superbe, mais comme mari elle est infiniment moins belle.

— Dépêchez ! cria Chamarande.

Deux fois madame de Lafaye voulut se lever,

deux fois elle retomba ; enfin elle se traîna jusqu'au général et joignit les mains ; ses lèvres s'agitèrent , mais les paroles ne vinrent pas.

— Vous l'aimez donc toujours ? demanda Chamarande.

— Quand je vous dis que vous avez tort de parler , reprit Lowitz ; que diable peut-on vous dire de plus que ce que vous voyez ?

Madame de Lafaye cessa de supplier : elle avait lu la condamnation de Lowitz dans les yeux de son rival.

— Madame , dit Chamarande , je vais vous conduire au camp , où vous serez traitée avec tous les égards qu'on doit à la femme d'un général.

Puis , se retournant vers un chef de bataillon qui l'avait suivi :

— Citoyen Dosset , je te recommande le prisonnier. Tu vois cet angle du chemin ? Dès que je serai arrivé là , je lèverai mon épée , et alors un feu de peloton... Tu réponds de tout.

L'officier fit un signe d'assentiment. Chamarande savait à qui il s'adressait. Cédant à la force , madame de Lafaye se laissa emmener ; mais à peine fut-elle hors de la redoute , qu'elle tomba à genoux sur la terre en déclarant qu'elle n'irait pas plus loin.

— Croyez-moi , madame , lui dit Chamarande , c'est la fatalité qui a conduit tout ceci. Vous le voyez , je suis bon prophète ; ne vous roidissez pas contre votre destinée. Si vous voulez prier, vous aurez tout le temps ce soir ; mais vous feriez bien de laisser Dieu tranquille ; il a autre chose à faire que de vous écouter.

On plaça la jeune femme sur une litière qui avait servi au transport des blessés, et la marche continua.

L'escorte se trouva bientôt à une distance plus rapprochée du petit bois que ne l'était la redoute située en deçà du château entre le bois et la ville. Arrivé au point qu'il avait indiqué au commandant Dosset, le général s'arrêta , et attendit que l'escorte eût disparu derrière le contour du chemin ; il se retourna alors vers la redoute ; mais au moment où, tirant son épée du fourreau , il allait faire le signal convenu, un coup de feu partit de derrière un arbre , à une centaine de pas de distance, et Chamarande, tournant sur lui-même, tomba roide mort.

De l'intérieur du bois, un cri de joie répondit à la détonation , et sept ou huit hommes armés, Belval en tête , parurent sur la lisière, tandis qu'en avant d'eux le tireur , qui n'était

autre que madame Cochet , rechargeait tranquillement sa carabine.

Ainsi menacée à l'improviste , l'escorte de madame de Lafaye s'arrêta et se mit en défense contre Belval et les siens , qui avaient déjà franchi la moitié de la distance.

Malheureusement une compagnie cran-céenne arriva au pas de course , en même temps que les volontaires de la redoute , avertis par le coup de feu , s'apprêtaient à couper la retraite aux assaillants. Les Lyonnais se jetèrent alors dans le bois , et Belval fut obligé de les suivre. A la faveur du terrain et des décharges des batteries de Vaise , il parvint à regagner l'entrée de ce faubourg où il avait rallié lui-même , une heure auparavant , la majeure partie de la garnison de la Duchère. C'était de la porte de Vaise qu'inquiet du sort de Lowitz et de madame de Lafaye , il était reparti ensuite à la tête de quelques hommes déterminés.

— A nous deux maintenant , dit le chef de bataillon à Lowitz , lorsque l'émoi causé par la mort du général fut calmé ; tu sais , citoyen , quel est le sort de tous les prisonniers , et tu as entendu l'ordre que j'ai reçu ?

— Oui , dit Lowitz , vous m'appliquez le droit

commun tel que vous le comprenez , soit : les dernières minutes de ma vie ont été les meilleures, puisque je meurs aimé et vengé.

— Le général n'est que blessé, dit le commandant très-haut.

— Bah ! laissez donc , quand on tombe en tournant et sur le nez , c'est qu'on est mort : je m'y connais, et le coup était bien ajusté, je vous le jure. Mon ami Chamarande est allé m'attendre là où il vous a dit de m'envoyer, c'est une politesse dont je compte le remercier tout à l'heure.

— Tu es brave, citoyen , et c'est ce qui rend ma mission plus pénible encore.

— Je suis à vous ; permettez-moi seulement de dire un mot au capitaine Courtel.

Cette conversation se passait dans un coin de la redoute opposé à celui où Courtel était toujours assis. Il n'avait rien entendu, les deux hommes ayant parlé à demi-voix et du même ton que s'il se fût agi de choses indifférentes.

Lowitz s'approcha de lui.

— Avez-vous quelque commission à me donner, citoyen ?

— Pour le quartier général ?

— Eh ! non , parbleu ! pour l'autre monde.

J'ai dans l'idée que vous allez m'y expédier promptement.

— Moi? s'écria Courtel, je ne laisserai jamais commettre devant mes yeux un pareil assassinat.

— Devant, je ne dis pas; mais derrière, c'est bien différent, n'est-ce pas, citoyen?

Le commandant s'approcha à son tour de Courtel.

— Citoyen, lui dit-il brusquement, va rejoindre l'escorte, je me charge de la redoute.

— Je n'en demanderais pas mieux, mais je suis blessé, répondit Courtel toujours assis et montrant sa jambe.

Le commandant se baissa et enleva le bandeau qui couvrait la blessure.

— Et c'est pour une égratignure pareille que tu restes là? File, morbleu! et fais filer l'escorte!

Courtel se leva.

— Encore un mot, monsieur, dit Lowitz. J'ai vu bien des lâches dans ma vie, mais jamais de votre force; ce sera votre tour bientôt, et vous arriverez dans l'autre monde à genoux, plié en deux, tandis que moi j'y marche la tête droite.

Au moment où Lowitz allait se placer devant le fatal peloton, un officier s'élança dans la

redoute et tendit au commandant un papier qui portait la signature du représentant Châteauneuf.

Le commandant le lut avec une surprise qui se changea bientôt en satisfaction.

— Citoyen , dit-il à Lowitz , tu es sauvé , et , ma foi , j'en suis bien aise ; suis le lieutenant , tu ne dépends plus que de lui.

Lowitz jeta les yeux sur celui qui venait de l'arracher à la mort , mais il ne put voir sa figure ; le chapeau de l'inconnu était rabattu sur ses yeux , et d'un mouvement rapide il venait de se draper dans son manteau. Lowitz le remercia en quelques mots auxquels l'inconnu ne répondit qu'en lui faisant signe de le suivre ; tous deux s'acheminèrent dans la direction du camp de Limonest.

XIII

Dubois-Crancé était , une après-midi , renfermé dans son cabinet avec le citoyen Courtel, qui, depuis sa blessure, était devenu son secrétaire intime.

Le lecteur sait qu'impatient de voir terminer le siège, la Convention avait envoyé trois nouveaux représentants, Couthon, Maignet et Châteauneuf-Randon, pour lever en masse le Forez, le Vivarais et l'Auvergne et les précipiter sur Lyon. Maignet et Châteauneuf étaient venus compléter le blocus avec dix-sept mille paysans. Deux jours après, Châteauneuf avait

fait, comme nous l'avons vu, attaquer et enlever le poste important de la Duchère par les troupes du camp de Limonest, et à l'insu de Dubois-Crancé. Dès lors, le centre des opérations militaires était passé du quartier général de la Pape à celui de Saint-Genis, gros bourg situé au-dessous de Lyon, sur la route du Forez. Les nouveaux représentants, fidèles aux idées du jour, ne parlaient que de levées en masse, d'attaques de vive force, et se prononçaient ouvertement contre les éternelles canonnades de leur prédécesseur, qui, autant pour justifier son système que pour attaquer celui du triumvirat, écrivait en vain lettres sur lettres au Comité de salut public, à la Convention et aux Jacobins. On ne lui répondait qu'en accusant ses lenteurs. Comme on le voit, la position de Dubois-Crancé était bien changée ; aussi ses traits portaient-ils l'empreinte de son chagrin et de ses jalouses préoccupations : il se promenait à grands pas dans toute la longueur de l'appartement ; puis, de temps en temps, s'approchant d'une table à la Tronchin, il écrivait rapidement quelques lignes. Courtel, lui, était assis au bureau du représentant, la jambe encore bandée et étendue sur un tabouret. Il transcrivait à la hâte

sur un gros registre plusieurs lettres qui devaient partir le soir même. Parfois l'expédientaire regardait Dubois à la dérobée. La figure de ce dernier était pour Courtel une sorte de baromètre ; comme le temps était à l'orage, Courtel se tenait coi et écrivait toujours.

On entendait du dehors un roulement continu et formidable qui semblait agiter le château jusque dans ses fondements. Il y avait huit jours et huit nuits que ce roulement durait sans interruption, et que les batteries de Vauxbois, alimentées par les arsenaux de Briançon, de Grenoble et d'Auxonne, faisaient sur la ville un feu désespéré.

Interrompant le cours de ses méditations, Dubois ouvrit brusquement une porte vitrée, et s'avança sur la terrasse où était dressée sa longue-vue ; un fort vent du nord-ouest, qui chassait la fumée de dessus la ville, lui permit de reconnaître tout à son aise l'effet de l'artillerie. Observé ainsi à la lunette, Lyon présentait un aspect désolant. On ne voyait de toutes parts que des murs noircis ou écroulés, que des combles à demi consumés.

Dans ce qui restait encore de toiture, les trous des bombes se seraient comptés par

milliers. Seulement, comme la plupart des bâtiments susceptibles de s'enflammer avec facilité n'existaient déjà plus, les incendies étaient rares ce jour-là, et l'on n'apercevait par toute la ville que deux ou trois noires spirales qui se repliaient sous le vent.

— Le feu écrase, mais il ne brûle plus, s'écria Dubois-Crancé avec un dépit féroce. N'importe, puisque tu ne veux pas te rendre, ville maudite, je t'écraserai si bien, que s'ils y entrent avant moi, ils ne marcheront pas dans tes rues, mais sur tes décombres !

Dubois rentra aussi brusquement qu'il était sorti.

— Eh bien ! dit-il à Courtel d'une voix dure, en avez-vous fini avec ces copies ?

— Pas encore, citoyen.

— Si je n'étais pas plus actif que vous, où en serais-je ? Morbleu ! j'ai écrit des volumes depuis le commencement du siège, et vous, vous ne pouvez expédier quelques pages ?

Courtel ne répondit pas, mais sa main courut plus rapidement sur le papier, tandis que sa jambe blessée, quittant le tabouret, se repliait sous le secrétaire.

— Ceux qui ne me trahissent pas m'abandonnent ou ne me sont bons à rien. Laissez

cela, je ferai appeler quelque sergent-major. Qu'importe, après tout, qu'on connaisse ma position ? Je l'avouerai à l'Europe entière.

Courtrel n'en écrivit que plus vite, mais une larme tomba sur le papier.

Dubois-Crancé s'en aperçut.

— J'ai tort, morbleu ! j'ai tort ; le malheur rend injuste. Courtrel, pardonne-moi.

Courtrel leva sur son redoutable ami un regard soumis et craintif, pareil à celui que le chien jette sur le maître qui l'a battu. Il cherchait encore une réponse, lorsque Dubois reprit :

— C'est facile, pardieu ! quand le sanglier est sur ses fins, de venir faire la curée à grand renfort de trompettes ; j'aurais voulu voir ces messieurs ici quand j'ai commencé le siège avec quelques bataillons. La Convention ne se doute pas que Lyon est une des plus fortes places de la République ; et c'est quand la ville est aux abois qu'on m'envoie des précepteurs pour me montrer comment il faut la prendre. Jolis précepteurs, ma foi, qui ne savent pas l'A b c du métier ! Avec leurs levées en masse, leurs paysans qui ne sont bons à rien, et leurs attaques de vive force, ils auraient tout compromis s'ils étaient arrivés

plus tôt. Mais Robespierre les a lâchés à propos. Il veut, parce que je suis l'ami de Danton, m'enlever la gloire de prendre la ville et ne me laisser que les lenteurs du siège. Il veut plus encore peut-être. Oui, Courtel, oui, ce qu'il y a au fond de tout cela, c'est la lutte entre Robespierre et Danton, entre les Jacobins et les Cordeliers, lutte terrible et qui commence à peine.

— Croyez-vous, cher ami, que Robespierre finisse par l'emporter ? hasarda timidement Courtel.

— Je n'en sais rien : Danton se repose sur ses couronnes civiques ; il demande des congés, il refuse de faire partie du Comité, où il laisse dominer Robespierre, qu'il méprise. Danton, c'est le géant endormi que les Lilliputiens parviennent à lier ; s'il se réveillait, il briserait encore du tonnerre de son éloquence tout ce réseau d'intrigues. Mais il compte sur la reconnaissance publique ; il ne sait pas qu'elle se laisse étouffer quelquefois par les jalousies et les haines.

En ce moment une ordonnance entra et remit une dépêche à Dubois, qui la parcourut rapidement.

— C'est par trop fort ! s'écria-t-il avec fu-

reur ; les voici maintenant qui veulent dégarnir Vauxbois. Ils lui demandent ses meilleurs canons, ses munitions, son matériel de siège, tout, jusqu'aux échelles d'assaut, et cela au moment où Lyon est à toute extrémité et le Rhône presque guéable. Leur intention est évidente, parbleu ! Vauxbois est le seul qui ait continué à suivre mes plans ; ils comptent l'empêcher de prendre la ville.

Puis, se retournant vers l'ordonnance :

— En passant dans la cour, fais seller mes chevaux et cours dire à Vauxbois que dans vingt minutes je serai chez lui.

— C'est une machination infernale, dit Courtel dès que l'ordonnance fut sortie, mais comment parer ce coup ?

— Par un refus, reprit Dubois ; ils ne sont pas plus que moi, après tout, et tant qu'ils n'auront pas d'ordre du Comité de salut public, nous verrons bien. Couthon vient d'arriver incognito à Saint-Genis. J'irai le trouver, je veux m'expliquer avec lui. Eh ! parbleu ! Courtel, je regrette que ta blessure ne te permette pas de me suivre, je t'aurais présenté à Couthon et à Châteauneuf. Politique à part, je suis bien avec eux, et cette recommandation aurait pu te servir plus tard.

— Je vais beaucoup mieux, cher ami ; je crois que je pourrai monter à cheval, s'écria Courtel en se levant et en s'appuyant pour la première fois sur sa jambe blessée.

— Alors partons, dit Dubois.

Tous deux arrivèrent à la Ferrandière au moment où la nuit commençait à tomber. En entendant le galop des chevaux, un homme sortit du retranchement : c'était Vauxbois ; il attendait Dubois-Crancé.

— Doppet est là, lui dit-il à voix basse ; il inspecte les batteries.

— Doppet ? s'écria le représentant, il ne manquait plus que cela ; c'est un coup monté ; que l'enfer les confonde !

— Prends garde, il va t'entendre, reprit Vauxbois ; il est là, te dis-je, à quelques pas de nous.

— Eh ! que m'importe ? Morbleu ! Bouchotte me le payera ! Bouchotte n'est pas un ministre de la guerre, c'est un plat valet du Comité !

Pour comprendre cette colère, il faut savoir que six semaines auparavant le ministre, à la sollicitation de Dubois et de Gauthier, avait nommé un des généraux de brigade de Car-teaux, le citoyen Doppet, général en chef de l'armée de siège, à la place de Kellermann, qui

aimait mieux battre les Piémontais que faire la guerre à ses concitoyens. Mais ce n'était là qu'une affaire de forme, destinée à couvrir ce qu'il y avait d'irrégulier à voir un représentant commander lui-même une armée. Dubois, d'accord avec le ministre, avait retenu la nomination de Doppet ; et cependant ce dernier venait d'arriver, et il exerçait sa nouvelle autorité devant celui-là même qui s'était refusé jusqu'alors à la lui transmettre.

Profitant de l'obscurité toujours croissante, Dubois se glissa dans la tranchée.

Vauxbois l'y suivit, et lui serrant fortement le bras :

— Prends garde à ce que tu vas faire, lui dit-il à voix basse. Doppet a reçu du Comité de salut public des pouvoirs illimités, et tu sais que le Comité ne plaisante pas.

Doppet venait de faire cesser le feu ; il causait avec le commandant d'une batterie, et ce commandant n'était autre que le citoyen Bonaparte. Le silence respectueux qui régnait autour du général en chef permit à Dubois d'entendre une partie de cette conversation.

— Oui, capitaine, disait Doppet à voix haute, comme s'il eût deviné que son adversaire était là pour l'entendre, les hommes du

métier ont approuvé ton plan, qui est le même que le mien ; je suis ici pour l'exécuter. Le Comité de salut public apprécie tes talents et veut les utiliser. Tu partiras demain ; tu es nommé commandant en second de l'artillerie de siège devant Toulon, et je te préviens que Dammartin, le commandant en premier, est malade pour longtemps.

Le jeune officier ne put cacher sa joie ; il se retourna involontairement du côté de la Provence, comme s'il eût suffi pour l'y transporter du vol rapide de sa pensée. Sirius venait de se lever et brillait sur la chaîne des Alpes.

— Est-ce ton étoile que tu regardes là-bas, citoyen ? demanda Doppet en souriant ; tu ne l'as pas mal choisie : je souhaite qu'elle te conduise haut et loin.

Voyant que Doppet allait passer à une autre batterie, Dubois-Crancé sortit le premier de la tranchée et se plaça de manière à éviter le général.

— Où en sommes-nous ? s'écria-t-il avec rage dès que Doppet et son cortège se furent éloignés. Le Comité fait incliner l'autorité de mon nom, de mes travaux, devant le bavardage d'un enfant. Ce petit Corse me le payera. Ah ! il a une étoile, il veut aller loin ! eh bien,

je me mettrai en travers de son chemin, et nous verrons. Envoyer un écervelé pareil commander l'artillerie à Toulon ! Mais c'est révoltant !

— Ce poste vaudra mieux que le mien, reprit Vauxbois ; encore deux ou trois réquisitions comme celle d'aujourd'hui , et il ne me restera que des affûts sans canons ou des canons sans affûts.

— Tu n'as rien donné ?

— Au contraire, tout vient de partir pour Limonest et Oullins.

— Malheureux, tu ne devines pas leur but ?

— Aussi bien que toi. Mais que faire contre le Comité de salut public, qui m'ordonne de fournir aux généraux Doppet et Rivaz tout ce qu'ils me demanderont ? Je l'ai sur moi cet ordre ; veux-tu le voir ?

— Non, dit Dubois exaspéré, non, c'est inutile ; je cours chez Couthon. Il faudra bien qu'il s'explique.

Et il partit au galop, suivi de Courtel et de quelques cavaliers, dans la direction de Saint-Genis, gros bourg situé à deux heures de Lyon, sur la route du Forez.

Dubois et les siens étaient tous supérieurement montés. Après avoir traversé la Guillo-

tière, puis le cours du Rhône à la traile de Pierre-Bénite, et laissé bien loin derrière eux les coteaux de Sainte-Foy, ils ne tardèrent pas à arriver à Saint-Genis. Autour de ce bourg étaient campés ou plutôt parqués plusieurs milliers de paysans ; ils faisaient partie des nouvelles levées de l'Auvergne et du Vivarais. A en juger par les piquets de garde, toute cette multitude n'était armée que de fourches, de faux et de bâtons. Dubois leva les épaules en répondant aux *qui-vive* ? et aux interrogations en patois des factionnaires et des chefs de poste. C'étaient en effet de singulières troupes à opposer aux soldats aguerris et disciplinés de Précý.

Il fallut quelque temps à Dubois pour trouver le logement de Couthon, arrivé seulement depuis la veille, et dont la présence n'était pas officiellement connue à Saint-Genis. On lui indiqua enfin une maison d'assez mince apparence, située à l'extrémité du faubourg. Une réunion d'officiers supérieurs en sortait au moment où Dubois arrivait, mais tous se dispersèrent rapidement. Presque aussitôt Dubois et Courtel se trouvèrent en face de Couthon, qui, paralytique comme on sait, s'était installé, pour sa plus grande commodité,

dans la principale pièce du rez-de-chaussée.

Couthon écrivait ; en voyant entrer Dubois, il lui échappa un léger mouvement de surprise qui disparut aussitôt dans le sourire de sa physionomie : d'une main, il salua les nouveaux venus, tandis que de l'autre il retournait subtilement la page commencée. Ne pouvant ni marcher ni changer de place, Couthon s'excusa auprès de ses visiteurs, les pria de s'asseoir, et leur fit servir des rafraîchissements.

Un certain temps s'écoula avant que Dubois pût sortir des formules de compliments et de félicitations dont Couthon l'accablait coup sur coup. Courtel avait arboré, en guise de paratonnerre, sa mine la plus humble, la plus obséquieuse ; par-dessous ses lunettes de couleur, il contemplait l'ami déjà célèbre de Robespierre et de Saint-Just, redoutable triumvirat sous lequel la Convention commençait à plier.

Couthon avait alors trente-sept ans, mais on lui en aurait donné trente à peine. N'en déplaise à certains biographes qui veulent faire marcher de front la laideur physique et la laideur morale, Couthon avait la plus charmante figure qu'il fût possible d'imaginer ;

elle faisait ressortir encore une recherche de toilette qui lui était commune avec Robespierre et Saint-Just. On le remarquait à la Convention, même lorsque avant la chute des Girondins le hasard le rapprochait de Hérault de Séchelles et de Barbaroux, ces deux magnifiques têtes empruntées à la Grèce antique. La beauté de Couthon était, il est vrai, d'un genre tout différent. On eût dit un berger de Watteau assis à côté d'Alcibiade et d'Épaminondas. Les yeux seuls, inquiets, sinistres, rendaient presque effrayant le sourire éternel de cette douce figure. Un rhétoricien les aurait comparés à ceux d'une vipère apparaissant sur une corbeille de fleurs.

Ce qui achevait de rendre ce désaccord singulier et effrayant, c'est que Couthon n'était pour ainsi dire qu'un buste animé. Toute la partie inférieure de son corps, morte et atrophiée, disparaissait sous une ample draperie.

Avant d'arriver à l'objet principal de sa visite, Dubois-Crancé raconta en peu de mots l'histoire de son ami Courtel. A entendre Dubois, le négociant n'était rien moins qu'un modèle de patriotisme, un de ces hommes rares dont la vertu sort triomphante des épreuves les plus difficiles.

Couthon écouta tout cela de l'air empressé et bienveillant d'un avocat qui voit venir à lui une excellente cause.

Enfin, Dubois lui présenta la lettre originale de Chalier, ce précieux certificat de civisme que Courtel avait obtenu du tribun mourant.

La lecture de cette pièce produisit sur Couthon un excellent effet, et dès lors Courtel fut à peu près rassuré sur les dispositions du redoutable représentant.

Une fois cette affaire terminée à la satisfaction des deux parties, Dubois désirant rester seul avec Couthon, fit signe à Courtel, qui alla prendre l'air dans la rue.

La conférence des deux représentants se prolongea longtemps ; enfin Dubois vint rejoindre son escorte, et l'on se remit en route.

Au moment où, après avoir de nouveau franchi le Rhône, Dubois-Crancé commençait à cheminer sur la rive gauche dans la direction du camp de Vauxbois, une vive fusillade, entremêlée de coups de canon, éclata sur les cotéaux de Sainte-Foy, dont la petite troupe n'était séparée que par la largeur du fleuve ; Dubois arrêta brusquement son cheval.

— Couthon m'a joué, s'écria-t-il ; au moment

où il me promettait de ne suivre que mes plans, il venait d'ordonner cette attaque.

Puis il resta immobile, l'œil fixé sur ces hauteurs que le combat avait illuminées en quelques secondes.

Cette surprise de nuit n'était autre chose que la réalisation des plans de Doppet et de Rivaz ; le résultat devait donner raison à ces généraux sur Dubois-Crancé. Les différents postes lyonnais qui occupaient le coteau, attaqués à l'improviste et presque en même temps, furent bientôt écrasés par des forces supérieures, et toutes les redoutes de Sainte-Foy restèrent au pouvoir des conventionnels, ainsi qu'il fut facile d'en juger par la cessation du feu et les acclamations des vainqueurs.

Lorsque tout fut terminé, Dubois se tourna vers Courtel, et d'une voix altérée par la colère :

— Ils se sont bien gardés de me faire part de leur projet : si l'attaque avait échoué, ils l'auraient désavouée, tandis qu'ils triomphent maintenant. Ils savaient bien que la reddition de la ville était certaine, mais il fallait qu'ils pussent se l'attribuer. Ils entreront les premiers en vainqueurs, la France entière applaudira, tandis que moi... Ah ! Couthon, Cou-

thon, c'est désormais une guerre à mort entre nous ! Robespierre n'est pas encore souverain, et Danton peut se réveiller.

Tout le reste de la route , Dubois garda un morne silence. En passant à la Ferrandière, il prit Vauxbois avec lui. Une fois arrivés à la Pape, tous deux s'enfermèrent pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire afin d'arracher à Couthon les honneurs de la victoire ; et Courtel, prenant congé du représentant, se dirigea vers la Bastie.

Il n'était pas encore à mi-chemin qu'un homme s'approcha et se mit à marcher à côté de son cheval ; Courtel reconnut l'uniforme d'une compagnie de volontaires qui avait escorté Dubois à son retour sur la rive gauche du Rhône.

— Citoyen Courtel, tu rentres bien tard aujourd'hui, mais ce n'est pas étonnant ; un bon patriote comme toi sacrifie tout son temps à son pays.

— Pardieu, citoyen , répliqua Courtel assez étonné de s'entendre nommer, je ne saurais en ce moment en dire autant de toi ; je gage que si tu as quitté les camarades, c'est plutôt pour quelque amourette que pour le service de la patrie.

— Ma foi , citoyen , ça fait honneur à ta pénétration , tu as deviné juste ; je vais voir ma maîtresse.

— Je le savais bien , reprit Courtel en riant. Et ta maîtresse est-elle jolie ?

Le négociant , depuis son arrivée au camp des conventionnels , ne dédaignait de causer avec personne.

— Pas mal , citoyen , pas mal ; on dit que c'est la plus belle femme de Lyon , répondit le volontaire.

— Comment ! tu vas franchir nos lignes ? prends garde , tu te feras fusiller.

— Il n'y a pas de danger , la dame dont je parle est ici pour le moment.

— Que veux-tu dire , ici ?

— Eh pardieu ! là où tu vas , citoyen Courtel.

— A la Bastie ?

— A la Bastie.

— Tu auras sans doute trouvé quelque payse parmi les femmes de la citoyenne Dubois-Crancé ?

— T'imagines-tu que je fais la cour aux chambrières , aux cuisinières ? J'ai trop bon goût pour ça ; je vise plus haut.

— Je vois ton affaire d'ici , reprit Courtel en

riant, la citoyenne a une dame de compagnie qui n'est pas mal, la veuve d'un officier.

— Monte plus haut !

— Comment ! la citoyenne elle-même ? Tu es fou, mon ami, ou plutôt le vin de la Pape est bon, et je crois que tu en as goûté.

— Monte toujours !

— Ah ! parbleu, c'est trop fort. Et qui diable veux-tu donc que je nomme ?

— L'ex-marquise de Lafaye, celle qui ne sera plus la citoyenne Chamarande, et qui retournera ce soir à Lyon, répondit le volontaire en saisissant la bride du cheval de Courtel.

— Gingènes ! s'écria le négociant.

— Ne parlez pas si haut, citoyen, autrement vous vous compromettriez. Avancez donc, pardieu ! c'est la première fois que nous marchons du même pas, et je suis pressé.

Le cheval obéit à l'impulsion que lui donna Gingènes.

Madame de Lafaye se trouvait en effet à la Bastie. Accueillie par Dubois-Crancé avec tous les égards dus à la veuve d'un général conventionnel, elle avait obtenu d'être réunie aux demoiselles Courtel ; seulement, dès lors de nombreuses sentinelles avaient été placées autour de la Bastie, et une surveillance sévère

s'était établie sur ce point. C'est qu'aux yeux des assiégeants madame de Lafaye n'était pas seulement la femme du général Chamarande, elle était aussi la fille d'adoption de l'ex-marquis de Rivieux, le fameux conspirateur.

— Eh bien ! vous ne dites plus rien, citoyen Courtel ? reprit Gingènes ; je serai plus aimable que vous, moi, je parlerai pour deux. Vous ne vous attendiez guère à me voir ici, n'est-ce pas ? C'est une petite surprise que je vous ai ménagée, et qui ne m'a coûté que la peine de prendre l'habit d'un volontaire tué à Perrache ; joignez à cela une perruque assortie, un coup de peigne et un coup de pinceau, et vous aurez la recette complète.

— Assez, assez, dit enfin Courtel ; de grâce, citoyen Gingènes, laissez-moi continuer mon chemin, et allez où bon vous semblera. Comptez sur ma parole : je ne vous ai pas vu, je ne vous ai pas parlé.

— Puisque nous allons au même endroit, continua Gingènes sans lâcher la bride du cheval, n'est-il pas tout simple que nous fassions route ensemble ?

— Quoi ! réellement vous allez à la Bastie ?

— Réellement.

— Et vous voulez y entrer ?

— Il le faut bien , pour en sortir avec madame de Lafaye. ,

— Mais les sentinelles ?

— Elles vous connaissent : n'avez-vous pas le mot d'ordre ?

Courtél n'était pas armé ; il vit Gingènes tirer de sa poche une paire de pistolets.

— Non, dit-il, non, jamais, quand vous devriez me tuer !

Gingènes mit tranquillement les pistolets sous son bras.

— Je n'ai sorti ces armes que pour pouvoir vous en montrer d'autres d'un genre tout différent, et telles qu'il les faut contre vous.

Il fit voir alors deux ou trois lettres à Courtél.

— Ces lettres , dit-il , vous sont adressées par quelques-uns de vos anciens amis, et supposent une correspondance : vous comprenez qu'elles n'ont pas été faites pour être lues par vous seul, mais bien par les chefs conventionnels dans le cas où je tomberais entre leurs mains, ce qui ne peut manquer d'arriver si vous ne faites pas tout ce que je vais vous dire... Vous comprenez ?

Courtél baissa la tête. La main du destin s'appesantissait sur lui, il se sentait au pouvoir de

Gingènes. Il serait mort volontiers : son rôle le lassait.

— Venez, lui dit-il, que la volonté de Dieu soit faite.

Ainsi que Gingènes l'avait prévu, ils entrèrent à la Bastie sans difficulté. Tous deux montèrent avec précaution au second étage, et arrivèrent dans la chambre de madame de Lafaye.

En reconnaissant Gingènes, elle ne poussa pas un cri, ne prononça pas une parole, mais elle se jeta à ses genoux en les embrassant, comme l'homme qui se noie étreint la main qui le sauve.

Gingènes la releva et la pressa avec transport sur son cœur.

— Songez, madame, dit alors Courtel, que la vie n'est qu'ici et la mort là-bas, vous n'avez rien à craindre des conventionnels.

— Rien que l'échafaud pour elle et pour vous, dit Gingènes en fouillant dans ses poches : lisez ce papier, Élise.

C'était une minute de dénonciation trouvée sur un ancien municipal tué quelques jours auparavant à la Croix-Rousse dans les rangs ennemis. Cette pièce, déjà ancienne et dont les premières lignes apprenaient qu'elle avait dû

être envoyée en plusieurs doubles à Paris, racontait avec force exagérations le séjour de M. de Rivieux, de madame de Lafaye et de la famille Courtel dans la petite rue Mercière, sans oublier les fréquentes visites des royalistes chez madame Courtel. On concluait de tous ces faits et de beaucoup d'autres que la révolte de Lyon avait été le résultat d'un vaste complot organisé par le parti royaliste.

Madame de Lafaye laissa tomber sans le lire ce papier, que Courtel ramassa aussitôt.

— Gardez-le, dit Gingènes à ce dernier, ça vous amusera quand vous n'aurez rien de mieux à faire.

— Emmenez-moi, Gingènes, emmenez-moi, dussé-je mourir en sortant d'ici !

— Au moins vous partagerez nos dernières chances de salut. Il est probable que nous obtiendrons une capitulation. Après tout, il ne faut qu'un jour et une nuit de marche pour se rendre en Suisse ; nous sommes nombreux encore, et nous saurons au besoin nous ouvrir un passage.

— Venez, Gingènes, venez ! partons !

Courtel, craignant plus que jamais que la fuite de madame de Lafaye ne le compromît gravement, fit un dernier effort.

— Cette dénonciation qui nous menace est une raison de plus pour que vous restiez ici. Dubois-Crancé est mon ami, vous le savez ; il vous protégera.

— Gardez votre honte pour vous seul , citoyen, répondit Gingènes ; quelque lourd qu'il soit , un tel fardeau ne se partage pas. Le citoyen Rivieux et moi , nous saurons bien sauver madame.

— Il est revenu ? s'écria madame de Lafaye.

— Oui, dit Gingènes, il s'est évadé des prisons de Bourg ; il vous attend à Lyon.

— Oh ! bonheur ! Partons , Gingènes , partons !

— Et ma fille , dit Courtel , ma pauvre Eugénie qui vous aime tant !

— Vous direz à Eugénie , monsieur , que je ne la quitte que pour quelques jours ; nous nous retrouverons là-haut.

Et elle montrait le ciel.

Courtel soupira ; sa dernière espérance s'en-voit. Il détacha son manteau , et le jeta sur les épaules de la jeune femme. Tous trois redescendirent, et , grâce au mot d'ordre , ils franchirent sans difficulté le cordon de sentinelles.

— Voilà tout ce que je demande , dit alors Gingènes ; le reste me regarde.

Courtél disparut aussitôt.

Il ne fallait pas penser à rentrer à Lyon par la Croix-Rousse ; le feu des assiégeants et des assiégés y était encore trop vif, de même que depuis la Guillotière jusqu'à la porte Saint-Clair. Mais Gingènes avait tout prévu.

Les fugitifs descendirent rapidement les cotteaux de la Pape, et arrivèrent au Rhône ; ils traversèrent le pont de bateaux sans difficulté, toujours grâce au mot d'ordre que Courtél leur avait livré.

Tout près de là, depuis trois jours, un habitant de Villeurbanne, dévoué à la cause lyonnaise, attendait chaque nuit avec deux chevaux.

Favorisés par la solitude et l'obscurité de la plaine, les fugitifs, laissant sur leur droite le camp de Vauxbois, gagnèrent rapidement la grande route de Grenoble à Lyon, en avant de la Guillotière, et rejoignirent ensuite, à travers champs, les bords du Rhône vis-à-vis Perache.

Cependant, à quelques centaines de pas de là, un autre personnage, monté lui aussi sur un vigoureux cheval et en conduisant un autre en main, cheminait rapidement dans la même direction : ce personnage, c'était M. de Lowitz.

Sans doute nos lecteurs ont déjà deviné que le jeune officier qui avait arraché le vicomte à la mort n'était autre que le citoyen Bellegarde. Au sortir de la redoute, Clara conduisit Lowitz à une portée de fusil des avant-postes lyonnais, en lui annonçant qu'il était libre.

Lowitz n'était pas préparé à ce genre de vengeance ; mais ce qui fit le plus d'effet sur lui, ce fut d'apprendre que le billet dont Clara venait de se servir était faux. Clara risquait donc sa vie pour sauver celle de son infidèle amant.

L'imprévu avait toujours eu pour Lowitz un charme irrésistible ; il y succomba encore. Il savait que Lyon ne pouvait plus tenir ; il regardait madame de Lafaye comme à la fois hors de danger et hors de sa poursuite à lui. Il savait que Clara ne consentirait à fuir qu'avec lui, qu'autrement elle resterait au camp exposée à toutes les conséquences de la ruse à laquelle elle venait d'avoir recours. Tout cela le décida à laisser agir le hasard qui le servait pour le sauver d'un amour qui n'était pas encore sans charmes.

Clara résolut de gagner avec Lowitz les montagnes du Dauphiné et de passer de là en Piémont. Le trajet direct par la Savoie ou la

Suisse présentait trop de difficultés : la surveillance redoublait sur toute cette partie des frontières, par suite de l'état de détresse bien connu des Lyonnais. Il fallut quelques jours à Clara pour préparer sa fuite. Elle avait envoyé un émissaire en Dauphiné. Enfin cet émissaire revint le soir du 28 septembre, au moment où toute l'armée conventionnelle se pressait autour de Lyon, où l'attention générale était excitée par la prise de Sainte-Foy et les autres diverses attaques. Le corps dont Bellegarde faisait partie avait été dirigé ce soir-là contre le pont de la Guillotière. Il fut convenu que Lowitz, qui était resté caché jusqu'alors dans le logement de Clara, irait l'attendre à une demi-lieue en aval du pont, près d'une redoute que le feu des Lyonnais avait fait abandonner depuis quelques jours. Ce fut aussi tout près de là que Gingènes et madame de Lafaye vinrent mettre pied à terre.

Toute cette rive était silencieuse et déserte ; mais là comme dans tout le reste du bassin de Lyon brillaient de temps en temps les lueurs incertaines du bombardement et des canonnades.

Sur l'autre rive, à plusieurs centaines de pas au-dessous, apparaissait une lumière rouge.

— Voyez-vous cette lanterne de couleur ? dit Gingènes à madame de Lafaye. Elle veut dire que nos amis nous attendent ; c'est là que nous aborderons.

Gingènes porta deux doigts à sa bouche ; un sifflement prolongé glissa sur les eaux, et bientôt un second y répondit de l'autre bord.

— Il n'y a pas de temps à perdre, ajouta le commandant en descendant jusqu'à l'eau du fleuve.

Au commencement de la nuit, Madinier avait envoyé amarrer un bateau dans les oses, et quelques heures auparavant, en passant avec Dubois-Crancé, Gingènes avait reconnu que le bateau était à sa place.

Madame de Lafaye attendait sur la jetée, lorsqu'un formidable juron, parti d'en bas sous le feuillage, lui apprit que quelque malheur imprévu venait compliquer leur position ; elle demanda en tremblant ce que c'était.

— Il y a, répondit Gingènes, que le diable est d'accord avec vos persécuteurs : un boulet perdu a coulé le bateau à fond ; impossible de le mettre à flot.

Madame de Lafaye sauta à son tour sur le sable ; on était au moment des basses eaux, et, comme nous l'avons déjà dit, le Rhône laissait

à sec une grande partie de son lit. Madame de Lafaye enfonça son bras dans le courant.

— L'eau n'est pas froide et votre fleuve aujourd'hui est moins large qu'une rivière.

— O bonheur ! s'écria Gingènes, vous savez donc nager ?

Madame de Lafaye, pour toute réponse, jeta son manteau et s'élança dans le courant.

Mais Gingènes en quelques brasses fut auprès d'elle et la força de reprendre pied.

— Vous voulez donc que nous périssions ensemble ? lui dit-il ; il n'y a peut-être pas un nageur au monde capable d'arriver à l'autre bord avec des vêtements comme les vôtres.

— Je ne les quitterai pas.

— Au nom de votre salut, Élise, s'écria Gingènes, songez que vos robes mouillées paralyseront tous vos mouvements, vous n'iriez pas à mi-fleuve. Vous savez quels sont mes sentiments ; mon honneur n'est-il pas le garant du vôtre ? Je vais me retirer en arrière, je ne partirai qu'après vous ; faites un paquet de vos vêtements et de nos manteaux, vous le laisserez là, je me charge de le porter à l'autre bord, tout en veillant sur vous. Élise, chère Élise, songez qu'il s'agit de votre liberté, de votre vie, de votre honneur peut-être.

Le silence de madame de Lafaye prouva à Gingènes qu'elle consentait enfin. Il s'éloigna aussitôt.

Rassurée par l'obscurité qui régnait en ce lieu, et que ne pouvait vaincre sous les ombres des arbres l'éclat lointain de l'artillerie, madame de Lafaye se hâta de quitter ses vêtements; elle ne pouvait plus voir Gingènes, mais elle l'entendait à distance qui l'encourageait en la pressant. Tout à coup, en se retournant au craquement des branches, elle aperçut à travers les feuillages deux yeux ardents, et disparut alors dans les eaux comme une naïade effarouchée. Au même instant un troisième personnage, sortant du buisson où il se tenait caché, se jeta à sa poursuite.

Gingènes avait entendu le bruit des deux départs, le second l'inquiéta; la jalousie, comme une seconde vue, lui faisait entrevoir la vérité. Il s'élança à son tour. Le corps droit et hors de l'eau jusqu'à la ceinture, il tirait la coupe en fort nageur qu'il était, et l'eau claquait sous ses larges mains comme sous le battoir des blanchisseuses; mais dans un fleuve aussi rapide, l'habileté n'ajoute presque rien à la vitesse. A voir ses mouvements calmes et réguliers, on n'eût pas deviné que cet homme faisait

des efforts inouïs pour se rapprocher de madame de Lafaye.

Celle-ci, habituée dès l'enfance à la natation par les soins de M. de Rivieux, glissait sur les ondes sans mouvement apparent, comme ces beaux cygnes qui descendent les grands fleuves à l'entrée de l'hiver, et pourtant elle s'efforçait de fuir celui qui la poursuivait, couché sur le côté, le corps entièrement étendu, et allongeant le bras droit à chaque élan comme pour donner un coup d'épée.

De temps en temps la voix de Gingènes glissait sur les eaux.

— A droite, à droite ! criait-il, ou nous allons manquer Perrache.

Les nageurs dérivaien^t toujours.

Enfin Gingènes vit une forme blanche et confuse prendre terre à l'extrémité de Perrache et disparaître dans un petit bois de chênes, qui, à cette époque, couvrait encore la presqu'île.

Quelques secondes après, l'inconnu aborda aussi et voulut s'élancer dans la même direction ; mais une main vigoureuse tomba sur son épaule : c'était celle de Gingènes.

— Je ne m'étais pas trompé ; c'est bien lui, s'écria ce dernier.

— Qui que vous soyez , mon cher ami , répondit Lowitz , allez à vos affaires et laissez-moi aux miennes.

Ce fut en vain que le vicomte chercha à s'échapper ; les bras qui serraient les siens étaient de fer : ses os craquèrent comme sous des tenailles.

Lowitz poussa un rugissement de douleur et de rage.

Plusieurs *Qui-vive ?* se firent alors entendre à peu de distance sur la chaussée de Per-rache.

— Prenez garde , dit Gingènes, l'ennemi est peut-être là-bas.

— Alors lâchez-moi , morbleu !

Gingènes le lâcha.

— C'est donc à un manant que j'ai affaire ? dit le vicomte en regardant son adversaire sous le nez. M. Gingènes , je crois ? J'aurais dû m'en douter.

Le commandant fit quelques pas en avant et jeta dans la direction de madame de Lafayette le paquet de vêtements qu'il avait apporté.

— Vous êtes bien délicat , mon gentil-homme , dit-il ensuite , je ne vous ai touché encore que du bout des doigts.

— Et moi qui oubliais de vous en remercier,

dit Lowitz. C'est vraiment dommage que nous n'ayons des armes ni l'un ni l'autre.

— Est-ce que j'en aurais besoin? Si j'avais voulu, dit Gingènes en croisant ses robustes bras, j'aurais pu vous noyer tout à l'heure comme je pourrais vous assommer maintenant. Dix hommes comme vous ne me feraient pas peur; j'en prendrais un pour servir de balai contre les autres.

— Je vous suis vraiment trop reconnaissant de ne pas me traiter en goujat pour ne pas de mon côté vous traiter en gentilhomme le jour où cela vous conviendra.

— Que vient faire ici M. le vicomte de Lowitz? dit une voix calme et vibrante, qui était celle de madame de Lafaye, quand celle qu'il aime l'attend sur l'autre bord, quand il ne leur faut plus que quelques heures pour être à l'abri de tout danger? La fuite et la honte ne sont pas ici, mais là-bas, retournez-y donc.

— Ah! madame, un pareil reproche...

— Est mérité, monsieur; Clara m'a écrit et ne m'a laissé ignorer ni sa victoire ni ses projets.

— Eh bien! oui, madame, s'écria le vicomte, la rougeur au front; oui, j'ai faibli un instant, et je viens expier ma faute. Mon amour

n'était pas digne de vous , mais il s'est épuré en grandissant le jour où , en face de la mort qui nous menaçait tous deux , vous avez fait comprendre à M. de Chamarande que vous m'aimiez encore. Ce jour-là je vous ai vue telle que vous êtes , et alors ce n'était pas de mourir que j'étais désespéré, c'était de vous avoir méconnue. Puis je me suis repris à la vie, c'est-à-dire à votre amour. C'est pour vous que j'ai subi trois jours de dissimulation, de mensonge, de honte. C'est pour vous que j'ai voulu fuir ce soir avec votre rivale , car rester au camp ennemi , c'était mourir , et l'espérance de vous revoir un jour me soutenait. Au moment où j'attendais Clara sur la rive où j'allais consommer ma honte, Dieu a eu pitié de moi ; il m'a envoyé un ange pour me retirer de l'abîme, et cet ange, c'est vous. Ce n'est pas sans dessein que Dieu a changé mon cœur et nous a réunis. Oh ! vous ne ferez pas de la faveur divine une insigne dérision, vous ne serez pas plus sévère que Dieu : pardonnez-moi et consentez à devenir dès aujourd'hui la vicomtesse de Lowitz, afin que nous soyons toujours unis dans la vie comme dans la mort.

Gingènes , les bras croisés , le cœur palpitant , restait immobile ; il ne reculait pas de-

vant cette dernière et solennelle épreuve.

Lowitz parlait d'un ton réellement pénétré ; tout ce qu'il disait était vrai. Pour la première fois, ses lèvres, en peignant son amour, étaient d'accord avec sa pensée. Madame de Lafaye jeta les yeux sur Gingènes qui gardait toujours le silence , et comme si ce silence eût été pour elle plus éloquent que toutes les paroles de Lowitz :

— M. le vicomte , pardonnez-moi mon refus comme je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait. A moi aussi la Providence a ouvert les yeux.

Puis, se retournant vers le commandant :

— Gingènes , il y a eu autrefois une comtesse de Lafaye , belle , riche , noble et fière entre toutes les dames de la cour. Aujourd'hui, il ne reste plus qu'une pauvre femme , une orpheline sans naissance , sans fortune , sans famille , sans beauté peut-être, car le malheur à tout pris. Mais cette femme vous aime , et vous , si vous l'aimez assez pour accepter sa main, loin de regretter ses malheurs, elle s'en réjouira.

Déjà Gingènes s'était jeté aux pieds de madame de Lafaye , et pressait contre sa bouche la main qu'elle lui tendait.

— Très-bien , s'écria Lowitz furieux ; cette pastorale par le clair de lune et en plein bois est réellement attendrissante. Eh bien ! madame , puisque vous consentez à déroger en faveur de monsieur , je ne me montrerai pas plus difficile que vous ; je dérogerai aussi , moi , et j'espère le revoir bientôt l'épée à la main.

En ce moment de nouveaux *Qui-vive?* se firent entendre à peu de distance sur la chaussée de Perrache ; d'autres voix y répondirent , puis les *Qui-vive?* recommencèrent en se rapprochant.

— Silence ! ou vous la perdez , dit Gingènes à voix basse ; ce sont les crancéens.

En effet , quelques heures auparavant , après la prise de Sainte-Foy , les conventionnels s'étaient emparés de la redoute d'Oullins , puis de la tête de pont et de l'extrémité de Perrache.

Gingènes se porta un peu en avant , et entendit alors distinctement un bruit d'armes et de pas ; il était évident qu'on cernait le bois. Plus loin , sur la droite , il voyait toujours la lanterne rouge qui brillait sur la redoute lyonnaise où il aurait dû aborder. Il entendait même les sifflements et les appels de ses amis inquiets.

Les crancéens approchaient toujours : une certaine agitation se manifesta alors près de la redoute. Attentifs à ce qui se passait sur la rive, les Lyonnais venaient de sortir de leurs retranchements.

Tout à coup des clameurs suivies de coups de feu retentirent autour des fugitifs.

— Cachez-la, s'écria Gingènes avec désespoir; je la sauverai, moi.

Et pendant que Lowitz entraînait madame de Lafaye dans le fourré, Gingènes se montra à découvert en criant :

— A moi, les amis ! à moi, Madinier !

Une charge à la baïonnette, conduite par Madinier et M. de Riveux, délivra les fugitifs.

Mais Gingènes avait déjà reçu plusieurs balles, et ce fut en le portant sur leurs fusils que ses camarades rentrèrent avec lui dans la redoute.

Malgré sa légèreté habituelle, Lowitz était ému.

Il s'approcha du commandant couché sur le gazon, et soutenu par madame de Lafaye, en proie au plus violent désespoir.

— Vous en étiez plus digne que moi, dit-il en serrant une main déjà froide.

— Je le crois, dit Gingènes.

Un médecin à genoux devant le blessé examinait et sondait les coups de feu avec la plus grande attention ; tout à coup il se releva en montrant à la lueur des torches une figure radieuse.

Ce médecin , c'était Gilibert.

— Je réponds de sa vie, s'écria-t-il.

— Merci, mon Dieu, merci ! murmura madame de Lafaye.

— Tant mieux , pensa Lowitz , mais , mor-dieu ! la chance n'est pas pour les gentils-hommes ; et si la guérison arrive avant que nous ne soyons tous flambés , je ne sais trop comment ça finira.

Le jour commençait à paraître , la fusillade s'établissait sur tout le travers de Perrache et petillait déjà avec acharnement sur les hauteurs de Sainte-Foy et de Saint-Irénée. Le combat du 29 septembre commençait, journée fameuse où Précý et les siens , par un dernier et inutile effort de valeur , reprirent la plupart des postes que les conventionnels avaient conquis pendant la nuit.

XIV

Arrivons maintenant au mois de novembre de cette lugubre année 1793. Lyon était enfin au pouvoir de la Convention, terrible puissance qui, pareille à Antée, puisait dans chaque chute, dans chaque revers, dans chaque danger, une nouvelle force. Épuisée, pantelante sous le genou du vainqueur, la victime tendait la gorge au couteau. Cette gorge n'était pas encore ouverte, ce sang n'avait pas encore coulé à flots, la terreur précédait l'extermination. Réduits à une poignée de braves, les défenseurs de la

cité avaient cherché, en vain pour la plupart, à se frayer un passage à travers les troupes conventionnelles; aussi les prisons étaient-elles pleines; mais jusqu'à ce jour les exécutions ordonnées par une commission militaire qui procédait lentement s'étaient bornées à quelques chefs. En attendant qu'un autre fît tomber les têtes par centaines, Couthon abattait les édifices : sur les ruines de Lyon, il inaugurerait Commune-Affranchie et élevait la fameuse colonne où se lisait cette épouvantable inscription : « Lyon fit la guerre à la liberté, Lyon n'est plus. » Le Comité de salut public laissait terminer cette première tâche avant d'en ordonner une autre. Peut-être pensait-il que les plâtras boivent vite le sang, ou bien encore l'attente du supplice entraînait-elle dans le programme de ses vengeances.

A l'époque dont nous parlons, il se manifesta un matin un mouvement extraordinaire parmi la population de démolisseurs qui encombraient la place de la Fédération (Bellecour). On venait de voir s'arrêter sur la place de la Charité, devant l'hôtel de Provence, qui était au nombre des bâtiments conservés, une chaise de poste précédée d'un peloton de dragons; trois hommes en étaient descendus aux accla-

mations de la foule, qui avait entonné aussitôt *la Carmagnole* et le *Ça ira*.

Dès ce moment les démolitions marchèrent avec une rapidité surprenante. Deux jours après, les deux façades sculptées qui faisaient la gloire de Bellecour ne présentèrent plus que deux amas de décombres, et l'on commença à attaquer plusieurs autres bâtiments sur la longueur de la place.

Les moyens employés étaient expéditifs. On enfonçait les portes lorsqu'elles ne s'ouvraient pas ; puis on pratiquait une mine dans les fondations et l'on y mettait le feu : c'était ainsi qu'on sommait les habitants de déloger ; on recommençait sur divers points jusqu'à ce que la maison tombât. Si quelques-uns se laissaient surprendre par ces tremblements de terre artificiels, et qu'ils y échappassent, ils étaient aussitôt emprisonnés comme aristocrates et rebelles. Situé sur une des façades latérales de la place, l'hôtel Courtel ne pouvait échapper longtemps à la rage surexcitée des démolisseurs.

La famille Courtel était revenue après le siège dans son ancienne demeure, ainsi que Dubois-Crancé, qui ne s'était séparé de ses amis que le jour où les ordres impérieux de

la Convention l'avaient rappelé à Paris. Courtel n'osa pas le suivre ; il craignait de partager sa disgrâce auprès du Comité de salut public, et il n'ignorait pas qu'en ce moment le seul nom de Lyonnais était un titre de proscription par toute la France. Il se croyait, du reste, en toute sûreté à Lyon. Grâce à la lettre de Chalier, Couthon s'était montré bienveillant pour lui, et l'avait même nommé membre d'une commission créée pour dédommager les patriotes des pertes que le siège leur avait fait éprouver.

Le jour où nous nous trouvons, le négociant était absent de la veille. Il tenait à faire preuve de zèle : il lui arrivait souvent de passer les nuits à la commission dont nous venons de parler.

Depuis longtemps déjà la prière et les lectures de piété étaient devenues les seules occupations de mesdemoiselles Courtel. Mysèle, assise dans le fond de leur chambre commune, lisait l'*Imitation* ; Eugénie venait de se lever de son prie-Dieu, en face duquel on voyait encore sur la boiserie les traces d'un crucifix que la prudence de Courtel avait fait disparaître. Eugénie resta quelque temps debout, immobile, en proie à une douloureuse préoc-

cupation ; puis, comme le somnambule qui, poursuivi par un rêve affreux, demande à l'air libre son réveil, elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit toute grande, tandis que sa sœur effrayée se blottissait dans un coin.

Un épais brouillard de couleur grise, formé d'une poussière fine, impalpable, couvrait tout Bellecour et se mêlait à la première neige tombant à gros flocons. Peu à peu l'œil s'habitua à percer au travers de ce voile funèbre et entrevoyait alors des masses de décombres dont rien ne peut donner l'idée. On eût dit que le monde, ébranlé sur son axe, venait de secouer les édifices des hommes comme le cheval se débarrasse de son cavalier. Entre ces ruines encore animées et fumantes et les ruines ordinaires, il y avait la même différence qu'entre l'homme qui se tord dans les convulsions de l'agonie et le cadavre déjà froid et calme... A voir de loin ces milliers de petites figures noires qui s'agitaient sur ces montagnes de poussière, on eût dit des myriades d'oiseaux de proie dépeçant le corps d'un géant. Les hurras féroces de ce peuple enragé et stupide, le bruit des piques et des pioches, le roulement des tombereaux déblayant la voie publique, les détonations des mines, la chute des

maisons et des hauts pans de murs, les cris des habitants, tout cela formait une sorte de concert infernal tel que l'oreille humaine n'en avait pas entendu depuis Babylone et Ninive. Quel était donc le sort réservé aux hommes quand les édifices eux-mêmes étaient ainsi punis ?

Tout à coup une nouvelle détonation, bien plus terrible que les précédentes, fit trembler la maison. Les boiseries et les murs de la chambre crièrent et se fendirent, le recrépissage du plafond tombait en pluie sur le parquet entr'ouvert.

Les deux sœurs crurent que leur dernière heure était venue ; elles tombèrent à genoux l'une près de l'autre.

Un homme entra : C'était Corchand.

— Le zèle du peuple a devancé nos ordres, s'écria-t-il, mais je viens vous sauver.

— Ah ! s'écria Eugénie en se laissant aller dans ses bras ; ah ! je ne pourrai plus mourir maintenant que je t'ai revu.

— Tu vivras et ta sœur aussi, dit Corchand ; mais hâtons-nous.

Et les entraînant aussitôt, il descendit avec elles l'escalier déjà à moitié culbuté. Une fois sortis de Bellecour, ils traversèrent rapidement

la rue Saint-Dominique et arrivèrent bientôt sur la place Confort. Là Eugénie et Mysèle s'arrêtèrent hors d'haleine.

— Henri, où nous menez-vous ? demanda Eugénie.

— Venez, venez, ou la guillotine ira plus vite que nous.

— Mon père ! mon père ! s'écrièrent les jeunes filles sans avancer ; Corchand, où est-il ? Au nom de Dieu, dites-le ! dites-le !

— Venez donc, nous perdons un temps précieux.

Eugénie se cramponna aux barreaux d'un magasin situé à l'angle de la place, tandis que Mysèle tombait aux genoux du jeune homme.

— Je ne fais pas un pas de plus, ajouta Eugénie, tant que tu ne m'auras pas dit où est mon père.

— Eh bien, dit Corchand avec une expression singulière, il est en sûreté ; il n'a plus rien à craindre de la justice des hommes.

— Ah ! vous me trompez, s'écria Eugénie ; la vérité, Henri, la vérité au nom de notre amour !

— Tenez, dit Corchand, voici une lettre du citoyen Courtel.

A peine l'avait-il montrée, cette lettre,

qu'Eugénie la lui arracha des mains et la lut, ainsi que sa sœur, avec avidité.

Elle ne contenait que ces mots :

« Je prie Eugénie, au besoin je lui ordonne
« d'épouser le citoyen Corchand. Aussitôt
« après le mariage elle apprendra, ainsi que
« sa sœur, où je suis allé. »

— Le maire Bertrand est de mes amis, reprit Corchand ; je l'ai prévenu, il nous attend à l'hôtel de ville, hâtons-nous ; dans une heure peut-être il ne sera plus temps.

Eugénie resta immobile.

— Ce n'est pas ainsi que je l'avais rêvée, notre union : il n'y a plus de magistrats ici, plus de prêtres, plus de culte ; il n'y a que des démolisseurs et des assassins. Ce que vous me demandez, Henri, serait une profanation de plus.

Le jeune homme sourit amèrement.

— Rassurez-vous, citoyenne, ce mariage n'est qu'une affaire de forme ; il faut qu'il puisse se rompre le jour où la vengeance nationale sera satisfaite. En sortant de l'hôtel de ville, vous monterez en voiture avec votre sœur. Mon nom sera votre sauvegarde ; vous

quitterez Lyon et vous ne me reverrez jamais.

— Tu ne m'aimes donc plus ? s'écria Eugénie.

— Non , je ne peux plus t'aimer , dit Corchand avec effort.

— Et tu crois que j'accepterai cette main que tu me tends par pitié , pour nous faire l'aumône de la vie ? Un mariage sous le couteau ? Ah ! fi donc ! non , non , jamais ! Citoyen Corchand , vous savez où est mon père ; faites-nous conduire près de lui , nous partagerons son sort , quel qu'il soit.

La petite main de Mysèle s'appuya sur l'épaule de sa sœur. Celle-ci se retourna ; Mysèle lui montrait une affiche fraîchement collée sur l'angle de la place. Cette affiche , c'était la nomination du tribunal révolutionnaire entré en fonctions depuis la veille ; le nom de Corchand y figurait en grosses lettres , ainsi que celui de quatre autres juges.

— J'accepte , s'écria Eugénie en embrassant les genoux de Corchand ; viens , viens , emmène-moi ; j'accepte , Henri ; tu sauveras mon père.

Tous trois reprenaient leur course , lorsqu'un attroupement nombreux déboucha sur la place Confort et les arrêta de nouveau.

Cet attroupement entourait une double ligne de soldats au milieu desquels marchaient plus de deux cents prisonniers , tous les mains liées derrière le dos. Ils étaient suivis de huit pièces chargées à mitraille ; les mèches allumées fumaient entre les mains des canonniers ; un détachement de dragons fermait la marche. Les cris de : *Vive le Roi ! vive Lyon ! A bas les tyrans !* dernières protestations d'une héroïque agonie , se mêlaient aux vociférations d'une populace furieuse et impatiente.

—Ne regardez pas, s'écria Corchand, je vous jure sur l'honneur que votre père n'est pas là.

Sans l'écouter, les deux sœurs percèrent la foule et arrivèrent au premier rang contre la haie de soldats et en tête de la colonne.

Les prisonniers passèrent devant elles. En effet leur père n'était point parmi eux ; mais dans le dernier groupe elles reconnurent Doxa qu'elles avaient vu souvent chez leur mère.

Quoique lié comme les autres, le capitaine suisse marchait avec sa pipe à la bouche, fumant avec la même tranquillité apparente que s'il eût été encore dans un café des Terreaux ; cependant, en reconnaissant mesdemoiselles Courtel, il laissa tomber sa pipe et s'écria d'une voix forte :

— Fous me fencherez , mestemoiselles ; tiles à tout le monte que c'est une fiolation tu traité : je ne souis pas Français , je souis Souisse.

Perçant brusquement la haie , Corchand interpella un des commissaires chargés de surveiller l'exécution.

— La réclamation de cet homme est-elle fondée ? demanda-t-il.

— Le fait est , citoyen président , qu'il est réellement Suisse , répondit le jacobin ; mais c'est un aristocrate enragé , il a fait tout le siège.

— Qu'on le détache , reprit Corchand ; le nouveau traité avec la République helvétique est formel : citoyen , tu es libre.

Comme le cortège marchait toujours et que la foule suivait , Doxa resta presque seul au milieu de la place. La surprise avait fait de lui une statue. Enfin deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux ; il ramassa sa pipe et allait s'enfuir à toutes jambes lorsqu'il se trouva de nouveau en face de mesdemoiselles Courtel.

— Ah ! fous foilà , fenez , fuyons , mestemoiselles , si fous ne foulez pas mourir comme ce pauvre Courtel.

— Que dites-vous ?

— Comment, fous ne savez pas, hier... sur les Terreaux...

Corchand revenait.

— Je n'ai pas besoin de toi pour les sauver, s'écria-t-il en repoussant rudement Doxa, qui disparut aussitôt.

Corchand voulut entraîner de nouveau Eugénie, mais celle-ci, debout à côté de sa sœur évanouie, retira sa main, et, la frottant contre ses vêtements avec une expression impossible à rendre :

— C'est le sang de mon père, s'écria-t-elle; ce sang ne s'en ira pas.

Corchand recula comme si la tête de Courtel se fût dressée entre lui et les deux sœurs.

Un nouveau personnage se présenta alors, c'était Lamballe.

— On te cherche partout, citoyen président, dit-il à Corchand, que diable fais-tu donc là? Le tribunal n'attend que toi pour entrer en séance.

Corchand hésita; sa figure, naturellement pâle, était devenue livide.

— Va-t'en, maudit! s'écria Eugénie; va-t'en couvert du sang du père et de l'exécration de la fille! Ou plutôt, non, reste, car ta présence va nous achever toutes deux.

— Lamballe, dit Corchand d'une voix sourde, peut-on se fier à toi ?

— Comme la main se fie à l'épée, répondit Lamballe en prenant une attitude mélodramatique.

— Eh bien , tu me réponds d'elles ; conduis-les en lieu de sûreté , fais-leur donner les secours qui leur sont nécessaires , et tu viendras m'attendre au sortir de la séance.

Corchand s'éloigna ; Lamballe le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu dans la rue Mercière. Alors , sur un signe du comédien , plusieurs gendarmes qui s'étaient tenus à distance s'approchèrent des jeunes filles.

— Vous allez me suivre , mes poulettes, dit Lamballe à Eugénie.

— Non , j'ai entendu ce qu'on vous a dit ; c'est à la mort que nous voulons aller.

— Eh ! parbleu ! reprit Lamballe, nous sommes d'accord ; c'est justement là que je prétends vous mener. Tiens , citoyenne , lis ce mandat d'arrêt : tu es accusée , ainsi que ta sœur , d'avoir fait des signaux aux rebelles pendant le siège.

— C'est vrai, dit Eugénie, et nous en sommes fières.

Un des gendarmes prit Mysèle dans ses bras,

Eugénie soutenait la tête de sa sœur ; la troupe se mit en marche.

Avant d'aller plus loin , voyons maintenant ce qui était arrivé à Courtel.

La veille au matin on était venu lui dire que les représentants le demandaient. Courtel s'empressa de suivre le messenger qui avait déjà rempli plusieurs fois auprès de lui des commissions pareilles ; ils arrivèrent à l'hôtel de Provence , où demeurait Couthon.

Dans la première pièce de l'appartement, un homme vêtu de noir, à la physionomie cléricale et rusée, causait avec plusieurs membres du comité de recherches. Cet homme était Fouché ; il salua Courtel avec une telle affectation de politesse, que celui-ci tressaillit. L'observation de son propre caractère lui faisait deviner la fausseté dans toute démonstration exagérée, et pour lui la fausseté c'était la mort.

Le Lyonnais continua à suivre son guide, qui, s'arrêtant à la porte de la pièce où Couthon se tenait d'habitude, frappa deux coups.

— Entrez, dit une voix.

Le guide ouvrit, introduisit Courtel et se retira.

Un homme était assis dans le fauteuil de

Couthon et écrivait sur le bureau du représentant ; il se leva et vint au-devant du Lyonnais, les bras ouverts, la figure riante.

— Enfin, te voici, citoyen ; il faut donc que je t'envoie chercher ? tu n'aurais donc pas su venir de toi-même ? c'est mal ; mais je ne te ferai pas de reproches , je suis trop charmé de te revoir.

Courtél, fort étonné, cherchait en vain à reconnaître celui qui l'accueillait ainsi : c'était un homme d'une quarantaine d'années, d'une prestance imposante ; il y avait dans toute sa personne quelque chose de maniéré, de solennel ; sa voix sonore et même trop forte accentuait et liait chaque mot avec un soin particulier ; ses traits étaient réguliers, même beaux quoique trop grands ; on eût dit que cette figure, comme les masques de théâtre des Athéniens, avait été calculée pour ne produire son effet qu'à certaine distance.

Courtél se rappelait confusément ce personnage, mais il ne pouvait préciser ses souvenirs. La chose était embarrassante, surtout auprès d'un homme tellement à son aise dans le cabinet du représentant. Il est arrivé à tout le monde de se voir abordé par un ami dont on a oublié jusqu'au nom, ce qu'on se garde

bien d'avouer ; on met alors la conversation en panne, c'est-à-dire qu'on la maintient sur le vague terrain des généralités, jusqu'à ce qu'un mot heureux échappé à l'intime vienne remettre votre mémoire sur la voie. Telle fut la manœuvre de Courtel, mais elle ne lui réussit pas ; l'inconnu ne lui livrait rien. Aussi, à la fin, se hasarda-t-il à dire :

— Pourrais-je te demander, citoyen, si le citoyen Couthon rentrera bientôt ?

— Couthon ? dit l'autre en riant ; mais il doit être à Paris à l'heure qu'il est ; et là-bas non plus il ne manquera pas de besogne, je t'en réponds.

— Tu es dans l'erreur, citoyen ! s'écria Courtel ; ce matin même le représentant m'a fait demander, et c'est pour cela que je suis ici.

— J'en sais quelque chose.

— Eh bien ! alors...

— Eh ! parbleu ! le représentant c'est moi ; j'étais pressé de te revoir, et tu devais bien t'y attendre. Mais assieds-toi donc, nous avons à causer.

Si en ce moment un chirurgien avait dit à Courtel : Je vais vous ouvrir le crâne et tirer de votre cerveau le nom de cet homme, Courtel aurait tendu la tête.

L'inconnu semblait jouir de son embarras.

— Tu es trop poli pour l'avouer, citoyen, mais je crois que tu ne me reconnais pas.

— Je ne dis pas cela, citoyen représentant, au contraire, s'écria Courtel ; ton amitié est chose trop précieuse pour que je l'aie oubliée. Je me rappelle à merveille que nous nous sommes vus souvent ; mais je n'ai jamais eu la mémoire des noms, et j'avoue que le tien m'a un peu échappé.

Courtel voyait bien que le plaisir qu'on prenait à l'embarrasser pouvait cacher plus que de la malveillance ; il baissa les yeux sous le regard perçant de son interlocuteur. L'autre souriait ; mais ce sourire était-il celui de la haine ou de l'amitié ? Telle était la question qui entraît comme un poignard dans le cœur du Lyonnais.

— Comment ! mon cher monsieur Courtel, dit enfin le représentant, vous avez donc complètement oublié ce pauvre Collot-d'Herbois ? Il me semble cependant qu'autrefois vous vous occupiez assez souvent de lui au théâtre.

A ce nom de Collot-d'Herbois, Courtel tressaillit ; ce nom était pour lui la plus terrible menace, puisque celui qui le portait était ce

même acteur outrageusement sifflé par lui, quelques années auparavant, au grand théâtre de Lyon, incident qui avait donné lieu au duel de Corchand, ainsi que le lecteur s'en souvient peut-être. Tirant son portefeuille, Courtel y prit la lettre de Chalier, qu'il portait toujours sur lui, et la remit au représentant.

Celui-ci y jeta à peine les yeux, puis éclatant de rire :

— Ah ! parbleu ! la bonne plaisanterie ! un ami intime de Dubois-Crancé a-t-il besoin d'un pareil certificat ? Si je vous ai fait demander, citoyen Courtel, c'est pour causer affaires avec vous. Dans la position grave où nous nous trouvons, vous nous êtes indispensable : je connais votre jugement, votre raison, et j'ai jeté les yeux sur vous.

— Vous êtes trop bon, et vous me flattez, citoyen représentant, répondit Courtel, qui remarquait avec inquiétude l'affectation presque ironique de Collot à ne plus employer à son égard le *tu* républicain.

— Je ne fais que vous rendre justice. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous ai jugé ; la sûreté du goût indique toujours la force de la raison, et j'ai pu autrefois vous apprécier comme habile critique : je me rappelle surtout

un morceau qui vous plaisait beaucoup. Par-dieu ! je tiens à vous prouver que ma mémoire est meilleure que la vôtre.

Et, drapé dans sa robe, Collot déclama ces vers d'*Atrée et Thyeste* :

Que je l'épargne, moi ! lassé de le poursuivre,
Pour me venger de lui, que je le laisse vivre !
Ah ! quels que soient les maux que Thyeste ait soufferts,
Il n'aura contre moi d'asile qu'aux enfers :
Mon implacable cœur l'y poursuivrait encore,
S'il pouvait s'y venger d'un traître que j'abhorre :
Après l'indigne affront que m'a fait son amour,
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offense,
Ou manque de courage, ou manque de puissance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux :
Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux.
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance,
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

C'était justement le passage que Courtel avait sifflé ; Collot le dit avec un talent qu'il avait rarement montré sur la scène. Sa passion l'inspirait, et sa voix un peu caverneuse se prêtait admirablement aux idées sombres et cruelles de ces vers.

— Mais revenons à nos affaires, reprit-il de l'air du monde le plus naturel : je joue encore la tragédie, seulement c'est au bénéfice de la

patrie. Il faut que vous m'aidiez. Connaissant votre patriotisme , nous vous avons choisi, Fouché et moi, pour faire partie du tribunal révolutionnaire que nous allons installer aujourd'hui et qui va ranimer l'action de la justice républicaine. C'est une besogne pénible qui exige vertu, probité, talent et courage. Je ne vous cache pas, mon cher Courtel, que les têtes vont tomber par centaines, et chaque jour ça ira de mieux en mieux : le salut de la république l'exige. Les rois punissaient lentement, parce qu'ils étaient faibles et cruels; la justice du peuple, prompt et terrible comme sa volonté, doit frapper les traîtres comme la foudre et ne laisser que des cendres. En détruisant une cité infâme et rebelle, on consolide toutes les autres. En faisant périr des scélérats, on assure la vie de toutes les générations d'hommes libres : voilà nos principes, et je sais que ce sont les vôtres.

Courtel avait eu le temps de rassembler ses idées. La proposition qu'on lui faisait semblait dire qu'aucun danger ne le menaçait personnellement de la part des nouveaux représentants ; aussi déclina-t-il de son mieux la terrible mission dont on voulait le charger.

— Prenez garde, mon cher M. Courtel,

reprit Collot d'une voix encore plus caressante, aujourd'hui, quand on ne tue pas, on est tué : la chose est vraie pour le citoyen comme pour le soldat, et peut-être bientôt pour le législateur.

Courtél rassembla ses forces : il est des moments où le danger donne du courage, même aux natures les plus hésitantes.

— Après tout, dit-il d'une voix à peine intelligible, la mort vaut mieux que la honte.

— L'un n'empêche pas l'autre, s'écria Collot ; et puis, voyez-vous, mon cher ami, une fois la hache en mouvement, on ne sait jamais où elle s'arrêtera ; elle peut même descendre sur la tête des femmes, des jeunes filles.

Courtél était vaincu.

— J'accepte, dit-il.

— A la bonne heure ! J'en étais sûr.

Collot prit un papier dans un dossier, et, présentant une plume à Courtél :

— Voici votre acceptation toute prête ; veuillez la signer pour que je puisse l'envoyer à Paris.

Courtél prit la plume et signa ; mais à peine son nom était-il lisible.

Quand il releva la tête, il recula épouvanté : la physionomie de Collot était entiè-

rement changée ; elle n'exprimait plus que la haine et le mépris. Le représentant donna un coup de sonnette ; plusieurs gendarmes parurent à la porte de la chambre.

— Je te tiens enfin, vil scélérat ! Chaliér avait raison, et ton âme est aussi basse qu'il l'a dit...

— Chaliér ! répondit Courtel ; mais sa lettre, citoyen, sa lettre que vous venez de lire...

— Tu n'as que la première édition, reprit Collot ; je vais te faire voir la seconde.

Et prenant dans ses papiers une seconde lettre toute ouverte, il la rapprocha de celle de Courtel.

— La tienne est du 16 et celle-ci du 17 juillet au matin ; c'est comme pour un testament : la date la plus récente est la seule bonne. Tiens, lis, pardieu ! Chaliér dit que tu es un lâche et un traître ; qu'après avoir contribué à sa condamnation tu t'es présenté à lui au moment où tu savais que son exécution était décidée ; que tu l'as leurré de fausses espérances pour lui extorquer un certificat de civisme qui va devenir pour toi un arrêt de mort. Il me charge de le venger, tu es entre bonnes mains. C'est la liberté que tu as voulu assassiner en immo-

lant Chalier ; c'est la liberté qui va te tuer aujourd'hui.

Courtél ne répondit pas un mot ; il était atterré. Mais bientôt le courage lui revint. Arrivé au dernier degré de l'abjection politique, il se releva tout à coup en apercevant le terme fatal. Courtél était las de la vie. Il ne prononça pas le nom de ses filles ; c'eût été les jeter, elles aussi, à la rage de Collot. Il jeta vers le ciel un regard de résignation, et, tournant le dos à Collot, il suivit les gendarmes sans faiblesse comme sans ostentation.

Une fois Courtél parti, le sourire de la vengeance satisfaite disparut des lèvres de Collot. Sa figure redevint grave et pensive ; il ouvrit une porte et passa dans une autre pièce.

Là un homme travaillait devant une table couverte de dossiers rangés par ordre alphabétique, et parmi lesquels il choisissait à l'aide d'une longue liste. Après un examen rapide, il jetait les uns sur un fauteuil placé près de lui, et reportait les autres à la masse. Chaque mouvement de bras vers le fauteuil équivalait en quelque sorte à un arrêt de mort, car ces dossiers étaient ceux d'une partie des détenus lyonnais, et cet homme, c'était Corchand. Le président du nouveau

tribunal n'avait voulu s'en rapporter qu'à lui-même sur la question de savoir quels seraient ceux qui subiraient les premiers la justice révolutionnaire.

— Déjà de retour ? dit Collot-d'Herbois.

— Je n'ai pas quitté cette place.

— Tu as encore passé la nuit ?

Corchand fit un signe affirmatif.

— Tu vas te rendre malade ?

Corchand sourit tristement.

— Eh ! qu'importe ? pourvu que ce ne soit que plus tard ; d'ailleurs le patriotisme soutient. Ce n'est pas assez que l'application de la loi soit rapide comme la foudre, il la faut encore aussi lumineuse que l'éclair, et c'est pour cela que j'étudie chaque affaire d'avance.

— Oui, s'écria Collot, il faut que la hache frappe sans cesse, afin d'atteindre par la terreur tous les traîtres qu'on ne saurait écraser autrement. Le tribunal ne doit être que l'antichambre de la guillotine.

— Excepté pour ceux qui justifieront de leur innocence, mais ceux-là ne seront pas nombreux.

— S'il en était autrement, la patrie serait en danger. Connais-tu ce qui se passe depuis hier ?

— Il y a trois jours et trois nuits que je ne suis pas sorti d'ici.

— Alors écoute, reprit Collot en s'asseyant. Tu sais que le tribunal révolutionnaire, ainsi que la commission chargée des arrestations et des enquêtes, est composé en entier, hormis toi, de citoyens étrangers à la ville. Cette exclusion était nécessaire; les âmes de la trempe de la tienne sont rares, et l'amour de la localité, les souvenirs du pays, les sollicitations particulières l'auraient emporté à la longue sur le civisme des clubistes lyonnais. Mais ceux-ci n'ont pas su apprécier nos motifs. Depuis deux jours ils en sont venus à murmurer tout haut, à attaquer le patriotisme des membres de la commission temporaire et du tribunal, à nous accuser nous-mêmes de modérantisme; ils ont communiqué leur mécontentement à la troupe de ligne en l'animant contre l'armée révolutionnaire que nous avons fait venir de Paris. Demain les clubistes vont encombrer la salle du tribunal, et si les juges donnent quelques marques de faiblesse, s'ils acquittent au lieu de punir, ils se proposent de saisir cette occasion pour les dénoncer à Paris, ainsi que Fouché et moi. Une fois entre leurs mains, la justice nationale ne serait plus

constante, impassible, implacable ; elle s'égarerait au gré de leurs ressentiments, de leurs caprices, de leurs affections, de leur intérêt même. Avis à toi, Corchand ; tu le vois, l'indulgence aujourd'hui serait un crime.

— L'indulgence ! dit Corchand, mais c'est la trahison, aujourd'hui que l'Europe en armes nous presse au dehors, que la guerre civile nous déchire au dedans, que la terreur est devenue la dernière sauvegarde de la liberté ! Ah ! si la faiblesse était encore possible, quand tu m'as choisi comme on choisit la hache qui s'émousse le moins, je n'aurais pas accepté.

— Et c'est pour cela que je te présente ce dossier à ajouter aux autres, s'écria Collot-d'Herbois.

Et il remit à Corchand les deux lettres de Chalier au sujet de Courtel.

Corchand les parcourut rapidement ; son visage amaigri avait revêtu la pâleur et l'impassibilité du marbre.

— Demain, dit-il, à midi, cet homme n'existera plus.

— C'est parler en pur et digne révolutionnaire, citoyen président, dit Collot satisfait en frappant sur l'épaule du jeune homme ; je compte donc sur ton patriotisme.

Il rentra dans son cabinet. Un individu de haute taille, d'une cinquantaine d'années, et dont tout l'extérieur annonçait une féroce énergie, l'y attendait depuis quelques instants.

— Sois le bienvenu, citoyen Dubreuil, dit Collot-d'Herbois en tendant la main à cet homme. Comment vont tes blessures ?

— Mieux, répondit Dubreuil ; mais j'ai du malheur, dès qu'une balle siffle, elle est pour moi.

— Parce que tu vas au-devant d'elle ; on sait que tu ne boudes pas au feu. J'ai fait part au Comité de salut public de ta conduite pendant le siège ; je lui ai appris que lors de la sortie des rebelles et de leur tentative criminelle pour gagner la Suisse, tu as arrêté de ta main, après avoir été blessé grièvement par lui, l'ex-marquis de Rivieux, ce fameux conspirateur qui s'est échappé des prisons de Bourg où il était détenu sous un faux nom. Je suis autorisé à te récompenser, ainsi qu'un de tes compagnons, le citoyen Bellegarde, qui s'est également distingué dans cette affaire ; mais on ne l'a pas revu depuis. Vit-il encore ?

— Oui, dit Dubreuil.

— Tu sais donc où il est ?

— Je ne puis te le dire ; le citoyen Belle-

garde ne demande rien, pas même des éloges.

— Tant pis, morbleu ! tant pis ! il est par trop modeste. Quant à toi, citoyen Dubreuil, tu es dès aujourd'hui chef de bataillon dans l'armée révolutionnaire, et je vais en faire part au général Rossignol.

— Je refuse, dit simplement Dubreuil.

— Comment ! tu refuses ?

— Il ne faut pas avilir les grades supérieurs : je n'ai pas oublié ce que j'ai été.

— Je sais ce que tu veux dire, mais tes scrupules n'ont pas le sens commun. Ces mêmes fonctions que tu as exercées autrefois et dont tu sembles rougir sont aujourd'hui méritoires et honorables aux yeux de tout bon républicain.

— Et c'est pour cela, citoyen représentant, que je viens te demander comme unique récompense la faveur de les reprendre.

— Celles d'exécuteur ! s'écria Collot-d'Herbois.

— Oui, citoyen.

— Ah ça ! tu es fou, parole d'honneur ! Comment donc ! au moment où je veux te faire chef de bataillon, tu préfères redescendre...

— Au vil métier de bourreau, n'est-ce pas ?

reprit Dubreuil avec amertume ; allons, citoyen, quoi que tu en dises, tu as encore des préjugés.

— Ce ne serait pas le cas ; l'exécuteur aujourd'hui n'est-il pas le ministre de la volonté nationale et le vengeur du peuple ? C'est une place qui en vaut bien d'autres et où l'occupation ne manquera pas, je t'en réponds ; mais cette place est prise, et je n'ai pas de raisons pour destituer un estimable fonctionnaire qui a déjà fait tomber plus de cent têtes de rebelles, et qui ne demande qu'à en abattre encore.

— Tu veux parler du citoyen Finet, de celui qu'on appelait autrefois Monsieur de Lyon ; as-tu donc oublié que c'est lui qui a assassiné Chalier ?...

— C'est, parbleu ! bien vrai ; comment diable n'a-t-on pas pensé à cela ? interrompit Collot stupéfait.

— Que c'est lui qui a fait tomber trois fois le couteau sur la tête sanglante du martyr de la liberté ? Ce n'était pas maladresse, c'était vengeance, je le sais, j'en suis sûr !

— Citoyen ! s'écria Collot, tu as la place que tu demandes, et c'est par ton prédécesseur que tu commenceras.

Conduit le lendemain à l'hôtel de ville, Courtel comparut aussitôt devant le tribunal révolutionnaire qui tenait sa première séance; le soir même, Courtel avait cessé de vivre. Quant à Dubreuil, comme il fallait contre le titulaire qu'il allait remplacer un simulacre de procédure, son installation fut renvoyée à deux jours plus tard.

XV

Revenons à mesdemoiselles Courtel et à Lamballe.

Au moment où Lamballe avait rencontré Corchand et les deux sœurs, il allait arrêter ces dernières sur un ordre de la commission temporaire. Un instant il eut l'idée d'obéir à Corchand qu'il redoutait, et de mettre réellement mesdemoiselles Courtel en lieu de sûreté ; mais en se retournant pour gagner avec elles l'intérieur de Lyon, il aperçut à une des extrémités de la place Gaillard, Pingret et deux ou trois autres jacobins qui le considéraient

avec attention , ricanaient entre eux et semblaient disposés à le suivre. Lamballe n'hésita plus , il vit la dénonciation prête à fondre sur lui. Or, en ce moment , la dénonciation , c'était la mort.

Une fois arrivés à l'hôtel de ville par la place de la Comédie , Lamballe et son escorte , après avoir traversé toute la cour extérieure , montèrent avec mesdemoiselles Courtel le grand escalier de la façade des Terreaux. Un geôlier se présenta et ouvrit une porte ; Lamballe y fit passer les deux jeunes filles en leur disant :

— Parbleu , mes poulettes , voilà ce que c'est que d'être jeunes et jolies , et , de plus , conspiratrices au premier chef ; d'autres attendraient trois jours ; vous , vous allez être jugées tout de suite : tels sont les ordres de la commission populaire.

La porte se referma. Lamballe alors, descendant rapidement , s'approcha des citoyens Pingret et Gaillard qui l'avaient suivi depuis la place Confort et se trouvaient en ce moment sous le vestibule. Comme Pingret paraissait ne pas le voir, Lamballe lui donna sur l'épaule un de ce coups qui , suivant les circonstances, peuvent passer pour une marque d'affection ou une menace.

— Ah ! c'est toi , citoyen Lamballe ?

— Oui , c'est moi ; y a-t-il longtemps que tu es là , père Pingret ?

— A-attention , dit tout bas Gaillard à ce dernier.

— Mais oui , pas mal de temps , répondit le vieillard en montrant à Lamballe la guillotine se dressant toute rouge au milieu de la foule qui encombrait la place. J'ai déjà vu expédier toute la journée de ce matin , voilà la seconde qui va y passer aujourd'hui.

En effet , une longue file de prisonniers à moitié dépouillés de leurs vêtements , les mains liées derrière le dos , venait d'arriver sous le vestibule entre une haie de gendarmes et de soldats de l'armée révolutionnaire , qui étouffaient à coups de crosse leurs sanglots et leurs plaintes : aussi n'entendait-on qu'un gémissement sourd et prolongé , qu'un grelottement général produit par le froid de décembre.

— Vieil hypocrite ! pensa Lamballe.

— En uses-tu , citoyen ? dit Pingret en lui présentant sa tabatière.

— Du-du vrai ma-macouba , ajouta Gaillard.

— C'est drôle ! dit Lamballe , tout en humant une prise , il m'a semblé voir tout à l'heure ,

sur la place Confort, quelqu'un qui te ressemblait; puis il m'a semblé que ce quelqu'un me suivait à distance jusqu'ici, et que pendant que je montais cet escalier il s'arrêtait sans me perdre de vue, là, sous ce vestibule, juste à la place où tu es.

— Nous-nous y voilà, dit Gaillard.

— Et quand cela serait? riposta Pingret en se redressant comme le serpent sous le pied, je n'aurais fait que mon devoir.

— A la bonne heure, dis-le donc, au lieu de feindre de ne pas me voir, tandis que tu m'espionnes depuis une heure. J'en suis fâché pour toi, mais tu as perdu ton temps; tu ne pourras pas me dénoncer à la commission temporaire: tu vois comme j'exécute ses ordres. Tu me le payeras, citoyen, je ne te dis que ça.

Sans s'épouvanter de cette menace, Pingret se pencha à l'oreille de Lamballe, et de sa petite voix sifflante :

— Je t'ai sauvé la vie, malheureux, en te forçant par ma présence à faire ton devoir: si tu avais obéi à Corchand, tu étais perdu. Ces deux jeunes filles ont été désignées à la commission par Collot-d'Herbois lui-même.

— A qui tu les auras dénoncées, parce que tu craignais qu'elles ne te réclamassent quel-

que jour le magot que tu as volé au père : connu ! connu ! Quant à l'intérêt que tu me portes , je t'en remercie , et je te rendrai la monnaie de ta pièce ; je sais comment te pincer auprès du Comité. Si nous faisons coup fourré , eh bien ! ce sera la guillotine qui nous mettra tous deux d'accord.

Cependant les prisonniers qui se trouvaient en tête de la file étaient déjà descendus sur la place , et la fatale machine qui commençait à jouer prêtait aux dernières paroles de Lamballe une terrible éloquence.

— Dis-dis-lui la-la chose, murmura Gaillard à l'oreille de Pingret.

Celui-ci se rapprocha de Lamballe à le toucher.

— Ne va pas faire de bêtises , dit-il plus bas encore , ça ne vaut rien par le temps qui court ; j'aime mieux tout te confier. Viens ici.

Tous trois reculèrent de quelques pas dans le fond du vestibule.

— Je t'ai suivi, continua Pingret, parce qu'il importe aux patriotes lyonnais de ne point perdre les traces des deux petites que Corchand voulait sauver ; nous tenons à ce qu'elles soient jugées , et voici pourquoi. Tu sais comment les Parisiens se conduisent avec nous ;

une fois la ville prise et les marrons sortis du feu, ces hommes sont venus s'abattre ici comme les corbeaux à la curée. Ils emprisonnent, ils condamnent, ils acquittent à leur volonté. Ils sont tout, et nous plus rien ; nous, membres du club central, nous, amis de Chalier, nous ne sommes plus que les valets de ces messieurs ; ils récoltent notre vengeance, ils profitent de nos sacrifices à la patrie, ils nous traitent en esclaves et achèvent de nous ruiner sous le prétexte de punir les aristocrates qui nous dépouillaient et nous opprimaient.

— Le fait est, dit Lamballe, que ces messieurs vont bon train ; hier ils ont mis dedans un de mes amis qui, ayant grandement perdu pendant le siège, voulait s'indemniser de ses propres mains dans la maison d'un ci-devant. Peut-on voir une injustice pareille !

— Ce-ce sont des-des bri-brigands, dit Gaillard.

— Et nous autres patriotes, reprit Pingret, ne sommes-nous pas, tous tant que nous sommes, ruinés, perdus par le siège et par les événements qui l'ont précédé ?

— Oui, dit Lamballe, ruinés, perdus ! il ne nous reste rien aujourd'hui, rien que les yeux pour pleurer.

— Ils ont dé-démoli jusqu'à ma fa-fabrique de vi-vinaigre , dit Gaillard.

— Sous le futile prétexte, continua Pingret, que le citoyen était en location. N'est-ce pas nous pressurer, nous voler que de s'attribuer le monopole des visites domiciliaires, des confiscations, des appositions de scellés, que de faire disparaître on ne sait où, ni comment, ni pourquoi, tout l'or dont nos ennemis s'étaient gorgés à nos dépens ?

— Tu as, parbleu ! bien raison ; c'est un vol manifeste.

— Non contents de ça, ils ruinent la ville et démolissent les plus belles maisons, tandis que nous n'aurions fait, nous, que changer les propriétaires ; tu comprends ?

— Comment faire pour sortir de là ?

— Voilà la chose, dit Pingret en clignant l'œil.

— C'est qu'ils ne plaisantent pas, les Parisiens : si nous réclamions trop haut, ils seraient capables de nous couper le sifflet, et tu sais comment.

— Aussi, dit Pingret, n'y a-t-il qu'un moyen : les accuser de modérantisme ; et c'est ce que nous voulons faire à l'aide des deux petites en question ; toutes deux sont coupables. D'abord elles ont conspiré avec papa, maman et

tous les royalistes de Lyon ; puis , pendant le siège , elles ont fait des signaux aux révoltés ; la chose est connue et prouvée. Or il est impossible que Corchand les condamne , puisqu'il est l'amant de l'aînée. Tu devines le reste : dénonciation au Comité de salut public , qui ne plaisante pas sur ce chapitre , et renouvellement à notre bénéfice du tribunal révolutionnaire et de la commission.

Lamballe tendit la main à Pingret.

— Tu as raison , vieux malin ; je comprends ton affaire maintenant. Je ne demande pas mieux que de t'aider , pourvu toutefois que nous ne nous compromettons pas.

— Impossible ! nous nous montrerons plus patriotes que les Parisiens , voilà tout. Viens avec moi au tribunal ; la séance va commencer , il faut que tu nous aides.

Tous trois remontèrent le grand escalier et disparurent dans un des corridors latéraux.

C'était dans la salle de bal de l'hôtel de ville que le comédien avait fait entrer les deux sœurs. Les bombes et les boulets du siège avaient brisé , haché les tableaux , les dorures et tous les autres ornements de cette pièce. L'air sifflait par les lézardes des murailles et par les ouvertures du parquet. A travers les

vastes trouées du plafond en débris , et qui ne gardait plus de ses anciennes fresques que quelques restes de couleur, on apercevait les poutres noircies de l'édifice et le ciel grisâtre de Lyon. Par ces ouvertures , la pluie et la neige tombaient sur les nombreux accusés entassés depuis la veille en ce lieu pour y attendre leur jugement. Des yeux éteints ou hagards , des joues caves , des barbes longues et incultes , des figures de femmes flétries par le désespoir et les privations , des vêtements en lambeaux , une odeur infecte , un mélange confus d'imprécations , de prières , de sanglots , de rires ironiques , de gémissements , voilà ce qui frappait au premier abord ; puis , de temps en temps , le bruit des clefs , des armes , le pas des sentinelles ou des geôliers , les cris des uns , les jurements des autres , enfin , dans les rares moments de silence et de calme , le mouvement sourd et incessant de la multitude qui couvrait les Terreaux.

En entrant dans ce vestibule de la mort , Eugénie , malgré sa résolution , avait tressailli d'effroi. Les geôliers déposèrent dans un coin de la salle sa sœur encore à moitié évanouie ; elle s'assit auprès d'elle sans chercher à lui rendre une réalité plus affreuse que l'évanouis-

sement. Encore étourdie de tout ce qui venait de se passer, et brisée par ses émotions, elle aussi s'endormait dans cet affaissement, cette léthargie, qui est quelquefois un des bénéfices du malheur, lorsqu'une voix amie la réveilla. Elle ouvrit les yeux et vit deux jeunes femmes debout à ses côtés : c'étaient Marie Adrian et madame Cochet.

— Pauvres enfants ! dit cette dernière, que pourrions-nous faire pour elles ? Marie, donnez-moi mon flacon, il doit être dans votre panier.

— Ah ! de grâce, dit Eugénie, ne la réveillez pas ; ne pas exister en ce moment, c'est ne pas souffrir.

Madame Cochet baissa la tête et arrêta la main de Marie Adrian.

— Vous avez raison, mademoiselle ; croyez que c'est une souffrance de plus pour nous que de ne pouvoir vous être utiles : si vous acceptiez au moins quelques gouttes de bordeaux ? il y en a encore dans ce panier : vous aurez besoin de forces tout à l'heure devant le tribunal.

— Je n'en manquerai pas, s'écria Eugénie, je sais ce qui m'en donnera.

— Je n'avais l'honneur de vous connaître

que de vue, mademoiselle, reprit madame Cochet. C'est une grâce que le bon Dieu me fait en me permettant de vous rencontrer ici. La mort me sera plus douce, puisqu'elle nous réunira dans le ciel ; une heure passée ensemble maintenant n'équivaut-elle pas à de longues et anciennes relations ?

Eugénie reconnut alors les deux héroïnes, toutes deux célèbres à Lyon ; elle leur tendit la main. L'étiquette sociale et toutes les distances de convention disparaissaient en ce moment.

— Oui, dit-elle, oui, il n'y a plus aujourd'hui qu'une chose qui console, c'est l'affection, la sympathie...

— Et l'amour, reprit la jeune Marie Adrian avec sa voix grave et sonore ; la certitude de rejoindre celui qu'on a aimé.

Eugénie baissa la tête et murmura faiblement :

— L'amour ! ah ! c'est ce qui me tue, moi.

Un homme à longue barbe, maigre, hâve, décharné, s'approcha du groupe ; ses habits, quoique lacérés et usés par la prison, conservaient encore certains vestiges d'élégance. Il venait d'écrire sur la muraille quelques lignes au crayon.

— Je sais , madame , dit-il à madame Cochet , que vous avez de la littérature ; faites-moi le plaisir de lire ces quatre vers , c'est la fin de ma traduction des odes d'Horace , ou plutôt c'est là que j'en reste , faute de pouvoir aller plus loin :

Quand nul astre ne brille à l'œil des matelots,
Quand le flambeau des nuits a voilé sa lumière,
Aux dieux, qu'implore ta prière,
Que demandes-tu ? Le repos.

Madame Cochet sourit tristement.

— C'est pourtant singulier, dit-elle, que ces lignes qu'un souffle effacerait, doivent subsister plus longtemps que celle qui les lit et que celui qui vient de les écrire.

— Heureusement, s'écria Belval, que la pensée qui les inspire est immortelle et se rit du bourreau. Les poètes ne donnent à ce monde que leurs préludes, ils réservent pour le ciel leurs chants les plus harmonieux.

— Oui, s'écria madame Cochet, la poésie va là où va l'amour !

— Quand il n'a pas été renié, s'écria Eugénie, quand l'assassinat, le parricide ne l'ont pas souillé.

Le baron se retourna et aperçut alors mesdemoiselles Courtel.

— Vous aussi?... s'écria-t-il ; mais ces misérables ne respectent donc rien ? Ils sont donc pires que les bêtes féroces ?

Une larme vint mouiller ses yeux.

— Je leur pardonnerais plutôt, dit-il, de tuer dix poètes, moi compris, qu'une seule personne comme vous.

— Nous ne craignons pas la mort, nous sommes venues la chercher ; elle nous réunira à nos parents et à nos amis.

— Le fait est que du train dont vont les choses, il ne restera plus que des assassins sur cette terre. Que faire en ce monde maintenant ? Tout ce qu'il y a de mieux en femmes comme en hommes s'en va dans l'autre. Messieurs les jacobins s'arrangent de manière à ne me laisser aucun regret. Hier madame de Lafaye, aujourd'hui vous et ces dames.

— Madame de Lafaye ! s'écria Eugénie. Ah ! j'aurais voulu mourir avec elle !

— Et à qui fera-t-on grâce, quand on va vous condamner, vous ?

— Êtes-vous sûr qu'elle n'existe plus ? reprit Eugénie.

— C'est probable, dit Belval ; elle a été jugée hier.

— Peut-être a-t-elle été acquittée ?

— Acquittée ! On n'acquitte jamais ici.

Midi et demi sonna à l'horloge de l'hôtel de ville.

C'était en ce moment que Lamballe, Pingret et Gaillard causaient ensemble sous le vestibule de l'hôtel, et que les condamnés de la veille sortaient des vastes caves où ils étaient renfermés depuis leur arrêt et s'avançaient sur le perron. Un silence de mort se fit dans la salle où se trouvaient mesdemoiselles Courtel. On entendit alors distinctement la voix de l'huissier qui faisait lecture des jugements, les réclamations des victimes, le pas de charge qui les conduisait au milieu de la place, puis le bruit sourd de la guillotine, suivi chaque fois d'acclamations furieuses ; on aurait pu compter ainsi les têtes qui tombaient.

Eugénie s'était jetée entre les bras de sa sœur ; madame Cochet pleurait en les regardant ; Marie Adrian levait les épaules. Belval, lui, s'était rapproché des fenêtres ; mais toutes étaient planchées en dedans à six pieds de hauteur.

— Impossible de voir, dit-il, si l'on a réuni les deux séries de prisonniers jugés hier. Si ce n'est que celle du matin qui passe en ce moment, madame de Lafaye vit encore, et nous la retrouverons; dans le cas contraire, elle va nous précéder.

Vers la fin de la journée, les portes s'ouvrirent avec fracas. Plusieurs geôliers, suivis de gendarmes et de soldats, se présentèrent; le guichetier tenait une liste à la main : il appela une vingtaine de prisonniers qui sortirent aussitôt de la salle. Une demi-heure après vingt autres les suivirent. Comme la liste était conforme à l'ordre d'écrou, ce ne fut que sur les neuf heures du soir que Belval, madame Cochet, Marie Adrian et mesdemoiselles Courtel furent appelés simultanément avec quelques autres qui restaient encore; trois heures avaient suffi pour vider cette vaste salle.

Au même étage, de l'autre côté du grand escalier, se trouvait une pièce qui servait d'antichambre au tribunal; un piquet de gendarmerie y stationnait : c'était là qu'on faisait asseoir les accusés, qui comparaissaient ensuite en groupes ou séparément devant les juges. Souvent la porte s'était à peine refermée sur ceux qui entraient, qu'elle se rouvrait

pour les laisser ressortir et disparaître aussitôt.

Le nombre de ceux qui attendaient diminuait rapidement, bientôt les quatre femmes restèrent seules ; Belval venait d'être appelé.

Il était à peine entré, qu'une clameur d'indignation partit de l'intérieur du tribunal ; presque aussitôt Belval revint dans la salle d'attente.

— Condamné, dit-il en riant. Je leur ai dit leur fait à tous ; mais ce qui les a le plus vexés, c'est que je leur ai dit en vers, avec Horace :

Ne voit-on pas le ciel, dans sa juste vengeance,
Du crime audacieux poursuivant l'insolence?

.

— Veux-tu bien te dépêcher, citoyen ! cria un guichetier.

— Ah ! c'est juste ; à tout à l'heure, mesdames ; je vais vous attendre.

Un second guichetier apparut sur le seuil du tribunal , et fit signe aux quatre femmes d'avancer ; elles se levèrent et entrèrent enfin dans la salle. Madame Cochet et Marie Adrian

étaient en tête, Eugénie et sa sœur restèrent au milieu d'un piquet de gendarmes placé à la porte.

Le terrible tribunal siégeait dans la salle où s'assemblait autrefois le consulat ; cette pièce, que les bombes avaient respectée, était la plus ornée de toutes celles de l'hôtel de ville. Les fresques du plafond, dues à un des meilleurs peintres de l'école française, représentaient, par un singulier contraste avec les événements du jour, l'Amour entouré par les Grâces. A l'une des extrémités, les juges étaient assis devant une longue table qui supportait huit flambeaux étincelants de bougies ; un uniforme militaire, de doubles épaulettes, de hauts chapeaux à énormes panaches rouges, un large baudrier noir soutenant un sabre à poignée d'acier, enfin un ruban tricolore en sautoir où s'attachait une toute petite hache également en acier, tel était leur costume : tout cela resplendissait aux lueurs des bougies. Le greffier était assis à l'une des extrémités ; un secrétaire écrivait sur un pupitre placé entre les juges et les accusés, qu'une balustrade séparait de l'espace réservé au public. Ce soir-là ce public ne se composait que de clubistes prévenus par Pingret, et leurs

rangs pressés avaient peine à être contenus dans l'enceinte. En apercevant mesdemoiselles Courtel, toute cette foule fit entendre un murmure de joie impatiente. Corchand, qui siégeait au milieu des autres juges, leva la tête; mais, comparativement au tribunal, le reste de la salle était pour ainsi dire dans l'obscurité, et Corchand, ne pouvant apercevoir Eugénie et sa sœur, presque cachées entre les gendarmes, crut que cette émotion avait pour cause l'arrivée de madame Cochet et de Marie Adrian.

Après leur avoir demandé leurs noms à toutes deux, le président s'adressa à Marie Adrian :

— Comment as-tu pu braver le feu et tirer le canon contre la République ?

Les yeux de la jeune fille s'animèrent : rien qu'à l'expression de cette noble et belle physionomie, les juges pouvaient déjà deviner la réponse.

— J'ai bravé le feu parce que je ne crains pas la mort, comme vous le verrez bientôt, et j'ai tiré le canon pour défendre ma patrie contre vous.

Le président porta la main à la petite hache suspendue sur sa poitrine, c'était le signe de

condamnation ; les autres juges acquiescèrent par un mouvement de tête imperceptible. L'un d'eux écrivit le nom de Marie Adrian sur un registre rouge placé devant lui.

— Veuve Cochet, demanda ensuite Corchand, tu as porté les armes dans les rangs des rebelles pendant toute la durée du siège. Après le triomphe de la légalité, tu as dit que tu couperais la tête d'un des représentants pour la mettre au bout d'une pique ; quels motifs peux-tu donner de ta conduite ?

Madame Cochet sourit dédaigneusement.

— Quels motifs ? la haine de la tyrannie et la vengeance ; mon mari est mort assassiné par vous !

— Cette femme est folle, dit à demi-voix un des juges ému par la charmante figure de madame Cochet.

— Non, répondit froidement celle-ci, j'ai toute ma raison, et la preuve, c'est que je veux mourir et quitter cette terre que vous souillez tous ; c'est que je veux être débarrassée à tout jamais de votre vue.

Le président répéta le signe fatal, un nouveau nom s'inscrivit sur le registre rouge. Les deux condamnés se levèrent.

— La séance est finie, dit Corchand.

— Non, non ! s'écrièrent les clubistes, il reste encore deux femmes.

Eugénie et sa sœur vinrent à leur tour prendre place sur le banc des accusés.

Corchand, qui s'était déjà levé, retomba sur son fauteuil, les yeux hagards, la figure livide.

— Qui a amené ces femmes ici ? s'écria-t-il.

— La volonté de Dieu qui veut te punir, Henri, répondit Eugénie.

— L'ordre des représentants, cria de sa voix fausse Pingret du fond de l'auditoire ; et il fit passer aux juges le mandat d'amener que Lamballe lui avait remis.

Corchand restait atterré ; ses collègues se regardaient.

— C'est une erreur ou une surprise, dit enfin Corchand, il n'y a point d'accusation portée contre ces jeunes filles.

— Tu te trompes, citoyen président, s'écria un ancien ami de Chalier, il y en a une portée par le club central, et si tu ne l'as pas dans tes papiers, la voici ; tous les témoins sont là.

L'accusation suivit le mandat d'arrêt ; trois ou quatre patriotes s'avancèrent à la barre.

— Prenez garde ! s'écria Corchand furieux, la loi punit les faux témoins.

— Nous sommes ici, répondirent les clubistes, pour dire la vérité sous la protection de la loi.

Les témoins déposèrent l'un après l'autre que, pendant le siège, en se promenant autour du village de Calvire, ils avaient vu à plusieurs reprises des signaux partir d'une des fenêtres de la Bastie, qu'ils s'étaient approchés, et qu'ils avaient parfaitement reconnu mesdemoiselles Courtel.

Des quatre juges qui assistaient le président, deux connaissaient l'amour de Corchand pour Eugénie, les deux autres venaient de deviner cet amour.

— Tout cela ne me paraît pas très-prouvé, dit l'un d'entre eux, les témoins peuvent s'être trompés ; d'ailleurs ces jeunes filles nient le fait.

Et il les questionna du regard.

Les trois autres juges approuvèrent du geste ; Corchand respira.

Les deux sœurs se levèrent.

— Nous reconnaissons avoir correspondu avec les assiégés, dirent-elles toutes deux.

— Et nous en sommes fières, ajouta Eugénie en jetant à son amant un regard qui voulait dire : « Je te défie de nous sauver. »

Corchand, désespéré, laissa tomber sa tête entre ses mains, les autres juges étaient décontenancés.

Tout à coup ces cris : « Acquittez ! acquittez ! » mêlés de ricanements, de rires, de sifflets, éclatèrent au fond de l'auditoire ; Corchand regarda et vit que ce bruit venait de ces mêmes hommes qui, un instant auparavant, demandaient le jugement : il se rappela ce que Collot lui avait dit la veille, et comprit tout.

— Républicains ! s'écria-t-il, vous voyez cette femme (il montrait Eugénie), je l'aime, et cependant je la condamne, parce qu'elle est coupable ; et maintenant, malheur aux traîtres !

Corchand s'était levé et montrait le poing à la foule ; s'il eût pu d'un seul acte de sa volonté abattre toutes ces têtes, toutes seraient tombées.

— Adieu ! Eugénie, reprit-il, adieu ! puisse venir bientôt le jour où la patrie n'aura plus besoin de moi et où il me sera permis de te rejoindre.

— Jamais ! s'écria Eugénie ; tu n'iras pas là où nous allons, le sang de mon père coulera toute l'éternité entre toi et moi.

Par un mouvement involontaire, les juges s'inclinèrent comme s'ils eussent reconnu la main qui frappait Corchand ; celui-ci était retombé écrasé sur son fauteuil ; il comprenait qu'un ange venait de le maudire au nom de Dieu.

Sur le signe d'un des juges qui voulait au moins sauver Mysèle, le guichetier, qui se tenait derrière le banc des accusés, s'approcha d'elle et fixa dans ses cheveux blonds une cocarde tricolore.

— Jeune fille, dit le juge, ta jeunesse te sauve, tu es libre, et avec ce signe tu n'as plus rien à craindre.

Mysèle détacha tranquillement la cocarde, qui tomba à ses pieds.

Puis, se jetant dans les bras de sa sœur :

— Non, dit-elle, non, je ne la quitterai pas ; j'ai dix-sept ans, je suis assez âgée pour mourir : *Vive le Roi !*

Pour la première fois, les huées, les injures n'accueillirent pas ce cri audacieux ; le silence par toute la salle était profond et morne.

Le guichetier les emmena toutes deux, pendant que leurs noms allongeaient la fatale liste du livre rouge.

— Sacrédié ! s'écria le citoyen Lamballe au milieu de la foule qui s'écoulait désappointée, c'était touchant, parole d'honneur ! et je crois que j'ai aussi la larme à l'œil. C'est égal, le citoyen Corchand est un fier patriote, et le vieux Brutus lui-même ne lui va pas à la cheville.

XVI

Le geôlier fit descendre Eugénie et Mysèle par l'escalier intérieur qui conduisait du tribunal aux souterrains de l'hôtel de ville.

— Ma foi, dit-il en grommelant, si vous allez dans la mauvaise cave, c'est bien parce que vous l'avez voulu.

Au bas de cet escalier se trouvaient, comme l'avait dit Delandine, « l'Élysée ou le Tartare, la vie ou la mort. » A droite était la bonne cave, c'est-à-dire celle où l'on enfermait provisoirement les rares privilégiés qui n'étaient condamnés qu'à la détention ou qui devaient

être mis en liberté le jour de la décade ; à gauche, la mauvaise, c'est-à-dire celle des condamnés à mort.

Comme les juges, afin d'éviter les scènes de désespoir et de reproche, ne prononçaient les condamnations qu'au moyen de signes qui échappaient aux accusés, ce n'était en général qu'au bas de l'escalier dont nous venons de parler que ceux-ci apprenaient leur sort.

Si l'on tournait à droite, ils étaient sauvés ; à gauche, perdus.

Mais pour Eugénie et sa sœur , en sortant du tribunal il n'y avait déjà plus d'incertitude.

Le geôlier tourna à gauche, une porte s'ouvrit et se referma sur les deux jeunes filles.

La mauvaise cave était un vaste souterrain, un long prolongement de voûtes diverses qui s'étendaient sous toute la façade de l'hôtel , du côté de la rue Lafont. Là attendaient, au nombre de deux cents environ , les condamnés de la veille au soir et ceux de la journée. Ils s'étaient divisés en groupes qu'éclairaient des chandelles posées en terre ou sur les saillies des murs. Les reflets rougeâtres de ces lueurs isolées et vacillantes augmentaient aux regards l'étendue et l'horreur de ce lieu. Parmi les prisonniers, les uns s'abandonnaient au dés-

espoir, et c'étaient les moins nombreux ; d'autres chantaient des chansons royalistes entremêlées d'imprécations contre la république ; ailleurs, d'anciens girondins, soldats du siège, faisaient entendre *la Lyonnaise* et *le Chant des Chasseurs de Précy* ; plus loin, on dormait tranquillement, comme si l'on eût encore été au bivac ; mais le plus grand nombre, assis en rond autour de paniers bien garnis, mangeaient et buvaient avec une sorte de gaieté, factice chez la plupart, héroïque chez tous. C'était le dernier repas du condamné, la fête de ceux qui allaient mourir. La Terreur respectait cet usage antique, et toutes les provisions à l'adresse des prisonniers leur étaient scrupuleusement remises.

Belval, madame Cochet et Marie Adrian se tenaient près de la porte d'entrée ; ils attendaient mesdemoiselles Courtel.

— Hélas ! j'en étais sûr, s'écria Belval en les voyant arriver. Les barbares ! la mort est la seule grâce qu'ils sachent accorder. Mais venez, vous trouverez au moins une consolation, venez.

Belval prit le bras d'Eugénie ; celle-ci, se dégageant, lui fit signe de soutenir Mysèle, ce qu'il se hâta de faire. En effleurant la main de

la jeune fille il sentit que cette main était brûlante.

— Votre sœur est bien souffrante, dit-il à voix basse à Eugénie.

Mysèle l'entendit.

— Qu'importe ! répondit-elle, demain je serai guérie.

Cependant elle chancelait sous le bras de Belval, ses dents claquaient, tout son corps frissonnait, sa tête était en feu, une fièvre violente l'avait saisie.

Arrivé sur un arceau situé à un angle de la prison, non loin de la porte, Belval s'arrêta ; là, sur quelques bottes de paille, gisait un vieillard blessé, presque mourant ; près de lui, une femme à genoux priait, c'était madame de Lafaye ; elle se leva en apercevant Eugénie, qui se jeta aussitôt dans ses bras.

Séparées depuis plusieurs mois, toutes deux se retrouvaient pour mourir.

Le jour où Gingènes, victime de son dévouement tomba sur la grève de Perrache, madame de Lafaye l'avait suivi à l'Hôtel-Dieu, et s'était juré de ne plus se séparer de celui que désormais elle regardait comme son mari.

Les blessures de Gingènes n'étaient pas mortelles, mais très-graves ; aussi les médecins

avaient-ils déclaré que la convalescence serait fort longue. Or cette convalescence allait mener tout droit Gingènes et madame de Lafaye à l'échafaud, Lyon ne pouvant résister encore plus d'une semaine ou deux.

Lorsqu'il commença à être sérieusement question de l'évacuation de la ville par les troupes de Précý, Gingènes s'efforça de faire revenir madame de Lafaye de sa résolution. Il aurait voulu qu'elle se décidât à l'abandonner pour suivre l'armée. Le marquis de Rivieux joignit ses instances à celles de Gingènes; mais tout fut inutile, la jeune femme resta inébranlable.

Gingènes parut vivement affligé de cette persistance. Il fit appeler Madinier ainsi que M. de Rivieux, et eut avec eux une longue conférence secrète.

Le même soir, au moment où l'ennemi attaquait de nouveau avec acharnement Perrache et les coteaux de Sainte-Foy, lorsque madame de Lafaye, qu'on avait éloignée pour quelques instants, rentra dans la chambre du blessé, celui-ci n'y était plus.

Malgré le silence obstiné que gardèrent le chirurgien en chef, les aides et tous les autres employés, madame de Lafaye parvint à savoir

qu'une litière avait descendu le perron de l'Hôtel-Dieu et s'était arrêtée sur le bord du Rhône où une barque l'attendait ; que cette barque avait ensuite disparu dans l'obscurité qui couvrait le fleuve.

Madame de Lafaye interrogea , supplia Mardinier et le marquis ; tout ce qu'il parvint à savoir, ce fut que Gingènes était parti pour ne pas l'entraîner dans sa perte. Devant cette dernière preuve d'abnégation qui exposait plus que jamais les jours de Gingènes et lui enlevait, à elle, tout moyen de lui prouver sa reconnaissance, sa tendresse, on conçoit quel fut le désespoir de la comtesse.

Quelques jours après, lorsque Précý et ses braves quittèrent la ville pour tenter de s'ouvrir un passage jusqu'à la Suisse , madame de Lafaye suivit le marquis de Rivieux pour mourir près de lui.

Entourée , écrasée par des forces supérieures , la petite armée lyonnaise fut bientôt dispersée ; M. de Précý et quelques autres cavaliers parvinrent seuls à gagner la frontière.

Ainsi que nous le savons déjà , le marquis de Rivieux et madame de Lafaye furent faits prisonniers par Dubreuil et Bellegarde. Le

marquis s'était défendu avec tout le courage qu'on lui connaît; aussi gisait-il maintenant criblé de blessures sur la paille de la mauvaise cave, et ce n'était plus qu'un reste de vie que les bourreaux allaient lui enlever.

Son corps était brisé, vaincu, mais son âme restait intacte et fière. Il comprenait que la pénible et inutile mission qu'il s'était imposée depuis trois ans était terminée, et, cédant à la fatalité, il attendait l'heure du repos. Cet homme avait voulu faire rétrograder le mouvement d'un monde, et ce monde l'écrasait; toutefois, dans ce qui restait de cette créature humaine on reconnaissait encore le géant.

Malgré l'énergique résignation du marquis, une larme glissait de temps en temps le long de ses joues creusées et flétries.

Ce n'était pas sur lui qu'il pleurait, mais bien sur sa fille adoptive, sa fille chérie qu'il entraînait avec lui dans l'abîme creusé par son héroïque fidélité et ses haines politiques.

En voyant arriver Eugénie et sa sœur, madame de Lafaye, qui était parvenue jusque-là à cacher au vieillard mourant toute l'étendue de son désespoir, se mit à fondre en larmes.

C'est que le choc imprévu d'une émotion tendre anéantit souvent tout à coup le même

courage qui vient de résister vaillamment aux morsures de la douleur.

En ce moment la trappe qui servait à faire passer les provisions des prisonniers s'ouvrit, et la voix enrouée d'un guichetier se fit entendre.

— Un envoi pour le citoyen Thibault !

— C'est moi ! cria Belval.

— Envoi du citoyen Doissy , reprit le geôlier : une dinde truffée , six bouteilles de champagne, un paquet de chandelles.

Sans l'obscurité , on eût vu alors une vive satisfaction se peindre sur la figure de Belval ; il saisit le panier et glissa une pièce d'or au geôlier, qui s'en alla en disant :

— On ne l'a pas bien fouillé celui-là. Ces grediens d'aristocrates, ça a beau toucher à la guillotine, ça paye toujours comme des princes.

La première chose que fit Belval fut de se mettre à l'écart , et d'ouvrir, à l'aide d'un canif, les flancs de la dinde. Il en retira deux objets qu'il cacha soigneusement sous son habit ; puis il porta le panier à plusieurs de ses anciens compagnons, mais au lieu de se joindre à eux il s'esquiva brusquement.

A quelques pas de là , un autre prisonnier l'aborda ; Belval reconnut Lowitz.

— Je te cherchais, dit ce dernier.

— Et moi je ne te cherchais pas ! Morbleu ! je suis même très-fâché de te rencontrer ; je te croyais en Suisse.

— J'y serais depuis longtemps sans un maudit meunier chez lequel je m'étais réfugié. La meunière était jolie, et, ma foi, le mari a fini par me dénoncer.

En effet, toujours fidèle à ses habitudes de séduction, le vicomte, qui touchait déjà aux frontières de la Suisse, avait anéanti lui-même, par une coupable légèreté, des chances presque certaines de salut.

— Toujours le même, reprit Belval. A propos, sais-tu que madame de Lafaye est ici ?

— Sans doute ; pauvre femme !

— Et tu n'es pas auprès d'elle ?

— Je m'en garderais bien , dit Lowitz d'un ton pénétré ; elle ne sait pas que j'ai été pris, et je ne veux pas ajouter à tout ce qu'elle souffre déjà la douleur de me voir mourir.

— Ma foi, dit Belval, je n'aurais jamais deviné celle-là.

— Hélas ! s'il ne fallait pour la sauver que du dévouement, du courage, tu me verrais bientôt à l'œuvre. Mais je ne puis plus rien pour elle.

— Je vais t'indiquer alors un autre moyen d'employer ton temps. Tu vois ces messieurs là-bas ? Le champagne qu'ils boivent n'est pas mauvais ; j'irai te rejoindre tout à l'heure, j'ai encore quelques vers à finir.

— J'y vais, dit Lowitz, afin que tu ne me les récites pas.

Alors Belval alluma une chandelle et alla faire le tour de tous les murs du souterrain, en les examinant avec la plus scrupuleuse attention. Ceci dura longtemps, car la prison, nous l'avons dit, était vaste. Quand il reparut enfin auprès des convives, on le questionna sur ce qu'il venait de faire.

— Il aura voulu ajouter à notre souper une brochée de souris, dit Lowitz.

— Je n'ai pas perdu mon temps, dit Belval, j'ai trouvé enfin ce que je cherchais.

— Une porte ? s'écrièrent tous les convives.

— Non, dit tranquillement Belval, un éditeur ou, pour mieux dire, une publicité certaine pour la meilleure pièce de vers que j'aie faite de ma vie.

Chacun se remit à boire, croyant que Belval était devenu fou.

— Oui, dit le baron, j'ai trouvé dans le coin le plus obscur, le plus éloigné, une belle place

enduite de plâtre blanc et poli comme marbre. Je vais écrire là-dessus, au crayon, la traduction de l'ode d'Horace : *Quò scelesti ruitis?*...

.

Non : il fallait du Parthe exaucer la prière ;
Il fallait livrer Rome aux coups de ses enfants !
Ah ! du lion, jamais le lion sanguinaire
Déchira-t-il les flancs ?

Elle est remplie d'allusions aux circonstances actuelles ; ce temps d'anarchie ne durera pas, ces caves deviendront célèbres, et les libraires y descendront un jour pour s'y disputer mes vers.

— A ton aise, baron ; quant à moi, j'aime mieux boire. Au diable la postérité ! s'écria Lowitz.

Belval disparut.

En effet, à l'extrémité des souterrains, au fond d'un ancien cellier qui avait peut-être renfermé autrefois les vins des consuls et des échevins, se trouvait tout un côté du mur enduit de plâtre. La porte intérieure de ce cellier gisait depuis des années sur le sol. Belval commença par la replacer dans son cadre, de manière à se dérober autant que possible aux regards ; cela fait, il diminua à l'aide de son

canif l'épaisseur de la mèche d'une de ses chandelles, en sorte que, l'autre une fois éteinte, il n'y eût plus dans le cellier qu'une faible lueur imperceptible à travers les fentes de la porte. Alors, au lieu de se mettre à écrire sur l'espace enduit de plâtre, Belval l'attaqua vigoureusement à l'aide d'un ciseau à froid et ne tarda pas à faire apparaître des gonds et une serrure. Bientôt le faible grincement d'une lime, maniée avec une précaution, une prudence infinie, se fit entendre. De temps en temps Belval s'arrêtait pour écouter ce que faisaient les autres prisonniers, puis il recommençait.

Une partie de la nuit se passa ainsi. Vers les trois heures du matin, Belval vint rejoindre ses compagnons : la sueur baignait son front, ses mains, qu'il cachait avec soin, étaient déchirées, sanglantes. Il eut avec Lowitz et deux autres une conférence de quelques instants ; puis, gagnant le groupe où se trouvait le marquis de Rivieux et s'approchant d'Eugénie qui tenait dans ses bras sa sœur en proie à une fièvre violente et à un délire continu, il lui dit quelques mots à voix basse.

— Merci, monsieur de Belval, répondit celle-ci de même ; mais je ne quitterai pas ma

sœur. Dieu a écouté ma prière, il nous permet de mourir.

Au ton dont ces paroles étaient prononcées, Belval vit que toute insistance était inutile ; il baisa en soupirant la main d'Eugénie.

— Quand vous serez au ciel, lui dit-il, vous prierez pour nous ; moi aussi je suis las de la vie, mais j'ai un devoir à remplir, il faut que je sauve mes compagnons.

M. de Rivieux était toujours étendu sur son lit de souffrance. Sur un signe de Belval, le vieillard éloigna madame de Lafaye et se leva avec peine sur un bras pour écouter ce que le baron lui disait à l'oreille ; une vive satisfaction, suivie d'un signe évident d'assentiment, se peignit sur sa figure ; il serra avec effusion la main de Belval.

Celui-ci s'approcha de madame de Lafaye.

— Madame, lui dit-il, ce que j'ai à vous demander vous paraîtra bizarre ; mais entre gens qui vont mourir, ces choses-là ne se refusent pas. Je viens d'écrire sur les murs de notre prison quelques vers qui sont mes derniers adieux à ce monde, seriez-vous assez bonne pour venir y jeter les yeux ? Je connais la sûreté de votre goût et votre suffrage serait aujourd'hui ma dernière consolation.

— Monsieur de Belval, répondit la comtesse d'une voix émue, ce serait le cas de songer à des choses plus graves, à l'éternité qui va commencer pour nous, à ce juge suprême qui nous attend là-haut.

— Accordez-moi un seul instant, madame, et je vous jure d'employer à vous écouter toutes les heures qui nous restent.

Eugénie jeta sur Belval un regard d'intelligence.

— Puisque la conversion de monsieur est à ce prix, dit-elle à madame de Lafaye, pourquoi hésiter ?

— Mais je ne puis quitter M. de Rivieux.

— Je vous remplacerai, madame, dirent à la fois madame Cochet et Marie Adrian.

— Oui, pour un instant, fit M. de Rivieux; allez donc, Élise, je vous en prie.

Madame de Lafaye se leva; elle sentit alors la petite main d'Eugénie qui serrait la sienne.

— Au revoir, lui dit celle-ci avec un accent que la comtesse ne comprit que plus tard.

Madame de Lafaye suivit Belval qui la conduisit à l'autre extrémité du souterrain, au fond du cellier; Belval, sa chandelle à la main, se plaça contre la muraille, de manière à en cacher une certaine partie.

— Où sont donc ces vers ? dit madame de Lafaye, je ne les vois pas.

— Ici, dit Belval.

Madame de Lafaye s'inclina ; au même instant Belval la saisit par les épaules et la poussa brusquement dans un couloir étroit qu'il venait de démasquer en changeant de place.

Marie Adrian et madame Cochet, conduites par Lowitz, ne tardèrent pas à arriver ; tous trois disparurent à leur tour.

XVII

Le marquis avait suivi de l'œil madame de Lafaye jusqu'au moment où la lumière que tenait Belval s'éteignit dans le fond du cellier ; alors M. de Rivieux tira sa montre et compta les secondes. Belval lui avait dit que le couloir arrivait jusqu'au vestibule de la façade qui donne sur la place de la Comédie, et que là une seconde porte avait été également forcée. Le marquis avait donc pu calculer exactement le temps qu'il fallait pour que l'évasion fût complète. Lorsque ce temps fut écoulé, ses espérances commencèrent à se changer en certi-

tude ; toutefois il appela à lui un de ses compagnons d'infortune.

— Je crois entendre du bruit dans la rue, lui dit-il ; auriez-vous la complaisance de voir si je me trompe ?

Le prisonnier grimpa aux barreaux d'une fenêtre qui donnait à l'angle de la rue Lafont et de la place de la Comédie ; il revint bientôt dire au marquis que tout était tranquille.

En entendant cette réponse, Eugénie se jeta à genoux pour remercier Dieu , et le marquis leva les mains au ciel. Tous deux confondirent leur prière. Madame de Lafaye était sauvée.

Le marquis voulut à son tour rendre service à celui qui lui avait donné cette bonne nouvelle ; il lui fit part de ce qui se passait, et lui indiqua la direction du cellier en lui recommandant le silence.

Afin de prévenir un encombrement funeste pour tous, il avait été convenu entre Belvalet les premiers qu'il avait avertis qu'on ne sortirait que deux par deux , et que ce ne serait qu'au moment de partir que chaque couple en préviendrait un autre. Ce n'était donc que successivement que les prisonniers recevaient connaissance de la voie de salut qui s'ouvrait devant eux. Une nuit obscure, une neige abon-

dante qui renfermait dans leurs guérites les sentinelles extérieures favorisaient cette hardie évasion. Depuis trois jours la commission temporaire tenait ses séances à l'hôtel de ville. Assistés de nombreux délégués des clubs, ses membres se relevaient toute la nuit pour travailler aux mandats d'arrêt, aux enquêtes, à l'examen des dossiers, aux ordres de transfert et de visites domiciliaires; la plus grande partie de ce travail était transmise au fur et à mesure dans les différents clubs, où chaque bureau était en permanence; il résultait de tout cela, sous les deux vestibules, une circulation continuelle qui permettait aux prisonniers de s'échapper un à un sans être remarqués.

Il y avait déjà plus d'une demi-heure que madame de Lafaye était partie; cette évasion était donc accomplie, sauf les dangers qui pouvaient se présenter encore dans l'intérieur de la ville. La figure du marquis avait pris une expression remarquable de sérénité; son vœu le plus cher était exaucé. Il continuait à suivre avec le plus vif intérêt la diminution lente et graduée des divers groupes. Toutes les trois minutes (ce temps avait été déterminé par Belval) deux promeneurs s'approchaient négligemment de la masse des prison-

niers, puis ils disparaissaient suivis de deux autres ; les premiers se précipitaient alors dans le couloir, et les seconds venaient chercher deux nouveaux compagnons. Jusque-là tout s'était passé avec le plus grand ordre, parce que chacun choisissait naturellement, pour lui faire part du secret sauveur, celui dans le sang-froid et la prudence duquel il avait le plus de confiance ; mais quand toute cette troupe d'élite fut partie, l'empressement des appelés devint trop grand, et la chose commença par s'ébruiter peu à peu. Tout à coup un des prisonniers, dans l'excès de sa surprise, de sa joie, s'écrie : « Sauve qui peut, le passage est ouvert ! » A ces mots, chacun se lève et court là où il voit courir les autres. On se précipite à l'entrée du couloir, on se pousse, on s'écrase ; les geôliers arrivent, avertis par le tumulte ; en même temps un fort piquet occupe le vestibule de la place de la Comédie.

Alors une plainte continue, lamentable, éclate dans le souterrain. Ces mêmes condamnés, résignés à mourir quelques minutes auparavant, s'abandonnent au plus violent désespoir, en regrettant cette dernière chance de salut, de liberté, qui n'avait fait que passer et disparaître.

A huit heures, un grand bruit se fit sur la tête des prisonniers condamnés; le tribunal révolutionnaire ouvrait sa séance du matin, et l'on entassait dans la salle d'attente de nouveaux accusés.

Un quart d'heure après, une condamnée de plus entra dans la prison. Cette femme, c'était Clara.

Elle marcha droit au marquis de Rivieux, qui venait de la reconnaître et n'avait pu retenir une exclamation de surprise.

— Oui, dit-elle fièrement, oui, c'est moi. Qu'ai-je à faire dans la vie maintenant que je me suis vengée? Aujourd'hui que tout le monde meurt ou tue, j'aime mieux mourir avec les victimes que vivre avec les bourreaux. Hier, au club, j'ai crié *vive le roi!* j'ai insulté les représentants, et me voici.

— Soit, dit le marquis, tu t'es rendu justice. Mais prends garde, ne me demande pas ton pardon, car je te le refuserais : ne me fais pas ajouter une faute de plus à toutes celles de ma vie.

— M. le marquis, reprit Clara, vous avez déshonoré ma famille; je vous ai rendu la mort pour l'infamie, voilà tout, et nos comptes sont réglés. J'ai rendu à chacun le bien pour

le bien , le mal pour le mal ; je ne demande donc le pardon de personne , pas même le vôtre.

Et elle jeta autour d'elle un regard qui cherchait Lowitz et madame de Lafaye.

Le marquis la devina ; malgré ses blessures, il se mit sur son séant.

— Je sais qui tu cherches, Clara, s'écria-t-il.

Clara regarda pour la seconde fois M. de Rivieux en face.

— Eh bien ! oui , je cherche M. de Lowitz, car je l'aime toujours ; et ce n'est pas avec elle , mais avec moi qu'il faut qu'il meure. Oui , je cherche madame de Lafaye , car je la hais toujours, et je veux le lui arracher encore une fois. Pour moi , vois-tu , la mort ne sera pas un supplice, ce sera un dernier triomphe, une dernière volupté.

— Non , ce sera une dernière chute. Ta haine est encore une fois trompée. Partis, partis tous deux !... Sauvés ! sauvés !...

— Cela n'est pas ! s'écria Clara avec fureur.

— Tiens , vois-tu là-bas dans le fond , près de la dernière arcade , ce piquet de soldats ? Entends-tu ces coups de marteaux ? Ce sont ceux des ouvriers qui barricadent la porte par où ils se sont échappés.

Clara s'affaissa sur elle-même.

— Et ils ont cinq heures d'avance, continua M. de Rivieux triomphant ; et ils se sauveront, car c'est la volonté de Dieu.

— Oui, murmura Clara anéantie, écrasée ; oui, c'est la volonté de Dieu.

Pendant quelque temps l'un et l'autre gardèrent le silence ; tous deux succombaient, l'une sous sa défaite, l'autre sous sa victoire, et nul ne sait ce qui se passa alors au fond de ces deux cœurs.

Eugénie continuait à prier ; tout à coup elle se relève et s'approche à son tour de Clara. L'ange de la mort, celui qui veille sur les âmes saintes dans leur passage de la vie au trépas, avait transfiguré cette jeune fille que couronnait par avance l'auréole des martyrs. Clara se sentit saisie de surprise, de respect. La piété ardente d'Eugénie attirait déjà sur la route du ciel cette âme égarée.

Eugénie connaissait une partie de l'histoire de Clara, ainsi que les résultats de sa haine.

— Oui, s'écria-t-elle, oui, c'est la main de Dieu qui vous frappe. Reconnaissez-la, cette main ; elle ne vous châtie pas seulement, elle vous avertit. Tout dépend d'une dernière rébellion ou d'une seule prière. Vous voici entre

la vie et la mort éternelle, entre l'enfer où l'on hait et le ciel où l'on aime. Ma sœur en souffrance, ne nous séparons pas.

Clara fit deux pas en avant et s'inclina devant M. de Rivieux.

— Au nom du Dieu qui nous a amenés ici, lui dit-elle, je vous pardonne tout le mal que vous avez fait à ma mère, à mon père, à moi; je vous demande votre pardon.

Le marquis se souleva péniblement sur sa couche, il étendit la main et bénit la Madeleine repentante.

Clara tomba à genoux à côté d'Eugénie.

— J'ai oublié comment on priait; apprenez-le-moi, lui dit-elle.

Midi sonnait lorsqu'un peloton de gendarmes, suivi de l'exécuteur, de ses quatre aides et de quelques porteurs de torches, entra dans le souterrain.

Cet exécuteur était encore M. de Lyon, ce vieillard aux formes aristocratiques qui a déjà paru dans les premiers volumes de cet ouvrage.

M. de Lyon avait enfin renoncé à son titre, les jacobins ne plaisantaient plus; aussi s'appelait-il tout bonnement le citoyen Finet: il ne se permettait plus de blâmer l'autorité,

et avait remplacé par la carmagnole son habit à la française ; mais si son extérieur était changé , son caractère restait toujours le même.

A mesure qu'ils étaient liés, les condamnés se plaçaient deux à deux pour former la file. Le marquis, ne pouvant marcher, avait été réservé pour la fin, et ses compagnes avaient obtenu de ne pas être séparées de lui.

Tout en accomplissant son horrible tâche, Finet, quand il se trouvait éloigné de ses aides, se permettait force imprécations à voix basse contre les événements et les hommes du jour : il savait bien que ses confidents seraient discrets.

Les terribles apprêts de la toilette touchaient à leur fin , lorsqu'un nouvel individu entra dans la prison : c'était Dubreuil ; ses yeux jetèrent un double éclair sur la place où gisait encore M. de Rivieux, puis, s'adressant au citoyen Finet, il lui dit à voix haute :

— Tu dois être fatigué, citoyen, il est temps que je te remplace.

— Ah ! c'est toi, Jacquot, répondit M. de Lyon, qui depuis quelque temps, ainsi que nous l'avons dit, avait appris à dissimuler ; sois le bienvenu, mon ami ; je savais bien

que tu reviendrais, il y a de la besogne pour tous.

— La plus importante reste encore, dit le coadjuteur en prenant un bout de corde. Comment trouves-tu cette ficelle, père Finet? Est-ce assez gros?

— Ce sont les meilleures, dit Finet; quand on a ça autour des poignets, impossible de se délier.

— Elle te convient donc?

— Quand je te dis que c'est moi qui les ai choisies.

— Alors ôte ton habit et donne-moi tes mains, dit avec un froid sourire le coadjuteur en apprêtant sa corde.

Finet lâcha un condamné qu'il achevait de garrotter.

— Ah ça, es-tu fou? s'écria-t-il.

— La meilleure preuve du contraire, répondit Dubreuil, c'est que je vais te lier moi-même et avec le triple nœud que tu m'as appris.

— Gendarmes, s'écria Finet, cet homme est fou; pourquoi l'a-t-on laissé entrer?

— Ordre du représentant, dit une voix.

A la lueur des torches, on eût pu voir le vieillard pâlir affreusement.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura-t-il.

— Cela veut dire, reprit le coadjuteur, que ton temps est fini, que le mien recommence, et qu'en bon camarade je n'ai voulu laisser à aucun autre le soin de t'expédier. Voyons, donne tes mains, je suis pressé ; il y a là-bas dans ce coin quelqu'un qui m'attend encore.

— Ce n'est pas possible, s'écria Finet, on n'exécute pas ainsi sans jugement !

— C'est à mon tour à te demander si tu perds la raison ; tu es jugé et condamné, mon cher ami. N'as-tu pas comparu tout à l'heure devant le tribunal ?

— C'était pour des renseignements...

— Oui, sur la mort de Chaliér que tu as assassiné en t'y reprenant à trois fois.

— Ah ! brigand, cela n'est pas ! c'est faux ! s'écria Finet avec fureur en se débattant contre ses propres aides, qui, sur un signe du coadjuteur, venaient de le saisir.

— Greffier Larné, demanda ce dernier à un homme vêtu de noir, qui du seuil de la prison commençait l'appel des victimes, le nom du dernier condamné, je te prie ?

— Jean Finet, âgé de cinquante-huit ans,

ci-devant exécuter, répondit le greffier d'une voix monotone et impassible.

Finet retomba dans les bras des aides et cessa d'opposer aucune résistance.

Alors le coadjuteur s'avança seul, les bras croisés, dans le coin de la prison où gisait le marquis de Rivieux. La pâleur habituelle de Dubreuil avait fait place à un rouge pourpre : ses yeux étaient injectés de sang ; son cœur battait avec violence ; la certitude d'une vengeance attendue, épiée depuis tant d'années, bouleversait cette vigoureuse organisation.

— Me reconnais-tu ? demanda-t-il au marquis.

— Oui, répondit celui-ci ; à des victimes comme nous il fallait un bourreau comme toi.

— Cette fois, s'écria Dubreuil, ton sang coulera bien tout entier. Le fer de la guillotine ne trompe pas comme le sabre ou la balle. Ce ne sera pas comme sur le pont d'Aynay, il y a vingt ans ; comme sur le quai de la Charité, il y a six mois ; comme l'autre jour enfin, à Trévoux.

— Mon sang ne coulera pas seul, reprit le marquis ; celui qui va s'y mêler brûlera tes mains comme du plomb fondu.

— Tu mens ! s'écria le coadjuteur ; celle qui

va mourir avec toi, celle que tu avais adoptée, celle dont tu avais fait l'ex-comtesse de Lafaye, celle dont tu t'efforçais de cacher la honteuse naissance sous la splendeur des titres et des richesses, tu sais bien qu'elle est ta fille, celle-là, et non la mienne.

— Regarde-la donc au moins ! s'écria le marquis en se levant par un effort surhumain et en saisissant la torche de Dubreuil pour la porter sous la figure de Clara.

Le coadjuteur ne jeta qu'un cri et tomba : il était mort.

Les valets remplacèrent les maîtres.

Au moment où le sinistre cortège commençait à défiler, Lowitz apparut entre plusieurs soldats à l'entrée de la prison, ainsi que Marie Adrian et madame Cochet. Le vicomte était fort pâle, mais il avait conservé son assurance habituelle.

— Ces drôles-là, dit-il tout haut, ont, pour découvrir les gentilshommes, le flair du chien de chasse. Rien qu'à la manière dont je donnais le bras à ces dames, j'ai été reconnu et happé.

Clara l'aperçut en passant ; elle sortit des rangs, et se jeta sur son sein. Cette étreinte ne dura pas longtemps ; Lowitz et ses deux

compagnes furent aussitôt entraînés et liés.

— Morbleu ! dit le vicomte à un autre condamné, perdre trois femmes pour en retrouver une, c'est toujours une mauvaise affaire, mais surtout dans la circonstance actuelle.

Une heure après, tout était consommé.

ÉPILOGUE.

Le 15 floréal an III, c'est-à-dire près de dix-huit mois après les derniers événements que nous venons de raconter, la diligence de Strasbourg, partie la veille de cette ville pour se rendre à Lyon, traversait, après avoir franchi Lons-le-Saulnier, les terrains incultes et sauvages qui servent de lisière aux forêts de l'abbaye de Clairvaux.

Le personnel de la voiture se composait de quatre ou cinq fabricants lyonnais qui retournaient dans leurs foyers ; de deux entrepreneurs en maçonnerie qui se rendaient égale-

ment à Lyon pour aider à y relever les édifices abattus ; de deux ou trois militaires qui profitaient d'une trêve sur la frontière pour revoir leur ville natale ; d'une dame voilée, vêtue de noir, et de son domestique ; enfin, d'un receveur des contributions qui allait faire son versement au chef-lieu, et perchait sur l'impériale à côté de ses sacs.

Comme les routes en ce moment ne passaient pas pour sûres, un peloton de gendarmerie suivait la diligence.

Au relais de Beaufort, on s'arrêta un instant, et deux nouveaux personnages vinrent occuper deux places qui restaient encore libres dans l'intérieur de la diligence ; ceux-là n'avaient ni malle ni paquet, car il ne s'agissait pour eux que de franchir un espace de deux à trois lieues qui les séparait de leur domicile.

C'était le curé constitutionnel d'Orgelet, petit village des environs, et un propriétaire du même lieu. Ce dernier cachait, à l'aide d'une paire de lunettes vertes, des longues boucles de ses cheveux gris et du haut col de sa chemise, les trois quarts d'une figure flétrie et rechignée ; l'autre paraissait plus jeune d'une dizaine d'années : sa taille élevée, ses larges épaules, auraient mieux porté la carmagnole

des jacobins que la redingote noire qui avait remplacé la soutane depuis la constitution du clergé. Sa figure n'avait rien de l'expression propre à ceux de sa robe; son menton, quoique soigneusement rasé, laissait deviner qu'en peu de temps il pouvait fournir une barbe noire et abondante.

La conversation des voyageurs se ressentait naturellement des événements imprévus qui depuis quelques mois avaient changé la face de la France. Le jour de la chute de Robespierre, le mouvement révolutionnaire s'était arrêté pour faire place à une réaction dont les premiers résultats avaient été la destruction de la Société des jacobins, le retour des députés girondins à la Convention, la déportation de Collot-d'Herbois et des principaux montagnards. Cette réaction, que les événements de prairial allaient bientôt pousser à l'excès, devenait chaque jour plus sensible. Il résultait de tout cela que, dans la diligence dont nous nous occupons, les Lyonnais se répandaient en imprécations contre le système expirant; chacun parlait de ce qu'il avait souffert, des dangers qu'il avait courus, des haines qu'il rapportait. Le curé et son compagnon ne restaient pas en arrière; seule, la dame noire ne pre-

nait aucune part à la conversation. Après avoir jeté sur le curé un rapide regard, elle avait même baissé son voile, sous lequel apparaissait un livre ouvert, à fermoir doré. Le curé constitutionnel, qui se trouvait placé à côté d'elle, jeta sur ce livre un regard furtif, et se retourna ensuite vers un jeune officier, son voisin.

— Un *Livre d'heures* et un *Paroissien romain* encore, dit-il en faisant une singulière grimace qu'il réprima toutefois sur-le-champ.

— Qu'importe? répondit l'officier, chacun n'est-il pas libre maintenant de prier Dieu comme bon lui semble?

— C'est juste, dit le curé, pourvu qu'il agisse avec prudence et qu'il respecte la constitution. C'est ce que je dis tous les dimanches à mes ouailles : demandez plutôt à mon ami.

Le compagnon du curé fit un signe affirmatif.

— Le-le fait-fait est, dit-il, que-que je n'ai jamais rencon-contré sous ce rapport un meilleur pré-prédicateur.

La dame en deuil souleva un coin de son voile pour regarder à la dérobée ce second interlocuteur. Le vieux domestique qui l'accompagnait tressaillit : il y avait à la fois chez lui

de la surprise, de l'incertitude et de la colère ; mais il s'était déjà placé de manière que le curé et son compagnon ne pussent voir sa figure.

— Et mon ami, continua le curé, est bien capable de juger la question ; c'est un brave homme qui a caché pendant la Terreur le plus de fugitifs qu'il a pu ; il a beau n'être jamais sorti de son village, cela ne l'empêche pas d'être un fameux thermidorien, vous pouvez m'en croire, tonnerre de...

Ici le curé s'arrêta en se mordant les lèvres ; l'officier se mit à rire.

— Vous me faites l'effet, mon brave, de n'avoir pas toujours été ce que vous êtes ?

— C'est, parbleu ! vrai, répondit l'autre à demi-voix et non sans quelque embarras. J'ai fait partie, avant l'an 1^{er}, de la garde constitutionnelle du Vêto. Plus tard, je me suis souvenu à propos que j'avais été autrefois au séminaire.

— C'est dommage, morbleu ! c'est dommage, reprit l'officier ; on lui en donnera au clergé des hommes de cinq pieds six pouces ! si c'était votre compagnon, je ne dis pas. Tenez, vous devriez jeter encore une fois le froc aux orties. On dit qu'en ce moment on assomme dans les

rues de Lyon les *mathevons*, les *brise-scellés*, et tous les misérables anarchistes qui ont assassiné la ville. Vous viendriez prendre avec moi votre part de la fête.

— Comment ? ma part ! s'écria le curé.

— Eh ! certainement ; ne faites donc pas la sainte Nitouche , comme si vous n'aviez jamais manié que l'encensoir dans votre vie ! Je suis sûr qu'au fond vous ne seriez pas fâché de dégainer encore contre ces brigands : n'attendez pas qu'il n'en reste plus.

— Êtes-vous bien-bien sûr de-de ce que-que vous dites là, citoyen ? demanda le compagnon du curé.

— Parbleu , si j'en suis sûr ! C'est depuis hier que la danse a commencé. J'ai vu tout à l'heure, à Lons-le-Saulnier, un de mes amis qui arrivait de Lyon et qui m'a dit que ça allait rondement. Quant à moi , j'ai laissé là-bas deux oncles dont je n'ai pas de nouvelles depuis longtemps , et si je ne les retrouve pas, je ferai plus d'une brèche avec le sabre que voici sur la tête des scélérats qui les auront dénoncés.

— Et ce sera bien fait , morbleu ! reprit un autre voyageur. Le sang appelle le sang, et tout ce qu'on en répandra aujourd'hui ne sera

jamais qu'une goutte en comparaison de celui qu'ils ont versé. Vengez vos oncles, vous ferez bien.

— A-à moins que-que vous-vous n'en héritiez, dit l'ami du curé en s'efforçant de rire.

Sans la nuit qui tombait, l'émotion du curé aurait été visible : il tira sa montre et la fit sonner. Comme il ne fallait que deux heures pour aller de Beaufort à Orgelet, il voulait savoir si on arriverait bientôt.

La route traversait en ce moment un bois d'une assez grande étendue, situé à quelque distance du village où devait s'arrêter le curé et son compagnon. Les roues s'enfonçaient dans les ornières profondes d'une terre rouge et grasse, et la voiture n'allait guère plus vite qu'elle n'aurait pu le faire en gravissant une côte escarpée. La nuit tombait toujours avec plus de rapidité ; le ciel ne conservait plus à l'horizon qu'une légère bande rouge qui s'amin- cissait à chaque instant ; les arbres et les hal- liers, agrandis par les ombres, commençaient à prendre une apparence fantastique. Devant l'impression toujours triste et solennelle du soir, les voyageurs s'étaient tus. A quelque distance en arrière, les gendarmes marchaient au pas et sans aucun bruit. Sur cette terre

molle et humide on n'entendait autre chose que, par intervalle, le cri plaintif de la chouette et le souffle continu et haletant des chevaux qui tiraient de toutes leurs forces sur la lourde machine.

En ce moment le son d'un cor perça dans le lointain, et l'air du *Réveil du peuple* arriva en notes sonores et harmonieuses jusqu'aux voyageurs.

A ce son redouté, qui était devenu depuis quelques mois le chant de guerre des réactionnaires, le curé tressaillit si brusquement, que les voyageurs en furent étonnés. Après s'être un instant consulté à voix basse avec son compagnon, il dit tout haut qu'il apercevait un chemin de traverse qui le conduirait plus vite à Orgelet que ne le faisait la voiture, et il mettait déjà la main à la poignée de la portière sans même se donner le temps d'avertir le conducteur, lorsqu'un cri impérieux : *Arrête, postillon !* se fit entendre à quelques pas.

Les deux voyageurs n'avaient plus envie de descendre.

La voiture s'arrêta brusquement et gémit de la secousse, les sacoches du percepteur rendirent un son argentin et réjouissant, et l'employé, qui se trouvait à côté de son trésor,

dégringola lestement de l'impériale ; il craignait la rencontre de deux métaux, c'est-à-dire que quelque balle de plomb ne vînt s'unir aux pièces de six livres en passant à travers son frêle individu.

La gendarmerie était déjà en pleine retraite.

On aurait pris, au premier coup d'œil, pour autant de nègres les assaillants, au nombre d'une cinquantaine et tous masqués de noir.

Les lanternes de la diligence permettaient d'entrevoir sur leurs chapeaux la ganse blanche, signe distinctif des compagnies de Jéhu qui se montraient depuis quelque temps en Provence, massacrant les anciens terroristes et prenant l'argent du gouvernement. D'après quelques-uns, elles commençaient aussi à apparaître dans les environs de Lyon : ce bruit était donc vrai.

A la vue des ganses blanches, la majorité des voyageurs fut complètement rassurée, et l'officier se permit même quelques plaisanteries ; seuls, le curé et son ami ne soufflaient mot et se tenaient rencognés ; les autres passaient la tête à la portière comme s'il ne se fût agi que d'un spectacle ordinaire.

Le chef des compagnons de Jéhu interrogeait le conducteur et le postillon, tandis que

le percepteur, qui ne craignait guère moins les armes blanches que les armes à feu, restait tapi sous la caisse de la diligence entourée de toutes parts.

On entendait un bruit incessant d'écus; c'était l'argent du gouvernement que quelques hommes faisaient passer des lourdes sacoches de cuir du percepteur dans des sacs ordinaires qu'ils jetaient tout pleins à leurs camarades d'en bas; ceux-ci les rattrapaient à la volée et les attachaient sur leurs portemanteaux. Lorsque le déménagement fut fini :

— Citoyen percepteur, cria le chef, viens çà que je te donne ta quittance !

Et comme le percepteur ne se pressait pas :

— Avance à l'ordre ! ajoutèrent plusieurs autres en passant sous la diligence la lame de leurs sabres. Le malheureux employé quitta enfin son gîte en tremblant ; la phrase du chef lui paraissait fort claire, il craignait qu'elle ne fût une figure de rhétorique et que le sabre ne remplaçât la plume.

— Je suis père de famille ; sept enfants et ma femme enceinte, murmura-t-il.

Le chef éclata de rire.

— Elle a bien du mérite, ta femme, dit-il en regardant cette piteuse figure que la peur en-

laidissait encore ; tu le lui diras de ma part. Voyons, tourne-toi et baisse le cou.

— Ayez pitié de moi ! s'écria le percepteur.

Et comme il ne se pressait pas d'obéir, un des hommes masqués lui saisit la tête et le maintint de force dans la position exigée.

Alors le chef, prenant un carnet et un crayon, griffonna gravement sur le dos du percepteur une quittance en règle.

— Tu peux reprendre ta place, dit-il, et si tes supérieurs te cherchent noise, c'est à nous qu'ils auront affaire.

Le percepteur ne se le fit pas répéter et remonta sur l'impériale aussi vite qu'il en était descendu.

Comme cette première scène avait lieu tout près de la lanterne de la diligence et que le chef s'était déganté pour écrire, la dame noire avait pu alors apercevoir sa main d'une forme et d'une blancheur aristocratiques, et ornée d'une large chevalière.

— Conducteur, la feuille de route ?

Le conducteur obéit respectueusement.

— Onze voyageurs, reprit le chef ; leurs passe-ports ?

En un clin d'œil onze passe-ports furent remis au chef, qui les examina tous scrupuleuse-

ment ; en ouvrant celui de la dame en deuil il fit un léger mouvement.

— C'est bien, dit-il, ce sont des noms et des signatures connus. Conducteur, ta lanterne?

Le conducteur la présenta aussitôt ; le chef la saisit de manière à en diriger les rayons dans l'intérieur de la voiture ; ses premiers regards furent pour la dame en deuil qu'il salua respectueusement ; un de ses compagnons, qui se trouvait derrière lui, laissa en même temps, dans sa surprise, échapper un *Der Teufel!* dont il n'étouffa que la dernière syllabe.

— Madame, reprit le chef avec la plus excessive politesse, je vous demande pardon, tant pour moi que pour mes compagnons, de la frayeur que nous avons pu vous causer. C'est assez vous dire que vous n'avez rien à craindre de nous. Vous allez à Lyon, madame, où vous retrouverez des amis qui seront bien heureux de vous revoir.

Puis, sans attendre de réponse, il salua de nouveau, et faisant le tour de la diligence, il ouvrit l'autre portière.

Là se trouvaient le curé et son compagnon, tous deux blottis dans leur coin, baissant la tête et feignant de dormir.

— Six, et quatre sur l'impériale, trois dans le cabriolet font treize, s'écria le chef en s'adressant au conducteur; tu as deux voyageurs de plus que ne le porte ta feuille.

— J'allais vous le dire, citoyen, reprit le conducteur troublé, il n'y a qu'une heure que je les ai pris en route pour Orgelet.

— Quels sont-ils?

— Ces deux-là.

Et le conducteur fit un geste.

— Saperment, nous foulons les foir de près, s'écria le même individu qui avait paru reconnaître aussi la dame noire.

Et, saisissant l'un après l'autre le curé et son compagnon, il les jeta en quelque sorte à bas de la voiture.

En se relevant, tous deux s'efforcèrent par instinct de se dérober à la lueur accusatrice.

— Ah! ah! dit le chef, ces messieurs sont comme les hiboux, il n'aiment pas le grand jour; la seconde lanterne!

En un instant le curé et son compagnon furent inondés de lumière. Tous ces hommes dont les yeux étincelaient à travers les trous de leurs masques, formaient autour d'eux un cercle étroit et menaçant.

Un cri général s'éleva :

— C'est Lamballe !

Il fut suivi d'un second :

— C'est Gaillard !

— Le ciel nous envoie les deux *mathevons* que nous allions chercher, dit le chef d'une voix lente et grave : justice sera faite.

Se voyant reconnu, Gaillard, qui ne manquait pas d'une certaine énergie, se croisa les bras et attendit son destin ; mais Lamballe, dont le fond du caractère était la lâcheté, n'avait garde de se soumettre ainsi ; il se livra aussitôt à un violent accès de désespoir.

— Épargnez-moi, au nom de Dieu ! s'écria-t-il, épargnez-moi, je ne suis plus le même, je me suis converti !

On ne lui répondit que par des éclats de rire.

— Oui, s'écria-t-il, oui, j'ai expié mes fautes par le repentir, et je me suis fait curé.

Les éclats de rire redoublèrent.

— Vous ne voulez pas me croire ; eh bien ! demandez à Orgelet. C'est ma paroisse : la voiture va y passer.

— Quand elle y arrivera, tu ne seras plus de ce monde, dit la voix grave du chef.

— Der Teufel ! dit une autre voix, quand le tiable il se confertit, il faut l'enfoyer bien fite en paratis.

Une tête de femme parut à la portière ; c'était celle de la dame en deuil.

— Grâce ! messieurs, s'écria-t-elle, grâce au nom de tout ce que nous avons souffert, au nom de tout ce que nous avons perdu ! S'il y a de nobles cœurs parmi vous, qu'ils m'entendent, qu'ils comprennent que le pardon vaut mieux que la vengeance.

— Eh ! a-t-on eu pitié de nous, madame, répondit le chef, quand le sang regorgeait sur les Terreaux, quand les cadavres s'amoncelaient dans le Rhône, quand on ensevelissait par centaines, dans les fossés des Brotteaux, des victimes encore vivantes ? Non, madame, non. Pour que nos parents, nos amis assassinés puissent dormir en paix, il faut du sang à leurs mânes, et comme dit Horace...

Ici le chef s'arrêta tout à coup ; mais reprenant :

— Peut-être un jour parviendrai-je à m'excuser auprès de madame de Lafaye mieux que je ne le fais aujourd'hui. Conducteur, en route.

Le chef salua de nouveau, et la diligence repartit. Ce fut en vain que Lamballe se cramponna aux roues, on le rejeta violemment à côté de son camarade. Son désespoir s'était tourné en rage ; les imprécations, les blasphèmes

mes avaient remplacé sur la bouche du prêtre constitutionnel les prières, les supplications.

Lorsque la voiture fut parvenue à une assez grande distance, ceux des voyageurs qui se tenaient toujours aux portières, curieux et attentifs, entendirent quelques faibles détonations comme celles de plusieurs coups de pistolet. Les deux jacobins avaient cessé d'exister.

Le lendemain matin on arriva à Lyon : l'aspect en était bien triste encore ; cependant la vie, le mouvement avaient reparu.

La ville était encore couverte de débris ; mais de tous côtés les maçons étaient à l'œuvre : les maisons se relevaient du milieu des décombres comme par enchantement. Ce n'était plus le désordre de la destruction, mais bien celui d'une habileté réparatrice. On entendait, on voyait les métiers s'agiter dans les ateliers à peine reconstruits. Tous les magasins encore intacts étaient ouverts ; une foule affairée se pressait dans les rues, sur les quais, et de nombreux bateaux sillonnaient déjà les eaux des deux fleuves : en un mot, le commerce étendait partout sa féconde activité ; il fallait réparer les vides que l'anéantissement de l'industrie lyonnaise avait laissés depuis trois ans en France, en Europe.

En passant sur les Terreaux, madame de Lafaye aperçut un catafalque tout tendu de noir qui s'élevait au milieu de la place, en face du perron de l'hôtel de ville; elle détourna la tête en pleurant; puis, rabattant son voile, elle prit dans son sein une petite croix d'or qui lui avait été donnée autrefois par Gingènes, et se mit à prier.

Comme l'hôtel de Rivieux avait été démoli, madame de Lafaye descendit là où s'arrêta la diligence.

Le lendemain, après son déjeuner, la comtesse allait sortir pour s'occuper de plusieurs affaires importantes qui la ramenaient à Lyon, lorsque son fidèle Jacques vint l'avertir que le baron de Belval réclamait l'honneur de la voir.

La comtesse ne fit qu'un bond de sa chambre au salon : c'était bien en effet Belval. Tous deux se retrouvaient avec joie, avec attendrissement. Après leur heureuse évasion, Belval avait accompagné madame de Lafaye jusqu'aux frontières de France; depuis lors ils ne s'étaient pas revus.

Et pourtant, dans ce bonheur, il y avait de l'amertume; chacun reconnaissait avec peine les traces que le malheur avait imprimées sur le visage de l'autre.

Belval était amaigri, changé, et ses cheveux grisonnaient; il avait passé sans transition de l'apparence d'un homme jeune encore à celle d'un vieillard; une expression de réserve ironique, de dureté même, avait assombri sa physionomie autrefois gaie, ouverte, souriante.

Madame de Lafaye était toujours belle, mais cette beauté avait pris quelque chose de grave, de calme, de sévère, tout à fait en harmonie avec les pensées religieuses qui la préoccupaient exclusivement. Sur ses traits si purs, si distingués, la douleur avait laissé son empreinte intéressante, mais profonde. Ses yeux, un peu cernés et presque constamment baissés, avaient perdu, sans cesser d'être beaux, l'éclat que leur donnait naguère une involontaire et caressante coquetterie; ils n'exprimaient plus que la résignation et la piété. D'austères bandeaux avaient remplacé sur son front la profusion de longues boucles blondes qui encadraient, en le cachant parfois, le pur ovale de son visage. La blancheur remarquable de son teint avait tourné à cette pâleur mate qu'amène la vie monastique. Ses mains s'étaient effilées en augmentant de transparence, et la finesse de sa taille était devenue maigreur. Enfin, ses vêtements de

deuil, tout en faisant ressortir les changements survenus dans sa personne, annonçaient, par leur coupe et la manière dont elle les portait, plutôt la religieuse que la femme du monde.

Quelque temps après son arrivée en Allemagne, madame de Lafaye avait lu dans les journaux français l'arrestation et la mort de Gingènes.

Les derniers liens qui depuis la mort du marquis de Rivieux attachaient encore madame de Lafaye à la terre se trouvaient ainsi rompus. Elle s'était hâtée d'entrer dans le couvent des filles nobles à Heidelberg.

Profitant, comme tant d'autres, des nouveaux décrets de la Convention qui autorisaient les Lyonnais à rentrer en France et les distinguaient formellement des émigrés, madame de Lafaye revenait à Lyon pour y réaliser les débris de sa fortune et retourner ensuite s'enfermer à tout jamais dans son couvent.

— Ainsi, dit Belval, après les premiers épanchements, votre résolution est toujours la même ?

— Vous oubliez que depuis longtemps mes vœux sont prononcés, dit simplement madame de Lafaye.

— Hélas ! reprit Belval, vous voilà donc perdue à tout jamais pour vos amis ! Mais rendez-moi cette justice, que dans notre correspondance je n'ai jamais cherché à vous détourner de votre projet. J'ai vu tant de choses depuis quelques années, que je suis devenu fataliste !

— Ce que vous appelez fatalité n'est autre chose que la Providence : c'est l'œil qui voit tout, c'est la volonté qui récompense et punit.

— D'accord, dit Belval avec une certaine ironie, mais en se servant de la main des hommes.

Madame de Lafaye resta quelques instants sans répondre ; elle regardait la main de Belval, blanche, petite comme celle du chef des hommes masqués qui avaient arrêté l'avant-veille la diligence de Strasbourg ; elle regardait à l'index de Belval une chevalière pareille à celle qu'elle avait remarquée à celui du chef ; elle se rappelait une circonstance qui l'avait déjà frappée, que la voix et la taille de Belval étaient absolument les mêmes que celles de l'inconnu.

— Oui, reprit-elle enfin, Dieu se sert des hommes pour l'accomplissement de ses desseins ; mais il y a profanation et sacrilège à

supposer, dans les haines et dans les vengeances particulières, l'intervention de la volonté divine.

— Comme vous dites cela vivement, chère comtesse ! s'écria Belval.

— Hier, dit madame de Lafaye, la compagnie de Jéhu a massacré devant moi deux de nos anciens persécuteurs...

— La compagnie de Jéhu ? interrompit Belval ; ah ça ! vous aussi, madame, vous croyez qu'elle existe ?

Madame de Lafaye jeta sur Belval un nouveau regard inquiet. Belval ne sourcilla pas.

— C'est sérieusement, lui dit-elle, que vous me demandez cela ?

— Que voulez-vous ? reprit le baron, ces prétendus vengeurs me font l'effet des fantômes dont on menace les enfants qui ne sont pas sages. Un homme en tue-t-il un autre par haine, par colère ou par intérêt, vite on met cet assassinat sur le compte de la compagnie de Jéhu. Si l'association dont nous parlons existait réellement, personne ne la mettrait en doute, parce que chaque jour les preuves seraient là. Que pensez-vous de mon argument ?

Au lieu de répondre à cette question, madame de Lafaye en fit une autre.

— Comment savez-vous que je suis arrivée hier à Lyon ?

— Par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire la semaine dernière, et dans laquelle vous m'indiquez le jour de votre arrivée ainsi que votre adresse, répondit le baron de l'air du monde le plus naturel. J'aurais dû vous en remercier, j'en conviens, et vous voulez sans doute me faire sentir mes torts, comme dit Horace...

— J'ai vu la nuit dernière quelqu'un qui citait aussi Horace, interrompit vivement madame de Lafaye.

— Cela ne m'étonne pas : les admirateurs du chantre de Tibur sont nombreux, répondit Belval ; quant à moi, je crois que je vais bientôt reprendre ma traduction.

Madame de Lafaye recula devant une question directe, positive ; il lui répugnait d'accuser formellement son dernier ami d'un assassinat dont les crimes des jacobins ne pouvaient à ses yeux diminuer l'horreur.

Et cependant ses regards se reportaient toujours sur la main aristocratique du baron et sur la chevalière qui l'ornait. On eût dit que sur cette main, sur cet or, elle voyait du sang.

Belval, lui, gardait son air riant et empressé : après avoir sans affectation remis son gant, il proposa à madame de Lafaye d'être son cavalier pour les courses qu'elle avait à faire ce jour-là.

Madame de Lafaye accepta : tous deux se rendirent d'abord à une maison de banque, célèbre autrefois dans Lyon, et qui venait de rouvrir ses bureaux. Au moment de la première émigration, le marquis de Rivieux avait passé à ladite maison une vente avec réméré de toutes ses propriétés, ainsi que de celles de madame de Lafaye. Depuis lors, le délai du réméré était expiré, et les assignats avaient paru ; ce qui était d'autant plus fâcheux pour la comtesse, que le prix de la vente restait tout entier entre les mains des acquéreurs. Il est vrai que la loyauté des chefs de cette maison était chose connue, et madame de Lafaye n'aurait eu aucune crainte si elle n'avait appris le jour même qu'un nouvel associé venait d'entrer dans la maison en réunissant tous les pouvoirs des autres sur sa tête.

En arrivant dans les bureaux, qui étaient situés sur le quai du Rhône, madame de Lafaye apprit encore que les anciens chefs de la maison étaient morts et que leurs successeurs

étaient en voyage pour tâcher de renouer les fils rompus de leurs relations commerciales. Il n'y avait de présent à Lyon, pour le moment, que le nouvel associé ou, pour mieux dire, le nouveau chef; car, depuis quelques jours, la maison avait remplacé son ancienne raison sociale par celle de Pingret et compagnie. Le citoyen Pingret était renfermé dans son cabinet; il refusa de recevoir madame de Lafaye, sous le prétexte d'affaires pressantes, mais il promit de répondre dans la journée à la note qu'elle lui fit alors remettre.

Au nom de Pingret, madame de Lafaye, qui n'avait pas oublié l'ancien propriétaire de la maison de la rue Mercière, fut saisie d'une vague inquiétude. C'était bien, en effet, le même personnage que nous avons vu figurer dans le cours de cette histoire. Pingret, pendant la Terreur, s'était conduit avec plus d'adresse que bien d'autres jacobins. Sur le registre rouge où l'on inscrivait le nom de la victime et celui du dénonciateur, les noms d'agents obscurs avaient seuls figuré à la place du sien. Il en était résulté qu'auprès de beaucoup de personnes, Pingret avait conservé son ancienne réputation. Il croyait en conséquence pouvoir habiter Lyon avec im-

punité. En face de la réaction universelle, Pingret s'était décidé à vivre en paisible commerçant, du moins tant qu'elle durerait.

Madame de Lafaye ignorait tout cela; elle hésitait à faire part de ses appréhensions à Belval; ne sachant pas jusqu'à quel point elles étaient fondées, elle craignait d'accuser à tort le nouveau banquier. En remontant avec son compagnon le quai du Rhône pour retourner à son logement, elle jeta autour d'elle un triste regard : là plus qu'ailleurs les ravages des démolisseurs, ajoutés à ceux du siège, étaient encore visibles; on reconnaissait parfaitement la place des différentes batteries lyonnaises, et les maisons de la Guillotière encore toutes noircies, démantelées, criblées, attestaient la justesse de leur feu. Au delà du pont, auprès d'une redoute ruinée, madame de Lafaye reconnut la place d'où elle était partie pour traverser le fleuve avec l'intrépide Gingènes; plus loin, Perrache dans ses contours lui offrait la pointe où elle avait abordé et où Gingènes était tombé victime de son dévouement. A cet aspect, les yeux de madame de Lafaye se mouillèrent de larmes.

— Hélas! dit-elle à Belval en tenant toujours ses regards fixés dans la même direction,

quel ami, quel cœur j'ai perdu ! Avoir échappé à tant de dangers pour mourir...

— Là où nous devions mourir, reprit Belval.

— Tenez, dit madame de Lafaye en tirant une croix d'or de son sein, voilà tout ce qui me reste de lui, c'est la croix de sa mère.

— Entre lui et nous, madame, la différence n'est pas grande. La vie n'est plus grand'chose pour moi, et vous, n'êtes-vous pas perdue pour tous ceux qui vous restent ? répondit le baron.

— Ne me reprochez pas ma dernière consolation ; il est des plaies du cœur que la prière seule peut guérir. Ne croyez pas que je vous oublie dans la retraite où je vais retourner à tout jamais et où je ne puis plus vivre que par les souvenirs ; je demanderai surtout à Dieu qu'il vous apprenne à pardonner à vos ennemis.

— Pardonner ? s'écria Belval, oh ! non, jamais ! La vengeance des hommes, aujourd'hui c'est la punition du ciel ; la dette du sang se paye, madame : les morts ne donnent jamais leur quittance, et ceux qui survivent l'écrivent ensuite à coups de poignard.

— Ah ! M. de Belval, un gentilhomme parler ainsi !

— Eh ! madame, tout ce qui se passe n'est-il pas un duel, un duel immense, innombrable, entre les bourreaux et les victimes qui ont survécu ? Nous avons reçu le feu de l'ennemi, et c'est à nous à le rendre, sauf à l'essuyer plus tard encore. Il n'y a plus de gentilshommes, madame : les distinctions sociales sont tombées, et un généreux pardon n'est pas possible quand tout ce qui vous entoure crie vengeance. Qu'est-ce encore que notre ville ? Une population en deuil se promenant parmi des ruines. Regardez ces pavés, madame, vous y verrez du sang. Allez aux Terreaux, le sang y est partout, au pied des maisons, au fond des caves, il est infiltré dans le sol ; c'est sur le sang que repose le catafalque. Oui, à Lyon le sang est indélébile, partout il a fait tache, même sur les mains de ceux qui l'ont versé. Si je pouvais dessécher le Rhône, vous le verriez rempli de cadavres. Levez les yeux, regardez planer tous ces oiseaux de proie ; habitués qu'ils sont à la curée, ils la guettent encore quoiqu'elle n'arrive plus. Et tenez, là-bas, sur l'autre rive, voyez-vous ce monument au milieu des Brotteaux ? C'est l'ossuaire de Lyon ; il peut le disputer à celui de Morat : ce marbre couvre une montagne d'ossements ;

triste réunion de ce que la piété lyonnaise a retrouvé des restes de ceux qu'elle pleure.

Madame de Lafaye serra avec force le bras de Belval.

— C'est là que peut-être il repose : venez, venez, conduisez-moi, je veux y aller.

Tous deux alors, continuant à remonter les quais, traversèrent le pont Morand et arrivèrent dans la prairie des Brotteaux.

Là, sur une large base s'élevant en amphithéâtre au milieu de l'espace compris entre les ruines de la redoute Chenelette et les ondulations de terrain qui marquaient encore la tranchée ennemie, reposait, à peine terminé, un immense sarcophage en marbre blanc. A chaque coin de ce monument, une larve, sorte de génie que la sculpture grecque et égyptienne affecte à la garde des tombeaux, soulevant avec la tête les assises de la voûte supérieure, semblait considérer avec un douloureux étonnement ceux qui venaient troubler le silence de cette tombe. Au-dessus de ces figures funèbres, des hiboux, oiseaux de la nuit, sortant effrayés du sépulcre, formaient quatre groupes soutenant des vases thurifères.

De la coupole du tombeau, entre deux statues voilées dans l'attitude de la Madeleine au

pied de la croix, s'élevait une colonne surmontée d'une urne, symbole de tous les regrets.

Sur les quatre faces étaient gravées des strophes de Delandine, le même qui, dans son livre des *Prisons*, nous a transmis la touchante peinture des souffrances et de l'agonie de sa ville natale.

Voici l'inscription de la face principale :

Pour eux la mort devint une victoire ;
Ils étaient las de voir tant de forfaits ;
Dans le trépas ils ont trouvé la gloire,
Sous ce gazon ils ont trouvé la paix.

Les ouvriers n'avaient pas encore achevé de tailler les trophées et les couronnes de laurier, de chêne et de roses qui décoraient le soubassement, et toutefois les marches étaient déjà couvertes d'une multitude de femmes et d'enfants. Quelques hommes se tenaient en arrière dans l'attitude du recueillement.

Ce fut parmi ces derniers que Belval s'arrêta, tandis que madame de Lafaye s'agenouillait au milieu de la foule.

Longtemps elle resta prosternée sur cette pierre qui lui rappelait tant de douloureux souvenirs.

Elle priait pour tous ceux qu'elle avait perdus, pour sa sœur, pour le père de sa sœur, pour le marquis de Rivieux, qui, tous trois, avaient expié par la mort les fautes de leur vie ; elle priait pour ces deux anges qui s'étaient envolés vers un monde meilleur, et surtout, surtout, pour cet homme du peuple qui, à force d'amour, avait su s'élever jusqu'à elle ; cet homme qui avait emporté avec lui tout ce qu'il y avait encore en elle de joie, de tendresse, de bonheur à venir, et ne lui avait laissé qu'une pensée, qu'une espérance, celle de le rejoindre.

Et cependant des actions de grâces s'élevaient aussi de son âme. Elle remerciait Dieu de ce qu'au lieu de l'abandonner, il avait développé en elle, à l'heure de l'infortune, une piété longtemps comprimée dans son essor par la vie du grand monde. Elle le remerciait de sa fuite miraculeuse, de son entrée en quelque sorte providentielle au couvent d'Heidelberg ; c'était pour elle une sorte de jouissance de penser que tout le reste de sa vie serait consacré à prier pour ceux qui lui avaient été si chers.

Au moment où elle se levait tout en pleurs pour rejoindre Belval, elle aperçut derrière

un des angles du monument un homme en costume de voyage qui, les bras croisés, la tête basse et le chapeau à la main, semblait absorbé dans une profonde et douloureuse rêverie. A cette vue, madame de Lafaye retomba, saisie d'effroi, sur les marches funéraires. Évoquée par son désespoir, une ombre chérie sortait donc du tombeau. Elle regarda encore et se crut folle ; puis, revenue au sentiment de la réalité, elle jeta un cri, et, sans se soucier de la foule, s'élança dans les bras de celui qu'elle venait d'apercevoir.

— Gingènes, mon bien-aimé, non, ce n'est pas un rêve, tu vis, tu m'aimes !

Un cri de triomphe avait répondu au cri de madame de Lafaye ; son amant, ivre de joie, la pressait avec frénésie sur son cœur.

Sans s'inquiéter des regards de la foule, madame de Lafaye riait et pleurait dans les bras de Gingènes. Elle était en proie à cette espèce de délire nerveux qui est le même pour les grandes douleurs que pour les grandes joies, notre faible nature n'ayant pas pour chacun de ces extrêmes une expression diverse.

Belval était à la fois heureux et surpris ; il avait sincèrement regretté Gingènes, et l'on sait la vive affection qu'il portait à madame de

Lafaye : il se hâta de les entraîner tous deux loin des regards de la foule.

Ainsi que cela était arrivé aussi pour quelques autres chefs, Gingènes avait figuré sur les listes d'exécution, sans même avoir été arrêté. Il était quelquefois de la politique de la Convention de supposer la mort des principaux rebelles ; ce qu'elle voulait avant tout, c'était moins le fait que le résultat ; pourvu que la nouvelle qu'elle faisait répandre achevât de soumettre les populations, peu lui importait de donner à ceux qu'elle poursuivait quelques chances favorables de plus.

Ce n'était qu'après le 9 thermidor que Gingènes était sorti de la retraite qu'il avait trouvée sur les bords du Rhône, non loin de Lyon, chez un ami dévoué. Son premier soin alors avait été de courir à la recherche de madame de Lafaye, dont il avait appris l'évasion. Il venait de parcourir en vain toute la Suisse, toute l'Allemagne, et c'était au moment où il revenait désespéré à Lyon, que la scène que nous décrivons avait lieu. Sur cette figure pâle, amaigrie, mais toujours énergique, la joie effaçait les traces qu'avaient laissées les douleurs physiques et morales.

En quelques mots rapides, Gingènes fit connaître ce qui lui était arrivé.

— Enfin, s'écria-t-il, enfin nous avons lassé le sort ; Élise, Élise, rien ne nous séparera plus désormais.

Madame de Lafaye se dégagea brusquement des bras qui la serraient de nouveau ; son exaltation momentanée avait fait place à un profond abattement. Le bonheur, la surprise lui avaient tout fait oublier d'abord ; maintenant la mémoire lui était revenue.

Belval qui était, comme on sait, au courant de tout, suivait avec anxiété, sur la figure de madame de Lafaye, les sentiments qui l'agitaient.

— Vous pleurez, Élise ? s'écria Gingènes stupéfait.

— Oui, et sur nous deux. Adieu, mon ami ! adieu, celui que j'ai le plus aimé ! Maintenant que je vous ai revu je ne puis plus rester à Lyon. Adieu !

Gingènes se roidit sur ses jambes pour ne pas tomber, tant l'excès de sa surprise était grand.

— Ai-je bien entendu ? suis-je fou où êtes-vous folle ? Citoyen Belval, de grâce, qui est-ce qui déraisonne ici ?

Belval garda le silence.

— Ou plutôt qui est-ce qui trahit? ajouta Gingènes d'une voix sourde. Mais songez donc, madame, qu'il y a un an que je vous cherche partout, que je vous cherche en vain! Et c'est au moment où je vous retrouve, c'est dans mes bras que vous me dites adieu!

— Gingènes, au nom de celui qui nous a protégés tous deux, laissez-moi partir; ne me suivez pas; M. de Belval vous expliquera tout.

Et brisée, anéantie, madame de Lafaye s'appuya au bras du gentilhomme.

— Le citoyen Belval! reprit avec amertume Gingènes; mais il a beau être mon ami, je le tuerai avant la fin de la première phrase. Il n'y a qu'un être au monde, madame, qui puisse me parler comme vous le faites sans que je l'étrangle, et cet être c'est vous.

— Gingènes, épargnez-moi!

— J'ai du malheur avec vous, madame; vous prenez plaisir à me précipiter dans l'enfer chaque fois que je crois toucher au bonheur.

— Plaignez-la, citoyen, mais ne l'accusez pas, dit tristement Belval, et quand vous connaîtrez...

— C'est donc bien vrai! s'écria Gingènes. Ah! j'ai espéré un moment que nous étions

fous tous les trois... Mon Dieu... mon Dieu... qu'ai-je donc fait pour souffrir ainsi?

Madame de Lafaye se jeta aux genoux du Lyonnais.

— Grâce ! au nom de votre mère , au nom de cette croix , tenez , qu'elle portait , grâce ! Je vous ai cru mort , et je me suis liée par des vœux éternels... J'ai voulu...

Gingènes ne pleurait plus, il rugissait.

— Un mariage ! et avec ce Lowitz sans doute?...

Madame de Lafaye se releva.

— Avec Dieu, monsieur, dit-elle dignement. Le jour où elle a appris votre mort , madame de Lafaye est morte, et c'est l'abbesse du couvent d'Heidelberg qui est devant vous.

— Et M. de Lowitz est là, ajouta Belval en montrant le monument ; c'est moi qui ai retrouvé ses restes.

Le Lyonnais resta quelque temps comme pétrifié. Il savait quelle était chez madame de Lafaye la force des sentiments religieux : il n'essaya même pas de lutter contre cette force.

— Adieu, madame, dit-il d'une voix sourde ; adieu pour toujours. Désormais je ne vivrai plus que pour me venger de ceux qui ont fait votre malheur et le mien.

Et il s'éloigna rapidement.

— Hélas ! dit Belval en soutenant dans ses bras madame de Lafaye anéantie, éperdue, vous n'êtes pas les moins lamentables victimes de cette triste époque, mais vous serez vengés tous deux, je le jure sur les mânes de ceux qui reposent ici.

Madame de Lafaye était trop émue pour chercher encore à le détourner de ses projets. Tous deux reprirent enfin le chemin du pont Morand.

Appuyée sur le bras du baron, la jeune femme pleurait et priait sous son voile. Belval ne disait rien, mais il eût été facile de voir, à l'expression de sa figure, que son silence était encore une menace.

— Je vais partir demain, dit enfin madame de Lafaye au moment où ils traversaient tous deux le pont Morand, et peut-être ne vous reverrai-je plus. Je vous en supplie, laissez-moi emporter un bon souvenir de vous : promettez-moi...

— Et votre affaire avec le citoyen Pingret ? interrompit Belval.

— D'après ce que j'ai vu ce matin, il est plus que probable qu'il voudra me payer en assignats ; vous savez que les lois sont en sa faveur.

— Et moi, dit Belval avec un sourire singulier, je vous promets que si c'est le même Pingret que nous avons connu tous les deux, il agira en honnête homme, dans cette circonstance du moins.

— Quoi qu'il en soit, reprit madame de Lafaye, je ne tarderai pas à rentrer à tout jamais dans ma retraite ; de grâce, laissez-vous toucher par mes dernières paroles, par ma dernière prière : donnez-moi la consolation de savoir que vous avez renoncé à toute nouvelle vengeance.

Belval ne se méprit pas au sens de ces derniers mots. Il n'était plus, du reste, d'humeur à dissimuler davantage.

— Avant-hier, vous avez reconnu cette main, n'est-ce pas ? dit-il en se dégantant et en montrant la bague chevalière qui avait déjà attiré l'attention de madame de Lafaye. Eh bien, cette main n'a pas achevé son œuvre, et elle la poursuivra jusqu'à ce que la mort l'ait glacée à son tour.

Belval fut interrompu par un rassemblement considérable qui apparut sur le quai de Retz et venait droit aux deux promeneurs.

Belval chercha à entraîner sa compagne.

— Venez, lui dit-il, venez, ceci ne vous regarde pas.

Madame de Lafaye résista ; elle voulait savoir quelle était la cause des cris et de l'empressement de la multitude : elle attendit, et bientôt le rassemblement arriva à sa hauteur.

Entre deux haies de gardes nationaux marchaient plusieurs terroristes qu'on venait de faire sortir de prison pour les conduire au tribunal criminel. Une troupe de furieux s'acharnait à rompre la ligne que formaient les gardes ; la résistance de ces derniers était molle et toute passive : on pouvait prévoir le moment où elle allait devenir complètement inutile ; aussi les prisonniers, saisis de terreur, paraissaient-ils déjà ressentir toutes les angoisses d'une mort inévitable et prochaine. Un seul, le premier de tous, marchait les bras croisés, la tête haute, le sourire du dédain sur les lèvres ; c'était à lui que s'adressaient surtout les imprécations, les injures, et ce nouveau cri de mort :

— Au Rhône le *mathevon* !

Le quai était couvert de groupes nombreux de curieux dont la plupart excitaient les assaillants ; des uns comme des autres les prisonniers n'avaient à attendre aucune pitié.

L'escorte avait fini par border le parapet du quai, afin de n'avoir à résister que d'un côté. Au moment où elle passait tout près de Belval et de madame de Lafaye, qui se trouvaient tous deux à l'entrée du pont Morand en dehors du quai, et par conséquent près de la ligne où l'attaque était nulle, Belval jeta les yeux sur le prisonnier qui marchait en tête. Au même instant, oubliant sa compagne, il s'élança entre les soldats qui ne s'attendaient pas à être forcés de ce côté, et arrivant d'un bond jusqu'au prisonnier, il déchargea sur lui à bout portant un pistolet de poche.

Ce prisonnier, c'était Corchand ; il chancela sur le coup, mais ne tomba pas, et ne proféra qu'un seul mot :

— Merci.

— C'est au nom de mesdemoiselles Courtel que je te tue, misérable ! s'écria le baron. Moi aussi tu m'avais condamné, mais Dieu m'a sauvé pour que je puisse te punir.

En cherchant à repousser Belval, les gardes nationaux se laissèrent forcer par la foule. Un homme sans armes, qui venait de traverser le pont Morand à la course, se précipita le premier ; il arracha du fourreau le sabre d'un des gardes, et hacha pour ainsi dire Corchand en

morceaux; puis, suivi de tous les assaillants, il se jeta avec la même fureur sur les autres prisonniers.

Cet homme, c'était Gingènes; la foule l'avait reconnu, et applaudissait à sa résurrection autant qu'au supplice des jacobins.

— Vive Gingènes! mort aux *mathevons*! criait-on de toutes parts.

Le chef lyonnais apparut debout sur un monceau de cadavres, brandissant son arme sanglante.

— Oui, s'écria-t-il, mort aux *mathevons*! sang pour sang, mort pour mort, douleur pour douleur! Il faut en finir, mes amis : aux prisons! aux prisons!

— Aux prisons! répéta la foule.

Et l'attroupement, abandonnant le quai, disparut dans l'intérieur de la ville.

La plupart des détails de cette terrible scène avaient heureusement échappé à madame de Lafaye. Au moment où Belval l'avait quittée, elle était restée en dehors de cette foule qui, s'étant refermée compacte et hurlante, lui avait dérobé à la fois et les cris des victimes et l'horreur de leur immolation.

Un officier supérieur de la garde nationale venait de considérer toute cette scène avec

l'impassibilité la plus complète et tout en fumant sa pipe. Il s'approcha de madame de Lafaye.

— Madame, lui dit-il en mettant sa pipe dans sa poche, vous ne pouvez pas rester ici, je vais vous accompagner où vous voudrez. Je suis Madinier, l'apprêteur de laines.

— Le général Madinier, l'ami de Gingènes ! dit madame de Lafaye. Monsieur, au nom de l'humanité, arrêtez-les, arrêtez-les ! ils vous connaissent, ils respecteront votre voix.

Madinier prit le bras de madame de Lafaye au lieu de faire ce qu'elle désirait.

— C'est trop tard, madame, l'affaire est faite. Il serait aussi difficile de rappeler tous ces brigands à la vie que de ressusciter leurs milliers de victimes. J'ai pour habitude de ne jamais faire que ce que je comprends, et, ma foi, je comprends ce qui se passe, moi, et sans mon uniforme j'aurais fait comme les autres. Mais tenez, allons-nous-en, voilà maintenant qu'on les jette dans le Rhône, il est inutile que vous voyiez ça.

Avant le coucher du soleil, quatre-vingt-seize terroristes, hommes, femmes, vieillards, avaient été massacrés dans les diverses prisons de la ville. Deux jours après, madame de La-

faye quittait Lyon ; cette ville ne lui présentait plus que de tristes et lamentables souvenirs avivés par les meurtres continuels qui, depuis quelque temps , ensanglantaient les rues à toutes les heures du jour et de la nuit ; l'horreur que lui inspiraient toutes ces cruautés lui faisait hâter son départ. D'ailleurs, l'affaire qui l'avait amenée à Lyon était terminée , ou pour mieux dire manquée. Les craintes de la comtesse sur les intentions de son banquier s'étaient promptement réalisées.

C'était par l'offre d'un paiement en assignats que Pingret avait répondu à la demande qui lui avait été faite , et sa créancière avait rejeté avec indignation cette proposition dérisoire.

Madame de Lafaye montait en voiture, lorsque son fidèle Jacques lui remit un pli soigneusement cacheté qu'on venait d'apporter à l'instant même.

Ce pli contenait plusieurs traites , signées Pingret , sur Francfort et Hambourg , et pour une valeur considérable. Le billet suivant, sans signature et d'une écriture imparfaite, à peine lisible, y était joint :

« Madame ,

« Vous pouvez accepter sans scrupule les

traites que le citoyen Pingret nous a remises pour vous ; elles sont loin de représenter la valeur des biens dont il vous a dépouillée.

« Le citoyen Pingret étant mort hier au soir de mort subite , c'est à ses associés seuls qu'il faudra adresser votre quittance. »

Au-dessous , et d'une autre écriture fine et élégante comme celle d'une jolie femme , on avait ajouté :

« Je vous avais bien dit, chère comtesse, que votre banquier finirait par se montrer honnête homme. Adieu. Quand la crise sera passée et qu'il n'y aura plus personne à tuer , peut-être vous reverrai-je. En attendant , je vous dis avec Horace

Quel que soit le séjour où vous portent les ondes,
Soyez partout heureuse, et ne m'oubliez pas ! »

FIN.